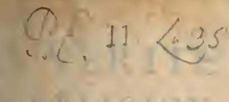




MENTEM ALIT ET EXCOLIT
K.K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR NATIONALBIBLIOTHEK
BE.2.L.35





RELIGION



…Plantin.

DE LA VERITÉ DE LA RELIGION CHRESTIENNE:

Contre les Athées, Epicuriens, Payens, Iuifs, Mahumedistes, & autres Infideles:

Par PHILIPPES DE MORNAY, Sieur du Plessis Marly.



A ANVERS,
De l'Imprimerie de Christofle Plantin,
M. D. LXXXI.

L'Imprimeur au Lecteur.

Amy Lecteur, l'Autheur a escript ce Liure premierement en François, parce qu'il est en premier lieu debteur à sa Patrie. Mais il a deliberé de le traduire luymesmes en Latin, au plustost qu'il pourra; & desia y a mis la main. Ainsi tu pourras en attendant vser de cestuy-cy; &, aydant Dieu, nous te ferons voir la traduction en bref.

A TRESHAVT ET TRESPVISSANT HENRY ROY DE NAVARRE, SOVVERAIN DE BEARN. &c. PAIR ET *premier Prince du Sang de France.*

EN ces miserables temps, SIRE, que l'impieté, qui ne souloit parler qu'à l'aureille, & entre les dẽts, a osé se mettre en chaire, & se desgorger en blasphemes contre Dieu & son Euãgile, i'entreprens par vne nouuelle hardiesse, selon ce peu que Dieu a mis en moy, de la cõuaincre, & par ses Maximes & Tesmoignages propres, sinon pour la faire reuenir à meilleur sens, certes, au moins, & ie l'espere ainsi, pour la faire taire de honte & retenir son venin au cœur. Entreprise grande, & au iugemẽt de la plus part plus que difficile; mais en laquelle ie voy de grands aides, qui m'enhardissent, le monde, l'homme, le Theatre de tous les sie-

cles; en vn mot, DIEV mesmes (qui ne manque iamais à qui cerche sa gloire) & tout ce qu'il a manifesté de soy, tant en la creation, qu'en la conduite de l'Vniuers. Le monde, car c'est vne ombre de la splẽdeur de Dieu: & l'homme, car c'est son image & semblance: & l'vn & l'autre, car s'il appert, par les Philosophes mesmes, que le monde est fait pour l'hõme, quelle est nostre obligation enuers le Createur? quelle la dignité de ceste creature? quel son But & son Bien, sinon d'adherer totalement à luy? Celuy, certes, pour qui est fait le monde, sera fait pour plus que ce monde. Celuy pour qui chose si durable, & si solide est faite, sera fait pour autre vie, que ceste fragile & miserable; à sçauoir, pres de l'Eternel, eternelle. Or c'est le fõdement de toute Religion: car Religion n'est propremẽt autre chose, que l'Eschole où nous apprenons le Deuoir de l'hõme enuers Dieu; & le Moyẽ, d'estre vnis estroitement à luy. Au mõde, puis apres, nous voyons vn ordre constant & ferme; les creatures, seruir chacune en son reng; l'hõme seul detraqué de son office, esloi-

gné

gné de Dieu & eſgaré en ſoy-meſmes; celuy qui plus doibt, plus reſtif à payer & moins ſoluable; celuy pour qui les plus hautes choſes ſont faites, ſerf & eſclaue des plus baſſes & contemptibles. Et les regiſtres de tous les ſiecles, ſont autant de procez tout inſtruits contre le genre humain, ingrat enuers Dieu, meurtrier du prochain, violateur de nature, ennemi de ſoy-meſmes. Qui dõq, par le deuoir n'aura honte de l'offenſe? par l'offenſe, n'aura horreur de la mort qui l'attend? Car qu'eſt ce Dieu, que iuſtice? Iuſtice, qu'vn cenſeur du deuoir? & deuant ce Cenſeur qui oſera comparoiſtre? Et que reſte-il donq, & pour la gloire de Dieu, & pour le ſalut de l'homme, ſinõ que la debte ſoit payée d'vn acquit, la iuſtice ſatisfaite d'vne grace? Or c'eſt donq le deuoir de la vraye religion, de nous conuaincre par la loy, & nous iuſtifier par la grace; de nous faire ſentir la maladie, & tout enſẽble en preſenter le remede. Ceſte grace, tant neceſſaire, au ſalut de l'hõme, qui l'obtiendra? Le monde, ce nous ſemblera, ou l'hõme? Ains, qu'y a il en l'hõme, ie dis au meil-

leur, qui ne brusle deuant la iustice de Dieu, qui mesmes ne l'embrase; & que deuiendra donq le monde, si l'homme pour qui il est creé ne peut cõsister? Certes, ce sera le fils bien aimé de Dieu. Iuste pour les iniustes, puissant pour les infirmes, suffisant pour les pauures, bien aimé & aggreable, pour ceux qui sont en l'ire, & en la malediction de Dieu son Pere: & cestuicy, disons nous, c'est IESVS CHRIST

Psal. 14. nostre Seigneur. *Le Fol*, dit le Psalmiste, *a dit en son cœur, Il n'y a point de Dieu.* & vn Payen passe plus outre, *Qui nie vn Dieu,*

Auicenne Arabe. *& sa Prouidence en toutes choses, n'est pas hors du sens, mais sans sentiment mesmes.* C'est, par ce que ce mõde, qui s'offre à toute heure, nous emplit les sens de la cognoissance de Dieu; à sçauoir, entant que tout d'vne veuë nous voyons cest vniuers ordonné de tãt & si diuerses choses rapportées les vnes aux autres, & toutes à vn But. Or i'ose dire; & par la grace de Dieu, ie l'oseray prouuer; que qui voudra se representer tout en vn tableau, pour les voir tout d'vne veuë, la promesse & les Propheties du Christ, la venuë de Iesus, le progrés de

son

ſon Euangile, ne pourra nier; meſmes ſelon les regles de vraye Philoſophie; qu'il ne ſoit enuoyé de Dieu, & Dieu meſmes. Mais en ce giſt l'abus, que nous ne conſiderons ceſt œuure incomparable de noſtre Createur & Recreateur que par pieces, ſoit par ignorãce, ſoit par nonchalance, ſans les rapporter l'vne à l'autre; comme qui iugeroit de l'vniuers, par la nuict, ou l'vne des ſaiſons, ou l'vn des elemens; d'vn baſtimẽt, par vn quartier; d'vne oraiſon, par quelques ſyllabes: comme ainſi ſoit, que la ſageſſe de Dieu en la Creation ne ſe peut conſiderer, qu'en l'vnion des parties auec le tout & entr'elles; ny ſa bõté en la recreation, & regeneration du genre humain, pour lequel il a baſty le mõde, qu'en vn ſoigneux rapport de tous les temps depuis la naiſſance d'iceluy, iuſques à la renaiſſance, & reparation, qu'il luy en a pleu ordonner & faire.

Or eſt le mõde aſſez expoſé à nos yeux; & pleuſt à Dieu qu'il fuſt moins graué en noſtre cœur: & pourtãt laiſſons là le mõde, & trauaillons icy à ce tableau vniuerſel du ſalut & reparation de l'homme.

L'homme donq, ayant attiré par ſon peché, & l'ire de Dieu, & la ruine du monde ſur ſa teſte, la ſageſſe eternelle de Dieu, celle meſmes par qui il l'auoit creé, entreuint, & obtint ſa grace; & fut donnée au premier homme la promeſſe du Chriſt auenir, qui briſeroit Satan ſouz ſes pieds, & reconcilieroit le genre humain à Dieu. C'eſt la pierre fondamẽtale de ceſt admirable baſtiment de l'Egliſe, la ſemence de la regeneration des hõmes, que Dieu en ſon fils, qui eſt ſa ſageſſe eternelle, creoit, engendroit, adoptoit, comme tout de nouueau. Ceſte promeſſe eſt baillée de main en main, & de pere en fils, reiterée ſolemnellemẽt à Abraham, Iſaac, Iacob; preſchée par Moyſe, baillée en depoſt au peuple d'Iſraël, celebrée par Dauid en ſes Cantiques, rafraiſchie de ſiecle en ſiecle par pluſieurs excellens Prophetes, qui deſignent le temps, le lieu, la façon de ſa venuë; ſa race, ſes parens, & ſa naiſſance, clairement, expreſſement, à poinct nommé, pluſieurs centaines, quelques millenes d'années deuant; choſes, que l'homme ne peut ſçauoir, que creature ne peut ny enſeigner

ſeigner ny apprendre. Qu'eſtoyent-ils donq, ſinon Herauts annonçans l'entrée du Roy du monde au mõde, & certes par eſprit autre que du monde? Vient Ieſus apres ceſte longue ſuite de Heraults en la propre façon qu'ils l'auoyent predit & remarqué. Tout ce qu'ils en dient luy conuient; qui plus eſt, ne peut conuenir qu'à luy. Qui doutera, que ce ne ſoit, la promeſſe accomplie, le porteur de grace promis au monde: & veu que les Prophetes ne le pouuoyent annoncer que de par Dieu; d'où ſera-il enuoyé que de Dieu? Vne choſe, ſçay-ie bien, nous ſcandaliſe, qu'apres tant de clairons & de trompettes nous voyons entrer vn hõme bas en apparence, & contẽptible deuant nos yeux charnels, au lieu certes q̃ ſi nous ouurions les yeux de noſtre eſprit, nous verrions à trauers de la miſere ſa Diuinité, à trauers de l'infirmité humaine, la puiſſance qui a creé le mõde & l'homme. Il eſt né, dites vous: mais d'vne vierge. Il a eſté infirme, mais il a guary à ſa ſeule voix toutes infirmitez; il eſt mort, mais il a reſuſcité les morts, & eſt reſuſcité luy-meſmes. Si tu le

 crois

crois ainsi, crois, qu'il est enuoyé, & assisté de Dieu: ou si tu veux douter, respon dõq, comment depuis sa mort il a fait ces choses, qui sont tesmoignées par tes histoires propres. Il estoit, di-ie, né, & changea en vn instant la face du monde, le faisant renaistre tout d'vne autre sorte. Il fut crucifié, & tourna l'ignominie de la croix en gloire, sa malediction en benediction. Il fut courõné d'espines: & les Roys & Empereurs iettent couronnes & diademes à ses pieds. Quel mort, qui fait ce que tous les viuans ne puissent faire? Par l'ignorance il subiugue la doctrine, par la folie la sagesse, par la foiblesse la puissance, par les calamitez les victoires, par l'ignominie les triomphes, par ce qui ne paroissoit point, ce qui sembloit & vrayement & principalemẽt estre. Douze pescheurs, en somme, luy souzmettent en peu de temps le monde, en patissant, & enseignant à patir, en mourant, & conuiant à mourir: & ces grands Empires Chrestiens, que nous voyons & exaltons tant, ne sont que petis restes de leurs exploits, & petis estats de leurs conquestes. Si la naissance te scandalise:

dalise: voy donq, les Herauts qui la precedent, les trompettes qui l'annõcent, & dés l'entrée & la porte du monde: comment, que de par qui a fait le monde? & pourquoy en tous siecles, que pour le salut du mõde? Si la croix; voy tout ensemble aux pieds de ce Crucifié, les Empereurs, & les Empires prosternez; les Idoles qu'ils adoroyent en pieces; les Diables qu'ils seruoyent, liez & baillonnez. Comment, que par vne puissance plus qu'humaine, plus que Royale, plus qu'Angelique, plus que de toutes les creatures ensemble? Si, le peu d'apparence des Apostres: imagine toy donq, aux retz de ces pescheurs, l'Orgueil du monde, les Prudens, les Philosophes, les Orateurs, attirez par l'ignorance, que tu dis, à croire; par l'imprudence, à mourir pour croire. Et quoy? Choses cõtraires à la Loy du monde, & au sens de l'homme, Que ce Iesus Crucifié est Dieu: Que c'est heur, d'endurer tout malheur pour luy. Voy moy aussi, l'vn qui tire dans sa Seine l'Asie, l'autre l'Italie, & l'autre l'Egypte; quelques vns qui l'estendent iusques aux Scythes, aux Ethio-

Ethiopiens, aux Indes, où la puiſſance des plus renommez Empires ne paruint onq; où noſtre cognoiſſance eſt à péne paruenuë depuis cent ans, & où neantmoins nous auons trouué leurs conqueſtes treſgrandes, leurs Trophées auſſi celebres qu'entre nouſmeſmes. Mais, qui plus eſt, voy moy ces conquereurs, enrichiz de tant de triomphes, mourir pour vn Mort, crucifiez pour vn Crucifié, & leurs diſciples à mőceaux, comme eux. Pourquoy? ſinon, qu'ils ſçachent, que leur vertu leur venoit de luy; qu'ils ne ſont rien, qu'entāt qu'ils ſont à luy & en luy? c'eſt à dire, qu'il vit, & fait viure, voire eternellemēt ceux qui meurent en luy & pour luy? Certes apres auoir cőſideré ce tableau, nous demeurons rauis, eſperdus & hors de nouſmeſmes; & ne nous reſte à dire, ſinon, Celuy, & non autre qui de rien auoit creé l'homme & le monde, a peu de rien, en deſpit des hommes & du monde, recréer & regenerer l'homme & le monde. Ce Dieu inuiſible, qui s'eſt rendu viſible en la creation de ce mőde viſible, ſ'eſt monſtré tout puiſſant veſtant l'infirmité d'vn homme

homme contemptible; c'est, le redempteur vray Dieu, & vray homme, fils de Dieu & venu en chair IesusChrist, nostre Seigneur.

Icy, SIRE, vous auez en peu de mots le But de ce liure, auquel i'ay declaré la Verité de la Religion Chrestienne, & comme i'espere auec telles raisons, que les cõtempteurs de Dieu, s'ils ne veulent croire, pour le moins se trouuerõt empeschez à contredire. Au reste, pour le presenter à V.M. i'ay deux causes principales. l'vne, que Dieu vous a fait naistre non seulement Chrestien; mais, Prince Chrestien; auquel principalement appartient de sçauoir & pour soy, & pour autruy, que c'est de la Religion Chrestienne. Car lors serez vous plus enflammé à l'auancer, quand serez viuemẽt persuadé, que ce n'est pas, comme les autres, la fantasie d'vn homme; mais la Loy, & Verité de Dieu, qui fait les Roys & les Royaumes; qui vous a fait homme, & par dessus les hommes. En somme, que c'est & vostre prosperité en ceste vie qui depend de la benignité de Dieu; & vostre salut en l'autre, qui est

trop

trop plus importante, que tout ce que puissions ou endurer ou acquerir icy. L'autre est, que Dieu m'ayant appellé aupres de V.M. & (cõme il le m'a fait esperer) pour vous faire seruice en cest œuure insigne qu'il prepare en nos iours pour sa gloire, & auquel il vous a mis au cœur d'employer vostre personne sans y espargner vostre vie : la raison veut, que les fruicts & de mon labeur & de mon loisir soyent vostres; comme le champ est vostre, sans qu'il soit en ma puissance d'en disposer ailleurs. Et ie prie le Toutpuissant, SIRE, qu'il vous augmente de iour en iour ses graces; vous doint son Esprit pour auancer son œuure; & à moy, en ce peu que ie suis, de vous y faire toute ma vie seruice. Amen.

Vostre treshumble, tresobeissant & tresfidele seruiteur,

Du Plessis.

Qu'en

C'EST l'argument ordinaire des Prefaces de declarer en premier lieu l'euidente vtilité, ou mesmes la necessité, qui auroit meu d'entreprendre quelque ouurage: & ie m'estime à mon tresgrand regret deschargé de ceste péne en cest endroit. Car qui aura leu seulement le Titre de ce Liure, De la Verité de la Religion Chrestienne; *s'il se veut ramenteuoir combien de blasphemes il oit contre Dieu, & sa Parole à toute heure; combien de cõtempteurs de Religion il rencontre à chaque pas; combien mesmes en ceux qui font profession de pieté, il y a, ou de froideur, en ce qu'ils deussent suiure plus ardemmẽt; ou de souspeçon, en ce qu'ils deussent croire plus fermement; respondra & rendra raison incontinent à soy mesmes de l'entreprise de cest œuure, plus necessaire auiourdhuy (& i'ay honte de le dire) entre ceux qui se nomment Chrestiens, qu'il ne fut onq contre les Gentils mesmes & infideles. Les vns s'amusent tant en leurs plaisirs, qu'ils ne prirent onq le loysir, non de monter iusques à Dieu, mais d'entrer seulement en eux-mesmes; plus estrangers certes en leur nature & en leur ame, plus en ce qu'ils ont de plus intime, & de plus propre, qu'ils ne seroyent, ou és forests des Indes, ou és Mers moins hantées & recognues. C'est la propre source des Athées, qui, à proprement parler, ne pechent pas par discours; mais faute de discourir: par abuser de la raison; mais, par l'auoir noyée, ou plustost embourbée, és fangeux & bestiaux plaisirs de*

ſirs de ce monde. Les autres au plaiſir adiouſtent la malice, pour paruenir, ou aux biens, ou aux honneurs; & pour abbreger chemin, rauiſſent ou trahiſſent l'autruy, vendent leurs amis, leurs parens, leur ame propre; ne font ſcrupule d'aucun mal, pourueu qu'il duiſe; n'alleguent honneur ny conſcience qu'à leur profit. C'eſt de ce bois que ſe font les Epicuriens, par ce que ſentans leur ame coulpable de tant de crimes, ils penſent auoir decliné la iuſtice & prouidence de Dieu en la niant. Et de ceux-cy pouuons nous dire, que la raiſon eſt emportée & rauie par le cours du monde; auquel elle ſ'attache, pour n'auoir autre diſcours, ny autre cours, que le ſien. Aucuns paſſent vn peu plus outre, & au regard de Dieu, & au regard d'eux-meſmes; Qu'il y a vn Dieu, & que l'homme a de luy vne ame immortelle: Que Dieu gouuerne tout, & que l'homme le doibt ſeruir. Mais ils voyent, des Gentils, des Iuifs, des Turcs, des Chreſtiens au monde; en diuers peuples diuerſes religions, chacun penſant ſeruir Dieu, & trouuer ſon ſalut en la ſienne. Comme en vn quarrefour rencontrans tant de chemins; au lieu de choiſir le droit par le iugement de la raiſon, ils ſ'arreſtent & ſ'eſtonnent, & concluent en ceſt eſtourdiſſement; que tout reuient à vn; comme ſi le Midy & le Septentrion menoyent en meſme lieu. Qui, certes, ſ'ils appliquoyent auſſi ſoigneuſemẽt leur diſcours à iuger entre le vray & le faux, le Diuin & l'humain, qu'ils font chacun en ſa profeſſion entre le profit & le dommage; diſcerneroyent incontinent par Principes nez en eux-meſmes, & par les Concluſions qui les ſuyuent, la vraye Religion de la fauſſe; le chemin de ſalut ordonné de Dieu, des trompeurs deſtours, & obliques inuentions des hommes. Que diray-ie de la plus part de nous? De nous, di-ie, qui croyons l'Euangile, & approuuõs

la Religion Chrestienne, & viuons, comme si n'en croyons rien? qui preschons le Royaume des Cieux, mais tousiours le nez en terre? qui voulons estre veus & creus enfans de Dieu, coheritiers de Christ, d'un si riche pere, en vn si bel heritage; & à péne y pensons nous à bon escient vne fois l'année? & à toute heure serions prests à y renoncer pour moins d'vn potage de lentilles, & d'vn morceau de pain? Certes, disons donq, Il est besoing en ce tẽps, s'il le fut onq, de resueiller ceux qui sommeillent, de ramener ceux qui s'emportent, d'adresser ceux qui se confondent, de rechauffer ceux qui se gelent. Et ce seroit de leur repeindre au vif deuant les yeux, la vraye Religion, & la ioye, l'heur & la gloire qui la suit; à fin que les voluptueux y cerchassent leur ioye, les auares leur bien, les ambitieux leur gloire; s'adressans de tout leur cœur à celle seule, qui peut remplir leur cœur, & saouler leur desir.

Or c'est ce que ie tasche à faire en cest œuure, & Dieu par sa grace vueille mener ma main, pour sa gloire & pour le salut des siens. Mais auant qu'entrer en matiere, nous auons à respondre à deux sortes de gens. Les vns; qui dient que la Religion ne se peut declarer aux Infideles par raison. Si la religion se peut declarer par raison. *Les autres; ores que la raison l'esclarcist aucunement, qu'il n'est ny licite ny expedient de le faire: & voyons quelle raison on peut auoir, d'exclurre de ceste dispute la raison. Les premiers dient: Pour neant dispute-on contre ceux qui nient les Principes. Et par ce moyen dés qu'vn Principe leur est nié, ils rompent court, comme si tout moyen de conferer estoit osté. C'est vne Maxime certes bien vraye; mais à mon iugement tresmal entenduë. Pour neant dispute on contre ceux, qui nient les Principes par ces mesmes Principes qu'ils nient. Celà est trop vray. Mais il y peut*

rester d'autres Principes communs aux vns & aux autres; & selon ces Principes on peut vtilement disputer auec eux, & bien souuent par ces Principes communs prouuer & verifier les siens propres. C'est ce qu'en cest œuure nous pretendons faire. Pour exemple, le Chrestien est fondé sur l'Euangile. le Iuif le luy nie. Pour neant donq luy alleguera il l'Euangile. Mais le Iuif & le Chrestien ont encor vn commun Principe & fondement: C'est le vieux Testament. Vtilement disputera le Chrestien contre le Iuif par iceluy, voire iusques à verifier l'Euangile; à sçauoir, comme qui feroit recognoistre vn hõme, par les traits qu'il auroit de son portrait. Pareillement le Iuif est fondé sur le vieux Testamẽt. Le Gentil se moquera s'il le luy allegue. Mais le Gentil & le Iuif ont vne commune nature, qui les fournit d'vne Philosophie commune, & de communs Principes, Qu'il y a vn Dieu qui conduit toutes choses: Qu'il est bon, & non autheur de mal: Qu'il est sage, & ne fait rien en vain. Item, Que l'homme est né pour immortalité: Qu'il doibt seruir Dieu, & estre en sa grace pour estre heureux. Cependant, Qu'il est subiect à passions, enclin au mal, imbecille au bien &c. De ces commũs Principes le Iuif peut tirer des Conclusions necessaires, que le Gentil n'apperceuoit pas du premier coup; comme qui entend vne proposition n'en comprend pas le Corollaire, & la consequence. Et qui nota que l'Aimant monstroit le Nort, ne sceut pas à l'instant que par iceluy on pouuoit circuir le monde, encor qu'il fust capable de l'apprendre. Ne plus ne moins certes, que le Mathematicien par ce Principe, Qui de choses égales, oste choses égales, laisse le reste égal: *& peu de propositions, qu'vn enfant apprend en se ioüant, nous conduit doucement, & sans que nous pensions*

Euclide liu. 1 prop. 47.

monter,

monter, iusques à la proposition Pythagorique tant celebre, & de si grand pratique, Qu'au Triangle, le costé qui soustient l'angle droit, dõne vn quarré égal aux deux autres. *ce qui de prime face semble impoßible, & par degrez se trouue necessaire. Voire le Iuif par Principes, & Conclusions cõmunes verifiera son fondement; à sçauoir le vieux Testamẽt. Car par ses Philosophes propres il prouuera au Gentil, Qu'au seul Dieu les choses futures sont presentes; mais aux dæmons cognuës seulement par coniectures, & autant qu'ils en peuuent lire és Astres. Et par ses Astrologues, Que les noms des hommes & les circonstances des actions ne s'y peuuent ny signifier, ny lire. Et par ses Historiens, Que ces liures du vieux Testament, qui contiennent tant de Propheties & si particulieres, sont escrits plusieurs siecles auant les choses auenuës. De là que s'ensuyura il raisonnablement sinon la preuue du Principe qui est en debat, par les Principes dont on est d'accord? A sçauoir, Que le vieux Testament est de Dieu, veu qu'il ne peut estre procedé d'ailleurs? Et qu'est-ce autre chose tout celà, que ce qui cõmunement se fait en la Geometrie & Logique, qui par deux lignes, ou par deux propositiõs cognuës cõmunes, & certaines tirent vne troisiesme proportionelle incognuë vne troisiesme propositiõ; c'est à dire, vne cõclusion, parauãt, ou debatuë ou cachée; & par le moyẽ des deux euidemmẽt trouuée, & necessairement prouuée? Or telles sont ces preuues cõtre les Athées: Riẽ n'a mouuemẽt de soy-mesmes. C'est la nature qui le dit. Le monde tourne, les corps celestes ont mouuemẽt. C'est l'hõme mesmes qui le voit. Il faut dõq qu'ils soyẽt meus de quelque autre puissance. C'est la diuinité que nostre œil ne voyoit point, & q̃ par nostre œil la raison a cõceüe, & apperceüe en toutes choses. Contre ceux*

aussi qui nient la Diuinité de Christ. De rien naturellemẽt ne se fait rien. C'est Aristote qui le dit; & les Escholes se battroyent contre qui le voudroit nier. Iesus de rien a fait tresgrandes choses, vn contraire mesmes par l'autre. Les Payens l'admirent, les siecles le crient; nos yeux encores le voyent: Qui le veut nier, niera le monde, niera toutes choses, niera soy-mesmes. S'ensuit donq, qu'il besoignoit par vne puissance maistresse de la nature. Aristote ne l'a veu, & Aristote le nous fait voir. Les historiens n'y prennent garde, & iceux mesmes le nous font croire. Le Philosophe ne pensoit qu'à la nature; l'historien qu'à son escriture. Et des deux nous auons tiré, & la Diuinité de Christ, & la
2.6.18 *verité de nos Escritures. Certes, ne plus ne moins que de deux & de six, nous tirons par l'Arithmetique vne continuelle ligne proportionelle, cachée d'vne certaine façon en l'vne & en l'autre, & plus que tous les deux ensemble, à sçauoir dixhuict. Et de deux bastons frayez l'vn cõtre l'autre, nous tirons le feu qui ne se voyoit point, & à l'instant deuore l'vn & l'autre. Bref, nous auons pour Obiect de nostre foy l'autheur de la Nature, & le Principe des Principes. Les regles donq & les Principes de la nature qu'il a faite, ne luy peuuent estre contraires. Et iceluy est aussi la raison & la verité mesmes. Toute autre raison donq, & toute autre verité, depend de luy, se rapporte à luy, n'est, ny peut estre raison ne verité qu'en luy: tant s'en faut que ce qui est vray & raisonnable en la Nature, soit, ou puisse estre faux en la Theologie, qui certes, n'est pas, à proprement parler, contre la Nature, mais contre la corruption & outre la vraye Nature.*

C'est pour venir consequemment aux autres qui dient, qu'ores qu'on le peust aucunement, la foy, c'est à dire, la do-

ctrine Chrestienne, ne se doibt ou prouuer, ou declarer par raison: & leur raison est, qu'elle gist en plusieurs choses qui excedent l'homme, & pourtant, que, qui la mesure à la raison, rabat de sa dignité & grandeur. Certes ie leur diray encores plus qu'ils ne veulent, Que tant s'en faut que la raison humaine soit mesure de la foy, qui excede de biẽ loing la nature, que mesmes elle ne l'est pas de la nature, & des moindres creatures, qui gisent bien bas au dessoubs de l'hõme, pour l'ignorance, & la peruersité qui est, & domine en nous. Mais en ce s'abusent ils, que nous ne pretendons pas, Qu'il ne faille croire, qu'autant que la raison nous en mesure, & qu'elle en peut comprendre. Car de combien est la verité des choses, plus loing estẽdüe, que la raison de l'homme? Mais nous disons que la raison humaine nous peut conduire à ce poinct, Qu'il faut croire, mesmes outre la raison, choses, di-ie, ausquelles toute la capacité de l'homme ne peut attaindre. Et pareillement que, quand les choses que iamais la raison, mesmes en son integrité, n'eust peu ny penetrer ny imaginer, nous sont reuelées, la raison, qui onq ne les eust trouuées, les nous faict approuuer; elle, di-ie, à qui ces mysteres estoyent parauant inuisibles, les nous rend croyables. Tout ainsi certes, que nostre œil nous fait voir, és choses visibles, qu'il en faut croire d'inuisibles, sans lesquelles les visibles ne pourroyent subsister; à sçauoir Dieu inuisible, par le Soleil visible. Et voit aussi plusieurs choses quand le Soleil leue, qui luy estoyent cachées en tenebres; non que la vigueur de l'œil fust moindre, ou la chose en soy moins visible: mais par ce que le Soleil s'est leué dessus, qui a illuminé l'air par sa clarté; c'est à dire, le moyen, & par lequel l'œil voit, & par lequel la chose est veuë. Pour exemple, nous croyons qu'il y a vn Dieu, Pere, Fils, S. Esprit.

Si elle se doibt declarer & iusques où.

 C'est

C'est l'article qu'ils nous opposent, & pourtant ie prens le mesmes. Cest article ne peut tõber aucunemẽt en l'entendemẽt, & moins estre cõpris par raison humaine. Mais la raison nous conduit à ce poinct, Qu'il y a vn Dieu: Qu'il a creé l'homme pour la vie eternelle: Que s'estant iceluy desuoyé, pour suyure soy-mesmes, il le radresse par sa parole: Que ceste parole, comme nous auons dit cy deuant, est le vieux & nouueau Testament, qui contiennent choses qui ne peuuent estre procedées des creatures. Icy subsiste la raison, & se contente. Car puisque Dieu parle, c'est à l'homme à se taire: puis qu'il daigne enseigner, c'est à nous à croire. Or lisons nous ceste doctrine en ces liures de Dieu, & souuent repetée. Voylà comment la raison nous enseigne, ce qu'elle ne sçauroit, ne croiroit pas, à sçauoir entant qu'elle nous mene au docteur qu'il nous faut ouïr & croire; & au liure auquel il se daigne reueler à nous, en nous donnant des marques & enseignes infallibles, pour discerner, ce qui vient de Dieu, & ce qui n'en vient pas. Mais quand elle vient à lire ceste doctrine, & en est persuadée, alors elle s'esueille: & quand le Gentil la reiette, comme impossible, comme repugnante à la raison, & à la verité, elle s'esuertuë; & lors en remarque des similitudes en la nature, des images en elle mesmes pour la declarer, & des tesmoignages des Gentils pour les combatre: trouue aussi des solutions à leurs argumens, des responses à leurs absurditez &c. Car toute verité, certes, ne peut pas par raison estre suffisammẽt prouuée; veu que plusieurs excedent la raison, & la nature. Mais nul mensonge ne peut gaigner par raison contre la verité: nulle verité estre conuaincuë par le iugement de la raison. Car le mensonge est contraire à la nature, la nature ayde de la raison, la raison seruante de la verité, nulle verité contraire à l'autre, c'est à dire à soy-mesmes. Car verité

ne peut

ne peut estre que verité, raison que raison. Le mesme dirons nous de l'incarnation du fils de Dieu; que nul hõme n'eust peu imaginer de soy, & aussi peu maintenãt la comprendre, & que toutesfois la raison nous peut & enseigner & defendre. Icy donq que nous dira elle? Que les œuures que Iesus faisoit ne peuuent proceder, ny d'vn homme ny d'vn diable, ny d'vn ange, considerez en leur espece; mais du seul Dieu Createur du ciel & de la terre. Et celà nous prouuera elle, & quant à l'histoire, & quãt à la nature de ses œuures, par les historiẽs & Philosophes ennemis de Christ & de sa doctrine, & par conclusions deduites necessairement des Principes qui restent en la nature de chacun. Or que s'ensuyura il de là; sinon que Iesus, besoignant de par Dieu, est enuoyé de Dieu; & pourtant qu'il le faut ouyr & croire? & croire certes, qu'il est Dieu fils de Dieu, puis qu'il le dit; homme né de femme, puisqu'on le voit; autrement, qu'il seroit ennemy de Dieu, & Dieu du genre humain; Dieu, di-ie, trop bon pour l'assister de sa vertu à nostre ruine, trop sage pour luy prester son esprit cõtre sa gloire? Mais si l'impieté meut des Questions, la raison ouurira sa bouche, monstrera qu'il estoit conuenable à la iustice de Dieu, & necessaire au salut de l'hõme, possible à la puissance du createur, & conforme à sa volonté & à ses promesses, vtile à nostre humilité, & digne de sa gloire: & trouuera mesmes en l'impieté de quoy la faire taire; bien qu'en toute la pieté, elle ne trouue assez dequoy en parler. Or le mesme soit entendu de semblables mysteres, qui seront deduits chacun en son lieu; & c'est pour reuenir à ce poinct, Que la verité, quand elle est reuelée, esclarcit la raison, & la raison s'en esueille pour appuyer la verité: Et tant s'en faut que la raison abbaisse la foy, pour nous y faire atteindre; qu'au contraire elle nous

monte, comme sus ses espaules pour nous la faire voir, & prendre pour guide, comme celle seule, qui nous peut mener à Dieu; celle seule de qui nous deuons apprendre nostre salut. Bref, nous ne disons pas, la raison ne comprẽd que celà: Ne croyons donq plus outre. Ce seroit comme ils dient, mesurer la foy à la raison. Ains nous disons, la raison & la nature ont ceste regle là: C'est le chemin commun: Mais tel cas s'est fait ou dit outre la raison & outre la nature. C'est dõq vn cas extraordinaire, vn œuure, di-ie, ou vne parole de Dieu; & puis que c'est de Dieu, il faut croire; & croire c'est assubiectir sa raison & son discours. C'est donq asseruir sa raison par raison à la foy, humilier la raison soubs la hauteur de la foy; non rabaisser la foy à la mesure de la raison.

Maintenant, les preuues que nous administrera la raison pour nous conduire à la doctrine & Eschole de la foy, puis que contre les infideles nous la prenons pour aide, seront principalement de deux sortes; à sçauoir argumens & tesmoings. Les argumens nous les prendrõs contre les Iuifs des fondemens de la religion Iudaïque, de la maiesté de Dieu, de la nature & condition de l'homme, des Principes, ou Conclusions, plus claires & authorisées entr'eux. Contre les Gentils; des regles plus solides, és plus celebres autheurs de la Philosophie, & des expositions de leurs plus approuuez Interpretes; tantost demeurant sur leurs Principes, & tantost insistant sur les Conclusions qu'ils en deduisent, & quelques fois en retirant nous mesmes les Corollaires necessaires, que bien souuent ils n'auront apperceu, comme s'ils auoyent esté sourds à leur voix propre. Iugerons aussi contre les vns & les autres, de la cause par les effects, & des effects par la cause, de la fin, par l'instrument & par le motif, & du motif par la fin, &c. Qui sont les

Argumens.

plus forts argumens, qui puissent estre, à sçauoir, ou demõstratifs, ou proches de demonstration. Et en somme, n'alleguerons argument qui ne soit solide, ou pour le moins, que n'estimions tel; & ne presserons rien qui ne nous soit persuadé à nous mesmes, choisissans tousiours les plus clairs & faciles que nous pourrons, pour nous accommoder à la capacité d'vn chacun. Cependant ne cerche icy quelqu'vn argumens qui se tastent; qu'on luy prouue, di-ie, la chaleur du feu au toucher, les mysteres de Dieu, & de la Religion par les sens, car ce seroit en suiuant les sens perdre le sens. Mais suffise que les argumens seront pour la plus part, aussi preignans & quelques fois plus, que ceux que les Philosophes alleguent és choses de nature, encor certes, qu'Aristote en sa premiere Philosophie, veut qu'on se contente d'argumens moins forts, qu'en ses naturelles & en ses morales, de raisons probables & moins fortes, qu'en sa premiere & plus haute Philosophie: ce qu'à meilleur droit nous pourrions requerir és choses qui excedent, & la nature & l'homme, à sçauoir en la Theologie. Au reste, souuent se proposeront, ou des Questions à expliquer, ou des obiections à refuter, qui pourroyent troubler le Lecteur, s'il ne luy estoit satisfait; ou rompre le fil de nostre preuue: & en icelles seray cõtraint d'estre obscur quelques fois, soit pour la nature de la chose, qui dependra, peut estre, de quelque opiniõ antique, soit pour les mots propres à la Question, qui seront moins entenduz du vulgaire, & seroyent plus confus & moins signifians en nostre langue, en laquelle telles choses n'ont encor esté traictées. Mais, si espere-ie, prendre vne telle péne à expliquer, que le Lecteur, quel qu'il soit, rendant quelque attention pour entendre, viendra aiséement à bout de tout.

Quant aux Tesmoings, ils seront les plus dignes & les

moins

moins suspects & recusables à mon aduis, que nous pourrions choisir. Nous auons à declarer nostre doctrine aux hommes; & les hommes mesmes sont partie de la doctrine que nous declarons. Qu'y a il de plus clair, que si nous les faisons partie de la preuue, juges en leur cause, & tesmoins contr'eux mesmes? Aux hommes donq nous produirons le tesmoignage des hommes, les choses que chacun lit en sa nature, & en son ame, dés qu'il la veut ouurir, les choses, soit qu'il y pense ou qu'il n'y pense pas, qui y sont escrites, & qu'il n'en sçauroit effacer quand il voudroit. Ce sont ces cõmunes notions, ou conceptions qu'on appelle; vne apprehension de Diuinité, vne conscience du mal, vn desir d'immortalité, vn souhait de felicité &c. qui sont icy bas, & en l'homme seul, & en tout homme, sans lesquelles l'homme n'est plus homme, & que l'homme ne sçauroit nier qu'en se dementant; ne sçauroit reuoquer en doubte, qu'en se disant iniure. Et de là procede le consentement du genre humain en certaines croyances dependantes immediatement de ces Principes, lequel nous deuons tenir pour certain & indubitable. Car ce consentement vniuersel monstre que c'est, nature, & non institution, imitation, nourriture, qui parle; & la voix de nature, c'est la voix de verité. Car le mensonge est vne inuention, & non vne naissance; vne corruption, & non vne production de la nature. Or, ces conceptions communes & generales sont demeurées steriles, en la plus part des hommes, soit par l'ignorance qui les a comme estouffées; soit par la peruersité qui a destourné la raison ailleurs, & a comme estrangé l'homme de soy-mesmes. Mais quelques personnages en diuerses nations se sont esleués au dessus du vulgaire, qui ont tasché de les nourrir & esleuer, & comme d'vn petit feu caché dessoubs les cendres,

dres, en ont tiré quelques estincelles de Verité & de Sagesse, qu'ils ont apres enseigné aux autres; & de là ont esté appellez Sophes, & Philosophes, Sages & amateurs de Sagesse. Ceux cy prenons nous aussi pour tesmoings de nostre doctrine, & entr'iceux les plus notables, & ceux que le monde a estimé plus sages; & où ils discorderont, ou entr'eux, ou en eux mesmes, la raison commune en sera iuge: Et comme d'vn feu couuert, ils ont tiré des estincelles; de ces estincelles nous allumerons le feu; non toutesfois, à vray dire, pour nous amener au salut, & au port de nostre vie; car nous y auons besoing de Dieu mesmes pour Pilote: mais pour nous monstrer, comme d'vne Tour en quel endroit il est, en ces tenebres où nous sommes, à fin que nous appellions Dieu à nostre ayde, & y tendions, au reste de tout nostre cœur. Particulierement, contre les Athées & Epicuriens nous produirõs en tesmoignage, le Monde, les Creatures, eux mesmes. Ce sont les tesmoings & qu'ils aiment, & qu'ils croyent le plus, & desquels ils se departent moins volontiers. Contre les faux Naturalistes, la Nature, les Sectes, qui l'ont recerchée, ceux qu'ils tiennent en chacune, pour principaux disciples, Interpretes, Anatomistes de nature; Pythagoras, Platon, Aristote, les Academiques, & Peripateticiens vieux & nouueaux: sur tous, ceux qui plus auront debatu leur Philosophie, & combatu nostre doctrine, Iambliche, Plotin, Porphyre, Procle, Simplice &c. Desquels i'espere qu'on admirera la deposition, en l'opposition qu'ils nous ont faite. Contre les Iuifs nous produirons le vieux Testament. C'est l'Escriture en laquelle leurs peres ont esperé, & pour laquelle ils sont morts, & par laquelle ils s'asseuroyent de viure. Et pour l'interpreter, leurs Paraphrastes, ceux qui l'ont tournée en Grec & en Chal-

dée auant la venuë de nostre Seigneur. C'estoyent Iuifs de nation, les plus notables d'entr'eux, choisiz par authorité publique pour la traduire; & lors la raison n'estoit enueloppée de paßion, comme depuis. Nous alleguerons außi leurs anciens Docteurs, espandus tant en leurs Cabales, qu'en leur Thalmud, qui sont leurs liures plus authorisez & authentiques; & souuent les Commentaires mesmes des Modernes, qui ont esté en general plus contraires à la Doctrine Chrestienne, & que la verité a cõtrainct en particulier d'accorder en l'exposition des passages sur lesquels principalement elle est fondée. Or en ces allegations, nous serons quelques fois longs; &, peut estre, ennuyeux au Lecteur, que la raison manifeste aura ià satisfait, sans qu'il luy semble besoing de tãt de tesmoings. Mais ie le prie de croire qu'en ces longueurs ie force ma nature pour m'accommoder à tous, sçachant qu'aux vns plaisent plus les raisons, aux autres les tesmoignages; & que tous sont plus satisfaits de l'vn & de l'autre, encor qu'ils estimẽt plus l'vn que l'autre quand il voyent & la raison authorisée de tesmoings; car c'est à dire, que plusieurs ont eu la mesme raison; & le tesmoignage declaré par raison; car c'est à dire qu'on ne croit pas à l'exterieur de la personne, mais à ce qu'il a de Diuin en son interieur, à sçauoir à la raison. Ioinct außi que i'ay pensé que tous n'ont pas, ou le moyen de recouurer tous liures, ou le loisir de les lire; que i'auray soulagez par ce moyen: & que souuent außi il me faut faire en vn chapitre, ce dont les autres ont fait volumes entiers.

Pour la fin, ie prie le Lecteur, premierement de lire ce Liure de bout à autre. Car sans degrez on ne peut venir aux choses hautes, & vn eschelon rompu rebute l'homme, & rend fascheux ce qui estoit aisé. Secondement d'y apporter

porter à la Lecture, plustost son entendement que sa volonté. Car les preiugez & opinions preoccupées captiuent la raison des plus habiles; & ce n'est à la volonté d'emporter l'entendement, mais à l'entendement de guider la volonté. Tiercement, & sur tout, Qu'il se ramentoiue tousiours que ie suis homme, & entre les hommes des moindres hommes: c'est à dire, si ie ne satisfaits en tout, Que ma raison n'attaint pas par tout où atteint la raison humaine; Que la raison humaine n'atteint par tout où atteint la verité: à fin que mon ignorance & imbecillité ne face tort à la Cause; que, certes, ie n'entrepren par confiance de ma raison, ou de ma force; mais, de sa clarté, de sa solidité, de sa verité. Or, Dieu vueille espandre sa benediction sur cest œuure, & par le ministere d'iceluy resioüir ceux qui croyent; asseurer ceux qui branlent; refuter ceux qui taschent d'esbranler sa doctrine. C'est le plaisir vnique que ie desire, le seul fruict que ie cerche de mon labeur; & puis dire auec verité qu'en mon ame i'en sens desia quelque effect & contentement. Mais prions le, que par la vertu de son esprit il daigne toucher en nos iours nos cœurs de pierre, qu'il y plante de son doigt bien profondement sa Doctrine, qu'elle y iette racine, qu'elle y produise fruict. Car c'est, certes, œuure de Dieu de persuader & d'emporter l'homme; encor que le suader, voire & le mouuoir semble aucunement estre de l'homme.

La teneur du Priuilege.

Par la deliberation & aduis du Conseil d'Estat des Pays bas il est consenti & accordé à Christofle Plantin, que luy seul puisse imprimer, vendre & distribuer ce liure fait par Philippes de Mornay, sieur du Plessis Marly, *intitulé :* De la Verité de la Religion Chrestienne, &c. *Et defendu à toutes autres personnes de quelque estat, condition, ou qualité qu'elles puissent estre, de ne faire le semblable, ny aillieurs imprimé, le vendre ne distribuer esdits pays de pardeça en aucun langage, duraut le terme de six ans accomplis ; à compter du iour que l'impreßion dudit liure sera finie en quelque lãgue que ce soit ; sur péne de confiscation desdits liures par autres imprimez que par ledit Plantin ; & outre celà, de cent escus d'amende, à payer par chacun d'iceux qui auroit fait le contraire : comme plus amplement il est contenu és lettres sur ce despeschées à Anuers le huictiesme iour de May, l'an mil cinq cens quatre vingts & vng.*

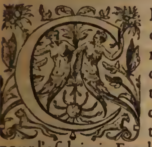
Soussigné

I. Van Asseliers.

DE LA VERITE' DE LA RELIGION CHRESTIENNE.

Chapitre I.

Qu'il y a vn Dieu; & que chacun consent en vne Diuinité.



EVX qui font profession d'ésеigner nous dient; que iamais on ne trouue moins à dire, que quãd la chose qu'on traicte est plus claire, & plus cognüe d'elle-mesmes, que tout ce qu'on peut alleguer pour l'esclaircir; Et telz sont les principes de toutes les sciences, & nommeement des plus certaines, comme celles qui gisent en demonstration. *Le tout*, dira Euclide, *est plus grand que sa partie. Et, Si de choses égales vous ostez choses egales, le reste sera égal.* Cela est plustost comprins d'vn chacun par le sens commun, que prouué par subtilité de raison. Et comme ceux qui le veulent prouuer se monstrent ridicules, voulãs esclairer le soleil auec vne chandelle; aussi ceux qui le nient, se monstrent iniustes & indignes de toute conference, plaidans contre leur sens naturel, & leur confession propre: suyuant ce dire commun des Escholes, Qu'il ne faut point disputer contre ceux qui nient les principes. Or s'il y a matiere, en laquelle ceste regle se

ſente treſveritable, c'eſt en ceſte-cy proprement, Qu'il y a vne Diuinité. Car elle s'eſt en tant de ſortes, & ſi viuement peinte en toutes choſes, & particulierement grauée au cœur de l'homme; que tout ce qui s'en peut mediter, dire, & eſcrire, eſt beaucoup moins de ce qu'on en voit par tout & qu'on en ſent en ſoy-meſmes. Si on iette ſa veüe en hault; on y voit infinis corps, & infinis mouuemens diuers; & qui ne s'entreheurtent point. Si en bas; vne mer qui perpetuellemẽt menace la terre, & ne deſborde point; vne terre auſſi toute peſante & maſſiue qu'elle eſt aſſiſe, ou plus-toſt pendüe en l'air, & qui ne ſe bouge point. Ces corps nous conduiſent incontinent à vn eſprit; & ceſt ordre à vn conducteur, eſtant certain en nature que les corps d'eulx-meſmes n'ont point de mouuement; & que ceux meſmes qui ſont animez ne peuuent s'accorder cõſtamment ny auec autruy ny auec ſoy-meſmes, que par l'ordre & conduite d'vn ſuperieur. Mais quand puis apres nous r'entrons en nous-meſmes, & que nous y trouuons vn abbregé de l'vniuers; vn corps apte à toutes ſortes de mouuemens; vne ame qui ſans ſe mouuoir les faict tous ioüer cõme bon luy ſemble; vne raiſon en icelle, qui les conduit chacun en ſon actiõ: & ceſte ame toutesfois telle, que nous ne la pouuons ny voir, ny comprendre: cela nous doit à plus forte raiſon faire cognoiſtre à tous; qu'en ce grãd vniuers, y a vn eſprit ſouuerain, qui fait, qui meut, qui conduit, tout ce que nous y voyons: par lequel, nous viuons, nous mouuons, nous ſommes; qui en noz corps a formé vn modelle de l'vniuers,

uers;& en nostre ame graué vn image de soy-mesme. C'est ce qui fait dire à vn Philosophe ancien, Qu'encor que noz yeux ne puissent percer iusques à Dieu, toutesfois il se laisse manier de noz mains: Et à vn autre, Que auãt tout autre vsage de raison, nous conceuons vne diuinité, non point proprement par vne cognoissance; mais comme par vn attouchement beaucoup plus certain. Mesmes, que l'essence de nostre ame n'est autre chose que cognoistre Dieu, duquel elle depend. & Auicenne parle encor plus hardiment, Que celuy qui ne recognoist vne Diuinité, n'a pas faute de raison; mais mesmes de sentiment. Or si les sens dont procede nostre premiere cognoissance le nous tesmoignẽt; & si nous croyons fermement vne chose quand nous la touchons; & si nous pouuons, comme ils nous enseignent, taster Dieu tant au monde qu'en nous-mesmes; certes, à qui traicte de la religiõ doit estre concedé pour principe irrefragable, Qu'il y a vn Dieu; & defendu à tout homme, sur peine de n'estre plus homme, de le tirer en dispute. Car si chaque science a ses principes, qu'il n'est loisible de remuer tant soit peu; à plus forte raison celle, qui a pour principe, le principe des principes. Donnons toutesfois ce Chapitre, auec le congé de tous les gens de bien, à la meschanceté de nostre siecle: & que ceux, si aucuns y en a, s'y recognoissent eux-mesmes, qui en oubliant Dieu, ont proprement oublié leur forme, & mescognu leur nature propre.

Trismegiste in Pæmandro.

Iamblich. des mysteres, chap. 1.

C'est grand cas, que ces gens ordinairement ne

parlent que du monde; & au monde ne veulent voir ce que le monde leur monſtre & enſeigne de toutes partz. Car commençons au plus bas, & montons iuſques au plus hault; conſiderons le en gros, ou ſelon ſes parties: nous n'y trouuerons rien, ny de ſi grand, ny de ſi petit, qui de degré en degré ne nous conduiſe iuſques à vne Diuinité. En ce monde, pour le conſiderer premierement en gros, nous auons quatre degrez de choſes; à ſçauoir qui ſont, qui viuent, qui ſentent, qui entendent: les vnes doüées de tous, les autres d'aucuns de ces dons ſeulement. L'air, la mer, la terre ſont grands, & grandement eſtenduz. Ils ſouſtiennent tout ce qui vit, tout ce qui ſent, tout ce qui entend. Ils n'ont toutesfois rien qu'vn ſimple Eſtre, ſans vie, ſans ſens, ſans entendemẽt, c'eſt à dire le plus proche du non eſtre. Les plantes outre l'eſtre ont auſſi le viure; & tirent leur nourriture de la terre, & leur rafraiſchiſſement de l'air. Les beſtes ont & l'eſtre, & le viure, & le ſentir; & tirent leur vie & des elements, & des plantes. L'homme a eſtre, & vie, & ſentimẽt, & raiſon; ioüit des elemens; vit des plantes; commande aux beſtes; diſcourt de tout ce qui eſt au deſſus & au deſſouz de luy. Voilà vn ordre tel de degré en degré, que qui n'en imagine incontinent vn autheur, comme il n'a ne raiſon, ny ſentiment; auſſi ne merite-il ny de viure, ny d'eſtre. Ie vous prie d'où vient ceſte proportion, ceſte gradation entre ces choſes? d'où la differẽce en ces partages? d'où la ſubiection des plus grandes & plus eſtendües choſes, aux plus foibles & aux moindres? D'où vient

Le monde nous mene à Dieu.

vient que les vnes n'ont qu'vn estre mort, & proche du non estre; les autres vn estre mouuant, sentant, discourant; les vnes plus les autres moins? Seroit-ce d'elles-mesmes? mais de quand? Et veu que nul ne s'assuiectit volontiers, que ne sont doncq, les plus puissantes masses les mieux partagées, & d'où vient que les animaux, qui ne sont de toute la mer qu'vne goutte, & de toute la terre qu'vn grain de poussiere, sont en degré au dessus d'eux? D'où vient aussi que l'homme, le plus fresle d'entre tous les animaux, se sert des elemens, des plantes, des bestes plus farouches mesmes? Doncq, il y a vn partageur entre ces choses, & puis qu'il les a distribuées, il les auoit le premier, & en toute abondance: & faut bien en outre, qu'il soit trespuissant, puis qu'en vn partage si inegal, il les tient toutesfois en concorde. Disons plus: toutes choses sont comprises souz ces quatre, Estre, Viure, Sentir, Entẽdre, selon que diuersement elles sont departies entre toutes. Or ie demande, quel y a esté le premier, ou l'estre, ou le non estre, ou le viure, ou le non viure, ou le sentir, ou le non sentir, ou l'entendre, ou le non entendre. Ce ne sera pas, l'entendre, le sentir, le viure; car autresfois n'auons-nous point esté. Et nous cognoissons nos peres, & nos peres les leurs. Et leur fin nous fait foy d'vn commencement. Autant en est-il des animaux, & des plantes; car nous sçauõs leur naistre, leur croistre, & leur declinaison. A plus forte raison en dirons-nous autant de l'estre: Car les choses d'icy bas qui n'ont que l'estre, sont bien inferieures des autres, Et pourtant ne peuuent-elles

ſe produire elles-meſmes: tãt moins donc produire les autres choſes. Reſte donq, que ce ſoit, le non eſtre, le non viure, le non ſentir, le non entendre. Et toutesfois nous ſommes, nous viuons, ſentons, entendons. S'enſuit donq, que c'eſt par vne vertu exterieure, qui du non eſtre nous a produits en eſtre, departant diuerſement entre nous tous ces dons ſelon ſon bon plaiſir. Autrement de ce rien que nous eſtions, ſi ainſi ſe peut dire, nous ne fuſſions iamais venuz à quelque choſe. Or entre rien & quelque choſe, pour petite qu'elle puiſſe eſtre, il y a vn eſpace infiny. Il faut donq que ce ait eſté vne cauſe infinie, ſi cauſe encor ſe peut appeller: Et c'eſt ce que nous appellons Dieu. Venons à la nature des elemens dont ce tout eſt compoſé. Le feu eſt contraire à l'eau, le ſec à l'humide, & de ces contraires s'en produiſent ſoubs eux infinis autres. Or la nature des contraires eſt de s'entre-deſtruire: & és moindres choſes deux ne ſe peuuent renger enſemble que par vne vertu ſuperieure, qui les puiſſe cõtraindre. Et nous voyons que ceux-cy ne s'eſpandent point l'vn ſur l'autre; au contraire, qu'ils entrent enſemble en la compoſition de pluſieurs choſes, comme ainſi ſoit toutesfois, que deux cordes ſeulemẽt, qui ſont de meſme nature, ne ſe peuuent accorder, ſans l'eſprit d'vn homme, qui les ſçache tendre ou laſcher, ſelon qu'il voit bon eſtre. S'enſuit donq, que ceſte harmonie celeſte, où tant de contraires ſont accordez, & en l'vniuers & en chaque choſe, eſt compoſee & conduite par vn eſprit. Que ſi on dit, ſelon la commune opinion, qu'entre le feu &

l'eau, l'air est espandu comme arbitre, qui est conioinct à l'vn par son humidité, & à l'autre par sa chaleur: qu'on die donq encor, qu'il y a vn grãd & souuerain iuge par dessus, qui les ait fait passer par cest arbitre. Montons plus haut, nous voyons le Ciel, qui se meut circulairement d'vn mouuement perpetuel. Nous y voyõs les planetes l'vn au dessus de l'autre, qui nonobstant la violẽce d'iceluy ont chacun leur cours & mouuement à part, dirons-nous que ces mouuemens soyent à l'auenture? Or celle mesme auanture qui les feroit mouuoir, les feroit aussi reposer. Et puis l'auanture n'est que desreglement & confusion, au lieu qu'en ces diuersitez, y a vne vniformité de mouuement qui ne se rompt iamais. Quoy donq? qu'ils se meuuẽt d'eux-mesmes? Mais rien ne se meut de soy-mesmes; & là où les choses remuent l'vn l'autre, on ne peut proceder à l'infiny. Il faut en fin monter à vn commencemẽt, & iceluy est vn repos. Pour exemple, du marteau de l'horloge nous venons à vne roüe, & de celle-là à vne autre, & finalement à l'esprit de l'orloger, qui par son artifice, les a ordonnées tellement, qu'il les fait toutes mouuoir: & toutesfois ne se remue point. Reste donq que de tous ces mouuemens, nous imaginions vn immobile, de toutes ces diuersitez si constãtes, vn tousiours semblable à soy-mesmes, de tous ces corps, vn esprit: & comme de la terre nous sommes montez à l'air, & de l'air au ciel, & du ciel aux cieux des cieux, tousiours di-ie de plus grand en plus grand, de clarté en clarté, & de subtil en subtil; Que nous nous esleuions encor

vn degré plus haut, à ſçauoir iuſques à ceſt infiny, à ceſte lumiere intelligible, & à ceſt eſprit viuifiāt, au regard duquel ce que nous admirons icy bas eſt moins qu'vn poinct, noſtre lumiere vn ombre, noz eſpritz vne vapeur, & qui toutesfois és choſes que plus nous meſpriſons, a tellemēt peint ſa gloire, & ſon infinité, que les plus lourds eſprits l'y peuuent aiſement comprendre. Redeſcendons pour ce faire çà bas, nous y verrons la terre pleine d'herbes, d'arbres, de fruicts, la terre & la mer couuertes d'animaux, de poiſſons, de reptiles, d'oiſeaux de toutes eſpeces, & chacun en ſon eſpece ſi accōply, que l'entendement humain n'y peut remarquer ny deffaut, ny ſuperfluité. D'où tout cela? Eſtre des elemens? Mais ce qui ne vit, & ne ſent point, d'où fera-il les autres ſentir & viure? Ou, eſt-ce du ſoleil? Mais, quand luy voyōs nous rien produire de ſemblable? Et puis, d'où ceſte varieté, que d'vne feconde & ineſpuiſable puiſſance? Ceſte perfection que d'vne ſinguliere ſageſſe? Des plantes, les vnes ſont chaudes, les autres ſont froides; les vnes douces, les autres ameres; les vnes nourriſſent, les autres guariſſent, & des plus dangereuſes le remede ſe trouue ou en leurs voiſines ou en elles-meſmes. Des animaux auſſi, les farouches, & ceux qui viuent de proye ſont ſolitaires, par ce que leurs trouppes ſeroyent nuiſibles. Les priuées & plus vtiles, viuent naturellement en compagnie, par ce que les troupeaux en apportent commodité. Seroit cela auſſi vn ouurage de fortune? Mais, diſons encor plus. Le ſoleil eſchauffe la terre, les aſtres luy marquent ſes

ſaiſons,

faisons, l'air arrouse sa secheresse, la terre sert aux bestes, les herbes aux animaux, les animaux à l'hõme. Toutes choses seruent les vnes aux autres, & toutes à vne seule. D'où peut venir ceste liaison? Si elles sont eternellement & d'elles-mesmes, commét se sont-elles ainsi asseruies? par quel traicté, & quand en fut le commencement? Comment aussi peut estre l'vne pour l'autre, veu que le but des choses est tousiours premier en nature ou en consideration qu'elles, & que l'eternité n'a ny premier ny dernier? Que si d'elles-mesmes elles ont eu commencement, se sont-elles produites, en semence, en fleur, ou en graine? en œuf, ou en pleine vie? petites ou grandes? &c. Et puis, quelle est venue deuant, & quelle apres? veu que l'vne ne peut estre sans l'autre, les animaux sans herbes, ny les herbes sans la terre, ny la terre produire sans le ciel? Et si toutes ensemble, d'où ce consentement entre tant de diuerses choses, que de cest entendement, qui fait & gouuerne toutes choses? Puis donq que ces choses sont enchainées, & qu'elles tendent à vn, cõcluons aussi, que ce ne peut estre que par vn, qui tout en vn moment, & d'vn mesme desseing, quand bon luy a semblé, les a produites toutes ensemble. Mais voyons maintenãt d'où vient cest vn, auquel elles tendent, à sçauoir l'homme, & s'il n'est pas aussi pour & par cest vn qui les a faites, à sçauoir Dieu.

Qui voit seulement le portraict d'vn homme vient incontinent à conceuoir vn peintre, & sa premiere voix c'est de demander, qui l'a fait? Or si vn ouurage mort nous fait conceuoir vn ouurier vi- *L'homme nous mene à Dieu.*

A 5 uant,

uant, à plus forte raison vn ouurage viuant, à ſçauoir l'homme, nous doit faire cõceuoir vn ouurier viuifiant, voire tel, qu'il ſoit pour le moins autant par deſſus l'homme, cõme l'homme eſt par deſſus le pourtraict qu'il faict, entre lequel & luy, comme entre l'eſtre & le non eſtre, le viure & le non viure, y a vne diſtance infinie: Or ceſtuy-là derechef c'eſt Dieu. En ſon corps la proportion ſi bien obſeruée, que tous noz artz l'empruntent de là, nous teſmoigne vn art ſingulier. Et les parties auſſi, qui toutes ſe raportent à l'vſage l'vne de l'autre, & chacune au tout, vne grande prudence. Or, où art & prudence ſont, auanture n'a point de place. Car quand vn hõme perd œil, bras, ou iambe, nous diſons bien, en ſuyuant l'abus commun, C'eſt vne auanture. Mais quand on luy remet quelque membre diſloqué, qu'on luy fait ſeulement vn bras, ou vne iambe poſtice, nul ne dira qu'il y ait de l'auanture, eſtant le propre d'icelle au iugement des plus groſſiers, de deffaire ſeulement, mais non de faire rien qui ſoit. Derechef, en noz ſens qui perçoiuent toutes ſortes de couleurs, de ſons, d'odeurs, de ſaueurs, d'attouchemens, nous pouuons voir, oüir, fleurer, gouſter & toucher, qu'vn meſme ouurier a fait & les ſens & les choſes ſenſibles. Car à quoy les ſens, ſans les choſes ſenſibles? ou les choſes ſenſibles ſans les ſẽs? Et puis qu'ils ſe rapportent l'vn à l'autre, qui ſeroit né au monde le premier? Si l'hõme les a creez pour ſes ſens, que ne fait-il quelque choſe de ſemblable? S'il s'eſt fait naiſtre pour elles, comment endure-il de perdre, l'vn apres l'autre, ſes ſens? C'eſt donq hors

hors de l'homme qu'il le faut chercher. Mais quād en cest homme encor nous considerons la parole, dirons-nous pas qu'il est fait pour se cōmuniquer à plusieurs ? Et comment seront-ils nez l'vn pour l'autre ? Et quand derechef, nous viendrons à cest entendement, par lequel il discourt bien loing au dessus de toutes choses sensibles, dirons-nous pas qu'il y a des choses purement intelligibles, pour lesquelles il est fait ? Et si d'autre part nous sentons vn entendement en nous, qui de tout l'vniuers ne sommes pas vn petit grain, oserons-nous dire, qu'il n'y en ait ailleurs qu'en nous? Et veu encor, que par cest entendement nous entendons toutes autres choses, lesquelles toutesfois ne s'entendent ny cognoissent point elles-mesmes, & que nous n'entendons point, quel est, ny d'où est, cest entendement qui entend en nous, deuons-nous pas recognoistre vn entendement par dessus nous, par lequel nous entendons les autres choses, & qui entend & cognoist en nous, ce que nous n'y cognoissons point? Or veu que nous ne nous entendons ny cognoissons point; i'entens, que nous ignorōs ce que nous sommes, & d'où procedent noz plus nobles actiōs; commēt serions-nous autheurs de nous-mesmes? Et d'où donq, deuons-nous recognoistre nostre origine? O hōme tu ne regardes peut estre qu'à ton pere. Mais de pere en pere nous viendrons à vn commencement. Et puis tu es bien grossier de te penser autheur de l'homme, veu qu'en l'engendrāt tu n'y penses point, ny la mere quand il se forme en son ventre. Ie dis nō plus que le noyer, dont il tombera

bera vne noix en vn chāp, qui toutesfois ſans qu'il en ſente rien viendra en racine, tronc, eſcorce & brāches, & en fin en fueilles, fleurs & fruicts: Comme ainſi ſoit toutesfois, qu'en peignant vne image, tu la regardes à cent fois, & à diuers iours, & la corriges, & y bandes tout ton eſprit. Si tu le fais, di moy pourquoy tu n'as des enfans quand tu veux, & en as quelques fois que tu ne veux point? Pourquoy femelle quand tu deſires maſle &c? Or tu ne t'abuſes point, ainſi en tes peintures. Di moy auſſi, ſi tu es ce bon ouurier, cōment tu l'as formé? D'où eſt la durté de ſes os? la liqueur de ſes venes? l'eſprit de ſes arteres? le mouuemét de ſon poux? Voire ceſtuy-cy, qui eſt auſſi peu en ta puiſſance que s'il n'eſtoit point tien? Di moy ce qui eſt caché en ſa poitrine, & tout ceſt artifice qu'il loge dedans ſoy. Si tu ne l'as veu en l'ouuerture de ton ſemblable, tu n'en ſçais rien. Mais di moy, plus outre, les imaginations de ſon cerueau, & les penſees de ſon cœur, di moy les tiennes meſmes, que ſouuent tu veux, & ne peux ny changer ny arreſter. C'eſt vn abiſme que tu ne peux ſonder, & par conſequent tu ne l'as pas faict. Sçache donq ô homme que tout cela te vient de quelque cauſe, au deſſus de toy-meſme: Et veu que tu entens, elle doit entendre; & veu que tu ne t'entens point, elle doit t'entendre; & veu que tu es comme infiny en nombre, mais beaucoup plus en tes penſees & actions, il faut qu'elle ſoit infinie. Or c'eſt, ce que nous appellons Dieu. Que diray-ie plus? ou pluſtoſt que ne me reſte-il encor à dire? Ie diray auec ceſt ancien Triſmegiſte: Seigneur te veray-ie

ray-ie en ce qui est en bas, ou en ce qui est en hault? Tu as fait toutes choses, & toute la nature n'est que vne image de toy: Et concluëray auec Dauid, Benissez le Seigneur, vous toutes ses œuures, cieux, eaux, vents, foudres, pluyes, mer, fleuues, &c. Beny le aussi mon ame à iamais. Car pour deduire les preuues qui en sont en ce grand, & en ce petit monde, nous faudroit examiner tout le monde; n'estant iceluy, & tout ce qu'il contient, qu'vn liure ouuert, & desployé à tous, iusques aux enfans, pour y lire, & appeler vne Diuinité.

Or comme tous hommes peuuent lire en ce liure tant du mõde que de soy-mesmes; aussi n'y a-il eu peuple quelconque soubs le ciel, qui n'y ait apprins & apperceu vne Diuinité, encor que, selon la diuersité des imaginations, ils l'ayent diuersement conceuë. Qu'on coure de l'Orient en Occident, & du Midy au Septétrion: Qu'on recherche tous les siecles l'vn apres l'autre: Par tout où il s'est trouué des hommes, il s'y trouuera aussi vne espece de religion; vn seruice de Dieu; des prieres; des sacrifices. La diuersité y est bien grande. Mais en ce poinct y a tousiours vn consentement: Qu'il y a vn DIEV. Et quant à la diuersité qui y est; elle rend tesmoignage, que ce ne leur est point seulement vne doctrine apprise de peuple à peuple: mais que chacun l'a trouuee & leüe en son Climat, & en soymesmes. Il s'est descouuert depuis cent ans en çà plusieurs peuples incognus aux siecles precedens, & s'en descouure encor tous les iours. Il s'y en est trouué qui viuent sans loix, sans rois, sans toicts, qui võt nuds, qui

Consentement vniuersel.

qui paissent par les champs:nul sans quelque congnoissance d'vn Dieu : nul sans quelque espece de religion: Pour nous monstrer, qu'il n'est pas si naturel à l'homme de s'associer, de se couurir contre les iniures du ciel, mesmes de cercher sa propre vie;choses toutesfois, que nous estimons bien naturelles; cõme il luy est naturel de cognoistre l'autheur de sa vie, C'est Dieu. Que si nous deferons plus au iugement de ceux qui ont esté reputez sages entre les nations, qu'on a depuis plus modestement appellez Philosophes;les Brachmanes des Indes,& les Mages des Perses ne commençoyent iamais rien sans prier Dieu. Les leçons de Pythagoras,de Platon,& de leurs disciples commençoyent, & finissoyent par les prieres. Les anciens poëtes qui estoyent tous Philosophes, Orphee, Homere, Hesiode, Pherecydes, Theognis ne parlent d'autre chose. Les escholes des Stoiciens, Academiques, Peripateticiens,& toutes les autres qui ont flory iadis,en retentissent. Les Epicuriens mesmes,qui ont esté eshontez en tout le reste, ont esté honteux de le nier:Bref,les anciens,comme tesmoigne Platon, d'entre ces Philosophes choisissoyent les Sacrificateurs;c'est à dire, d'entre ceux qui par la consideration de la Nature auoyét cognu Dieu,ceux qui auroyent esgard au seruice qui luy seroit rendu.ainsi; ce qui rarement n'auient qu'en vne verité tresapparente; l'opinion des peuples, & l'opinion des sages se sont en ce poinct rencontrees ensemble. Il se sera bien trouué en tous siecles quelques miserables, qui n'auront point recognu Dieu,comme mesmes en ce-

en cestuy-cy: Mais si nous y regardons ; ou ce sont de ieunes fols abandonnez à leurs plaisirs, qui iamais n'auront pris le loisir d'y penser ; & quand l'aage leur vient se recognoissent, & vn Dieu par consequent : ou quelques personnes desnaturees, confites en meschancetez, & qui en eux-mesmes auront violé leur nature propre ; qui pour exercer tout mal auec moins de remors taschent à persuader à leur ame qu'ils n'ont point d'ame ; & à leurs vices qu'il n'y a point de iuge pour les rechercher. Que si toutesfois ils tombent au moindre danger ; s'ils sont seulement pris en sursault ; ils tremblent, ils crient au ciel, ils inuoquent Dieu : Et s'ils s'approchent de bien loing de la mort, fremissent, grincent les dentz : Et apres s'estre bien debatuz, embrassent la premiere ombre de Diuinité qu'on leur presente : tant la nature, & la conscience qu'ils ont voulu forcer & emprisonner, sont promptes à se ramenteuoir à toutes heures. Ils craignent de confesser Dieu de peur de le craindre ; & la craincte des moindres choses le leur faict cõfesser. Mesmes, par ce qu'ils ne craignent celuy qui a fait toutes choses, ils ont crainte de toutes choses : Comme nous voyons vn Caligula, qui menaçoit le ciel s'il plouuoit sur ses farceurs ; & cependant au moindre esclair s'enueloppoit de sa cappe, ou se cachoit dessoubs le lict. Ie pense, dit Seneque à ce propos ; que ceste sienne menace hasta de beaucoup sa mort, quand le peuple vit, qu'il auoit à supporter celuy, qui ne pouuoit supporter les dieux mesmes.

Suetonius in Caligula.

Senec. lib. 1. de Ira.

Entre les doctes, encor que la licence des sectes

Obiections des Athees.

fust

fust effrenee,on a nommé pour Athees,vn Diagoras Melien Poete, vn Theodore Cyrenien, vn Euhemere de Tegee,& fort peu d'autres. Mais à bien parler,ils se mocquoyent plus tost des idoles & des faux dieux de leur temps; qu'ils ne nioyent vne Diuinité: Comme encor nous en voyons plusieurs parmy nous, qui se contentent de cognoistre le mensonge, sans s'enquerir de la verité; de se mocquer des superstitions, sans rechercher la pure & vraye religion. De ce Diagoras on conte, que bruslant en son feu vne image d'Hercules: *Il faut*,disoit-il,*que tu me faces seruice, aussi bien qu'a Eurystheus en ce treziéme combat*. C'estoit se moquer des idoles. Ce pendant ses vers commencent par là: Que toutes choses sont gouuernees par vne Diuinité. On conte d'vn qui disoit aux Egyptiens, *S'ils sont dieux, pourquoy les plaignez vous? s'ils sont morts, pourquoy les adorez vous?* C'estoit aussi conuaincre les faux dieux. Et quant à Euhemere de Tegee, on est d'accord qu'il fut appellé Athee, pour auoir escrit la vraye histoire,& genealogie des dieux des Gentils; monstrant que c'estoyent des Roys, Princes & grands personnages; dont les pourtraits qui se gardoyent pour memoire auoyent esté conuertis en idoles; les hauts faits en ieux annuels; & les honneurs en adoration. Or qui est-ce de nous qui n'en croit auiourd'huy autãt? Il y a bien eu vne race de Philosophes, qui s'appelloyẽt Sceptiques, qui l'ont mise plustost en surseance qu'en question. Mais il nous deuroit suffire, que ce sont ceux mesmes qui nient toutes les sciences,& mesmes celles qui gisent en demon-
stration

ſtration; qui ſont profeſſion de doubter de tout ce qu'ils voyent & qu'ils touchent, iuſques à douter meſmes, s'ils ſont ou ne ſont pas. Mais voyõs toutesfois les diſcours de telles gens. Contre ce que le monde preſche, les peuples adorent, les ſages admirent, ces gẽs cy dient pour tout: Comment croirõs nous vn Dieu, veu que nous ne le voyõs pas? Sots! & qui pis eſt, par penſer eſtre ſages! Tu crois le ſoleil, en vn cachot, au fonds d'vne priſon, parce que ſes rayons s'eſpandent par tes feneſtres: Et quand Dieu ſe monſtre à toy, au trauers du ſoleil, de la lune, des eſtoilles, en l'air, en la terre, en la mer, en tout ce qu'ils contiennent & en toy-meſmes, doutes-tu encor, s'il y a vn Dieu ou non? D'vn arbre, ſi iamais tu n'en auois veu, ton eſprit te conduiroit incontinent à la racine qui eſt ſoubs terre. d'vne riuiere à ſa ſource, qui ſeroit, peut eſtre, à deux cens lieuës de là. Et qui te diroit qu'il n'y en a point, tu t'opiniaſtrerois au contraire. O hõme, cõme l'arbre t'a mené à la racine par ſes brãches, la racine te mene t'elle pas au pepin, & le pepin à celuy qui l'a formé? cõme la riuiere t'a mené à ſa ſource, la ſource te menera-elle point à ſon origine, veu que la voyant couler tu ne peux douter d'vn cõmencement? Si tu abordes aux Indes, en quelque pays bien ſauuage, que tu y trouues ſeulement quelque meſchante cabane; tu conclus incontinent, Ceſte iſle eſt habitee; vn homme a paſſé par icy. Pourquoy? Parce que tu y vois des traces de l'eſprit humain; & ſçais biẽ que les chamois que tu auras veu bõdir par les roches, ne peuuent rien baſtir de ſemblable. Or

quand tu nais icy bas, que tu y vois, cent & cent mille choses, que l'homme ne peut auoir fait; mais qui plus est, qu'il ne peut ny cognoistre, ny entendre; dois-tu pas dire incontinent, L'esprit de Dieu a passé par icy: il y doibt auoir quelque chose au dessus de l'homme? Il se parle de quelques curieux, qui ne croyoyent que ce qu'ils voyoyent: les Magiciens leur firent voir des diables. De là ils vinrent à croire aussi vn Dieu. C'estoit vne sauuage conuersion de croire en Dieu par le ministere du diable. Mais, combien d'autres choses crois-tu que tu ne vois point! Tu crois que les plantes ont vne ame, c'est à dire vne faculté, qui les fait pousser en leur saison. Tu les vois, mais tu ne la vois point; & ne sçais ny d'où elle vient, ny en quoy elle gist: Que les animaux en ont vne, qui les fait mouuoir. Tu la vois aussi peu. Que toy mesmes outre icelles, as vne faculté de discourir, & de toy, & de tes semblables, & d'eux-mesmes. Or dedans & dehors, apres la mort tu ne vois rien changé és parties du corps. Où est-elle donq, & où l'as-tu iamais veüe? Si tu la crois par les effects que tu vois, qui ne peuuent venir d'ailleurs, par iceux mesmes ie t'adiure. Que si tu n'en crois rien que tes yeux, tes yeux ne voyent que par ton ame, & tes yeux mesmes ne la voyent pas. Bref, tu crois que tu as vne face, que sans vn miroir tu ne verrois pas: Et tu ne croiras point vn Dieu, duquel la face resplendit en toutes choses? Aucuns, pour se mõstrer plus subtils, ont argumenté ainsi: Si Dieu est, il doibt estre animal: autrement ne iouïroit-il point des sens; Et s'il iouït des sens, il s'en altere;

Plutarche au Traicté des Oracles qui ont cessé, recite qu'vn gouuerneur de Cilicie qui estoit Athee vint à croire vn Dieu par la respõce qu'il eut de l'Oracle de Mopsus à vne siẽne demande qui estoit scellee.

altere; Et s'il s'en altere, il est perissable; c'est à dire, il n'est plus Dieu. Animaux vrayement, qui ne peuuent conceuoir que des animaux. Les autres ont dit; S'il est sans corps, il est aussi sans ame, & par cõsequent sans action; ou s'il a corps, il est subiect aux mutations d'iceluy; ne pouuans imaginer vn esprit sans corps, & ne voyans pas, qu'en nous-mesmes c'est l'ame seule qui est actiue; & que le corps ne va, que selon qu'elle le pousse. Autres, derechef; S'il y a vn Dieu, il doibt estre bien-heureux; Et si bien-heureux, vertueux; & si vertueux, continent; & si continent, il est tenté de ses desirs, chose du tout mal conuenable à la Diuinité. Et par ces inconueniens concluoyent, qu'il n'y en auoit point; n'apperceuans pas, ou plustost ne voulans pas apperceuoir, ce que Plutarque a tresbien dit; Que le continent n'est qu'à demy vertueux, mais le temperant du tout; d'autant que l'vn bride ses passions à force de mors, & l'autre les a iá rengees à la raison. Or il y a encores plus en Dieu; c'est qu'il est la raison luy-mesmes; & n'y a rien que raison en luy. C'est en somme, ce que disoit Xenophanes; Que si les bestes auoyẽt l'habilité de peindre, elles figureroyẽt Dieu semblable à elles-mesmes, ne pouuans naturellement rien comprendre d'auantage. Tels, & semblables sont les argumens de ces beaux Philosophes, dont les petits enfans se pouuoyẽt mocquer; mais autres ne pouuoyẽt ils estre cõtre vne verité si manifeste & euidente: Et aussi ose-ie bien asseurer, qu'ils en cognoissoyent la fausseté; mais ils auoyẽt cõme serment de tout douter, & de tout cõtredire.

Plutarch. de la vertu morale.

Xenophanes allegué par Clement Alex. en ses Stromates.

Concluons donq auec les doctes & les ignorãs, les Grecs & les Barbares, les hommes & les bestes, les choses sensibles & les insensibles, le tout & chacune de ses parties, Qu'il y a vne Diuinité. Que s'il y en a encores quelques vns qui la mettẽt en doute, taschans d'arracher non seulement Dieu, mais l'homme mesmes de leur propre cœur; appellons hardiment d'eux à eux-mesmes, ne doutans nullement, que leur conscience qui ne se peut esteindre, ne le leur face sentir chaque iour.

CHAP. II.

Qu'il y a vn seul Dieu.

ESTVDIONS plus outre en ce liure de Nature, & voyons comme il nous a enseigné vne Diuinité, s'il ne nous apprendra point encor qu'elle consiste en vn seul. Des choses, auons nous dit, les vnes sont, les autres sont & viuent, les autres sont, viuent & sentent, les autres sont, viuẽt, sentent & entendent. Ces quatre degrez se resserrent en trois, de trois en deux, & de deux en vn; Et cest vn, c'est l'Estre, lequel (comme nous auons prouué) a esté precedé du non-Estre. Elles sont donq, quelques diuerses qu'elles soyent, toutes en vn Estre; & cest Estre doibt subsister en la puissance d'vn premier Estre, duquel cestuy-cy que nous voyons ne soit qu'vn ombre. Derechef, en toutes ces choses nous voyons les Indiuidus reduits en vne espece; les especes soubs vn genre;

Le monde nous cõduit à vn seul Dieu.

genre;ce genre ſoubs vn plus general. Pour exemple,nous reduiſons tous les hommes ſoubs l'eſpece humaine : & puis ceſte eſpece ſoubs le genre des animaux ; & tous les animaux ſoubs le genre des vegetaux;& les vegetaux ſoubs le genre des choſes qui ſont,touſiours rapportant vne diuerſité à quelque vnité : & ceſte vnité moins vniuerſelle à vne qui l'eſt plus. Reſte donq,ne pouuant monter plus haut,que nous diſtinguions ce qui eſt,en ce qui eſt de ſoy,& ce qui n'eſt pas de ſoy. Ce qui n'eſt pas de ſoy,comme nous auons prouué, c'eſt le monde & tout ce qu'il contient.Ce qui eſt de ſoy,c'eſt ce que nous appellõs DIEV, outre lequel ne ſe peut rien imaginer, & par lequel eſt & a eſté,tout ce qui de ſoy-meſme ne pouuoit eſtre. Or pour produire du non-eſtre à l'eſtre,il faut vne infinie puiſſance. Car de rien à quelque choſe la diſtance eſt infinie; & deux infinis ne ſe peuuent ſupporter, ny meſmes imaginer enſemble:car l'infinité de l'vn, reſerre, & limite la puiſſance de tout autre: & aux autres eſt oſté tout ce qui eſt donné à l'vn. Comme donc eſt neceſſaire qu'il y ait vn infiny,auſſi eſt il neceſſaire, qu'il ſoit vn ſeul; voire Treſvn, de l'vnité duquel neantmoins decoulent toutes les diuerſitez, que nous voyons en l'vniuers; comme du poinct la ligne,& la ſuperfice & les corps ſolides &c.Et de l'vnité en nombre, le pair & le non pair, le carré & le cube,& toutes les multiplicitez,proportiõs & harmonies que nous voyons:Sauf que le poinct & l'vnité, ſe meſlent & compoſent auec toutes, au lieu que ceſte vnité treſvne, demeurant en ſoy-meſme,

les produit & contient toutes.

Examinans chaque degré des choses à part soy, nous y apprendrons encor le semblable. Es elemés nous voyons des qualitez & puissances contraires. Et là où cõtraires sont, ne faut que deux chefs pour y mettre la guerre. Car en vne maison ils ne peuuent demeurer; moins en vne prouince, & moins encor en vn royaume. Et plus s'estend la puissance, & moins endure elle de compagnon. Si donq l'vn dominoit sur le chaud, & l'autre sur le froid; l'vn sur le sec, & l'autre sur l'humide: s'il y auoit di-ie diuers facteurs ou conducteurs au monde; nous y verrions aussi tost deux factions, Element contre element en ce tout, & en chaque chose, qui en est composee, vne guerre perpetuelle au milieu de ses entrailles. Or est il que nous n'y voyons rien de semblable: ains ils s'entr'embrassent l'vn l'autre; & au tout & en chacune chose, encor que naturellement ils s'entr'esteingnent & destruisent.

D'auantage ils ne font point bande à part, ains la mer circuit la terre, & les deux sont enueloppez de l'air, & l'air d'vne nature Etheree; & se ployent tous l'vn dans l'autre, tant que de leurs cõtrarietez se voit vne belle vniformité. Puis donq qu'il n'y a point deux factions, il n'y a qu'vn facteur; & puis qu'ils se ployent tous en vn, ce ne peut estre aussi que par vn. En la Terre nous voyons des fleuues, qui s'espandent vn bien long chemin, mais d'vne source: Plusieurs riuieres derechef, qui se rendent en vne; & ceste vne en vne Mer; & ceste mer indiuisible puis apres, qui passe par tout ce monde inferieur.

rieur. Cõme elles sortẽt d'vne vnité, aussi se rẽdent-elles en vne autre. Au ciel nous obseruons infinis mouuemẽs diuers, mais tous qui obeissẽt à vn; vne lumiere qui s'espãd par tous lieux, mais qui procede d'vn seul, qui semble infiniement se multiplier, mais qui ne se peut aucunemẽt partir. Vn soleil, di-ie, duquel les rayons s'estẽdent de toutes parts, atteignans du ciel iusques à la terre, & toutesfois demeurent en vn lieu liez ensemble par vne vnité. Or toutes ces parties, qui procedent d'vn & tendẽt à vn, nous font foy, que le tout est procedé d'vn Tresvn. Derechef, és choses qui ont vie; comme és herbes & és arbres; nous voyons, vne tige, ou tronc, plusieurs branches, vn infiny nombre de fueilles. Le tronc n'a rien de semblable aux fueilles, ny les fueilles au fruict, ny le fruict au bourgeõ. Tout celà toutesfois vient d'vne racine, qui a sa force vnie en soy; & ceste racine d'vn pepin, ou d'vn grain, qui ne peut estre facture que d'vn seul Ouurier, & qui en son vniformité, contient toutes ces diuersitez, & tout seul en produit infinis de son espece; & d'vn principe de vie, qui ne se multiplie point en soy, se fait Principe, tant en soy, que hors soy de plusieurs choses qui ont vie. Es animaux pareillement, nous voyons mille parties en vn chacũ tresdiuerses: Au dehors, la teste, les yeux, le nez, les aureilles, les dents, la langue, les pieds, la queuë &c. Au dedans, le cœur, le poulmon, l'estomach, le foye, les intestins, les reins, les os, les nerfs, les arteres, les venes &c. Le commencement de toute la masse, c'est presque vn rien; de tant de parties diuer-

ses vne goutte vniforme; de ceste multiplicité vne vnité. Icelle cependant a vn Principe de vie & de sentiment vny en soy; lequel se multiplie en plusieurs facultez, sens, actions & mouuements. Et non en soy seulement, mais en infinis trouppeaux de son espece, qui par succession remplissent les pays entiers. Tant est ceste Maxime certaine en nature; Que toute multitude vient d'vnité; Que nulle multitude ne peut estre, sinon qu'auant icelle multitude n'ait point esté. Or nous n'y prenons pas garde; par ce que nous le voyons tous les iours: Et toutesfois il nous est donné de le regarder pour y prendre garde. Mais comme l'homme est & l'image de Dieu, & le modelle du mõde tout ensemble; en nul autre ne pouuons nous voir ceste vnité si apparente qu'en luy-mesme. Si nous regardons son corps, toutes les parties sont faites l'vne pour l'autre; s'entretiennent d'offices mutuels: & sans iceux ne peuuent durer ny viure. les yeux conduisent les pieds, & les pieds portent les yeux; par l'vne entre ce qui est necessaire, & par l'autre sort ce qui est de superflu: & toutes & chacune rapportent leurs actions au bien de tout le corps. Ceste vnion d'operations diuerses tendantes à vn mesme but, monstre que la fabrique de l'homme est faite par vn seul desseing. Et comme le desseing est vn, aussi doit estre le desseigneur. Car comme d'vn bastiment fait par pieces & diuerses symmetries nous iugeons la diuersité des maistre-massons; aussi de l'vniformité iugeõs-nous l'entreprise & le desseing d'vn seul. Les venes sont espanduës par tout le corps;

L'homme nous cõduit à vn seul Dieu.

corps;mais d'vne ſource,à ſçauoir du foye;les nerfs auſſi, mais du cerueau; & les arteres pareillement, mais du cœur. Par ces trois ſortes de canaux, s'eſpand la vie, le ſentiment & l'eſprit, iuſques aux moindres & extremes parties; & les branches en ſont infinies; mais l'origine de chacun en vne vnité. Mais en l'ame de l'homme cecy reluit encor plus clairement. Il a Vie,il a Sens,il à Mouuemēt. Tout cela diſpenſé,animé,& conduit par vne ſeule ame. Voilà deſia vne vnité. Ceſte ame qui a ces puiſſances ſi diuerſes & ſi loing eſtenduës eſt toute en tout l'hōme, & toute en chacune de ſes parties; autant en la moindre qu'en la plus grande; autant en la moindre qu'au tout. La voila plus eſtroite. Derechef, ceſte ame ſe vient reſerrer en l'entendement,qui eſt l'ame de l'ame,comme la prunelle eſt l'œil de l'œil,& ceſt entendement toutesfois, tout vn qu'il eſt,cōçoit & fait infinies choſes; ſe trouue ſans bouger en mille lieux,trauerſe les mers, penetre les cieux,perce iuſques aux abyſmes de la terre. Voila vne vnité treſeſtroite en ſoy, & neantmoins eſpanduë iuſques au bout du monde.

Or dit Hermes,*Les rayons de Dieu ſont actions; les rayons du Monde Natures; & les rayons de l'hōme, Artz & Sciences.* Voyons donq ſi les Artz & Sciences nous conduiront à ceſte vnité meſmes, à laquelle les actions & natures nous ont ià conduit. Commençans par les baſſes, & venans iuſques aux hautes; la Grammaire nous apprēd à aſſembler les parties diuerſes en vne oraiſon cōgrue;& ſa fin eſt, le parler; & du parler la ſocieté. La Rhetorique à

flefchir les efprits à vne mefme opinion. La Dialectique à defmeller entre plufieurs fauffetez vne verité, qui ne peut eftre qu'vne. Leurs fins donq, font congruité, focieté, vnanimité, verité, qui ne font que diuerfes efpeces d'vnité. L'Arithmetique procede de l'vnité; la Geometrie du poinct; la Mufique de cõfonance; & leur fin n'eft que de reduire les chofes diuerfes, à vne commune raifon, à vne proportion, à vne harmonie. Ce font auffi efpeces d'vnité. Leurs branches encor font de mefmes. Car la perfpectiue tire toutes fes lignes à vn poinct; & l'Architecture ne tend qu'à vniformité; & la Mechanique à reduire plufieurs puiffances & plufieurs mouuemens foubs vn feul qui les gouuerne tous; qui ne font derechef, que differentes efpeces d'vnité. La Medecine tend à conferuer ou rendre la fanté: & la fanté n'eft qu'vne vnion bien proportionnee de diuerfes humeurs enfemble. La Iurifprudence tend au droit; & le droit n'eft qu'vn, encor que les torts foyent infinis. Ce n'eft donq que conferuer, remettre & ramener à l'vnité. Paffons plus auãt: l'Ethique, ou Philofophie morale, reduit en vn mefme homme plufieurs diuerfes paffions à vne raifon: l'Oeconomique, reduit plufieurs hommes à l'obeiffance d'vn pere de famille: la Politique plufieurs familles à vne Cité, qui n'eft que de plufieurs citoyens vne vnité, foit foubs vne mefme loy, foit foubs la conduicte d'vn feul: Et les republiques mefmes plus populaires, en leurs extremitez ont prins vn Dictateur; & en leur cours ordinaire vn Cõful gouuernoit; l'vn apres l'autre. Tout ce donq,

ce donq, que l'homme conçoit, inuente & dispose, nous conduit tousiours a l'vnité: Où l'vnité se perd les choses perissent; les arts se confondent; les republiques se dissoluent. Comme donq en la diuersité mal vnie nous trouuons la dissipation; Aussi en l'vnité deuons-nous chercher la production & cõseruation de toutes choses. Or si l'homme, & tout ce qui est en & hors l'homme, nous conduit à vn seul; se lairra-il aller à plusieurs? Et si tous les rayõs de l'homme, les Artz di-ie & Sciences, tẽdent à l'vnité; la seule Theologie nous destourneroit-elle à la pluralité? Ains plustost par tãt d'vnitez elle nous fera monter iusques à la vraye & parfaicte vnité; Et ceste vnité c'est vn seul Dieu.

Mais voyons maintenant comme toutes ces diuerses choses en l'vniuers se raportent l'vne à l'autre. L'eau destrempe la terre; l'air l'engraisse de ses pluyes; le Soleil l'esclaire, & l'eschauffe selon les saisons: La terre nourrit les plantes, & les plantes les animaux; & les animaux seruent à l'homme. Derechef, rien ne se voit icy fait pour soy-mesme. Le Soleil luit & eschauffe; mais non pour soy: la terre porte, & n'en a que faire: les vents soufflent, & ne nauiguent point: Ains tout cela reuient à la gloire du Facteur, à l'accomplissemẽt de l'vniuers, à l'vtilité de l'homme. Bref, les plus nobles ont affaire des plus viles creatures; & les plus viles se seruent des plus nobles: Et toutes sont tellement enchainees d'enhaut en bas, qu'vn anneau n'en peut manquer sans confusion: le Soleil Eclypser, les plantes secher, la pluye defaillir, que tout ne s'en sente.

La concatenation des choses.

sente. Or pouuons-nous imaginer, que ce desseing de tant de pieces, & si diuerses rapportees à vn but, accouplees l'vne à l'autre, faisans vn corps, plein de si apparētes sympathies, ne procede que de la puissance d'vn seul ? En vne campagne si nous voyons plusieurs bataillons, diuers drappeaux, diuerses liurées, & tout toutesfois tournāt la teste de mesme bransle, vers vn mesme endroit; nous conceuons qu'il y a vn General qui commande à tout celà. Quād aussi en vne ville ou prouince, nous voyōs vne egalité de bon traictement en l'inegalité des degrez du peuple; infinis mestiers qui s'entreseruent; les petits reuerans les grands; les grands seruans à l'vtilité des petits; les vns & les autres egalez en iustice; & tous en ceste diuersité tendans au seruice cōmun de la patrie: nous ne doutons point qu'il n'y ait vne loy, vn Magistrat, qui par icelle tiēt ceste diuersité en vniō: & qui nous dira plusieurs, nous demanderons le Superieur. Toutesfois ce n'est qu'vn ordre mis entre diuers hommes, qui doiuent naturellement estre vnis, par la communauté de l'espece.

Mais quand choses pesantes & legeres, chaudes & froides, humides & seches, viues & non viues, sensibles & insensibles, & chacune d'infinies especes entrent en vne composition, ne se peuuent passer les vnes des autres; voire seruent, ce nous semble, les plus dignes aux viles; les plus grandes aux plus petites; les plus fortes aux plus foibles, & toutes ensemble se voyēt disposees à l'accomplissement du monde, & au contentement de l'homme qui

me qui seul le peut cõsiderer, deuons-nous pas apperceuoir incontinent, que ceste vniuers & toutes choses en iceluy, qui tendent vers nous, nous apprennent à tendre vers vn Seul? Et veu que tant de choses tendẽt à l'homme, cest homme distraira-il ses actions à diuers butz? & aura il ceste misere d'estre seruiteur de plusieurs Maistres? Mais encor pour conclurre ce poinct; puis que toutes choses plus nobles elles sont, & plus se reserrent vers l'vnité, comme nous voyons que les choses qui n'ont que le simple estre sont d'infinis genres; celles qui viuent d'infinies especes; celles qui sentent de plusieurs, mais non tant; & celles qui entendent de plusieurs indiuiduz seulement: s'ensuit-il pas aussi, que la diuinité par laquelle elles entendẽt, comme plus noble, soit aussi plus vne; c'est à dire, vne aussi en indiuidu & non seulement en espece?

Or non obstant toutes ces considerations, par ce qu'il y a de la diuersité & de la cõtrarieté és choses de ce monde, aucuns de la diuersité ont conclu diuers Dieux, en recognoissãt toutesfois vn Tout-puissant par dessus; & quelques autres de la contrarieté en ont establi deux seulemẽt. Les premiers dict, Si vn seul Dieu eust tout fait, il n'y auroit poĩt de difference és choses: Or la difference y est; Il faut donq qu'il y en ait plusieurs. Qui certes, s'ils auoiẽt bien cõsideré ce que nous auons allegué cy dessus, verroyent que toute la nature est contraire à ceste consequence. Il y a vne tresgrande diuersité en vne plante, en vn animal, en vn homme; toutesfois le principe en est vniforme. Mesmes il est si vray que l'vnité

Obiections de ceux qui tiennẽt plusieurs Dieux

Iulianus Apostata apud Cyrillum.

l'vnité produit, que nous voyons que la diuersité, & ce qui en prouient, ne produit point ; ny és animaux comme és mules ; ny és plantes comme au stergon; ny en toutes autres choses. S'ils cõsiderent le soleil, il fait naistre infinies herbes, & plantes en vn mesme temps, diuerses entr'elles & non moins en elles mesmes. Il en fait pousser l'vne, l'autre meurir, & l'autre fener. Il entr'ouure en mesme instant la terre de secheresse, & tire les nuës en haut pour l'arrouser; il donne l'esté, le iour, le beau temps aux vns : l'hyuer, la nuit, & le frimatz aux autres ; il en fait de blancs, de noirs, de roux, d'oliuastres, &c. C'est toutesfois vn mesme soleil, vne mesme creature, qui en mesme instant, par vn mesme cours, & par vne mesme qualité, à sçauoir la chaleur, fait ces choses, non seulement diuerses, mais contraires. Et qui diroit, qu'autre est le Soleil, qui noircit l'Ethiopie, & qui iaulnit l'Escosse, ne seroit pas tenu digne de responce. Or si vne creature, par la chaleur, qui n'est qu'vne qualité, produit tant de diuers effects, que dirons nous du Createur ? de cest Estre infiny de Dieu, qui se communique à toutes choses ? Derechef, si l'homme se considere soy mesme, il sent, il voit, il parle, il entend mille choses diuerses sans se diuersifier en soy ; qui plus est, il pense, inuente, & fait des ouurages, si differens, que les nations s'admirent les vnes les autres. Vn mesme homme representera le monde en vn petit papier, & y peindra toutes les images du ciel, & les climatz de la terre. Vn mesme figurera tous les animaux, qui rampent, qui marchent, qui volent, & qui nagent. Et tout cela ne

la ne vient que d'vn esprit, qui conçoit & produit toutes ces formes, par ce qu'il n'a point de forme; & s'il en auoit vne, ne les pourroit produire; par ce que la sienne propre l'empliroit. Or que deuons nous donq penser de celuy, duquel les volontés sont puissances, & les pensees actions; de celuy qui est vn esprit infiny, de la clarté duquel nos esprits ne sont pas l'ombre? Que si nous, qui à propremét parler ne sommes qu'en apparence, faisons en apparence choses si diuerses; doutons nous que celuy qui est en verité, ne les puisse faire aussi en verité? Dauantage, si la diuersité nous fait imaginer diuers Dieux, & iceux toutesfois venus d'vn seul: celuy qui en son vnité a produit les Dieux auec si diuerses puissances; auoit-il pas dõq ces puissances en icelle mesmes? Et puis que ceste diuersité estoit enclose en l'vnité; luy falloit-il esclorre vne autre diuersité pour la faire esclorre? Ains comme nature fait tout par la plus courte voye; il aura fait immediatemét toutes choses. Que s'ils dient, qu'il aura pris plaisir à faire les choses hautes, laissant aux menuz Dieux à faire les basses; apprenõs que haut & bas, & noble & vil ne sont que considerations humaines: car à Dieu autant est de faire l'vn comme l'autre; qui de sa bonté & puissance infinie a tiré & l'vn & l'autre d'vn rien, cõme verrõs cy aprez, qui n'estoit non plus l'vn que l'autre.

Venõs à ceux qui ont tenu deux Principes; l'vn bon, qu'ilz appellent Oromases; l'autre mauuais qu'ils appellent Arimanius; qui a esté, dit on, premierement l'opinion de Zoroastre, & depuis des Contre les deux Principes. Plutarq. au liure d'Osiris, & Isis.

Perses

Perses & Manichees; nous y trouuerõs encor aussi peu de fondement en nature. Ils veulẽt que les Elemens, les plantes, les animaux, les hommes, les esprits mesmes soyent comme partagez entre eux; l'vn createur des vns, & l'autre des autres; les vns bõs, les autres mauuais. Si ainsi est, voylà vne guerre ciuile toute formee, des forces rengées de deux costez. Il ne reste plus que le cõbat: & ce combat, depuis si long temps nous ne le voyõs point. Concluons donq, que ceste contrarieté de Principes n'est point. A l'vn ils donnent la lumiere, à l'autre les tenebres; à l'vn l'Esté, à l'autre l'Hyuer: à l'vn le chaut, à l'autre le froid. Ce sont à la verité choses contraires. Mais vn mesme Soleil fait l'vn & l'autre, selon qu'il s'esloingne, ou r'approche de nous, & ne s'esloingne pas pour perdre sa lumiere; mais pour en esclairer de plus pres à d'autres; ny pour se refroidir, mais pour eschauffer aillieurs. Si donq ces contraires viennent d'vn mesme, à sçauoir du Soleil; à plus forte raison iceluy ne doit il pas venir de deux. En apres, pourquoy de ces contraires l'vn sera-il bon, & l'autre mauuais? Qui aura esprouué l'ardeur du chaut & la rigueur du froid, ne sçaura lequel choisir pour le pire. Qui aura obserué les vtilitez qui viennent de l'vn & de l'autre en sa saison, ne pourra quel prendre pour le meilleur. Le chaut meurit les fruits: mais aussi il brusle. Le froid les gele; mais aussi il les fait germer. Or, ostez l'vn ou l'autre, vous ostez les fruitz: & cõme tous deux sont necessaires à vne mesme chose, à sçauoir à la production des fruitz; aussi sont ils procurez

par

par le cours d'vne mesme puissance, à sçauoir, du Soleil. Ce mesme Soleil est la lumiere de noz yeux, nous en seruāt comme il faut. Il en est aussi l'aueuglement si nous le regardons en plain midy. C'est toutesfois, & au Soleil, & en nos yeux celle mesme lumiere qu'ilz appellent bonne; & qui à ce conte leur seroit bonne & mauuaise: & si ainsi est, de quel costé la rengeront ils? Ils adioustent: Entre les plantes il y a tant de venins, entre les animaux tant de bestes dangereuses: Comment vn bon Dieu en seroit-il autheur? Poure homme que tu es! en la Theriaque tu employes ces venins là pour ta santé, & contre la peste. De ces animaux tu te sçais vestir cōtre les iniures du temps. Et si pour ne te pouuoir seruir d'aucūs, tu les estimes mauuais; autant en eusses tu dit autres fois du cheual, qui au iourd'huy te sert à tant de choses: & autant en disoit le Satyre du feu quand il s'y fut bruslé; & à quoy toutesfois n'est-il necessaire au iourdhuy? Ils te profitent donq si tu en sçais vser; & ce qu'ilz te nuisent n'est pas leur nature; mais ou ta foiblesse, ou plus tost ton ignorance. Or s'ils te sont bons en tāt que tu les cognois, ne seront ils pas bons à celuy qui les cognoist entierement? Au cabinet d'vn Chirurgien, qui est homme comme toy, tu trouueras mille instrumens; & l'estimeras bié si sage que tu n'en penseras vn seul inutile. Mesmes si aucun te couppe, ou t'esgratigne, tu n'accuseras pas ny l'instrumét, ny le maistre; mais toy mesmes, qui auras pris par le tranchant, ce qu'il falloit prēdre par le manche. Aussi peu diras tu, qu'autre soit le maistre, ou

C le for-

le forgeron de celuy qui t'aura couppé, que d'vn autre dont tu auras couppé ce que tu voulois. Or en ceste grande boutique du Createur, veux-tu apporter moins de respect? Il veut qu'aucunes choses seruent aux animaux, qui te seruent; il veut que les autres te seruent. Il veut mesmes que les dommages que tu en reçois, te seruent. Et c'est celuy là aussi qui se sert de toy, mieux que toy de toymesmes. Que si toy, qui n'es rien, as bien de l'esprit assez pour tirer des œuures d'autruy, & de tout ce que tu y estimes mal quelque bié particulier pour toy mesmes; d'vn poison la santé, d'vn loup la peau pour te couurir, de la nuict tõ repos, &c. cest esprit tout puissant & infiny les pourra-il point tãt mieux dispenser pour le bien de tous, & de tout cest vniuers, qui comprend tant de choses ensemble? Ils adioustent derechef; Mais à quel propos vn Dieu bon auroit il pris plaisir à tãt de choses superfluës? Car dequoy sert la mousche, &c. Mais prẽdrois-tu plaisir que tes enfans te fissent pareilles reproches en ton ouurage? Ains plus tost dequoy nuit-elle? Et dequoy seruoit celle de Zeuxis en son tableau? Elle seruit à faire confesser son art & son excellence à ses plus enuieux, qui la voulurent chasser, voire plus que tout le reste du tableau. Et celle cy sert à te cõuaincre de stupidité; toy di-ie, qui aimes mieux te plaindre de Dieu & d'elle, qu'admirer la grãdeur de celuy, qui ait enclos vne si viue vie, & vn si prompt mouuement, & tant de grandeur, en si petite chose. Ainsi il ne la faut pas chasser du tableau, mais ou confesser ou chasser l'ignorance de nous mesmes.

mesmes. Par là donq voyons nous que de tout ce qu'ils peuuent alleguer, il n'y a rien qui ne soit bon & vtile en soy; mais mauuais seulement de par nous, & pourtant qu'il appartiêt aussi à ce seul bon principe. Mais voicy qu'ils pressent encores plus fort. Cõment qu'il en soit, disent-ils, on ne peut nier qu'il n'y ait du mal és choses; veu qu'elles se corrõpent; & en nous mesmes le peché n'est que mal; & puis qu'il y est, d'où peut-il estre? Car si Dieu est bon, il ne peut estre autheur du mal; & pourtant il en faut establir vn autre. Ceste question sera plus esclarcie, quand nous aurons traicté de la cheute de l'homme, qui a introduit deux maux, à sçauoir de pene & de coulpe; mais encore là pouuõs nous soudre en attendant. Nous disons donq, que faire & creer se rapporte à vne nature ou substance; que toute nature & substance est bonne. Et pourtant, que Dieu qui est bon, en est le Createur. Au contraire, que le mal n'est point nature ny substãce; mais vn accident qui aduient aux natures & substances; vne priuation di-ie, ou diminution des bonnes qualitez que naturellement elles doiuent auoir. Que de soy il ne subsiste point; ains ne peut subsister qu'en ce qui est bon: Que ce n'est pas vn effect, mais vn defaut; vne production, mais vne corruption: Et pourtant qu'il ne faut pas chercher d'où le mal se fait, à propremẽt parler; mais d'où le *bien se desfait*. Pour exemple, Dieu a creé le vin; il *est bon*. Ceste bonne substance venant à s'*esuenter, c'est à dire* à diminuer de vertu, deuient vinaigre. *Nul* ne demande, qui a fait la substãce qui s'est

aigrie; car c'est la mesme, mais bien d'où vient l'aigreur; c'est à dire l'alteration auenue à ceste substãce là. Si tu dis que c'est ce mauuais Principe, autheur de tout mal, comme le bon de tout bien; puis que le mal n'est que defaut, il est donc le souuerain defaut, comme le bõ est le souuerain Estre; & s'il est le souuerain defaut, il n'est plus; car le defaut d'vne chose tẽd à n'estre plus ce qu'elle estoit: & le defaut de toutes à n'estre du tout plus. D'auãtage, ce mauuais Principe, qui n'opere qu'ẽ la substance d'autruy, ne pourroit rien, si le bon n'operoit premier; & par ainsi auroit eu commencemẽt de puissance dependante d'aillieurs; ce qui repugne à la Diuinité. Que si tu demãdes quelle en est dõq la cause? Ie te dis, que c'est ce Rien mesmes: A sçauoir, que Dieu tout puissant, pour nous monstrer qu'il a tout fait de rien, a laissé à ce qu'il en a creé vne inclination par laquelle il tend naturellement au Rien, s'il n'est soustenu de sa vertu, c'est à dire, à mutation & corruption, demeurant luy seul, en qui est Tout, immuable & exempt de toute passiõ. Entant dõq que les choses sont, elles sont de Dieu; entant qu'elles se corrompent, & qu'elles tendent à n'estre plus ce qu'elles estoyent; cela est de ce Rien, dont elles sont creées. Et par ainsi elles sont bõnes toutes entãt qu'elles sont; mauuaises entant qu'elles perdent de leur formel estre; c'est à dire de leur bonté, bonnes de par le Bon, Pere de toute substance; mauuaises de par ce Rien, qui ne doit pas ny selon nature, ny selon iustice, egaller l'immuable essence de son Createur. Or cela se peut voir pareille-

Nihil negatiuũ, causat nihil priuatiuum.

pareillement en toutes choses. Vn fruit se pourrit. Vn homme se meurt. Le fruit & l'hõme, c'est à dire, ces natures, sont creatures de Dieu. La pourriture & la maladie ne sont que diminutions, & defaulx de la bonne nature, qui estoit de par le Bon en l'vn & en l'autre. L'homme derechef deuiẽt pecheur; il n'y faut point de nouuelle creation. C'est la bonne nature qui vient à s'esuenter & à perdre son goust: & pourtant dit S. Augustin, Les Latins appellent les meschans, *Nequam*; & la meschanceté *Nequitiam*, c'est à dire gens de rien, & neantise. Or comme à vn rien il ne faut point de Principe; aussi n'ẽ faut il point chercher au mal: & par ainsi nous demeure vn seul Dieu, Principe & autheur de toutes choses; ce que nous auions parauant definy. C'est l'opinion de Platon, Plotin, & autres grands Philosophes de toutes sectes: Que le mal n'est point de soy; & ne se peut imaginer, qu'en vne absence de tout bien, & en chacune chose vne priuation du bien que naturellement elle doit auoir. Que le mal est vne espece de non Estre, & ne subsiste qu'au bien; duquel il n'est qu'vn defaut, ou diminution. Que la cause en est en la matiere, dont Dieu a creé les choses, qu'ils appellẽt *Verè non Ens*, c'est à dire, Vn vrayement non estre, dont elles retiennent vne inclination, par laquelle elles peuuẽt decheoir de leur Biẽ. Qu'en l'ame mesmes de l'hõme *le mal* est vne espece de tenebres, faute de regarder vers la lumiere intelligible qui l'esclaire, & par trop se laisser emporter vers les choses materielles, qui ne sont rien. Mais il est desormais tẽps

Plato in Timæo.
Plotinus in Enneade 1. lib. 8. &c.
Trismegistus in Asclepio.
Simplicius in Epictetũ, &c.

de voir ce que les hommes apres la nature, & les plus ſages d'entre eux nous enſeigneront d'vn ſeul Dieu.

CHAP. III.

Que la ſageſſe de ce monde a recognu vn ſeul Dieu.

ON me dira, S'il eſt ſi viuement peint au monde, en ce qu'il contient & en l'hõme meſmes, Qu'il n'y a qu'vn ſeul Dieu; d'où vient donq la pluralité des dieux entre les hommes; voire entre ceux que le monde a eſtimé ſi ſages? En ce lieu ne veux-ie point prouuer, que tous ces dieux-là eſtoyent ou des hõmes morts ou des diables, car il ſera traicté plus à propos en autre endroit: mais ſuffira pour ceſte heure, de monſtrer le conſentement vniuerſel en ce poinct; & que ceux qui par couſtume celebroyent la pluralité, croyoyẽt toutesfois vn ſeul vray Dieu: Ce que nous pourſuyurons premierement par les Sages, qui ont veſcu de ſiecle en ſiecle. Mercure Triſmegiſte, qui eſt (ſi vrayement ces liures ſont de luy, & pour le moins ſont-ils bien anciens) la ſource de tous, enſeigne par tout; Que Dieu eſt vn; Que l'vnité eſt la racine de toutes choſes; & que ſans elle rien n'a eſté de tout ce qui eſt; Que ceſt Vn s'appelle ſeul Bon, & le Bien meſmes, qui a vne puiſſance vniuerſelle de creer toutes choſes. Qu'il n'y peut auoir pluſieurs facteurs. Qu'au ciel il a ſemé l'immortalité, en la terre la viciſſitude, en l'Vniuers la vie & le mouuement: Qu'à luy ſeul appartient le nom

nom de Pere, & de Bon; & ne peut sans blaspheme estre attribué aux dæmons ny aux hommes, ny à tous ceux que par honneur & non par nature on appelle Dieux. Il l'appelle le Pere du mõde, le Createur, le Principe, la Gloire, la Nature, la Fin, la Necessité, la Renouation de toutes choses, l'Action de toutes puissances, la Puissance de toutes actions; Seul Sainct, Seul non engendré, Seul Eternel, Seigneur de l'Eternité, & l'Eternité mesmes; Seul & par qui vn seul Monde; Seul & luy-mesmes Tout; sans Nom, & meilleur que tout Nom. A luy seul il veut que nous adressions nos loüanges, nos prieres, nos sacrifices, & iamais n'en inuoque d'autre. Ie demande, si nous pouuons rien dire, ny de plus, ny de mieux, pour declarer ceste Vnité? Il parle bien en quelques endroitz des dieux en nombre plurier, comme quand il appelle le Monde, Dieu; le Ciel, & ceux qui regissent les Planetes, dieux: mais c'est en la façon qu'il appelle quelques fois l'homme mesmes Dieu; cõme ainsi soit toutesfois qu'il ne peut doubter de sa mort & origine, tout contraires à la vraye Diuinité. *Les estoilles*, dit-il, parlãt de la creation, *furent nombrees selon les dieux qui les habitent*. Et ailleurs: *Il y a deux chœurs de dieux, l'vn d'errans, l'autre de fixes.* Mais il a dit és lignes precedẽtes; Que Dieu en est le Principe; Qu'il les a faits; Qu'il est le Pere & le Seul Bon, auquel n'y a rien à comparer, ny de ce qui est en bas, ny de ce qui est en haut. Item; il dit bien, Que le monde est vn second Dieu; vn Dieu sensible; & l'homme vn troisiéme à cause de l'ame immortelle qui est en luy:

Mercure Trismegiste en son Pœmander. c. 2. 3. 4. 5. 6. 9. 10. 11. 13. Et en son Asclepius c. 1. 6. 7. 11.

Merc. Trismegiste en son Pœman. c. 3 8. 10. 11. 12. Et en son Asclepius c. 6. 2. 8. 9.

mais il les appelle fils & factures d'vn ſeul Dieu; & le plus ſouuent vmbres & images, auſquels il ne veut pas ſeulement attribuer vne trace de bonté, ny la puiſſance de faire la moindre choſe. Bref, il deſcript des dieux principaux, & des moyens, & des Vſiarques : Mais la concluſion du propos eſt; Que le ſouuerain gouuernement eſt à Dieu ſouuerain Seigneur d'eux tous; duquel ſeul ilz dependent & decoulent; qui ſeul s'appelle Pere & Seigneur, & ſi plus ſainctement ſe peut appeller; qui a faict les hommes & les dieux, voire les hommes, dit-il, encor meilleurs & plus excellens que tous les dieux. Or cõme il auoit prié celuy-là ſeul au commencement de ſon œuure; auſſi le benit-il ſeul de ſa fin; ce que i'ay bien voulu deduire aſſez au long, par ce que de luy pluſieurs Philoſophes ont puiſé.

Allegué par Cicerõ. Plutarque, Clement Alex. & Cyrille.

PYTHAGORAS en parle en ces termes: DIEV *eſt vn, non, cõme aucuns pẽſent, hors l'adminiſtratiõ du monde; mais Tout en Tout. il eſt la temperature de tous les ſiecles; la lumiere de toutes les puiſſances; le Principe de toutes choſes. Il eſt le flambeau du Ciel; le Pere & l'Entendement, l'animation & le mouuement du Tout.* Qui plus eſt, le meſme l'appelle ἀπειροδυνάμον δυναμόποιον δύναμιν, puiſſance infinie, & de par qui ſont toutes puiſſances; ce qui ne peut eſtre dit que d'vn ſeul. Philolaus ſon diſciple; Qu'il y a vn ſeul Dieu, Prince & Conducteur de toutes choſes; Qui touſiours eſt, ſingulier, immobile, ſemblable à ſoy-meſmes, & diſſemblable à toutes choſes. Architas auſſi; Que celuy ſeul luy ſemble ſage, qui reduit tout à vn & à vn meſme Principe; à ſçauoir Dieu, qui eſt le com-

le commencemēt, la fin & le milieu de toutes choses. Et c'est, dit Hierocles de la mesme secte, celuy qu'ils nōment Ζῆνα,& Δία, Pere & Facteur du Tout; parce que toutes choses ont de luy leur vie & leur essence. Mesmes, comme recite Eudorus allegué par le Philosophe Simplicius, ils l'appelloyēt Principe de la matiere; & qui auroit les liures de Numenius; nous apperçeuons bien par ce que nous en lisons çà & là, qu'ō les en trouueroit tout plains. Or tous ceux là auoyent ceste doctrine & de la nature, & de l'eschole de Pherecydes Syrien precepteur de Pythagoras, auquel Aristote l'attribue en sa Metaphysique. Empedocles successeur de Pythagore ne celebroit que l'Vnité; comme il se voit par ces vers:

Philo Iuif. Iamblichus de la secte des Pythagoriciens. Hierocles contre les Atheistes. Simplicius in pr. Phys. Numenius περὶ τἀγαθοῦ. Aristot. 14. Metaphys. c. 4.

D'vn est tout ce qui est, qui sera, qui fut oncques:
Les arbres, les humains, & les femmes aussi,
Bestes, oyseaux, poissons, toutes choses quelconques,
Mesmes ces Dieux aagez, tant honorez icy.

Parmenides & Melissus enseignoyent le mesmes; comme aussi Xenophanes Colophonien leur precepteur: & les vers de Parmenide recitez par Simplicius en font foy; esquels il l'appelle Nō-engendré, Tout, Vnique, Qui ne fut, ne sera, mais est tousiours tout ensemble, & Tout de mesme. Bref, telle estoit l'opinion de Thales, d'Anaxagoras, de Timee de Locres, d'Acmon, d'Euclide, d'Archænetus, & autres des plus anciens. Et Aristote en plusieurs lieux tesmoigne, que c'estoit la commune doctrine de l'antiquité; que Zenon tenoit si estroitement, que nier l'Vnité de Dieu, & nier la Diuinité

Arist. les allegue in pr. Philos. & au liure du Monde. Arist. primo Phys. c. 10. lib. 3. Simplicius in primum. lib. Phys.

nité luy estoit tout vn. Or ces plus anciens ne le disoient pas, parce qu'ils l'eussent seulement leu és escritz de quelques precedens, comme maintenant nous pourrions faire : mais parce qu'ils l'auoyent leu & au Monde, & en eux mesmes. Mais venons aux principales Sectes des Philosophes.

Academiques.

SOCRATES precepteur de Platõ cõfessoit vn seul Dieu, & fut (dient Aulus Gellius & Apulee) cõdẽné à la cigüe pour auoir enseigné que les Dieux qu'on celebroit de son temps n'estoyent que vanité : & pour s'en moquer, il iuroit par le Chesne, par le Bouc, & par le Chien : comme disant qu'il n'y auoit non plus de Diuinité en l'vn qu'en l'autre. Cependant c'est celuy qu'Apollo iugea par son Oracle le plus sage de la Grece ; par là confessant luy mesmes qu'il n'estoit pas Dieu. Platon son disciple nous baille en peu de mots vne regle pour discerner son intention. *Quand, dit il, i'escris à bon escient, tu le cognoistras par là ; Ie commence mes lettres par vn seul Dieu : mais quand i'escris autremẽt, ie les commence par plusieurs.* Mesmes ses façons de parler ordinaires, ne sont pas, Ce qu'il plaira aux Dieux, ou auec l'aide des Dieux, &c. Mais, Ce qu'il plaira à Dieu ; par l'aide & conduite de Dieu ; Dieu le sçait ; il en est cause apres Dieu, &c. Il l'appelle Pere de l'Vniuers ; τὸ ὄν, c'est à dire, celuy qui est ; & tout le reste, ce qui n'est pas vrayement, αὐτοφυῆ, c'est à dire né de soymesme ; & qui cependant a fait le ciel, la terre, le soleil & la lune ; les temps & les saisons, les choses celestes & terrestres, hautes & basses, &c. En autres lieux il l'appelle le Commencement, le

Platon en l'Epistre 13. à Denys.

Milieu,

Milieu, & la Fin; par qui, pour qui, & autour de qui sont toutes choses; le Conducteur de ce qui est, & qui sera; le Bié & l'Idee de tout bié; le Roy de toute race intelligible, duquel toutes choses ont leur essence, & qui est outre le mot d'Essence. Et sont les noms & epithetes, qu'il donne au vray Dieu, souuent soubs le nom de Iupiter, qu'il tient comme incommunicables à tout autre. Il se laisse bien quelques fois emporter à la commune façon de parler, peut estre, craignant pareille issuë que son precepteur; & nómément au liure Des Loix, qui deuoit estre diuulgué parmy le peuple. Car là, & en plusieurs autres lieux, il appelle Dieux les Intelligéces celestes : Mais il fait cependant parler Dieu à eux comme à ses creatures, & les nomme Dieux engédrez & faits de par luy; & iceluy au contraire, le Pere & le Dieu des dieux. Du mesme nom il honore aussi le Ciel, pour sa solidité; & les astres, pour la perpetuité de leur cours: & de là, peut estre, sont-ils nómez par les Grecs θεοί. Mais il adiouste, Que ce sont dieux visibles; Que le Ciel est fait de Dieu; Qu'il a vne immortalité telle qu'il luy a donnee; & qu'il a rengé les Astres au Ciel pour la mesure du téps, des saisons, & des heures, leur assignát à chacun son circuit. Quant aux hommes, il monstre assez ce qu'il en croit, en declarant leur genealogie, c'est à dire leur mortalité; à sçauoir qu'en plusieurs choses il recognoist bien quelque ombre de diuinité: mais que l'Essence en est en vn seul vray Dieu. Or tous les Platoniques ont suyuy ceste doctrine, l'esclaircissant d'autant plus, que plus proches ils

Plató au Timee, au 10. de la Repub. en l'Epist. à Dionys. Hermias & Coriscus.

ὑπέκεινα τῆς οὐσίας.

Plato au liure des Loix & en son Epinomis.

ἀπὸ τοῦ θεῖν parce qu'ils courent.

Platon au Timee & Laertius en sa vie.

Damascius. ont esté de nostre temps. Damascius dit, *L'Vn produit toutes choses. L'Vn se doibt honorer par silence. L'Vn* (τὸ ἓν πάμφορον.) *comme le Soleil se voit obscurement de loing, & de plus pres, plus obscurement, & en fin oste l'apprehension de toutes choses*. Iamblichus, surnommé le Diuin, (Iamblichus au liure de la secte des Pythagoriciens.) recognoist par tout vne Cause Diuine, qui est le commencement, la fin, le milieu de toutes choses: Qu'il y a vn Dieu maistre de tous, auquel il faut demander le bien. Que la fin de toute contemplation c'est l'Vn, & se retirer de la multitude vers l'vnité. Qu'icelle c'est DIEV, Prince de toute verité, felicité, substance, & de tous les Principes mesmes. Il dit bien; & ses liures n'en sont que trop pleins; Qu'il y a des dieux & des dæmons: & en fait plusieurs degrez; de bons, de mauuais, de plus hautz, de plus bas &c. Mais il en recognoist tousiours vn premier qu'il appelle DIEV SEVL, & deuant ce (Iamblichus au liure des Mysteres, c. 1.3.5.12.16. 17.39.) qui est; fontaine & racine de tout ce qui premier entend, & premier est entendu, à sçauoir des Idées; Suffisant & Pere de soy-mesmes; qui procree les ames des autres dieux par ses Idées, & qui n'est pas (ὑπερόντως ὄν.) seulement le principal Estre; mais vn superessentialemét Estre; ny simplement bon; mais le Bien mesmes: comme ainsi soit qu'il appelle tous ces autres (ἐκλάμψεις ἀπὸ τῆς θεότητος τοῦ ὑπερουσίου θεοῦ.) dieux, Essences separees, bontez deriuees, intelligences estincellantes de la diuinité du Dieu supersubstantiel, qui ne comprennent rien, qu'en la contemplation de cest Vn; & ne sont que dispẽsateurs (Proclus en la Theologie Platonique.) de certains dons qu'ils ont de par luy. Et Theodore Platonique adiouste; Que tous prient fors le premier, & puisent de celuy qui est de par soy; autrement,

ment, s'en iroyent à neant. Proclus, comme les Platoniques pour la plus part ont esté superstitieux, se destourne souuent aux dieux, mais voicy sa resolution en motz expres. *Qui est celuy*, dit-il, *qui est Roy de tous, ce Dieu vnique separé de tous, & produisant tout de soy-mesme? qui conuertit toutes fins à soy; la Fin des fins, & la Cause premiere des operations; l'autheur de tout ce qu'il y a de Bon & de Beau; qui illumine tout de sa lumiere? &c. Si tu crois Platon, il ne se peut ny expliquer, ny entendre*. Et puis apres: *Ceste premiere simplicité donq c'est le Roy; La principauté & l'outrepasse de toutes choses; incomprehensible, & qui ne doit tenir reng auec autre quelconque, vniforme, eminent au dessus de toutes les causes, & qui cree celle substance des dieux, qui a quelque forme de bonté. Toutes choses vont apres luy, & luy adherent: car il produit & parfait les choses intelligibles, cõme le Soleil les sensibles. Bref, c'est ceste Cause ineffable, que Platõ nous enseigne soubs deux nõs en sa Republique; l'appellãt le Biẽ mesmes, & la Fõtaine de verité, qui vnit l'intellect & les choses intellectuelles. Et en son Parmenide l'Vn ou l'Vnité, qui fait subsister toutes les diuines vnitez; & qui est Principe de tout ce qui est, & qui n'est encores pas*. Au liure de l'Ame & du Dęmõ, il nous enseigne le chemin pour paruenir de plusieurs multitudes à ceste supersubstãtielle Vnité, qu'il appelle, Nature subsistẽte en Eternité; Vie viue & viuifiãte; Intelligẽce veillãte, Fontaine de tout biẽ, infinie & en duree & en vertu, & toutesfois sans quãtité, &c. Il defere neantmoins beaucoup aux Anges & aux Dæmons, selon la Magie que les Platoniques affectoyẽt fort alors: Mais c'est tousiours suyuant ceste regle,

ὁ ἐπέκεινα θεός.

ὑπερβολή.

Ἕν, θείων ἑνάδων ὑποστατικόν.

Proclus au liure de l'ame & du dęmon c. 32. 42. 53.

πολυθεότης, ait Proclus ἀθεότης est.

regle, souuétesfois repetee en ses liures, Que de par le vray Dieu, qui est caché, toutes choses sont; & de par iceluy mesmes le secõd ordre des Dieux; c'est à dire les Anges & les Dæmons. Bref, que croire plusieurs Dieux, & n'en croire point du tout, est vne

Simplicius sur l'Epictetus d'Arriã.

mesme chose. Simplicius dit, *Tout ce qu'il y a de beau, vient de la premiere & principale diuine Beauté. Toute verité, vient de la verité Diuine; & faut que tous Principes soyent reduits à vn Principe, qui ne soit point vn Principe particulier, comme les autres; mais vn Principe surpassant tous Principes, & s'esleuant par dessus iceux, & les recueillant tous à soy: mesmes qui donne à tous Principes dignité de Principe, selon qu'à la nature d'vn chacun conuient.*

τὸ ἀγαθόν.

Item: *Le Bien, est la Source & Principe de toutes choses. Il produit toutes choses de soy, les premieres, les moyennes & les dernieres: vne Bonté produit plusieurs bontez; vne Vnité plusieurs Vnitez; vn Principe plusieurs Principes. Or, Vnité, Principe, Bien, Dieu, ce n'est qu'vn. Car Dieu est la premiere Cause de Tout, & en iceluy sont fichez & fondez tous les Principes particuliers. C'est la Cause des Causes, le Dieu des Dieux, la Bonté des Bontez.*

Porphyr. au second liure De l'abstinence, & au liure des Occasions, ch. 21.

Porphyre recognoit vn Dieu, qui Seul est par tout & nulle part; qui emplit tout lieu, & que nul lieu ne contient; & par lequel est tout ce qui est, & qui n'est pas. Cestuy-là il l'appelle Pere, qui regne en tous, & nous enseigne à luy sacrifier nostre ame en silence, & en chaste pensee. Au contraire, il recognoist les autres comme creatures & seruiteurs; les vns visibles, les autres inuisibles; ausquels il attribue vn seruice materiel, beaucoup different de celuy du vray Dieu. Et quant à Plotin

son

son precepteur, surnommé le Diuin, que l'Oracle d'Apollo, referé par Porphyre, met au nombre des Sages en ce monde, & des Dieux en l'autre; qui voudroit alleguer ce qu'il dit diuinement de l'vnité d'vn Dieu, il faudroit en inserer des traictez tout entiers. La somme est; Qu'il y a vn Principe de toutes choses, qui a toutes choses, & est toutes choses, & les a, comme ne les ayant point; par ce qu'il ne les possede point comme alienes de soy; & les est, comme ne les estant point: par ce qu'il n'est ny toutes choses, ny quelque chose entre les choses; mais vne puissance de toutes choses. Que ce Principe habite en soy mesme, suffisant de soy mesme, produisant de soy toute essence, ame & vie, comme estant Outr'essence, & Toute vie. Qu'en sō vnité il produit la multitude, laquelle ne pourroit estre multitude, si icelle ne demeuroit Vne, &c. Quant aux Dieux; qu'ils ne sont, ny peuuent estre heureux d'eux mesmes; mais par le mesme moyen que les hommes le peuuent deuenir, à sçauoir par l'obiect d'vne lumiere intelligible, qui est Dieu; par la participation duquel ils demeurent en beatitude. Mesmes, Que l'ame de l'vniuers pretenduë par les Platoniques, n'est heureuse que de là; à sçauoir par la contemplation de la lumiere qui l'a creée; comme la Lune n'est luisante que de par le Soleil, &c. Or voilà l'opinion des Platoniques touchant vn seul Dieu, tant anciens que nouueaux, encor que de tous les Philosophes ils ayent esté les plus addonnez au seruice & à la recherche des intelligēces separees, que nous appellōs Anges & Dia-

Porphyre en la vie de Plotin.

Plotin en l'Ennead. 1. liure 8. ch. 2. & en l'Ennead 6. lib. 4. c. 1. 2. 3. 4. Et en tout le 9. liure, & en l'Enneade 3. lib. 8.

August. de la Cité de Dieu. liure 10. c. 2.

& Diables; & qu'ils appellent Dieux & Dæmons. Venons aux Peripatetiques, & commençons par Aristote disciple de Platon, qui a toutesfois esté aussi irreligieux en plusieurs lieux à n'attribuer à Dieu la gloire qui luy est deüe; comme ceux là superstitieux, à la transferer trop liberalement à autruy: nous y trouuons ceste verité mesmes.

Aristote en sa Metaphysiq. & en sa Physiq. lib. 3

Aristote nous amene par plusieurs mouuemẽs à vn premier Moteur, qu'il declare, Infiny, sans cõmencement & sans fin. De là on peut passer plus outre; car ce qui est infiny ne peut estre qu'Vn; veu que l'infinité d'vn, restreint, comme nous auons dit, toutes autres puissances. Il le definit puis apres: Viuant, Immortel, Sempiternel. Et derechef; Seul possesseur de sagesse, Principe de toutes les causes, &c. Tout cela aussi ne se peut attribuer, qu'à Vn. Cependant il establit bien des diuinitez au Ciel, és Astres, au Soleil & en la Lune, qui les conduisent; & les appelle Intelligences celestes, premieres substances, immuables & impassibles, lesquelles selon son aduis ne peuuent vieillir; par ce qu'elles sont au dessus du premier Mobile; & par consequent au dessus du Temps. Mesmes la coustume du vulgaire, & la force d'Amour l'emportent bien si auant, que d'eriger des statues à Iuno & Iuppiter Sauueur, pour le salut de Nicanor; & de sacrifier à vne femme, qu'il aymoit, cõme les Atheniẽs à Ceres. Mais en son abbregé de Philosophie, qu'il dedia ià vieil à Alexandre, voicy sa finale doctrine. *Ce monde*, dit il, *qui est la disposition de toutes choses est conserué de par Dieu: ce qui est de plus haut en iceluy, c'est son habitacle.*

Peripateti-ques.

Arist. en ses liures du Ciel.

Arist. au liure du Mõde que Iustin Martyr dit auoir esté nommé son Cõpendium ou abbregé de Philosophie.

Nulle

Nulle nature n'est suffisante de soy, s'elle n'est aßistee de son salut. Il est le Pere des dieux & des hommes, l'Engendreur & le Sauueur de toutes les choses dont ce monde est composé : Et toutesfois il ne penetre pas dedans elles ; mais sa puissance & prouidence, qui preside là haut, atteint par tout, remuë le Ciel, le Soleil & la Lune ; conserue les choses terrestres, & fait faire à tout, & à chacun ce qui est de sa nature. Il le compare à vn grand Roy de Perse, qui de son cabinet gouuernoit par sa puissance & par ses ministres tout son Empire ; sauf, dit-il, que l'vn est Dieu, infiny en puissance, & l'autre vn animal tresvil & tresfoible. Dit aussi que tous les nōs qui s'attribuent aux Dieux, ne sont inuentez que pour expliquer les puissances de ce seul Dieu, Prince & Pere de tous : Et vaut mieux renuoyer les lecteurs à lire ce traicté là tout entier, que d'ē inserer d'auantage ; par ce qu'ils y verront auec ceste belle Theologie vne eloquence admirable. Theophraste son disciple, *Ce qui est premier*, dit-il, *& tresdiuin veut que toutes choses soyent tres bonnes ; & peut estre aussi est il au dessus de tout sçauoir, & non recerchable.* Item : *Il y a vn Diuin Principe de toutes choses, par lequel elles sont & subsistent.* Mais au liure des Saueurs, il passe plus outre ; Que Dieu a creé toutes choses d'vn Rié. Or creer de rien, presuppose vne puissance infinie : & icelle derechef, l'Vnité. Alexandre Aphrodisee en son liure De la Prouidence à Antonin l'Empereur, attribue la Prouidence sur toutes choses à vn seul Dieu, qui peut ce qu'il veut ; cōme se voit par tout son discours. Et iceluy entre les Aristoteliciés auoit tel renom, que de son nom ils s'appelloyent Alexandriens.

γενέτωρ.

Theophraste en sa Metaphysiq.

ἐνυφαρὶν.

Theophraste au liure des Saueurs.

Alexand. Aphrodis. en son liure de la Prouidēce à Antonin, & Cyrille cōtre Iulian l'Apostat.

xandriens. Bref, la plufpart des interpretes & difciples d'Ariftote, trouuent fi neceffaire de recognoiftre vn feul Principe; & fi abfurd d'en tenir plufieurs, que pour ne confeffer vne telle abfurdité en leur maiftre, ils excufent par tous moyens qu'ils peuuent, ce qui euft peu en fes œuures eftre interStoiques. preté au contraire. De ces plus anciens Stoiques nous n'auons que ce qui fe recueille és efcrits de leurs aduerfaires, qui tous leur attribuẽt, l'Vnité & infinité de Dieu; comme ce que recite Ariftote de Zenon; Qu'il faut qu'il n'y ait qu'vn Dieu: autremẽt qu'il n'y en auroit point du tout; à fçauoir, par ce qu'il faut qu'il foit trefbon & trefpuiffant. Ce qu'il ne pourroit s'il y en auoit plufieurs. Et Simplicius de Cleanthes, qui prie Dieu en fes Iambes, de le vouloir conduire par fa caufe, qui conduit toutes chofes par ordre; laquelle il appelle Deftin, & Caufe des Caufes: Mais deux principaux d'entr'eux defquels nous auons la doctrine par efcrit, nous feront aifeemẽt foy de tout le refte. Epictetus Stoi-

Epictetus apud Arrianum. que, duquel Proclus, Simplicius, & Lucian mefmes tenoyent les paroles pour Oracles, ne parle que d'vn Dieu. *Il faut apprendre*, dit il, *auant toutes chofes qu'il y a vn Dieu; Qu'il pouruoit à tout, & que de luy on ne fe peut cacher quoy qu'on face ny qu'on penfe.* Il nous enfeigne de nous adreffer à celuy-là en noz angoiffes, de le recognoiftre pour Createur & Pere; de dreffer noftre veuë vers luy feul, fi nous voulons fortir du bourbier des vices, d'y cercher noftre felicité, de l'inuoquer en chofes grandes & petites. De tous ces Dieux du temps paffé pas vn mot; mais bien,

bien, dit il, que ce seul Dieu quand nous l'inuoquerons, nous auertira des choses principales par ses Anges. Seneque ne parle iamais autrement. *Que faict*, dit il, *à Dieu, celuy qui contemple? Que ses œuures ne soyent sans tesmoing*. Item: *C'est regner que seruir à Dieu: Dieu nous exerce en affliction pour esprouuer la nature humaine: Qui le prie, ne demande rien d'autruy &c.* Ces façons coustumieres de parler, monstrent qu'il ne pensoit qu'à vn Dieu. Mais il passe plus outre. *Il faut*, dit il, *des choses descouuertes venir aux obscures, & s'enquerir, qui est plus ancien que ce monde, de qui sont procedez ces Astres &c.* Et en fin conclut, que le monde & tout ce qu'il contient est œuure de Dieu. La mesme il l'appelle fondateur, facteur & Createur du monde, & l'esprit espandu par toutes choses grandes & petites. Et en ses questions. *C'est celuy*, dit il, *que les Hetrusques, ou Toscans entendent par Iuppiter, Gardien, Conducteur & Seigneur de l'Vniuers. Appelle-le Destin, tu ne te tromperas point; car tout depend de luy, & de luy sont les Causes des Causes. Appelle-le Prouidence, tu dis bien: car par son conseil ce monde marche, sans s'esbranler, & desploye toutes ses actions. Appelle-le Nature, tu ne faux point: C'est celuy duquel sont nées toutes choses, & par l'esprit duquel nous viuõs. Bref, le veux-tu appeller le Monde? C'est de vray tout ce que tu vois, il est en toutes ses parties soustenant & soymesmes, & tout ce qui est sien.* Et par ce passage aussi pouuons nous monstrer, que par nature les Philosophes n'entendent que Dieu mesmes; comme ailleurs Seneque dit; que ce n'est qu'vn, nõ plus qu'Anneus & Seneca. Et quand aussi il dit, qu'il se

Seneca passim.

Seneque au liure De la vie heureuse & au Traicté de la cõsolation.

Seneque en ses Questiõs naturelles, & au liure des Benefices.

τὸ πᾶν Aristoteli.

peut appeller le Monde; c'est ce qu'il dit aillieurs, *Dieu est ce que tu vois, & ce que tu ne vois point*: c'est à dire; ne le pouuant voir en son essence, tu le vois en ses œuures; car aussi, il le definit aillieurs, Entendement & Sapience incorporelle, qui ne se peut voir que par pensee. Or tout ce que dessus repeté en plusieurs endroits, ne peut estre dit que d'Vn. Car, qui fait, qui conduit, qui est tout, ne laisse rien à faire, à conduire, à estre à quelcóque autre, sinon de par luy. Mais il parle encor plus expres. *Tu n'entends point*, dit il, *l'authorité & la maiesté de ton Iuge, du Gouuerneur du Monde, du Dieu du Ciel, & de tous les Dieux. Toutes ces Diuinitez que nous adorons chacune à part, dependent totalement de luy*. Et derechef: *Iceluy iettant les fondemens de ceste belle masse, encor qu'il eust espandu sa puissance par tout le corps d'icelle, fit toutesfois les Dieux pour estre Ministres de son Royaume, affin que toutes choses eussent leur conducteur*. Or, c'est comme l'Escriture saincte parle des Anges. Il n'est donq pas seulement Dieu excellét entre les Dieux, mais leur Pere, autheur & createur mesmes. Adioustons encor Ciceron & Plutarque qui de chaque secte ont pris ce que bon leur a semblé. Tous deux ordinairement ne parlent que d'vn Dieu, Autheur & Conducteur, auquel ils attribuent toutes choses; & en ce stile ordinaire c'est leur nature qui surmõte la coustume de leur temps; mais voicy encor leur doctrine plus expresse. Ciceron traictant ceste matiere en ses liures De la nature des Dieux, recognoist vn Dieu supreme, qu'il appelle Dieu des Dieux; & voicy la difference qu'il y fait. *La nature des*

Seneque De la mort hastiue, & és exhortatiõs allegué par Lactáce lib. 2. ch. 5.

des Dieux, dit il, *n'est ny fort puissante ny excellente; car elle est subiecte à ceste mesme, soit Nature, soit Necessité, qui regit le Ciel, la Mer & la terre. Mais il n'y a rien de si excellent que Dieu, qui regit le Monde, & qui n'est point subiect à la nature, mais commande à la nature mesmes.* Or il est tout plein de semblables passages. & quāt à Plutarque, il se laisse aller aux fables assez souuēt: Mais voicy comme il parle à bō escient. *N'adorons point*, dit il, *les Elemēs, le Ciel, le Soleil, & la Lune, &c. Ce sont des miroirs esquels nous deuons recognoistre l'artifice de celuy, qui a ordonné toutes choses, & tout le Mōde n'est que son Temple.* Item, *Pourquoy Platō appelle-il Dieu, Pere & Facteur de tous? Il l'appelle*, dit il, *Pere des Dieux engendrez & des hommes, comme aussi faict Homere; mais Createur des choses qui n'ont vie ny raison; & pourtant*, dit il aillieurs, *il a faict le Monde comme vne maison commune des hommes & des Dieux.* Voire, adiouste-il, Ores qu'il y en eust plusieurs tels que cestuy-cy, vn seul Dieu neantmoins les gouuerneroit. Or ce vray Dieu, qu'il appelle le grand Dieu; le grand Ouurier; la Mer de Beauté; le Principe de tous biens; le vray Estre; de qui seul on peut dire Tu es, & non tu as esté, ou tu seras; il l'entend par Iuppiter quand il dit; Que des Dieux l'vn s'appellera Liberal, & l'autre Doux, l'autre Chasse-mal; mais que le grand Iuppiter est au Ciel, qui a soing vniuersellement de toutes choses. Or, voilà donq comme tous les Philosophes de tout temps, de toutes sectes, de toutes nations s'accordoyent en vn Dieu: qui est ce qu'annotoit tresbien le docte Varro; Que les Docteurs des Payens, encor qu'ils

Ciceron de la nature des Dieux.

Plutarque aux Traictez d'Isis & Osiris; des Oracles qui ont cessé; de la tranquillité d'esprit; cōtre le Prince ignorant; des Questiōs Platoniques; contre les Stoiques; contre Epicurus; Que signifie ce mot E.

Varro allegué par S. August. de la

cité de Dieu lib. 4. ch. 9. & 11. & liu. 7. chap. 5. 9. & 23.

nommassent beaucoup de Dieux & de Deesses, les comprenoyent toutesfois tous en vn Iuppiter; duquel ceux là n'estoiét que puissances & functions. Que ce Iuppiter est celuy, qu'adorent soubs autre nom, ceux qui adorét vn seul Dieu sans images: & dit qu'il doit estre ainsi adoré. Et à ce propos il allegue ces vers de Valerius Soranus Poëte tresdocte,

Iuppiter omnipotēs Regū Rex ipse, Deusque; Progenitor, genitrixq; Deū, Deus vnus & omnes.

Iuppiter toutpuissant, Roy des Roys, Dieu de Dieux,
Pere & mere de tous, Dieu seul & tous les Dieux.

Poëtes. Iustin de la Monarchie. Iustin aux Gentils. Athenagoras au Traicté de la resurrection.

Mais il est temps de venir aux Poëtes anciens, qui estoyent aussi Philosophes, & qui ont faict par leurs fictions, ouuerture à la pluralité des Dieux. Entre iceux se rencontre tout le premier Orphee que Iustin en appelle le premier Autheur, qui premier leur a donné des noms & des genealogies: Mais voicy sa repentance en son hymne à Museus, qui est appellé son Testament; c'est à dire sa derniere doctrine, & à laquelle il veut qu'on se tienne.

Palinodia Orphei qui est appellé l'autheur de la pluralité, πολυθεοτης. Clemens in Protreptico ad Gentes. Ce sont 20. vers Grecs.

Iette tes yeux, dit il, *vers ce seul Roy Formateur du monde; il est Vn, né de soy mesme; & de cest Vn toutes choses sont. Il est tout en tous; voit tout, & n'est veu d'aucun. Il donne seul les larmes & les alarmes. Il sied au Ciel gouuernant toutes choses; des pieds il touche la terre; de sa dextre les bouts de la Mer; les montagnes en tremblent & les Fleuues & la Mer profonde, &c.* En vn autre lieu il l'appelle Premier Né, Grand, Apparent: Qui a creé aux immortels vne maison incorruptible, &c. Item soubs le nom de Ζεὺς ou Iuppiter,

φάνητα Lactance, liure 1. ch. 5.

Dieu premier, Dieu dernier, le Prince du tonnerre;
Dieu le chef, le milieu, l'ordre par tout meslé:
Dieu base de la Terre & du Ciel estoillé;

Dieu

Dieu Roy, Dieu seul de tous, le Pere tousiours Mesme;
Vne Force, vn Esprit, vn Monarque supreme;
Vn seul tout souuerain, en qui tout faict son tour,
Le feu, l'eau, l'air, la terre, & la nuict & le iour.

Phocylides le suit en ces mots: *Il n'y a qu'vn seul Dieu puissant, sage & heureux.* Item: *Honorer vn seul Dieu.* Et, *Tous sont hommes mortels, Dieu regne sur les ames.* Et Theognis, qui est du mesme temps, ne parle point autrement. Homere, que Pythagoras dit estre puny en enfer pour les fables des Dieux, ne peut faire vne plus notable difference, entre le vray Dieu, & tous les Dieux qu'on celebroit de son temps; que quand il dit; Que si tous estoyent pendus à vne chaisne à bas, il les tireroit en haut malgré qu'ils en eussent: & aussi les faict il tous trembler dessous luy; & s'il est questiõ d'vn grand faict, parle tousiours de Dieu en singulier. Hesiode aussi qui en descrit la Genealogie, mõstre assez sa creance, escriuant à son frere en ce seul vers: *D'vn lieu sont & les Dieux & les hommes mortels.* c'est à dire, que tous deux sont creés de Dieu. Sophocle aussi,

Phocylides.

Homere.

Hesiode.

Certes il n'y a qu'vn Dieu,
Qui fit Ciel & terre ronde,
La mer horrible en maint lieu,
Et les vents, qui enflent l'onde;
Mais nous mortels esgarez
Au dam de nos ames folles
De pierre & bois reparez
Nous erigeons des Idoles;
Fols qui par les honorer
Pensons bien Dieu adorer.

Sophocles, en Cyrille contre Iuliã l'Apostat.

Mais Euripide passe plus outre:
Neptune & Iuppiter & vous tous autres Dieux
Tant vous estes meschans, si on vous faict iustice,
Vuides seront bien tost les Temples & les Cieux.

Euripides Clemens in Protreptico.

Or en detestant ceux là; il ne laisse pas de celebrer vn vray Dieu en plusieurs endroits. Aratus

Aratus Διὸς γὰρ γένος ἐσμέν.

en ce texte allegué mesmes par S.Paul donne tout à vn Iuppiter, qu'il veut estre celebré sans cesse. Et quant aux Latins, Ouide en sa Metamorphose attribuë la creation du mõde, & de tout ce qui y est, à vn seul Dieu. Et Virgile l'appelle ordinairement Roy des Dieux & des hommes; & le descript atteignant de sa puissance les bouts du Ciel & de la Mer, & animant de sa vertu le monde & tout ce qu'il contient.

Ouide en sa Metamor.

Virgile és Georgiques, liu.4.& par tout.

Mais puisque le Pontife Sceuola distinguoit les Dieux anciens en trois genres, le Philosophique, le Poëtique, & le Ciuil; & que nous auons veu, comme le Philosophique & le Poëtique, nonobstant leurs ambages & fables, & les superstitions infinies de leurs siecles, se rencontrent en vn Seul Dieu: voyons consequemment ce que nous en dira le Ciuil; c'est à dire, ce qu'en ont creu, non les doctes d'entre les nations seulement, mais icelles nations mesmes. Certes selon que la vanité de l'homme est incroyable depuis qu'il se destourne du vray sentier, les peuples se sont laissez aller à des absurditez, que nous ne croirions pas si nous n'en voyons encor de semblables. Aucuns ont adoré le Ciel, les Planetes, les Estoiles, comme ces poures gens entrans en vne court, qui du premier bien habillé qu'ils voyent, pensent que ce soit le Roy. Aucuns ont honoré comme Dieux les biens que Dieu leur donnoit. Aucuns les animaux qui leur estoyent vtiles; & finalement ils ont deifié non eux-mesmes seulement, mais leurs lances & leurs boucliers, & leurs espees; & ont dressé des Temples à leurs pro-

Sceuola allegué par S. Augustin en la Cité de Dieu liu.3. chap.27.

Consentement des peuples.

pres

pres pasſiõs,à la Crainte, à la Hardieſſe &c.voire à choſes ſi ordes & ſi ſales, que nous auons honte & horreur d'en ouyr parler. L'accouſtumance du populaire à telles choſes, faiſoit qu'il n'y prenoit pas garde; & les plus ſpirituels s'occupoyent à l'ambition,qui leur empliſſoit toutes leurs penſees. Ce pendant,quand on les eſueille, & qu'ils viennent vn peu à y penſer, comme d'vn peché vrayement contre nature; ilz ont honte de leurs faits & d'euxmeſmes. *Quoy?* reſpondent-ils à S.Auguſtin; *Que nos peres ayent eſté ſi fols & ſi aueuglez, que de croire que Bacchus, que Ceres, que Pan &c. fuſſent Dieux; Il n'eſt pas poſſible. Ains ils ne croyoyent qu'vn Dieu; duquel ſoubs diuers noms ils honoroyent les dons & les functions: Et ce qui eſt de ſurplus, n'eſt que ſuperſtition.* De faict les Egyptiens adoroyẽt, comme nous liſons, des dæmons,des hommes,des animaux, des reptiles, des plantes: Bref, tout leur eſtoit Dieu. Mais quant au vray Dieu; ils le repreſentoyent en leurs Hieroglyphiques ſeul gouuernant la nauire; & toute leur Theologie, cõme il ſe peut voir en Iamblique, ſe rapportoit à vn Seul. Meſmes ceux de Thebaide en Egypte reiettoyent toutes ces abſurditez des Dieux,diſans:Qu'il n'y a Dieu,que celuy qu'ils appelloyent Cnef, qui onq ne naſquit, & ne peut mourir, c'eſt à dire l'Eternel. Auſſi en la ville de Sais d'Egypte, l'image de Pallas; c'eſt à dire de Sapience;eſtoit auec ceſte inſcription: *Ie ſuis tout ce qui a eſté,qui eſt, & qui ſera iamais: Et homme mortel ne m'a encores deſcouuert mõ voile.* Et Proclus y adiouſte: *Et le fruict que i'ay produit, c'eſt le Soleil.* diſant que

Liure 4. de la Cité de Dieu, ch. 24.

Iamblichus des myſteres des Egyptiẽs chap. 37. & 39.

Plutarq. au traicté d'Iſis & d'Oſyris.

c'eſt la Sapience par laquelle Dieu beſongne, & vne Deeſſe ouuriere. Or ſi au milieu des Egyptiens, l'opinion d'vn ſeul Dieu n'a peu eſtre eſtouffee ; à plus forte raiſon en iugerons-nous ainſi des autres.

Cicero au ſecond liure des Loix *Deos adeunto caſtè, opes amouento ſi ſecus faxint, Deus ipſe vindex erit.*

Es Loix des douze tables eſtoyent ces mots : *Qu'on approche des Dieux chaſtemẽt; Que les richeſſes en ſoyent loing: Sinon, Dieu meſmes en ſera le vengeur.* c'eſt à dire, ce Iuppiter que ſeul ils appelloyent, *Optimum Maximum*, treſbon & treſgrand. Or eſt-il certain toutesfois que Rome a eſté depuis l'abbregé des Idolatries du monde, car en conquerant les peuples, ils conqueroyent auſſi toutes leurs ſuperſtitions. Mais tout cela encor, a-il peu effacer en eux l'impreſſion de nature? Au contraire, dit Tertullian, parlant des payens de ſon temps: *Leur ame tout aſſeruie qu'elle eſt aux faux Dieux, quand elle vient à ſe reſueiller, comme d'vn dormir d'yurõgne, ne nomme qu'vn Dieu: Et la voix d'vn chacun c'eſt, Ce qu'il plaira à Dieu. Ils le reclamẽt pour iuge; Dieu le voit; Ie m'en remets en Dieu; Dieu le me rendra. O teſmoignage d'vne ame naturellement Chreſtienne! Bref, en prononçant ces mots, ils regardent au Ciel, & non au Capitole; car ils ſçauent que c'eſt le ſiege du Dieu viuant.*

Tertulliã en l'Apologetique.

Lactance liure 2. ch. 1.

Lactance qui eſt venu quelque temps apres, dit le ſemblable. *S'ils iurent*, dit il, *s'ils ſouhaitent, s'ils remercient, ils ne nomment ny Iuppiter ny pluſieurs Dieux; mais vn ſeul Dieu, tant la nature les contraint à recognoiſtre la verité. S'il vient vne alarme, s'ils ſont menacez de guerre, tout de meſme. Quand le danger eſt paſſé, ils courent aux temples des Dieux, & n'ont appellé qu'vn Dieu à leur ſecours.* Et à la verité ſi nous conſiderons les mouuemens naturels que nous auons

en nos

en nos afflictions, ils ne nous partissent point le cœur en diuerses prieres; mais nous admonnestent d'vn seul Dieu, auquel il nous faut adresser. Reste, puisque la nature, la sagesse humaine, la voix du peuple celebre, adore & confesse en toutes langues vn seul Dieu, que nous voyons, si par la propre cõfession des faux Dieux, qui ont tasché d'obscurcir son nom en toutes sortes; nous ne pourrions tirer le semblable. On dispute entre les doctes par quel esprit les Sibylles ont parlé, par ce qu'il n'est pas inconuenient que Dieu contraigne les diables mes- Dæmons. mes à chanter ses loüanges. Quoy qu'il en soit, elles ne parlent que d'vn Seul Dieu.

Lactance li. 1.cha. 6. Iustin en son Apologie. Les Oracles des Sibylles.

Il n'y a qu'vn Dieu seul, tresgrand & eternel,
Toutpuissant, inuisible, & qui voit toutes choses,
Et ne peut estre veu de tout homme charnel.

Elles crient aussi cõtre les faux Dieux, & exhortent à demolir leurs autels; estimans bien heureux ceux qui se dediront à la gloire de celuy-là seul. Mais escoutons Apollo luy mesmes. Estant enquis à Colophone par vn certain Theophilus que c'estoit que Dieu, & s'il l'estoit; il respond en 21. vers Grecs recitez par Lactãce, dont ie me contenteray des trois derniers:

Lactance li. 1.chap.6.

Né de soy, né sans mere, & sage de soy mesme;
Son nom ne se peut dire, il loge au feu supreme;
Nous Anges de par luy, mais sa moindre partie.

μικρὰ δὲ θεοῦ μερὶς ἄγγελοι ἡμεῖς.

Les autres vers celebrent & declarent la Maiesté de ce grand Dieu; mais ceux-cy suffisent pour cest endroit. Or il y fait ce qu'il peut pour s'aggrandir soy mesmes, se disant Ange, & petite portion de Dieu;

Dieu; mais si recognoist il toutesfois sa souueraineté. Porphyre grand ennemy des Chrestiens, en recite plusieurs semblables. Enquis comme il falloit inuoquer Dieu, il respond en 22. vers, & l'appelle Pere Eternel, qui se pourmene sur les Cieux des cieux, Formateur de la matiere, Pere de Tout, Pere des mortels & des immortels: au contraire tous les autres, ses enfans, ses seruiteurs, ses messagers, herauts de ses louanges; & pour s'honorer, se met tant qu'il peut entre ceux-lá. En vn autre compris en dix vers, il l'appelle Flamme ardente, Fontaine & Principe de toutes choses, Autheur de vie, &c. Puis conclut:

Porphy. liu. 10. ἐκ λογίων φιλοσοφίας.

Ie ne suis que Phœbus, plus ne t'en puis apprendre;
C'est si peu que i'en puis en mon esprit comprendre.

En vn autre enquis par le fondateur de Byzance, s'il resisteroit à vn sien ennemy:

Phœbus n'en est d'aduis, garde toy de t'y prendre,
Il est plus fort que toy; Dieu le fait entreprendre,
Le pousse & le soustiēt; Dieu di-ie sous qui tremble
Terre, Ciel, Mer, Phœbus, & le Chaos ensemble.

Proclus sur le Timée.

Proclus dit, que les Oracles ont recognu le grãd Dieu Fontaine des fontaines de toutes choses: & pour exemple allegue cestuy-cy en quatre vers: *De Dieu sourd la generation de la matiere si diuerse; de là mesmes esclatte la subtilité du feu, & les globes des mondes & tout ce qui est né, &c.* Voilà ce que respondoit Apollo, ce Dieu tant celebré des Payens, quand on luy demandoit que c'estoit que Dieu. Que si on le presse de dire qui il est luy mesmes, & comme il veut estre appellé, il dit, *Appelle moy dæmon tout sçauant*

Lactance li. 1. chap. 6.

uant & tout ſage. & vne autrefois,

Nous Dæmons qui hantõs toute la terre & l'onde,
Tremblons au fouët de Dieu, ſous qui trẽble le mõde.

Ces Oracles ſont referez par Porphyre, Proclus & autres Payens; aucuns auſſi repetez par Lactance: qui ſuffiront pour monſtrer comme les Diables croyent vn ſeul Dieu, & en tremblent. Or i'ay penſé qu'il me ſeroit pardonné ſi ie traitoy ceſte matiere vn peu amplement; par ce que ce conſentement que i'ay prouué en tous, eſt contre l'opinion de pluſieurs. Et par ainſi, voicy le Monde, les hommes, & les Diables meſmes, qui crient auec l'Eſcriture ſaincte: *Eſcoute Iſraël, le Seigneur ton Dieu eſt vn ſeul Dieu, le Dieu des Dieux, qui ſeul fait des merueilles,* Deuter. 6. *& entre les Dieux il n'a point de ſemblable*. qui eſt ce Pſal. 85. qu'en ces deux chapitres nous auons pretendu de prouuer.

Chap. IIII.

Que c'eſt que nous pouuons comprendre de Dieu.

OR comme ainſi ſoit, que les moindres choſes qui ſont en Nature, & en nous meſmes, nous demonſtrent ſuffiſamment, Qu'il y a vn Dieu; toute la nature toutesfois n'eſt ſuffiſante de nous apprendre, quel il eſt; ny l'homme en icelle d'en rien comprendre: & la raiſon en eſt euidente en l'vn & en l'autre. En l'homme, par ce que le grand n'eſt iamais L'homme ne peut cõprendre Dieu. compris par ce qui eſt moindre, & par ce auſſi qu'il ne peut rien auoir en ſon entendement, qui n'ait

eſté

esté premierement en ses sens, dont luy prouient le commencement de toute naturelle cognoissance. Or il ne voit & ne sent pas Dieu en soy; mais en ses effects seulemẽt. En la nature, par ce qu'elle est vn effect de Dieu, & que nul effect quelque grãd qu'il soit, ne peut parfaictement representer sa cause. L'homme deuisera aucunemẽt de ce qui est moins que soy; des animaux, des Plãtes, des pierres. Encor, s'il veut entrer en leurs essences, il demeure court, & est contraint de s'arrester sur leur histoire, en confessant que son sçauoir n'est qu'ignorance. S'il vient iusques à soy mesmes, à vouloir cognoistre la nature de son ame par son ame, tout incontinent il se confond; car il a accoustumé de cheminer par les especes, & en ses discours, de passer d'vne raison en l'autre. Or son ame au contraire ne se voit pas elle mesmes, & se contourne seulement en soy, ne laissant non plus qu'vn cercle, rien de vuide au dehors pour s'estendre. Et toutesfois chaque chose est egale à soy, & mesurable par soy mesmes. Or que pensons-nous donq que puisse l'homme, s'il veut s'esleuer iusques à mediter la nature de Dieu, duquel les moindres creatures le confondent? Et c'est ce qui a abusé les ignorans qui ont figuré Dieu semblable à eux; ce que les animaux aussi, dit Xenophanes, eussent fait, s'ils eussent esté peintres, ne pouuant ordinairemẽt chaque chose comprendre plus grand qu'elle mesmes. Voilà donq, que l'homme de soy est trop peu pour conceuoir vne telle grandeur. Derechef, si nous considerons les effects, l'homme plante, bastit, peint, tissut mille

ouurages diuers. Que les bestes ne comprennent point de là que c'est que de l'homme; nous ne le trouuons pas estrange, encor que de la creature à la creature, il y ait tousiours quelque proportion, mais au createur nulle.. Mais il y a plus. L'homme verra & touchera les ouurages de l'hôme; il sçaura d'où il aura pris ses matieres; quel meslinge il en aura fait; quel art il y aura obserué: Sçaura il toutesfois que c'est que de l'ame ou esprit de cest hôme? Ains non pas de la sienne propre. Car ses effects n'approchent rien de son essence, bien moins que la chaleur que le Soleil nous imprime, de la naturelle puissance qui est en luy, laquelle toutesfois nous n'oserions entreprendre de descrire, si nous ne l'auions senty qu'en vne prison. Mais si tu eusses peu entrer en cest Esprit, lors qu'il a fait cest ouurage, tu l'y eusses veu beaucoup plus beau: & quoy qu'il puisse faire, & que tu puisses dire, c'est tousiours trop moins que ce qu'il a pensé; & ceste pensee encor n'est qu'vn rayon de cest Esprit dont toute ceste besongne est partie. Que si toy, homme, ne peux conceuoir par les effects l'esprit de l'homme, que tu portes en toy mesmes; & si ses effects en toutes sortes sont trop moins qu'iceluy: oseras-tu par les ouurages de Dieu descrire quel il est, & disputer de son essence? Et si par les œuures tu ne puis; par où donq puisque d'aillieurs tu ne le puis voir? A ce propos nous auons l'histoire assez commune de Simonide, qui, enquis par Hieron *Tyran de Syracuse*, Que c'estoit que Dieu; demanda terme d'vn iour, & puis de deux, & puis de quatre; & Ciceron de la nature des Dieux.

tre: & en fin confessa, que plus il y pensoit & moins il y entendoit: Et toutesfois iceluy mesmes enseignoit tresbien, que c'estoit la Sagesse mesmes. Xenophon, Platon, Plotin & autres dient; que c'est chose qui ne se peut trouuer, & ne se doit chercher. Bref, tous les Philosophes crient d'vne voix auec Dauid: * *Seigneur, tu as mis les tenebres pour ta cachette. Seigneur, ie me suis trouué las dés tes paruis.* Or l'homme neantmoins ne pouuant venir à son essence, l'a voulu designer par les noms les plus excellés qu'il ait peu imaginer, comme nous auons veu au precedent chapitre. Il a consideré, puisque toutes choses estoyent de par luy, qu'il estoit vn Souuerain Estre; & que pour estre tel, il deuoit estre de tousiours; & pourtant l'a il appellé Eternel. Que l'estre sans la vie n'est rien; & que qui la donne à tous, doit estre toute vie: & pourtant l'a il appellé Dieu viuant. Derechef, que la vie sans entendement est morte; & l'entendement sans puissance imparfaict; & que qui donnoit l'vn & l'autre à tous, deuoit l'auoir en soy pour tous. Et pourtant l'a il appellé Entendement & puissance, luy attribuant la cognoissance parfaicte & puissance infinie de toutes choses. Et finalemét, parce qu'Estre, Viure, Entédre, & Pouuoir, tant plus sont hauts, & moins sont à priser, si le Bien n'y abonde de toutes parts: receuant aussi d'autre part tant de biens de sa main, il l'a appellé Bon, tres-Bon & la Bonté mesmes, se resoluant; que si propre nom ne luy pouuoit estre attribué que celuy-là. Mais tout cela, & tout ce que nous pouuons imaginer de plus, en approche-il encores

Plotin. Ennead. 6. li. 8. chap. 11. Galien li. 9. des arrestz d'Hippocrates. Encor qu'il appert par demonstration certaine, q̃ c'est vn diuin ouurier qui no' a procreez; si ne pouuons-nous par aucun entédement ny raison, cõprendre, ny quelle est sa substance, ny cõment il nous a faits. Car il nous faut sçauoir, q̃ c'est toute autre chose de demonstrer, qu'vne prouidéce nous a cõposez, q̃ de cognoistre la substance ou de nostre ame, ou de celuy qui nous a faits.

* *Posuit tenebras latibulum suũ: Defeci in atriis tuis Domine.*

τὸ ὄν, ἀΐδιον.

ζωὴ ἀπὸ τοῦ ζῆν.

νοῦς, δύναμις, ἐντελέχεια.

τὸ ἀγαθόν.

Mercure en son Pœmánder. chap. 2. & 6.

encores de bien loing? Attribuons luy le plus haut degré de toutes les perfections qui peuuent estre; comme il faut qu'il les ait à la plus haute touche, veu que nul ne les luy a mesurees : encor ne luy attribuons nous qu'imperfection. Car si chacune d'elles est finie, il n'est pas infiny, tel qu'il le nous faut comprendre: Et infinie ne peut-elle estre; par ce que l'vne reserreroit l'autre par son infinité: Il faut donq conceuoir vne simplicité tressimple; qui neantmoins en vne perfection comprenne toutes perfections, cōme leur racine; ce qui semblera contrarier en l'esprit humain: C'est à dire, que sa prouidence ne soit point plus prouidence que iustice; ny sa iustice plus iustice que misericorde; ny sa cognoissance plus cognoissance que vie; ny sa vie plus vie que simple Estre. En somme, que ce soit vn Estre qui soit totalement & vniquement tout: ie dis toute action, toute forme, toute perfection &c. Et c'est ce que Dieu nous enseigne luy-mesmes, quand enquis de son nom par Moyse, il luy respond; Ie suis qui suis: lequel nom les Iuifs ont en telle reuerence, que les Sacrificateurs mesmes, dient-ils, ne le nommoyent qu'aux plus grādes festes. Et encor ce nom ne semble pas à Plotin suffisant pour luy. Appelons-le *Bon* aussi; c'est trop peu: car *le Bon est Bon de par la bonté*; cōme *le chaut est chaut par la chaleur. Mais Dieu est la bonté mesmes*; & *tout ce qui est bon, l'est de par luy*. Et ce mot de bonté mesmes, *n'est point assez*; car *la bonté subsiste en quelque substance. Or en Dieu ne se peut rien conceuoir qui ne soit substantiellement*, voire supersubstantielle-

יהוה
אהיה אשר אהיה

Plot. Ennead. 7. li. 7. chap. 38.

tiellement substance. Derechef, si nous disons; il voit, il sçait, il cognoist, cela se rapporte au temps; & celuy, qui a fait le temps, est hors du temps. Et si nous disons, le voicy ou le voilà; c'est tout de mesme: car celuy, qui a fait tout lieu, n'est contenu en aucun. Et c'est pourquoy Trismegiste dit tresbien; Qu'il est meilleur & plus puissant que tout nóm: Et Salomon s'escrie en admiration, Quel est son nom? ne pouuant l'homme ny prononcer ny conceuoir vne parole qui proprement luy conuienne: ny en noms, ny en verbes, ny en oraison complete; par ce qu'il est vne essence subiecte au temps, aux lieux, & aux accidents, qui ne peut rien outre soymesmes. Et quel sera donq le bout de toutes nos subtilitez? Ce sera en somme, que la plus grande chose que nous puissions sçauoir de son essence, c'est que nous n'en pouuons rien sçauoir. Que tout ce que nous en disons affirmatiuement, ne luy peut cõuenir, ny verité, ny sagesse, ny regne, ny vnité, ny deité &c. ny chose que par là nous entendiõs. Qu'aussi peu encor le pouuons nous nommer que comprendre, quelque haut que nous pensions nous esleuer. Et pourtant qu'auec Trismegiste il le nous faut appeller en nous taisant; & luy dire auec Dauid: Seigneur, la meilleure loüange que ie te puisse donner, c'est vn silence.

Mercure en son Poemádre.

Prouerbes 30.v.4.

θεωρεῖται ὁ ἐπέκεινα νοῦς, inquit Porphyrius, ἀνοησίᾳ κρείττονι νοήσεως, ὡς περὶ τοῦ καθεύδοντος. in propositionibus.

Dionys. de diuinis nominibus.

σιωπῇ φωνούμενος.

Tibi silentiũ laus.

Or ne pouuans sçauoir que c'est de Dieu sinon en l'ignorant; nous reste de sçauoir, que c'est qu'il n'est pas: qui n'est pas vne petite ayde pour aucunement le cognoistre. En quoy nous auons vne regle toute contraire à obseruer. Car comme nous auons

Quid non sit.

auons dit, Que tout ce qui ſe dit, ou s'afferme de l'Eſſence de Dieu, pris à la rigueur, ne conuient point; auſſi tout ce qui s'en dit negatiuement pris en la meſme façon ſe trouuera vray: tellement, que qui plus ſçait de negatiues, ou de remotions comme ils parlẽt, en ceſte matiere, peut eſtre dit le plus ſçauant. Pour eſclarcir d'auantage ce poinct, par les diuers mouuemens que nous voyons icy bas, la nature nous a enſeigné, Qu'il y a vn Dieu, premier moteur de l'Vniuers. Or par icelle meſmes nous diſons, qu'iceluy eſt immobile, i. qu'il ne ſe meut point. Car nous voyons que la nature de celuy qui meut, entant qu'il meut eſt d'eſtre & de s'affermir en vn repos. Noſtre ame meſmes au regard du corps eſt immobile, encor qu'elle face ioüer tous ſes mouuemens; & plus l'homme veut remuer de choſes, & plus faut il qu'il arreſte ſon eſprit. Dieu donq eſt en repos perpetuel, veu que perpetuellement il agit; & n'a ce repos en autruy, mais en ſoy meſmes; ains eſt ſon repos luy meſmes. Et pourtant l'ancienne Philoſophie l'a appellé, τὸ ἀκίνητον, τὸ ἀτρεμὲς, immobile & ſtable; pour le diſtinguer du Ciel, des Planetes, des Aſtres, ſubiects à mouuemens, &c. que l'ignorance des peuples a appellé *Dieux*. De là nous diſons auſſi qu'il n'eſt point muable; car mutation en ſoy eſt vne eſpece de mouuement tendant hors ſoy; comme, celuy qui deſire, deſire ce qu'il n'a pas, &c. Or il eſt vn & tout enſemble. Et d'aillieurs auſſi ne le peut-il eſtre; car rien ne ſe change que par quelque choſe, qui en certaine qualité ſoit plus forte que ſoy; comme

Immobile.

1. Phyſ. ca. 3. τὸ ἀκίνητον.

τὸ ἀτρεμὲς, ès vers de Parmenides recitez par Simplicius.

Immuable.

le bois par le feu, &c. Or toutes choses ont leur vertu de luy seul. Par ce mot donq nous niós, qu'il soit semblable aux ames immortelles, qui reçoiuét telles passions que nous sentons; & aux intelligences separees mesmes, que nous appellons Anges & les Philosophes Dieux; qui ne sont immuables, qu'entant qu'elles s'arrestent en la contemplation de celuy qui ne se peut changer. Et n'y fait rien que nous voyons si diuerses mutations en toutes choses. Autre chose est se châger; & autre, vouloir qu'il y ait changement; comme autre, se mouuoir, & vouloir qu'il y ait mouuement. Le Soleil fait des changements tresdiuers és choses d'icy bas; il verdit, il iaunit, il meurit, il flestrit, &c. Et toutesfois il ne change en rien sa chaleur; & s'il auoit intelligẽce, comme aucuns veulent, il pourroit mesmes vouloir tous ces changements sans se changer. Ainsi, & beaucoup mieux, est il de Dieu. Sans s'alterer en son essence, il veut & fait toutes ces mutations és essences; & est tellement certain qu'il est immuable; que s'il ne l'estoit, toute muable nature periroit; ne plus ne moins, que s'il n'estoit immobile, tout mouuement cesseroit. Or de ces deux negatiues, nous en tirons vne troisiesme; c'est qu'il n'a ne cõmencement ne fin, ce que nous appellons Eternel. Car le commencement & la fin de toutes choses vient de mouuement & de mutation: & pourtant celuy qui n'y est point subiect, ne peut auoir commencement ne fin. D'auantage temps n'est qu'vne mesure de mouuement; auquel y a vn deuant, & vn apres. Celuy donq qui n'est point subiect

Eternel.

ſubiect au mouuement n'eſt point ſubiect au tẽps; & qui n'eſt point ſubiect au temps, n'a point ſon Eſtre par ſucceſſion continüee d'vn moment à autre. Et par ainſi l'Eſtre de Dieu eſt tout enſemble; qui eſt le propre de l'Eternité: Et ce que nous diſõs, il a eſté, & il ſera; c'eſt à dire; Iamais ne fut qu'il ne fuſt; & iamais ne ſera qu'il ne ſoit. Derechef, eſtant Eternel, il n'eſt point ſubiect à aucune puiſſance paſſiue; c'eſt à dire; qu'il eſt tout ce qu'il eſt actuellement, & ne peut eſtre rien que ce qu'il eſt. Car ſi c'eſtoit de par luy, il y auroit mutatiõ; & ſi d'aillieurs, il y auroit mouuemẽt de puiſſance à acte ou actiõ; & il n'eſt ſubiect à l'vn ny à l'autre. Qui plus eſt, l'Eternité ne peut eſtre potentiellement; mais ſeulement actuellement & par effect; car tout acte ſimplement pris eſt premier que la puiſſance; comme la cauſe premier, que l'effect; eſtant la puiſſance cõme animee par l'action; à ſçauoir d'vne graine en herbe, & d'vn pepin en arbre par la vertu du Soleil. Or l'Eternité n'endure ne premier ne dernier; Et par conſequent, eſt tout ce qui peut eſtre, & actuellement & eternellement; dont il s'enſuit auſſi immediatement; que Dieu n'eſt ny la matiere ny materiel; car le propre de la matiere eſt d'eſtre purement *paſſiue, ſuſceptible* de diuerſes formes, & vne puiſſance de les receuoir toute nuë, telle qu'elle eſt deſcripte par les Philoſophes. De ces cõcluſions nous venons à vne autre; à ſçauoir, Que Dieu n'eſt point compoſé. Car ce qui eſt tel, diſons nous, eſt plus nouueau que les choſes qui le compoſent. Or Dieu eſt Eternel, & rien ne luy peut eſtre nouueau. Et

Merus actus.

De potentia in actum.

Immateriel.

puis; composition est vne vnion de plusieurs choses; & auant que d'estre vnies en effect, il falloit qu'elles le fussent en puissance; c'est à dire; qu'elles en fussent capables. Or Dieu n'est rien, en puissance, qui est vn Estre imparfait; ains tout actuellement & de faict. D'auãtage nous disons que Dieu a fait, & cognoist toutes choses. Or s'il auoit en soy la nature d'aucune d'icelles, elle empescheroit les autres: comme nous voyons que la langue du febricitant; par ce qu'elle est abbreuuee d'vn humeur choleriq, ne peut iuger des saueurs; & l'œil; qui a quelque matiere en soy, ne peut rien voir: S'ensuit donq, pour faire & cognoistre toutes choses, Que Dieu soit tressimple, & ne tenant rien d'aucunes choses: & plus simple il est, & plus capable est il de tant de multiplicitez: comme l'œil & l'aureille le sont mieux de toutes couleurs, & de toutes voix, moins coulourez & bruyants ils sont. Consequemment, n'estant point cõposé, il ne peut estre corps: car tout corps est contenu & a des parties; ce que la plus part des peuples a bien cognu, comme recite Numenius Pythagoricien; & n'estant point corps, il ne peut estre en vn lieu, ny en tout, ny en partie: dont nous pourrions dire; à parler estroictement; Qu'il n'est en aucune part: c'est à dire, que nulle partie d'iceluy ne touche en aucun lieu designé. Cependant comme il a fait toutes choses par la vertu de son Estre, icelle vertu penetre, remplit & contient toutes choses; & par ce qu'elle n'est point diuisible, elle est toute en tout; & toute en chacune partie; & par ainsi il est luy mesmes

Simple.

Numenius περὶ τ' ἀγαθοῦ.

Incorporel.

Locus consideratur aut vt res creata, aut vt contẽtiuus locati. Illo modo, Deus est vbique: hoc modo, nusquam.

mesmes, c'est VBIQVE, ce tout par tout, auquel subsistent toutes choses; encor que determinéement il ne soit en aucune. Nous en auõs vne image en nostre entendement; qui n'est toutesfois qu'vne vaine ombre; car toutes les choses que nous auons conceuës, par ce qu'elles sont moins que nous, y sont sans qu'il s'y mesle; & iceluy par vne certaine façon les touche toutes, encor qu'il ne soit compris en aucune. Or si toutes ces choses sont en nostre esprit, par ce qu'elles y sont entrees par nos sens; combien plus seront toutes Essences en Dieu; & luy en toutes, duquel elles sont sorties, & duquel la seulle conception les a produites? N'imaginons pourtant icy aucun meslinge. La lumiere du Soleil, est vniement continuee par tout; elle ne peut estre diuisee en parties, ny enclose en aucun lieu, ny separee de sa source: elle penetre par tout, elle emplit tout, elle est presente à tout ce que nous voions; ie dis; comme les Theologiens parlent; en essence, en puissãce & en presence. L'air reluit de sa presence, & s'obscurcit de son absence; & nous apperceuons l'vn & l'autre: neantmoins elle ne se mesle point auec iceluy, & ne luy laisse rien du sié. Or, oserons nous conceuoir moins de ceste lumiere intelligible, si nous en voyons vne telle de nos yeux? et trouuerons nous estrange qu'elle soit par tout & nulle part; veu que d'vn corps nous voyõs partir vne chose incorporelle, qui sans en toucher aucune, les esclaire toutes? Et si vne lumiere luit en tout ce qui luit; vne telle essẽce sera elle point en tout ce qui est? Et veu que les choses ne pou-

Vbique & nullibi sed nullibi neque circũscriptiuè neque definitiuè, Vbique autem repletiuè.

uoyẽt eſtre faites ſans que la vertu de Dieu; qui eſt ſon eſſence meſmes; fuſt preſente à toutes & à chacune d'icelles;rien l'empeſchera-il d'eſtre encor preſent à toutes? Or cõme par la diſpoſition des yeux, des lucides, & des ſubiects diuers la lumiere du Soleil a diuers effects; auſſi eſt diuerſe la preſence de Dieu à diuerſes choſes; ſans toutesfois qu'il ſe diuerſifie. *Il eſt*, dit S. Auguſtin, *en ſoy-meſmes, comme le commencement & la fin; Au monde, comme l'autheur & conducteur d'iceluy; en ſon Egliſe, comme vn pere de famille en ſa maiſon; en nos ames, comme vn eſpoux en ſa chambre; és iuſtes, comme aide & protecteur; és reprouuez, comme tremblement & horreur. Nul ne s'enfuit de luy qu'à luy, de ſa ſeuerité à ſa bonté &c. Car quel lieu*, dit il, *rencontrera il fuyant s'il n'y trouue ta preſence?* Donq la meſme preſence qui a aſſiſté à la facture de toutes choſes; eſt preſente à chacune pour les conſeruer toutes; & abſente neantmoins de toutes & de chacune, cõme lors qu'il n'y auoit aucunes choſes: par ce que nulle ne la contient ny partie d'elle; mais elle toutes choſes. Or il faut encor paſſer vn poinct plus outre. Dieu, diſons nous, eſt preſent par tout. Il eſt donq infiny; & toutesfois il n'eſt contenu en aucun lieu, car il n'eſt point corps: S'enſuit donq qu'il n'eſt point infiny en corps, mais en eſprit; & non en quãtité, mais en bonté & en vertu, & ſi mieux encor ſe peut dire. Ainſi n'imaginõs point vne maſſe comme les ignorants. La maſſe des choſes, cõme nous voyons, eſt ce qui les rend inhabiles à action; au contraire, plus vne choſe eſt ſpirituelle, & plus elle eſt actiue. Celuy donq qui eſt l'action de toutes les puiſſan-

S. Auguſt. ſur les Pſal.

1. Phyſiq. chap. 2. &c. ἐν τῷ ἀπείρῳ. Infiny.

Infinitus non extenſiuè ſed intenſiuè.

puissances, doibt estre vn esprit infiny en puissance; & toutesfois exempt de toute quantité, qui proprement n'est qu'impuissance; voire tellement infiny, que toute ceste infinité luy soit finie: c'est à dire, luy finy à soy-mesme; par ce qu'il n'est, & n'a rien hors de soy-mesme. Ainsi donq nous auons par raison, & le pourrions auoir par les dæmons mesmes, és Oracles sus alleguez, & par tous les Philosophes; Que Dieu est, immobile, immuable, sans commencement ne fin; simple, incorporel, infiny; qui sont tous noms par lesquels nous ne disons pas, quel il est; ains seulemēt, quel il n'est pas; non, di-ie, pour le conceuoir; mais pour ne nous deceuoir en nos vaines conceptions. Et de toutes ces negatiues nous n'apprenōs qu'vne seule affirmatiue, comme du commencement; à sçauoir, Que Dieu est son essence propre, ainsi qu'il dit à Moyse; puis qu'il est de soy, toutes choses de luy, & qu'il ne peut estre rien d'aillieurs; & puis aussi, que ce luy est mesme chose, estre grand & estre puissant que purement & simplement estre; c'est à dire, que nous le deuons entendre autant que nous pouuons, Bon sans qualité; Grand sans quantité; Eternel sans temps; tout present sans lieu, &c. Et pour conclurre ce chapitre, *ne pouuans* comprendre Dieu en son essence, *nous estudierons* à approcher de sa cognoissance *en trois façons*, le considerant en ses effects; mais le *conceuant infiniement* au dessus de ceux, qui nous *semblent les plus* grands: és perfections que nous *apperceuons en* toutes choses, comme bonté, verité, *sagesse, iustice*, vie, vnité &c. mais le conceuant

 vne

vne seule perfection, si nous pouuons, qui les embrasse toutes vniement; & chacune encor infiniement au dessus du plus haut degré de perfection que puissions imaginer. Et finalement és imperfections, qui sont en toutes choses, comme mutabilité, impuissance, materialité &c. les conceuant eslongnees de son essence infiniement plus que nous ne les en pouuons eslongner en nostre esprit. Mais quand nous y aurons bien trauaillé, encor n'aurōs nous appris, qu'à n'ignorer nostre ignorance. Et pourtant pour ne nous perdre en le cerchāt, le plus seur est, de le posseder en l'aymant, seruant & adorant, dont iceluy par son amour enuers nous, nous face la grace. Amen.

CHAP. V.

Qu'en l'vnique Essence de Dieu subsistent trois personnes; ce que nous appellons Trinité.

OSONS encor vn peu plus auant, non par le discours temeraire de l'homme, mais par la misericordieuse conduite de Dieu, qui s'est daigné reueler à nous en ses Escritures; & voyons, ce que la raison d'elle mesmes n'eust iamais trouué, s'elle le nous aydera maintenant à l'approuuer. Car il est d'elle enuers Dieu en quelque maniere, comme de nostre œil enuers le Soleil. Le Soleil, ny rien soubs le Soleil ne se peut bien voir sans le Soleil: ny Dieu, & ce qui est de Dieu, sans Dieu, quelque bon œil ou esprit que

que nous ayons. Mais quand le Soleil luit, nostre œil voit les choses qu'il ne voyoit pas, & en iuge à son aise; encor que ce soit le mesme œil, & en luy la mesme vertu visiue, qui en soy n'a point receu d'accroissement. Et quand aussi il a pleu à Dieu nous reueler vne doctrine, celle mesme raison qui ne l'eust iamais aperceuë la voit, la discourt & l'approuue; sans toutesfois qu'en elle y ait nouuelle vertu ny changement. Nous auons conclu par la raison, que Dieu est vne tressimple essence. Nous croyons par la reuelation du Ciel, qu'en ceste tressimple essence y a trois personnes ou subsistences. Iamais la raison ne fust venuë à le trouuer: Car nous ne pouuõs distinguer, que ce que nous pouuons comprendre; & la raison toutesfois nous seruira à l'approuuer.

En premier lieu nous auons desia recognu en Dieu par ses effects, vne nature, ou vertu actiue: (il en faut parler en langage humain puis que le diuin nous est incognu) qui est le Principe & motif de toutes choses. Et en chacun de ses effects nous voyons vn art singulier; & en la liaison qui est entre tous grands & petits, vn ordre admirable, comme cy deuant nous auons discouru: & ne voyons *ordre ny art* que là où il y a intelligence: S'ensuit *donq, Qu'en* Dieu, dont ce grand ordre & art sont *partis, l'intelligence* soit tressouueraine. Derechef, *comme ainsi soit* que des choses de ce monde, les *vnes entendent*, les autres non; toutes neantmoins sont *destinees à* vn certain but, & vne certaine fin: le Soleil *pour faire* le iour, & pour eschauffer; la Lune

La generation du Fils ou seconde personne.

Lune pour esclairer les tenebres ; tous les Planetes & Astres pour marquer les saisons; & ainsi de toutes choses. Nul ne chomme en son chemin ; nul ne se destourne de sa fin : Et la plus part toutesfois ne se la pouuoyent prescrire. Car le Principe de toute fin est intelligence, & en plusieurs d'icelles il n'y en a point. Il faut donq que Dieu qui les a faites, leur ait ordonné leurs fins ; & partant ait eu vne intelligence pour elles. Or ces choses sont innombrables, & leurs fins accouplées comme elles sont les vnes aux autres, monstrét qu'elles ont toutes leur commencement d'vne mesme intelligéce. Il faut donq, que ce commun autheur de leur Estre ; à sçauoir le souuerain Estre, soit aussi vne souueraine intelligence, qui departe les effects d'intelligence à tant de choses qui n'en ont point. En apres, les choses qui ont intelligence, sont celles qui disposent & ordonnent des autres, & non au contraire. L'homme bastit, plante, nourrit bestiail, & fait mesnage de tout cela ensemble. Des hommes mesmes les plus entendus font les loix, & veulent gouuerner les autres; bref, naturellement ce qui n'a point intelligence, sert comme d'instrument à qui en a; & qui moins en a, à qui en a le plus, & nulle part en nature ne se trouue le contraire: Et, comme nous auons prouué par tous les Philosophes mesmes, Dieu a fait toutes les intelligences, tant separees que liées aux corps, leur assignât leurs offices & leurs fins; Et par ainsi est leur Principe & leur fin mesmes. Il faut donq derechef, que ceste intelligence en Dieu soit tressouueraine; à sçauoir, selon que par les effects

exterieurs

exteneurs nous la pouuons descrire, vne faculté, si ainsi se peut nommer, selon laquelle il exerce tresſagement, ceste vertu, puissance, & nature actiue que nous remarquons en ce monde en toutes choses, mais dont toutesfois le principal acte demeure & reside en luy. Or nous auons prouué que Dieu est infiny; & puis qu'ainsi est, rien ne se peut cõsiderer en luy, qui aussi ne soit infiny; autremẽt il seroit finy & infiny tout ensemble. Et infiny ne seroit-il pas, s'il pouuoit auiourd'huy entendre ce qu'il n'auroit entendu parauant. Il faut donq, que de toute eternité il entende ce qui a esté, qui est, & qui sera; le tout, les genres, les especes, les indiuidus, les origines, progrez, & successions; les faits, les dits, & les pensees, &c. c'est à dire, que ceste intelligence en Dieu soit eternellement infinie. Et derechef, l'intelligẽce est vn acte qui demeure & reside en celuy qui l'a, sans passer en la chose exterieure: car si nous entẽdons le cours du Soleil, nous en sommes plus entendus en nous-mesmes; mais le Soleil n'en est rien alteré pour cela. Et nous auõs ià dit, que Dieu est tressimple, & qu'en iceluy n'y a rien qui ne soit son essence: S'ensuit donq, que Dieu n'a pas seulement intelligence; mais que son intelligẽce est son essence mesmes. Or voyons maintenant ce qu'engendre ceste intelligence. Nous auõs dit que Dieu est vne pure action, & que de toute eternité il agit; & estant d'autre part tressimple, il n'y a rien en luy qui n'agisse; dont s'ensuit, qu'eternellement ceste intelligence est en actiõ. Or en quoy donq? Et quel aura esté son obiect? Certes ne rencõtrant par tout

que

que soy-mesmes, Dieu conceuoit donq & entendoit soy-mesmes: Et falloit bien qu'il s'entendist, veu que la principale sagesse est de se cognoistre, laquelle ne luy pouuoit defaillir. Il falloit donq, que cest entendement diuin, comme la face en vn miroir, fist vne reflexion contre soy-mesmes; comme fait nostre esprit quand il veut considerer sa nature propre, & par ceste reflexion conceust & engẽdrast en soy vne image parfaite de soy-mesmes; qui est ce qu'en la Trinité nous appellons le Fils, le Verbe ou la Parole, l'Image viue & parfaite, & la Sagesse du Pere. Or ceste intelligence est actuellemẽt eternelle, & eternellement actiue. Et pourtant nous disons que ceste secõde personne qu'elle engendre, est aussi eternelle: Et Dieu en son intelligence n'eust pas rien conceu, qui fust moins que soy-mesmes, car elle est égalle à luy: & ce que nous ne nous cõprenõs point, vient des tenebres & de la pesanteur de nostre chair, qui nous rend inégaux à nous mesmes. Nous disons dõq, que le Fils est égal au Pere, & l'image au Patron: mais qui plus est, l'Estre du pere & son entendre est tout vn: Et son Estre entendu de soy n'est autre chose que l'estre du fils; lequel est conceu & engendré par l'intelligence qu'a le pere de soymesmes: dont nous concluons derechef, que l'essence du pere est l'essence du fils; qu'elles ne different que de relation, & par ainsi qu'ils sont coëternels, égaux, & coëssentiels; qui est ce qu'on nous en enseigne en l'Eglise. Or ceste seconde personne pour diuers respects est signifiee par diuers noms. Elle est ordinairement appellee

pellee Fils : par ce que c'est vne Conception de l'intelligence qui est en Dieu, & vne parfaicte ressemblance d'iceluy : en quoy, nous auons à considerer, que selon la diuersité des natures les engendrements aussi sont diuers. Car toute vie, s'il faut ainsi parler, engendre son fils en elle mesmes premier que de le mettre hors : & plus excellente elle est, & plus aussi luy est intime ce qui en procede. Aucuns ont douté de là, si le feu estoit animé; par ce qu'il engendre vn feu semblable à soy : mais comment qu'il en soit, comme les Elemens tiennét le plus bas degré en la nature; aussi fait le feu en sa façon d'engendrer, ne le pouuant sinon hors soy, & par l'application d'vne matiere exterieure. La plante conçoit vn humeur en soy qui vient en bourgeon, & puis en fleur, & puis en fruit; & ce fruit estant meur tombe en terre, & y produit vne autre plante. Or ceste seconde plante là viuoit en la premiere premier qu'en soy, & les animaux viuent, meuuét & sentent és ventres des meres auant que d'en sortir; qui est encor vne generation plus intime. La vie sensitiue, conçoit vne imagination qui se thesaurize en la memoire; mais comme elle procede des sens & sensibles, aussi sort elle de soy-mesmes. La vie intellectuelle a ses conceptions & enfantements plus intimes que tout cela; car elle a sa reflexion contre elle mesmes, & demeure en elle mesmes; & nous appellons ses actions vulgairement conceptions, comme les doctes appellent leurs liures, leurs enfans. Mais encor y a il celà, qu'és hommes elle procede de l'imagination qui luy est

Pourquoy la seconde personne s'appelle Fils, Parole, Sagesse, &c.

est chose exterieure : par ce que rien ne peut entrer en l'entendement que par les sens ; & d'auantage, que la chose entẽdue & l'intellect n'est pas en nous tout vn. Dieu seul comme il est toute vie, & sa vie toute intelligence ; qui est le souuerain degré de vie ; a sa conception & generation tresintime : car il conçoit en soy & de soy : & sa conception est generation : & ceste generation demeure en luy mesmes, son intelligence ne rencontrant eternellemẽt par tout que son essence mesmes. Et c'est ceste seconde personne, que nous appellons Fils, & auquel ce nom conuient d'autant plus proprement, que sa resemblance est plus parfaicte, & sa generation ou filiation plus intime, que toutes ces generations que nous voyons communement, & autres que puissions imaginer. Nous l'appellons aussi λόγον, qu'aucuns interpretent le Verbe, ou la Parole ; & les autres la raison, l'vne & l'autre signification ordinaire au mot & conuenable (autant que les choses diuines se peuuent representer par voix humaines) à ce qu'on veut signifier par iceluy. Quand nous disons la Parole, c'est selon la doctrine des Philosophes, qui remarquent en l'homme double parole, l'vne en l'entendement, qu'ils appellent parole interieure, que nous y conceuons auant que prononcer ; & l'autre image sonante de celle là, laquelle s'exprime par nostre bouche, qu'ils appellent, parole vocale. Et nous sentons l'vne & l'autre à chaque mot que nous voulons prononcer : Et mieux encor le pourroyẽt obseruer ceux qui n'auroyent appris aucun langage ; par ce qu'ils ne lairroyent

Voyez Mercur. Trisme. chap. 12. du Poemander.

royent

royent d'auoir ces concepts interieurs en eux. Car l'entendement ou intellect sur la chose qui luy est proposee, conçoit soudainement vne parole interieure; & engendre ceste conception, comme par vn subit esclair, en nostre esprit: & puis nostre esprit l'explique plus à loisir auec la voix: icelle toutesfois ne peut pas parfaictemẽt representer l'interieur; dont nous voyons que plusieurs ont de belles meditations qu'ils ne peuuent exprimer; & ceux qui les expriment ou par la voix, ou mesme par escript, se desplaisent en leurs œuures, les ayans conceuës beaucoup plus belles en leur entendement. La parole de l'entendement, c'est la raison mesmes: la parole de l'esprit ratiocine & discourt; & la voix prononce, & chacune est image de sa prochaine: & telle qu'est la proportion de la voix ou parole vocale, à la parole de l'esprit; telle est-elle de la parole de l'esprit à la parole de l'entendement. La voix a besoin d'air, & est diuisee par parties, & luy faut du loisir. L'esprit est indiuidu; mais si luy faut-il du temps pour passer d'vne conclusion en l'autre. L'intellect moins qu'en vn moment fait son action; & par vn seul acte emplit tellement l'esprit & le discours, qu'il est contraint pour vn d'en faire plusieurs. Et ceste diuersité peut chacun remarquer en soy-mesme; encor que tous ces actes semblent se faire ensemble, comme le tonnerre & l'esclair. Or nous appellons donq en Dieu ceste conception que son intellect a conceu eternellemẽt de soy-mesme, Parole, qui est l'image parfaite de son intellect; & son intellect Dieu mes-

Rapida quadam coruscatione perfundit animum.

Vox profert, animus ratiocinatur: mentis verbũ ipsa ratio est.

F mes:

mes:Et derechef nous l'appellons auſſi Raiſon; par ce que la Raiſon n'eſt autre choſe qu'vne fille & parole de l'entendement. Et par icelle parole nous diſons que Dieu a fait toutes choſes. Car comme l'artizan fait ſon ouurage par la forme qu'il en a conceuë premier en ſon entendement qui eſt ſa parole interieure: ainſi Dieu par ceſte parole comme par ſon art interieur, a baſty le monde & tout ce qu'il contient:Car celuy qui eſt Vn, toutes choſes, conçoit en ſe conceuant toutes choſes. Bref, nous l'appellons auſſi la Sageſſe du Pere, voire purement & ſimplement la ſageſſe. Car ſageſſe en l'homme meſmes n'eſt qu'vne habitude procedante de plusieurs conceptions ou paroles interieures; par laquelle noſtre entendement ſe parfait en la cognoiſſance des choſes hautes. Or Dieu eſt la hauteur des hauteurs, & par ceſte conception de ſoy-meſmes ſe cognoiſt ſoy-meſmes; ſauf que ce qui nous eſt habitude luy eſt eſſence; & qu'il eſt le ſubiect de ſa ſageſſe meſmes; au lieu que la vraye ſageſſe de l'homme n'a autre ſubiect que Dieu. Or y peut-il auoir plus grande ſageſſe en luy que la cognoiſſance de ſoy-meſmes? Et ceſte cognoiſſance eſt-elle pas née de l'entendement?

La proceſſiõ du S. Eſprit, ou troiſiéme perſonne.

Venons à la troiſieſme perſonne. Nous auons recognu en ceſte treſſimple eſſence de Dieu vne nature actiue, & auec icelle vne intelligence ſelon laquelle ceſte vertu exerce ſes actions. Or en ceſte meſme eſſence, outre l'intelligẽce y auroit-il point auſſi vne volonté? Si nous conſiderons toutes les choſes du monde, nous y trouuerons touſiours quel-

quelque espece de volonté tendante à leur bien particulier: & plus d'intelligence elles ont, & plus aussi ont elles de volonté; par ce que tant plus le Bien est cognu, & plus il est desiré; & plus aussi il est desiré, & plus est la volonté vniforme & moins departie. Ie laisse les choses insensibles, les plantes, les herbes, les pierres mesmes, qui ont certaines inclinations naturelles assez remarquées par les rechercheurs de nature: mais il ne se peut nier, que les animaux n'ayent vn appetit sensitif, pour poursuiure ce que leurs sens leur appréd estre leur bien. Les hommes aussi courent de toute leur volonté apres leur bien pretendu; qui apres l'honneur, & qui apres les richesses, & qui apres le plaisir: & plus ils le cognoissent ou pensent cognoistre, & plus y bandent ils leur volonté; & plus ils en tiennent & possedent, & plus y tiennent ils leur cœur fiché. Seulement leur entendement enchanté par la vanité s'abuse à choisir le mal pour le bien: & fait consequemment degenerer leur volõté qui deuoit estre intellectuelle, en vn appetit bestial & charnel. Les Anges, dient les Philosophes, ont aussi vne volonté, & plus vne & plus viue; mais, comme par leur entẽdement ils cognoissent le Bien mesmes, à sçauoir *Dieu*; aussi ont ils tousiours leur volõté arrestee en luy seul, sans la destourner à tãt de diuers *obiects*, qui ont accoustumé de nous amuser. Or *celuy qui* l'a dõnee & imprimee à tous, l'auroit-il *point en* soy? Et celuy qui a departy tant de biens *à toutes* choses; à qui plus, & à qui moins, leur a-il *pas* voulu ces biens là? Et celuy en la contempla-

F 2 tion

tion duquel les plus heureux esprits paissent leur volõté, a-il pas ce plaisir; puis qu'il se cognoist parfaictement; de se contenter parfaictement en soy? Et ce plaisir, qu'est ce autre chose qu'vne pleine volonté; voire pleine à suffisance de ce vray bien qui suffit à soy mesmes, qui est le seul & propre obiect de la vraye volonté? Derechef, la nature de la volonté est d'appliquer toutes puissances à leurs actions. Pour neant entẽdons nous si nous ne voulons entendre; pour neant voyons nous si nous ne voulons voir; pour neant pouuons nous si nous ne voulons pouuoir. Et cela se voit iournellement en toutes nos actions, qui ne viennent point en effect, s'elles ne sont comme animees & poussees par la volonté. Or nous voyons que Dieu a appliqué sa puissance, en faisant plusieurs choses; voire infinies & infiniemẽt diuerses. S'ensuit donq qu'il a voulu faire; qu'il a voulu l'vne pour vne fin, & l'autre pour l'autre; & toutes cependãt pour luy mesmes; & par consequent aussi, qu'il a vne volonté. Et ceste volonté autant que nous la pouuons remarquer par les effects; c'est vne faculté par laquelle il applique sa Vertu actiue quand & comme bõ luy semble; comme selon son intelligence il la conduit aussi & exerce, encor que son principal acte se face en soymesmes. Or c'est toutesfois tousiours parlé à la façon des hommes. Car si en nostre ame propre nous auons pene à distinguer les facultez de volonté & entendement, pour la conionction qui est entre elles; à plus forte raison en ceste simple essence, qui est infiniement plus vne; deuons nous iuger

que

que tout cela n'est qu'vn en soy, encor que selon quelque raison elles different. Dieu entend: mais nous auons prouué qu'estre & entẽdre en luy n'est qu'vn. Dieu veut aussi: mais vouloir & entendre en soy, luy est aussi tout vn. Et par ainsi les trois reuiẽnent à vne essence. La raison est toute claire. C'est que la volonté non plus que l'intelligence n'est pas vne action qui passe en la chose exterieure, mais qui demeure au voulant. Car que nous voulions quelque chose, nous en pouuons sentir en nous quelque alteration; mais la chose ne s'en sent point. Or nous auons prouué que tout ce qui est ou reside en Dieu, est son essence mesmes: & d'auantage Dieu ne veut que selon qu'il entend; car le bien cognu est l'obiect de la volonté, & iceluy n'entend que par son essence. S'ensuit donq, Que le vouloir, comme l'intelligence en Dieu est son essence mesmes, qui est en son Vnité, Pouuoir, Intelligence, & Vouloir. Or voyons maintenant ce qui procede de Dieu par sa volonté. Desia auons nous dit, Que Dieu est vne pure action; & d'auãtage qu'il est tressimple; il agit donq de toute eternité, & tout ce pareillement que nous considerons en son essence. Or nous y auons consideré vne intelligence par l'action de laquelle il se cognoist; & vne volonté par laquelle veu qu'il se cognoist, il ne peut que se vouloir soy mesmes. Et ceste intelligence par vne reflexion de soy sur soy mesmes nous a engendré vne seconde personne que nous appellons le Fils & la Sagesse du Pere. Ceste volonté donq qui eternellement agit, n'ayant aussi obiect que soy mesmes;

mes, par son action se reflechit aussi sur soy, & se plaist en ce Bien infiny qu'elle y cognoist, & s'espád totalement à l'aimer; & par ceste action, nous produit, s'il faut ainsi parler; vne troisiesme personne, que nous appellós l'Esprit de Dieu, & le Sainct Esprit; à sçauoir la charité & dilection du Pere, & du Fils; du Pere intelligent enuers le Fils conceu & engendré par son intellect; & du Fils reciproquement enuers le Pere, recognoissant du Pere tout ce qu'il a & tout ce qu'il est. Or ceste volonté est l'Essence de Dieu mesmes, & par consequent eternellement actiue & actuellement eternelle: Car en l'Eternel il n'y a rien qui ne soit eternel; & en vn pur acte, qui ne soit acte; & de tels ne peut rié proceder qui ne leur soit semblable. Il faut donq que cest Esprit, ceste Dilection, cest Amour soit aussi actuellement eternel. D'auantage, la volonté s'estend autant que l'intellect; car nous auons dit que vouloir & entendre en Dieu n'est qu'vn, & l'intellect comprend parfaictement la chose entenduë; & ceste chose entéduë, c'est la chose aimee, à sçauoir, Dieu mesmes. La volonté donq s'estendra par son action, qui est l'Amour & Dilection autant que Dieu mesmes; & par ainsi ceste troisiesme personne est egale à la seconde & premiere. Or icelle encor procede de la volonté; & la volonté est l'essence de Dieu; & de ceste essence ne peut rié proceder qui ne soit son essence. Elle n'est donq pas coëternelle & egale seulement; mais aussi coëssentielle. Derechef, nous voyós, qu'en nous tout acte de volonté est precedé par quelque acte de l'intellect; car

nous

nous voulons les choſes par ce que nous les penſons entendre; & les deſirons pour le bien que nous apperceuons; & l'amour ne peut eſtre en l'aimant que par la cognoiſſance de la choſe aimee; dont auſſi la volonté n'eſt autre choſe qu'vn appetit intellectuel. Ceſte troiſieſme perſonne donq ne procede pas ſeulemẽt de la premiere par la volonté; mais auſſi par l'intellect, & par la cognoiſſance qu'il engendre. Et par ce qu'elle procede des deux, & non par voye de ſimilitude; ains par acte de volonté, nous l'appellons procedante; & non engendree: qui eſt en ſomme la raiſon de tout ce qu'on nous en enſeigne en l'Egliſe. Cependant quand nous diſons que l'action de l'intellect precede l'action de la volonté, ce n'eſt pas pour en ces perſonnes imaginer vn deuant ny vn apres; ains ſeulemẽt pour expliquer ceſte proceſſion par ordre de nature; que nous ne pourrions pas ſi bien par la verité de la choſe; comme ſi nous diſions, Que le Fils eſt conſideré deuãt le S. Eſprit, comme la cognoiſſance auant le deſir de la choſe; par ce que s'ils euſſent peu auoir commencement, le Fils y euſt eſté le premier. Quant aux noms nous l'appellons plus ordinairement S. Eſprit. Sainct, par ce qu'en Dieu n'y a rien qui ne ſoit pur & ſainct; pour le diſcerner de tous autres Eſprits. Eſprit, par ce que nous appellons cõmunement Eſprits, les choſes dont le commencement du mouuement nous eſt caché, comme les vents, dont le Principe eſt incognu; la reſpiration des arteres, qui procede d'vn Principe interieur qui nous eſt caché, &c. en ſomme; par ce qu'ẽ

Pourquoy appellee S. Eſprit Dilection, &c.

πνεύματα.

toute chose qui a vie, le poussemẽt interieur procede de quelque espece de volõté par vn certain esprit. Or la dilection n'est autre chose qu'vn poux latent de la volõté vers la chose aimée; cõme aussi le bien que nous receuõs de son amour, c'est par vne secrete & insensible trãspiration, qui opere en nous sans que nous aperceuiõs bonnement d'où elle vient. Et derechef, nous l'appellõs aussi dilection ou charité; par ce que toutes les actiõs de la volõté sont en l'amour ou dilection, cõme en leur racine; ne plus ne moins que toutes les actions de l'intellect diuin se viennẽt rencõtrer en la Sagesse. Car ce que nous desirons vne chose ne l'ayãt pas, ou nous resioüissons l'ayant; n'est que par ce que nous l'aymons; comme aussi ce que nous la craignõs; & ce qu'elle nous fasche, ne vient que d'vne haine qui ne peut auoir lieu en Dieu, au vouloir duquel riẽ ne peut s'opposer. Et par ainsi cõme nous auõs Dieu de Dieu par l'actiõ eternelle de l'intellect; à sçauoir le Fils du Pere: aussi l'auõs nous derechef par les actions conioinctes de l'intellect & de la volõté; à sçauoir le S. Esprit ou la dilection des deux. Dont nous concluõs trois personnes ou subsistences distinctes en vne essence; non pour exclurre la simplicité qu'il faut tousiours estroitement retenir; mais pour en icelle exprimer aucunement la diuersité, qu'il ne faut ignorer; à sçauoir la puissãce du Pere; la Sagesse du Fils; & la bõté de leur Amour; duquel, par lequel, & auquel il a pleu à ceste vnique ineffable essence creer, former & aimer toutes choses. Or il y a encores plus. C'est; cõme en ceste essẽce ces trois subsistẽces sont; qu'aussi n'y

A quo, per quem, & in quo.

ſi n'y en peut-il auoir d'auantage : ce qui ſe peut eſ- claircir par meſme raiſon. Qui niera, comme nous auõs veu, en Dieu, intelligẽce & volõté ; niera qu'il ait rien fait ; & qu'il face rien : car tout ce que nous voyons icy bas, eſt marqué de l'vn & de l'autre. Et qui cõfeſſera auſſi cõme toutes choſes le preſchent, qu'elles ſont en luy ; cõfeſſera pareillement le Fils & le S. Eſprit ; la Sageſſe & la Dilection ; car ce ne ſont qu'actiõs de ces deux, qui ne peuuẽt eſtre ſans leur action ; ny icelle eternellement, qu'en Dieu meſ- mes. Or cõme nous ne pouuõs imaginer Dieu ſans ces actiõs ; auſſi n'en pouuõs nous cõſiderer qui de- meurent au dedans d'iceluy autres que celles là ; ny par conſequent autres ſubſiſtẽces qui en procedẽt ; dõt auſſi nous diſons qu'vne quatrieſme perſonne n'y peut eſtre admiſe. Pour exẽple, nous dirõs qu'il eſt Createur, & dirons vray ; & y trouuerons auſſi vne relation enuers les creatures. Mais ceſte vertu de creation procede de la puiſſance qui eſt au Pere, & n'eſt point vne action qui demeure en dedans ; ains qui paſſe directement en la choſe creée ; qui eſt au regard du Createur, vn Rien aupres de l'Infiny, dont elle ne peut tenir ce reng là. Diſons auſſi, qu'il eſt Sauueur. C'eſt tout vn : c'eſt, comme nous ver- rons apres par ſon fils ; & qui plus eſt, c'eſt vne actiõ qui paſſe en la choſe ſauuee, & ne s'arreſte point en Dieu ſeul. Ce n'eſt donq pas pour eſtablir vne qua- trieſme relation, ny ſubſiſtence ; car elle doibt eſtre coëſſentielle. Bref, toute operation de Dieu ou pro- cede en dedans, & demeure en l'operant & en ſon principe ; ou bien procede en dehors, & paſſe en ef-

Trois perſonnes & non plus.

fect exterieur. Ce qui procede en dedans ne peut estre d'autre essence que la chose dont il procede; car en Dieu n'y a qu'essence; & en ceste essence ne peut demeurer qu'essence mesmes. Ce qui procede en dehors est tousiours de diuerse essence; comme sont les creatures & effects de Dieu, qui n'aprochét en rien de l'essence du Createur. Ce qui fait l'operatiō en dehors, c'est la puissance, accompagnee toutesfois d'intellect & de volonté. Ce qui fait operation en dedans, c'est l'intellect & la volonté & rien autre; cōme nous pouuons mesmes iuger en nous, qui n'en sommes qu'vne bien sombre image. Et comme pour voir le tableau d'vn peintre, ou les vers d'vn Poëte, nous n'imaginons pas qu'il y ait pourtant en son ame superieure, vne faculté peignante ou versifiante; mais les referons & toutes leurs semblables à l'entendement & volonté: Ainsi & à plus forte raison, de tous les ouurages & effects que nous voyons de la puissance de Dieu, nous ne pouuons considerer autres personnes ou subsistences en luy, que celles qui procedent par l'intellect & la volonté; qui seules, & non autres peuuēt estre coëssentielles en luy. Or l'intellect & la volonté en Dieu sont essence: & son essence est tres-vne & tres-simple. Et d'auātage le Verbe ou la Parole ne conçoit point vne autre parole; ains se tourne totalement vers le Pere; ne l'Esprit vn autre amour que des deux: car il s'arreste & repose du tout en eux. Donq il ne peut proceder par l'intellect qu'vn seul Verbe; ny par la volōté qu'vn seul Amour; ny de ce Verbe, & de cest Amour en proceder vn autre. Et

In mente.

par

par ainsi nous demeurent ces trois personnes seulement; le Pere, le Fils, & l'Esprit; esquels deux le Pere conduit & aime toutes choses; par ce qu'il est luy seul toutes choses.

Or comme nous auons leu en la Nature qu'il y a vn Dieu, le trouuant escrit mesmes és moindres choses; aussi pouuons nous maintenãt remarquer les traces euidentes de ces trois subsistences ou personnes en vne Essence; comme la marque de l'ouurier qui les a faictes, és vnes plus, és autres moins, selõ leur dignité; telles toutesfois que nous ne les pouuions pas bien apperceuoir auant que la doctrine nous en fust reuelee: ne plus ne moins que lettres de chiffre, que nous ne pouuons lire ny demesler, si nous n'auõs d'aillieurs, ou par souspeçõ ou par autre voye quelque cognoissãce du subiect qu'elles portent. En toutes choses mesmes qui n'ont que le simple Estre, nous remarquons vne Vnité: car toutes choses sont entant qu'elles sont Vn. Et dés qu'elles laissent d'estre cest Vn, elles laissent par consequẽt d'estre. Puis nous y voyons vne forme ou figure; c'est la marque de ceste action intellectuelle, qui nous a engendré ceste forme essentielle & toute forme; à sçauoir ce Verbe ou Cõcept eternel, par lequel Dieu les a faictes. Et derechef vne inclinatiõ és vnes plus apparente, & és autres moins; és vnes de monter en haut comme au feu; és autres de descendre vers le centre comme à la pierre; en toutes de se tenir vnies en leur matiere & forme. C'est la marque de ceste volonté actiue, en laquelle il a pleu à Dieu s'incliner iusques à elles:

Traces de la Trinité au Mõde & en l'homme.

les: & de ceste Vnion, qui en procede, en laquelle il aime, contient & conserue toutes choses. Mais en aucunes de ce plus bas reng mesmes, il s'en voit presques vne image & non vne trace seulemēt. Car le Soleil engendre ses rayons, que quelques Poëtes appellent mesmes les Fils du Soleil; & des deux procede la lumiere, qui se communique par tout icy bas: sans toutesfois que l'vn soit deuant l'autre; ny le Soleil deuant les rayons; ny l'vn & l'autre deuant la lumiere: sinon en consideration de l'ordre & de la relation; c'est à dire, d'engendrez & de procedans; qui est vne apparente image de la coëternité. Es eaux pareillement nous auons la source en terre, & le ruisseau qui en bouillonne, & le fleuue qui se fait des deux, & s'espand de là bien loing. C'est vne mesme essence continuë & inseparable qui n'a ne premier ny dernier sinō en ordre, & non en temps; c'est à dire, selon que nous le considerons ayans esgard aux causes; & non selon la verité. Car la source n'est source que du ruisseau; ny le ruisseau ruisseau que de la source, ny le fleuue que des deux; & tous trois ne sont qu'vne eau, & ne se peuuent presques cōsiderer l'vn sans l'autre; encor que l'vn ne soit pas l'autre. C'est vne marque expresse des relations originelles, & des personnes coëssentielles en l'essence vnique de Dieu. Le mesme est il du feu, qui engendre le feu, & a en soy vne chaleur & vne splendeur inseparables: & autres exemples se trouueroyēt encor qui les voudroit rechercher. Es herbes & plantes il y a vne racine qui engendre vne tige ou sion; & ce sion s'estend puis apres en arbre.

Scaturigo, latex, amnis.

Elle

Elle ne se peut bien nommer ny considerer racine qu'elle n'ait engédré ce sion; car racine se dit à cause d'iceluy; & l'vn est donq aussi tost que l'autre. Et puis il y a vne seue qui passe de l'vn en l'autre, qui les ioinct, lie & vnit ensemble par vne cõmune vie; & sans ceste vie ne seroit, ny elle racine, ny luy sion; & par ainsi en effect, ils sont aussi tost l'vn que l'autre. Es animaux aussi chacun engendre selon son espece & forme, dont y a vn engendrãt & vn engẽdré; és hommes vn Pere & vn Fils; & de l'vn enuers l'autre, procede incontinẽt, par la cognoissance vne amour & vne charité naturelle, qui les lie & colle ensemble. Ce sont toutes traces ou images biẽ que grossieres de ce haut mystere: & aussi auons nous dit que nul effect ne represente sa cause; tant moins celle qui est en toutes considerations tres-infinie. Mais en l'ame humaine; quand ie dis l'ame, i'entés icy sa puissance superieure; l'image & semblance en est biẽ plus viue & plus expresse. En icelle premierement est vne nature & vertu actiue, & quasi vn pur acte, par lequel elle vit & donne vie & est en perpetuelle action: Les Latins l'appellent *Mens*, & appellõs la, l'Ame raisonnable; laquelle nous pouuons comparer au Pere. Icelle engendre vne intelligence, ou entendement; par lequel nous n'entendons pas seulement les autres choses; mais nous mesmes: & par l'intelligence derechef vne volonté, par laquelle nous aymons les autres choses, & la plus part pour nous mesmes. Ces trois puissances sont tresdistinctes en nous: car nous n'operons pas tousiours de l'intellect, ou de la volonté; & toutesfois

tesfois nostre esprit agit tousiours : Et d'auantage nous voulons souuent ce que nous n'entendons pas; & entendons aussi ce que nous ne voulons pas. Vouloir donq & entendre n'est pas tout vn. Neantmoins agir, entēdre, & vouloir, ne sont pas en nous ny trois vies, ny trois ames; mais vne vie & vne ame; voire si estroitement vnis en vne essence, que en mesme instant nostre esprit agissant en vne chose, entend la raison dont il la veut ou ne la veut pas; qui est acte de sa vertu, de son intellect & de son vouloir tout ensemble. Cependant ceste image est encores bien loing de la chose mesmes. Car ces trois facultez sont en l'essence de nostre ame, & quelques vnies qu'elles soyēt, l'vne n'est pas l'autre; mais en Dieu qui est tresun, l'estre est l'entendre; & l'entendre le vouloir, comme nous auons dit. Et derechef, de Dieu par son intellect & par sa volonté procedent deux subsistences; par ce qu'il n'entend & aime que soy-mesmes, & en soy toutes choses. De nostre ame par son intellect, ou volonté il n'en peut proceder; par ce que l'vn & l'autre encor qu'il soit en elle, prend ses subiects hors de soy; voire mesmes qu'elle ne se peut ny entendre ny aimer, si ces siennes facultez n'y sont acheminees par les choses exterieures. Et qui plus est, plus elle s'entēd, & plus elle s'estend à entendre autre que soy; & plus elle s'aime par vraye cognoissance, & plus cherche t'elle son contentement en l'amour d'vn, qui ne se peut aimer qu'en se haïssant; à sçauoir à contempler & aimer Dieu; & à se cognoistre & aimer seulemēt pour luy, à qui seul appartient d'entendre en soy, &

pour

pour soy aimer toutes choses. Mais il est desormais temps de voir ce que nous en dira l'antiquité, qu'il nous vaut mieux reseruer pour le chapitre suyuant. Et quant aux questions qui se peuuent faire par les Curieux sur cest article; nous leur respondrons tout en vn mot, Qu'ils nous dient comment ils sont engendrez; & lors qu'ils nous demandent la generation du Fils; Qu'ils nous dient la nature de l'esprit qui bat en leurs arteres; Et lors nous enquestent de la procession du S. Esprit. Que s'ils sont contraints de se taire en choses si vulgaires; qu'ils voyent tous les iours & qu'ils tastent en eux-mesmes; qu'ils nous permettent d'ignorer plusieurs choses, en celles, comme dit Empedocle, qu'œil n'a veu, ny aureille oüy, & qu'esprit d'homme ne peut cõprendre.

CHAP. VI.

Que l'ancienne Philosophie consent à ceste doctrine de la Trinité.

CERTES, comme nous auons dit, ceste doctrine n'est point nee au cerueau de l'homme, encor qu'elle y soit aucunement peinte, mais vrayement inspiree d'enhaut à noz premiers Peres: lesquels, dit Platon, estoyent meilleurs que nous, & plus prochains aussi de la Diuinité. De fait nous en voyons vn argument infallible; car les doctrines humaines, plus le Monde s'auance, & plus s'esclarcissent: Celle-cy au contraire, plus elle s'esloingne de ces premiers

Platõ en son Philebe.

miers fiecles, plus elle fe trouue obfcurcie, & n'eft en aucune part plus claire que pres de la fource, iufques à ce que par la naiffance du vray Soleil elle a receu plus grande clarté que iamais. Et pourtant quand Platon & Ariftote mefmes parlent de la Diuinité, de la Creation, & autres myfteres femblables; ils alleguent volontiers le dire ancien, le tefmoignage de l'antiquité venu de main en main, cõme le plus certain és chofes qui excedent l'homme: ce qu'ils exprimẽt ordinairemẽt par ces mots, ὥσπερ ὁ παλαιὸς λόγος, ὡς οἱ παλαιότατοι λόγοι, ὥς φασὶν οἱ ἀρχαῖοι καὶ οἱ πρεσβύτεροι, &c. ne l'eftimans pas moins qu'vne demonftration bien formee. Entre ces plus anciens nous rencontrons premierement Zoroaftre, que Plutarque dit auoir vefcu quelques milenes d'annees auant la guerre de Troye; mais qui eftoit, felon les meilleurs autheurs, des defcendans de Cham, & fut vaincu par Ninus Roy des Affyriens. D'iceluy font defcendus les Mages, c'eft à dire les Sages de Chaldee; & de ceux-cy ceux de Perfe, lefquels tenoyent en leur garde les Regiftres des Monarques d'alors, efcriuoyẽt leurs faits & ordõnoyent de ce qui apartenoit à la religion. Et voicy ce que nous en trouuons en leurs dicts recueilliz par les Anciens, qui vulgairement font appellez λόγια, c'eft à dire, Oracles. *Le Pere*, dit Zoroaftre, *a parfait toutes chofes, & les a donnees à vne intelligence feconde, que tout le genre humain tient pour la premiere*: & Pletho Gemifte Platonique dit, Que par cefte feconde intelligence, il entend vn fecond Dieu, qui fuit apres le Pere, & qui a fa generation du Pere, & que

Platon li. 3. de fa Rep. li. 10. & 12. des Loix. Ariftot. li. 1. du Ciel & li. 12. de la Metaphy. Plotin, fouuent, &c.

Les Chaldeens auoyẽt oüi parler de la Trinité.

Zoroaftre.

Plutar. au traicté d'Ifis & Ofyris.

Pline & Ariftote tefmoignent qu'il efcriuit plufieurs liures.

πάντα ἐξετέλεσε πατὴρ καὶ νῷ παρέδωκε δευτέρῳ, &c.

Pletho Gemiftus.

que les hommes ont estimé le premier, par ce que par luy Dieu a creé le Monde; mais que le Pere a creé les formes intellectuelles, & en a baillé la dispensation à ceste intelligence. Voilà donq vne seconde personne engendree du Pere. Proclus recite cestuy-cy: *Ceste intelligence ayāt seule pris vne fleur d'intelligence de la vertu du Pere, possede l'entendre, & la vertu de dispenser l'intelligence paternelle à toutes Sources & à tous Principes.* Elle a donq son estre & son intelligence du Pere, mais toutes choses de par elle. Mais ceux-cy qui se trouuent en son commentaire sur le Pārmenide de Platon sont admirables, & nous les traduiront en prose, pour mieux rendre le sens, encor qu'ils soyent alleguez en vers. *L'Intellect du Pere ayant deliberé par vn conseil arresté, espandit des Idees de toutes sortes, lesquelles toutes partoyent d'vne mesme fontaine, par ce que le conseil & la fin estoit du Pere; mais icelles furent diuisees par vn feu intellectuel en autres intellectuelles, distribuees comme par vn destin: car auant ce monde diuersifié, Dieu auoit produit vn exemplaire incorruptible d'iceluy, comme vn monde intellectuel & intelligible; au monde duquel le monde estant pressé, s'est trouué plein de toutes ces formes, desquelles il n'y a qu'vne gratieuse fontaine.* Et derechef: *L'Amour dium saillit premier de l'intellect, se vestant de feu, comme c'est vn feu de liaison, affin qu'il temperast les canaux des sources, estendant son feu par dessus.* Ce sont obscuri-

ἐκ πατρὸς ἀλοκῦς δρεψάμενος νόου ἄνθος &c.

Proclus lib.2. & 3. cōment. in Parmenidem Platonis.

Proclus lib.3. Νῦς πατρὸς ἐρροίζησε νοήσας ἄκμαδι βυλῇ Παμμόρφυς ἰδέας, πηγῆς δὲ μιῆς ἀποπτᾶσαι Ἐξέθορον, πατρόθεν γὰρ ἔην βυλή τε τέλος τε. Ἀλλ' ἐμερίσθησαν νοερῷ πυρὶ μοιρηθεῖσαι Εἰς ἄλλας νοερὰς, κόσμῳ γὰρ ἄναξ πολυμόρφῳ Πρύθηκεν νοερὸν τύπον ἄφθιτον, οὗ κατὰ κόσμον

ἴχνος ἐπειγόμενος, μορφῆς μετὰ κόσμος ἐφάνθη
Παντοίαις ἰδέαις κεχαρισμέναις, ὧν μία πηγή.
Proclus lib.3.

——ὃς ἐκ νόου ἔκθορε πρῶτος,
Ἑσσάμενος πυρὶ πῦρ συνδέσμιον, ὄφρα κεράσῃ
Πηγαίους κρατῆρας ἑοῦ πυρὸς ἄνθος ἐπίσχων.

tez qui leur sont accoustumees, mais esquelles toutesfois il est dit assez clairement, Qu'il y a vn Pere, vn Fils, vn Amour, qui est vne liaison: &, qui plus est, que cest intellect engendré est celuy par qui Dieu a basty le monde, & que de luy procede l'Amour diuin; comme cy dessus nous auons dit. En vn autre ils dient, que ceste intelligence paternelle a semé & inseré en nos ames vne semblance d'elle; mais qu'elle n'a point nostre volonté pour agreable, iusques à ce que nous sortions d'oubliance, nous resouuenans de la pure marque paternelle qui est en nous. Et derechef, Que ceste mesme, estant generatiue de soy, a, en considerant, ietté sur toutes choses vn lien ignee d'Amour par lequel elles se perpetuẽt à tousiours. Mais suffit que nous auons en ce que dessus, vn Eschãtillon de la Theologie de ces Mages, qui tenoyent trois Principes, qu'ils appelloyẽt, cõme nous lisons aillieurs, Oromases, Mitris, & Ariminis; Dieu, la Pensee & l'Ame; & que nous admirerions bien plus, si nous auions leurs liures, au lieu des Fragmens qui nous en restent. Or les Mages furent premierement en Chaldee. & nous lisons en Moyse en quelle estime estoit Balaam de pouuoir benir ou maudir les peuples & les armees. Et ce sont ces Chaldeens aussi dont l'Oracle d'Apollo respondit, Qu'eux & les Hebrieux, auoyent seuls la Sagesse en partage.

Mercure. Mercure Trismegiste, comme nous auons veu au 3. chap. recognoist vn seul Dieu, qui ne peut estre bien nommé que de deux noms, à sçauoir Bon & Pere. Iceluy, par ce qu'il est doüé d'intelligence, il l'appelle

Marginal notes: ὁ πατρικὸς νοῦς — πατρικῶ συνθήματος ἁγνῶ. — αὐτογένεθλος. — Μοῦνοι χαλδαῖοι σοφίαν λάχον ἠδ' ἄρ' ἑβραῖοι. — Les Egyptiẽs

l'appelle quelques fois Νοῦν, *Mentem*, Entendement; encor que le plus souuent il face difference entre le Pere & cest Entendement mesmes. Cela se voit quand il dit, *Ie suis Poemander, le Pasteur des hommes, l'entendement de l'essence qui est de soy, &c.* Mais voicy ses tesmoignages si clairs que rien plus. *Dieu*, dit il, *qui est aussi Entẽdement & Vie, & Lumiere, & Masle femelle engẽdra ou enfanta vne Parole, qui est vn autre Entendement Maistre-Ouurier de toutes choses; & auec icelle Parole vn autre, qui est le Dieu ignee & la Diuinité de l'esprit.* Voilà entendement engendré d'entendement; lumiere de lumiere; & outre cela encores vn esprit. Et derechef: *Ceste Parole de Dieu procedante, d'autant qu'elle est toute parfaicte & generatiue & maistresse ouuriere, tombant sur l'eau la rendit feconde.* C'est ce qui est dit en Moyse, Que Dieu dit, Et les eaux produirent incontinent. Et en somme, il attribue à ceste sainte Parole, comme il l'appelle, la generatiõ & propagation de toutes choses; comme il se peut voir de ligne en ligne. Mais voicy plus: *Ie suis*, dit Dieu, *la lumiere & l'entendement, ton Dieu, plus ancien que la nature humide, qui est sortie de l'ombre; & ceste Parole luisante qui procede de l'entendement, c'est le fils de Dieu. Ce qui voit & oit en toy, c'est la Parole du Seigneur; & l'entendement c'est Dieu le Pere: ils ne sont point differens l'vn de l'autre, & leur vnion est vnion de vie &c.* Et encor: *Ceste Parole Ouuriere du Seigneur de l'Vniuers est apres luy la premiere puissance, non creée, infinie, procedante de luy; elle commande à tout ce qu'il a fait, & c'est le premier-né du tresparfait, & son fils parfait, secõd & legitime.* Bref, il l'appelle Parole intelligible, eternelle,

τῆς αὐθεντίας νοῦς.

Merc. en son Poem. ch. I.

ὁ δὲ νοῦς ὁ θεὸς ἀρρενόθηλυς, ὢν ζωὴ καὶ φῶς ἀπεκύησε λόγον ἕτερον νοῦν δημιουργὸν &c.

Νοῦς πατὴρ τοῦ λόγου.

Mercure allegué par Cyrille liu. I. cõtre Iulian, & au Poem. chap. I.

ἐξ ἐκείνου προκύψασα.

τοῦ παντελείου πρόγονος καὶ γνήσιος υἱός,

immuable, incorruptible, qui ne croist ne descroist, seule à soy semblable, & premiere cognuë

Mercur. 1. διεξοδικῶν πρὸς Τατ. August. en l'oraison des cinq heresies

apres Dieu: et qui plus est, Fils vnique, Fils bien aimé, Fils du tressaint duquel le nom ne se peut nommer de bouche d'homme. Or est-ce pas l'appeller Coëssentielle, coëternelle, & creatrice de toutes choses? Et qu'est-ce que nous en puissions plus dire? De la troisiesme personne il parle plus obscurement. *Toute espece en ce monde*, dit il, *est viuifiee par vn esprit, vn esprit emplit toutes choses; le monde nourrit les corps, & l'esprit les ames: et cest esprit comme vn organe ou vne machine est subiect à la volonté de Dieu.* Mais

Mercure en sõ Asclepius chap. 3. & 7.

voicy quelque chose plus: *Toutes choses ont besoin de cest Esprit. Il les porte, nourrit & viuifie selon leur dignité, & procede d'vne fontaine saincte, & est le secours de tous viuans & de tous esprits.* Voilà pourquoy nous l'appellons Sainct, à sçauoir à cause de la source qui est la saincteté mesmes. Et affin que nous ne pensions que ce soit vne

Mercure au sermon sacré en son Poemandre. ch. 3

creature: *Il y auoit*, dit il, *vne Ombre infinie en l'abysme; l'eau par dessus, & vn subtil Esprit intellectuel, par la puissance diuine estoit en ce Chaos. De là fleurit vne saincte splendeur qui de dessous l'arene & la nature humide produit les Elemens & toutes choses: les Dieux mesmes qui habitent és Astres, prenoyent leur place selon qu'ils estoyẽt rengez par ce Diuin Esprit.* Il assistoit donq à la creatiõ des choses, & c'est ce mesme Esprit, dont il nous

Genes. 1.

est dit en la Bible, Que l'Esprit du Seigneur se reposoit sur la face des abysmes. Mais en quelques

Mercure en son Poem. chap. 13.

lieux il conioinct mesmes les trois personnes ensemble. *O vie*, dit il, *sauue en moy ce qui y est. O lumiere & Dieu*

& Dieu Esprit, illumine moy tout. O Ouurier qui portes πνευματο-
ton Esprit, que ta parole me regisse. Seigneur, tu es vn seul φορε.
Dieu. Item, *Il y auoit vne lumiere intellectuelle, auãt vne*
lumiere intellectuelle; & y auoit tousiours vn Entende- νοῦς νοὸς φω-
ment d'entendement lumineux, & n'y auoit autre chose si- τεινός.
non l'Vnion d'iceluy, vn Esprit contenant toutes cho- Cyrille contre Iulian.
ses. Hors cela n'y a ny Dieu, ny Ange, ny autre substance;
car il est Seigneur Pere & Dieu de tous, & en luy &
sous luy sont toutes choses. Et ayãt dit cela, dit Suidas, *Suidas in Mercurio.*
il adiousta ceste priere: *Ie t'adiure ô Ciel sage ouurage*
du grand Dieu, ie t'adiure ô voix que Dieu prononça la *Verbum vnigenitum.*
premiere lors qu'il fonda le Mõde: ie t'adiure par la Parole μονογενοῦς λό-
vnique, & par le Pere qui contient toutes choses, &c. Il γου.
n'y a celuy qui n'admire en cest Autheur les paroles
mesmes de S. Iean; & toutesfois ses liures ont esté
traduicts long temps auãt la venuë de Iesus Christ
par les Platoniques mesmes. Et ne faut s'esbahir si
nous en trouuons des lieux par cy par là qui ne
sont pas en son Pœmandre; veu qu'il auoit escrit
36525. volumes; c'est à dire, rouleaux de papier,
comme recite Iambliche. Or c'est, dit on, ce Tris- Iamblich. cha. 39. Des mysteres.
megiste, autrement appellé Theut, qui apprit à lire
aux Ægyptiens, qui leur inuenta la Geometrie, & Platon en son Phedre & Philebe.
l'Astronomie; qui partagea l'Egypte; qui laissa sa
doctrine cõtre les inondations, escrite en deux co-
lomnes, que Proclus dit auoir esté debout encores Eusebe De demonstratione. Iamblich. cha. 1. Proclus sur Platon.
de son temps: & bref, qui a esté reputé & honoré
comme vn Dieu entre eux. Et peut estre aussi que
ceste triple acclamation que faisoyẽt les Egyptiens
inuoquans le premier Principe, qu'ils appelloyent
Tenebres au dessus de toute cognoissance comme *Damascius* Platonique.

 l'En-

l'Ensoph des Hebrieux, ou la nuict d'Orphee, leur estoit encor demeuré de sa Theologie. Or voila desia Zoroastre & Mercure qui nous respondent l'vn pour les Perses & Chaldeens, & l'autre pour les Ægyptiens. Car les Sages, és choses de Sagesse doiuent estre creus pour toute la nation.

Les Anciens Grecs.

Orpheus. φθέγξομαι οἷς θέμις ἐστί, θύρας δ' ἐπίθεσθε βέβηλοις. *Item* εἰς δὲ λόγον θεῖον βλέψας, τούτῳ προσέδρευε, &c. *Clemens li.5. Stromat.*

Orpheus. καὶ μῆτις πρῶτος γενέτωρ, καὶ ἔρως πολυτερπής. *& in Argonautica* Πρεσβύτατόν τε καὶ αὐτοτελῆ πολύμητιν ἔρωτα, ὅσσα τε ἔφυσεν ἅπαντα, διέκριθεν ἄλλο ἀπ' ἄλλου. *Pherecydes apud Proclum.*

Venõs aux Grecs. Orphee qui est le plus ancien de tous, commençant à parler de ces mysteres, en ferme premierement la porte aux prophanes: & puis voicy qu'il dit: *Regarde à ceste parole Diuine, ne bouge d'aupres d'elle. C'est elle qui a formé le Monde, qui est immortelle, & selon le dire ancien, parfaicte de soy mesme, & qui parfaict toutes choses; mais nul ne l'a peut voir que de l'entendement.* Et puis apres: *Ie t'adiure Ciel sage ouurage du grand Dieu, ie t'adiure voix du Pere, qu'il prononça la premiere, &c.* C'estoit, comme il appert cy dessus, vne priere qu'il auoit apprise de Mercure: & de luy est aussi ce commun mystere des Poëtes, de Pallas nee du cerueau de Iuppiter. Le mesme dit, que la premiere mere des choses fut la Sagesse, & puis le delectable Amour. Et en son Argonaute, il appelle cest Amour, tresancié, parfait de soy mesme, & qui a produit, & distingué toutes choses; dont aussi dit Pherecydes, Que Dieu voulant bastir le monde, se changea en Amour. Or dit Iamblichus, Pythagoras auoit tousiours deuãt les yeux la philosophie d'Orphee, dont nous ne nous deuõs esmerueiller s'il attribuoit la creation des choses à la Sapience; & si, comme dit Proclus, il celebroit trois Dieux ensemble, comme Platon. Quoy qu'il en soit, Aristote dit qu'ils mettoyẽt toute leur perfection

Arist. liu. 1. du Ciel.

fection en trois. & Parmenides mettoit l'Amour comme vn Principe: & disputant en Plató, il nous y laisse vne marque apparente, des trois subsistences, comme note Plotin; mais nous les verrons cy apres plus clairement expliquees par Numenius Pythagoricien. Zeno le Pere des Stoiciens recognoist λόγον, la Parole, estre Dieu, & l'Esprit de Iuppiter. & Socrates & Plató, dit Alcinous, enseignoiét, Que Dieu est vn Entendement: qu'en iceluy il y a vne Idee; que ceste Idee au regard de Dieu est la cognoissance qu'il a de soy mesmes; au regard de ce Monde, le modelle d'iceluy; au regard de soy mesmes, l'essence. C'est en peu de mots beaucoup, à sçauoir vne essence que Dieu engendre par la cognoissance de soy mesmes, & selon laquelle il a basty le monde. Mais Platon luy mesme parle plus clair. En son Epinomis, *Chaque estoille*, dit il, *fait son cours selon l'ordre qu'a estably* ὁ λόγος, *la parole* qu'il appelle tresdiuine. En sa Republique il l'appelle le Fils du Bon tresemblable à luy en toutes choses; le Bon estant, dit il, comme le Soleil, & le Fils comme la vertu visiue que nous en receuons. En son epistre aussi à Hermias, Eraste & Coriscus, il les adiure de la lire souuent, & pour le moins deux ensemble, *Inuoquans*, dit il, *Dieu le Prince de l'vniuers, de ce qui est & qui sera, & le Seigneur Pere de ce Prince & de ceste Cause; duquel si nous philosophons bien, nous cognoissons autant qu'il peut estre donné à gens bien heureux.* Il y a donq vn Seigneur & Cause de toutes choses, & vn Pere encor de cestuy-là. Mais à Dionysius qui l'auoit enquis de la nature de Dieu, voicy tou-

Parmenides en sa Cosmogonie allegué par Plutarch.

Πρώτιστον μὲν ἔρωτα θεῶν μητίσατο πάντων.

Plotin Enn. 4. li. 1. cha. 8.

Zeno Stoique.

Alcinous de la doctrine de Platon.

Plato en l'Epinomis ὁ τῶν πάντων θειότατος λόγος.

Plato lin. 6. de la Republique.

τὸν ἔκγονον τοῦ ἀγαθοῦ.

Plato en l'epistre à Hermias, Eraste. & Coriscus.

Platon à Denys le Tyrã.

δεύτερον περὶ, τὰ δεύτερα καὶ τριτὸν περὶ, τὰ τριτὰ.

tes les trois personnes. *De la nature*, dit il, *du Premier, il en faut parler par enigmes, affin que s'il auenoit inconueniẽt de la lettre par mer ou par terre, on la lise comme ne la lisant pas. Or il en est ainsi. Toutes choses sont autour du Roy de l'Vniuers, & toutes choses à cause de luy; & iceluy est cause de ce qu'il y a de beau; & autour du second sont les secondes choses, & du troisiesme les troisiesmes, &c.* Or ce sont, comme il dit, Enigmes à Denis le Tyran, auquel il escrit: & ce que ie les expose des trois subsistences, c'est par l'aduis de tous les Platoniques qui ont fait de longs commentaires sur ces mots, s'accordans tous en ce point, que par ces trois Roys il entend, le Bon, l'Intellect, & l'Ame du monde. Et Origene cõtre Celsus allegue quelques autres lieux de Platon à ce propos, que ie laisse pour euiter longueur. Or ceste reuelation paruenuë de main en main iusques à Aristote, enuiron 300. ans auãt la venuë de Christ, semble auoir failly en luy, qui voulut renuerser tous les Philosophes precedés, & corrompit leur doctrine en plusieurs sortes. Ioinct aussi qu'il s'adonna plus à la recherche des choses de nature, qu'à la cõtemplation de l'autheur mesmes. Toutesfois il attribuë la cause de toutes choses à l'Entédement qu'il appelle Νοῦν, & le recognoist infiny en Dieu; & vne volonté libre par laquelle il dispose toutes choses, dont au precedent chapitre nous auons conclu vne seconde & troisiéme personne: mesmes en quelque lieu, il dit bien qu'il faut honorer Dieu selon le nombre de trois, & que c'est comme la loy de nature. Or puisque ceste doctrine n'est point née au cerueau de l'homme, si

Origene cõtre Celsus liu. 6.

1. liu. de Philosophie.

Item, au liu. du monde &c.

Li. 1. du Ciel.

me, si on demande d'où tous ces Philosophes l'auoyent apprise, nous trouuerons que les Grecs l'auoyent d'Egypte. Orphee en ses Argonautes tesmoigne qu'il alla rechercher les mysteres, c'est à dire, la religion des Egyptiens, iusqnes à Memphis, visitant toutes les villes du Nil. Pythagoras aussi vit les Egyptiens, & les Arabes & les Chaldees: mesmes fut en Iudee & habita long temps au mōt Carmel. & Strabō dit, que les prebstres du païs mōstroyent encores là ses pourmenoirs. Or en Egypte il fut disciple d'vn Sonchedi Archiprophete Egyptien, & d'vn Nazaree Assyrien, comme recitoit Alexādre au liure Des deuises de Pythagoras, qu'aucuns mal obseruans les temps, ont pensé estre Ezechiel. & Hermippus Pythagorien a escrit, Que Pythagoras auoit beaucoup appris en la loy de Moyse. Ce prebstre Egyptien aussi reproche à Solon, Que les Grecs sont enfans qui ne sçauent rien de l'antiquité. & Solon, dit Proclus, fut disciple en la ville de Saïs d'Egypte d'vn Patanit; ou, selon Plutarque, de Sonchis; en Heliopolis d'vn Oclapi; en Sebemyte d'vn Etimon &c. Platō fut disciple en Egypte d'vn Sechnuphis Heliopolitain; & Eudoxus Gnidius d'vn Conuphis, qui tous estoyēt sortis de l'escole de ce grand Trismegiste. En somme Platon cōfesse en plusieurs lieux, que la sciēce estoit venuë aux Grecs par ceux que vulgairement ils appelloyent Barbares. Et quant à Zoroastre, & Trismegiste, l'vn estoit Hebrieu, & l'autre Egyptien: & parmy les Egyptiens conuersoyent lors les Hebrieux, comme il se voit, mesmes és autheurs prophanes; dont

Orphee en ses Argonautes.
ἠδ' ὅσον αἰγυπτίων ἱερὸν λάχον ἐξελόχευσα. Μέμφιν ἐς ἠγαθέην πελάσας, ἱεράς τε πόληας Ἄπιδος, ἃς πέρι Νεῖλος ἀγάρροος ἐστεφάνωται.
Cicero, Iamblichus, Porphyrius.
Clemens 1. Strom. ex Alexandro & Hermippo.
Platon au Timee.
Proclus sur le Timee.
Plutar. au traicté d'Isis & Osyris.
Platō en son Epinomis, Cratile & Philebe.
Iustin, & Manethon allegué par Iosephe contre Appion.

dõt il appert, que la ſource de ceſte doctrine ſe doit retrouuer entre iceux; & c'eſt ce qu'il nous faut maintenant prouuer. Icy ne veux-ie point amaſſer beaucoup de textes de la Bible, eſquels il eſt fait mention tant de la ſeconde que troiſieſme perſonne,

Pſalm. 2. Prou 8.

comme *Tu es mon fils, ie t'ay auiourd'huy engendré. Le Seigneur m'a poſſedé*, dit la Sapience, *dés le commencement de ſes voyes; i'eſtoy conceu auant les abyſmes &c.*

Eſa. 53. Gen. 1.

Du S. Eſprit, auſſi *l'eſprit du Seigneur ſe pourmenoit ſur les eaux.*

Sap. 1.

L'eſprit de Sapience eſt bening. & ce mot ordinaire des Prophetes, *l'eſprit du Seigneur eſt ſur moy &c.* Et en ce mot ſont les deux enſemble,

Eſa. 61. Pſal. 33.

voire les trois, *les cieux ſont eſtendus par la Parole du Seigneur, & toute leur vertu par l'eſprit de ſa bouche.*

Les Iuifs ont approuué la Trinité.

Car auſſi ſont-ils alleguez & expoſez en infinis liures; & les Hebrieux d'auiourd'huy taſchent tant qu'ils peuuẽt, à les deſtourner aillieurs. Mais voicy ce que leurs docteurs meſmes nous en ont laiſſé en termes expres, & la plus part tirez par eux des liures eſcripts, auãt que la venuë de Ieſus Chriſt, leur euſt rendu ceſte doctrine ſuſpecte.

R. Simeon Ben Iohai in Zoar.

En leur Zohar qui eſt vn de leurs plus authentiques liures, Rabby Simeon fils de Iohai, cite Rabby Ibba expoſant ce paſſage du Deuteronome,

Deuter. 6.

Eſcoute Iſraël, l'Eternel noſtre Dieu eſt vn Dieu. L'Hebrieu porte יהוה אלהינו יהוה אחד. *Par le premier* יהוה *qui eſt le nom incommunicable de Dieu*, dit R. Ibba, *il entend le Pere prince de tous: par* אלהינו, *c'eſt à dire, noſtre Dieu, le Fils, fontaine de toutes ſciences; par le ſecond* יהוה, *le Sainct Eſprit procedant des deux, qui eſt la meſure de la voix. Et l'appelle vn, parce qu'il eſt indiuiſé: & ne ſera*, dit il, *reuelé ce*

lé ce secret auant la venue du Messie. Le mesme R. Simeon exposant en Esaie ces mots: Sainct, Sainct, Sainct, le Seigneur des armées, &c. *Sainct, dit il, le Pere, & Sainct est le Fils, & Sainct aussi le S. Esprit*: qu'en quelques autres lieux ce mesme Autheur, qui est si mystique entre eux, appelle les trois Miroirs, Luminaires, & Peres supremes qui n'ont ny commencement ny fin, & sont nom & substance à la racine des racines. Et R. Ionathan en quelques exemplaires de sa Paraphrase Chaldaique dit le mesmes: dont on ne se doit esmerueiller si les anciens Thalmudistes commandoyēt de dire ce verset deux fois le iour, comme aucuns l'obseruēt encor auiourdhuy. Sur ce mot du Psalme 50. אל אלהים יה דבר, c'est à dire, le Seigneur des Seigneurs l'Eternel a parlé, &c. Le Commentaire ordinaire dit aussi, que par ceste repetition le Prophete entend les trois מדות proprietez auec lesquelles Dieu a creé le Monde, selon ce que dit R. Moses Hadarsan, Qu'il l'a creé par sa Parole, & R. Simeon, par l'Esprit de sa bouche: & ce qui est dit en l'Ecclesiaste, Qu'vn cordon de trois filz n'est pas tost rompu, est par la mesme glose exposé, (ie n'examine icy si c'est à propos) Que le mystere de la Trinité en vn seul Dieu n'est pas aisé à expliquer. Or ces trois proprietez que les autres appellent פנים faces, c'est à dire πρόσωπα, personnes, sont signifiees par diuers noms és anciens, encor qu'ils retombent tous en vn, selon que les vns les ont entenduës plus clairement que les autres. Aucuns les nomment le Principe, la Sagesse, & la Crainte ou Amour de Dieu: & dient

R. Simeon B. Iohai exposant *Esai. c. 6.*

Psal. 50. & le Midrasch sur iceluy.

R. Moses Hadarsan sur le *Gen. c. 41.*

Midrasch Coheleth, c. 4.

R. Isaac Ben Schola sur le psalm. 111. & 112. vers. dernier.

dient que ceste sagesse est סאין סוף, comme dient les Cabalistes, c'est à dire de cest infini, & plus abstract intellect de Dieu, qui se contemple en soy mesme; car ainsi l'expliquent ils. qui est ce que nous disions au precedent chapitre, Que Dieu engendre le Fils ou la Sapience en s'entendant soy mesmes.

R. Azariel au Cõmentaire ou traicté de Sainteté.

Autres les nomment, Esprit, Parole, Voix; comme R. Azariel en ces mots: *L'Esprit produit la Parole & la Voix non par ouuerture de leures, ou par propos de langue, ou par souffle d'homme; & ces trois sont vn Esprit, à sçauoir vn Dieu; comme nous lisons*, dit il, *au liure De la*

ספר הצירה

Creation de l'homme en ces termes, Vn Esprit bien viuãt, benit soit il, & son nom, qui vit és siecles des siecles, Esprit, Parole, & Voix, c'est à dire, vn Sainct Esprit & deux Esprits de cest Esprit. Or ce liure De la Creation qu'il allegue, est d'vn certain R. Abraham Cabaliste tresancien, encores qu'ils le veulent attribuer au Patriarche Abraham mesmes, tant il a d'authorité entr'eux. Et ce qu'il dit, conuient totalement à ce que nous disons: car l'Esprit conçoit la Parole interieure, & des deux procede la voix. R. Hamai dit:

R. Hamai au traicté de la speculation העיון.

Ces trois qui sont vn, ont telle proportion, Que l'vn, l'vnissant & la chose vnie, & ne sont qu'vn poinct, à sçauoir le Seigneur de l'Vniuers. R. Ishac sur le liure De la

R. Ishac sur le liure de la Creation.

Creation, marque trois numerations qu'il appelle sublimes, en l'Ensoph, c'est à dire en l'infiny; à sçauoir la Courõne, la Sagesse, l'Intelligẽce: & pour les

כתר חכמה בינה

signifier, dit R. Assé, on a accoustumé de les marquer de tout temps en ceste sorte par trois Iod ייי, qui est à dire יהוה, Celuy qui est. Bref, quelque diuersité qu'il y ait és noms, ils sont tous d'accord és

R. Assé.

trois

trois subsistéces, qu'il ne faut s'esbahir s'ils ne pouuoyét si bien expliquer que maintenant. R. Ioseph Castillan, qui auoit appris de ces plus anciens, dit ces mots: *La lumiere de l'Ame du Messie c'est le Dieu viuant, & le Dieu viuant c'est la fontaine des eaux viues, & l'Ame du Messie vn ruisseau de vie.* Et vn autre: *Il n'y a que le Messie qui cognoisse plainement Dieu, parce qu'il est la lumiere de Dieu, & la lumiere des Gentils; & pourtant il cognoist Dieu, & Dieu est cognu par luy.* Or quãd ils dient; qu'il cognoist plainement Dieu, ils dient qu'il est Dieu: car qui comprendra Dieu que Dieu mesmes? Et c'est aussi ce que nous auons dit, Lumiere de Lumiere; & ce que nous auons comparé le Fils au Pere, comme le ruisseau à la source, & les rayons au Soleil. Aussi verrons nous en son lieu, que par l'Ame du Messie ils entendoyent la Parole: & c'est vne chose admirable, que tous les noms de Dieu en Hebrieu ont terminaison pluriere, encor qu'ils soyent ioincts à vn verbe singulier; excepté le nom de l'Essence, dont les Iuifs anciens rendent mesme raison que nous; & que plusieurs passages que nous alleguons du Vieux Testamét pour prouuer la Trinité, sont exposez par eux en mesme sens; quelque peine qu'ayent pris les Thalmudistes, depuis la venuë de Iesus Christ à les destourner à autre intention. R. Iudas Nagid; qu'ils ont appellé Sainct, & Prophete; parle plus clairement que tous: Surquoy faut entendre qu'il estoit defendu de prononcer le nom incommunicable de Dieu, à sçauoir יהוה, sinon és iours de propitiation; & commandé au lieu d'iceluy d'vser du nom de 12. lettres,

Au liure שער אורה. Porte de lumiere.

אגרת הסודות. l'Epistre des Secrets, de R. Nehumia Ben Hacana.

lettres, car celuy-la n'en a que quatre. Or enquis, quel est ce nom de 12. lettres; il respõd אב בן ורוח קדוש Pere, Fils & S. Esprit; & quel celuy de 42. il respond אב אלהים בן אלהים רוח הקדוש אלהים שלשה באחד ואחד בשלשה; c'est à dire, le Pere est Dieu, le Fils Dieu; le S. Esprit Dieu; trois en vn, & vn en trois. C'estoit dõq vne doctrine receuë és escholes des Iuifs de main en main; comme nous voyons la succession de leur Cabale assez bien continuee. Et pourtant la contradictiõ des Iuifs & des Rabbins, n'estoit pas proprement à la doctrine des trois personnes, en l'Essence de Dieu; mais à l'application d'icelle, à sçauoir à l'incarnation de la Parole, qui leur sembloit trop essloingnee de la Maiesté Diuine.

Venons à Philo Iuif, qui a escrit en Grec; nous y trouuerons de fueille en fueille le semblable. *Dieu,* dit il, *est tresgeneratif, & apres luy* ὁ τοῦ θεοῦ λόγος, *la Parole de Dieu.* Item: *Il y a deux premiers, l'vn c'est la Parole Diuine, & l'autre c'est Dieu qui est deuant ceste Parole, & icelle est le commencement & la fin,* τῆς ἀρεσκείας, *de son bon plaisir, de sa volonté.* Et aillieurs: *Comme,* dit il, *vne ville designee en l'Esprit de l'Architecte, n'a lieu aillieurs qu'en luy: aussi n'auoit lieu ce Monde premierement qu'en la Parole de Dieu qui a ordonné toutes choses. Car quel autre lieu pourroit comprendre les vertus de Dieu, voire la plus simple de ses Idees? Donq à parler clairemẽt, le Monde intelligible c'est la Parole ou le Concept de Dieu qui l'a basty. Et n'est point ceste-cy mon opinion, mais de Moyse mesmes.* Et pour conclusion il l'appelle l'Idee des Idees & le Modelle de l'Vniuers. En vn autre lieu: *Ce Monde,* dit il, *est le Fils puisné de Dieu, mais l'aisné ne*

Cela se voit mesmes en S. Mat. ch. 1. v. 20. là où l'Ange dit à Ioseph que Marie est enceinte du S. Esprit: Car autrement il n'eust esté à propos de luy alleguer le S. Esprit, duquel parauãt il n'eust ouy parler. Le mesmes est en la predication de Iehan Baptiste v. 30. c. 3. Il vous baptisera du S. Esprit & de Feu *& passim.* & de faict le nõ du S. Esprit est commun entre tous les Rabbins.

Philo au Traité, apres les six iours.

Au Traité, Que les Sõges sont de Dieu.

Au liure du Monde.

Au liure du desslogement d'Abraham.

né ne se comprend qu'en l'entendement. C'est celuy qui pour le droit d'aisnesse demeure chez le Pere. Or c'est mot à mot ce que dit S. Iean : *Et celle Parole estoit auec Dieu.* Et derechef: *Ce λόγος, ceste Parole est le Lieu, le Tẽple, & le Domicile de Dieu, par ce qu'icelle seule le peut comprendre.* C'est ce que nous auons dit, Que Dieu par son intelligence se comprenant soy mesmes, engendre le Fils ou la Parole egale à luy ; par ce qu'il ne conçoit rien moins que soy mesmes. Or pour nous monstrer la grandeur de ceste Parole, il ne sçauroit presques quels noms luy donner. Il l'appelle, le Liure auquel sont inscrites & imprimees toutes les existences de l'Vniuers; l'Exemplaire tresaccomply du Monde; le Soleil intellectuel; le Prince des Anges; le Premier-né de Dieu; par qui il gouuerne son trouppeau; le souuerain Sacrificateur du Monde; la Manne des Ames; la Sapience de Dieu, l'Image parfaite du Souuerain; l'Organe ou instrumẽt par lequel, esmeu de sa Bonté, il a basty le Mõde : bref, le Principe, la Toutelumiere, Dieu & celuy qui est. C'est tout ce que nous pouuons attribuer à Dieu mesmes ; & il ne pouuoit plus expressement dire, Qu'elle est coëssentielle & coëternelle au Pere. Il adiouste encor, Que ceste Parole a en soy les semẽces de toutes choses; Qu'elle a distribué à chacune d'icelles sa nature; Qu'elle est le lien inuincible de l'vniuers. Elle est donq la Cause materielle, s'il faut ainsi parler, efficiente, & formelle de toutes choses. Et à qui se peut attribuer celà qu'à Dieu ? Et derechef: *Il y a, dit il, deux Paroles, δύο λόγοι, l'vne c'est l'Archetype, comme qui diroit l'Original, qui est au dessus de nous,*

Philo és allegories de la Loy. Au liu. des Songes, de l'Agriculture, Du glaiue flãboiant, De l'heritier des choses Diuines, Du mal qui dresse embusches au Bien &c.

παναυγία.

Philo au liure, Qui est heritier des choses Diuines &c. De la modestie des femmes. Et du mõde &c.

nous, & l'autre qui est en nous, comme vne Copie d'icelle. Et Moyse, dit il, *appelle celle là l'Image de Dieu; mais celle cy, qui est nostre Intellect, vne Arrierecopie d'icelle. Et ceste premiere Parole*, dit il au liure Du Monde, *est vn Charactere de Dieu, & comme iceluy sempiternelle*. Or, que dit d'auantage S. Iean ou l'Apostre aux Hebrieux? Et en tous ces passages qui meritent bien d'estre leus tout au long; il vse par tout du mot de S. Iean pour signifier ceste Parole, à sçauoir λόγος. Du S. Esprit il en parle moins clairement, par ce que les Hebrieux s'attendoyét principalement cóme nous verrons cy apres, à la Parole, ou seconde personne. Mais suffit d'auoir veu, que ceste source iusques à la venue de Christ est demeuree assez claire entre les Hebrieux: car Philo viuoit sous Tibere & Caligula, encor qu'entre les Gentils les ruisseaux s'en fussent comme taris; à sçauoir, par ce qu'entre les Hebrieux deuoit naistre le Messie, duquel ceste doctrine seroit le fondement. Mais comme le Christ fut venu au Monde, il en prit comme du Soleil qui n'illumine pas seulement son Hemisphere; mais mesmes vne partie de celuy qui ne le voit point. Car ceste doctrine ne fut pas seulement receuë en l'Eglise, mais aussi embrassee de tous les grands Philosophes, qui vinrét apres; encor qu'au reste ils fussent ennemis capitaux des Chrestiens.

ἐκμαγεῖον, c'est à dire comme prise en cire.

Les nouueaux Pythagoriens & Academiques.

Numenius entre les Pythagoriens tresinsigne, & sur lequel dit Porphyre, Plotin, tant il en faisoit cas, a escrit cent liures de Commentaires, dit ces mots: *A qui veut cognoistre le premier & le second Dieu, il luy faut bien distinguer, & sur tout bien mettre en repos son*

Numenius au liu. du Bō voyez Euse-

pos son esprit: puis ayant inuoqué le nom de Dieu, ouurir le threfor de ses pensees. Et pourtant commençons ainsi, Dieu, ie dis le premier, qui est en soymesme, est simple; par tout ioinct & vn en soy mesme, & nulle part diuisible. Dieu aussi le second & le troisiesme est Vn; mais il faut estimer que le Premier est Pere de celuy qui est ouurier de toutes choses. C'est leur façon de dire, le premier, le second Dieu, &c. au lieu que nous dirions la seconde ou troisiesme personne; ce qu'il faut remarquer pour tous les autres suyuans. Mais quand il dit que le Premier est Pere, & qu'il est simple, & qu'ils sont Vn; on ne peut douter qu'il n'en face vne mesme Essence, tenant le second du Premier, comme la clarté du Soleil. Item: *Le Premier Dieu vaque de toute œuure, mais le second est le facteur qui commande au Ciel; & par ainsi y a deux vies, l'vne du premier, & l'autre du second; de l'vn autour des choses intelligibles, de l'autre autour des intelligibles & sensibles. Et qui plus est, pour le mouuement qui precede au second, il y a vn enuoy qui precede au premier, & vn mouuement conioinct, duquel l'ordre salutaire du Monde est espandu par l'vniuers.* Or quand il dit mouuement, c'est à la façon des Platoniques, qui appellent metaphoriquement, estre entendu mouuoir, & entendre estre meu; par ce que les mots defaillent en ces choses. Et en mesme signification nous lisons en l'Escriture, que le Fils est enuoyé du Pere. Item: *Le Dieu Ouurier ou Facteur est Principe de generation; & le Bon, Principe de l'essence, & le second Imitateur du Premier, comme la generation est vne image de l'essence.* Et aillieurs il dit, Que cest Ouurier, qui est le Fils à cause de la creation du monde, est

be & Cyrille, liu. 8.

Se resouuiéne le Lecteur que par trois Dieux ils entendent trois subsistences, comme eux-mesmes s'expliquent.

σύμφυτος κίνησις.

δημιουργὸς.

H

de est cognu de tous : mais que le premier Esprit, qui est le Pere, leur est incognu. Or il ne pouuoit dire plus clairement, veu leur façon de parler; Que le Fils est l'image du Pere; qu'il a son essence de luy; qu'il est vn auec luy, & que par luy il a fait toutes choses. Et c'est aussi ce que Proclus tesmoigne de luy, Qu'il celebroit trois Dieux; le premier qu'il appelle Pere; le second Facteur; le troisiesme, l'Ouurage procedant des deux : en quoy nous ne deuons pas tant rechercher le defaut, qu'admirer ce qu'il y a de bon: ioinct qu'vne fois pour toutes, il fait bon annoter icy ; que ceux qui nous parlent maintenāt de trois Dieux, sont ceux mesmes qui par cy deuant nous ont confessé, qu'il n'y en a qu'vn; dont s'ensuit que ces trois ne sont que trois subsistences en vn. Or Plotin qui auoit bien estudié és liures de Numenius, se fonde encor plus auant en ceste matiere. Et premierement, il a fait exprez vn liure des trois principales subsistences, dont nous rapporterons icy comme vn sommaire. *Il y a, dit il, trois subsisten-ces principales, l'Vn ou le Bon, l'Intellect ou Entēdement, & l'Ame du Monde: & de ces trois ne faut point parler sinon ayant inuoqué Dieu, & arresté son esprit en vne tranquillité. Si on demande comment ils s'engendrent l'vne de l'autre, nous parlons de choses sempiternelles; & pourtant qu'on ne s'imagine point vne generation temporelle. Car quand nous parlons icy de generation, c'est ayant esgard seulement à la cause & à l'ordre. Qu'est-ce donq,* dit il, *que l'intellect, puisqu'il naist apres cest Vn? Il ne subsiste pas iceluy faisant signe ny ordonnant par sa volonté, ny s'esmouuant en aucune façon, mais c'est vne lumiere*

Plotin viuoit sous Galien l'Empereur enuiron l'an 250.

Plotin περὶ τριῶν ἀρχικῶν ὑποστάσεων. Ennead. 5. liu. 1.

Le mesme liure 3. ch. 15 Enne. 5.

ἐπινεύων.

miere espandue de toutes parts dependante de luy comme la splendeur du Soleil, & engendree de luy sans se bouger. Car toutes choses entant que naturellement elles perseuerent, necessairement produisent de leur essence & vertu presente vne nature dependante d'elles, qui est l'image exemplaire de celle vertu dont elle est emanee. Ainsi le feu produit la chaleur, & la neige la froideur, & les herbes principalement l'odeur. Et toutes choses quand elles sont en leur perfection, engendrent quelque chose. Ce qui est donq de tousiours parfait, de tousiours engendre, & engendre vn parfait & vn sempiternel, & l'engendré est moins que l'engendrant. Or que dirons nous donq du Tresparfait? Ne procede t'il rien de luy; ou bien ce qui est de plus grand apres luy en procede t'il? Or le plus grand & le second, apres luy, c'est l'entendement ou intellect, lequel n'a besoing que de cest vn seul, & non l'vn de luy. Il faut donq, que ce qui s'engendre de ce qui est meilleur que l'intellect, soit l'intellect, & cest intellect c'est la Parole de Dieu, ὁ τοῦ θεοῦ λόγος, l'Image de Dieu, qui voit Dieu, & luy est inseparablement conioinct, & n'en est separé sinon ἑτερότητι, parce que l'vn n'est pas l'autre. A sçauoir, selon que nous disons, Qu'autre est le Pere, & autre est le Fils, mais nõ autre essence l'vn que l'autre. Mais voyons comment Dieu engẽdre cest Intellect, cest Entẽdement, ceste Parole? C'est, dit il, par l'exuberance de soy mesmes. Et faut que cest entendement soit engendré, retenant en soy beaucoup de l'engendrant, & ayant presque telle similitude à luy que la lumiere au Soleil, & que l'engendrant toutesfois ne soit pas l'entendement ou intellect: c'est à dire, Qu'ils different de relations, & non d'essence, qui est pour expliquer ce

Se resouuiẽne le lecteur pour ne trouuer obscurité en tout ce qui s'ensuit, qu'ils appellent la premiere subsistence, l'Vn, l'Intelligible, le Bon, & le Pere, ou engendrant. La seconde, Celuy qui est, l'Intellect ou l'Entendemẽt, & le Beau, & q̃lquesfois, la Parole, la Sagesse, le Fils, & l'engendré. La troisiesme, l'Amour, la Volõté, la Puissance, l'Ame du Mõde, & quelquesfois le secõd Verbe &c. & au regard de ceste troisiesme ils appellent la premiere, l'Aymable, cõme au regard de la seconde l'Intelligible, cõme il se verra és exemples.

Nõs. *Alius non Aliud.*

Plotin Enn. 5. li. 2. & li. 3. chap. 15.

Plotin Enn. 3. liu. 9. cha. dernier &c. *Intellectio Boni.*

qu'il disoit deuant ἑτερότητι. *Et comment donq*, dit il, *l'engēdrera il? Par ce que l'engendré par vne certaine conuersion regarde vers l'engendrant, & ce regard n'est autre chose que l'intellect; à sçauoir l'intelligence du Bon. Or comme cest Vn n'est qu'Vn; aussi cest Intellect est toutes choses; car en naissant du premier Principe il cognoist toutes choses, & produit tout ce qui est, toute la Beauté des Idees, & tous les Dieux intelligibles mesmes.* Or ces mesmes propos sont repetez en infinis endroits, & pourtant nous ne les rapporterōs point icy. Quant à la troisiesme subsistence, qu'il appelle l'Ame du Monde, voicy qu'il en dit. *Comme*, dit il, *l'Intellect est la geniture, la Parole, & l'Image de Dieu ou de l'Vn; ainsi est l'Ame du Monde de l'intellect; & icelle est comme vne raison engendree de l'entendement, duquel la substance consiste en contemplation; & icelle raison vne lumiere de l'intellect qui depend d'iceluy. Et comme, entre l'vn & l'intellect, il n'y a point de moyen; aussi n'y a il entre l'intellect & l'Ame: mais la difference qui y est, n'est autre, sinon, qu'autre est la chaleur au feu mesmes, & autre la chaleur que le feu communique aux autres choses.* Or c'est ce qu'aussi nous disons, Que le S. Esprit procede du Pere par le Fils, l'appellans don de Dieu; à cause que par iceluy, qui est son Amour, il se daigne cōmuniquer icy bas. Mais par les effects qu'il luy attribue, nous cognoistrōs encores mieux son intention.

Inspiré.

Icelle Ame, dit il, *a inspiré la vie à tous animaux qui sont en l'air, en la mer, en la terre. Elle conduit le Soleil, les Estoilles & le Ciel; elle a animé la matiere qui n'estoit qu'vn rien, & des tenebres, le tout par sa seule* VOLONTE'. *elle est toute par tout, semblable au Pere; tant, en ce qu'elle est.*

le est vn, comme en ce qu'elle s'estend par tout. Et iusques icy, conclut il, *s'estend la Diuinité*. Or il n'en parle pas si distinctement qu'vn Gregoire Nazianzene; mais si peut on tirer le mesme de son dire; puisqu'il dit que toutes trois sont eternelles, d'vne mesme substance, & differentes seulemēt, en ce qũe l'vne n'est pas l'autre. Au reste du liure il prouue que telle a esté l'opinion de Platon, de Parmenide, d'Anaxagore: & par ce que l'homme interieur, qu'il appelle, est l'Image de Dieu, il tire la preuue de ces trois subsistences de la consideration de nostre ame; en laquelle y a vn entendement, vne raison, vne vie; comme ainsi soit toutesfois que tout cela ne soit qu'vne Ame. Mais il explique encor la façon de ceste generatiō en plusieurs autres lieux. *L'Vn*, dit il, *procree l'intellect par vne abondance de soy mesmes; & cest intellect ou entēdemēt est, Ce qui est*, τὸ ὂν καὶ τὸ ὄντως ὄν. (notez ces mots pour tout ce qui s'ensuit) *& se retourne vers luy, & s'emplit de luy, &c*. Et la conclusion est, Que l'Intellect, l'Intelligence, & l'Intelligibile, en la Diuinité n'est qu'vn; & que ceste intelligēce, qui est le premier & tresbō acte d'icelle, est essentielle; d'autant que tous ses actes ne sont qu'essence. Or par l'Intelligible il entēd l'Vn ou le premier: & par l'Intellect, ou ce qui est, le secōd; & par ainsi ils sont coëssentiels. i. de mesme essence. Itē: *Il y a*, dit il, *double intelligence, car on entēd autruy ou soy mesme; mais ce qui entend soy mesme, n'est point separé d'essence de la chose qu'il entend; mais coëxistent en soy mesmes; se regarde soy mesmes, dōt il se fait de deux vne essence mesmes*. Ne reste donq qu'à faire la conclusion; Que l'engendrant,

Plotin Enn. 5. liu. 2. & li. 3. cha. 5. 6. 7. 12. & liu. 4. chap. 2.

Plotin. Enn. 5. li. 5. cha. 3. liu. 6. cha. 1. liu. 8. ch. 12. Et Enn. 3. li. 8 ch. 7. 8. 10. Coëxister, c'est à dire, estre tout ensemble.

 & l'en-

& l'engendré; l'entendant & l'entendu sont coëssentiels & mesme essence: & s'ils sont coëssentiels, l'vn n'est point meilleur que l'autre. Dont s'ensuit que ce qu'il a cy deuant dit, que l'Vn estoit meilleur que l'Intellect, est en consideration de relation & non d'essence. Item: *Celuy qui est le viuant mesmes, ce n'est pas l'intellect; mais nous l'appellons l'intelligible; & encor qu'ils soyent diuers, peut estre toutesfois ne sont ils pas separez; sinon entant que l'vn n'est pas l'autre. Et rien n'empesche que tous deux ne soyent vn; mais diuisez seulement par l'intelligence: car iceluy seul est, ce qui est, partie intelligible & partie intelligent. Car quand nous disons, l'Intellect regarde les Idees, nous n'entendons pas qu'il les regarde en autruy; mais qu'il possede l'intelligible en soy mesmes. Ou bien, y auroit-il dãger de dire, Que l'intelligible mesmes fut l'intellect en son vnité & repos; mais que la nature de l'intellect regardant soit vn acte emanant de luy, qui le regarde & contemple, & qui en le regardant deuient iceluy mesmes?* Et derechef: *Estre & entendre c'est tout vn, & s'il en procede quelque chose en dedans, pour cela ne se diminue il point: car l'intelligent & l'intelligible ne sont qu'vn: car ce regard de soy mesmes en soy mesmes, n'est autre chose que soy mesmes: mais il faut toutesfois qu'il y ait & du mesme & de la diuersité.* Concluõs maintenant: Ce sont deux subsistẽces en Vn: l'vne intelligible & l'autre intelligente ou intellect. Elles ne different donq que de relation. Et derechef, Il faut qu'il y ait identité; s'il se peut dire; & diuersité. S'ensuit donq que l'identité soit en l'essence; car de Dieu ne procede rien qui ne soit Dieu: la diuersité és subsistences; parce qu'autre est l'engendrant

[Marginal notes: Plotin. Enn. 5. liu. 9. ch. 1. — In suo statu. — ἀυτότης καὶ ἑτερότης. Identité & diuersité. — Plotin. Enn. 6. li. 7. ch. 39. & liu. 7. — .i. Mesme chose, en vne consideratiõ, & diuerse en l'autre.]

gendrant, & autre l'engendré. Or cest engendrant il l'appelle Pere; & l'engendré Fils, selon les noms mesmes que nous leur donnons. *Certes, dit il, l'intellect est beau & le plus beau de tous,* (& pourtant l'appelle il aillieurs le Beau, comme le Premier le Bon) *assis en vne pure lumiere & splendeur, & comprenant en soy la nature de tout ce qui est. Et nostre monde qui est beau, n'en est qu'vne ombre & image; mais le monde de là haut est assis en la clarté mesmes, là où il n'y a rien sans intellect, rien tenebreux; & là où il mene vne vie heureuse. Or comme qui regarde le Ciel & les estoilles, s'en va incontinent recherchant l'Autheur du Monde; ainsi faut il que celuy qui considere le Monde intellectuel & l'admire, recerche aussi l'autheur d'iceluy: à sçauoir, qui a engendré ce Monde intelligible, & où & comment il a engendré ce Fils, cest intellect, cest enfant pur & beau; voire ce Fils qui est plein du Pere. Or ce Pere souuerain n'est point l'intellect, ny Fils, ny enfant, mais au dessus de l'intellect & de l'enfant. Et apres luy est l'intellect & l'enfant, qui a besoing d'intelligence & de nourriture, & qui est le plus proche de celuy qui n'a besoing de rien: & toutesfois le Fils a vraye plenitude d'intelligence; parce qu'il l'a immediatement & en premier lieu: Mais ce qui est au dessus, c'est à dire, le Pere, n'en a que faire: autrement le Fils seroit le Bien mesmes.* Or c'est ce que nous disons, que le Fils a tout & toute plenitude, mais du Pere: le Pere aussi tout; mais de soy mesmes: & que le Pere n'est point le Fils, ny la Parole; mais iceluy ou icelle du Pere. Et en vn autre lieu il dit: *Mais que rapportera aluy là d'auoir veu & contemplé Dieu? Qu'il aura veu Dieu engendrant vn Fils, & en son Fils engendrant toutes cho-*

Plotin Enn. 5. li. 5. ch. 11.

πρώτως ἔχει

 tes cho-

tes choses, & le tenant en soy sans labeur apres l'auoir cõceu: & d'iceluy ce Monde que nous trouuons si beau n'est qu'vn image. a sçauoir, comme le Tableau est aucunement vn pourtraict de l'esprit de celuy qui l'a fait. Nous auons dit aussi que ce Fils est la Sapience du Pere; & Plotin nous dit le semblable. *Toutes choses*, dit il, *qui se font ou par art ou par nature, c'est Sagesse qui les fait. Si c'est par art, de l'art nous viendrons à la nature; & de la nature derechef, nous demanderons d'où elle l'a: & en fin reuiendrons à vn entendement ou intellect; & lors nous faudra rechercher, si cest intellect aura engendré la Sapiẽce. Et si on le confesse, nous demanderons encor d'où? Et si de soy mesmes, il ne peut, s'il n'est la Sapience mesmes. Et pourtant la Sapience sera vne essence; & la vraye essence Sapience, & la dignité de l'essence la Sapience. Et pourtant toute Essence qui n'a point de Sapience, est bien Essence, par ce que Sapience l'a faicte; mais parce qu'elle n'a point de Sapience en soy, elle n'est pas vraye essence.* Or la doctrine ordinaire de Plotin est d'appeller ce qui vrayement est, l'Intellect ou la seconde subsistẽce; & la premiere plus haut que l'Estre & plus haut que l'Intellect; dont s'ensuiuroit, Que Sapience & vraye Essence luy est tout vn: c'est à dire, que la seconde personne est la Sapience. A ce mesme propos aussi il dit, Que l'Intellect auoit toutes choses en sa domestique sapience; Que toutes les Idees ne sont que rayons & vertus d'icelle; Qu'iceluy aussi est verité, & le Roy de verité; qui est aussi vn nõ que l'Escriture luy attribuë. Quãt à la troisiesme Subsistence, qu'il appelloit l'Ame du Monde, il semble qu'és autres liures il nous laisse des

Plotin Enn. 5. liu. 8. ch. 5.

Νοῦς.

τὸ ὄντως ὄν.

Plotin au li. des Idées. Enn. 5. liu. 9. chap. 1.

de fondemens d'vne meilleure opinion. *Car*, dit il, *Dieu a operé, & il n'opere point ne le voulant point; Il a donq vne volonté: & celuy duquel la puissance respond au vouloir, se feroit incontinent meilleur qu'il n'est. Dieu donq qui est le Bien mesmes, emplit sa volonté luy mesmes, estant ce qu'il veut & voulant ce qu'il est. Et sa volonté est son essence mesmes, & ceste volonté derechef est vne action & vne operation d'iceluy, & icelle sa substance mesmes. Donq luy mesmes s'est mis en cest acte d'estre.* Qui est presque ce que nous auons dit au precedẽt chapitre, Que par l'acte de sa volonté Dieu produit vne troisiesme subsistence; à sçauoir en se plaisant en soy la dilection de soy mesmes. Et en vn autre lieu: *Ce mesme Dieu*, dit il, *est l'aymable & l'Amour: & cest Amour l'amour de soy mesmes: car il n'est beau que de soy & en soy mesmes. Et, ce mesmes qu'on le dit estre tout auec soy, ne peut estre sinon, que ce qui est, & celuy qui est ensemble, soit totalement vn & mesme chose. Que si le coëxistent, & ce à qui il coëxiste,* (vsons de ces mots pour signifier) *est tout vn, & ce qui appete, & ce qui est appeté aussi tout vn; certes l'appetit & l'essence sera tout vn.* Or cest appetit intellectuel c'est l'Amour que nous appellons le S. Esprit, produit par la volonté, lequel par ses raisons se conclut estre coëssentiel. *Et cest appetit*, dit il aillieurs, *est en l'intellect, qui est, & tousiours desirãt le premier, & tousiours le possedãt.* Cest Amour donq ne procede pas du Premier seulement, mais aussi du Second; comme aussi il enseignoit de l'Ame du Monde parauant, qu'elle procede du Premier par le Second. Et par ainsi nous auõs ces trois Subsistẽces en vne essence recognuës & expliquees

Plotin Enn. 6.li.8.c.13. 15.27.

Plotin. Enn. 3.liu.8.c.10.

Plotin. Enn. 3.liu.9.ch.1.

par Plotin, lequel nous auons bien voulu alleguer vn peu au long; par ce qu'il proteste que c'est vne doctrine tresancienne; & par ce aussi que c'est celle mesmes qu'il auoit apprise de ses predecesseurs, Numenius, Seuerus, Cronius, Gaius, Atticus, Lõginus, Philarchæus; & que depuis il enseigna à ses disciples, qui le tenoyent comme vn Dieu; ainsi que nous verrons cõsequemment en leurs escrits.

Cyrille contre Iulian. liu.8.

Porphy. en la vie de Plotin.

Or cõme il auoüe ces trois, aussi declare il expressement qu'il n'y en peut auoir autres; ce qu'il prouue contre les Gnostiques par plusieurs raisons.

Plotin cõtre les Gnostiques Enn.2. li.9.ch.1.

IAMBLICHVS dit clairement, que Dieu a basty le Monde par sa tresdiuine Parole; mais il philosophe encor plus auant: *Le Premier Dieu*, dit il, *deuant ce qui est & seul, est Pere d'vn premier Dieu qu'il engendra, demeurant neantmoins en vne vnité solitaire, & cela est au dessus de tout ce qui se peut entendre. C'est l'exemplaire de celuy qu'on appelle Pere & Fils de soy mesme; lequel est Pere d'vn seul, & Dieu vrayement bon.* Or quand il dit Pere de soy & Pere d'vn second, il distingue les personnes: & quand il dit, que nonobstant ceste generation il demeure Vn, il monstre que ce n'est pas pour separer les essences. Et il en parle là selon l'opinion receuë entre les Theologiens d'Egypte. Mais oyons Porphyre à qui Plotin bailla ses liures à reuoir, le plus docte, dit S. Augustin, des Philosophes; & neantmoins l'ennemy iuré des Chrestiens. En son liure de l'histoire de Philosophie, voicy ses mots: *Platon enseigne*, dit il, *que de ce Bon* (c'est à dire le Premier) *est engendré vn Entendement, par vne façon incognuë aux hommes qui subsiste*

Iambl. de la secte des Pythagor.

Iambl. au li. des mysteres chap.39.

Porphy. liu. 4. de l'hist. de Philosophie.

Cyrille cõtre Iulian. liu.1.

νοῦς, Intellect, entendement.

siste tout selon soy mesmes. En iceluy sont toutes choses qui vrayement sont, & toute l'Essence de tout ce qui est. Il est le premier Beau, & de soy Beau, & a l'espece de Beauté de soy; & auant tous siecles est procedé de Dieu comme de sa Cause, nay de soy mesmes, & Pere de soy mesmes. Et ce proceder n'a point esté, comme Dieu se mouuant à la generation d'iceluy, ains iceluy mesmes procedant de Dieu, & naissant de soy mesmes: le dis procedāt non de quelque commencement temporel; car le temps n'estoit pas encor, & le temps n'est rien au regard d'iceluy; car cest entendement est sans temps & seul eternel. Mais comme le Premier Dieu est tousiours Vn, & seul, encor qu'il ayt fait toutes choses, par ce que rien ne peut tenir reng auec luy; ainsi aussi est cest Entendement eternel, seul & sans tēps, le temps des choses qui sont en temps, demeurant tousiours toutesfois en l'Vnité de sa substance. Or il ne pouuoit dire plus clairement, Que le Fils est Fils eternellement, & de la substance mesme du Pere. Et expliquant ce lieu tant celebre de l'Epistre de Platon: *L'Essence de Dieu*, dit il, *va iusques à trois subsistences. Car il y a le Dieu supreme, qui est le Bon: apres luy le second, qui est l'Ouurier de l'Vniuers; & le troisiesme est l'Ame du Monde: car la Diuinité s'estend iusques à l'ame. Et c'est ce que veut dire Platon parlant des trois Roys; car encores que toutes choses dependent de ces trois, c'est toutesfois en premier lieu du premier; & en second de ce Dieu, qui est de luy; & en troisiesme du troisiesme qui procede de cestuy-cy.* Or en ce qu'il les renge au dessous l'vn de l'autre, il semble bien Arrianiser. Et encor est ce beaucoup en vn Payen. Mais quand il recognoist vne mesme essence, il monstre que la diuer-

sité

ἀυτογενὴς καὶ ἀυτοπάτωρ.

ἀυτογόνως.

Cyrille cōtre Iulian liu. I.

ſité eſt és functions ſeulement, & en l'ordre des cauſes, qui eſt bien paſſé plus outre que les Arriés. S. Auguſtin dit auſſi, qu'il mettoit la troiſieſme perſonne comme moyenne entre les deux; comme auſſi nous l'appellons le Lien & Vnion des deux, au lieu que Plotin la met au deſſous de l'intellect. Mais au liure des Patriarches ou premiers Autheurs des choſes, Proclus recite ſon opinion encores plus claire; à ſçauoir, Qu'il y a vn Entendement eternel, qu'iceluy toutesfois a vn Auāt-eternel, à ſçauoir d'eſtre adherant à l'vn, par ce que ceſt Auant-eternel eſt outre tout: Que l'Eſtre eternel a vn ſecōd, voire vn tiers ordre; & qu'entre l'Auant-eternel & l'Eternel, y a l'Eternité qui eſt au milieu. Or cela ne ſe peut autrement entendre, attendu que toutes Eternitez ſont egales; ſinon que ces ſubſiſtences eternelles ne ſe precedent point de temps, comme dit Plotin; mais de nature, & s'il ſe peut dire en conſideration de cauſe. PROCLVS diſciple de Iābliche, dit que les anciés Platoniques poſoiét trois Principes (nous les appellerons Perſonnes) Le premier qu'ils appelloient l'Vn; l'Intellect qu'ils appelloyét Vn pluſieurs; & l'Ame Vn & pluſieurs. Mais il vaut mieux ſçauoir ce qu'il en penſe luy meſmes. *L'Eſſence ou Intellect*, dit il, (car entre les Platoniques ce n'eſt qu'vn) *ſe dit en premier lieu ſubſiſter du Bon, & auoir ſa ſubſiſtence autour d'iceluy Bon, & eſtre emplie de la lumiere de verité qui en procede, & en auoir participation par l'vnion qu'elle a auec elle, laquelle eſt plus diuine, par ce qu'elle depend primitiuemēt du Bon.* Voilà deſia vne ſeconde perſonne, Lumiere de Lumiere,

Porphy. au liure des Patriarches allegué par Proclus.

προαιώνιον.

Proclus en la Theologie Platonique &c.

miere, & qui a sa plenitude de la premiere: & ce qu'il dit [plus diuine] c'est qu'il ne sçait par quel mot expliquer la presceance du Pere. Aillieurs il dit que cest intellect, est vnifié au bō; c'est à dire, le Fils au Pere. Item, Que par son operation intellectuelle συνήνωται. il est l'Eternité mesmes, sauf qu'il depéd de l'Vnité; & qu'il est vniforme, c'est à dire semblable à l'vn; & ἑνοειδής. l'Ame ou troisiesme subsistence, Mentiforme, c'est à dire semblable à l'intellect, duquel elle procede. Mais voicy vn passage plus clair. *Ils sont*, dit il, *pour la plus part trois Principes, le Bon, l'Intellect, ou ce qui est; & l'Ame. Le premier principal & imparticipable, c'est l'vn qui est deuant & outre toutes choses, &c. Apres iceluy est vne Vnité, qui subsiste autour de celle premiere substance, & abonde par la participation de celuy qui est premieremēt Vn. Et c'est vne existence supersubstantielle, & de la tres-* τῆς πρωτίστης *premiere intelligible Trinité.* τριάδος. *Or estans ces deux en la premiere Trinité, à sçauoir l'vn & l'intellect; le premier engendrant, le second engendré; le premier parfaisant, & le second parfait, il est necessaire qu'il y ait vne puissance entre deux, par laquelle & auec laquelle l'vn soit subsistētifique & perfectif, de l'intellect ou de ce qui est. Car ceste proces-* ὑποστατικὸν καὶ *sion qui se fait de l'vn, & ceste conuersion aussi de ce qui est* τελειωτικὸν τοῦ ὄντος. *vers l'vn, se fait par vne puissance: & par ainsi voicy vne* πρόοδος γὰρ *Trinité qui est le comble des choses intellectuelles, l'Vnité,* ἐστὶ τοῦ ἑνὸς καὶ ἔκτασις εἰς τὸ ὄν. *la Puissance, l'Intellect; l'vn produisant, l'autre produit;* τὸ μὲν παράγον, *& la puissance qui depend de l'vn, est conioincte aussi auec* τὸ δὲ παραγόμενον. *l'intellect, ou ce qui est. Et ceste Trinité, c'est l'Vnité, l'Ens ou Intellect, & l'habitude des deux; par laquelle l'Vnité est de l'Intellect, & l'Intellect de l'Vnité, monstrant en ce Platon, Que le Pere est le Pere de l'Intellect, & l'Intellect*

Fils

Fils du Pere, & que la puissance est cachee entre les supremes. Or ayant à vser d'autres mots que nous, come nostre ennemy formel, il ne pouuoit dire mieux, Que ces trois Subsistences different seulement de relations; Qu'il y a vn Pere, vn Fils & vne habitude des deux; que nous dirions l'Amour, l'Vnion, la dilection d'iceux, à sçauoir le S. Esprit. Amelius disciple de Plotin, selõ que refere Proclus, fait aussi trois Rois, ou trois Intellects; celuy qui est; celuy qui a; & celuy qui voit: le premier qui est realemét intellect; le secõd, l'intellectuel qui est au premier; & le troisiesme l'intellectuel qui est au second &c. Et Theodorus qui l'a suiuy les appelle Intellect substantiel, substance intellectuelle, & fontaine des ames. Mais en fin Amelius tout ennemy des Chrestiens qu'il est, apres auoir bien tournoyé, se rend à ce qu'en dit S. Iehan en son Euangile, parlant de la seconde personne. *Certes*, dit il, *c'estoit ce λόγος, ceste parole, qui est de tousiours, selon laquelle a esté fait tout ce qui est, comme Heraclitus estimoit. Et par Dieu*, dit il, *celle mesmes, que ce Barbare* (ainsi appelle il S. Iehan) *dit auoir esté auec Dieu au commencement en l'ordre & cõfusion des choses, & estre Dieu, par qui absoluement toutes choses ont esté faites, & auquel elles sont viuantes, Vie, & Essence: & qu'icelle parole vestant chair humaine apparut homme, ne laissant toutesfois de monstrer la maiesté de sa nature; & ayãt esté dissoult, fut derechef deifié, & Dieu, tel qu'il estoit auant qu'il fust descendu en corps, chair & homme.* Vn autre Platonique disoit à ce mesme propos, Que le commencement de cest Euangile deuoit estre graué en lettres d'or partout. Or voilà donq quant aux Grecs;

[Marginal notes:]

Amelius Platonique.

Theodore Platonique.

νοῦς οὐσιώδης, νοερὰ οὐσία, ψυχῶν πηγή.

καὶ νὴ Δία.

καὶ πρὸς θεὸν εἶναι καὶ θεὸν εἶναι.

ἐν ᾧ τὸ γενόμενον ζῆν, καὶ ζωὴν καὶ ὂν πεφυκέναι.

Cyrille cõtre Iulian, liu. 8. August. de la Cité de Dieu liu. 10.

Grecs; tant auant que depuis la venuë de Christ; desquels la Philosophie est d'accord auec nostre Theologie. Quant aux Latins, ils ont philosophé beaucoup plus tard; mais encor si peu que nous en auons, ne s'en esloignent point. Chalcidius a escrit sur le Timée de Platon, duquel voicy les mots. *Le souuerain et ineffable Dieu est l'origine de toutes choses: Apres iceluy sa prouidence vn second Dieu, qui donne la loy tant pour la vie temporelle que l'eternelle: Et puis vne troisiesme substance, comme vn second intellect, qui est gardien de celle loy eternelle. Le Souuerain Dieu commande; Le second ordonne; & le troisiesme intime ou publie. Les Ames au reste font la Loy, & la Loy c'est le Destin mesmes.* Et peu deuant il dit, Que la Prouidence qu'il met en second lieu, c'est l'Intellect eternel de Dieu, qui est vn Acte eternel, Imitateur de sa Bonté; par ce qu'il est tousiours tourné vers luy, qui est le Bon mesmes. Macrobe aussi dit, Que l'opinion de Platon d'vn Dieu souuerain, & d'vn Entendement né & procedé de luy, ne tient rien de la fable, ains est chose certaine: mais qu'il ne la pouuoit expliquer, que par exemples, comme du Soleil, &c. Et si nous auions les liures de Varro & autres grands personnages, nous y trouuerions, peut estre, d'auantage à ce propos. Or voila donq le consentement vnanime de tous les Platoniques en la doctrine de la Trinité; en laquelle les vns ont plus veu, & les autres moins; & les vns dient les premisses dont s'ensuiuent nos conclusions; & les autres concluent mesmes expressement auec nous. Les Aristoteliciens n'ont point de voix icy;

Les Philosophes Latins.

Chalcidius sur le Timee

Macrobe sur le songe de Scipion.

Deus & mens genita ex Deo.

par

par ce qu'ils ſe ſont arreſtez à commenter ſur Ariſtote; lequel s'eſt plus arreſté aux arts & à la recherche de Nature, qu'à la contemplation de la Diuinité qui a fait toutes choſes. Mais encor Auicenne ne l'a pas reiettee, quand il a dit que le premier intellect produit vn ſecond, & le ſecond vn troiſieſme, encor qu'il n'ait approfõdi ceſte matiere plus auant. Adiouſtons icy la confeſſion des dæmons meſmes; leſquels ou par les reuelatiõs qui nous ont eſté faictes, ou par eſtre tombez de plus haut, en ont congnu quelque choſe. Touſiours eſt-ce plaiſir de les oüir, malgré qu'ils en ayent, rẽdre teſmoignage à la verité. On lit qu'vn Thulis regna anciennement par toute l'Egypte, & s'enorgueilliſſant interrogea Serapis, le Dæmon principal des Egyptiens, l'adiurant biẽ fort de ne le point tromper, Qui auoit auant luy regné, & qui regneroit apres qui fuſt auſſi puiſſant ou plus que luy: auquel Serapis reſpondit en ces quatre vers:

Auicenna.

Les oracles des dæmons.

Sibylla.

Παντατρόφοι κτιστὴν ὅστις γλυκὺ πνεῦμα ἅπασι Κάτθετο, χ' ἡγητῆρα θεῶν πάντων ἐποίησε.

Suidas in Thulis.

πρῶτα θεὸς, μετέπειτα λόγος, καὶ πνεῦμα σὺν αὐτοῖς, πάντα δὲ σύμφυτα πάντα καὶ εἰς ἓν ἰόντα τέλευται, οὗ κράτος αἰώνιον. ποσὶν ὠκέσι θνητὲ βάδιζε τὸν βίον ἄδηλον διανύων, σοῦ πολὺ κρείσσων.

Vn Dieu, puis la Parole, & leur Eſprit enſemble,
Tous ces trois ne ſont qu'Vn, & viennent en vn poinct;
Sa force eſt eternelle. Homme va t'en, & tremble;
Plus eſt heureux que toy cil qu'on ne cognoiſt point.

Apollo auſſi enquis de la vraye religion, reſpondit en ſept vers, que nous auons rendus groſſierement pour ne perdre rien du ſens:

Μὴ ὤφελες πύματόν με καὶ ὕστατον αὐτὸς ἐρέσθαι Δύστηνε προπόλων περὶ θεσπεσίου γενετῆρος. Ἀμφί τε τηλυγέτοιο παντομφαέος βασιλῆος, Καὶ Πνοιῆς, ἣ πάντα πέριξ βοτρυδὸν ἔχει, Οὔρεα, γῆν, ποταμοὺς, ἅλα, τάρταρον, ἠέρα, πῦρ τε. ἥ με καὶ οὐκ ἐθέλοντα δόμων ἀπὸ τῶνδε διώξει Αὐτίκα ἐρημαῖον δὲ λελείψεται οὖδας ἀφήτωρ.

Que ne m'euſſes tu point, ô preſtre miſerable
Enquis, moy le dernier, de ce Pere admirable;
Du Roy ſon treſcher Fils en tous lieux renommé;
Et de l'Eſprit qui tient tout ce monde animé;
Monts, Terre, Fleuues, Mer, l'Enfer, le Feu, le Vuide;
Car bien toſt malgré moy, las! il faut que ie vuide,
Et que ce ſueil Deuin en friſche ſoit laiſſé.

Vne autre fois, dit Porphyre, enquis, Qui estoit meilleur, λόγος, la Parole, ou la Loy, il respondit aussi en vers, Qu'il falloit croire au Dieu engendreur, & au Roy qui est auant tout, sous qui tremble, Ciel, terre, mer, enfer, & les Dieux mesmes; desquels la *loy* est le Pere honoré par les Hebrieux. Et ces Oracles auoyent accoustumé d'estre chantez en vers, comme dit Plutarque, affin que chacun les retinst mieux. Or i'ay esté long en ce chapitre, par ce que la plus part estime que ceste doctrine est tellement repugnante au sens humain, que la philosophie ne la pourroit oncques approuuer; ne cõsiderant pas qu'autre chose est de conceuoir vne chose, & autre, de la prouuer ou approuuer quand elle est ià conceuë. Et pourtant concluons pour le precedent & cestuy-cy, par la raison adioustee à la Reuelation Diuine, par les traces qui en sont au monde, & l'image qui en reluit en nous, par la cõfession de toute l'ancienne Theologie, & la deposition des Diables mesmes, Qu'en l'vnique essence de Dieu, y a vn Pere, vn Fils & vn S. Esprit: vn Pere eternellemẽt engendrant le Fils, & vn Esprit eternellement procedant des deux: le Fils engendré par l'Intellect, & l'Esprit procedãt par la volõté. Qui est ce que nous auions icy à declarer. Et soit ceste matiere traictée par anticipation, parce qu'elle appartient à l'Essence de Dieu; encor qu'elle depende au reste de la Reuelation de nos Escritures, en la preuue desquelles elle sera consequẽment prouuée. Il y en aura, peut estre, encor, qui en desireront des preuues plus demonstratiues; mais qu'ils se souuiennent,

Porphyre allegué par S. Augustin liu. 19. de la Cité de Dieu. ch. 23.

que nous parlons de choſes qui ſont au deſſus du Syllogiſme & de la demonſtration; car puiſque les demonſtrations ſe font par les cauſes, la Cauſe des cauſes ne peut auoir de demonſtration. Mais que ceux qui s'opiniaſtrent contre vne verité que tout le Mõde prouue, & tous les Siecles recognoiſſent, prennent la peine de mettre leurs raiſons par eſcrit; & on verra, que ce ſont, ou coniectures, ou pures negatiues, ou ſimples deſſiances de ce qu'ils n'entendent point; & qui ne peuuent eſtre balancees contre ſi graues & amples raiſons & teſmoignages que nous auons recueilliz cy deſſus. Et à Dieu en ſoit la gloire. Amen.

CHAP. VII.

Que le Monde a eu commencement.

RETIRONS nous maintenāt d'autour de ceſt Abyſme; car ce n'eſt pas peu que de ſçauoir qu'il ne ſe peut ſonder; & puis que noſtre veuë ne peut porter la clarté d'vne telle lumiere, qu'il nous ſuffiſe de la regarder en l'ombre. Or l'ombre du Monde intelligible, comme parlent les Platoniques, c'eſt ce Monde ſenſible auquel nous viuons; car image certes ne ſ'en peut il appeller, non plus que le baſtiment d'vn Maiſtre-maſſon n'eſt l'image de ſon entendement: Et encor ne ſçay-ie, quelque grandeur, beauté, clarté que nous y voyons, ſi ce mot d'ombre luy peut bien conuenir, veu que des ombres au corps.

au corps il y a quelque mesure; mais du finy à l'infiny il n'y en a point. Nous qui sommes au monde, l'admirons, & penserions luy faire tort de croire qu'il y eust rien ou de meilleur ou de plus beau. Car aussi nostre chair & complexion, est proportionnee à ses Elemẽs, & à ce qu'il produit; nos yeux à sa clarté, tous nos sens à sa nature sensible: Et ceux qui sont du monde ne cherchent que de contenter ce qui est d'animal en eux. Mais cõme nous auons vn entendement, croyons aussi qu'il n'est pas sans obiect: & comme les choses insensibles seruẽt à celles qui ont sens, faisons aussi seruir les sens à l'entendement; & cest entendement mesmes à celuy par qui il est & entend. I'entens que nous n'admirions point le Monde au Monde; mais biẽ l'Ouurier & l'Autheur du Monde: comme ce seroit vne enfance trop manifeste, d'admirer le Tableau d'vn Peintre, qui n'admireroit le Peintre beaucoup plus.

Or la premiere consideration qui se presente à qui cõtemple cest ouurage, c'est s'il a eu commencement ou non; question, qui, peut estre, seroit icy inutile, si chacun vouloit consulter son entendement propre; auquel rien ne repugne plus, que de penser vne eternité, és choses que non seulement nous sentons; mais aussi, que nous voyons perir. Mais, puisque le Monde parle, dit le Psalmiste, & en toutes langues, & à toutes nations; examinons le, & tout entier, & selon ses parties. Car peut estre que les gens du Monde, s'ils se deffient de leur tesmoignage propre, acquiesceront au moins à ce qu'en deposera le Monde. Interrogons donq les Le Monde nous presche son origine.

Elemens tous ensemble, ils passent de l'vn en l'autre, la terre en eau, & l'eau en l'air; & derechef l'air en eau, &c. Ceste vicissitude ne se peut faire qu'en temps; & le temps est vne mesure de mouuement; & où il y a mesure, il n'y peut auoir d'eternité. Interrogeons les à part. La terre a ses saisons; l'Esté succede au Printemps; l'Automne à l'Esté; & à l'Automne l'Hyuer. La Mer a son flux & reflux perpetuel, qui va croissant & decroissant par certaines mesures. Le Nil mesmes & quelques autres riuieres ont leurs accroissemens en certaines saisons, & mesurés à la coudee. L'Air aussi a ses vents, qui ores le rafreschissent, ores le tourmentent: & ces vents regnent l'vn apres l'autre, ores d'Orient, & ores d'Occident, ores du Septentrion, & ores du Midy; & selon iceux se font, les pluyes & le beau-temps, les tempestes & les calmes. Ces changements qui se font ainsi tour à tour, ne peuuent estre sans commencement. Car où il y a vn ordre, il y a vn premier & vn dernier; & toute mutation est vne espece de mouuement; & faut necessairement que ces tours, qui se font ainsi successiuement, ayent commencé par quelque bout: en la terre par l'vne de ses saisons; en la mer par le flux ou par le reflux; en l'air par le Nord, ou par le Sud, &c. Car s'ils n'ont commencé par vn bout, ils ne peuuent continuer en l'autre. La terre donq par ses saisons, l'air par ses changemens, la mer par ses marees ne cessent de bruire & prescher à tous ceux qui ont aureilles pour entendre; Qu'il n'y a rie͂ d'eternel en eux, ains qu'ils ont tous vn commencement. Et quand puis apres nous considerons

siderons que la terre tient ses saisons du Soleil; la Mer ses marees de la Lune; l'Air ses vents d'vne puissance exterieure, qu'on n'apperçoit point: à lors, deuons nous pas chercher ce commencement en haut & non en bas; hors d'eux & non en eux-mesmes; veu que rien icy bas ne se meut de soy-mesmes? Et si les Elemés qui sont tenus pour Principes des choses, recognoissent vn Principe de leurs mouuemens; le deuons-nous pas par consequent recognoistre en toutes choses? Que si nous considerons derechef, que celle Lune qui fait les marees en la mer, n'a clarté que par le Soleil qui fait les saisons en la terre; conclurons nous pas incontinent que les saisons de la terre, & les marees de la mer, les mouuemens & changemens perpetuels, & par maniere de dire les respirations des Elemens, ont vn commun commencement? Mais, peut estre, ces mouuemens n'ont ils lieu, qu'en ce qui est au dessous de la Lune; & non en ceste quinte essence du Ciel, dont Aristote presche si haut & la solidité & l'eternité? Ains que sera-ce si plus haut nous montons, & plus haut ils crient leur commencement? Si, di-ie, ce que plus nous admirõs au Ciel, est-cece qui plus repugne à son eternité? Le Soleil y fait son cours naturel au Zodiaque entre les deux Tropiques: le Zodiaque luy est vne carriere; les Tropiques en sont les lisses; tout cela distingué par degrez & par minutes, dont il ne passeroit vn seul point. Les points des Solstices sont ses bornes qu'il n'a pas si tost touchees qu'il ne tourne bride. Faut il donq pas qu'il ait desbouclé en vn lieu, puisqu'il

s'arreste en l'autre? Il est toutes les vingt & quatre heures emporté d'Orient en Occident par le mouuement du Ciel; & par ce mouuement violent fait la nuit & le iour; comme par le naturel l'hyuer & l'esté, &c. Ceste succession se peut-elle faire qu'en temps; ou plustost estre autre chose que le temps? La Lune pareillement fait son cours tous les mois, on la voit naistre, croistre, emplir, & descroistre; chaque Planete a son temps prefix & son an ordinaire: Bref, on sçait le leuer & le coucher, le paroistre & le cacher des Estoilles; & le Ciel mesmes, qui emporte quant & soy tous les autres, ne le fait que par mouuement. Or tout ce qui se meut, se meut en temps; & vn tour ne se peut faire sans commencer par quelque point; non plus qu'vn cercle, sans asseoir en quelque lieu la iambe mobile du compas. Que s'ensuit-il donq, sinon que le mouuemét du Ciel, & de tout ce que le Ciel porte, & emporte, a eu vn commencement? N'admirons point auec Aristote sa clarté: car tant plus clairement en parle il, puisqu'il ne l'a que par la distributió du mouuement. ny son mouuement perpetuel; car plus monstre il le seruice estroit auquel il est subiect: ny sa constance; car ce luy est necessité: ny sa grandeur; car plus grandement s'en courbe il. C'est la grande Roüe de l'horloge, qui monstre les Planetes, les Signes, les heures & les marees, chacun en son temps; & ce qui semble sa merueille, le prouue subiect au temps, voire mesmes instrument du temps. Or puisqu'il est instrument, il y a vn Ouurier qui le met en vsage; vn Horloger qui le conduit; vn Esprit

qui

qui a premier esbranlé son mouuement. Car tout instrument, quelque mobile qu'il soit, entant qu'il est instrument, est comme mort, s'il n'a vie & mouuement d'ailleurs. Voire mais, dira quelqu'vn, le Ciel va tousiours, & entant de siecles & d'aages nous n'y apperceuōs point d'alteration. Poure hōme que tu es! Et ton cœur & ton poulmon ont vn mouuement perpetuel; ils ne font iamais de pause; & auec tout ton esprit tu ne le peux ny auancer, ny restraindre. Les Medecins le tastent & n'en peuuēt trouuer la cause. Les Philosophes se perdent en la cerchant. Et toutesfois n'en sçais tu pas & la fin & le commencement? Toy mesmes fais tu pas des mouuemens que les hommes comme toy iugent estre sans fin; des moulins estranges, des viz, & autres especes d'Automates, dont iusques aux enfans n'ignorent le commencement? Et sous ombre que depuis quelque temps ceste grande Roüe du Ciel tourne sans fin; seras-tu ou si enfant ou si aueugle, que de croire qu'icelle tourne de tousiours? O hōme; ce mesme ouurier, qui a mōté l'horloge de ton cœur pour quelques dizaines d'annees, a monté ce grand pourprix, pour quelques millaines. Ses tours sont grands, & les tiens petits; mais quand tu auras bien calculé, ils se rapportent tous en vn. Venons à ce qui vit & qui sent: Les plantes germent, poussent, bourjonnent, fructifient; mais ou le pepin viēt de la plante, ou la plante du pepin; & l'vn & l'autre d'vn facteur. Les animaux aussi partie viennēt vifs, & partie en coque; mais on sçait de qui chacun est engendré; & soit que l'œuf vienne de la poulle ou

Obiection.

I 4 la poul-

la poulle de l'œuf; il faut en l'vn ou en l'autre confesser vn commencement. Ie laisse ces disputes vaines, Qui premier des deux a esté, que l'Escriture saincte vuideroit en vn mot; & la nature mesmes qui desire que les premieres choses ayent esté produictes en leur essentielle perfection: car c'est assez pour nostre but, que par toutes choses ils se sentent conuaincus d'vn commencement. Et ie vous prie, s'ils ne peuuent dire par lequel des deux a commécé le mouuemēt de leur cœur; ou de leur poulmon par le serrer, ou par l'estendre; par l'aspirer, ou par le respirer; dont toutesfois ils ne peuuent ignorer le commencement; doiuent-ils estre receus à nier le commencement des choses, quand mesmes on douteroit par quel poinct ce auroit esté? Or si les choses muettes crient si haut; & les irraisonnables concluent si logiquement, l'homme que Dieu a doüé d'oraison & de raison tout ensemble; sera il si honteux que de se taire seul; ou si eshonté, que de resister? Certes quant à nos corps, nous en sçauons l'origine; & ce que nous cerchons si curieusement les Genealogies, nous le fait confesser, vueillons ou non. Mais s'il y auoit rien au monde qui auec quelque vraye semblance se peust vāter d'vne eternité, ce seroit nostre ame, qui fait remuer mille choses sans se mouuoir; qui monte au Ciel & descend aux abysmes sans changer de place, qui range dās le cabinet de sa memoire tout le monde sans qu'il y tiéne lieu; qui conioinct tous les temps passez en vn sans succession. Bref, qui conçoit & embrasse les autres choses, & en quelque façon soy mesmes. Et toutes-

per συστολὴν aut per διαστολὴν.

L'homme a eu origine.

toutesfois oserons-nous dire qu'elle soit eternelle? Mais cõment le seroit elle, veu que nous la voyons profiter & apprendre, mesmes empirer bien souuēt & oublier, d'aage en aage, & de iour en iour? Comment encor, veu que nous la voyons passer d'ignorance en science, & de tenebres en lumiere; de ioye en tristesse, & d'esperance en crainte, non par annees, mais par minutes & momens? & qui plus est, receuoir tant de troubles & de mutations, par & pour choses muables & transitoires, qui florissent le matin & le soir sont sechees comme au four? Or estre mué emporte auec soy mouuement, & qui dit mouuement dit commencement; & estre mué par choses si muables, monstre vne inconstance de nature trop grande, qui est trop contraire à l'Eternité: Bref, comment sera celle chose eternelle, qui ne peut seulement se representer par quelque imagination que ce soit, que signifie ce mot d'Eternité? Et toutesfois c'est elle, qui conioinct en l'homme le Ciel & la terre ensemble, qui obserue les mutations és choses hautes, & les opere pour la plus part és basses; qui esleue vne poignee de terre par dessus le Ciel, & descend, par maniere de dire, le Ciel en terre: A plus forte raison donq n'y a il rien approchant de l'Eternité ny au Ciel, ny en la Terre, ny en toute l'harmonie du monde que nous admirõs tāt. Or on me dira, peut estre, qu'és parties du Mõde il n'y a point d'Eternité; mais qu'au tout il y en peut auoir. Mais cõme peut estre vn Tout Eternel, Obiection. cõposé de parties caduques & tēporelles? Et qu'appellent-ils le Tout, sinon ce grād pourprix du Ciel,

 duquel

duquel le mouuement prouue le cõmencement? Item, Que voiremẽt il y a au monde, tant au Tout qu'en ses parties, commencement de mouuement; mais que cela ne conclud pas commencement d'Estre. Mais, si l'Essence a esté eternellement auant le mouuement, comment se pouuoit-il appeller Monde en Latin, Κόσμος en Grec, c'est à dire vne belle disposition; veu qu'icelle, pour la plus part, depend du mouuement? Ostez au Ciel son tour, & au Soleil son cours, & le placez puis apres en quel lieu que vous voudrez; vous rendez la moitié du monde aueugle, toute la terre ou bruslee par son assiduelle presence; ou par son absence deserte & inhabitable; la mer pour la plus part innauigable; l'air ou infertil ou intemperé: S'ensuyura donq pour le moins, Que le monde ne sera pas habité de tousiours, ny les plantes eternelles, ny les animaux, ny le genre humain mesmes eternel. Et ne sçay quels yeux ont eu ces Philosophes, qui aiment mieux eternizer les pierres, les roches & les montagnes, qu'eux-mesmes pour qui elles sont faites. Et puis, pourquoy dõq lors vn Soleil, & pourquoy vne Lune? Pourquoy vn air, & pourquoy vne mer, si rien ne vit, ne voit & ne respire? Reste donq, qu'auant le mouuemẽt ce fust vn chaos, vne masse sans forme, & qu'vne ame, comme aucuns dient, se soit en certain temps insinuee au trauers d'iceluy, qui ait donné forme à ce corps, & puis vie, mouuemẽt & sentiment à ses parties selon qu'elle en auoit fait chacune capable: Tellement que maintenant ce monde ne soit autre chose, que ce chaos disposé, animé

animé & viuifié; & que de ceste ame & du chaos se face comme vn animal parfait. Belle imagination certes, & digne d'vn vray animal, de tenir plustost son essence si ordonnee de l'informité d'vn chaos, c'est à dire, d'vne confusion remuee, que de la sage puissance d'vn esprit viuifiant. Mais puisque ce chaos ne pouuoit receuoir forme ny ordre que par ceste ame, s'ils sont tous deux eternels; comment se sont-ils rencontrez en vn poinct estans de si contraire nature, l'vn pour estre formé, & l'autre pour former? Si c'est par auenture, comment l'auenture y a-elle mis l'ordre, & comment depuis ne l'a-elle troublé? Si c'est par conseil; de qui, que d'vn Superieur? Et qui est-il sinon Dieu? Derechef, ou ceste ame estoit de toute eternité obligee à ce corps là reellement & de fait; ou certes, elle le penetroit seulement par sa puissance, & selon qu'il plaisoit à vne treslibre volonté. Si obligee, de par qui, à vne telle confusion, sinon de plus haut? Et puis que luy pouuoit estre ce chaos, qu'vn eternel tõbeau? Et qu'est ce, aussi autre chose dire, sinon que ce chaos estoit comme vn Embryon, vne coagulatiõ en la matrice qui au bout de quelques iours par l'infusion de son ame commence à se former, mouuoir & sentir; & puis en son temps naist, croist & descroit, & finit comme nos corps? Que si elle le penetroit par vne volonté & puissance libre, ne disputons point des noms, car l'ame se dit au regard d'vn corps, c'est le Dieu viuant qui quand il luy plaist, dõne & la forme & la vie, & le mouuement. Mais nous traicterons cy apres, qu'il n'en a pas seulement donné la for me;

forme;ains fourny la matiere mesmes: Et pourtant nous suffise d'arracher d'eux pour ceste heure,qu'il en est le Formateur & le Facteur.

Esclarcissons encor ceste origine du monde d'auantage;ie demande,Qu'est le monde de soy-mesmes?S'il ne bouge, comme i'ay dit cy deuãt, il perd & son ordre & sa beauté:S'il se meut, il se monstre incapable d'eternité.Mais il y a encor plus. Ces regions basses sont le repaire des animaux,& sur tout de l'homme,lequel s'en sçait accommoder.La temperature de l'air est pour iceluy mesmes. L'air & la terre ne peuuẽt estre ny esclairez, ny temperez sans le Soleil & la Lune; ny iceux les esclairer ny temperer sans se mouuoir. La Lune n'a clarté que par le Soleil; le Soleil, ne la peut distribuer ny à la Lune ny à la Terre sans le mouuement du Ciel; & ce grand entour du ciel est ce que nous appellons le Monde mesmes; n'estimans ces parties basses, au regard de leur matiere,que comme vne lie de l'Vniuers. Or, en ce qu'à l'homme seruent les Elemens; aux Elemẽts les Planetes, & iceux Planetes les vns aux autres;mõstrent ils pas qu'ils sont les vns pour les autres? Et s'ils sont les vns pour les autres, l'vn est-il pas en consideratiõ premier que l'autre; la fin premiere que les choses qui y tendent? Suyuant ceste regle commune; que l'operation de l'entendement commence par la fin?Et si le Ciel tourne pour monstrer les Planetes, & porter le flambeau à la terre,& à ce qui y habite;sert il pas à la terre? Et s'il sert à la terre,sera ce,ie vous prie,de par la terre; ou bien de par quelqu'vn, qui commande au Ciel & à la terre?

La concatenation des choses.

Operatiui intellectus finis principiũ est.

la terre? Derechef, veu que la fin est premiere en cõsideration que les choses qui y tendent : ceste consideration sera elle és choses mesmes, ou en quelque Esprit qui les ordonne? Certes és choses mesmes ne peut elle estre; car si elles ont entendement, elles ont aussi volonté; & la volonté tend plustost à commander qu'à obeir, à liberté qu'à subiection; & si elles n'en ont point, elles ne cognoissent ne fin ne commencement. Et puis, comme elles sont diuerses, & de contraire nature, elles auroyent diuers buts, au lieu qu'elles tendent toutes à vn. Qui plus est, comment auroyent le Soleil & la Lune, le Ciel & la terre rencontré eternellement leurs desseings ensemble? d'esclairer & estre esclairé l'vn de l'autre? En quel poinct, par quel pact, & de quelle datte, veu que tout cela depend du mouuement, qui ne se fait qu'en temps? Reste donq, que telle consideration se face par vn Esprit qui commande egalement à toutes choses; qui les assuiectisse les vnes aux autres selon que bon luy semble; qui soit puissant pour estre obey, & tresprudent pour les conduire à leurs fins particulieres, & toutes fins à la sienne. & qui pense autremẽt, pense qu'vn Luth s'accorde de luy mesmes; ou s'il dit que cest Esprit est vne Ame enclose en l'Vniuers, il incorpore sottement le Luth & l'Esprit du Ioueur; le bastiment & le Masson ensemble. C'est en somme, comme si vn enfant nay & nourry en vne maison, la pensast ou eternelle ou faicte d'elle mesme, sous ombre qu'il ne l'auroit point veu faire : ou si celuy qu'on auroit exposé en vne isle deserte, que la Louue auroit nourry comme vn

me vn Romule, se iugeast comme vn champignõ, né en vne nuict de la terre. Car croire le Monde eternel,& la race humaine née sans Facteur,est vne mesme chose, & procede de mesme erreur. Les deux sexes,masle &femelle en tous animaux,nous destruisent-ils pas encor ceste eternité? Car comment seront ils eternellement l'vn pour l'autre,l'vn estant autre chose que l'autre? Puis, auront-ils esté eternellement deux,ou eternellement plusieurs? Si deux;que sont deuenus ces deux là,veu qu'eternité emporte immortalité; & estre de tousiours, estre à tousiours? Et si plusieurs; y voit on pas encor les mesmes absurditez? Que s'ils les dient eternisez par succession de téps,Qu'est-ce,ie vous prie, mort que natiuité, qu'est ce vie qu'vne suite de mort (ie parle de la nostre) & qu'est-ce successiõ qu'vne suite de temps?Or voyla donq que tant par les parties du Monde, & par le Tout mesmes, que par la conuenance du Tout auec ses parties,& des parties entr'elles nous sommes euidemment enseignez que ceste Machine du Monde a eu & vn Ouurier & vn commencement. Mais on nous demande maintenant de quand? Et c'est le poinct que nous auons consequemment à traicter.

CHAP.

CHAP. VIII.

De quand le Monde a eu son commencement.



ERTES ce n'est icy le lieu de vuider les scrupules des Chronographes, car entre vne eternité & vn cõmencement le different de quelques annees, voire de siecles entiers, ne peut estre pour rien compté: mais si nous regardons le progrez de ce bas Monde, nous apperceurõs euidemment, que comme vn enfant, il a eu ses aages, muances & periodes; que petit à petit il s'est accreu, peuplé & espandu; bref, qu'en ce que le monde pense durer à tousiours, il ressemble le poure vieillard, qui quelque vieil & caduc qu'il soit, pense tousiours auoir vn an à viure. Or auons nous ià suffisamment prouué que le Ciel & la terre ont commencement; que l'vn aussi estant pour l'autre, ils l'ont eu en mesme temps, & de mesme endroit l'vn que l'autre. Et pourtant ce qui se demonstrera de la terre, sera demõstré aussi du ciel: & comme ainsi soit aussi que la terre soit pour l'vsage des animaux & sur tout de l'homme, tel commencement que nous prouuerons de l'homme, tel l'aurons nous aussi prouué de la disposition de la terre: Car à quoy ny ciel, ny terre, le Ciel estãt courbé comme vn Pauillon sur ces lieux bas, la terre affermie comme vn plancher pour les habitans, s'il n'y a habitant aucun en terre? Certes, si le monde estoit eternel, eternellement aussi seroit il habité, &

té,& nul peuple n'y ſeroit plus ancien que l'autre; & ſi pour le moins il eſtoit fort ancien,nous n'y deurions rien trouuer de nouueau. Mais ſi les choſes plus anciennes y ſont nouuelles, nous doit-ce pas eſtre vn argument tout certain de ſa nouueauté?Ie vous prie,que choiſirons-nous en ce monde pour exemple d'antiquité?Commençons par les ſciẽces; nous liſons l'origine de toutes. La Philoſophie qui conſiſte en la recherche des choſes naturelles eſt ſi recente entre les Grecs,qu'auãt Pythagoras le nom n'en eſtoit pas cognu. Les Romains bien long temps apres luy,l'ont tenuë pour folie. & Lucrece Epicurien chante de ſon temps, Que la nature des choſes eſtoit trouuee de n'agueres;comme auſſi Seneque qui vint depuis: Que depuis le commencemẽt que la ſageſſe fut remuee iuſques à ſon temps, il ne ſe trouuoit pas mille ans. Socrates ſe dit auoir eſté le premier qui de la contemplation la reduit en pratique,la tirant du ciel en terre, comme ils dient, & aux villes,aux maiſons,& aux perſonnes, c'eſt à dire, leur apprenãt à cognoiſtre & conduire & ſoymeſmes &autruy.Or il n'y a que deux mille ans au plus,car il eſt depuis Eſdras,qui eſt le dernier hiſtorien de la Bible: Et ce qu'ils en ſçauoyent, comme nous auons traicté cy deuant, c'eſtoit par les Egyptiens, & ceux-cy par les Hebrieux & Chaldeens; Pythagoras de Sonchedi & des Iuifs, Platon de Sechnuphis,Eudoxus de Conuphis,& ceux-cy des diſciples de Triſmegiſte, & Triſmegiſte,comme il appert par ſes liures,de Moyſe. Bref, Clearque Peripateticien dit auoir veu le Iuif duquel Ariſtote meſmes

Origine des ſciences.

Lucretius Carus.

Denique natura hac rerũ ratióque reperta eſt Nuper & hãc primus cum primus ipſe repertus

Nũc ego ſum, in patrias qui poſſum vertere voces.

Perſius autẽ: ——poſtquã ſapere vrbi cum pipere & palmis venit.

Auguſt. liu. 18. de la cité, chap. 37.

Cicer. Iambli. Porphy. Orpheus in Argon. Proclus ſur le Timee. Plutar. en Iſis & Oſyris.

mesmes auoit appris : & Iamblichus fait mention des colomnes de Mercure, esquelles Pythagoras & Platon auoyent leu sa doctrine. & Porphyre tesmoigne, que toute la Philosophie des Grecs, qu'ils vantent auec tant de paroles, estoit au moins mille ans depuis Moyse. Or si l'estude de Sagesse est si nouueau au Monde ; que sera la Sagesse mesmes : & si la Grece y est si nouuelle, où s'en trouuera l'antiquité entre les Gentils ? On dira que l'Astrologie doit estre plus ancienne ; puisqu'il est ainsi que Socrates retira les hommes du Ciel vers la terre. & volontiers ie l'accorde ; car l'homme ayant la veuë dressee au Ciel, aura dressé ses premieres contemplations vers ce lieu là. Mais combien gaignõs nous d'ãnees pour cela ? Si Thales l'a enseignée aux Grecs, comme ils dient, nous sçauons par les mesmes Autheurs, & par luy mesmes, qu'il l'auoit euë des Aegyptiens, & ceux cy des Chaldeens, lesquels en sont si vrayement les Autheurs, que le nom de Chaldeen est ordinairemẽt pris pour Astrologue. Que si nous disons auec Pline que Iuppiter Belus en soit Autheur, quand bien ce sera le premier du nom, c'est enuiron le tẽps d'Abraham ; & si ce sont, comme il dit aillieurs, les Phœniciens, qu'est ce autre chose que les Hebrieux ? Et puis, ie vous prie, quelle estoit l'Astrologie de ces gens là ? Thales, dit Pline, *obserua le premier les Eclipses du Soleil & de la Lune entre les Grecs ; & Sulpitius Gallus entre les Romains.* Les armees, comme recitent Plutarque & Quintilien, s'en estonnoyent quand elles les voioyent : les vns laissoyẽt passer trois iours, les

Iambl. des mysteres, ch. 1.

Clem. Alex. 1. Strom. aleguãt Alex. Hermippus & Clearchus Porphyre allegué par Eusebe liu. 11.

Laërtius en la vie de Thales.

Thales en son Epistre à Pherecydes apud Clementem. Pline liu. 6. & 5.

Pline liu. 2.

Plutarq. en la vie de Nicias : Quintilien, liu. 1.

autres tout le reste de la Lune premier que d'oser rié faire. Quoy plus? C'estoit crime de leze maiesté diuine que d'en alleguer vne cause naturelle. Anaxagoras en fut mis en prison, & eut Pericles bié de la peine à l'en retirer. Protagoras en fut banny d'Athenes: les Mathematiques en furent condemnees tout à plat. Et que font de plus sauuage nos poures Ameriquains? A Thales aussi on attribue d'auoir obserué l'estoille du Nort; à Pythagoras, Que l'Estoille du matin & l'estoille du soir est vne mesme; & que le Zodiaque est oblique, & comme vne escharpe au trauers du Monde: à Solon, dit Proclus, que le cours de la Lune est de trente iours. Et Archimede vint apres qui recueillit les obseruatiõs de plusieurs, & en composa la Sphere. Encor n'en sont celà que les petits rudiments. Car la grande Theorique des Planetes n'est venuë que lõg temps apres. Que diray-ie, que l'An mesmes a esté incertain & confus en ce païs de l'Europe iusques à Cesar, & l'est encor auiourd'huy en plus de la moitié du Mõde? Mesmes que trois cens ans auãt la Natiuité de Iesus Christ, les Grecs & les Romains, n'auoyent point encores, ny de quadrans, ny d'horloges, ny d'heures! Et quãt à l'Arithmetique & Geometrie qu'on enseignoit si soigneusement aux enfans du temps de Platon, les Autheurs des plus notables propositions sont cognuz, Pythagoras, Eudoxus, Euclide, (qui a recueilly des anciens) & autres: & ceux qui en attribuent l'inuẽtion à Trismegiste, ne nous sçauroyent pas mener plus droict à Moyse. Mais veu que l'homme est naturellement plus

Censorinus de die Natali ca. 19. Varro.

Platon en l'Epinomis.

plus soigneux de sa santé & commodité, que curieux des Astres; les Arts, peut estre, seront plus anciens que les sciences. Certes quant aux Arts mechaniques, Varro grand rechercheur des antiquitez, tesmoigne qu'en l'espace de mille ans qu'il cōmence à conter de son temps en arriere, tous les arts auoyent esté inuentez. Et que les Grecs ne se vantent gueres plus: car nous trouuons mesmes en leurs histoires l'inuention du feu, qui est le principe, s'il faut ainsi parler, de la plus part d'iceux: & y en a qui ont traicté particulierement de l'inuētion d'vn chacun, ausquels le Lecteur peut auoir recours. Mais parlons de la Medecine, Art si necessaire au gēre humain: l'a on pas veu naistre & croistre de iour en iour des maladies & playes, & mesmes de la mort des hommes? Diodore l'attribue aux Egyptiens: & Moyse au Genese fait quelque mention des Medecins de Pharaon: Les autres à Æsculapius, & quelques vns à Arabus fils d'Apollon: Mais encor quelle Medecine? Si nous suyuons les paroles de Moyse, c'estoyent plustost embausmeurs de corps morts, que Medecins de malades. & Æsculapius, dit Ciceron, fut estimé Dieu pour auoir enseigné à arracher les dents, & à lascher le ventre. Podalirius aussi & Machaon ses successeurs ne touchoyent qu'au dehors. Bref, dit Herodote, l'vn estoit medecin de l'œil, & l'autre de la teste, & l'autre des pieds: & quand ils estoyent au bout de leurs sens, ils mettoyent les malades en pleine place, pour y essayer la recepte du premier venu. C'estoit dōq vne medecine qui n'auoit encor ne pieds ne teste.

Origine des Arts.

Varro liu. 5. de l'Agricult. ch. 1.

Cicer. de Nat. Deorū.

Herodote liu. 2.

ne teste. Les animaux enseignerent petit à petit plusieurs herbes & remedes aux hommes; & quelques hommes en esprouuerent d'autres, ausquelles ils ont laissé leur nom; tant qu'en fin vn Hippocrates & quelques autres firent recueil de tout celà, & des experiences de plusieurs firent vn Art; & cest Art s'est enrichy de temps en temps, & plus, peut estre, en nostre siecle qu'en nul autre. Quoy qu'il en soit, il est certain que le premier Medecin qui fut veu à Rome, fut vn Archagätus enuiron six vingts ans auant la venuë de Christ sous le consulat de Luc. Æmilius Paulus, & de Marcus Liuius, lequel fut fait bourgeois; & à l'enuy quelques autres Grecs y vinrent apres luy: mais incontinent ils furent chassez par Caton le Censeur, comme estans plustost bourreaux enuoyez par les Grecs pour tuer les Barbares, (ainsi appelloyent les Grecs toutes autres nations,) que medecins pour guarir ceux qui en auroyent besoin: à sçauoir, par ce qu'à tous propos & sans discretion ils vsoyét du fer & du feu à toutes playes. Or quand nous voyons ainsi croistre les sciences & les arts de Theoreme en Theoreme, & d'Aphorisme en Aphorisme; & quand nous les voyons si nouuelles entre les plus celebres nations, & les plus doctes; douterons nous de conclurre le mesmes entre les grossieres? Venons aux Loix: car mesmes les peuples plus Barbares en ont; & peut estre aussi que l'homme né à societé aura plustost pensé à y mettre ordre par bonnes Loix, qu'à obseruer l'ordre des Cieux, ny la disposition de son corps mesmes. Mais la Loy escrite nous mene

Origine des Loix & Polices.

t'elle

t'elle pas incontinét à la Loy nō escrite? Et ces gros volumes de Loix que nous remuons auiourd'huy, aux Rapsodies de Tribonian? & Tribonian aux Sceuoles & Africains; & ceux cy aux loix des douze Tables? Et ces douze Tables que sont ce, ie vous prie, que l'enfāce des Loix Romaines? que rudimés bien simples de Police, telle qu'on trouue au iourd'huy entre les plus Barbares, & que nous admirons par vn sot zele d'antiquité és anciés Romains; & mesprisons és anciens Allemans, Thuringiens, Bourguignōs, Saliens & Ripuaires, qui les auoyét trop meilleures que celles là? Et puis, quelle antiquité, veu qu'elles ne sont pas quatre cens ans auāt la venuë de Christ, cōme l'histoire Romaine nous l'éseigne? Derechef, ces douze Tables nous réuoyeront elles pas aux Grecs? Et de qui les tiennent les Grecs, sinon les Atheniens de Draco & Solon, qui viuoyent enuiron le temps de Cyrus Roy de Perse; & les Lacedemoniens de Lycurge, qui estoit sous la fin de l'Empire d'Assyrie? Et qu'est tout ce fonds d'antiquité, que tant vantent les Grecs, que grande nouueauté entre les Iuifs? Et puis, dit Plutarque, Solon & Lycurgue auoyét esté querir leurs loix en Egypte, là où vantans leur antiquité, ils auoyét esté moquez comme des enfans. Et les Egyptiens les auoiét de Mercure; & Mercure sans doute par imitation de Moyse, que Diodore tesmoigne auoir esté le premier legislateur de tous. Bref, que dirons nous quand du temps d'Homere, cōme note Iosephe contre Appion, le nom mesmes de Loy estoit incognu aux Grecs? Mais les Roys, peut estre, auront

A.Gelle liu. 20.ch.1.& liu.17.ch.21

Pompon. de Origine iuris.

Plutar. en la vie de Solon & Lycurge & au traicté d'Isis & Osyris.

Iosephe cōtre Appion.

Iustin allegu. Diodore en son Parænetique.

auront esté de temps immemorial; car ils estoyent comme vne Loy viuante, & leurs arrestz se sont conuertis en loix. Obseruons donq aussi que de ces grands Monarques, nous venons aux Roys des nations; & de ceux cy aux Roitelets des prouinces; & puis aux Roys des bourgs, villes & villages; & finalement aux Roys des familles, qui estoyent les Peres, & plus anciens d'icelles; qui nous renuoyent à vn commun Estoc de toutes; c'est à dire à vn commencement. Et de quand? Certes auant Ninus Roy des Assyriens Iustin l'historien tesmoigne, qu'il n'y auoit que des Roys, ou plustost Iuges particuliers des cõtentions qui naissoyẽt entre ceux d'vn mesme bourg, ou d'vne mesme famille; & aussi est il le premier qui a trouué des Historiens. & Herodote dit que les Egyptiens ont eu les premiers Roys; & qui veut monter plus haut, c'est par l'Escriture saincte, qui nous enseigne que Nemrod fut le premier qui viola ce droit paternel des Peres de famille, qui regnoyent chacun entre ses descendans sans autre prerogatiue que de l'aage; lesquels Manethon appelle Roys Pasteurs; & dit auoir esté mille ans auãt la guerre de Troye. Car quant aux Grecs & Romains; ou ils n'estoyẽt point encor, ou certes ils viuoyẽt encores de glãd, cõme ceux que nous appellons Sauuages auiourd'huy. Voyons pour le moins si les Dieux des Gentils ont quelque antiquité; car aussi semble il, veu que la forme essentielle de l'hõme est de recognoistre vne Diuinité, qu'il n'y doit riẽ auoir de plus anciẽ q̃ cela. Et de fait il se trouue des peuples & sans loix & sans Roys; sans Dieux, & sans

Iustinus lib. 1.

Plin. liu. 7. Herod. liu. 2.

Manethon cité par Iosephe contre Appion.

Origine des Dieux.

ſans quelque eſpece de religion il ne s'en trouue point. Mais que dirõs nous ſi les hommes naiſſent auant les Dieux,& viuēt encor apres eux?Ne nous amuſons point à l'origine de tous ces petits Dieux, tant des Romains que des Grecs, qui en auoyent plus que de prouinces,de villes & de maiſons; n'y à leurs Genealogies,qui ſont aſſez deſcrittes par leurs ſeruiteurs & idolatres meſmes. Mais venons droit à l'eſtoc: qu'eſt ce de ce premier Saturne, qu'on dit le Pere de tous, & de quel tēps eſt il? Certes ſi nous croyons les plus notables Hiſtoriens d'entre les Grecs, & l'Epitaphe d'Oſyris recité par Diodore Sicilien; Saturne(ie ne parle point du Grec,mais du plus ancien de tous les Saturnes) n'eſt autre choſe que Cham fils de Noë, & Oſyris, Miſraim le plus ieune des fils de Cham; & ceux qui le veulent faire plus ancien,dient que Saturne eſt Noë meſmes. Ie laiſſe ce qu'en dit Beroſe,& autres de pareille eſtoffe; parce que ie les tiens pour Autheurs fabuleux & ſuppoſez. Et quant à Iuppiter, ſi on entend celuy qui eſt ſurnommé Belus, c'eſt à dire Baal ou Maiſtre; c'eſt le fiils de Nemrod, lequel Nemrod auſſi fut appellé Saturne, qui eſtoit vn nom commun aux plus Anciens des grãdes familles;& ſi c'eſt Iuppiter ſurnommé Chammon ou Hammon, c'eſt Cham, ou Chameſes fils de Noë adoré en la Libye; car il eſt certain qu'il prit ce chemin là. Car quant à Iuppiter de Crete, & Saturne ſon pere, qui à l'imitation de ces plus anciens ſe firent honorer entre les Grecs; c'eſt peu auant la guerre de Troye, & long temps depuis Moyſe. Or quelle eſt donq

ceste antiquité qui ne passe point trois mille ans? Et d'où la sçauoiét les Grecs, si autres qu'eux n'eussent escrit? Mais ce poinct sera traicté en vn autre lieu plus amplement. Que dirons nous du cõmerce des nations, veu que de la monnoye d'or nous venons à celle d'argent; & de celle cy à celle de cuiure, & du cuiure au fer, mesmes entre les Romains? Et derechef de la monnoye au poix & à la liure; & du poix à la permutation; & de la permutation à celle communauté bien heureuse qui estoit és premiers siecles? Mesmes auiourdhuy plus de la moytié du Monde demeure en la permutation; & plusieurs encor ne la sçauroyent pas, si les nauigations de nostre siecle ne la leur auoyent apprise. Et quant à la nauigation, qui est le nerf du cõmerce, si nous croyõs Pline, le premier bois qui a flotté, fut sur la Mer rouge; & la premiere nauire qui vint iamais en Grece estoit partie d'Egypte: & si nous croyõs Strabo, les Tyriens ont les premiers excellé en nauigation, & quelques vns mesmes les en font autheurs. Car quãt aux nauigations d'Vlysse, elles n'õt point passé la mer Mediterranee; & qu'est ce, si c'est histoire, qu'vn vaisseau flottant au gré du vent sans tenir routte ny addresse? Car il est certain que le voyage qu'il auoit à faire, se fait ordinairemẽt auiourd'huy en moins de six ou sept iours? Or tout celà nous ramene-il pas à ce petit Païs, qui d'vn costé est borné de l'Egypte, & de l'autre de la mer rouge? Et l'histoire de ce païs-là nous conduit-elle pas iusques à l'arche? Et qu'estoit ceste arche qu'vn nauire, comme mesme le vray Berose l'appelle? Et quand peu apres le De-

Commerce.

Pline liu. 7.

Strabo liu. 16.

Tibull. Eleg. 7.

Berose allegué par Iosephe contre Appion.

le Deluge, Moyse nous dit, Que tels & tels descendans de Noë, ont habité les Isles; n'est-ce pas dire, que l'exemple de l'arche les auoit enhardis sur la mer? Mais d'autant qu'il semble que le traffic soit pour le bien viure, & que ce bien viure là, est precedé du simplement viure; combien, ie vous prie, pensons nous qu'il y ait iusques au gland? Des delices d'Apicius, nous venons à l'honneste vie de mesnage; & de celle cy au labeur des champs; de la friandise, di-ie, à la frugalité, & de la frugalité à la brutalité; lors que comme les pourceaux nous attendions que le gland nous tombast des arbres: Bref, des villes nous venons aux maisons esparses, & des maisons aux huttes, & des huttes aux tentes, & des tentes à la vie des Nomades. Ie ne dis point les Ameriquains, ny les Barbares de iadis, mais les Grecs mesmes & les Romains. Nous sçauons l'inuention des bleds, des farines, & des charruës. Si c'est Triptolemus qui l'enseigna aux Grecs, c'est le fils de Ceres: Si c'est Ceres, c'est la Deesse d'Egypte femme d'Osyris. Et qu'est-ce Osyris pour le plus loing, que Misraim petit fils de Noë? Auāt la guerre de Perse, dit Pline, il n'y auoit point de boulengers publicqs à Rome. Les premieres Cerises furent apportees à Rome par Lucullus. Quand les Gaulois descendirent en Italie, il n'y auoit point de vignes en Gaule. Et aussi le vin est vn mot peregrin, tant aux Grecs, qu'aux Latins venu de l'Hebrieu יין. La terre petit à petit s'est cultiuee, & encores ne l'est-elle pas à demy: & ne faut qu'vn seul mot pour conuaincre nostre premiere rudesse, quand nous

Nourriture.

Pline liu. 7. Diod. liu. 1. & 6. Diod. liu. 1. & 2.

auons deifié les premiers inuenteurs du bled, du vin, du labourer, du fumer, du pestrir, cõme estãts quelque chose de bien grãd au dessus de nous tous? Et puis nous nous moquons des poures Barbares qui nous appellent tõbez du Ciel, quand ils voyent nos grands vaisseaux. Et nous estions pis qu'eux, il n'y a gueres que deux mille ans. Mais nous ne sçauriõs point celà, dira quelqu'vn, si on ne l'eust escrit; & pourtant les histoires sont plus anciennes que tout ce qu'auons dit. Ainsi soit. Mais aussi venons nous des histoires Romaines aux simples Annales des Pontifes; & les Romaines sont lõg temps apres les Grecques; & les Grecques apres les Babyloniennes; car leur plus grande antiquité est du regne des Perses. & Pherecydes Assyrien, qu'ils dient auoir escrit le premier en prose, est pres de 800. ans encor apres Moyse. L'histoire Romaine n'a flory que depuis que la Republique a commencé à decliner: & ses commencemẽs ne sont que Contes de Romãs, Boucliers tombez du Ciel, & lances fleuries. La Grecque commence à l'Empire des Perses: & Plutarque qui en a esté diligent recercheur, dit clairement; qu'outre Theseus, ce ne sont que païs sablonneux & vases inaccessibles, riuages glacez, ou regions bruslees, telles qu'on peint aux extremitez des Chartes; c'est à dire; ou fables vaines ou tenebres d'ignorance. Or qu'est toutesfois la vie de Theseus qu'vn vain amas de fables, & qui à-il de clair ou de bien certain en l'histoire Grecque auãt l'octantiesme Olympiade; c'est à dire, auãt le regne de Darius, veu qu'on n'y sçauroit remarquer le propre temps,

Commencement des Histoires.

Pline liu. 7. Apuleie en ses Florides.

Plutarq. en la Vie de Thesee.

ny de

ny de la guerre des Medes, ny de la Peloponnesiaque? Varro le plus docte des Latins voulant dresser vne histoire du Mõde, la sçait bien diuiser en trois parties. La premiere, de ce qui est depuis le commencement des hommes iusques au deluge. La secõde, depuis le Deluge iusques à la premiere Olympiade, qui tombe enuiron sur le temps que Rome fut bastie. Et la troisiesme, depuis la premiere Olympiade iusques à son temps: Mais comme il appelle celle-cy Historique, aussi appelle-il la seconde fabuleuse; par ce qu'il ne trouuoit rien de certain ny és archiues Romains, ny és histoires Grecques: Bref, pour commencer son histoire de plus loing, il prẽd au regne des Sicyoniẽs, qui estoit en mesme temps que celuy de Ninus; & Ninus, qui fit la guerre à Zoroastre, enuiron le temps d'Abraham. Le mesme Varro nomme Thebes pour la plus ancienne ville de toute la Grece, à sçauoir basties par Ogyges, dõt les Grecs appelloyent les choses anciennes Ogygiennes; & par son calcul mesmes ce n'est que 2100 ans deuant luy. Trogus Pompeius commence son histoire du fonds, dit il, de la memoire; & son commencement est à Ninus, qui, selon Diodore, trouua le premier des historiens. Ce mesme Diodore dit, que la plus grande antiquité de Grece est du temps d'Inachus, qui viuoit au temps d'Amoses Roy d'Egypte; c'est à dire, comme confesse Appion, au mesme temps que Moyse: & voulant ourdir son histoire depuis le commencement du Monde, il cõmence par la guerre de Troye, & dit en sa preface qu'elle ne cõtient que mille cent & trente huict ans; qui se ter-

Censorinus.

Archiues. i. le Thresor des Chartres & Titres anciens.

Varro liu. 3. de l'Agricult. au Prolog.

Diodor. liu. 3.

Clem. liu. 1. des Stromat.

se terminent, dit il, au tẽps de Iules Cesar, lors qu'il fut enuoyé faire la guerre aux Gaules, c'est à dire moins de 1196. ans auant la venuë de nostre Seigneur. Aussi ceste belle histoire d'Atticus, duquel Ciceron loüe tant la diligence, n'est que de sept cẽs ans. Et Macrobe obseruant celà vient à nostre conclusion. *Qui doute, dit il, que le Monde n'ait commencé voire depuis peu d'aage; veu que l'histoire Grecque mesmes contient à peine l'histoire de deux mille ans? Car au delà de Ninus, qu'on dit auoir esté pere de Semiramis, il ne se troue rien par escrit.* Voire Lucrece mesmes, tout Epicurien & contempteur de Dieu qu'il estoit, est contraint de se rendre; quand il voit, que toute l'histoire ancienne n'a autre borne que la destruction de Troye. Mais les memoires, dira on, des Chaldeens sont plus anciens: car, comme raconte Ciceron, ils se vantent d'auoir noté les natiuitez des enfans de plus de quarante & trois mille ans deuant Alexandre. Il est vray. Mais, comme on a tresbien noté, Quand ils parlent de leurs disciplines, ils entendẽt tousiours l'an lunaire, tesmoing Diodore, c'est à dire, mois; qui à cõter du temps d'Alexandre, reuiendroyent iustemẽt au temps de la Creation du Monde, selon Moyse: comme aussi, quand les Iberiens diét qu'ils ont les lettres depuis six mille ans, ils parlent selon leur an, qui n'estoit que de quatre mois. Et de faict Porphyre mesmes nous y seruira de bon tesmoing, lequel dit que les obseruations des Chaldeens, que Callisthenes enuoya de Babylone en Grece du temps d'Alexandre, ne passoyent point mille neuf cens ans. Et celles d'Hipparchus, dont

Ciceron en son Orateur.

Lucretius: Praterea si nulla fuit genitalis origo Terrarum & cali semperq; aterna fuere: Cur supra bellum Thebanum & funera Troia Nõ alias alij quoque res cecinere Poëta? &c.

Diodore liu. 1.

dont Ptolomee se sert, sont bié plus modernes ; car elles ne passent point le temps de Nabuchodonosor. Bref, de nos Indictiōs nous venons aux histoires Romaines,& puis aux Annales des Pontifes,& puis aux Fastes, & puis au temps que lon fichoit le clou solemnellement à la paroy du Temple de Minerue tous les mois de Septembre, pour n'oublier point le nombre des ans. De là nous venons aux Olympiades Grecques, dont la moytié du temps est fabuleux ; & outre la premiere vne espesse nuée d'ignorance au plus clair de la Grece : & en ceste obscurité nous n'auons rien qui nous addresse, si nous ne suyuōs Moyse, qui cite encor le liure Des guerres du Seigneur, & nous conduit seurement iusques à nostre origine. Et comment seroyent entre les Gentils les histoires anciennes, quand ny l'escrire ny le lire ne le sont pas ? De l'Imprimerie nous venons aux liures escrits à la main; du papier que nous auons, au parchemin ; & puis au papier d'Egypte;qui fut inuenté du temps d'Alexandre;& de cestuy-cy aux tables de plomb & de cire;& finalement aux fueilles & escorces de plusieurs arbres: De l'escrire cōsequemment nous venons au lire, & à l'inuention des lettres, que les Grecs ont enseignees aux Latins; les Phœniciens aux Grecs,qui ne les cognoissoyét pas au téps de la guerre de Troye, (comme leurs noms mesmes le demonstrét;) & les Iuifs aux Phœniciens. Car mesmes que sont les Phœniciens au regard de tous les Cosmographes, que les habitans de la Mer Palestine? Et par ainsi se trouue vray ce que dit Eupolemus historien tres-ancien;

Lettres.

Pline. liu.7. Herod.liu.5 Varro liu. 1. de l'Analogie.

Crates Philosophe Grecq demáde pourquoy on ne declinepoint

ἄλφα ἄλφατος, comme *γράμμα γράμματος*. Les Grecs luy respondent: Parce que les nõs de leurs lettres ne sont pas Grecs, mais Barbares.

Phœnices primi, famæ si credimus ausi Mansuram rudibus vocẽ signare figuris. Lucan. lib. 3.

Eupolemus au liure des Roys de Iudee allegué par Clemẽs Alexandrin liu. 4.

ancien; que Moyse auoit le premier enseigné la Grammaire; c'est à dire, l'art de lire; que toutesfois Philo attribue à Abraham; & que les Phœniciens l'auoyent des Iuifs, & les Grecs des Phœniciens, dont les lettres s'appelloyẽt iadis Phœniciẽnes. Icy ne me puis-je tenir que ie ne me mocque de Pline. Les lettres, dit il, sont eternelles. Et pourquoy? Quinze ans deuant Ninus, dit il, commencerent les Egyptiennes. & Epigenes autheur graue dit qu'en Babylone y auoit des obseruations des Astres escrittes en tuilles de sept cens vingt ans. & Berose & Critodeme, (qui dient le moins) de quatre cens quatre vingts. Stupidité extreme! il les conclut eternelles, d'où elles sont conuaincues d'estre nouuelles. Que si nous trouuons l'origine des Arts, des Loix & des Polices; du commerce, de la nourriture, & des lettres mesmes; c'est à dire, & du biẽ viure & du viure tel quel; aymerons nous mieux confesser en l'homme vne ignorance eternelle; qu'vne ieunesse qui ait appris selon ses aages? Et veu que les sciences, les arts, les grandeurs & les delices de la vie mesmes, nous prouuent vn commencement; y aura il plus homme, ny sçauant, ny idiot; ny grãd, ny petit; ny Philosophe, ny mechanique; ny laboureur, ny suyuant les vanitez du Monde, qui ose debatre l'eternité de ce Monde? Or que concluerons nous donq, de tout ce discours? Premierement, que les inuentions de toutes choses sont si nouuelles, qu'elles font suffisante foy à vn chacun de quelque mestier ou profession qu'il soit, de la nouueauté du Monde. En apres, Que toutes icelles se rẽcontrent

en vn

en vn tẽps, & nous amenent à vne certaine region, comme à vn Centre, où le genre humain a premieremẽt flory, & puis s'est espandu à toute la circonference. Ce temps là, c'est cest espace qui est entre Moyse & le Deluge. Ceste region c'est ce pays où premier multiplia le gẽre humain au sortir de l'Arche, à sçauoir tout ce traict, depuis le mõt Taurus, tirant par la Mesopotamie, Syrie & Phœnice, iusques en Egypte; auquel nous comprenons la Palestine, comme le milieu, qui pour sa petitesse est par les Historiens anciens, Grecs & Latins, qui estoyẽt rudes en la Geographie, attribuee aux plus grãdes regions qui l'enuironnent; à sçauoir, selõ les costez dont est question, tantost à la Syrie, & tantost à l'Egypte, tantost à la Phœnicie, & tantost à l'Arabie deserte. Et pourtant, Que du temps & de l'antiquité il faut croire l'histoire de ces nations là, & non des Grecs, ny des Latins, qui ne sont qu'enfans; veu mesmes que nous penserions ridicule és choses Grecques de tenir pour Arbitre l'histoire de la Palestine. Mais oyons maintenãt leurs contradictiõs.

Si le Monde est si nouueau, dient ils, d'où vient qu'il est si plein & si peuplé? Ainçois s'il est eternel, ou si ancien que tu penses, d'où vient qu'il n'est de tout temps cognu; d'où viẽt qu'il l'est encor si peu, & comment n'est il par tout peuplé; ou pour le moins au meilleur de la terre, où de nostre temps se treuuent & des isles, & des terres fermes, & treshabitables & inhabitees? Il n'y a que cẽt ans que nous ne cognoissions rien en plus de la moytié du Monde. Nous n'estions qu'à l'entree de la terre, & pensions Obiections. Le Monde peu cognu des Anciens.

siõs estre à la perfectiõ de la Geographie: nous pensiõs auoir cognu les bouts du Mõde, & n'auiõs encor passé le Cercle Meridionel qui mypartit le Mõde. Cependant, qui parloit autrement, estoit par les plus entẽdus reputé comme vn fol. Encor auiourd'huy ne cognoissons nous riẽ de la terre ferme du Midy, & biẽ peu mesmes de la Septẽtrionale. Il n'y a pas deux cens ans que les Suedes ont enuoyé les premieres Colonies en ce grand pays de Groenlãd; & l'Escosse & l'Irlande qui sont à nos portes, sont encor à demy Barbares. Du temps de Cesar, lisez ce qu'il escrit de l'Allemagne, C'est vne forest perpetuelle; on y va cinquante iournees sans en voir le bout: les hommes y sont farouches & bestiaux; ils sacrifient leurs enfans à leurs Dieux: Il semble qu'il parle de Canada, ou du Bresil. Long temps depuis encor les Romains n'y oserent entreprendre bien auant; dont il se voit que toutes les anciennes villes sont sur les riues du Rhin, & du Danube, vers la Gaule & l'Italie, plustost pour seruir de chaussee contre les inondations des Allemans, que de forts pour les assaillir. Du tẽps mesmes de Tacite, quels estoyent les peuples maritimes de la Germanie? Et quels du temps de Charles-magne les Saxons; & auant peu de siecles les bas pays d'Allemagne, auiourd'huy les plus florissans de l'Europe? Le mesme est il de l'Angleterre du temps de Cesar; & si nous montons quelques annees plus haut, des Gaules, de l'Italie & de l'Espagne. Car puisque Rome est la plus ancienne ville des Latins, d'où vient qu'Alexandre, qui cerchoit de nouueaux Mondes à conquerir

Lisez ès Nauigatiõs des Portugais & Espagnols.

querir, ne la cognoissoit point à sa porte? Aussi peu, les Gaulois & les Espagnols; dont tous les anciens historiens ou ne sonnent mot, ou parlent auec vne merueilleuse ignorance. Et que dirons nous d'Ephore, qu'on tient pour le plus diligent d'entr'eux, qui escrit de l'Espagne ou Iberie; qui est vne si grande region, comme d'vne seule ville? Qu'estoit ce aussi de la Grece auant Orphee & Amphion, qui retirerent les Grecs des forests & des bauges enuiron le temps, comme dit Thucydide, de la guerre de Troye: & où auoit Orphee despouillé le sauuagin qu'en Egypte? L'histoire saincte mesmes quand elle parle des Grecs, & de l'Asie mineur, en parle comme d'Isles; c'est à dire, comme du plus loing de la cognoissance de ces têps là. Or voyla dôq, quant à la nouueauté des peuples Occidentaux; que i'appelle ainsi ayant esgard à tout le Monde, & au centre que i'en ay pris; à sçauoir depuis le mont Taurus iusques à la Syrie. Voyons les Orientaux: l'Indie outre le Gange estoit incognuë du temps d'Alexâdre; qui toutesfois auoit tourné sa fortune, comme le vulgaire parle, de ce costé là. Et ces Pilots qui alloyent cercher de nouueaux Môdes, ne passerent point l'isle de Sumathra, lors appellee Taprobane, qui est dessous l'Equinoctial, & vers l'Orient bien loing des Molucques. Et quand on dit aux Romains, qu'il s'estoit trouué nauire, qui par le commandement de Necho Roy d'Egypte, auoit tournoyé toute la coste d'Afrique, ils le tinrêt pour vne fable; tant s'en faut qu'ils soyent venus iusques à Iana petite & grande, ou iusques à la terre ferme qui

Thucyd. lib. 1.
Orph. in Argon.
Herod. liu. 4.

leur eſt prochaine. Bref, ordinairement ils ne paſſoyent point les Colomnes de Gibalthar;qui eſtoit cauſe que leurs plus grands Philoſophes ſçauoyent moins de la nature & du cours des marees,que les moindres matelots de noſtre temps. Or que diroit donq maintenant Pline auec ſes hommes à teſtes de chien,& à vn œil, & à longues aureilles; auec ſes Centaures, ſes Pygmees,& ſes Cyclopes;quand en tous les pays où il les loge, nous trouuõs des hommes, des villes & des Empires, non gueres moins floriſsãts,que celuy ſous lequel il eſtoit,& n'y trouuons aucune apparence de ce qu'il en eſcrit? Quãt à la terre Auſtrale & Septentrionale, à ſçauoir outre les Cercles polaires, les quatre Empires, qu'on celebre tant, n'en ouyrent onq parler qu'à l'auenture; tant ſ'en faut qu'ils ſe ſoyent eſtendus iuſques là;& nous meſmes n'en ſçauons, que ſi peu que les tempeſtes & naufrages nous en ont appris. Or que gaignõs nous donq de ce diſcours? A ſçauoir,Que le Monde n'a point eſté cognu par tous ces grands Empires: Beaucoup moins donq par ceux qui ont veſcu ſous leur ſubiection. Qu'iceluy auſſi n'a eſté peuplé, que ſelon que le peuple a trop abondé en vn endroit; & rencontrant vn homme d'entrepriſe, ſ'eſt par ſa conduicte eſpãdu ſur les regions voiſines: Bref,que plus pres ſont les regions de noſtre Centre,& pluſtoſt ont elles eſté habitees, polies & cultiuees; ce qui ſe voit encor plus clairemẽt par la Genealogie du Monde.Prenons donq noſtre Centre,ou le ſommet du Mõt Taurus, là où il ſ'appelle Caucaſus, où les hiſtoires dient que ſ'arreſta l'Arche;ou

Progres du Monde.

che; ou bien la plaine de Sennaar, où Moyse dit que fut la confusion des langues, & dispersion des peuples; ou mesmes quelconque lieu de la Mesopotamie (car il importe peu au regard du Monde) & considerons quels sont les plus anciens Estats; nous trouuerons celuy d'Assyrie, & de Syrie, & d'Egypte, & de Perse, qui sont les plus proches de nostreCentre; & celuy d'Assyrie le plus grand de tous; mais à la verité petit au regard de ceux qui ont suyuy. Des Assyriens la Monarchie est venuë aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Latins, des Latins aux François, des François aux Allemans, selon que les pays ont multiplié leurs Colonies, & que les peuples se sont polis, & ont adiousté de la prudence à leur force. Et l'Espagne maintenant, qui estoit par auant le bout du Monde, nous a premiere descouuert le Nouueau Monde. Suyuons l'Orient; des Perses nous allons aux Indes; des Indes Orientales aux Occidentales, tant que nous récontrons leur bout au mesme endroit où les Espagnols ont trouué le commencement. C'est que le peuple s'acheminant tousiours, l'vn d'vn costé, l'autre de l'autre, en fin est necessaire, si terre dure, qu'on se rencontre. Et de fait, comme les extremitez de nos peuples, Irlãde, partie d'Escosse, Lapponie, Groenland, sont cõme sauuages, aussi le sont les extremes Colonies des Indes Occidẽtales, venuës des Indiẽs Orientaux; à sçauoir Canada, Baccaleos, le Bresil & les Patagons. Et comme au contraire nos Regions, plus elles tendent vers le Centre qu'auons pris, plus elles ont de traces de leur ancienneté; la

 Gaule

Gaule plus que l'Allemaigne;& l'Italie que la Gaule;& la Grece que l'Italie; & l'Egypte que la Grece, & ainsi des autres:aussi les Espagnols qui auoyent troué des huttes & des bauges en leurs premieres conquestes, ont trouué entrant plus auãt de belles villes,& bien peuplees; vne distinction de peuple & de noblesse;de gens de iustice & de gens de guerre; des mestiers bien poliz; des histoires de leurs faits; des antiquitez merueilleuses, des chaussees qui surmontent les Pyramides d'Egypte, & tout ce que le monde a tenu pour miracle: & sans doute trouueront encor d'auantage plus ils s'aprocherõt de ce Centre là. Car nul n'ignore auiourd'huy les belles & grandes villes, & les florissants Empires, qui depuis peu d'annees se sont descouuerts en ceste Indie Occidentale;& là où elle vient à s'aboutir la mer entre-deux auec l'Orientale,nous voyons ce grand Empire des Chinas, si poly,si florissant, si bien reglé en toutes sortes, que le siecle plus poly de l'Empire Romain nous semblera Barbare aupres. C'est en somme,comme si les Indiens Occidentaux conquerans sur nous, cõme nous sur eux, eussent abordé premierement en Irlande ou en Escosse,ou en Groenland; car ils eussent peu dire de nous ce que nous d'eux. Et, quant à ce qu'on peut repliquer,encor que le peuple y soit rude; toutesfois que c'est tousiours peuple: qu'ils adioustent donq;qu'en suiuant les costes on a troué encores maints païs depeuplez: Item qu'és plus peuplez de toute la conqueste ne s'est troué la dixiesme partie du peuple,que le païs estant cultiué eust peu nourrir,au-

L'histoire du royaume de la China.

rir au lieu qu'en nos regiõs l'vn empesche l'autre; & ce que nos extremitez mesmes sont plus frequẽtes q̃ les leurs, c'est qu'elles sõt beaucoup plus proches du Centre que nous auõs pris, comme cognoissent aisement les Cosmographes; dont aussi est aduenu que les Peuples s'estans espandus de nostre Centre vers la mer Glaciale iusques au bout, se trouuans multipliez plus que leur terre ne portoit, se sont respãdus en arriere, & ont regorgé sur les païs voisins, ne pouuans passer outre pour la mer qui les bornoit; à sçauoir les Cymbres sur les Allemans & Romains; & puis les Gots sur l'Italie & la Gaule; & les Huns sur la Pannonie; & les Vãdales sur l'Espagne; & finalement les Turcs & Tartares sur toute l'Europe. Ce qui n'est point auenu de l'autre part, à cause de la longue estenduë du païs, qui descharge l'Indie Orientale en l'Occidentale; l'Occidentale en la nouuelle Espagne; & celle cy au Bresil; & le Bresil en la terre Australe, dont encor on ne cognoit pas le riuage; comme aussi il n'est point auenu aux premiers temps, à cause que nostre partie du Monde n'estoit pas encor assez peuplee pour regorger; mais principalemẽt peu deuant, ou depuis Iesus Christ, à sçauoir vers le parfait aage du Monde. Bref, quand il y auroit bien plus de peuple, ne seroit grand merueille, à qui aura pris la peine de calculer ce que peut vne seule generation en vn siecle; & ce que peut voir vn homme sortir de soy en sa vie, qui en vn autre siecle se va multipliant comme à l'infiny. *Du costé du Nort & du Midy les Empires ont estédu leur largeur*; mais plus proche du Nort que du

Midy, par ce que le Centre que nous prenons est bien auant vers le Nort, & au plus temperé de nostre Hemisphere; à sçauoir vers les 35. & 40. degrez, ou enuiron de l'Equinoctial qui mypartit le Monde. Ce que ie prie les lecteurs de soigneusemēt remarquer. Et de faict, du temps d'Alexādre on cognoissoit l'Islande iadis Thule, qui demeure enuiron les soixante & huict degrez; au lieu que la plus grād part de l'Afrique leur estoit incognuë; & l'Isle de Taprobane estoit le bout de leur cognoissance, qui sont toutesfois sous l'Equinoctial; tant s'en faut qu'ils eussent approché de pres le Pole Antartique. Bref, la coste d'Afrique ou de Barbarie & d'Espagne est peuplee par les Phœniciēs, que nous lisons auoir esté long temps Maistres de la mer. & la Republique de Carthage tant renommee, & qui s'estendoit si loing, estoit vne Colonie de Tyr capitale de Phœnicee, & limitrophe de Iudee, qui y enuoya la moitié de son peuple; dont elle s'appella Carthago, c'est à dire, moitié de ville. & les premiers peuples qui ont peuplé le dedans, y sont entrez par ceste espece d'Isthme, qu'on appelle Catabathme, ou la descente, qui ioinct la Palestine auec l'Egypte: à sçauoir, comme il se lisoit encor du tēps de l'historien Procopius; en vne colomne en la ville de Tengit d'Afrique, par les habitans de Chanaan, qui fuyoyent deuant la face de Iosué. Et de faict, comme il appert par plusieurs passages de S. Augustin, la lāgue Punique n'estoit qu'vn Idiome de la langue Hebraïque. On continuë encor à demander: Mais par où peut auoir esté habitée la terre Au-

Strabo liu. 3 Plutarq. en la vie de Scipion.

re Australe,& par où le Bresil & le Perou,&c.Et par où,ie vous prie, l'a esté l'Afrique, dont tu ne peux ignorer les colonies ny par mer ny par terre? L'Afrique s'est peuplee premieremẽt par l'Isthme qu'õ appelle Catabathme, & depuis rafreschie par le destroit de Gibalthar: & la terre Australe s'est peuplee d'vne part par la Taprobane, & de l'autre par le destroit de Magellan,qui la ioinct au Bresil:& le Peru aussi par l'Isthme de Dariẽ,& le Bresil par iceluy mesmes. Lors que les Espagnols entrerent premierement en ceste grande Peninsule, qui cõtient le Peru & le Bresil,ils croioyẽt que c'estoit vne Isle; & si les Peruuiens aussi eussent abordé à l'Afrique par la Mer Atlantique, trouuans vne coste si longue, comme est celle d'Afrique, qui va iusques à la Mer Rouge,& s'ennuyans comme les Romains de la suyure,ils eussent fait pareille questiõ. Lors nous nous fussions mocquez d'eux; par ce que nous cognoissons le passage, par où les hommes y sont venus: & ils ont pareille occasion de se mocquer de nous,par ce qu'ils cognoissent le leur. Mais derechef ces peuples qui se sont espandus de ce qu'on appelle l'Espagne Neuue,par l'Isthme de Dariẽ;d'où sont ils venus? Passe encor plus outre; tu trouueras le Cathay & l'Indie, qui se ioinct auec ces terres; & le Groenland du costé de Septentrion qui les regarde; & le destroit d'Anian vers l'Occident, qui les voit presques d'aussi pres, que l'Espagne l'Afrique par le destroit de Gibalthar. Et quelle merueille, ie vous prie, qu'ils ayent passé par ce destroit, moins que les Latins en Sicile, par le Far de Messine; les

Les histoires Africaines.

Vandales en Afrique par Gibalthar; ou mesmes les Sarrazins en Espagne? Mais le mal est, que rien ne nous est assez probable pour la verité; & cõtre icelle nous receuõs en tesmoignage, & l'ignorance & l'ouïr-dire, & le doute, & les moindres souspeçons qui nous puissent tomber en l'esprit. Car qu'y a il, ie vous prie, de plus puerile, ou, comme dit Varro en ses Eumenides, plus digne de l'Enfer, que de dire que les hõmes naissent en vn païs cõme les Bettes, ou les naueaux? Ainsi se sõt dits les Atheniẽs Aborigenes, c'est à dire, nais sur le lieu: & pour enseigne portoyẽt vne Cigale au bõnet: & Aristides pour les flatter, leur disoit, que leur terroir estoit celuy qui premier auoit porté les hõmes: Et cepẽdãt il y auoit des Royaumes en Syrie premier que des hõmes en Grece. Les Latins aussi se vouloyẽt vanter de mesmes: mais Denis d'Halicarnasse & Porcius Cato les recognoissent partis d'Achaie. Demandez aux Sauuages, ils en dirõt tout autãt que ces Sages peuples là; car ils n'en sçauẽt ny les vns ny les autres, qu'autãt que leur memoire s'estẽd. Mais venez à Moyse, & il vous dira l'origine des premiers peuples, & la Genealogie de l'Vniuers: & les nõs qui leur en sont demeurez iusques à nous, rendront à tout homme d'entendemẽt la chose hors de doute. Car de Noë, par son fils aisné Iaphet sont partis les Gomeriẽs ou Cymmeriẽs, les Medes, les Ions qui premiers habiterẽt la Grece, les Tuiscons ou Allemãs, les Italiẽs, les Dodoneens: à sçauoir de Gomer, de Madai, de Iauã, d'Aschenez, d'Elisa & de Dodanim. Par Chã les Chananeens, Egyptiens, Libyens, Sabeens, &c. qui

Aristides en son Panathenaique.

Moyse au Genese.

qui ont retenu leur nō de ses enfans, Chanaā, Misraim, Lud, Saba, &c. car Misraim en Hebrieu signifie Egypte. Par Sem les Elamites & Persiēs, Assyriēs, Chaldeens ou Chaldeens, Lydiens, Arameens ou Syriens, ceux d'Ophir. &c. à sçauoir d'Elam, Arphacsad, Lud, Aram, Ophir. &c. Et ces noms ont esté escrits & tesmoignez par Moyse auant que ces nations fussent en aucune reputation, & demeurent encores auiourd'huy entre les Hebrieux. Or à mesure que ces peres de familles se sont accreus, ils ont espandu chacun ses branches plus loing; tant que cest Estoc a couuert & enombré toute la terre, & l'Arche de Noë, par maniere de dire, nauigué par tout le Monde. Mais voicy vne obiection qui semble plus forte. Ces raisons, diront ils, nous conduisent iusques au Deluge: mais comme le Deluge a reduit le genre humain à ce petit nombre, par lequel le Monde petit à petit a esté comme renouuellé; aussi y peut il auoir eu d'autres Deluges parauant, qui auront fait le semblable: tellement que c'est plustost vn renouuellement du Monde qu'vn cōmencement. Et à ce propos ils allegueröt Platon au Timee, Que les inondations & conflagrations rafreschissent le Monde de temps en temps, & font perdre la memoire des premiers Siecles, des Arts, des Sciences, & autres inuentions, &c. Cela merite d'estre vn peu examiné. Certes de cōflagrations ny vniuerselles ny grandes au regard de l'Vniuers, il ne s'en trouue mētion en aucune histoire; de Deluges, depuis celuy que nous tenons le premier, tout aussi peu; s'ils n'appellent de ce nom le desbordement

Obiection des Deluges prise de Platon.

d'vn fleuue en quelque petit quartier, ou le gaing qu'aura fait la mer par vne impetuosité, d'vne lieuë ou deux de païs, qui ne seruiroyent rien à leur propos. Or s'ils alleguent celuy-là à la bonne foy, & comme le croyans à bon escient, bien leur soit de leur confession. Ie leur demande donq, Si ce deluge là fut ou vniuersel ou particulier à quelque païs seulement. Si particulier, d'où vient que toutes nations confessent qu'il fut vniuersel; & d'où vient aussi que celles qui n'en ont eu leur part, n'en ont laissé quelque chose, ou par memoire ou par escrit? Si vniuersel, s'en est-il eschappé quelques vns ou non? Si nul, d'où le sçauons nous? Et d'où sommes nous, sinon par vne nouuelle creation? Et qui nous a peu recreer, pourquoy ne nous aura-il peu creer par deuant? Si aucuns, comme nous consentons tous, ainsi que nous les croyons du deluge, que ne les croyons nous aussi de ce qui l'a precedé? Et qui sont ceux-là, sinon Noë & ses descendans, qui nous menent iusques au commẽcement & du monde & des hommes? Car en toute l'histoire prophane, qu'en trouuons nous qui se puisse alleguer? Derechef, ie demande si ce deluge-là, & les autres qu'ils pretendent auoir aboly la memoire ancienne, sont auenus ou par cas, ou par conseil. Si par cas, de tant qui auront esté ou d'eternité ou d'ancienneté, ne s'est-il pas peu faire que par cas aussi nul n'en soit eschappé? Si par conseil, de qui sinon de Dieu; & qui aura puissance de deffaire & confondre ceste machine, sinon celuy qui l'a faite? Et quel interest as-tu qu'il l'ait deffaite plusieurs fois; puis

que

que tu es contraint d'accorder qu'vne fois il l'a faite? Mais c'aura esté, peut estre, par vne conionction de certains astres. Et qui le leur a dit? & s'ils en sçauent tant, qu'ils nous dient quelle? Ie laisse que telles conionctions, comme ils enseignent, ne menacent pas tout l'Vniuers; mais seulement vne petite partie. Ainsi disoyent les Astrologues l'an 1524. qu'il se rencontroit vne conionction telle que celle du Deluge, & que toute la terre seroit couuerte d'eau. Et onq ne fut veu, dit Viues, vne annee plus seraine. Bref, tout est de mise enuers ces gens, fors que la verité. Mais voicy leur dernier effort. Comment Dieu, dit Auerroes, s'est-il tenu coy si long temps, & d'où luy est venu ce nouueau conseil de bastir le monde? O poure homme que tu es! qui fais gloire d'interroguer; & le sçauoir gist à respondre. Tu veux eternizer le monde par tes raisons; & en trois mots que tu as dit, tu monstres que tu ne sçais que c'est d'eternité. En l'eternité, mon amy, il n'y a ny bref ny long temps: le conseil eternel ne se tient point sur cas nouueaux. Recognoy que tu es homme. Les plantes ne peuuent iuger du sens; ny les animaux des discours de l'esprit; ny toy aussi de l'eternité, qui es subiect au temps. Car si mesmes ton petit enfant qui est au temps, ne peut comprédre que c'est que temps; comment cognoistra l'eternité de l'eternel, celuy qui n'est qu'en temps? Ainsi les animaux s'ils auoyent parole, deschiffreroyent l'estenduë de ton esprit selon leur phantasie. Et tu te mocquerois, s'ils vouloyent descrire, quelle est ta memoire, qui conioinct le passé, le present & l'auenir tout

Obiection d'Auerroes.

tout en vn. & qui penses-tu estre pour iuger de l'eternité? qui te changes aux vents, aux lunes, & aux broüillats, aux iours, aux heures, & aux minutes? Tu dis, Dieu se seroit-il tenu coy si long temps? Ainçois, di plustost: Pourquoy a-il voulu faire le temps; car par vn moment indiuisible l'eternité est ioincte auec le commencement & la fin du temps. Appren aussi que là où il y a vne borne, il n'y a mesmes point de long temps. Le long temps d'vn ver c'est vn mois; d'vn fourmis c'est vn an; d'vn cheual c'en sont trente; d'vn homme c'en sera cent; de tout le genre humain quelques millaines; du teps mesmes, vn certain espace de temps; & tous l'appelleroyent long temps au regard de leur vie: mais à celuy qui a fait le temps, rien ne dure moins que le temps. Posons que le monde ait ià duré cent mille ans, posons vn million; qu'auras-tu gaigné pour cela? Que le mõde sera plus ancien. Mais au regard de qui? de Dieu, ou de toy? d'vn ver ou d'vn esprit? de l'eternité ou du temps? Et que sera tout celà au regard de l'infiny? La question sera-elle pas tousiours de mesmes? D'où ce nouueau conseil, d'où ce changement? aussi bien en cent qu'en mil; en mil qu'en vn million? mais le conseil estoit eternel, encor qu'il semble executé en temps, quand il a produit le temps; & le temps c'est mesure de mouuement, & le mouuement preuue de cõmencement, & le commencement, d'où qu'il prenne, est tousiours nouueau. Qui donq es conuaincu, par le mouuement d'vn commencement, cede l'eternité, confesse la nouueauté; rien n'est plus nouueau que le temps.

le temps. Auec mesme raison pouuois-tu demander, pourquoy Dieu a fait le Monde plustost icy qu'ailleurs. Car ces distinctiõs de temps & de lieu, sont nées & creées auec le Monde. Elles ne sont ny hors luy, ny auant luy. Celuy qui est sans temps & lieu, a fait & le temps & le lieu; & s'il fust subiect au lieu & au temps comme tu imagines, il n'eust peu faire ny lieu ny temps. Mais que faisoit il donq auant & hors le Mõde? Corrige derechef ton plaidoyer; car il n'y a en Dieu ny deuant ny apres; ny dedans ny dehors. Mais, belle question certes & digne d'vn grand esprit. Deuant ton horloge & deuant ton bastiment tu ne laissois pas de viure, & de te resiouir en toy mesmes de la perfection de ton art. Et ton bastiment ne t'a rien apporté de plus; mais bien toy à luy. A Scipion depuis qu'il eut quitté les affaires & les armees, tu eusses eu honte de demãder ce qu'il faisoit en sa maison des chãps; & il t'eust respondu qu'il n'estoit iamais moins oisif que quand il estoit oisif; moins seul que quand il estoit seul. Et tu penses, que Dieu eust bien affaire de creer ce Palays pour toy, & d'y loger de tels blasphemateurs que toy, qu'il ne s'en pouuoit passer, qu'il ne pouuoit viure sans ta compagnie. Dieu faisoit sans le Monde, ce qu'il fait encor auec le Monde. Il est biẽ heureux en soy mesmes. Le Monde n'a rien adiousté à son heur; mais pour espandre, par maniere de dire, l'heur hors de soy mesmes, *il luy a pleu de creer le Mõde. Mais pourquoy non plustost*? Combien de fautes en vn mot? Tu *veux sçauoir* la cause de la volonté de Dieu en toutes cho-

tes choses; & la volonté de Dieu est Cause des causes de toutes choses. En l'Eternité tu n'eusses peu cognoistre sa puissance: car sa maiesté t'est tenebres, tant elle est claire, moins beaucoup que la clarté si tu estois logé au corps du Soleil. Or il te fait toucher sa puissance en la Creation du Monde, son eternité en la comparaison du temps, & sa glorieuse splendeur en l'ombre. En l'Eternité tu n'eusses peu cognoistre sa Sagesse. Car tu eusses iugé toutes choses aussi sages que luy, puisqu'elles eussent esté comme luy eternelles. Et quelle Sagesse aussi luy restoit il, si tout estoit par necessité? S'il n'y auoit rien en sa liberté? Or tu la vois és pierres, és herbes, és animaux, en ta fabrique mesmes. Tu la vois en l'ordre, en la succession, en la generation de toutes choses; tu la contemples aux plus grandes, & l'admires aux plus petites, nō moins en la mouche & au fourmy, qu'en la Machine du Ciel mesmes; au lieu que ceste eternité t'eust fait deifier, cōme à ceux qui y ont esté enseignez, le Ciel, les Estoilles, les Planetes, la Terre, les Rochers & les montagnes, tout en somme plus que toy mesmes. En l'eternité aussi tu n'eusses point compris sa bonté. Car tu eusses pensé que si le Monde a besoin de Dieu; aussi a Dieu du Monde. Tu ne luy eusses sceu non plus de gré, qu'au feu quand il te chauffe, au Soleil quand il t'esclaire; par ce qu'aussi bien ne seroyent ils plus ny feu ny Soleil, s'ils perdoyent vne telle nature. Or il te la monstre en la Creation: à sçauoir, Qu'il est de tousiours, & toy de quand il luy a pleu: que sans toy il est eternel, & que sans sa

bonté

bonté tu ne fusses pas,ce peu que tu es : Bref,que ce n'est ny besoing ny necessité qui le tienne ; comme le Dieu d'Aristote qui ne se peut passer de tourner vne meule, & qui y est attaché vueille ou non: Mais vne Bonté infinie qui se veut communiquer en faisant estre ce qui n'est pas; & bienheureux, ce qui seulement ne pouuoit estre. Or l'homme auoit il point d'interest, de recognoistre la Puissance, la Sagesse & la Bonté de son Dieu ? C'est donq pour ton bien & non pour le sien qu'il n'a voulu faire le Mõde ny plus ancien ny eternel. S'il l'eust fait eternel(parlons ainsi plus qu'ainsi le veux) tu l'eusses deifié, & encor ne t'en peux tu garder. Si plus ancien,tu en eusses oublié ton Dieu;& tout nouueau qu'il est, encores ne t'en veux tu souuenir. N'en cerche donq point la cause en sa puissance. La cause en est en ton infirmité;la cause en est en sa Bonté qui veut secourir ton ignorance. Or par ce moyen donq,nonobstant toutes leurs obiections,nous retiendrons nostre conclusion; à sçauoir, Que le Monde est nouueau ; Qu'il a eu commencement; & que du temps qu'il a commencé; & de sa duree iusques à nous, nous deuons croire sur tout les liures de Moyse.

Chap. IX.

Que la sageſſe humaine a recognu la creation du Monde.

Mais puiſque nous auons veu auec quel accord toute ceſte harmonie du Monde en chante la creation, & louë le Createur; ſ'enſuit que nous voyons ce qu'en a creu la ſageſſe du monde: En quoy nous auõs à remarquer le meſmes qu'en la doctrine des trois perſonnes; à ſçauoir, Que plus nous approchons de la ſource, & plus la trouuons nous claire; comme auſſi c'eſt l'enſeignement de Platon, Qu'en ces hauts points de la Diuinité, de la creation &c. il faut croire, comme vne eſpece de demonſtration, le dire des plus anciens, comme les meilleurs & les plus proches de Dieu. Icy i'auroy à commencer par Moyſe, comme le plus ancien de tous ceux qui ont eſcrit, & que tous les autheurs profanes honorent & admirent en leurs eſcrits. Et le premier mot de ſon liure, ainſi ſimplement prononcé, *Au cõmencement Dieu crea le ciel & la terre*, nous ſeroit, comme vne Maxime d'Euclide, qu'alors c'eſtoit honte de reuoquer en doute. Mais, pour ne confondre la parole de Dieu, auec celle des hommes; & veu auſſi les gens auſquels nous auons affaire, qui recuſent ceux qu'ils ne peuuent accuſer; conuaincons les pluſtoſt par leurs docteurs meſmes. Certes, qui aura pris la peine de comparer Mercure Triſmegiſte auec Moyſe, en remportera vn ſingulier contentement. Moyſe deſcrit au Geneſe la creatiõ du monde; &

Les plus Anciẽs ont creu la creation.

Mercure en ſon Poemãdre.

de; & Mercure semblablement en son Pœmandre. Moyse vit des tenebres sur la face de l'Abysme, & l'esprit du Seigneur qui se pourmenoit sur les eaux; & Mercure vit vne ombre horrible qui passoit en nature humide, & icelle nature humide comme couuée par la parole de Dieu. Moyse dit, Dieu dit, & les choses furent faictes; & Mercure recognoist & introduit la Parole luisante de Dieu; par laquelle il crea la lumiere, & bastit le Monde & tout ce qu'il contient. Moyse partit la nature humide en deux, l'vne qui monte en haut qu'il appelle Ciel, l'autre qui se tient en bas qu'il nomme Mer: & Mercure voit monter comme des entrailles de la nature humide vn feu leger qu'il appelle *æther*; vn air pareillement, qui se iette entre l'eau & le feu elementaire, qui n'est autre chose qu'vn air plus clair & plus subtil. La terre & la Mer, dit Moyse, estoyẽt meslees ensemble, tant que Dieu dit, & elles prirent chacune sa place. Le mesme dit aussi Mercure, Que ces deux Elemens qui gisoyent meslez ensemble, s'esmeurent à ceste parole spirituelle qui les enuironnoit. Quoy plus? Dieu cree (dient ils tous deux) les Astres & les Planetes. La terre & l'air & l'eau produisent à la voix de sa parole, les bestes, les oiseaux & les poissons. Dieu mesmes cree finalement l'hõme à son image, & luy liure entre ses mains toutes ses œuures, pour son vsage. N'est ce pas non seulement vn mesme sens, mais mesmes termes & paroles? Mais, quand puis apres Mercure adiouste, Que Dieu cria par sa saincte Parole à ses œuures, *Fructifiez*, croissez, multipliez, nous semble il pas

Merc. en son Pœm. ch. 1. & 3.

que nous oyons Moyſe luy meſmes? Or les petites differences, qui y ſont, des ſept Cercles, des Zones, &c. ne ſeruent pas peu à la verité; à ſçauoir, Que ce n'eſt point vn ſimple emprunt ny vne traduction de Moyſe: mais bien vne tradition qui eſtoit venuë aux Egyptiens de pere en fils. En vn autre lieu il dit, Que Dieu dit par ſa Parole ſaincte, intelligible & grãde Ouuriere, Que le Soleil ſoit, & qu'il fut fait: Que la Terre & la Mer furent ſeparees, les Aſtres creés, les herbes produictes chacune auec ſa ſemẽce, par ceſte meſme Parole. Itẽ, Que le Monde n'eſt que mutation, que mouuement, que generation & corruptiõ: Qu'il ne ſe peut appeller bon, &c. Ce ſont concluſions totalement contraires à l'eternité. Mais par ce qu'il ſeroit preſque beſoing de le tranſcrire; il vaut mieux prier les Lecteurs d'aller ſur le lieu. Orphee le plus ancien d'entre les Grecs fut, cõme il dit, en Egypte: & voicy ce qu'il y apprit, Qu'il y a vn Dieu: que de toute eternité eſtoyent cachez en ſon ſeing

Mercure allegué par Cyrille contre Iulian l'Apoſtat liu. 2. Item en ſon ſermon ſacré.

Orphee en ſes Argonautes.

L'air, le Ciel & la Mer, & les chãps de la terre,
Et l'Enfer tenebreux & tout ce qu'elle enſerre.

Itẽ que *Les Fleuues, l'Ocean, les hommes & les Dieux,*
Ce qui eſt, qui ſera, en ce ſeing ſpatieux
Logeoyent tout à leur aiſe, & en ſon ventre large
Eſtoit la liaiſon de tout ce grand ouurage.

Et puis il adiouſte,

Tout cela qu'il cachoit en ſa riche poictrine,
En lumiere il produit, creant ceſte machine
Pleine de ſes hauts faicts.

Or qu'eſt ce là autre choſe, ſinon que Dieu eternelle-

nellement tenoit le Monde caché és Thresors, cõme dit l'Apostre, de sa Sagesse infinie? Ou, comme dit Denys, au seing de son destin, & de sa volonté, & le produit auec le temps quand il luy pleut? En vn autre lieu, *Ie chante*, dit il, *le Chaos tenebreux, le Chaos qui estoit du commencement: Comme il fut desguisé en plusieurs natures. Comme le Ciel fut faict, & la mer & la terre.* Et quoy plus? *Ie chante*, dit il, *cest Amour, ceste dilection parfaicte de soy mesmes, plus ancienne que tout celà, & toutes choses qu'il a produictes & distinguees, voire le temps mesmes.* Or nous auons expliqué cy deuant ce qu'il entend par cest Amour; à sçauoir la bonne volonté de Dieu, qu'aucuns mesmes des Hebrieux entendent par l'Esprit dont parle Moyse. Bref, il dit luy mesmes auoir fait vn liure de la Cosmogonie, c'est à dire de la Creation du Monde; qui estoit vn argument commun aux Poëtes de ce tẽps là, comme Empedocle, Hesiode, Parmenides, &c. qui estoyent tous Philosophes, & reduit en plusieurs lieux les choses, à l'eau, & à vn Ιλυς, ou Limon, comme à leur Principe, qui conuient assez à l'abysme de Moyse. Le mesme font Homere & Hesiode, qui sont venus apres luy. Car Hesiode ne descrit pas seulement la Creation du Monde, & de ses parties; mais du Chaos & des Dieux mesmes: & quãd Homere fait maudire quelqu'vn, *Que puissiez vous*, dit il, *reuenir en eau & en terre*: c'est à dire, n'estre plus, comme autresfois vous n'estiez point. Bref, ainsi en parlent Sophocle, Æschyle, & les Comiques mesmes: & pour tous fera assez de foy Euripide le moins religieux de tous. *Iadis*, dit il, *le Ciel & la*

τὸ ἀρχαῖον χάος.

ἀυτοτελῆ.

Orph. en ses Argon.

Hesiode en les Oeuures & Iours & en sa Theogonie.

& la terre n'estoyent qu'vne forme, & depuis qu'ils furent separez ils engendrerent toutes choses, & produirẽt en lumiere les arbres, les oyseaux & les bestes des châps, les poissons & les hommes mesmes. Car quant aux autres, ils en parlent bien plus pertinemment: comme Aratus, Que Dieu a fiché les Estoilles au Ciel pour distinguer les saisons de l'annee; qu'il a creé toutes choses; que les hommes sont sa lignee; qu'il les a voulu aduertir par les signes du Ciel, des changemens de l'air & des tempestes. Or la voix de ces Poëtes là doit estre obseruee, comme l'opinion du Peuple, auquel ils chantoyẽt leurs vers. Suyuõs les anciẽs Philosophes. Pythagoras, dit Plutarque, enseignoit que le Monde estoit engendré de Dieu; corruptible de sa nature, puisqu'il estoit sensible & corporel; mais qu'il ne se corrõpoit point, parce qu'il estoit soustenu & contregardé par sa Prouidẽce. Et le mesme aussi tesmoigne Laërtius. & quant à ce que dit Varro, que Pythagoras ne recognoissoit aucun commencement és animaux, Architas disciple de Pythagore, soustiẽdra le contraire pour son Maistre: car voicy ses mots: *L'homme de tous les animaux a esté engendré le plus sage, capable de considerer les choses, & prendre science & iugement de toutes. Car la Diuinité luy a imprimé la plenitude de toutes raisons: & comme Dieu l'a fait instrument de toutes voix, sons, noms & significations; ainsi aussi des intelligences & des pensees, qui est l'ouurage de Sapience; dont aussi il me semble*, dit il, *que l'homme a esté composé de Dieu, & a receu ses instruments & facultez de luy.* Thales l'vn des sept Sages, tenoit que l'eau estoit le Principe des choses,

Plutarq. des Opiniõs des Philosophes

Varro au liu. 2. de l'Agric.

Iamblich. de la Secte des Pythagor. citant Architas.

Laërtius en Thales. Plutarq. en son Bâquet.

choses, & que d'icelle Dieu les auoit toutes produites, lequel seul n'estoit point engendré, & n'auoit fin ny commencement. Item: *Le monde est tresbeau*, disoit il, *car c'est aussi l'ouurage de Dieu*. Et estant enquis qui estoit premier, ou la nuict ou le iour: *La nuict*, respondit il, *vn iour plustost*. comme s'il eust voulu dire, qu'auant que Dieu eust creé la lumiere, il faut bien confesser, qu'il n'y auoit hors luy que tenebres. Or cestuy-cy aussi, comme les precedens, auoit estudié en Egypte. Timee de Locres appelle le Tẽps, image de l'Eternité; & dit qu'il commẽça à estre depuis que le ciel fut creé; & que Dieu a creé l'ame du monde mesmes, premiere que le monde, & en puissance & en temps. Bref, les anciẽs Physiciens, dit Plutarque, tenoyent que la generation ou creation du monde commença par la terre, comme par le centre: & Empedocles, que l'air plus subtil qu'ils appellent Æther, en fut le premier tiré en haut. Et Anaxagoras referé par Simplicius, que Dieu, qu'il appelle Νοῦν ou Entendemẽt, crea le ciel, la terre, le soleil & les astres: & à peine s'en trouue il aucun, qui enseigne l'eternité du temps. A Platon quelques vns de ses nouueaux disciples veulẽt faire à croire, qu'il a creu le monde eternel, nõméement Proclus escriuant contre les Chrestiens. Mais si nous croyons Aristote, qui auoit esté son escholier vingt & deux ans, il enseignoit que le monde auoit esté creé: & c'est aussi vne des principales contestations entr'eux deux. Philo, qui estoit vn autre Platon, dit que Platon auoit appris cela d'Hesiode; & Plutarque qui monstre l'auoir bien fueilleté, en

Arist. au 8. liu. de la Physique.

Epicureus apud Ciceronem.

Plutarq. és Opinions des Philosophes, & en la Creation de l'Ame.

parle en ces mots. *Il y en a*, dit il, *qui estudient en Platõ, qui taschent par tous moyens en geennant ses paroles de luy faire nier la creation & du monde & de l'ame; & cõfesser l'eternité du temps; mais qu'ils se contentent que par là ils luy osteroyent ceste belle oraison des Dieux contre les contempteurs d'alors. Et qu'est-il besoing de rien alleguer pour preuue de celà; veu que tout le Timee n'est autre chose qu'vn liure exprés de la Creatiõ du mõde?* Et le mesme aussi tesmoigne Aphrodisee de Platõ. En l'Atlantique il appelle le monde, creé de iadis: au Politique il dit, Que le mõde est estably & fondé de par Dieu; qu'il contient beaucoup de biens; & que ce qu'il y a de fascherie, c'est vn reste de sa confusion premiere. En la Republique, aussi Socrates l'appelle θεῖον γεννητὸν, Diuinité faite & engendree. Et qui des anciens a iamais douté, que Platon n'ait enseigné la creation du monde, veu qu'il l'a descript & de toutes ses parties & des Dieux mesmes? veu aussi qu'il dit que le Monde est creé corruptible de soy-mesmes; mais par la grace de Dieu qui le soustient, immortel & incorruptible. Mais examinons la geenne que luy dõne Proclus. *Toute chose, dit Platon en sa Republique, qui a commencement, a aussi fin. Or le monde, comme il dit au Timee, n'aura point de fin: s'ensuit donq qu'il n'a point eu de commencement.* Qui arguméteroit ainsi contre Proclus, il s'en moqueroit; car il change les termes: & nos ames qu'il conclud estre sans fin, ne laissent d'auoir eu commencement. Mais quand bien nous le lairrions passer ainsi, Platon en donne la solution en vn seul mot. Le Monde, dit il, est corruptible de soy-mesmes; car toute chose composee peut estre dissoul-

Aphrodiseus allegué par Simplicius sur les liures du Ciel.

τὸν πάλαι γεγονότα.

dissoulte; mais Dieu ne veut pas qu'il soit corrõpu. *Et mon conseil, dit l'Eternel, peut plus à te rendre perdurable, que ta nature à te faire perir.* Ce qu'il dit en vn mot encores plus court aillieurs, Qu'il a receu vne immortalité de par l'ouurier qui l'a fait. Or puisque de nature il peut perir, de nature il a eu commencement: & la vertu qui l'a gardé de perir, est celle mesmes qui l'a fait estre. Proclus adiouste: *Platon propose vne question, sçauoir si le monde a esté creé à l'exemple d'vne chose creée, ou d'vne chose sans commencement. Il s'est donq douté qu'il estoit eternel.* Quelle conclusion pour vn grand Philosophe? Ie demande si les hommes sont nez d'eux-mesmes ou creez: ie tiens donq qu'ils sont nez d'eux-mesmes; comme si ce n'estoit pas l'ordinaire és disputes, de proposer les deux cõtraires pour affermer l'vn & nier l'autre. Et puis, s'il est engendré ou creé à l'exemple d'vne chose creée; peut-il estre eternel si son patrõ est creé; & si à l'exemple d'vne non creée, s'ensuit-il qu'il soit eternel, veu qu'il n'est pas le Patron mesmes? Mais contre la verité, comme i'ay dit, nous receuons les Syllogismes cornus, & pour la verité les demonstrations parfaites ne nous suffisent pas. Voicy encor vn autre trait de corde. *Platõ dit és Loix, que les Republiques & les arts ont esté infinies fois abolies, par deluges, & par bruslements; & que pourtãt on ne peut comprẽdre depuis quel temps les hommes tiennent Republique. Il a donq creu que le monde est eternel.* Ains, il dit aussi le mesme en son Timee; au liure di-ie, où tu ne peus douter, qu'il traite expressément de la Creation du monde; & le repete en son Politique aussi, apres auoir dit, Que

Platon au Politiq. ἀθανασίαν ἐπισκευάσθην παρὰ τοῦ δημιουργοῦ.

Dieu a creé le ciel, la terre, les astres & les Dieux. Or puisque c'est vn mesme autheur qui dit ces choses, & en mesme lieu, & l'vne consequutiue de l'autre: est-il pas certain qu'il n'aura pas conioint deux doctrines contraires? Et qu'est-ce donq, sinon qu'il parle comme le vulgaire, qui appelle (comme dit Aristote) infiny ce qu'il ne peut nombrer? ou comme Moyse mesmes, qui appelle les choses durables eternelles, encor qu'il traite par liure expres la creation de toutes choses? Mais c'estoit vn souspeçon de l'ancienneté du monde, que Platon, peut estre, auoit rapporté d'Egypte, comme le recit de Solon mõstre assez; les Egyptiens luy disans, qu'ils auoyét memoires de neuf mille ans; c'est à dire, comme dit Plutarque, de neuf mille lunes. Mais venons à Aristote à qui proprement appartient ceste doctrine. Car encor qu'aucuns de ses disciples, estans honteux pour luy, luy veulét faire à croire qu'il ait creu autrement; pour le moins qu'il l'ait tenu comme vn Probleme douteux; les passages certes sont trop clairs & trop expres pour vouloir desguiser son opinion. Or puis qu'il est si hardy de remuer le premier la borne, qui a esté plantee par l'authorité & creance de tous ses predecesseurs, il doit auoir des titres bien expres, & des demonstrations bien certaines. Et voyõs, ie vous prie, quelles? Des mouuemens d'icy bas, il nous mene aux mouuemés d'enhaut, & de ceux-là à vn premier moteur. Iusques là bien. Mais puis apres il veut que ce Moteur meuue eternellement; & par ainsi que le temps soit eternel. Ny la proposition ny la consequence ne valent rien.

Contre l'Eternité d'Aristote.

Aristot. au 1. 3. & 8. de la Physique. au 1. du Ciel & au 1. de la generation.

rié. Qu'il meuue eternellemét, cõment le prouuera il? au contraire, mouuement emporte commencement; car au mouuement il y a vn terme d'où on part, & vn terme où on paruient; & selon la doctrine d'Aristote mesmes, le deuant, l'apres & la continuation du temps, suit le deuant, l'apres & la continuité du mouuement. Cela repugne donq à la definition du mouuement local. Que le temps aussi soit eternel, qu'est ce dire; sinon que le temps ne soit point temps; &, comme ils dient, impliquer cõtradiction? Car qu'est-ce temps selon Aristote, que nombre de mouuement, selon le deuant & l'apres, le passé & l'auenir; & s'il y a nombre, où sera l'infinité? & si deuant & apres; où l'eternité? Vne autre fois il dit, que le mouuement est eternel, par ce que le temps est eternel; & que le tẽps est tel, parce qu'il est tousiours ioinct au passé: Ie vous prie quelle puerilité! A mesme raison diroy-ie, que le mouuement d'vn moulin, ou le poux d'vn animal seroyẽt eternels: car chaque moment y est ioinct au passé, ne plus ne moins qu'au temps; & toutesfois nous n'en ignorons le commencement. Mais comme il y a eu vn premier esbranlement à tout celà; ainsi aussi au mouuement du Ciel qui est pere du temps. Et Algazel respond tres-bien à Auerroes sur ce poinct: Que comme le poinct est és choses continuës, ainsi est l'instant en celles qui s'entresuiuent; & que comme le poinct peut estre commencemẽt d'vne ligne; ainsi est l'instant du temps; & n'a peu Auerroes souldre ceste solution sans se faire moquer de luy. Il replique encor: Voire mais, s'il y a eu

commencement au Monde, comment n'y a il mutation en celuy qui l'a fait? A vne ſemblable queſtion luy meſmes reſpondroit; Qu'alleguer vn inconuenient ne ſoult pas la queſtion. Mais ô Philoſophe: Quand tu nous veux amener à ceſt incõuenient, tu poſes que Dieu a fait la Nature. Et t'eſt-ce pas vne ſtupidité eſtrange, que par les loix de nature, tu vueilles donner loy à qui a fait la nature? par la ſubiection de l'horloge, iuger de la puiſſance & liberté de l'Ouurïer? Et n'auras-tu point honte de faire Dieu, moins priuilegié que ton Roy, que tu abſoubs de la ſubiection des loix, parce qu'il les a faictes? Ie te prie, Que ſeroit ce, ſi ſeulement tu entreprenois de meſurer la nature par ton eſprit? Cõbien de fois l'as tu ſenty rebouſcher cõtre les moindres choſes? combien de fois contre toy meſmes? Or ſi la nature ſ'eſtend trop plus que ton eſprit; cõbien par deſſus ton eſprit celuy qui a fait la nature meſmes? Tu ne peux changer de lieu ſans te mouuoir; & pourtant tu iuges de Dieu le ſemblable. Mais conſidere au moins que tõ ame qui n'a point de lieu, eſt le lieu de mille choſes, & mille choſes le ſien. Ton ame encor ne peut rien conceuoir ſans paſſer de contemplation en action; ny meſmes demeurer en contemplation ſans ſe chãger. Tu veux qu'en cela Dieu te reſſemble. Mais ſi tu ne te veux rendre aux raiſons d'autruy, rẽds toy pour le moins à toy meſmes. Car quãd tu dis aillieurs qu'au de là du Ciel il n'y a ny vuide ny tẽps; Que ce qui habite là n'eſt ſubiect ny à lieu ny à mouuemẽt, ny à mutatiõ, ny à affectiõ aucune; ains qu'en celle vniuer-

Ariſtot. au premier du Ciel, ch. 9.

ſelle

ſelle eternité, elles ont vne treſheureuſe & treſcontéte vie;en oſerois-tu dire moins de Dieu que tu loges encor au deſſus de ces ſubſtáces là? Ainſi gergōneroyent les animaux de la nature de ton ame & plus pertinemment encor; car ils ont quelque choſe tel que toy, au lieu qu'entre toy & Dieu il n'y a rien de ſemblable. Mais tu te changes en agiſſant, par ce que ton agir eſt autre que ton eſtre;& que tō obiect eſt hors de toy; & ne le pouuant changer pour toy,il faut que tu te changes pour luy. Tu te changes auſſi en contemplant;car ce que tu cōtemples,& toy qui contemples,ſont deux: bref en contemplant tu patis aucunement de ton obiect; & en agiſſant tu ſouffres quelque choſe en ton ſubiect: à qui a faict les choſes, eſtre & contempler, contempler & agir,vouloir & faire eſt meſme choſe. Il l'a fait par ce qu'il l'a voulu; & il l'a voulu en vne certaine façon. (I'vſe de mots humains pour m'exprimer:)bref à qui voit en ſoy toutes choſes, ne peut naiſtre nouuelle choſe. Poſons maintenant que ceſt inconuenient allegué ſoit plus pertinent; & voyons pour le moins,ſi tu le ſçais euiter en ton opinion.Tu dis;Si Dieu fait quelque choſe de nouueau,il faut qu'il change de diſpoſition. Tu dis cependant qu'en tout ce qui ſe fait icy bas par cauſes naturelles,il y a de l'influxiō deDieu,pour le moins de ceſte vniuerſelle influxion, ſoubs laquelle tu aſſubiectis toutes choſes. Ainſi en parles tu, ainſi Auerroes,ainſi Proclus, &c. Or veu qu'il ſe fait tous les iours icy bas mille nouuelles choſes; ie te demande ſi c'eſt par vn conſeil noouueau,ou par vn conſeil

Proclus de l'influxion de la premiere cauſe.

conſeil eternel. Si par vn conſeil nouueau, tu heurtes ce que tu veux fuir. Car Dieu fait, à ton côte, ce qu'il ne faiſoit pas parauant, influant ſur ce qui par auant n'eſtoit pas. Si par vn eternel, tu confeſſes ce que tu veux nier; à ſçauoir qu'eternellement Dieu a determiné de faire les choſes par ſa puiſſance, & leur donne à chacune en leur tẽps ce qu'il leur faut, par ſa bonté. Car quelle difference fais-tu en la queſtion entre vne plante & entre toutes; entre celle qui naiſt auiourd'huy, & celle qui fut ſechee mille ans y a; entre tout l'Vniuers & la moindre choſe qu'il contienne: ſi autãt pour la moindre que pour la plus grande, tu es cõtrainct d'admettre nouueau conſeil? Mais tu t'es imaginé vn Dieu qui ſe laiſſe emporter à ſa rouë; vn Dieu qui ait vn peu plus d'eſprit, vn peu plus de puiſſance que toy; & encor ne ſçay-ie, ainſi comme tu en parles quelques fois, ſi tu ſerois content de luy reſembler. Voyons les autres raiſons. *Tous les Anciens*, dit il, *excepté Platon, ont creu que le temps eſt eternel.* Grand cas, que celuy qui prend tant de plaiſir à contrerooller l'antiquité, en vueille faire bouclier maintenant. Ains ià auons nous prouué que cela eſt faux; & qu'y a il auſſi de plus contraire que Temps & Eternel? Item: *Le Ciel eſt vn Corps diuin, incorruptible, le domicile des Dieux; auquel de memoire ne ſ'eſt point veu de corruption; il eſt donques Eternel.* Mais d'où prouuera il ſa Diuinité, & d'où ſa quinte Eſſence? Et d'où ceſte nature incorruptible? Et que reſpondra-il à ce qu'il dit luy meſmes; que les Dieux & les Diuinitez logent au deſſus du Ciel & de la ſubiection du Temps? Eſt ce

pas

pas poser ce qui doit estre prouué, &,pour parler à sa façon, vne petition de Principe? Que si nous croyons à Plutarque,qu'Aristote a tenu que le Ciel estoit vn meslinge de nature chaude & humide,sera il pas corruptible de soy, comme les Elemens dont il sera composé? Il adiouste, que les Anciens l'ont appellé æther, par ce qu'il court tousiours. Et que respondra il à Platon, qui dit que c'est pour sa splendeur,comme l'estoille de Mars s'appelle αἴθων? & à tous les precedens aussi qui veulent que ce soit comme vn crystal composé d'eau? Et qu'est-ce en fin courir,sinon estre party d'vn lieu vers vn autre? Grandes raisons certes pour plaider l'eternité, qui en soufflant dessus s'esuanouissent en fumee. Et pourtant note tres-bien Plotin au liure du Monde, & Damascius expliquant le liure du Ciel, & Proclus en son second liure sur le Timee,Qu'Aristote, pour prouuer l'Eternité, suppose plusieurs choses; qui toutes se peuuẽt nier,& dont chacune ne seroit moins difficile à prouuer que l'Eternité mesmes. Que sera ce donq si des propositions mesmes d'Aristote & des siens nous concluons contre luy & ses disciples; que le Monde a eu commencement? Le Monde est eternel, dient ils, & tout eternel toutesfois qu'il est, il depend de Dieu. En cela sont ils tous d'accord.En ce different ils; que les vns le font dependre de Dieu, comme d'vne cause efficiente; les autres comme d'vne finale, tirant chacun Aristote de son costé comme il peut. Or s'il depend de Dieu, comme l'effect de sa cause efficiente; qui ne voit que l'effect est apres sa cause, & qu'vne puissance

παρὰ τὸ ἀεὶ θεῖν. Platõ en son Cratyle, παρὰ τὸ αἴθειν.

Plotin au liu. du Monde. Damascius sur les liures du Ciel. Procl. liu. 2. sur le Timee

Aristote cõtraire à Aristote.

ſance actiue aura precedé ceſt effect, diſtingué eſſentiellement de ſa cauſe. Et que deuiendra lors ceſte belle Maxime, Que le Monde eſt eternel, par ce que nulle puiſſance actiue ne l'a precedé ? Que ſ'il en depend par maniere de fin, à ſçauoir eſtant le Monde pour Dieu, mais non de par luy; non iceluy l'ayant fait, mais ne ſ'en pouuant commodement paſſer; où il y a vne fin, y a il pas auſſi vne prudence? & là où eſt la prudence, le cas & la neceſſité y peuuent ils auoir lieu ? Et ſ'il n'eſt point neceſſaire à Dieu que le Monde ſoit, eſt il pas donq en ſa volonté; & eſtant en ſa volonté, peut il eſtre eternel, veu que ſon Eſtre depend d'autruy? Derechef; Si le monde depend de Dieu, comme de ſa fin; celle puiſſance actiue qu'ils requierent en toute creation aura precedé, ou non. S'il a fallu qu'elle ait precedé, il n'y a point d'eternité, car ce mot de preceder l'exclut. S'il ne l'a point fallu, mais que ce ſoit vne ſimple emanation procedante de la vertu de la cauſe; pourquoy moins en temps que d'eternité, veu que ceſte vertu eſt cõduite par intellect & par volonté? Et pourquoy donq tiennent ils ceſte Maxime, Que le monde ne peut eſtre nouueau par ce qu'il faudroit qu'vne cauſe euſt precedé? Et puis, comment ſe ſera eſbranlé le mouuement du ciel que par vn moment; & ce qui pouuoit eſtre tant ſoit peu ſans mouuoir, comment non d'auantage; veu que l'infinité enuers tous eſpaces eſt égale? Quand donq Ariſtote dit, Que le monde tout eternel qu'il eſt depend de Dieu; il dit par conſequent qu'il n'eſt point eternel. En ſecond lieu il nous donne con-

Per modum finis.

ne cõtre la doctrine de tous ses predecesseurs, trois Principes; la matiere, la forme, la priuation; & s'y delecte tant, qu'on n'oit d'autre chose parler en ses escholes. Si ce sont Principes, où est l'eternité? Et si ce sont circulations, comment n'ont elles vn Principe? Aussi qui peut imaginer matiere sans forme; ny forme sans matiere, veu que la deformité mesmes est forme; veu aussi que la forme n'est forme que d'vne matiere? Et qu'y a-il apres de plus absurde que de faire Principe d'estre ce qui de soy n'est point, & ne peut estre qu'en vn autre; l'aueuglement de veuë; les tenebres de lumiere? Et veu que la matiere & la forme mesmes, ne sont point essences, comment peuuent-elles faire estre; comment deux choses qui ne sont point, se sont elles rencontrees en vn estre, que par vn Estre souuerain, qui l'a ainsi determiné & voulu? Et si c'est par ce qu'il l'a voulu; qui luy aura donné terme pour le faire? Mais pour excuser vn mensonge, on en dit mille; & pour euiter vn erreur, on tombe en vn milion; & encor de la contrarieté des mensonges, comme du heurter de deux caillous l'vn contre l'autre, ne peut-on empescher que la verité n'estincelle. De la creation des animaux en ses Problemes (qui semblent toutesfois recueilliz de plusieurs) il dit, que les petis, comme reptiles, insectes &c. sont engendrez par les mutations ordinaires du temps; les grands par les plus grandes comme choses plus grandes doiuent auoir plus grands Principes; mesmes qu'il y en a eu telle, qui d'elle-mesmes a produit, & les plus notables animaux & l'hõme mesmes, fournissant tout

Aristot. és Problemes Sect. 10. prob. 64.

ensem-

ensemble & de cause efficiente & de matiere. Et c'est peut estre de là, que Varro dit, qu'Aristote croyoit que les animaux n'auoyent point eu de cõmencemẽt. Et en vn autre lieu il dit, Que telle mutation fut, lors que les animaux furent premierement produits: & si la nature en doit encor produire, qu'il faudra que telle mutation precede, à sçauoir par vne rare conionction de certains astres. Ailleurs encor, Que si l'homme & les animaux ont eu commencement, que ce a esté ou d'vn œuf, ou d'vn ver, &c. Combien de Chimeres pour en establir vne; & encor n'y a il rien qui ne face cõtre luy? Les petites conionctions, dit il, produisent les petits animaux; les moyennes les moyens; les grandes les grands. Ainsi soit. Mais ces conionctions ne se rencontrent que par le cours des Astres; & ce cours est vn mouuement; & mouuement a vn commencement. S'ensuit donq que les animaux ont eu commencement. Item: Si le mouuement du Ciel & des Astres est eternel, ses conionctions sont aussi eternelles, comme Aristote mesmes cõclut. Car si eternellement il a tourné, eternellement elles se sont rencontrees. Or eternellement elles ne se sont peu rencontrer; car les petites, les moyennes & les grãdes ne sont pas ensemble: ains viennent chacune par certains siecles, & reuolutions; au lieu que si elles estoyent eternelles, l'vne ne pourroit preceder l'autre. S'ensuit dõq, Qu'il y a vn Principe des animaux, & vn Principe des conuersions du Ciel, & de tout l'ordre que nous voyons; & iceluy c'est Dieu mesmes. Combien mieux eust fait Aristote, s'il se

Sect. 10. pr. 15.

Aristot. liu. 3. de la Gener. des Animaux.

Lucretius: Crescebant vteri terra radicibus apti.

Aristot. au 12. de la Metaphysique ch. 7.

s'il se fust tenu à ce qu'il dit si bien ailleurs : Que plusieurs choses ne pouuant auoir l'Estre cõtinuel en l'indiuidu; c'est à dire en eux mesmes; pour estre trop esloingnees de leur Principe, Dieu les auoit perpetuez en espece : Qu'à ceste fin il auoit fait le masle & la femelle, & ordonné la conionction d'iceux ? Car si nous faisons les animaux sans Principe, les faisons nous pas eternels? Et si nous leur dõnons Principe apres quelques cõuersions du Ciel; ces conuersions peuuent elles estre eternelles ? & comment aussi les auront elles produits, parfaits, ou enfans, veu qu'elles produisent toutes autres choses en leur commencement ? Et si elles ne sont eternelles, que deuient donq l'eternel mouuement du Ciel, c'est à dire l'eternité d'Aristote ? Le mesme s'ensuit, quand ailleurs il dit, Que celuy qui premier rallia les hommes ensemble, fut Autheur de tresgrands biens. Car recognoissans qu'autre fois nous auons vescu comme ceux du Bresil, ou comme les Nomades, il recognoit l'enfance du Monde. Autrement comment n'y seroyent les hommes ou eternellement dispersez, ou eternellement vnis; & comment ô Aristote, n'y a il eu eternellement des Aristotes? Et qui choisira vn poinct en l'eternité pour la naissance de quelque chose particuliere, que celuy qui est Seigneur de l'eternité mesmes? En ses Morales, il loüe la pieté, promet beatitude à ceux qui la suiuront, & enseigne qu'elle gist en contemplation. Et ceste contemplation ne peut estre que d'vne nature bien heureuse; puisqu'elle rend bien heureux, & bien heureuse n'est elle pas en ces

2. De la gener. & corruption ch. 10. & és Politiques.

choses basses subiectes à tāt de miseres & trauaux. Il entend donq la contemplation d'vn seul Dieu. En autres lieux aussi il dit, que nos ames sont diuines, sont immortelles, viennent en nous de dehors, sont comme parentes des Dieux: & ses disciples s'offensent, quād on dit qu'il a doubté de l'immortalité de l'ame. A quoy tout cela, si le Mōde est eternel? S'il est eternel, ou nos ames le sont aussi, ou elles ne le sont point. Si elles le sont, cōment s'emprisonnent elles d'elles mesmes en nos corps: & si c'est de par autruy, qui sera ce sinō Dieu? Et si c'est Dieu, qui les determine à ceste nouueauté là en vn certain temps, qui a assuiecty vne eternité à l'autre? Et que deuient ceste Maxime, Que le Monde est eternel, par ce que Dieu n'y fait rien de nouueau? D'auantage, si elles sont eternelles, qui les a proportiōnees aux corps qui doiuēt estre, à sçauoir infinies à infinis: & que deuiendra ceste autre regle, Que la Nature n'endure point d'infiny? Ou si elles sont eternellement en certain nombre, allans & venans en nouueaux corps par circulation; est-ce pas l'opinion de Pythagore, qu'Aristote reiette si loing? Et si au partir de ces corps là, elles s'en sont allees iouïr de l'immortalité bien heureuse; s'ensuit il pas que depuis ceste reuolution là passée les hommes disputent sans entendement, & marchent sans ame; voire qu'Aristote mesmes parle & discourt sans raison? Bref, que deuient la pieté, si nos ames ne recognoissent rien plus qu'elles? La bien-heureuse contemplation, si elles sont heureuses d'elles mesmes? la remuneration d'immortelle vie, si elles ont desia

θεοῖς συγγενέστατος ὁ νοῦς.

desia l'eternité? Seroit ce pas au lieu d'eternizer le Monde, mettre sans dessus dessous tout le Monde? Or il y a, dit Aristote, Pieté, Beatitude, Immortalité: s'ensuit donq qu'elles ne peuuent estre eternelles. Que si elles ne le sont point, elles ont donq vne origine; & icelle certes ou de Dieu ou du Monde. Du Monde non; car comme nous auons dit; s'il est eternel, aussi seroyent ses conuersions, & par consequent les ames qui par leur vertu seroyét engendrees: & puis tout ce qui est engendré par là, est mortel, comme Aristote mesmes accorde. Or nous posons qu'elles ont origine, encor qu'elles soyent immortelles. Reste donq que ce soit de Dieu. Or de Dieu ne procederoyent elles pas comme rayons de sa substance; car c'est comme tous aduoüent vne substance simple, indiuisee, vnie en soy, & tresvne; & nous, sommes subiects à mutation, à ignorance, à mauuaises affections, &c. Reste donq, & en faut passer par là; que nos ames soyent effects de sa puissance. Or si les ames qui comprennent en vne certaine façon le Monde & tout ce qu'il contient, sont effects de la puissance de Dieu, qui se manifeste par sa bonté quand bon luy semble; le Monde & ces choses, ou insensibles, ou caduques, qui nous seruent; les corps aussi qui n'en sont que vestemens ou instrumens, le seront ils moins? Choisissent dõq maintenant les disciples d'Aristote quel ils ayment mieux quitter, ou l'eternité du Mõde, ou l'immortalité de leurs ames, ou l'eternel tour d'vne roüe, ou l'immortel seiour d'vne Beatitude; car tous deux ensemble ne peuuent subsister. Mais Theophraste

N 2 certes,

Theophraste au liure Des saueurs. certes, son Disciple semble auoir bien apperceu ces inconueniens & contradictions, quand il en reuiét là, Que le Monde a esté creé de Dieu, voire de rien: & Algazel Sarrazin contre Auerroes, Qu'à Dieu pour créer le Monde n'a esté besoing ny de matiere, ny de nouueau cõseil; & que l'Agent tresparfait ayant toutes choses appareillees, peut attendre à produire son œuure tant qu'il luy plaist. Et encor semble il qu'Aristote sur la fin de ses iours se soit repenty de ceste doctrine, quand il dit au liure du Monde; que Dieu est l'Engendreur & le Conseruateur de tout ce qui est au Monde en quelque façon que ce soit: & en la Metaphysique mesmes, apres auoir reietté l'opinion de plusieurs sur les Principes, *Celuy*, dit il, *qui a dit que Dieu ou l'entendement est Cause & Autheur non des animaux seulement, mais de la nature mesmes & du Monde, & de tout l'ordre qui y est, semble parler à ieun, & comme bien esueillé; & tous les autres à la volee. Et ceux qui en pensent ainsi, ont tresbien mis ceste cause là pour Principe de tout ce qui est; voire tel Principe qui donne mouuemẽt à toutes choses.* Et au liure Des choses merueilleuses, s'il est de luy, il parle plus clairement. Que naturellement la Mer couuroit les eaux comme plus haute que la terre; mais que Dieu l'a fait retirer; affin que la terre fust descouuerte, pour l'vsage de l'homme & des animaux. Or c'est en sõme reuenir à l'opiniõ des precedés dõt il s'estoit parauãt voulu departir. Quoy qu'il en soit; ou tous les Philosophes anciens cõcluent la Creatiõ du Monde auec nous, ou nous baillẽt en main des propositions pour conclurre contre eux: Bref, si

Νοῦς, ἀιτιος. (margin, beside "pes, Celuy")

Ariſtote, qui premier eſt ſorty du grand chemin, dit, que le Monde eſt eternel, il ſemble n'eſtre plus Ariſtote, tombant de fois à autre en cõtradiction; & ſ'il luy eſchappe qu'il ſoit creé, il ſemble ſe vouloir rendre à nous: & là où pour le moins il n'eſt queſtion expreſſement de l'vn ny de l'autre; il nous laiſſe pluſieurs concluſions, qui ruinent & deſtruiſent celle cy; & qui le font, vueille ou non, conclurre pour nous meſmes. Les Latins ont plus tard philoſophé que les Grecs, dont ils auoyent tant plus d'occaſion de ſ'abuſer en l'eternité; mais ſi voyons nous que la plus part ont ſuiuy l'opiniõ de Platon. *Le premier*, dit Ciceron, *qui rallia les hommes eſpars enſemble, eſtoit vn grand perſonnage: Auſſi le premier, comme dit Pythagoras, qui donna les noms aux choſes, & qui premier termina par certain nombre de lettres les ſons qui ſembloyent eſtre infinis, & qui nota le cours & le progrez des eſtoilles errantes, & qui premiers trouuerẽt les bleds, les veſtemens, les toicts, les defenſes contre les beſtes ſauuages & tout ce qui rend noſtre vie plus cultiuée.* Qu'eſtce là autre choſe ſinon recognoiſtre vn cõmencement? Car ſi les hommes ſont eternels, eternellement parlẽt ils pas, eternellement nomment ils pas les choſes, eternellement peuuent ils inuenter quelque choſe? Et pourtant conclut il: *Nous ne ſommes point fortuïtemẽt creez: mais certes il y a eu quelque vertu qui a eu ſoing du genre humain, & qui ne l'euſt pas engendré, ſi apres tant de trauaux il auoit à tomber au mal ſempiternel de la mort. Que ſi nous ſommes creez, & ſ'il y a eu vne vertu ſoigneuſe du genre humain; certes il y a eu vn cõmencement, quand nous n'eſtans point encores creez, ou lors*

Les Latins.

Ciceron liu. 1. de l'Inuẽtion & liu. 1. de l'Orateur

ou lors que nous le fusmes, ceste vertu eut soing de nous. Et en vn autre lieu il dit, Que Dieu a creé & orné l'hôme: qu'il l'a voulu estre le Principe de toutes les autres choses. Que le Monde, la Mer, la terre, &c. obeissent aux signes de Dieu, &c. Et si aucunes fois il introduit vn Epicurié alleguãt ces belles raisons, Auec quels ferremẽs Dieu a il maçonné le Mõde, &c. ou il les renuoye auec telle respõce qu'ils meritent; ou en se taisant mõstre assez qu'ils n'en meritẽt point. Varro le plus docte des Latins, fit vne histoire vniuerselle distribuee en trois temps. Le premier est, cõme nous auons dit, de la Creation du Monde iusques à la premiere Olympiade. Celuy qui auoit tãt leu, auoit par tout trouué la Creation du Mõde, voire si nouuelle, qu'il la conioignoit immediatemẽt auec le tẽps de la premiere Olympiade. Seneque pareillement trouue toutes choses nouuelles, & recognoist en plusieurs lieux, que Dieu a creé l'Vniuers & l'homme particulieremẽt pour y seruir: mesmes depuis l'origine du Mõde, dit-il, iusques à ce tẽps, nous sommes cõduits par iours alternatifs, &c. Mais Macrobe passe plus outre, Que le Mõde ne peut estre ancien; veu que sa cognoissance plus lointaine, n'est pas de deux mil ans. Quãt aux Poëtes, dõt la voix nous represente pour la plus part l'opinion receuë entre le peuple, Virgile est plein d'excellens passages à ce propos, & Ouide en a fait vn liure expres; & Lucrece mesmes qui fait profession d'impieté, quand il dit qu'outre la guerre de Troye & de Thebes on ne voit plus goutte en la memoire; il ne peut pas mieux dire que le Monde est bien ieune,

Ciceron De la nature des Dieux, liu. 2.

Ciceron en ses Loix.

Seneq. liu. 1. De la vie heureuse ch. 31. & 32. Le mesme liu. 1. des questions naturell. & en ses epistres.

Macrobe liu. 1. des Saturnales.

ieune, encor qu'il attribuë au cas ſelon ſa ſecte, ce que tous les Sages ont attribué à vn cõſeil eternel. I'admire vn ſeul Pline qui n'a peu apprẽdre en vne ſi ſoigneuſe recherche de nature, ce qui eſt imprimé en toutes ſes parties, & que chacun le liſant peut apprendre de luy meſmes. Il fait vn long regiſtre des inuenteurs des choſes, des lettres, des maiſons, des veſtemens, du pain meſmes. Il recite les Colonies, qui ſont paſſees pour peupler & desfricher d'vn païs en autre: Y a il plus grand argument de nouueauté? Quelques fois il dit, Que la terre ſe laſſe quelques fois: qu'elle ſe rend ſterile à produire les metaux, par ce qu'elle vieillit, &c. Mais en vn lieu bien expres il dit, Que les corps peu à peu deuïennent plus petits, pour l'aduſtion du Monde qui vieillit. Eſt ce pas parler du ciel comme d'vne roüe qui ſ'eſchauffe à rouller? Et qu'eſtce vieillir, qu'eſtre né autresfois? Et ſ'vſer, qu'auoir eſté neuf? & ſ'eſchauffer, que ſe muer de temperature? & ſi le Monde eſt eternel, que n'eſt eternellement & la roüe eſchauffee & les hõmes petits: & ſ'il eſt pour le moins ſi fort ancien, que ne ſont ils pieça Pygmees; & ſ'il voit le contraire en nature; que reſte il que de la confeſſer nouuelle? Bref, les Stoiciens, cõme teſmoigne Varro de Zenon, enſeignoyent que le Monde auoit eſté creé de par Dieu, & qu'il periroit. Les Platoniques, qu'il eſtoit creé & periſſable; mais que Dieu le ſouſtiendroit. Les Epicuriens, qu'il auoit commencement; mais par rencontre, & non par conſeil. Les Peripateticiens en leurs concluſions, qu'il eſtoit eternel; & en leurs premiſſes,

Plin. liu. 7.

Plin. liu. 2.

qu'il ne le pouuoit estre. Les plus grãds cõtẽpteurs de Dieu, comme Pline & ses semblables, en leurs prefaces, Que le Monde est vn Dieu eternel; & par tout le fil de leurs liures, qu'il ne l'est point. Apres tant de graues tesmoings, apres la confession des parties mesmes, se trouuera il encor aucun de ces pretendus Naturalistes qui ose penser le contraire?

Opiniõ des Platoniques

Or depuis aussi que nostre Seigneur Iesus Christ vint en terre, ceste doctrine fut tellement receüe au monde, que ce qui auoit esté parauant disputable entre les Gentils, passa comme en article de Foy presque entre toutes les Nations & Sectes de la Terre. Les miracles, peut estre, qui furent veuz lors au Ciel, en la terre, en la mer, aux hommes, & aux diables mesmes, firent voir au Monde, qu'il y auoit vn Createur du Monde. Car qui pouuoit doubter que creer vne nouuelle Estoille, remettre vn hõme en vie, luy rendre seulement la veüe, ne fust ouurage d'vne puissance infinie? Ie dis non moins que le bastimẽt du Monde; veu qu'entre l'estre & le non estre; la vie & la mort; la priuation & l'habitude, y a vne distance infinie? Et peut estre, que les Signes, que nous auons veu de nostre temps au Ciel, sont pour rendre inexcusables les blasphemateurs de la terre. Cõmẽt qu'il en soit, les Philosophes mesmes, commencerẽt à en faire vne Maxime: & les Grecs, Perses, & Arabes, cõme depuis les Turcs, ou Muhamedistes, le mirent en leur creance, comme chose hors de toute controuerse. Bref, il n'y a auiourd'huy peuple poly & ciuilizé, qui n'ait sa Chronologie, son histoire des temps, qui commence

tousiours

touſiours à la creation du Monde, en laquelle tous ſe tiennent à Moyſe; & ſauf le debat de quelque peu d'annees, ſ'accordét auec les Chreſtiens. Entre les Philoſophes, les Platoniques ſeuls demeurerét en prix, chacun reiettant les opinions nouuelles d'Ariſtote; leſquels ſ'opiniaſtrerent pluſtoſt contre les Gnoſtiques, que contre les Chreſtiens. Et de ceux de ſon temps dit ſaint Auguſtin, que leur opinion eſtoit, que Dieu eſtoit premier que le mõde, mais non tát en temps, qu'en ordre, & par ſubſtitution ſeulement; comme, dit il, ſi eternellement vn pied eſtoit en quelque lieu, eternellement auſſi y ſeroit la trace. Auſquels en vn mot ſe peut reſpondre, que cõme la puiſſance & la volõté de marcher auroit precedé & en l'homme & au pied, ainſi auſſi en Dieu la puiſſance & la volonté de créer. Mais il vaut mieux ouïr leurs parolles meſmes. Plotin en ſon liure Du mõde ne ſe trouue pas peu empeſché à ceſte queſtion, & fait fort peu de cas, de toutes les ſuppoſitions d'Ariſtote. *Si nous diſons*, dit il, *que le Ciel eſt eternel au regard de tout ſon corps, comment cela, veu que les animaux meurent, & les Elemens paſſent de l'vn en l'autre; &, cõme dit Platon, que le Ciel meſmes eſt en flux perpetuel? Que ſi nous diſons que les Elemens & les animaux ſe perpetuent en eſpece, pourquoy pluſtoſt le Ciel en nombre & indiuidu? Et ſi c'eſt par ce que rien ne peut ſ'en eſcouler dehors, par ce qu'il contient tout; comment conuiendra ceſte raiſon aux Planetes & aux Aſtres, qui ne contiennent pas tout comme luy, & que toutesfois nous diſons eternels? Et ſi riẽ ne l'offenſe par dehors; pourquoy non par dedans; veu que les animaux periſſent natu-*

Plotin Eneade 2. liu. 1. ch. 1. & 2.

rellement par l'indiſpoſition de leurs propres parties, encor que pendant qu'elles ſe diſſoluent ils viuẽt? Et que ſ'enſuit il donq, ſinon que tous deux periſſent, & les corps celeſtes & les terreſtres? & la Terre & le Ciel meſmes; ſauf que les celeſtes durent plus long temps, & periſſent plus tard que les terreſtres? Certes, dit il, *ſi nous prenions ainſi ce mot de ſempiternel, tant en l'Vniuers qu'en ſes parties, non pour demonſtrer vne eternité, mais vne difference de duree, il auroit moins d'ambiguité; mais toute doute ſera hors ſi nous attribuons cela à la volonté Diuine, qui ſoit ſuffiſante de ſoy pour contenir le Monde, car ſelon qu'il luy aura pleu elle les aura perpetuez, les vnes ſelon les eſpeces; & les autres en l'induidu meſmes*. Or ſi le Monde eſtoit eternel, ſeroit ce pas qu'il ne pourroit eſtre autre? Et ſ'il eſt par la volonté de Dieu, celle neceſſité en eſt elle pas hors? Et que deuiendra donq, ce qu'il dit aillieurs en pluſieurs lieux, Que le Monde eſt par neceſſité; par ce qu'il falloit qu'vne ſeconde nature accompagnaſt la premiere, ſi nous ne l'entendons d'vne neceſſité ſuppoſee, & non abſolue? Et derechef, ceſte volonté qui l'a fait eſtre, & qui a perpetué ſes parties, les vnes en vne ſorte, les autres en vne autre; qui l'a di-ie ordonné, comme elle a voulu, l'aura elle pas auſſi fait quand il luy aura pleu? Dire donq que de la volonté de Dieu depẽd l'eſtre du Monde & en tout & en partie, oſte au Monde la neceſſité d'eſtre: & qui dit, qu'il n'eſtoit pas neceſſaire qu'il fuſt de touſiours (vſons de ces mots par faute d'autres) dit tout enſemble; qu'il n'eſt pas eternel. Au liure de l'Eternité & du tẽps, il dit; que l'eternité & le temps different en ce, que l'eternité ſe dit

Plotin. Enn. 3. liu. 2. c. 2.

dit de la nature eternelle; & le temps au regard de ce qui se fait. Que l'eternité est & reside en Dieu seul, qu'il appelle Monde intelligible; comme le temps au Monde sensible; adioustant toutesfois, que le Monde n'est point fait propremẽt en temps, cõme aussi disons nous, qu'il n'est pas fait en tẽps, mais auec le temps. Mais quand il a debatu tout à loisir toutes les definitions de temps des precedẽs Philosophes, & qu'il s'est tourné de tous sens pour en trouuer vne meilleure, voicy finalemẽt ce qu'il cõclut. *Il est besoing, dit il, de reuenir à ceste premiere nature, que nous auons dit cy deuant estre en eternité; vne nature di-ie immuable, qui est toute ensemble vie infinie, & qui consiste tout en vn, & tend à vn. Mais le temps n'estoit pas encor, ou pour le moins n'estoit pas en ces Natures intelligibles; ains deuoit venir apres, par vne certaine maniere & nature de posteriorité. Si donq quelqu'vn veut entendre, comment le temps eschappa premierement à ces Natures superieures qui se reposoyent en elles mesmes; non sans propos aura il appellé les Muses à son ayde pour l'expliquer. Et peut estre aussi estoyẽt elles dés lors. Disons donq ainsi, que deuant que le deuant sortist & eust besoing de l'apres; le temps qui n'estoit point encor reposoit en Dieu auec tout ce qui est: mais vne nature encline à plusieurs actions, à sçauoir l'Ame du Monde, desireuse d'auoir plus que le present, commença à s'esmouuoir, dont le temps s'escoula continuellemẽt sans estre iamais luy mesmes; & nous considerans vne longueur faicte par ce mouuement, nous imaginons que le temps est vne image d'eternité.* Qu'est-ce que toute ceste contemplation, sinon, qu'vne ame procedãte de Dieu; c'est à dire, son Esprit, a meu & esbranlé

ἐν ἑνὶ καὶ πρὸς ἕνα.

esbranlé le Monde? Que le temps est né auec ce mouuement? Qu'auant ce mouuement il y auoit vn Status, vn estat coy, comme vne eternité auant le temps: & comme il dit là mesmes, Que le temps & le Ciel furent faits ensemble, & que l'eternité estoit auant tous les deux? Et quant à ce qu'on demande que faisoit Dieu auant le Monde? nous fournit il pas de suffisante responce, quand il dit; Que mesmes en n'operát point, ains demeurant en soy, il fait & parfait de tresgrandes choses? Ceste belle doctrine aussi de la Prouidence Diuine, qu'il poursuit en liures expres, cõclut elle pas le semblable? Car si le Monde est coëternel à Dieu, où peut estre la Prouidence? Et qu'est-ce que Prouidẽce sinõ vne volõté de Dieu, dispẽsée par son intellect: & si la volonté de Dieu est requise, où est ceste necessité d'estre, qu'il attribuë aillieurs au Monde? Que deuiendra aussi ce qu'il dit; que les ames sont immortelles? Voire aucunes, dit il, eternelles, & le temps depuis elles? Itẽ, Que premier que Dieu eust creé & inspiré l'ame au monde, c'estoit vn corps mort, vn chaös de terre & d'eau, vnes tenebres de matiere, vne chose qui n'estoit point: bref, telle que les Dieux en auroyent horreur? Mais qu'apres qu'il l'eut coulée dedans le Mõde, elle inspira la vie & le mouuement, aux Astres, aux Plantes, aux animaux. Car puis que du non estre, non viure, & non mouuoir, à l'estre, au viure, & au mouuoir, il y a vne distãce infinie: s'ensuyt il pas qu'entre celuy qui est, qui vit, & qui meut; à sçauoir Dieu, & celuy qui attend l'estre, la vie, & le mouuemẽt de luy, à sçauoir le pre-

χρόνος δεύτερος.

le pretendu Chaos; il y a aussi vne distance infinie? Et qui a borné ou remply ceste distance, que la volonté de celuy qui seul est: & s'il y a volonté, où est la necessité: & s'il y a necessité, où l'eternité? Porphyre disputant de l'entẽdement ou intellect qu'il appelle le Principe & la Source du Mõde, dit, qu'il est né eternellement de Dieu, d'vne natiuité eternelle, voire qui est auant toute eternité. *Non*, dit il, *née en temps; car le temps n'estoit pas encore; & depuis que le temps est fait, à peine est il proprement au regard d'elle.* C'est ce que dit Trismegiste en quelque lieu; appellant cest entendement le vray, eternel & premier-né filz de Dieu, mais ce Mõde le filz puis-né; l'vn engendré par nature, & l'autre par volonté diuine. Proclus & Simplicius se debatent fort pour l'eternité, & en font liures cõtre Philoponus: & toutes leurs raisons sont prou refutées, par ce que nous auons disputé cõtre Aristote. Mais quãd ilz maintiennent la Prouidence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, reiettẽt ils pas, vueillent ou nõ, l'eternité? Et quand Proclus dit; que l'infinité est sans raison, & sans cognoissance, qu'elle ne peut admettre Dieu; ains remet tout à la fortune, admettant la Prouidẽce comme il faict; exclud il pas l'infinité des Mondes? Et pourquoy moins des Mondes que de la durée? Et quand Simplicius condemne à l'Enfer ceux qui ne croiroyent la Prouidence par les raisons d'Epictete, condemne il pas par cõsequent les defenseurs de l'eternité du Monde à mesme pene? Et quand Auerroes mesme dit, qu'il faut magnifier Dieu par oraisons & sacrifices, & qu'il

qu'il est enté en nature de sacrifier: se trouue il pas cõtraire à soy mesmes? Car pourquoy recognoistre Dieu, si nous ne tenons rien de luy? Or ce que j'allegue ce pendãt, n'est pas que je ne sçache bien que les Platoniques, & ceux là mesmes appellẽt le Mõde eternel, & non engendré: mais c'est pour monstrer, que les plus asseurez ont flotté en ceste opinion. Qu'ils nous ont laissé des Maximes contraires à leurs conclusions. Qu'apres s'estre bien escarmouchez, ils ne trouuent repos qu'en la nostre mesmes. Et de faict la plus part sont contraints de confesser des degrez en l'eternité. Le premier, qui soit mesure de la durée de ce qui est tousiours de mesmes, & qui n'aquiert rien par l'auenir, ny perd par le passé, à sçauoir qui ne peut estre attribué, qu'à vn seul Dieu: Le secõd, mesure des choses desquelles l'estre est fixe & stable, & qui ont toutesfois succession en leurs operations; à sçauoir des intelligences, ou Anges, & l'appellẽt propremẽt, Æuum. Le troisiesme, que ce soit la mesure d'vne durée cõtinuée par vn deuant & vn apres, qui ait principe, mais non fin, qu'ils appellẽt Temps, & qu'ils attribuent proprement au Monde. Et qu'estce autre chose que dire par ambages, ce que nous disons en vn mot: & que nous importe il, qu'ils l'appellent eternel, si par eternel ils entendent temporel? Veu que Iustinian mesme, parlãt improprement de ses harẽgues, espere qu'elles serõt eternelles? De l'opiniõ d'Epictete Stoique, & de Plutarque nul ne peut douter, qui ne veut esteindre du tout leurs liures. *Dieu a ordonné*, dit Epictete, *qu'il y eust Hyuer & Esté*,

Iustinian au Proœme des Digestes.

Esté, bonne & mauuaise année; Il a donné vertu & faute à la Terre, & disposé toutes ces contrarietez pour l'harmonie de l'vniuers. Il nous a introduits au monde, nous a donné le corps & les membres, & des heritages, & des coheritiers. Il a faict & la veüe & les couleurs; & la veüe & les couleurs n'estoient rien sans lumiere: Il a donq aussi faict la lumiere. Ainsi de poinct en poinct il nous amene à ceste cōclusiō, Que Dieu a faict l'vniuers, & tout ce qu'il cōtient. Plutarque dit, *Si Dieu n'auoit faict toutes choses, il seroit cōtraint en quelques choses, & ne seroit Seigneur de toutes. Or, il faut*, dit il, *qu'il soit recognu Seigneur de toutes: par consequēt donq Createur de chacune d'icelles.* Et icy se peuuēt r'apporter plusieurs passages, cy deuāt alleguez des mesmes Autheurs. Plutarque en sa Psychogonie.

Que dirons nous si Galien; qui est reputé le plus profane de tous les Escriuains; apres auoir bien anatomizé & l'hōme & le Monde mesmes, est cōtraint d'en reuenir là? *Ie cōpose icy*, dit il (au liure De l'vsage des parties) *vn vray Cantique en l'honneur de nostre Createur: Car aussi pense-je que c'est vrayement le seruice qu'il requiert: non que que je luy sacrifie des Taureaux par centaines, ou que je brusle de la Casse à mōceaux deuant luy; mais que ie cognoisse & face cognoistre aux autres, quelle & cōbien grande est sa Sagesse, sa Puissance, & sa Bonté. Car ce que de son plein gré il luy a pleu orner les choses au mieux qu'il se puisse; & qu'il n'a enuié à aucune tāt de biens; ie tiens que c'est vne demonstratiō d'vne bonté parfaicte, & iusques là soit celebrée sa bonté: mais d'auoir trouué la maniere que les choses fussent embellies si richement, cela mōstre vne souueraine Sagesse; & d'auoir accomply & parfaict tout ce qu'il auoit parauant destiné,* Galien liu. 3. de l'vsage des parties.

Galien liu. 11.& 17.

vne puissance & force qui ne se peut surmonter. Au dix & septieme liure, *Qui considerera*, dit il, *la composition & structure de chaque Animal, elle porte en soy vne preuue de la Sagesse du Createur. Et puis qu'au milieu de ceste Cloaque d'humeurs habite en chacun vne ame, qui a tant de vertu; à plus forte raison admirera il la grãdeur & excellence de cest entendemẽt qui habite au Ciel.* Et qui est ce, disoit il deuant, qui voyant la peau seule, n'admire l'art du Createur? Or ne dissimule il pas, qu'il n'ait tenté toutes voyes pour trouuer quelque raison de la structure des animaux; & qu'il ne l'eust voulu attribuer plustost à la nature, qu'à l'autheur de la nature mesmes: Mais voicy ce qu'en fin il en cõclud. *Ie cõfesse*, dit il, *que je ne sçay que c'est que l'ame, encor que je l'aye biẽ cerché; aussi peu sçauroy-je dõner raison, cõment se forme l'enfant. Bien voy-je qu'en ceste cause là y a grãd art & grande sagesse; & pourtant suis d'aduis que persone ne se mesle de la cercher; ains nous suffise que nostre Createur a volu qu'ils fussent en telle façon. Car ce que sans l'anatomie nous ignorerions auoir iamais esté faict, oserõs nous recercher par quelle raison il a esté faict?* C'est comme s'il disoit, Que nature que nous admirons tant, n'est autre chose que ce qu'il plaist à Dieu de cõmander. Et que reste il plus sinõ d'ouir Apollo; c'est à dire le Diable mesmes, qui estant prié de dire vn Hymne au grand Dieu, le cõmence par ce vers: *Qui premier crea l'hõme & Adam l'appella*: que Iustin dit auoir esté commun, & celebre de son temps? Apres la confession de l'impieté, si nous voulons ouir celle de l'ignorance, il n'y a aujourd'huy peuple si sauuage, qui n'ait ou leu au Ciel

Au liu. De la formation de l'enfant.

Liu. 15. de l'vsage des parties.

ὃς πρῶτον πλάσας μερόπων, Ἀδὰμ δὲ καλέσας.

Ciel en grosse lettre, ou retenu de ses predecesseurs la Creatiō du Mōde; encor qu'il leur en soit auenu cōme de diuers portraits, tirés le premier sur le vif, le second sur le premier, & le tiers sur le second, & ainsi cōsequēment; à sçauoir, que la derniere copie ne retient presques vn seul bon traict du premier Originel. Entre les peuples que nous appellōs Sauuages, les vns gardent & reuerent les lieux où fut l'origine, dient ils, de la Mer, du Soleil, de la Lune, du premier homme, & de la premiere femme, &c. Les autres tiēnent, qu'il vint vn certain du Septentriō en leur païs, qui haussoit les vallées, & baissoit les mōtagnes; que cestuy là remplit leur païs d'hōmes & de fēmes qu'il crea, & leur dōna des fruicts en toute abōdance. Qu'iceux l'ayans irrité, il changea leur bon terroir en sablons steriles, leur osta la gresse du Ciel, &c. Voit on pas là clairemēt, la Creation, le peché de l'homme, la malédictiō que Dieu donna à la terre à cause de l'hōme? Et quant à celuy duquel ils parlēt, que c'est vn meslinge de l'histoire de la Creation, & du premier qui amena Colonies de Septētrion en ce païs là: à sçauoir ceux qui sont venus long tēps apres, ayant conioinct, cōme quelques fois és histoires, deux choses nō trop diuerses, la Creatiō, & la Peuplée ensemble? Et je vous prie, combien y en a il en nos extremitez, qui n'en pourroyent pas encor si pertinemmēt respōdre? Or puis que le Monde & toutes ses parties chātent la Creatiō, que la Sagesse du Mōde l'enseigne, que l'impieté vueille ou non l'aduoüe, & l'ignorāce la voit, voire mesmes de tout temps l'ont enseignée, aduouée,

O apperceuë

apperceuë, pouuons nous pas auec l'approbation des plus stupides mesmes, & des plus meschans prononcer cest arrest; Que le Monde a eu commécement, & lors qu'il a pleu à Dieu son Createur? Mais reste encore vn poinct à vuider, à sçauoir de quoy Dieu a creé le Monde: & c'est de la matiere assez pour vn autre Chapitre.

CHAP. X.

Que Dieu a creé le Monde de rien: c'est à dire sans matiere.

IE ne sçay quel ie dois plus admirer, ou la bonne veuë des anciens Philosophes en la cognoissance de plusieurs choses de Nature; ou bien leur aueuglemét en ce qu'ils dient de son Autheur, quand ils prononcent comme vn arrest souuerain; Que de rien ne se fait rien au Monde; & pourtant que ce grand Ouurier ne l'a peu faire sans matiere. Car c'est en somme mesurer l'Architecte à mesme toise que son bastiment; & reduire au reng de nostre infirmité vne puissance qu'ils confessent infinie. Dieu, dient ils, ne peut rien sans la matiere. Pourquoy? par ce que le Masson ne peut rien bastir sans icelle. Comme s'il y auoit plus grand Paralogisme en la Dialectique, que de cóclurre du finy à l'infiny, de l'impuissant au tout puissant; d'vne chose caduque à vne eternelle. Ains plustost deurois tu dire: L'homme qui est moins qu'vn ver au regard du Souuerain,

Paralogisme .i. fausse argumentation.

tire

tire l'or d'vne roche, ou d'vne pouſſiere de la terre, & ceſte meſme terre en toiles, en paſſemens, en fueilles, que nul ne iugeroit iſſuës d'vne ſi groſſe matiere; d'vne herbe verte, pour ſa nourriture il fait vne farine blanche, des toiles fines d'vne graine de chanure; & de leur bourre le papier, tant de draps de ſoye de l'excremẽt d'vn petit vermiſſeau. Derechef il deſguiſe vne matiere rude & aſpre en cent mille façons;des moindres choſes il en fait de treſgrãdes,& où la plus part des hommes, qui ſont cependãt vne meſme eſpece, ne trouuoit & n'apercеuoit rien,il en tire par ſon eſprit les plus excellentes choſes;d'vn caillou le feu pour ſe chauffer;d'vne herbe vile le criſtalin pour ſe recreer, d'vne eſcaille que la Mer reiette le pourpre pour ſe parer: Bref,en quelque façon,il fait de rien quelque choſe.Et puis que l'infirmité des mortels peut tant; la vertu de l'Eternel pourra elle point d'auãtage?Et puis qu'vn rien peut faire tant de choſes; y aura il rien que ne puiſſe celuy qui fait toutes choſes? Mais encor que cela pourroit ſuffire,diſputons encor ceſte matiere plus amplement. Certes ſi Dieu a eu beſoing de matiere, ou il l'a faicte, ou elle eſtoit comme luy, eternellement de ſoy meſmes. S'il l'a faicte, il l'a faicte de rien; car qui cerchera la matiere de la matiere viendra à l'infiny; & par ainſi nous auons ce que nous voulons. Si elle eſt eternelle, voila deux eternitez enſemble: qui eſt choſe repugnãte à toute raiſon & à ſoy meſmes. Vne matiere qui attend ſa forme d'vn Ouurier, vne eternité qui n'a vie ny eſtre qu'ainſi qu'il plaiſt à l'eternel. Rien n'eſt plus

contraire à eternité que cela. Car voyons, ie vous prie, Quelle ils l'imaginent eux mesmes? Ils veulent que ceste matiere soit sans forme; mais vn receptacle de toutes formes: Que la forme soit sans matiere; mais vn moule de toutes matieres: Que la matiere n'ait essence qu'autant que la forme luy donne. Or comment peut matiere estre sans forme, veu que deformité est quelque forme? & comment peut elle seulement estre, puisque c'est la forme qui donne l'estre? Dire donq qu'vne matiere soit sans forme; c'est dire qu'elle est, & si n'est point, qui seroit le propos d'vn Phrenetique. Voire mais, commét vne chose aura elle esté faicte de rien; veu qu'entre rien & quelque chose y a vn espace infiny? Ainçois di plustost; Qu'y a il qui ne soit finy, à celuy qui est infiny? A celuy di-ie que tu dis auoir borné la matiere, que tu entens & enseignes estre infinie? Mais si tu veux y regarder, tu cognoistras que tu confesses chose non moins incroyable à ton sens que celle là que tu reiettes par ton sens. Car quand tu t'imagines vne matiere sans forme, & vne forme sans matiere; tu dis choses qui s'entredestruisent: Mais quand ie dis que Dieu a creé le Monde de rien; c'est à dire sans matiere; ie dis vne chose vrayement admirable; mais qui toutesfois n'a point de repugnance en soy. Or, y a il bien à dire entre parler outre raison, & contre raison. Car la Verité, & la Raison humaine n'ont pas mesmes bornes l'vne que l'autre. Mais puisque tu as confessé, que Dieu est Autheur & Ouurier de la nature; ie te demande si tu oserois nier, qu'il n'ait mis la

Qui cõfesse Dieu Formateur, le confesse Createur.

vie & le mouuement où ils n'estoient point; qu'il ait fait la veüe & la lumiere, l'ouïe & les sons, le parler & l'entendre, où il n'y auoit que moins que mort; & moins qu'aueuglement, moins que silence, & moins que stupidité: c'est à dire moins encor que priuatiõ, puisque c'est moins n'estre, & n'auoir iamais esté, que simplement n'estre point. Or entre le viure & le non viure, le voir & le non voir &c. non moins qu'entre l'estre & le non estre y a vn espace infiny; qui ne se peut réplir que par vne puissance infinie; & où la puissance est infinie, elle est egalement puissante enuers toutes choses. S'ensuit donq, que luy attribuant la facture de ta veüe, de ta vie, de ton esprit, tu ne luy peux denier la creation des choses, esclairées, viuifiées & animées. Et si tu l'accordes d'vne, pareillement aussi de toutes; car donner la vie & donner l'essence; donner la forme & donner la matiere, les donner à vne & les donner à toutes; bien que de prime face ils te semblẽt diuers degrez; sont œuures d'vne mesme puissance. Qui donq confesse Dieu formateur, le confesse aussi Createur de toutes choses. Ie dis plus; que quand tu dis que Dieu est le Souuerain estre; comme dit Aristote, ou comme Platon; ce qui essentiellement & vrayement est, tu dis sans y penser qu'il est Createur, c'est à dire, autheur de l'estre à toutes choses. Si nous regardons en la nature, ce qui tient *le premier* lieu és choses d'vn ordre; est communement *cause* de tout ce qui est au dessous de luy. Entre *les* choses chaudes il y en a de plus l'vne que *l'autre*: Mais le feu qui tient le premier degré de chaleur

Aristot. liu. 2. de la Metaphysique.

chaleur est cause de la chaleur en toutes; & sans se diminuer il s'espand, & en se communiquant il s'augmente: bref, vn seul caillou dont il part iettera infinies estincelles; & chacune suffiroit à brusler l'Vniuers. Es Lumineuses, vne lumiere allume l'autre,& se rend par communication comme infinie; & le Soleil qui est comme fontaine de lumiere s'estend & s'espand infiniemét sans se dissiper,creât par vne certaine faço la lumiere où il n'y auoit que tenebres. Es choses humaines les Roys communiquét les dignitez aux Princes; & les Princes à leurs vassaux; & leurs vassaux à leurs subiects: & quand ils donnent vne qualité à quelqu'vn qui n'en auoit point, ils l'appellent leur Creature; comme l'ayant fait quelque chose d'vn rien en telle qualité que parauant il estoit:bref,les odeurs se cōmuniquent, & les sciences s'enseignent de l'vn à l'autre, & d'vn à infinis; & les maladies mesmes, qui ne sont que corruptions, en engendrent d'autres en autres sans se diminuer. Or chaleur,clarté,odeur,science,grâdeur,ne sont que qualitez,premieres, secōdes,troisiesmes,qualitez au reste,mortes,insensibles &inanimées; & en ces qualitez toutesfois, qui tient le premier lieu, produit toutes les autres naturellemét sans se diminuer: Et trouuerons nous estrâge, que Dieu qui est essence,qui tient és essences,comme ils confessent, le souuerain lieu,ou plustost qui seul se peut dire vrayement estre, produise par son essence toutes essences? Ils dient, Voire mais, nous ne voyōs point que rien se reduise en rien; & pourtant il doit estre creé de quelque chose. Mais si les

choses

choses mondaines se reduisoyēt en rien, veu qu'elles sont si caduques & si coulantes; combien auroit peu durer le Monde, ou plustost depuis quand seroit il ià pery? Or la volonté de Dieu estoit qu'il cōsistast. Ains dy donq plustost: Ie voy les arbres, les plus grāds animaux, & les hōmes mesmes, naistre comme d'vn rien, & se resouldre comme en rien. Ie les voy multiplier, viuifier, faire merueilles; d'vne mesme semēce ie voy former les fleurs, les fueilles & les fruicts; la merueille des yeux, la dureté des os, la subtilité des esprits. Et derechef je voy tout cela s'esuanouïr, je ne sçay comment; & n'en rester qu'vne poignee de poussiere. Or seray-je dōq si stupide que de dire; que qui a faict de ce peu, & en ce peu tant de miracles qui n'y estoyent point, n'ait peu faire ce peu la mesmes? Que qui a creé la vie, les sens, les mouuemens, n'ait peu creer vne goutte d'eau, vne halene d'air, vne poignée de terre? Ains je cōclurray plustost, Que si Dieu n'eust peu creer la matiere mesmes de la matiere, en la matiere il n'eust peu former, ny creer telles choses. Ils diront: Mais on voit que toutes choses se reduisent comme en vne matiere commune, soit que nous suiuiōs les Anciens qui les reduisent aux elemēts; soit les modernes qui les reduisent en huiles, sels, & eaux, &c. Ainsi soit. Et de là deurois-tu donq conclurre; qu'il n'y a qu'vn Dieu; puis qu'il n'y a qu'vne matiere; & ne juger rien impossible à sa puissance, puis que d'vne chose il faict tant de diuerses, voire contraires choses. Car qui peut faire le feu & l'eau de mesme chose, faict il moins que

Creation particuliere en toutes choses.

qui faict celle chose mesmes? Que sera-ce donq si je te fais voir, qu'il n'y a chose qui n'ait en soy vne creation particuliere, vne proprieté creée, qui ne se peut attribuer à la matiere, qui est plus que la matiere, & sans laquelle la matiere, ny les elements, ny toutes tes extractions ne seroyent rien? Ie te demande, puis que tu veux philosopher premier que croire; Si chaque chose est & subsiste en sa nature de par la matiere, ou de par la forme? Si de par la matiere, cōmēt la plante est elle plustost plāte que metal; veu que c'est vne matiere, comme tu dis, qui n'est non plus l'vn que l'autre; qui a autant d'inclination à l'vn qu'à l'autre, & qui ne se termine en vne substance que par la forme? Et comment aussi ont tes extractions diuerses & contraires vertus, quand tu prens tant de pene à reduire les choses en leur premiere matiere, si outre la matiere il n'y a autre substance qui les leur donne? Si par la forme, je demande derechef; si c'est substance ou non? Si non; cōmēt faict elle substāce, ce qui n'estoit point substance: & comment peut vn accident faire vne differēce essentielle, & causer la vie, le sens, le mouuemēt où ils n'estoyent point? Si elle est substāce, comme la plus part des Philosophes l'enseignent en mots exprez, voire bien parfaicte; puis qu'elle parfaict la matiere, & la faict subsister; cil qui a donné la forme à la matiere, a il pas creé vne substance qui n'estoit pas? & vne substance meilleure que celle que tu presupposes auoir esté deuant? Et à qui a creé la meilleure, luy oserois-tu denier la moins bonne? Or c'est ce que dit Aphrodisee au liure de

ure de l'Ame, Que la forme qui viét de l'artizan en la matiere, n'est point en aucune façon substance, non plus que l'art qui la donne; mais que celle qui est de nature, est substâce ne plus ne moins que la nature mesmes. Passons outre. Entre les metaux tu prises l'argent & l'or; entre les herbes les vnes pour te nourrir, les autres pour te guarir; entre les animaux, les vns pour manger, les autres pour seruir; entre les hõmes qui ne sont toutesfois qu'vne espece, les vns pour vne nature, les autres pour vne autre. Si tu les prises pour la matiere; comment est elle vne? Si c'est pour la forme qui faict que l'or soit ce que le plomb n'est pas; est elle dõq pas substance; & si elle est substance, cil qui a formé, a il pas creé: & veu qu'il y a vne telle difference és metaux, és herbes, és animaux, és hõmes mesmes; s'ensuit il pas, qu'il y a autât de diuerses creatiõs? Et qui a creé toutes ces diuersitez de substâce, le voudras tu faire court en vne? Que diray-ie d'vne seule chose qui en diuerses parties aura diuerses vertus; qui sera froide en dehors, & chaude au centre; blanche en la superfice, & rouge en son essence; froide en la fueille, & chaude en la racine; purgatiue en la moëlle, & astrictiue en l'escorce? Pour exemple: Le Citron est chaud en l'escorce, & froid au dedans. des fleurs de lambrusche, les fueilles sont froides, & ce qui naist au milieu est bruslant. du Lieure; dient les medecins, le poulmõ guarit la courte halene, le sang brise le calcul, le poil arreste le sang, &c. Ces diuerses parties ont elles pas autant de diuerses formes, outre la forme vniuerselle de la cho-

Alexand. Aphrodis. liu. 1. de l'Ame.

ſe dõt elles ſont parties; & ces diuerſes formes ſont elles pas autant de diuerſes ſubſtances, & par conſequent autãt de creations? L'Aymant attire le fer; il monſtre perpetuellemẽt le Pole: & l'oignon luy oſte ſa force. L'Ambre auſſi attire toutes choſes legeres; & les Cantharides appliquées au talon, eſcorchent la veſſie; & l'Agaric tire la pituite; & la Rheubarbe la colere; & l'Ellebore la melancholie. Si cela eſt de la matiere ſeule, enſeigne nous comment? Et comment n'eſt il pas commun à toutes choſes? Si c'eſt, cõme tu dis, vne proprieté occulte; eſt ce pas donq de par la forme ſubſtantielle: veu que riẽ n'eſt, & n'a quelque choſe de particulier que par icelle? Tu diras, peut eſtre, que c'eſt le meſlinge des elemẽs qui dõne la forme. Mais ſ'il y a meſlinge, où ſera ceſte matiere cõmune? Et quel meſlinge ſe peut il faire d'vne meſme choſe? Que ſi meſmes tu appelles matiere la compoſition diuerſe des elemens enſemble, ta matiere donq eſt vne forme cõpoſée de diuerſes formes; car en quoy differerõt les elemens qui ſont ſi contraires, qu'en formes ſubſtantielles? Et ſ'il y a meſlinge ou compoſition, quelle y ſera l'eternité? Dauantage, nous voyons qu'és plantes, és animaux, és hommes la compoſition qui ſe fait du meſlinge des elemens demeure, quãd ils ſont ou couppés, ou morts. En l'arbre ſon humeur qui bouillonne quand on l'eſchauffe, ſon air qui ſe reſoult en fumee, ſon feu en vne ſubſtance huileuſe qui ſe bruſle, ſa terre en vne cendre qui tombera à bas. és animaux, & en l'homme meſmes, la maſſe exterieure que tu veux eſtre compoſee du

ſee du meſlinge des elemens, demeure entiere. Cepēdant l'ame vegetatiue, ſenſitiue, raiſonnable, qui eſt la forme ſpeciale des arbres, des animaux, & des hōmes ne comparoiſt plus. S'enſuit donq qu'outre la matiere morte, & le meſlinge des elemens, il y a vne forme ſubſtantielle, qui fait la choſe, arbre, animal, ou homme, ſans laquelle l'arbre n'eſt que vn tronc, ni l'animal qu'vne charongne. Derechef, de ceſt arbre mort, l'eſcorce aura encores vertu, & le bois & la fueille, & quelques fois diuerſes, voire contraires : & telles vertus ne peuuent ils auoir de la matiere, mais d'vne forme ſubſtantielle. S'enſuit donq, qu'outre la forme de la plante, qui eſt perie par ſa mort; il y ait encor des formes de chaque partie, qui demeurēt apres que la forme de la plāte entiere eſt perie. Que ſi le meſlinge des elemens ne peut faire la forme par laquelle les genres different l'vn de l'autre; les vegetaux des animaux; & les animaux des raiſonnables; pourra il faire la differēce, qui eſt ſoubs chaque genre entre les eſpeces ? ſous chaque eſpece entre les indiuidus, en chaque indiuidu entre ſes parties? Si di-ie le meſlinge des elemens ne fait pas que l'arbre viue; fera il qu'il guariſſe, & certaines maladies, & de diuerſes parties, diuerſes? S'il ne fait que l'animal ſente, c'eſt à dire, ſoit animal; fera il qu'il ſoit vn Lion, vn Elephant, vn Cerf? Et ſ'il ne fait que l'homme viue, ſente, & meuue; fera-il qu'il parle, qu'il diſcoure; ceſtuy cy ſelon ſon inclination, d'vne choſe, & celuy là d'vne autre? Et comment donneroyent les elemens vie, qui ne l'ont pas; mouuemēt libre, qui ſont emportés haut

tés haut ou bas, vueillent ou non; ſentiment auſſi, qui ne ſont que les obiects de nos ſens? Reſte dõq, que nous concluions, que la difference des genres, des eſpeces, des indiuidus, & de leurs parties, giſt, non en la matiere, mais en vne forme: & qu'icelle forme ſoit la ſubſtãce particuliere de chacune choſe; & qu'autant qu'il y en a de diuerſes, autant y ait eu de creations procedantes de la puiſſance du formateur: Et par ainſi, qui luy attribuë la formation du Monde; mal gré qu'il en ait, luy attribuë la puiſſance de le créer: car ſans créer nouuelle ſubſtance, quelque matiere qu'on puiſſe preſuppoſer, il n'euſt creé le mõde tel qu'il eſt: & qui en a peu créer vne; les a peu creer toutes: car pour le Fourmiz, & pour l'Elephãt; pour la Mer & pour vn Eſtang; pour vne partie & pour l'vniuers eſt requiſe egale puiſſance. Ils continuẽt encor en leur Chimere. Dieu, diẽt ils, tire la forme de la puiſſãce de la matiere. Examinõs encor ceſte reſuerie. Puiſſãce, dit Ariſtote, eſt le Prĩcipe de mouuemẽt & de mutation. Itẽ il y a, diẽt ſes diſciples, deux ſortes de puiſſance; l'vne qui fait ce Principe lá en autruy, c'eſt Dieu. l'autre qui endure mouuemẽt & mutatiõ par autruy: c'eſt la matiere, qui par ce mouuement qu'autruy fait en elle, reçoit ſa perfectiõ, qu'õ appelle forme. Or ie demãde ſi ceſte puiſſance paſſiue de la matiere, eſt ou qualité ou ſubſtãce. Subſtãce n'oſeroyẽt ils dire; car ſ'il y a ſubſtãce, par leur doctrine propre, il y a forme; & là où il y a forme, y a acte & plus que puiſſãce. Or la matiere, diẽt ils, n'eſt qu'vne pure puiſſance. Que ſ'ils diẽt, q̃ c'eſt vne qualité, cõme Ariſtote meſmes dit: ſ'enſuit donq, que d'vne qualité, d'vn accidẽt, Dieu tire

Peripateti-ques.

tire vne substance. Or cil qui tire de la puissance passiue d'autruy l'essence des choses, la tirera il point de sa propre puissance actiue? Et cil qui rend vne qualité,& moins que simple qualité feconde pour produire tant de choses; sera-il sterile en son essence? Et comme ainsi soit,que qualité & substãce,comme ils enseignent, soyent plus loing l'vn de l'autre,que le feu & l'eau,& tous les supremes genres des cõtraires; Que Qualité & Accidẽt aussi ne soyẽt rien d'eux mesmes; est ce pas dire, Que de riẽ Dieu peut creer des substãces? Or c'est aussi ce que dit Trismegiste en tãt de lieux, Que Dieu a creé le Monde, & tout ce qu'il contient, l'hõme & toutes ses parties, par sa parolle tresfeconde: Que les elemens aussi sont nez de la volonté de Dieu. Et Pythagoras & toute l'anciẽne Theologie, Que Dieu ou l'Vnité est Principe de toutes choses,mesmes de la matiere premiere; comme recite Simplicius alleguãt le tesmoignage d'Eudore. Et Syrianus precepteur de Simplicius dit; que Platon auoit en cela suiuy Archænetus & Brotinus, qui consentoyent à Pythagoras: cõme de fait aussi il enseigne, que la matiere, à propremẽt parler,n'est point vne essẽce, & qu'elle ne se peut cõprendre q̃ par vne raison bastarde;à sçauoir en l'imaginant priuée de toute forme,& par consequẽt aussi d'essence.Quãt à Aristote,il a fait la matiere premiere, Principe des choses: mais s'il a creu le mõde eternel, comme il l'a enseigné; où sera le Principe? Et aussi refute il le Chaos auec tresviues raisons:& pour s'en eschaper se tiẽt à *l'Eternité*, qui luy est contraire. Et quoy qu'il en soit,

Simplicius sur la Physique.

Syrianus sur la Metaphysique.

soit,il est resolu entre ses interpretes plus approuuez, que ces noms de Matiere, de Forme, de Priuation ne sont pas pour designer choses qui vrayement soyent telles; mais inuentez seulement pour enseigner aux disciples comment la generation & corruption des choses se faisoit;à sçauoir la matiere despouillãt vne forme pour en vestir vne autre. Mais quãd il dit,que la vertu de toute ame,semble participer de quelque chose diuine, & meilleure que les elemẽs: Que l'ame humaine est de dehors, & non comme le corps, des elemens,ou de la matiere: Que toutes ces ames sont formes, & toutes ces formes substances; fait il pas Dieu Createur de substance,voire meilleure que les elemẽs? Et quãd derechef il dit, que les parties similaires, à sçauoir oz, peau, cartilages, &c. peuuent estre composees de la mixtion des elemens,mais non les dissimilaires, comme teste, iambe, bras, &c. ains par la Nature & par vn art Diuin: voire mesmes que la propre essence & forme des similaires ne peut estre attribuée au chaut ny au froid, &c. recognoist-il pas en chacune partie vne forme & substãce qui procede d'ailleurs que de la matiere, & du meslinge des elemẽs? Et veu qu'il dit ailleurs, Qu'il y peut auoir telle cõionction celeste qui peut fournir non seulement de cause efficiente, mais de matiere mesmes pour la creation & productiõ des animaux, & du genre humain; deuroit il trouuer incroyable,que Dieu qui est bien haut logé au dessus de telles conionctions peut faire le semblable? Aussi voions nous que le plus grand de ses Disci-

Arist.liu.2. de la gener. des animaux,ch.3.

Arist.liu.4. des Meteores.ch.10.

Arist.liu.2. de l'orig. des anim. vers la fin.

Arist.és Problem.Sect. 10.Problem. 64.

ples

ples, Theophraste, au liure Des saueurs, se sent cõuaincu iusques là, par la nature particuliere des choses, q̃ de pronõcer en mots expres, Que Dieu a creé toutes choses de rien. & Algazel Arabe dispute contre Auerroes, Que la premiere cause de toutes choses n'a que faire de matiere. Et Aphrodisée mesmes enseigne en ses Problemes, Que les Philosophes sont cõtraincts de referer aillieurs les effects & vertus de beaucoup de choses, qui ne se peuuent attribuer aux elemens. Si non aux elemens; comment à la matiere, veu qu'ils ont vertu & puissance actiue, & icelle seulement passiue? Si non à la matiere, à qui autre qu'à Dieu, qui en a creé la proprieté auec la substãce? Les Platoniques qui ont escrit depuis la venüe de Christ, laschans la bride à leurs esprits, s'esgarent en mille imaginations. Mais quand Plotin enseigne que les actions & effects de Dieu sont contemplations, lesquelles impriment en la nature les semẽces de toutes choses, il nous apprend à reietter bien loing ces brutales questions, *De quelle matiere Dieu a il basty le monde? & auec quels instrumens l'a il fait?* qui sont plus esloignés encor de la nature diuine que nos effects d'vne pure contemplation. Car qu'est-ce contempler selõ eux mesmes, qu'estre totalemẽt distrait de la matiere? Il parle bien souuẽt de la premiere matiere; mais comment la descrit il? Il dit, que la matiere mesmes qui est ioincte auec la forme, n'a pas vne vraye essence, & l'appelle τὸ μὴ ὄντως ὄν, Qui n'a pas vn vray estre; à sçauoir pour distinguer ces natures caduques de la vraye essence diuine, qu'il appelle

Aphrodis. Problem. 1.

Platoniques

Plotin liu. de la contẽplatiõ, & de l'Vn.

pelle τὸ ὑπερόντως ὄν. Mais quant à la matiere premiere, il l'appelle τὸ ὄντως μὴ ὄν. Ce qui vrayement n'est point, qui n'a aucunement essence; à sçauoir, comme il adiouste, vne informité cause de toutes deformitez; vn defaut souuerain cause de tous les defauts, qui sõt és choses particulieres; vn mal origine de tous maux, vne chose, bref, qui ne se peut ny cognoistre ny imaginer; sinon, comme par la lumiere nous imaginons les tenebres, à sçauoir vne

Plotin liu.8. Enne.2. D'où vient le mal.

absence de toute lumiere. Mais dira on, Si elle n'est essence, pour le moins doit elle estre qualité : & en ce qu'il l'appelle mal, il semble aucunement le qualifier. *Ainçois*, dit il, *comme quād nous appellons le Principe de toutes essences, Bonté; nous n'entendons pas que Bonté soit en luy vne qualité; mais vne substance plus que substance. Ainsi, quand nous appellons la matiere Mal, ce n'est pas par ce qu'elle ait vne qualité, ou qu'elle soit qualité; mais par ce qu'elle n'en a point. Car si elle en auoit, elle seroit vn subiect; & par consequent auroit quelque forme. Or elle n'en a du tout point.* C'est presque le sommaire de son liure du Mal, & de l'origine d'iceluy.

Ennead.2. liu.4.

Au liure De la matiere il enseigne, Qu'il y en a vne; car il n'eust pas voulu en faire liures en vain, mais qu'elle n'est point essence ny qualité, ny quātité, & que mesmes elle n'en a point : Qu'elle ne differe de Priuation, sinon en ce regard; que la Priuation se dit au regard d'vn certain subiect, qui soit priué de telle ou telle chose qui luy estoit propre; au lieu que la matiere est vne indigéce vniuerselle de toutes choses, c'est à dire pis encor que Priuation. Et toutesfois il veut que ce ne soit pas du tout Rien;

ains

ains cõme vn espace vuide, vn infiny, vn estre qui n'est pas. Or que sera ce & où sera elle donq ? En fin il la trouue au Monde intelligible; c'est à dire en Dieu, auquel elle subsiste, comme aussi la forme & idée de l'Vniuers. Quels circuits pour retomber en vn mesme chemin ! Et estoit ce pas plustost fait de confesser clairement, que Dieu est cause formelle & materielle de toutes choses; à sçauoir entant qu'il les a non seulemét formées, mais aussi creées ? Ailleurs encor quand il enseigne, que la matiere ne peut estre cause des essences particulieres de tant de diuerses choses, elle qui n'est point essence; ny de la vie, elle qui n'est point vie; ains que l'essence & la vie leur ont esté inspirées de dehors par l'entendement souuerain; est il pas d'accord auec nous, que Dieu a creé des Substances de rien ? Et qui a peu créer ce qui n'estoit point pour le faire estre & viure, ne se pourra il passer d'vne chose qui n'est point ? Atticus & les siens vouloyent faire à croire à Platon par quelques passages du Timée, & du Politiq mal entendus, Que la Matiere estoit eternelle comme Dieu; mais qu'icelle estant vuide de raison, auroit esté reduicte à la raison, par celuy qui estoit la Raison mesmes. Mais sans que nous nous en meslions, escoutõs Porphyre les refutant en ces mots. *Si Dieu n'est point*, dit il, *de par la Matiere, ny la Matiere de par Dieu, & s'ils sont egalement Principes, d'où vient donq qu'ils different tant; veu que nous tenons que Dieu est bon, & agent; la matiere au contraire mal, & patiente seulement? La cause de ceste difference ne viendra pas de l'vn à l'autre, si nous disons que l'vn n'est pas de*

Plotin liure de la Prouidéce, & Enn. 6. liu. I. ch. 27.

Porphyre sur le Timee.

par l'autre, moins encor d'vn troisiesme; veu que nous ne recognoissons rien au dessus. Il faudra donq que par cas ces deux Principes si differents se soyent rencontrez; & par consequent toutes choses iront à l'auēture. Derechef, *si Dieu est apte à orner la matiere, & la matiere apte à estre ornée de luy, ie demande d'où est ceste aptitude & ceste conuenance? Car veu qu'ils sont si discordans & si opposez, iamais ne s'entr'accommoderoyent: & faut necessairemēt qu'vn tiers les appointe. Or tu ne veux dire qu'vn tiers les appoincte; aussi ne veux-ie croire, qu'vne auenture en face l'appoinctement. Bref, veu que la matiere n'est de soy suffisante pour bien estre, ains a du tout besoing de Dieu pour celà; & que Dieu suffit abondamment à soy mesme & pour estre & pour bien estre; y a il aucun qui ne voye que Dieu est superieur de la matiere, & que la matiere n'est pas suffisante d'elle mesmes pour estre? Autrement elle suffiroit aussi pour son bien estre. Et pourtant,* dit il, *ne faut point nier, Que celuy n'ait fait la matiere, par qui nous confessons qu'elle est parfaicte.* Mais comment de rien? Escoutons encor ce que respond le mesme Porphyre. *Les Arts*, dit il, *ont besoin d'instruments, car ils besoignent au dehors, & ne dominent pas sur la matiere: mais les puissances naturelles comme plus parfaictes & intimes aux choses, font tout ce qu'elles font par leur seule essence. Ainsi l'ame par sa vie essentielle, nourrit, accroist, engendre, respire, sent, &c. Ainsi l'imagination par vn seul acte de soy mesmes, donne tout en vn moment diuerses qualitez & mouuemens aux corps. Ainsi les Dæmons mesmes, comme dient les Theologiens, par leurs imaginations, sans instrument, ny action font choses merueilleuses. A plus forte raison donq, l'Ouurier de l'Vniuers,*

par

par son seul estre, qui est vn entendre, fournira l'Vniuers de substance, à sçauoir luy qui est indiuidu, à ce Monde diuisible. Car qui doit trouuer estrange qu'vne chose incorporee produise les choses qui ont corps? veu que d'vne si petite semence croistra vn grand animal, composé de tant, & si grandes & si differentes parties? Car si la semence est petite, la raison seminale n'y peut estre petite, puisqu'elle fait choses grandes; ny derechef grande, puis qu'és moindres parcelles elle se fait paroistre. Mais ceste raison seminale a besoing de matiere, non la raison diuine, qui n'a besoing de rien; ains fait & fabrique tout, & produisant & mouuant toutes choses demeure neantmoins en sa propre nature. Or quand le plus aspre, & le plus docte ennemy qu'eurent onq les Chrestiens, recognoist bonne foy en paroles si expresses; qui osera plus murmurer contre ceste doctrine? Seront ce les Epicuriens auec leurs Atomes? Mais comment peuuent ils alleguer vne raison, s'ils sont eux mesmes faits à l'auenture? ou, ceux qui se font nommer Naturalistes auec leurs temperamens? Mais qu'ils examinent pour le moins leur Galien en ce que nous alleguions au precedent Chapitre; & si cela ne suffit, qu'ils l'escoutent donq encor en cestuy-cy. Certes comme on ne peut nier qu'il ne tasche tant qu'il peut de rapporter les causes de toutes choses aux Elemēs & à la mixtion d'iceux; aussi à chaque bout de champ est il contraint d'y recognoistre quelque chose, qu'il est honteux de leur attribuer. Disputāt comme l'enfant se forme, il se trouue esbranlé en diuerses opinions. *Mais certes*, conclut il, *i'y voy vne si grande sagesse, & vne telle puissance, que ie ne puis esti-*

Cuius esse est intelligere.

Galien au liure De la conformation de l'enfant.

mer que l'ame mesmes qui est en l'enfant qui s'engëdre, en face la forme, veu qu'elle est du tout sans raison, ains qu'il est formé par celle que nous appellons Nature. Au liure Des tẽperamẽs, c'estoit le lieu pour esleuer les vertus des elemens iusques au bout: mais si reprend il bien viuement ceux qui attribuent aux qualitez des elemens la cause de la forme des parties. *Comme ainsi soit*, dit il, *que ces qualitez ne soient qu'instrumens, & qu'il y ait bien vn autre formateur.* Au liure Des opinions de Platon & d'Hippocrates, il fait l'esprit animal le plus excellent de tout ce qui a corps: & toutesfois ne veut pas qu'il soit, ny la substance, ny le domicile, ains seulement l'instrument de l'ame. Et au liure Des chairs, il passe plus outre, à sçauoir, que traitant de la medecine, il a parlé souuent selon l'opinion commune: mais s'il est question de dire la sienne, qu'il tient, que les hommes & les animaux ont leur principe d'en haut, & que leur ame est du Ciel; en somme qu'elle n'est ny des qualitez des elemens, ni de toutes ces choses que nous voyons icy bas. Or si l'ame humaine, & des animaux mesmes, n'est point des elemens, commẽt seroit elle de la matiere? Et si elle n'en est point; est ce donq pas de la forme, voire la forme mesmes, & qu'est ce vne si excellente forme, sinon vne excellente substance, & de par qui, comme il dit, que de par vn formateur; & que sera ce formateur, sinon vn Createur, puisqu'en formant il crée vne substance?

Galien liu. 2. Des temperamens.

Or concluons donq pour ce Chapitre, & par raisons certes indissolubles, & par tesmoignaiges

d'amis & d'énemis : que Dieu a peu créer & crée le Monde d'vn rien; c'est à dire par sa seule vertu, sans ayde d'aucune matiere. Et pour tout ce que nous auons traicté iusques icy, que Dieu par sa puissance, sagesse, & bonté a fait, formé, & creé le monde, quand il luy a pleu; c'est à dire; s'il se peut dire; Qu'il en est la cause efficiente, formelle, & materielle; sans qu'il ait eu besoing d'ayde, de patron, ny d'estoffe: & voyons consequément de la cause finale, à sçauoir comment & à quelle fin il le conduit: qui sera pour le Chapitre suiuant.

CHAP. XI.

Que Dieu conduit le Monde, & tout ce qu'il contient, par sa Prouidence.

ARISTOTE souloit dire, que comme il y a diuerses questions, aussi meritét elles diuerses respóces. Aucuns, disoit il, demandét si le feu est chaut. Il le leur faut faire toucher: car leur sens est suffisant pour en respódre. Aucuns, s'il faut honorer ses parents. Ils ne meritét pas qu'on dispute cótre eux, mais qu'on les tance bien asprement. Autres demandent, qu'on leur prouue par viues raisons, qu'il y a vne Prouidence qui gouuerne le Monde. Telles gens meritent le foüet, disoit il, & qu'vn Bourreau, non vn Philosophe leur responde. C'estoit dire en peu de mots, qu'il n'y a rien si sensible, ny si naturel; rien dont le sentiment soit si vif à nos sens, ny si auant

imprimé en noſtre nature, que la Prouidence de Dieu,ſur le Monde; &, que nous en deuons eſtre plus aſſeurez, que de ce que nous touchons à la main,& dont noſtre propre conſcience nous conuaint. Car puis qu'il ordonne plus grieue pene à qui doute d'icelle,qu'à qui reſiſte au ſens & à la nature,il mõſtre que la coulpe eſt inſupportable;c'eſt à dire,ou vn dol manifeſte,ou certes vne ignorance trop groſſiere, que les Legiſtes appellẽt treſproche du dol.Et de fait,comme nous auons dit cy deuant; Si nier vne Diuinité, eſt dementir ſes ſens, ſa nature, & tout le Monde meſmes; ie ne ſçay ſi confeſſer la Diuinité, & luy denier la conduite des choſes, ne ſeroit encor plus intolerable, veu que c'eſt l'iniurier en la confeſſant; à ſçauoir, luy attribuer vn œil ſans veüe, vne aureille ſans ouye, vne puiſſance ſans entendement, vn entendement ſans raiſon, vne volonté ſans bonté, voire vne diuinité ſans diuinité: dont les anciens appelloyent la Diuinité θεὸν ou πρόνοιαν, Dieu ou Prouidence; par ce qu'il ne peut eſtre imaginé l'vn ſans l'autre; & qu'autant eſt athée à leur iugement, celuy qui nie la Prouidence, que qui nie la Diuinité meſmes. Ie demande à tout homme qui confeſſe vn Dieu, ie dis aux plus Sauuages meſmes, par où il l'a cognu? Il dira qu'il a veu vne conduite en toutes choſes hautes & baſſes, vn ordre qui ne faut point, & mille contrarietez tendantes à vn but; le Ciel qui eſchauffe la Terre, l'Air qui l'humecte; la Terre qui produit des herbes; les Animaux qui les mãgent;l'homme qui ſ'en ſert. C'eſt donq comme ſ'il

Ignorantia dolo proxima

me s'il disoit, Qu'il l'a cognu par la Prouidence, & liaison qu'il a remarquée en toutes choses. Il dira derechef, qu'il a apperceu, comme des matrices ès metaux, qui les nourrissent & produisent; ès plantes vne vertu, qui tire sa nourriture de la terre, & la distribue auec vne belle proportion de branche en branche, & de fueille en fueille, qui pour perpetuer son espece, comme s'elle auoit vne cognoissance de sa mortalité, produit vne grene lors que sa declinaison approche. Es animaux aussi que l'vn membre fait pour l'autre, & chacun pour le tout; vn desir d'engendrer, des tetins pour allaicter, vn soing industrieux pour nourrir & conseruer leurs petits: Qu'il a consideré que tout cela ne pouuoit estre ainsi pourueu de soy mesmes, & pourtant qu'il y auoit quelque chose par dessus. C'est donq derechef estre amené à la cognoissance de Dieu par la Prouidence. Or si la Prouidéce que nous auons obseruée, nous a fait dire qu'il y a vn Dieu, montant par les effects à la cause; s'ensuit-il pas que le propre effect de Dieu est Prouidence; & que qui la nie, nie la Diuinité, veu que tu ne cogneusses pas la Diuinité sans la Prouidéce? Si Dieu n'a point le soing du Monde, ie te demande si c'est par ce qu'il ne le peut, ou par ce qu'il ne le veut auoir? S'il ne le peut; comment le confesses tu tout puissant? & comment infiny, veu que tu sçais les bornes de sa puissance? Commét aussi le nommes tu Sage, veu que le propre du Sage est de côduire les choses à vn certain but, & ne laisser rien de subiect à la fortune? Et puis que sa Puissance & Sagesse

se sont estendües à toutes choses pour les créer, qui les gardera d'atteindre iusques à toutes pour les cōduire & conseruer? Derechef, la Plante n'a point d'entendement pour se conduire, ny pour se conseruer à l'auenir: & toutesfois tu y vois vn entendement qui fournit à toutes ses parties, & vne prudēce qui veille pour l'auenir. L'Animal n'en a gueres plus, encor qu'il sente & se meuue. Si y a il vne prudence en luy qu'il ne cognoist point, qui cuit, digere, & distribüe ce qu'il mange, qui le dispense à ses parties par iuste proportion, qui veille pendāt qu'il dort, & pēse pour luy lors qu'il n'y pēse point. Il sent, ie ne sçay comment, qu'il a besoing de terrier, d'aire, ou de nid pour faire ses petits: il fait ses prouisions pour l'auenir, & change de païs selon les saisons, & les choisit selō sa nature, sans iamais y faillir: En tout cela reluit vne prouidēce, que toutesfois il ne sçait & ne sent point. Toy qui as entendement, as vne pouruoyance, & fais par icelle, ce que les autres par nature, ou plustost que la nature, c'est à dire, la police du Createur fait pour les autres: & plus tu en as, & plus loing aussi pouruois tu. Car tout petit ver que tu es, tu inuētes mille mestiers & arts. Ce sont autant de petites prudences, & par consequent prouidēces: tu fais ployer autāt que tu peux toutes choses à ton but, les pluyes, & les seicheresses, les chaleurs, & les froidures, à ta cōmodité; les affaires de tes voisins, de ta ville, de ta Republique à ton proffit & honneur particulier; voire le Ciel, la Terre, la Mer, & biē souuent Dieu mesmes, s'il se pouuoit, à tes desseings. Or qui pour-

uoit

uoit pour les plantes,& pour les animaux, esquels tu vois si grande prouidence, encore qu'ils n'en ayent point, sinon celuy qui les a faits,& qui adresse la flesche au but;elle di-ie qui ne voit point, sinō l'archer qui a des yeux pour elle? Et qui la donne à tous, peut il pas pouruoir à tous & pour tous? Et qui te la donne telle que tu fais ployer tant de choses à ton but que tu n'as point faites, & dont à pene sçais tu le nom; ne les pourra il conduire chacune selon leur nature, & toutes,& toy mesmes à sa fin, luy di ie qui les a toutes faites? Derechef, si Dieu ne peut pouruoir aux choses,& les ordōner à leur fin; comment disons nous qu'il est outre tout ce que nous pouuōs imaginer; veu que nous ne pouuons nier, que celuy qui peut pouruoir est plus que celuy qui ne le peut,& si nous pouuōs imaginer quelque chose de plus grād que luy;que s'en faut il que nous ne le soyons nous mesmes? Et si le pouuoir pouruoir, est meilleur en l'hōme que le nō pouuoir, veu que nous disons qu'il faut attribuer à Dieu tout ce qu'il y a d'excellēt en nous; par mesure di-ie & participation, ce qui est infiny en luy & comme en la Source;que ne disons nous dōq que Dieu peut par sa Sagesse infinie pouruoir à toutes choses pour sa fin, cōme chaque chose par la Sagesse particuliere qu'il y a imprimee pouruoit au besoing de sa nature? Bref, veu que Prouidence n'est autre chose qu'vne sage conduite des choses à leur fin; & que tout entendement qui opere commence son operation par la fin, & que Dieu, comme nous auons dit,qui a operé toutes choses, a, ou pour mieux di-

Omnis intellectiua operationis principium est finis.

 re, est,

re eſt, vn entédement ſouuerain, egal à ſa puiſſance: ſ'enſuit il pas, que Dieu a eu vne fin en creant le Monde? & quelle autre que luy meſmes & ſa gloire, veu que la fin ne peut eſtre moins bonne que ce qui y tend? Et derechef, qu'autant que ſa puiſſance ſ'eſt eſtendue à le créer du commencement, autant peut ſa Sageſſe à le conduire à ceſte fin lá? Et puis que le commencemét & la fin des choſes; l'Archer di-ie, & le But n'eſt qu'vn, & rien entre deux, à ſçauoir Dieu meſmes; rien ſe peut il embaraſſer à trauers qui puiſſe l'empeſcher d'y paruenir? Or voila donq, que tu ne peus denier à Dieu la conduite du Monde ſoubs ombre qu'il ne le puiſſe point. Mais tu diras, qu'il n'en veut point auoir le ſoing: & ie te prie, qui t'a appris ſi auant de ſa volonté? La nature des choſes? Ains tu vois és plantes vne inclination à nourrir toutes leurs parties; és animaux vn deſir d'allaiter leurs petits; és hommes de pouruoir à leur maiſon & famille: en vn chacun de contregarder ce qu'il a cultiué ou fait. Et qui fait autremét, tu l'eſtimes, nō vn Barbare, ny vne beſte ſauuage, mais vn tronc & vn rocher. Or celuy qui a donné vne telle inclination à toutes choſes, voire aux inſenſibles meſmes, pour ce qui les touche, ne l'aura il point auſſi pour toutes, & luy oſeras tu denier ce que tu prés à louáge; ou attribues ce que tu eſtimes à iniure? Ains cōme ce ſoing eſt vn rayon de Bonté; celuy qui eſt la Bonté meſmes, & ſource de tout ce qui eſt de bon en l'Vniuers, eſpandra ce ſoing par ſa bonté ſur l'Vniuers. Celuy di-ie qui nous a daigné créer, ne ſera point deſdaigneux de nous

nous cõseruer; & puisqu'il nous a voulu créer par sa puissance pour quelque chose, (car si la nature ne fait rien en vain, combien moins celuy qui l'a faite?) il nous voudra par sa Sagesse conduire à icelle mesmes. Contre vne doctrine si manifeste, voyons ce que l'impieté peut apporter; & premierement nous vient au deuãt Epicure, qui nie auoir apperceu ceste Prouidence és choses: au contraire en pense remarquer en l'vniuers plusieurs, dont il veut recueillir; qu'il n'y a point de Prouidence, mesmes s'il l'eust osé dire, que Dieu n'est point. Car s'il y en auoit vne, dit il; pourquoy les montagnes occuperoyent elles partie de la terre; & pour quoy les bestes sauuages; & pourquoy la Mer? Pourquoy aussi de ce peu qui reste de terre, les deux parties sont elles inhabitables, de chaud ou de froid; & la tierce proche de l'estre, si l'homme n'en arrache les espines de fois à autre? Et pourquoy la nielle vient elle sus les bleds, & la gelée sur les vignes? Les vents sur la Mer & sur la terre? Bref, pour quoy les maladies selon les saisons de l'année, & pourquoy finalement la mort? Et pourquoy l'hõme naist il pis, que le moindre reptile, & a besoing de tãt de choses, dont les autres animaux se passent bien? Ains plustost deuroit il dire; Ie voy mille mouuements au Ciel, dont chacun a son but particulier, & qui tous tendent neantmoins à vne mesme fin. Ie les voy tous emportés par vn mouuemẽt vniuersel, encor que chacun s'esforce à l'encontre d'iceluy par son propre cours; & ce mouuemẽt vniuersel est meu par vn moteur, & le moteur qui

Obiections cõtre la Prouidence.

Alphon. 10. Roy d'Espagne, disoit que s'il eust assisté à la Creation du Monde, il eust esté biẽ mieux ordonné, & en fut puny de Dieu. Roder. de Tolede liu. 4. ch. 5.

qui le regit doit estre assez puissant pour les regir tous, puisqu'il regit d'vn clin d'œil celuy qui les emporte tous. S'ensuit donq qu'il y a vn Moteur principal, qui gouuerne le Ciel & toute la diuersité qu'il contient. Et derechef: ie voy que le globe de la Terre & de la Mer ensemble, n'est au regard du Ciel qu'vn petit poinct, ou, cõme disoit Pythagore, vne estoille des moindres; que la Lune gouuerne les marees de la Mer, & le Soleil les saisons de la terre, qui tous deux cependant sont dispensees par le cours du Ciel. Ie conclurray dõq; Que celuy qui regit le Ciel, regit le Soleil & la Lune; & que qui les regit, regit & la Mer & la Terre. Car qui gouuerne le tout; comment sera il court en vn poinct? Et qui gouuerne ceux par lesquels la Terre est en vigueur; commẽt sera sa vigueur arrestée par la Terre? Que s'il me semble que sa Prouidence soit plus claire au Ciel qu'en la Terre; ce qui toutesfois n'est pas, & que ie ne puisse rendre raison de tout ce que i'y voy; il me souuiédra que i'ay veu maints instrumens, ouurages d'hommes, comme ie suis; dont ie voioy clairement les effects, & n'en comprenois point la cause, qu'és autres i'apperceuoy bien l'vsage de quelques parties, à sçauoir des plus grandes & plus remarquables; mais de plusieurs petites non, comme de vis, de cloux, &c. sans lesquelles toutesfois les plus grandes eussent esté inutiles: & quand on les me demontoit piece à piece, à pene encor les pouuois-ie comprendre. Que i'en ay fait moy mesmes esquels mes seruiteurs & mes enfans ne voioyent goutte, & les eussent bruslez au feu comme

comme inutiles: & pourtant ie loueray Dieu en ce que ie cognoy; ie l'admireray en ce que ie ne cognoy point: & aymeray bien mieux me iuger court en mon entendement, qui ne suis rien, que le soupçonner defaillant en sa prouidence, luy qui a fait toutes choses. Mais puisqu'il faut respondre aux fols sur leurs folies, affin qu'ils ne se pensent point sages, & que la sagesse de ces gens est toute à interroguer & rien à respondre, examinons encor ces belles questions de poinct en poinct. S'il y a prouidence, dient ils; à quoy seruent les montagnes? Ains dy plustost; Si tout estoit d'vne sorte, où seroit la Prouidence: car qu'estce Prouidence que la disposition de plusieurs differentes choses à vn but: & quelle peut estre la disposition, si c'est par tout vne mesme chose? Animal que tu es! Ainsi parleroit vn Fourmy de toy. Il demanderoit à quoy sert l'eminence de ton nez, ou de tes sourcils en ton visage; de tes costes mesmes, qui sont plus haut esleuées sur ton corps, que ne sont les montagnes sur les plaines de la terre. Tu l'estimes beauté en ton visage; proportion en ton corps: & en deuiens amoureux en l'autruy: & le veux blasmer en l'Vniuers, comme deformité & faute d'ordre. Mais oserois-tu, ie te prie, ainsi parler d'vn Peintre, ou toy mesmes Lucrece, ne te feroit-il point mal qu'ō parlast si lourdemēt de ton liure? A qui blasmeroit les ombres en vn tableau, on luy respondroit, que le Cordonier ne passe la pantoufle; car sans leur noirceur, la blācheur ne peut paroistre, ny sans leur obscur la clarté, ny sans ce qui y semble confus la distinction,

Montagnes.

ſtinctiõ, & rõdeur des parties; ny en ſomme ſans la diuerſité des couleurs, l'art du Peintre. A qui reprendroit auſſi l'art de ton liure, pour auoir leu quelques endroits par cy par là, ſeroit toſt reſpõdu, par le Iuriſcõſulte, Qu'õ ne peut iuger de la loy ſans l'auoir leüe toute entiere: Et ſ'il y a quelque abſurdité, ſoudain ſ'eſueillerõt vn mõde de Grãmairiẽs, qui employeront tout leur eſprit pour l'excuſer & pour trouuer en tes incongruitez vne elegãce. C'eſt que ce qui eſt laid à part, embellit l'œuure; l'ombre plus que la couleur, & le noir plus que l'eſclattant quand il y eſt mis à propos. Et les païſages ne ſont beaux, qu'autãt qu'ils ſont diuers. Et ſi ſur vne plaine tu voys pẽdre vn rocher ombrageux, & au bout d'vne claire riuiere vn antre mouſſu dõt elle ſort; tu en loües le tableau, & en admires le Peintre d'auãtage. Non, peut eſtre, que la plaine ne te plaiſe plus que la montagne, & la riuiere que le rocher; mais par ce que ſans iceux ils ne te plairoyent pas tãt. Or ſi tu contẽplois le Monde cõme l'ouurage de Dieu, & les montagnes & autres parties que tu blaſmes, nõ en elles meſmes; mais en tãt qu'elles ſont petites parties de ceſt ouurage, tu en dirois ſans doute tout autãt: Que ſi d'vne veüe tu ne peus pas voir tout le Mõde, pour iuger de la proportiõ de tout le corps, & de ſes parties; appren pluſtoſt à louër l'art de l'ouurier en ce que tu pẽſes entẽdre, qu'à le tirer en doute en ce que tu n'entends point. Mais voyons encor quelle raiſon tu as de te plaindre: tu fuis la pluye, & le haſle & la froidure; & les Mõtagnes te nourriſsẽt des foreſts, pour te couurir, pour t'ombrager, pour te chauf-

te chauffer. Tu ſuis le proffit du traffiq: elles te fourniſſent de riuieres de l'Orient à l'Occidét, & du Septentrion au Midy; te ioignét le milieu de la terre à la mer, & les bouts de la terre enſemble. L'ambitiõ de tes voiſins t'eſt ſuſpecte, & la tiẽne ſouuent nuiſible: les hautes mõtagnes la bornẽt & mettent ſeparatiõ entre les natiõs; & les empeſchẽt d'inonder l'vne ſur l'autre. Ie laiſſe les vins & les fruicts qu'elles produiſent; les claires eaux qu'elles diſtillent; les trouppeaux qu'elles paiſſent; les plaiſãtes demeures qu'elles cachent. Si tu en pouuois autãt trouuer en ta plaine ſeule, ie te lairroy plaindre de la mõtagne. Mais au cõtraire ſi tu eſprouues les incommoditez des plaines de Libye, ſeulement de la Beauſſe ou de la Champagne deſerte, tu voudras incontinẽt que tout ſoit montagne, cõme ainſi ſoit toutesfois, que ſ'il n'y auoit que toute plaine, ou toute mõtagne, tu ne ſçaurois en quoy louër ny la mõtagne, ny la plaine. Or cela ſoit pour reſpõce à tous ces Philoſophes, qui veulẽt cõtrerooller les parties d'vn œuure qu'ils ne comprennẽt pas. Car blaſmer l'Vniuers pour la mõtagne, & la mõtagne pour la foreſt, c'eſt blaſmer l'hõme pour moins qu'vne verruë, ou vn poil. Et le poil meſmes que le Barbier iettera au feu, quand il l'aura couppé, tu l'honores au vieillard; & le vieillard pour luy. Mais ſuiuõs les autres argumẽts. Tu te plains des beſtes ſauuages; & qui les a fait ſauuages autre que toy? Ains admire la Prouidence de Dieu, qui leur a imprimé, cõme remarque Apollonius, vne telle crainte de l'homme; qu'elles ne luy nuiſent; ſinon, ou qu'il les aſſaille, ou qu'vne extreme fa- *Beſtes ſauuages.*

me famine les presse. Et qu'este-ce que l'homme ne face contre l'homme en pareille extremité? Admire la encor en ce que les animaux qui te peuuent nuire, vont seul à seul, & cerchent les deserts & les cauernes, & se multiplient peu sur la terre, au lieu que ceux qui te sont vtiles, quelques forts qu'ils soyent s'appriuoisent chez toy, s'assubiectissent par trouppeaux à vn enfant, & multipliét à milliers en peu de téps. Sera-ce, di à bon escient, œuure de fortune, que ceux qui peuuent nuire à ta vie te fuyent, & que ceux, de la vie desquels tu nourris ta vie, te viennent d'eux mesmes rencontrer? Mais la Mer qui occupe tant de terre te desplaist; & si tu estoys habitant de la Mer comme de la terre, la terre qui occuperoit tant de Mer te desplairoit. Et combien y en a il encor de vuide, qui seroit propre à habiter? Ains sçachez luy gré de tant d'animaux qu'elle te nourrit, & de tant de villes qu'elle t'enrichit, de la nauigation qui abbrege ton chemin & accommode ton trafiq: de ses vapeurs qui entretiennent l'air, & engraissent la terre. Car imagine toy que la Mer seche en vn iour, combien penses tu voir de villes desertes, & de peuples ruinez? D'hommes di-ie qui demeurerōt à sec, comme le poisson, quand la marée se retire. Mais loüe la bien plus encor de ce que non contente de t'accommoder, elle t'enseigne la Puissance prouidente, & la Prouidence puissante de celuy qui l'a faite, quand tu la vois pendre au dessus de la terre; & la menacer à toutes heures d'vn deluge: sans que toutesfois elle puisse desborder, quand tu la voys circuir tout vn grand païs, comme

La Mer. Aristote cō-clut qu'il y a Prouidence par ce que la terre est descouuerte, que la Mer comme plus haute eust peu couurir: Au liure des merueilles.

cõme s'elle le debuoit embrasser & s'arrester en vn Isthme bien estroit; ou se couler par vn petit canal dedans le fonds de la terre, & vne infinité de petites isles affermies au milieu de cest abysme, qui ne montent pas vne miette de pain en vn estang. Car si tu y cerches ton vtilité; penses tu pas aussi que l'ouurier y cerche sa gloire? Et quand tu n'y aurois autre profit, ne t'est-ce pas beaucoup d'auoir subiect de le magnifier? Les vents, peut estre, te la font haïr; car aussi ne t'ē peux tu taire; & si d'autre part il fait calme, tu languis. Mais cogneusses tu la dixiesme partie de la terre sans eux; & comment eusses tu descouuert le Perou & les Molucques, & comment seulement les plus prochaines Isles? Que si tu louës le vent quand il t'est bon, vn autre qui a affaire aillieurs, le louë quand il t'est contraire: & si tous deux vous plaignez de la tempeste, celuy qui a fait les vents en veut estre loüé, quand il te donne à penser que sur Terre & sur Mer il est puissant de te rencontrer; & tu es enseigné à l'inuoquer quand le mesme vent qui t'aura porté à ton plaisir, est prest de t'eschouër contre terre! Mais de ce peu qui reste de terre, les deux parts son inhabitables. Qui te l'a dit? Et comment plustost n'en conclus tu vn Createur, puisque de ton temps elles n'estoyēt habitées? Ains les vēts dōt tu te plains, nous ont appris, Qu'il y a de beaux peuples, & plus sains & vigoureux que nous, & de belles villes, & des fruits delicieux, & nous les trouuōs si intemperez que nous quittons les plus temperez de deça pour y aller. Les iours & les nuits sont autrement mesu-

Les vents.

Terre inhabitable.

rez en vn païs qu'en l'autre: Mais en ceste varieté y a vne constance, & vn seul Soleil qui par vn mesme cours fait tant de diuersitez; te monstre que celuy qui l'a fait, en peut bien faire d'autres. Bref il y a tát d'art en tout celà, qu'il t'a fallu faire vn art pour l'apprendre. Et qu'est-ce vn Art, qu'vne Disposition de plusieurs regles? Et si pour les cognoistre il faut tant d'art: qui ne cõfessera qu'en la chose mesme il y en ait beaucoup? Tu accuses les espines qui couurẽt la terre; mais aduise en combien de maux te plonge l'oisiueté: Les gelées & les nielles qui frustrent tes labeurs, au lieu qu'elles te tirent l'aureille pour te ramenteuoir, que c'est de Dieu qu'en vient la benediction: Les pluyes qui te mouillẽt, au lieu qu'elles arrousent & engraissent tes champs. Tu es en somme vn enfant qui iniuries ta nourrice, quãd elle te peigne ou t'habille; & bien souuent quãd elle t'oste le feu, ou le cousteau des mains; c'est à dire, tu interpretes à mal tout le bien que la liberale Prouidẽce de Dieu te fait. Mais en fin, dis tu, pourquoy naissõs nous sans nous pouuoir aider? & pourquoy subiects à tãt de maladies, & pourquoy finalemẽt à la mort? Laissons ce que nous dirons cy apres, Que de tout cela tu n'as à te plaindre qu'à toy mesmes; car encor en ce mesmes que tu reproches te mõstrerõs nous au doigt la Prouidẽce du Souuerain. L'ẽfãt naist sans se pouuoir aider: il ne sçait pour tout que crier. L'animal au contraire n'est pas si tost né qu'il marche. Ainsi soit. Et ce pendant de ces enfans là, qui semblẽt cõme abandõnez, nul ne meurt faute de nourriture & de nourrice, encor qu'il n'y ait q̃ pene-

L'homme.

pene & soucy à les esleuer. S'ensuit doq que quelque Prouidéce dés le cōmencemēt a veillé pour eux, qui a engraué en la mere ce soing maternel; & moins ils se peuuēt pouruoir, & plus claire est la puissance diuine qui leur a pourueu. Aux animaux telle naissance au reste ne cōuenoit pas, qui n'estans pas capables de raison, n'auoyēt pas aussi interest à la cognoistre. Quāt aux maladies, si pour icelles tu accuses les saisons, tu accuses le feu par ce qu'il te brusle, duquel toutesfois tu ne peux te passer: car la faute en est en ton indiscretiō, & nō en sa nature; en ton intéperie, & non en la leur. La mesme chaleur dont tu te plains, te meurit les bleds & les raisins, & les fruicts dont la plus part du monde se repaist: & si quelqu'vn en semble auoir la fieure, il se pouuoit passer d'aller au Soleil, mais non que le Soleil vinst sur la terre. Mais, si les peres de familles ont des verges à la cheminée pour chastier leurs enfans, & si partie de leur gouuernemēt cōsiste en cela; trouues tu estrange que celuy qui nous a mis au Monde, ait des moyens de nous tenir en discipline, & de nous conuertir à luy? Et q̄ diras tu de plusieurs maladies, qui sont cōme fruits de certains vices & pechez, l'vne d'yurongnerie, l'autre de luxure &c. & d'Hippocrates mesmes, qui parlant des pestes & maladies vulgaires, recōmande sur tout au Medecin, de bien aduiser s'il n'y a riē de Diuin en icelles? C'est à dire, si c'est point vne maladie extraordinaire, dont la propre & prochaine cause soit la main de Dieu qui soit sur nous? Que si au reste il n'y a que desordre & misere en ce Mōde, pourquoy accuses tu la mort Maladies.

qui t'en fait sortir? Si c'est par ce que tu as des biens, que tu te fasches de laisser, si tes parens ne t'eussent quitté la place par l'ordre de nature, maintenant tu ne les eusses pas. Si c'est par ce que la mort esteint beaucoup de choses, adiouste doq qu'elle fait place à plusieurs autres qui ont à naistre. Mais si tu veux cōsiderer combien de fois on va cercher la mort, là où elle semble estre plus espoisse, sans la rencōtrer; combien la rencōtrent, aux banquets, aux nopces, aux triomfes, où ils la vouloyent oublier; cōbien il y en a qui meurēt ieunes & bien sains; & combien qui viuēt bien malades iusques en profonde vieillesse; cōbien qui reuiennent des plus aspres meslées pour mourir en leur lit; & cōbien qui ont fuy la lisse toute leur vie, qui en fin ne la peuuent euiter: tu cognoistras aiseemēt, que nostre vie & nostre mort ne sont point en nous mesmes, qu'aussi peu depēd nostre vie de la fortune; veu qu'elle eschappe tant de lieux, où la fortune semble dominer; moins encor de la nature, veu qu'elle n'a point comme és arbres & animaux vn certain terme que pour la plus part elle emplisse & n'outrepasse point: mais que nostre vie & nostre mort dependent d'vne cause superieure, qui par sa seule volonté la dispense & la borne, selon qu'il est expedient & pour sa gloire, & pour l'ordre de l'Vniuers, & pour nous mesmes.

Mort.

Mais, n'eust il pas donq mieux valu, que l'homme eust esté fait immortel que mortel? Mais diray-ie; eust il pas mieux valu aussi, que la terre eust esté feu que terre; & l'aureille plustost œil qu'aureille; veu que l'vn est plus excellent que l'autre; & qu'il est meil-

eſt meilleur, diét les Philoſophes, d'auoir des qualitez actiues que paſſiues? Et ſi la terre euſt eſté feu, où euſſes tu peu cōſiſter? Et ſi ton aureille euſt eſté œil, que fuſt deuenüe ta parole, voire ta raiſon? Permets donq, mon amy, que ce Monde ſoit vn Mōde, c'eſt à dire, vne diſpoſitiō de pluſieurs choſes; vn ordre de pluſieurs degrés. Chaque nature a ſes bornes & limites qu'il a pleu à Dieu de luy donner. La plante eſt plante, par ce qu'elle vit: Si elle ſentoit, elle ſeroit animal. L'animal eſt animal par ce qu'il vit & ſent; ſ'il diſcouroit encor il ſeroit homme. L'homme diſcourt par ce qu'il eſt homme: ſ'il eſtoit immuable, il ſeroit Dieu. Qui demande pourquoy la plante ne ſent point, & pour quoy l'homme n'eſt immortel icy bas, demande pourquoy la plante eſt plante, & pourquoy homme, l'homme. C'eſt en ſomme, qu'ainſi il a pleu au Createur, accorder de diuerſes chordes l'harmonie du Monde; & qui en oſte la diuerſité, oſte le Monde meſmes. Mais voicy qu'ils inſiſtent. Bien, dient ils, Qu'vne Prouidence ait eſtably le Monde, meſmes qu'elle en ait vn ſoing vniuerſel: Ainſi ſoit. Mais de la trauailler du ſoing de tant de choſes particulieres, meſmes en ceſte Cloaque d'icy bas, en ceſte Region elementaire ſubiecte à tant de mutatïons, ſemble pluſtoſt vitupere que louange. Mais ie reſpon, Si c'eſt louange à Dieu d'auoir creé toutes choſes hautes & baſſes, quel vitupere luy ſera ce de les conſeruer toutes? Et qui les a renduës dignes ou indignes que ſa volonté, veu qu'elles ſont toutes de rien? Et qu'eſt la robbe de drap d'or au Peintre plus

Obiection des choſes viles.

tre plus que celle de toile ; puis que toutes deux il les a peintes ? Et s'il gouuerne le Ciel, pourquoy moins la terre, sur laquelle cheminent infinies sortes d'animaux; en chacũ desquels, voire en la mouche & au fourmy, plus reluit la grandeur du Createur, qu'au Ciel mesmes ; à sçauoir en leur vie si viue, en leur sentiment si prompt, en leur mouuemẽt si leger & si libre, en leur petitesse mesmes qui contient tant de grandeurs ensemble: comme ainsi soit que nous admirions plus l'Ouurier en vn horloge qu'vne mouche couure de ses ailes, qu'en vne grãde, où la grandeur mesmes fait rabatre du prix ? Si tu crains que l'Esprit de Dieu ne se souille en ces choses corruptibles : par le mesme esprit qui commãdoit aux armees & aux Republiques, Cincinnatus faisoit amasser son fumier, & en engraissoit ses terres; & tu ne l'en estimois pas souillé pourtant. Le mesme Soleil aussi qui illumine le Ciel, perce les nuées obscures & les vapeurs; il seche les esgouts & les cloaques; il estend ses rayons iusques à ce qui te semble plus ord; & toutesfois il ne s'en tache point. Or craindras-tu donq, que Dieu qui soigne toutes choses sans soing; qui les remuë sans les toucher; qui les attainct sans s'estendre, ne puisse administrer ces choses basses sans se tacher ? Mais, dit Aristote, il conuient mieux, Qu'il traicte les grandes choses, comme le Roy de Perses en son cabinet, & laisse le soing des moindres à ses Satrapes. Cõme si le Iardinier, qui a semé & l'vn & l'autre, fait plus de cas d'vn chou par ce qu'il est grãd, que de l'ozeille, ou de l'hyssope; d'vne courge, que d'vn melon. Et comme

comme si aussi tu ne l'admirois pas d'auantage, si de son cabinet il pouuoit commander, ou faire luy mesmes tout ce que les autres font. Qu'admires tu, ie te prie, en Mithridates, sinon qu'il sçauoit commander à tous ses soldats par leur nom? En Philippes de Macedone, sinon que luy mesmes pouruoyoit iusques aux bagages, & aux fourrages des asnes. Aux grands Capitaines de nostre aage, sinon qu'ils sçauent non combatre, ny atrester des combats seulement; mais à vn pain & à vn botteau de foin pres, ce qu'il faut par iour à leur armée? Et à vn coup pres, quāt coups de canon feront bresche en vne telle muraille, &c. En cestuycy ou en cestuy là, sinon que l'vn a sceu mettre le Soleil au visage de son ennemy, l'autre le vent, la poussiere ou la fumée aux yeux: vn autre se sera serui d'vn marets; vn autre l'aura attiré en vn païs fangeux. Et qu'y a il de plus vil que ces choses là? de plus prudent en la guerre que de s'en seruir? de plus glorieux en fin que la victoire? Ce n'est donq pas par honte, mais ou par impuissance, ou par imprudence que les autres ne le font pas. Or tout ce qui est en l'Vniuers c'est l'armée de l'Eternel; vne armée qu'il n'a point recueillie de ses voisins, mais creée de ses mains. Il cognoist les Estoilles par leur nom; car il les a faites. Il a pourueu tous les animaux de pasture, & l'vn ne luy est plus grand que l'autre; car ils ne le sont qu'autant qu'il luy plaist. S'il se fait guerre icy bas, toutes les armées sont à son seruice, & à sa solde, & les ambitions des Princes mesmes pour les *entrepunir*. Si les peuples s'enorgueillissent, il arme

contr'eux les ſauterelles & les hanetons, les bruines & les frimats, les vents & les vapeurs de la terre. En chacun de nous il a ſes intelligences pour nous chaſtier; en noſtre chair nos corruptions; en noſtre eſprit nos paſsions; en noſtre ame nos pechez & enormitez meſmes. Il n'y a rien ſi petit qui ne luy ſerue à treſgrandes choſes: rien ſi grand, qu'il ne face courber ſoubs les plus petites; rien ſi vil qui ne ſerue à ſa gloire; rien ſi ennemy qui ne combate pour ſa victoire; rien ſi inique qui n'execute ſa iuſtice; rien ſi contraire qui ne frappe à ſon but. Ne plaide point ſans adueu pour ſa gloire. Plus il y a ça bas de mouuement, de mutation, de deſordre; & plus ſ'y monſtre l'arreſt immuable de ſa Prouidence eternelle, qui adreſſe, bon gré mal gré qu'ils en ayent, toutes ces inconſtances à vne certaine fin. Que ſi tu crains que ce ne luy ſoit trop de pene; car il a bien affaire de ton impieté pour le ſoulager: voy pour le moins comme ton ame en vn meſme temps, ſans ſe tourmẽter, & ſans que tu y penſes, pouruoit à nourrir, & à faire croiſtre toutes tes parties, chacune ſelon ſa portion & proportion: Comme elle donne ſentiment iuſques à tes ongles & à tes cheueux, qui ne ſont qu'excrements de tõ corps, & non pas parties. Et ſi tu veux ſçauoir comment elle ſ'occupe ſans ſ'occuper, conſidere comme pendant toute ceſte beſongne laquelle elle fait ſans y penſer; elle ne laiſſe de ſ'eſleuer iuſques au Ciel, & de remuer par ſes diſcours toute la terre; de pouruoir à la nourriture & defenſe d'vn million de meſnages; & à la ruine d'autãt d'autres;

de sonder les desseings de son ennemy pour les faire seruir au sien, de traiter paix & guerre, & au regard de mesmes personnes & tout ensemble? Et oses tu pẽser que Dieu soit occupé des choses dont tu ne l'es pas? Et qu'il se lasse des gouuernements où tu prens plaisir? Et qu'vn esprit libre & infiny ne face en vn corps finy, ce que fait ton ame qui est finie en elle mesmes en vn corps où elle est comme en prison? Bref, veu que tu presumes faire ta volonté des choses dõt tu ne peux faire vn seul poil, Dieu sera il empesché à faire sa volonté, de celles que par sa seule volõté il à faictes & creées? La vertu qui est au pepin ou en la plante s'espand depuis la racine iusques aux extremitez des branches; elle distribue la nourriture au tronc, à la mouelle & à l'escorce, aux fleurs, aux fueilles, & au fruict, à chacũ selon sa proportion & nature. Le Soleil mesmes en passant son chemin, & sans y penser pouruoit à vn million de plantes diuerses, & à diuers peuples diuersement, & pour cela ne s'en eschauffe il point d'auantage. Or quand vne creature fait cela, que dirons nous du Createur? de celuy qui n'est pas l'ame de la plante, ny de l'animal ny de l'homme; mais qui les a faict toutes de rien; qui n'est pas, cõme dient quelques Philosophes, l'Ame du Monde, mais la Vie & l'Ame, s'il se pouuoit dire, de tout ce qu'il y a de vie & d'ame au Monde? Ains comme nous voyons iournellement, si le Conseil d'vne Republique ne peut cesser vne semaine sans confusion; ny l'ame de l'homme ou de l'animal intermettre tant soit peu son action sans mort, ny la vigueur de la plãte estre
 arrestée,

arrestée, qu'elle ne seche; ny le Soleil se coucher sans tenebres; ou eclipser sans vn notable changement: à plus forte raison deuons nous croire, que si le Monde, & tout ce qu'il contient, n'estoit conduit, soustenu, regardé, de la mesme puissance, sagesse, bonté, qui l'a creé & ordonné tel qu'il est; il passeroit tout en vn moment, d'ordre en cõfusion, & de confusion à rien. Car ne le regarder point c'est ne le vouloir point, & ne le vouloir point en Dieu c'est le desfaire, puisque le vouloir en a esté le faire. Or si la Prouidence de Dieu s'estend par tout, tant au Ciel qu'en la terre; nous ne pouuons douter qu'elle ne s'estende sur l'homme. Car qu'y a il mesmes de si excellent en la terre que le corps; ny au Ciel que l'ame de l'hõme? Et s'estendant sur l'homme, ce sera sur tous egalement. Car qu'est le grand ou le petit, le riche ou le pauure, au regard de celuy qui tous deux les a fait de rien? Et quelle difference y a il sinon que de ces esclaues celuy qui dresse la Tragœdie en habille l'vn de drap d'or pour iouer le Roy; l'autre de bureau pour iouer le mendiant, & leur fait changer d'habillement quãd il luy plaist? Mais voicy tout incõtinent vn murmure presques vniuersel: car s'il y a, dient ils, vne Prouidence, d'où vient que les meschans ont tant de biens, & les bõs tant de mal? que les vns sont si tard punis, les autres si tard recognus; bref, que d'entre les meschans l'vn aura le gibbet pour loyer de son mesfait, & l'autre en emportera vn diademe, ou vne couronne? Et n'a seulemẽt ceste question trauaillé les plus vertueux d'entre les Payés, mais les plus religieux

Ille crucem sceleris pretiũ tulit, hic diadema.

mesmes de tout temps. Mais il vaudra mieux icy reprendre vn peu d'halene; & la remettre auec plusieurs autres qui restent, pour le Chapitre suiuant.

CHAP. XII.

Que tout le mal qui semble estre, & qui est au Monde, est subiect à la Prouidence de Dieu.

NOVS disions par cy deuant, de Dieu; Toutes choses enseignent qu'il y en a vn: mais toutes ensemble ne nous peuuent suffisamment enseigner, quel il est. Disons aussi de la Prouidence; En toutes choses nous voyons vne Prouidence manifeste; mais d'en vouloir en chacune cercher la cause, c'est sonder vn abysme, si ce n'est mesmes encores pis; veu que la volõté de Dieu est la Cause des causes. Certes si l'homme veut accuser le cõseil de Dieu, par ce qu'il ne conuient pas auec son opinion; il est infiniement plus à reietter, que qui reprendroit le pere de famille en l'ordre de sa maison, où il n'auroit logé qu'vn soir; & qui contrerooller oit les loix & le Conseil d'vn païs estrange, où il n'auroit passé que par les tauernes: Que l'enfant, di-ie, qui prononce arrest sur les actions de son pere; ou le valet sur les Arrests d'vne Court de Parlement, soubs ombre qu'il aura tenu la mule au Palais. Ie diray plus, Que la beste mesmes qui voudroit discourir sur les actions de l'homme. Car que sommes nous helas! à qui Dieu donne entrée en son Conseil, qui seulement soustenions la clarté de sa face; & qu'en sçauons

sçauons ncus qu'autant qu'il luy plaist de nous en reueler? Et qui est le sage au Conseil d'vn Prince, qui puisse donner vn bon aduis, s'il ne luy explique premierement son but, & le present & le passé, & toutes les circonstances du fait? Et qui est le mesnager venant de loing, qui presume mieux entendre, quel labour il faut à vne telle ou telle terre, quelle semence, quel fumier, & quel repos, que celuy qui toute sa vie l'a labourée? Et de combien est plus le créer que le labourer? Mais puisque Dieu est la raison mesmes, & que nous en auons par sa grace quelque estincelle; voyons si elle n'est point si claire en toutes ses actiõs que mesmes elle esclaircisse en ce poinct les tenebres de nostre raison. Que si nous ne l'apperceuons si claire en toutes choses, recognoissons icy que nous sommes hommes, desquels à Dieu il n'y a point de proportiõ; au lieu certes qu'il n'y auroit point de difference de luy à nous si nous pouuions comprẽdre parfaictemẽt tous ses conseils. On dit donq; S'il y a Prouidẽce, pourquoy les bons ont ils tant de mal, & les meschans tant de biens? Auant que venir à la chose, soyõs ensemble d'accord des paroles. Ie demãde quelles gens tu appelles bons & meschãs; & quelles choses propremẽt biens ou maux? Si ie te demandoy, pourquoy les sains ont ils tant de maladies; & les malades tant de santé; tu te moquerois de moy auec raison. Car la santé fait le sain, & la maladie le malade. Quand tu me demãdes aussi, pourquoy les bõs ont tãt de mal, & les meschans tant de bien, pardonne moy si ie te fais expliquer; car naturellement ie ne puis entendre,

Que c'est que bien & mal.

tendre, ny que les bons ayent du mal, ny les meschans du bien. Si tu appelles les riches, les grands, les sains bons; les richesses, les grandeurs, la santé biens; la question sera absurde: Car c'est comme si tu demãdois, Pourquoy les barbus ont du poil au menton, & les non barbus n'en ont point? Mais si tu estimes, cõme ie t'oy dire, la pauureté de Solon meilleure que l'or de Crœsus; & la preud'hõmie de Platon, que la tyrannie de Denis de Sicile; & la grauelle d'vn sage auec sa sagesse, que la santé & disposition d'vn fol; tu t'es donq trompé soubs ce beau nom de Biens; car autre chose que ces biens là te les fait preferer & estimer meilleurs. Disons donq, Que les Bons sont ceux qui suiuẽt les vrays biens, & que les vrays biens sont la Pieté & la Vertu: Que les meschãs aussi sont ceux, qui sont attachez aux vrays maux, c'est à dire au Vice, & à l'Impieté: & ne confondons iamais ces choses ensemble, le bien auec le meschant, le mal auec le bon. Car quelques biens que puisse auoir l'homme; & quelques maux, pour parler comme toy, qui le puissent rencõtrer, il ne peut estre bõ, s'il a tout bõ fors que soy mesmes; & ne peut estre meschant si de soy mesmes il est bon. Quant à ces biens qui nous vouloyent deceuoir soubs cest habit là; disons, Que ce sont choses exterieures, autant communes aux vns, comme aux autres, & pour lesquels se peuuẽt moins les hommes appeller bons, ou meschans, pleins de maux ou de biens, que Sages ou Doctes pour vn plus ou moins riche habillement: au contraire; Que comme tous ces faux biens

biens là ſont autant d'inſtruments au meſchant pour empirer, les richeſſes pour corrompre & ſoy meſmes & autruy, les grandeurs pour faire violence, la ſanté pour eſtre tant plus vigoureux à tout mal faire, &c. Que ces maux, que mal tu appelles maux, ſont autant d'aides au Bon pour bien faire, & pour proffiter en l'exercice de vertu; la pauureté pour moderer ſes deſirs; la baſſeſſe pour ſ'humilier; les maladies pour patienter; toutes eſpeces de faſcheries pour recourir à Dieu en icelles, & ſecourir ſon prochain en pareilles, quād Dieu l'en aura tiré hors: ne plus ne moins qu'vn corps mal ſain, conuertit tout ce qu'on luy baille en l'humeur peccāte qui le domine; & vn bien ſain au contraire les plus indigeſtes viandes en ſa ſubſtance. Venons donq au poinct. Veux tu ſçauoir pourquoy les richeſſes & les honneurs ſont autant communs aux bons comme aux meſchans: c'eſt qu'en deſpit des meſchans Dieu ne peut eſtre que Bon, qui fait pleuuoir, & luire ſur les vns & les autres, encor que les vns le maudiſſent qu'il les mouille, ou les face ſuër; & les autres le beniſſent de ce qu'il arrouſe & meurit leurs labeurs. C'eſt que Dieu n'eſtime pas conforme, ny à ſa grādeur, ny aux angoiſſes & trauaux des ſiens, de leur donner choſes ſi friuoles, affin qu'ils ne ſ'y amuſent point; cōme le pere de famille, qui garde ſon heritage à ſon fils, ne penſe pas faire pour luy de l'habiller de la Liurée de ſes ſeruiteurs & eſclaues. C'eſt en ſomme, Que le Prince donne vne paie cōmune à tous ſes Soldats; mais la couronne de Cheſne, à qui premier aura donné ſur le haut

Pourquoy ſont les faux biens communs aux bons & aux mauuais.

haut de la breche : comme aussi la largesse des Roys se iette bien au trauers de la foulle ; mais les honneurs & les dignitez se distribuent entre les fauorits. Il te desplaist que cestuy là laboure à plus de charruës que toy : mais aduise si tu voudrois changer les graces interieures que Dieu t'a faites à ses bœufs & à ses charruës. Il est plus auant en l'estat du Roy que tu n'es: mais aduise encor les piques, les enuies, les ialousies qui le cuisent ; & si les moindres estats en la maison de Dieu que tu sers, exempts & francs de tout celà, valent point mieux que les meilleurs chez les Roys. De son seruice le Roy le recognoist en terres, en fiefs, en honneurs; mais si tu es si vil, & si inique que de vouloir festoyer ton corps des seruices de ton ame, pense que Dieu est liberal & iuste, qui veut rendre aux combats spirituels les couronnes spirituelles; & te veut recognoistre selon sa dignité, & non selon la vileté de ton cœur; mesmes puisqu'il ne couronne pas en toy tes œuures, mais propremēt les siennes : Pense aussi que le guerdon ne se fait pas selon ta qualité; mais selon la qualité du guerdonneur. D'vn mesme seruice autre recompense a on d'vn Seigneur, & autre d'vn Prince. Si tu dis que tu te contentes de mil escus, Alexandre te respōdra, que c'est, peut estre, assez pour toy qui reçois ; mais non pour Alexandre qui donne. Et si tu veux aussi que Dieu t'en rende foison de vins & de bleds, si tu le cognoissois bien, tu aurois honte de toy mesmes ; car c'est le pain du commun, & non des siens. Mais si tu ne passes point si auāt, ains veux sçauoir quels

biens

biens ont les gens de bien en ce Monde, ie parle de ceux qui n'en ſembléť point auoir. Ils approuuent leur vie, dit Seneque, à Dieu qui les cógnoiſt; ils ſe repoſent, di-ie, en luy; ils ont paix en eux meſmes: S'il n'aiouſte rien à leur condition preſente, auſſi diminue il tant plus de leurs deſirs: leurs ennemis louent leur vertu; tout le Monde plaint leur incommodité; les diſtributeurs des biens & honneurs ſont blaſmez pour les auoir laiſſez en arriere. Bref, la queſtion meſmes que tu fais, ſois Chreſtiẽ, ou profane, leur eſt vn loyer ineſtimable. Que chacun demande pourquoy ils ne ſont riches, & grands, & en credit, au lieu que de la plus part des autres, on demande, pourquoy ils le ſont, & eux meſmes bien ſouuent ont honte de le dire. Or ſi tu as quelque cœur, aymeras tu pas mieux auec Caton, qu'on demande pourquoy tu n'as point vne Statüe ſur la place; & pourquoy tu n'as point l'Ordre, q̃ pourquoy tu l'as? Mais ſi Dieu ne m'en vouloit donner; pourquoy au moins ay-ie perdus

Pertes. ceux que i'auoy, & pourquoy les m'a il oſtez? Mais, dit Seneque, ſi tu ne les euſſes perdus, peut eſtre, t'euſſent ils perdu. Si, di-ie, il ne te les euſt oſtez, ils t'euſſent oſtez à luy. Ie te prie, combien de fois as tu oſté vne poupée, ou vn iouët à ton enfant, pour voir ſ'il ſeroit opiniaſtre; & combien de fois luy as tu arraché le couſteau des mains, encor qu'il pleuraſt pour l'auoir? Et quel mal luy penſes tu faire, quand tu luy oſtes le laict & la mamelle pour le ſeurer? Or trouues tu donq eſtrange; ſi Dieu te iette tes biẽs en la mer, qui euſſent aydé à te noyer? Et com-

Et combien proffita le naufrage à Platon pour le faire sage? & qu'il t'arrache le glaiue du Magistrat que tu desires, qui eust, peut estre, occis ton ame? Et que pour te preparer à vne autre vie que celle cy, il te seure des cõmoditez qui te la faisoyent aymer? Tu diras que tu en eusses bien vsé: mais combien a on veu de gens, qui soubs la discipline de pauureté estoyent gens de bien, que les richesses & hõneurs ont gastez & corrompus? Tu permets au Medecin de t'oster telles & telles viandes que tu aimes bien; de retrancher tant de ton manger & de ton boire, de tes exercices & de tes plaisirs; par ce qu'il a veu de ton eau, & qu'il t'a tasté quelque fois le poux: à Dieu qui t'a fait & formé, qui taste eternellement le poux de ton ame, permettras tu point de t'oster quelques choses exterieures, que luy mesmes a faictes, & qui te feroyēt perir? Et tu loües vn Capitaine, qui pour faire vne prompte expedition contre l'ennemy, casse tous les bagages & empeschemens de son armée; affin que les soldats aillēt plus lestes, & qu'vn chariot ne l'engage par les chemins: à celuy qui t'a fait & qui te conduit permettras tu point de disposer de ton bagage, de quelques acquests ou heritages que tu auras fait icy bas, pour te rendre plus deliure contre le vice & les continuelles tentatiõs de ce Mõde? Mais l'Enuie te poinct. Pourquoy non, dis tu, à cestuy là aussi tost qu'à moy? Et pourquoy t'aime il, peut estre, plus que luy? Et pourquoy aussi le Medecin t'ordonne il plus grand dose de Rheubarbe qu'à luy? Tel s'esmeut plus pour vne drachme qu'vn autre pour trois. Tel est plus purgé

d'vn simple clistere, qu'vn autre d'vne bien forte medecine. Tel quand il a perdu l'année de sa vigne ou de son champ, sent plus l'admonition de Dieu, que qui aura eu sa maison bruslée, ses biens pillez, ses enfans prisonniers. Ainsi Iob vit la perte de ses trouppeaux, & ses maisons en cendre, & ses enfans meurtris, & en loua Dieu. Ce qui estoit constance en luy, eust semblé stupidité en vn autre. & quand Dieu vint toucher à sa personne, il ne se peut tenir de disputer. Or puisque ces maux là, que tu appelles, sont medecines; veux tu pas qu'elles soyent ordonnées selon la complexion des patients? Et t'estimes tu plus sage en la cognoissance de ton ame que celuy qui l'a faicte, toy, qui ne t'oses fier en toy mesmes de la cognoissance & cure de tõ corps? Le mesmes se peut dire de diuerses nations, dont l'vne sera plus long temps affligée de peste, ou de guerre, & plus asprement que l'autre; & bien souuent toutesfois en mesmes causes. Car Dieu cognoist la nature commune des Nations, & la particuliere de chacune personne. Celle là si elle ne voyoit tousiours les verges à la cheminée, deuiendroit trop insolente; & celle cy, s'elle les voyoit tousiours, perdroit le cœur, & entreroit en desespoir. Celle là si elle n'estoit occupée en ses propres maux, ne se pourroit tenir de faire mal à autruy: & celle cy qui est plus reposée se contẽte de suër au labeur de sa mõtagne, & de desfricher ses roches sans conuoiter rien plus auant. Ainsi en est il des plantes: les vnes veulent estre fumées, les autres emõdées, les autres esbranchées de fois à autre; aux vnes pour oster le sauuagin on,

gin on fait vne fente, aux autres on leur couppe la teste entierement. Vn mesme iardinier fait tout celà: son enfãt qui le verra faire, sera esbahi; & cil qui cognoistra la nature des choses, l'en estimera expert en son art. Voire mais, si ces maux là sont medecines, cõment le sera la mort? Car cõbien voyõs nous meurtrir d'innocens? combien massacrer de gens de bien; non au iugement de nous seulement, mais de ceux mesmes qui les font mourir? Mais plustost, Qu'est ce la mort qu'vn passage commun qu'il nous faut tous passer? Et quel si grãd interest y a il, que tu le passes par terre, ou par eau? par la corruption de tes humeurs, ou de ta republique? Et cõbien les Iuges en cõdemnent ils pour vn crime dõt ils sont innocens; qui sur l'eschafaut persistẽt à nier celuy là, & en confessent vn autre; à cõuaincre di-ie les Iuges d'ignorãce, ou d'iniustice, en recognoissãt la sage iustice de l'Eternel? Et si Dieu les auoit amenez là pour vne faute, & la Iustice pour vn autre; quel inconuenient y aura il, Que Dieu laisse mener quelques innocens au supplice que les Iuges condemnent iniquement & contre leur propre conscience d'vne chose; & que Dieu, & leur cõscience auront iustement iugez pour vn autre? Le Iuge di-ie pour conspiration contre la republique; & Dieu, peut estre, pour s'estre laschement portez enuers la tyrannie. Le Iuge soubs ombre d'auoir donné scandale à l'Eglise; Dieu pour n'auoir assez librement conuaincu les Ecclesiastiques? Ie parle & pour les profanes & pour les Chrestiens. Et combien en voyons nous, qui eux mesmes recognois-

Meurtres des innocẽs.

ſent celà, & de leurs familiers, qui le teſmoignét & ſ'en amendent; c'eſt à dire deuiennét eſchauffez par tes ſupplices, au lieu que par iceulx tu les voulois refroidir? Et qu'eſt ce là autre choſe ſinon, que cõme en vn meſme fait Dieu a eu vne intention, & toy vne autre; auſſi l'a il fait reüſcir à ſon but, & au contraire du tien? Mais que ſeroit-ce donq ſi tu voyois le fruit que Dieu en tire? L'enfant qui voit de belles grappes que ſon pere foulle aux pieds, luy en diroit volontiers iniures; car il iuge qu'elles doiuent eſtre gardées, & ne peut comprendre à quel vſage elles peuuét ſeruir ainſi: le pere cognoiſt la bonté de ce fruit mieux encor que l'enfant; car il les a plantées, cultiuées, & pouruignées; mais il ſçait auſſi qu'en deux mois au plus il fleſtrira, & pour en conſeruer la vertu, il n'en garde qu'vn peu pour manger, & en foulle la plus part pour en faire du vin: & quand l'enfant a acquis iugement, il ſe mocque de ſoy meſmes, & recognoiſt qu'il n'eſtoit qu'vn pauure enfant, lors toutesfois qu'il ſ'eſtimoit bien plus ſage que ſon pere. Autant en fait il, ſ'il luy voit faire vne Conſerue de roſes, de violes, &c. Il plaint ces belles fleurs là, & les pleure, & ne ſe peut rappaiſer, par ce qu'il en voudroit faire des bouquets; qui ſeroyent ſechez, & qu'il ietteroit luy meſmes dés le l'endemain. Or conſidere, ie te prie, ſi deſia ſans autre induction, tu ne te recognois pas ſemblable à ceſt enfant là. Dieu qui a fait les gens de bien tels qu'ils ſont, ne les cognoiſt, ny ayme pas moins que ceux qui les plaignent. Il ſçait de quoy ſert leur vie en ce Mõde: il ſçait auſſi le temps de les

de les cueillir,&d'y mettre la faucille,affin qu'ils ne pourrissent en l'arbre, ou sur le pied ; & combien naturellement ils se peuuent garder. Et trouues tu estrange,qu'il en prenne aucũs comme sur le verd, pour les confire pour toute l'année; que de leurs fleurs il face vne Conserue pour long tẽps;de leurs foulles vn bon vin : que di-ie, par vne certaine façon il face viure apres eux, leur saueur,leur odeur, & leur force;leur pieté, leur iustice, leur vertu qui autrement s'enseueliroit auec eux? Et que ceux qui pour eux mesmes n'eussent peu viure trois ou quatre ans,viuent nõ par années,mais par siecles pour le bien de l'Eglise & de la Republique? Pren moy pour exemple, si tu es Chrestien, les Apostres, & tant de Martyrs qui ont souffert; ne bois tu pas encor de ceste liqueur là? Leur constante confession te fait elle pas confesser Christ;& leur mort t'est elle pas vne aide à vie eternelle? Et que pouuoyẽt viure Ignace & Polycarpe, que cinq ou six ans ; & quelle partie de leur aage a tant duré, ou tant profité que la demie heure de leur mort? Regarde moy aussi,si tu es Payen,la mort d'vn Socrates,ou mesmes d'vn Papinian. Si Socrates n'eust beu la Ciguë innocẽment,eusses tu ces beaux discours de l'immortalité de l'ame?Et l'eusses tu creüe si aiséemẽt?& en eusses tu mesprisé ta vie si librement, ou pour la defense de ta Patrie,ou pour la confirmation de verité? Et si Papinian n'eust enseigné combien il est honorable de mourir pour iustice,&iusques à quel poinct on doibt obeir au Superieur; serions nous pas priuez d'vn si bel exemple de magnanimité & de

 droicture?

droiture? Et qu'ont ils fait en toute leur vie si honorable pour eux; si vtile pour la posterité que leur mort? Disons donq que nous sommes des enfans, & puisque nous apperceuons la sagesse de nostre pere si grande, là où nous le cōdemnions d'imprudence; nostre ignorance si espesse, où nous nous vantions de sagesse; confessons plustost nostre imbecillité en toutes choses, que d'oser doubter de sa sage Prouidence en aucune. Mais Caton d'Vtique voudra encor que Dieu luy rēde raison, pourquoy Pompée a esté vaincu par Cesar; comme si le plus malotru de ce Mōde vouloit que la Court de Parlement luy rendist conte pourquoy il a perdu son proces. Car que sont deuant Dieu toutes nos grandes querelles, qu'infiniement moins que deuant vn grand Monarque les moindres procés d'vn paure village? Ains qu'il considere que par les procés sont chastiées les maisons, & par les guerres ciuiles les Republiques. Que la Republique Romaine estoit, par sa propre confession, si corrompue en ses mœurs, en ses polices, en ses loix mesmes; qu'il eust eu plustost occasion de doubter de la Prouidence de Dieu, apres qu'elle auoit seruy à chastier les autres, s'il ne l'eust elle mesmes chastiée. Que les grands quelque party qu'ils tinssent, estoyēt les membres les plus vicieux; tellemēt que les plus sages de ce temps là disoyent, *Ie voy quel party ie dois fuir; mais ie ne voy point quel Chef ie doiue suiure.* Que Cesar ouuertemēt faisoit la guerre à sa Patrie; mais que couuertement Pompée faisoit combatre sa Patrie pour son ambitiō propre, qui estoit, peut estre, desguisée

Victrix causa Dijs placuit, sed victa Catoni.

Quos fugiā scio, quos sequar non video.

desguisée au pauure peuple;mais,qui ne se pouuoit contrefaire deuant Dieu, qui voit le fonds de nos cœurs & de nos intentions.Or trouuons nous dōq estrange, que Dieu pour descouurir aux peuples combien ils sont subiects à estre trompez sous ombre de bonne foy; & enseigner aux grāds combien luy desplaist qu'on couure ses conuoitises du manteau de iustice, laisse tomber Pompée és mains de ses ennemis? Et que pour chastier l'orgueil du Senat & de la Republique,il face desfaire leur armée, & la laisse tomber és mains de leur Citoyen & subiect propre? Ains commēt pouuoit Dieu plus clairement monstrer sa Prouidence, qu'en ruinant par ses propres forces, celle qui ne pensoit rester force au Monde pour la chastier? & rendant esclaue de son seruiteur, celle qui auoit asseruy tant de Citez, de Republiques & de Roys. Mais, peut estre, demeure il impuny. Ains pour monstrer aux Tyrans, Que le dernier eschellon de leur grādeur est ioinct auec vne corde, & qu'ils ne sont que verges que Dieu iette au feu quand il en a fait, à peu de temps de là il est tué miserablement en plein Senat. Et par qui? par ceux mesmes en qui il se fioit; qui auoyent porté les armes auec luy contre la Republique; & qui presumans auoir plus merité de luy,qu'ils n'en auoyent eu, voulurēt meriter de la Republique en le massacrant. Semblable trouuerons nous la Prouidence de Dieu en la mutation de tous estats, si nous sommes aussi curieux à remarquer sa cōduicte és histoires, que nous sommes à noter les façōs de parler, ou les antiquitez, ou la methode de l'Historien.

Senec.liu.3. De l'ire. *Vidit itaque Cæsar strictis circa sellam gladiis cōmilitones suos Cimbrum Tullium acerrimū paulo ante suarū partium defensorem, aliosq́; post Pompeium demum Pōpeianos.*

 storien.

ſtorien. Mais ie me contenteray de ceſt exemple, comme du plus cognu de tous; ſi ce n'eſt qu'en noſtre ſiecle meſmes nous vouluſſions prendre dequoy l'eſclarcir. Or penſez vous dōq pas, que ſi Caton euſt ſurueſcu, au lieu que par impatience il ſe tua, il euſt ceſſé de plaider contre Dieu, & euſt loué ſa iuſtice & fait liures de ſa Prouidence ſinguliere?

La cauſe des reproches cōtre la Prouidence.

Mais le mal eſt que nous ne voudrions pas iuger d'vne chanſon par vne note, ny d'vne Comedie par vne ſcene, ny d'vne harengue par vne periode; & voulons iuger de l'harmonieuſe conduicte de l'Vniuers par vne ſeule action. Et derechef en la Muſique nous ſupportons des müances & des ſouſpirs, des ſilences & des diſſonances meſmes: Aux Comedies des perplexitez eſtranges, & des amours mal ſortables: és Tragedies des cruautez plus que Barbares d'vn Atreus, les impietez d'Ixion, & les lamētables cris du pauure Philoctete: parce, ſi nous voulons dire vray, que nous eſtimons tant du Muſicien, qu'il fera tout venir en vn accord; & du Comique, que tous ces debats ſe termineront en nopces; & du Tragique, qu'il nous attachera le meſchāt à la roüe premier que de laiſſer l'eſchafaut, ou que les Furies le tourmenteront, & qu'au contraire Dieu exhaucera la voix, & les piteux cris du pauure Philoctete. Et ſ'il ſemble quelques fois que Dieu ſe taiſt, & laiſſe chanter aux autres leur partie; deuōs nous point tant tenir de ſa prudence qu'il ſçaura bien reprendre à temps? & ſ'il laiſſe les meſchans ſe pourmener ſur l'eſchafaut, & les bons en priſon; qu'il a auſſi pourueu à terminer les brauades des vns par

vns par vn iuste supplice, & les cris des autres par vn triomphe? Quand on te represente vne Tragedie, tu ne t'offenses point quelque chose que tu oyes. Pourquoy? Par ce qu'en deux heures on te represente dix, ou douze, ou vingt années; le rapt d'Helene auec la punition de Paris; la miserable fin d'Herode auec le meurtre de Iehan Baptiste: & si mesmes tu n'en sçais l'histoire, l'art q̃ tu entés, & la fin que tu attés, te fait & supporter & louër, ce qui te sembleroit autrement & iniuste & cruel en celuy qui gouuerne le Theatre. Et combië plus dois tu retenir tes reproches si tu cõsideres que le Monde est vn Poëme conduit à vne certaine fin, & par vn tresexcellent Poëte; & quel ordre y penserois-tu voir, si on te pouuoit representer tant de Siecles & de mutations, comme vne Comedie tout en vn iour? Voire seulement la conduite d'vne seule Gent en vn Siecle, qui seroit moins que l'entreueüe de deux esclaues en la Comedie? Tu as veu Pompée vaincu. Voila vne dissonance qui offense tes aureilles. Tu as veu Cesar rapporter son espée teinte du sang du Senat. Si tu es enfant, tu pleures; si tu es homme, tu appaises l'enfant, & attends la Catastrophe, & le iugement du Poëte. Là dessus le Chorus chante, & puis fait vne Pause. Il semble que le Poëte ait oublié la iustice; & si tu t'en vas de l'assëblee sur ce point, tu ne sçauras que iuger de luy. Demeure vn peu & escoute la Note qui ensuit. Cesar est mis à mort par les siens propres. Voila la dissonãce tournée en vn bon accord. Ton enfant voit ceste Superbe qui brauoit tout le

Monde percée à iour en infinis endroits. Alors, quelque petit qu'il soit, aperçoit il aucunement la Prouidence du Poëte. Or vois tu pas donq derechef, que nous sommes des enfans, qui voulons contrerooller la Chanson de tous les siecles par vne Note; vne lõgue harengue par vne lettre; nous dont la vie au regard de l'Vniuers est moins qu'en la Chanson vne minime breue? Si tu es Chrestien, lis l'histoire de Ioseph. Quand tu le lis vendu aux marchans d'Egypte, tu ne peux assez te courroucer contre ses freres, ny assez plaindre le pauure pere. Quãd pour loyer de sa pudicité il est mis en la basse fosse, tu t'en prendrois volontiers non à Pharao, mais à Dieu mesmes. Mais voy le tirer de prison pour deliurer le Roy de ses songes: voy le à peu de iours delà comme Roy en Egypte; secours de la vieillesse de sõ pere, & resource au besoing de toute sa famille: lors iugeras tu, que le mesme qui le fait regner en Egypte, le laissa vendre aux Egyptiẽs; que celuy qui le fit là liberateur de sa famille, le fit vẽdre en seruitude au parauant par ses freres. Bref, que la dissonance qui t'offensoit, & l'harmonie qui ores te recrée, procede du mesme art, & du mesme Musicien. Mais, auant que conclurre ce propos, voy encor combien tu es plus equitable enuers ton Prince, qu'enuers Dieu. Tu verras reuenir infinis blessez de son armée: Si tu es homme; tu t'esmeus. On te rapportera peu apres ton fils mort: Si tu es pere, tu ne peux tenir tes larmes. Vn voisin t'asseurera qu'il a esté tué en faisant son deuoir en vne victoire pour la Patrie: Si tu ne t'en consoles du premier

premier coup, pour le moins ne seras tu point si forcené que de t'en prendre à ton Prince. A peu de temps delà tu viendras à considerer le fruit de la victoire; comme tu as esté marry de l'auoir perdu, tu loüeras Dieu que ç'ait esté pour la Patrie, & qu'il ait fait sa part d'vn si notable seruice. Dieu donq n'aura il point autant de priuilege pour sa gloire, q̃ les Roys pour leurs victoires; sur ses creatures, qu'eux sur leurs vassaux; & nous autant de patience, quand ceux que nous cherissons mourront pour son seruice, que pour la grandeur du Prince; & aurõs nous point plus de creance en luy, qu'il ne les employera que bien à propos, que non pas aux Roys, aux Princes, aux Capitaines, qui ne sçauent l'yssüe de leurs entreprises; qui pour la plus part ne les cognoissent point, & n'ont soing ny de leur vie, ny de leur mort? Or celà soit pour responce à ceux qui se trauaillent des afflictions, ou de la mort hastiue, de ceux qu'ils ayment & estiment: mais voyons consequemment si nous leur pourrons satisfaire, sur la prosperité & tardiue punitiõ des meschans. Tu dis, Les meschans ont des biens. Cyrus n'estoit pas de ton opinion, quand pour punir ceux de Sardes, il leur commanda de passer leur temps en ieux & en banquets. Ains deurois tu dire qu'ils ont des maux; car tous ces biens que tu appelles Biens, & que nous ne tenons ne pour biens, ne pour maux, ès mains des meschans se conuertissent en maux. Mais comment qu'on les appelle, diras tu, ils ont en ce Monde de grandes commoditez. Que diras tu donq si leur meschant naturel & leur

La tardiue punition des meschans.

& leur propre vice leur fait plus de mal, que tous les maux que tu deplores és bons? S'il n'y a plus grand malheur que d'estre meschant, & si toutes ces commoditez que tu leur enuies, ont aussi peu de vertu contre le mal qu'ils ont au dedans, que les pantoufles de velours contre les gouttes; les diademes contre les migraines; les robbes de pourpre cōtre les coliques passiōs? Imagine toy si tu peux les frayeurs & les fieures qu'a eu cestuy cy à poursuiure vn adultere; ou cestuy là à cheualer vn brigandage; l'vn à empoisonner son frere pour succeder à vn Empire; l'autre à se desfaire des bons Citoyens pour se maintenir en la tyrānie; le mal qu'ils ont eu auāt q̃ de pouuoir venir à bout de malfaire; le mal qu'ils ont eu en le faisant; le mal que leur cōscience leur en fait, depuis qu'ils l'ont fait; & tu verras que c'est vne fieure continüe, vne inquietude estrange, vne douleur aiguë, & d'autant plus dangereuse encor, que le plus eshonté d'entr'eux n'oseroit declarer sa maladie au Medecin. Alexandre Tyran de Pheres au plus heureux poinct de sa tyrannie, tiroit vn pontleuis sur luy, pour coucher en vne chambrette auec sa concubine. Denys de Sicile se faisoit faire la barbe par ses filles craignant le rasoir de son Barbier: ses filles propres luy deuinrent suspectes; il la brusloit luy mesmes auec vn tison. Vn autre tous les soirs en se couchant fouilloit si sa femme portoit point vn cousteau caché en son seing. Penses tu point que le plus heureux Tyran de ceux là fust plus malheureux que le plus opprimé soubs sa tyrannie? Et à quelle saulce penses tu

que

que Denis mangeast ses delices, quand il s'imaginoit tousiours vne espée nüe pendüe à vn poil de cheual au dessus de sa table? Et cõbien à ton aduis y en auoit il lors, qui leur enuioyent leurs robbes de pourpre, & leurs diademes, & leurs delices, & combien qui accusoyét Dieu de l'aise & de la prosperité qu'il leur laissoit? Enfãs que nous sommes! nous changerions de condition auec vn Coquin qui pour iouer le Roy en la Tragedie traine le drap d'or sur vn eschafaut, & à deux heures delà est cõtraint de le rendre au frippier auec le louage; & ne considerons pas combiẽ de loques & de haillons, de vermine & de gratelle il cache là dessoubs; combien de fois en iouant la Maiesté, il est contraint de se fripper; combien de fois en menaçant, de fremir. Que si nous auions vestu ce qu'il porte, & dont il ne se peut despouiller, seulemẽt vne heure, nous aimerions trop mieux aller tous nuds que de les porter. Que s'il te fasche qu'ils regnent & brauent & triomfent, voire qu'aucuns ont vne courõne par mesme faict, que les autres vn gibbet; grand interest certes d'estre geenné en vn habillement de velours ou de toile; d'estre emmanoté d'or ou de fer, de ioüer en vne si courte farce le grand Seigneur ou le mendiant. Comme si toy mesmes quelque fois ne fais pas pendre le couppebourse, la bourse qu'il a couppée au col; & le voleur auec les habillemens qu'il a desrobez. Sois grand ou petit, sois riche ou pauure, sois Prince ou subiect, soudain que tu t'es addonné au vice & à la meschanceté, tu es leur prisonnier & leur esclaue. Or si celà est, quel

In scelere sceleris supplicium est.

Senec. in Thebai.

Ne metus, pœnas & equidem solues graues, Regnabit, hac est pœna, si dubitas, auo Patriq; crede.

est, quel interest peux-tu auoir, quel tu sois, si tu n'es plus à toy? Et dequoy te sert tout ce que tu es, & tout ce que tu as, sinon pour estre plus meschant, c'est à dire plus malheureux? Mais encor que le supplice du vice soit en soy mesme; & que, comme dit Hesiode, il soit de mesme aage que le forfait; plusieurs ne se peuuent contenter de la iustice diuine, s'ils ne les voyent mener sur l'heure au gibet; c'est à dire, s'ils n'en voyent vne punition prompte, exemplaire & visible: comme si le gibbet n'estoit pas la fin de la punition, & non le commencement; & comme si ceux qui sont en la geole pour brigandage, n'auoyent pas la corde au col dés qu'ils sont pris; encor q̃ quelques fois pour oublier leur mal ils iouënt ensemble aux chartes & aux déz. Ains nous au contraire, au lieu qu'Epicure en tire son plus grand argument, apprenons à en admirer la Prouidence d'auantage. Ie demande donq, quel est le but de tout iuge qui punit; si ce n'est pas ou pour amender le patient, si la mort ne s'ensuit; ou si elle s'ensuit, pour seruir d'exéple à ceux qui suruiuent? Si c'est pour amender le patient, de quoy te plains tu? Qu'il ne le tüe? Ains Dieu est Medecin, & non pas Bourreau. Il sçait mieux quelle esperance il y a en la maladie que toy. Il a esté desbordé en sa ieunesse. Ce qui est auiourdhuy bõ vin, estoit y a deux mois verjus: il se pourra encores meurir auec le temps. Au reste, qu'il fuye si loing qu'il voudra: il est en bonne prison, & soubs bonne garde. Dieu n'est pas en pareille doute que toy. Tousiours ne luy peut il eschapper des mains. Mais tu voudrois que

que pour le moins il luy donnast la fleur de lis? Si c'est au front, as tu peur que Dieu ne le puisse recognoistre quelque habit qu'il prenne? Si en lieu caché, doutes tu que ses cauteres ne penetrent iusques au cœur où tu ne vois goutte? Ains la mesme terre qui par n'estre labourée a produit des espines & des chardõs, des vices & des enormitez; pourra, si elle est bien maniée, porter de bon vin & de bon froment, de la pieté & de la vertu. Et si tu l'auois diffamé au Pillory, ou au Carquan, te feroit il pas mal de l'auoir rendu inutile? Et qui eust fait mourir ou deshonorer Themistocle pour les excez de sa ieunesse; ou Miltiade pour sa rebelliõ en la Chersonese, dit Plutarque; que fussẽt deuenües ces belles victoires de la plaine de Marathon; de la coste d'Artemise, & de la riuiere d'Eurymedon? Et si Cõstãtin aussi eust esté puny à la rigueur des cruautez dõt on accuse ses premiers ans, & que tu eusses sceu ce qu'il auoit à faire pour l'auancement de la Chrestienté; tu l'eusses plaint. Et pourquoy en sauues tu du supplice pour grands crimes, l'vn parce qu'il est bon Architecte, & l'autre excellent Musicien, & l'autre homme de lettres, toy qui ne sçais ce qu'ils seront à l'aduenir; & ce pendant ne penses pas nuire, ains seruir à la Republique? Or Dieu cognoist la terre qui est mauuaise de soy; & celle qui produit des chardons faute de culture. Il sçait ce qu'il y a en l'ame d'vn chacun de nous premier que nous. Ce que nous ferons luy est aussi present que ce que nous auons fait. Nero ne le trompe point, pour estre cinq ans homme de bien; ny Constantin par

estre

eſtre quelques annees desbordé & meſchant; encores que toy, qui ne vois que le dehors, appelles l'vn Pere de la Patrie, & l'autre parricide. Il ſçait quand le loup appriuoiſé doibt monſtrer ſon naturel; & le chien farouche paſſer ſa fureur. Il cognoiſt les natures des hommes en la grene; au lieu qu'à pene les cognoiſſons nous en la fleur. Il a mille receptes pour guarir les vices, mille ſortes de verges pour chaſtier les vicieux chacun ſelon ſa complexion; au lieu, que cõme les barbiers de village, tu cours à toutes heurtes au fer, à la ſcie & au feu. Et penſes tu dõq, ſous ombre que tu n'apperçois point ſon cautere, qu'il chõme? & q̃ ſes potẽtiels ne vaillẽt point biẽ tes actuels? Et quãd tu vois le vicieux ainſi guary, ſans inciſiõ, ſans cicatrice meſmes; en dois tu pas tãt plus admirer la cure? Mais il y en a de qui la punition tarde, qui toutesfois ne ſ'amendent point: Ainſi ſoit. Mais combien y en a il auſſi qui ſ'amendent? Ains aduiſe, ſ'ils ne viuent point pour te punir: toy, di-ie, qu'ils auront fouetté, & qui ne t'en amẽdes point. Tu voudrois que tõ pere iettaſt les verges au feu; & tu as encor vn gros cœur, qui ne peut ſ'amollir & demander pardon. Accuſe ton opiniaſtreté de ce qu'il ne les bruſle point. Aduiſe auſſi, ſ'ils ne ſont point plus punis de ſuruiure à leurs mesfaits, que de mourir en les faiſant, quand ils voyent que leurs maſſacres ne reüſciſſent point à leur gré, qu'ils ont fait tant de mal en vain, qu'ils ont irrité Dieu & le Monde contr'eux pour neant, qu'ils n'y ont acquis que honte & infamie, & tourment d'eſprit. Et ſi Dieu par telle voye les contraint de ſ'eſ-

de s'escrier, *Nous sommes las du chemin d'iniquité, & n'en pouuons plus*. Si, di ie, pendant qu'il semble tarder, il t'amende, & les chastie tout ensemble; y vois tu pas vn œuure singulier de Prouidence? Et puis, qu'est ce que la durée de toute la vie humaine au regard de Dieu, qu'vn instant? Moins qu'entre la Cigüe & la mort de celuy qui la boit? moins que d'auoir tué le matin & estre pendu sur le vespre? Que si nous venons à considerer la principale fin des punitions, à sçauoir l'exéple des suruiuans pour le bien de la Republique; ie te demande si tu l'estimes pas aussi bien instruicte par la mort de Neron, qui se tua quelque temps apres ses parricides & le bruslement de Rome, n'ayant amy, ny qui le peust sauuer, ny qui le voulust tuer; que si le feu mesmes qu'il alluma l'eust embrasé? Ains, si tu ne le dois pas estre d'auantage, quand tu vois, que le meschant, lors qu'il se pense eschappé des mains de Dieu, c'est lors qu'il le tient au collet, veu qu'il ne se peut plus clairement demonstrer, Que nul ne prescript sa meschanceté contre sa iustice? Derechef, ie te laisse iuger, quand vn Maximian apres tant de cruautez, languit en tant de miseres, s'il ne presche pas plus la iustice de Dieu aux Tyrans & aux Courtizans, que s'il eust esté tué ieune cõme Domitiá ou Commode? Et s'il ne te semble pas estre loüé expres comme vn Crieur à iournée, pour publier toute sa vie auec vne voix langoureuse, *Discite iustitiam moniti, & non temnere Diuos?* Apprenez à mon exemple à craindre Dieu. Ou quand Denys Tyran de Sicile deuient Maistre d'eschole à Corinthe, & est reduit à foüet-

ter les petits enfans; s'il n'est pas bien plus fouetté, que si le peuple luy eust fait deschirer les espaules sur les carrefours: & si toute la ieunesse à le voir les verges au poing en son eschole, ne retiét pas mieux quelle est l'issue d'vne Tyrannie, que s'elle l'auoit veu mourir en vn clin d'œil sur la place? Que si tu n'es content que Lyciscus pourrisse, & crie qu'il pourrit pour sa trahison; si les Orchomeniens mesmes qu'il a trahis ne le voyent; & que Neron finisse miserablement si Agrippine qu'il a tuée n'en paist ses yeux; & qu'Herode soit miserable si les Innocés n'y sont appellez: outre ce que tu demandes chose absurde, appren que Dieu ne punit pas comme les Iuges du Monde pour cõtenter & satisfaire les outragez, pour assouuir ta vengeance, pour acquerir enuers toy reputatiõ de bõn Iuge: mais par ce qu'il hait le mal, qu'il le veut corriger, qu'il en veut tirer du bien. Et comme le Pere discret si son enfant se plaint à luy d'vn valet qui luy ait fait tort, ne court pas incontinent au baston contre le valet; car le fils en feroit le mignard & en voudroit faire de mesmes, & s'accoustumeroit apres à batre à tors & à trauers; au lieu qu'il le veut duire à dompter ses passiõs, & remettre la iustice de ses iniures à luy. Mais bien il tire le valet à part & le chastie ou deuant ses compagnons ou deuant les autres enfans qui n'y apportent point tant d'interest, & tant de passion. Ainsi ne trouue estráge, si Dieu punit bien souuét les meschãs loing de la veüe; & quelque fois apres la vie de ceux qui s'en plaignent. Il veut punir leurs passions; mais non gratifier aux tiennes. Il veut instruire

ſtruire les hommes de ſa iuſtice; mais il ne veut pas que tu l'eſtimes auoir à gages, pour frapper toutes les fois que tu veux. S'il frappoit à ton appetit, il ſeroit ton bourreau; & tu ſerois le iuge. Or ſçaches qu'il execute ſa iuſtice & non la tienne. Mais en fin, quelle iuſtice, que quelques enfans ſoyent punis pour les peres? Ains diray ie, quelle iniuſtice, ſi pour les bons ſeruices des peres, ne ſont recognus les enfans? A vne ville pour ſa loyauté le Prince aura dõné des Priuileges. qui ne blaſmera le ſucceſſeur ſ'il les luy veut oſter cent ans apres? A vne autre pour ſa rebellion on les aura retranchez. qui trouuera rigoureux que les enfans, qui ſont venus depuis, le ſoyẽt auſſi? Le Prince l'aura fait par ce qu'il crainct que les enfans qui tiennent du terroir, ne ſe rebellent comme les Peres. Dieu qui ne le crainct pas, mais qui le voit; qui ne cognoiſt pas comme nous l'aſpic, quand il poinct; ou la vipere, quand elle mord; mais auant qu'ils ſoyent aſpic ne vipere, pour meſme raiſon qu'il a puny les peres, pourra-il point quelquesfois punir les enfans? ſi pour tyrannie, leur oſtant la domination, par ce qu'ils ſeroyent pour en abuſer: ſi pour luxure, leur oſtant les biens, par ce qu'ils ſeroyent pour ſ'y amuſer? Et ainſi des autres? Et que di-ie punir, quand ie deuſſes dire guarir? Car, qu'eſt-ce tout celà, ſinon ce que iournellement nous voyons faire aux medecins, qui à ceux qui ſont nez de peres graueleux, goutteux, hydropiques defendent les meſmes choſes qu'à leurs peres: encor que iamais n'en ayẽt eſté aſſaillis? Et que ſont ce les vices ſinon maladies de

 l'ame?

l'ame?Et qu'y a-il de si estrange que tu ne faces toy-mesmes,quand tu priues de la succession les enfans de ceux qui ont attété cõtre le Prince? Et si le Prince le fait pour se garder,combien est-il plus loüable de le faire pour les garder? Cependant, en cecy la misericorde de Dieu reluit;que si du plus meschant pere du monde le fils suit la pieté & la vertu; & cõme à vne succession renõce au vice & à la meschanceté du pere,il ne l'absout pas seulement des debtes de la successiõ,c'est à dire de la pene,qui est vn apânage inseparable du vice; mais l'adopte mesmes au nombre des siens pour le faire participant à son heritage. Or qu'auons nous donq à nous plaindre,ny de la prosperité des meschans, ny de l'aduersité de ceux que nous estimons gens de bien; si tout celà tend non à la gloire de Dieu seulement, & au bien de la republique,mais au salut mesmes de ceux que nous plaignons? Que si nous venons encor à considerer de cõbien de gens nous plaignõs les maux, qui couuent vne apostume de mal en leur seing; de combien nous enuions les biens, qui ont le cœur plus net que ceux-là, & qui iettent tout leur venin en dehors:Combien il y en a qui ont les ongles entiers,& n'esgratignent qu'à demy;combien qui deschireroyent tout, si on ne les leur auoit rongnez biẽ court;qui, di-ie, par ne pouuoir,ou n'auoir l'esprit de mal faire, semblent auiourd'huy gens de biẽ;& mille telles circõstances, qui en chaque faict particulier se pourroyent remarquer; certes, ceux qui si legerement chargent la Prouidence, changeroyent d'auis,& où elle leur semble plus accusable,

là l'ad-

là l'admireroyent-ils & celebreroyent d'auantage. Mais voicy encor le plus grand poinct: Que Dieu puniſſe le mal tant qu'on voudra, ſi ne peut-on nier qu'il le laiſſe au mõde, puiſque nous ſommes d'accord que le vice eſt mal. Et ſ'il eſt tout bon, cõment ne le hait-il? Et ſi tout puiſſant, comment le ſouffre il; & ſ'il ordonne tout, comment permet-il celà au monde? Or ceſte queſtion ſe pourra mieux eſclarcir, quand nous aurons prouué comment eſt venu le mal au monde; à ſçauoir par la cheute de l'homme; & lors aurons nous à admirer la Prouidence de Dieu, qui nous ayant punis par noſtre propre mal, l'a ſceu conuertir & à ſa gloire & au ſalut du genre humain. Pour le dire, en attendant, en vn mot: il eſtoit beſoing & ne pouuoit eſtre autremẽt; qu'entre le createur & la creature il y euſt quelque difference; affin meſmes que la creature ſe recognuſt creature, & en rendiſt l'honneur à celuy qui l'a faite de rien. Or le createur eſt vn Bien infiny & immuable. La bõté donq en chaque creature ne pouuoit eſtre que finie & muable; ſauf autant qu'elle voudroit dependre de luy ſeul. Dieu donq crée l'homme bõ, mais qui pouuoit empirer; libre, mais qui pouuoit mal choiſir; droit, mais qui pouuoit fouruoyer: & ceſt hõme ſe deſtournant de la ſource du Bien, vient à decheoir de ſa bonté; & ſuyuant ſa propre volonté au lieu de celle de Dieu, perd ſa liberté, & deuiẽt eſclaue du mal. Tous ceux qui ſont nez de ceſte vicieuſe ſemence là, tiennent le vice de ce premier là, & ne ſ'en peuuent prendre qu'à luy. Que ſi on demande pourquoy Dieu creoit l'homme libre,

Comment Dieu ſouffre le mal au Monde.

me libre,& non autremét;veu que la liberté l'a rendu esclaue; on demande pourquoy il a creé le feu leger & subtil, c'est à dire feu; pourquoy l'eau humide & froide,c'est à dire eau; pourquoy le monde plein de tant de varietez, c'est à dire monde; pourquoy, bref, chaque espece de telle ou telle nature: car auoir vn mouuement libre & capable de raison,c'est estre homme; & si nous ne l'eussiõs eu tel, nous nous fussions plaints; & l'auoir libre, & qui ne peut estre que raisonnable, c'eust esté la raison mesmes,c'est à dire Dieu. Or Dieu ne vouloit pas créer vn Dieu,mais vn homme pour le seruir;comme voulant créer des animaux pour le seruice de l'homme, il ne les a pas creez hommes, mais animaux. Mais en quoy veux-tu plus admirer la Prouidence de l'Eternel, que si non seulemét il ordõne & dispose ce qu'il a fait, mais ce qu'il n'a pas fait mesmes? si, di-ie, il tire du mal le bien, voire contrainct le mal tout contraire qu'il est de seruir au bien? Si vn Capitaine sçait tellement ordõner tout ce qu'il a en son armée, qu'il n'y ait rië qui ne serue à la victoire, tu le louës; & aussi est ce vn des plus rares actes du mestier. S'il peut outre cela gaigner partie de l'armée de son ennemy, & la faire renger de son costé;tu ne peux assez admirer son intelligëce. Que diroy'tu donq de celuy qui feroit que sans qu'ils le sceussent,ils combatissent pour luy, & que les harquebusades mesmes de l'ennemy aydassent à le desfaire? Or c'est comme Dieu par sa Prouidëce se sçait seruir & du vice & des vicieux.Cyrus,cõme il appert par les histoires,estoit vn Prince ambitieux,

tieux; & l'ambition ne peut pas estre aggreable à Dieu. Pour assouuir son ambition il leue vne grāde armée contre les Assyriens. Qui luy eust dit que c'eust esté pour deliurer Israël, & pour rebastir le temple de Dieu, comme Isaïe auoit predit; que pensez vous qu'il eust dit? Cependant la fin de ses armes & de ses armees est telle. Voilà donq vne ambition qui sans y penser estoit au seruice de Dieu. Titus l'Empereur veut reduire la Iudée à la raison: Et il estoit predit qu'à Hierusalem ne demeureroit vne pierre sur l'autre. La propre passion, sans doute, l'emportoit: mais voyez cōme Dieu l'a conduit. Cestuy mesmes qui persequutoit les Chrestiens à Rome, va vēger la mort de Christ à Hierusalem, & comme dit Iosephe, ne se recognoist pas en ce faict Empereur de l'Vniuers, mais executeur de la iustice de Dieu contre les Iuifs. Par auarice Iudas liure le sang iuste à la mort. Dieu, si tu es Chrestien, t'a rachepté par l'effusion de ce sang là: & le diable, dit l'Escriture, estant entré en luy, luy auoit mis ceste affection là au cœur. Voilà donq, non l'auarice de Iudas, mais le diable mesmes à son seruice. Outre ce que les sainctes histoires en sont pleines, on peut remarquer ordinairement tels exemples és profanes mesmes, si nous y sommes aussi soigneux qu'à obseruer l'art de Rhetorique ou de Dialectique en l'autheur. Car chacun pour la corruption crioit qu'à Rome n'y auoit plus de Republique, appellāt Dieu à garand contre l'iniustice du Senat, quand Dieu par l'iniuste conuoitise de Cesar en feit la iustice. Aussi quand Attila passa iusques au fonds

Saluianus li. 7. de la Prouidence &c.

de l'Europe, tous les prescheurs de la Chrestiété ne faisoyent que deplorer la misere & corruption de leur temps. Pensez que quand ce grand brigand là tiroit au sort en son païs de Scythie, à qui meneroit le tiers du peuple dehors, il auoit bië autre desseing que de reformer le monde. Cependant chacun le recognut comme vne verge de Dieu necessaire, & venuë bien à temps: & luy mesmes cõsiderant qu'il auoit plus vaincu de païs qu'il n'osoit esperer d'en voir, voire ceux qu'on tenoit pour la force du mõde, vint, tout Barbare qu'il estoit, à sentir qu'il n'estoit rien que le fleau par lequel Dieu chastioit le monde. Non certes que Dieu ne nous puisse bien chastier de soy-mesmes quand il veut; car son cabinet n'est point desgarni de verges pour nous punir, de pestes, de maladies, de famines &c. mais comme le maistre ne daigne pas foüetter ses esclaues, mais les fait foüetter par vn maistre-valet, ou l'vn par l'autre; & quand ses enfans mesmes l'ont offensé griefuement, ne daigne mettre la main sur eux (car ce leur seroit trop d'honneur) mais pour monstrer son iuste courroux, les chastie par vn valet d'estable. Ainsi certes, Dieu punit les meschans par eux-mesmes, qu'il pourroit consumer en vn instãt; & ses enfans mesmes par les meschans, quand ne les tenant plus comme enfans, & comme prest de les desheriter, il desdaigne de les punir luy-mesmes. Or voilà donq, comme Dieu se sert du mal & des meschans pour sa gloire, & pour le bien des siens. Et quant aux fautes esquelles il laisse aucunesfois tomber les bons, qu'y a-il de plus prouident, que de les

Le peché mesmes és bons est radressé à leur bien.

de les conuertir en instrumens & en aides de vertu? Si Dieu nous tenoit tousiours par la main, il est certain que nous ne chopperions point. Mais il n'y a doubte aussi que nous penserions en fin, que ce seroit par nostre fermeté, & non par son soustien, qui ne seroit pas seulement chopper, mais tomber du tout. Car qui nous a fait cheoir que l'orgueil: & quel orgueil, que de penser estre Dieux sans Dieu & de nous-mesmes? Or pour nous faire cognoistre nostre infirmité en laquelle il luy plaist estre fort, il nous laisse quelques fois pour vn peu aller tous seuls, & lors nous venons à chopper au premier estoc que nous rencontrons. Ce choppement nous sauue vne plus grande cheute; car il nous fait reclamer sa main pour nous soustenir. Ainsi en fait la nourrice à son enfant qui veut trop tost aller tout seul. Elle le laisse châceller, & lors il crie; mais en le laschant d'vne main, elle le tient de l'autre; & bien souuent pense-il aller tout seul, qu'elle le côduit & de l'œil & de la main. Quelques fois aussi si nous sommes trop boüillans, il nous laisse tomber au vice tout à bon esciét, & puis nous en fait sentir les cuissons & les aigreurs telles, que le vice mesmes nous sert de maistre d'eschole à le fuir. Ainsi le pere laisse brusler le doigt de son enfant à la chandelle; mais c'est affin qu'il craigne le feu; & la petite bruslure du doigt, luy garde de brusler tout le visage. Les exemples en sont en sainct Pierre, en Dauid, & autres, qui ont fait profit de leurs choppemens, & de leurs cheutes: & ie ne doubte point que plusieurs Payens mesmes n'ayent senty en eux, com-

bien proffite d'auoir esprouué le vice, à faire plus ardément aimer la vertu. Ainsi, n'enuions point les biens des meschans, ce leur sont maux: ne plaignōs point les maux des gens de bien, ce leur sont biens: n'adorons point le masque de vertu aux vicieux, c'est vn instrument de vice: & ne detestons point les cheutes des vertueux, ce sont admonitiōs à vertu. Mais bien louons Dieu, qui fait le Mal mesmes Bien malgré qu'il en ait, qui fait seruir le Vice à la Vertu, qui cōduit les actiōs plus vicieuses à sa gloire, les plus iniustes à sa iustice, les plus esgarées à son but: & tout celà toutesfois sans qu'il puisse estre blasmé de tordre rien en ce Monde, ny de supporter le mal en quelque chose que ce soit: ne plus ne moins, certes, que l'ame ou faculté motiue, qui aura rencontré vne iambe qui cloche, encor qu'elle luy ait inspiré le mouuement, ne cloche pas pour tant, ains toute clochante qu'est la iambe, la sçait mener droit là où elle veut. Que diray-ie plus? A qui veut encores douter de tout ce qui est cy dessus, ie ne veux qu'vne preuue; dōt s'il en veut prendre le loisir, ie le croiray volontiers à son serment. S'il est contempteur de Dieu, qu'il se ramentoiue, s'il peut, combien de mal il a eu à auoir ses biens, & combien de mal à faire mal; combien il s'est lassé de ses propres souhaits, combiē affligé de ses meilleurs succez; combien bruslé lors qu'il se pensoit chauffer, combien esgaré lors qu'il vouloit conduire les autres à son poinct. S'il craint Dieu, combien de mal il n'a fait, par n'auoir pas tant de faux biens; combien de vray biē il a receu du mal qu'on luy a

Sunt mala in Mundo ceu rerum antitheta, vt in eloquentia verborum.

Actiones & motus sunt Dei exorbitationes & claudicationes nostra.

luy a fait; combien il a souhaité de choses qu'il eust fuyes s'il en eust sceu l'issuë qu'il a veüe depuis; cõbien redouté & detesté d'autres toutesfois qu'il ne pouuoit mieux choisir, combien ses cheutes & ses glissemens luy ont seruy à se ferrer à glace contre le peché, combien ses esgaremens à euiter les aguets & les brigandages de ce Monde, combien ses prudences à le destourner du droict, & combiẽ ses imprudences à paruenir à son but. Et ie ne doute point que chacun obseruant soigneusement celà & en autruy & principalement en soy mesmes; n'apperçoiue que sur nos vies & actions, veille vne Prouidence perpetuelle. Ie dis, si nous ne voulons nier, que ce soit œuure de Prouidence, de conduire les prouidences des vns aillieurs qu'elles ne veulent, de radresser les improuidences des autres mieux qu'elles ne souhaitent, & de faire seruir la prudence des plus prudens, non à sa diuine prudence seulement, si ainsi se peut appeller, mais bien souuent, à l'imprudence des plus petis.

CHAP. XIII.

Que la sagesse humaine a recognu la Prouidence, & comme elle chemine entre le Destin & la Fortune.

OR, comme les Anciens ont recognu la Creation du Monde, les vns en termes expres, les autres par consequẽce, aussi ont ils aiseement apperceu la Prouidẽce, qu'ils ont iugé en dependre, comme vn Corollaire. Mesmes ceux qui ont nié apertement la Creation,

tion, ont confessé toutesfois la Prouidence, tant ils l'ont trouuée claire & manifeste ; encor que nier la Creation soit nier la Prouidence. Hermes la remarque par tout, tant en la Creation du tout & de ses parties, qu'en l'ordre & en la conseruation de toutes choses. Et si on luy demãde, Quelle Prouidence il y a eu à produire tant de choses qui semblent inutiles; sa responce est prompte, Que Dieu a tout creé pour sa gloire. Que ce luy est gloire de faire toutes choses, & à toutes d'estre faites de sa main. Et si derechef, d'où vient le mal és choses: Il respõd, Dieu les a fait bonnes, encor que proprement il n'y ait rien de purement Bon que luy. Mais le mal suit le bien, comme toute generation est suiuie de corruption. Le fer se roüille, tu ne t'en prens pas au serrurier. Le vin s'aigrit, tu n'en peux accuser le vigneron. Les choses creées se gastent, aussi peu t'en dois-tu prẽdre au Createur. Pourquoy? Par ce qu'il est seul immuable, & qu'entre le Createur & les choses creées, entre le Tout & le Rien, il faut tousiours quelque difference. Platon en ce qu'il enseigne la Creation, enseigne aussi assez la Prouidence. Car si la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu sont egales, voire mesme chose; où se sera estenduë la puissance, là aussi aura atteint la sagesse; & où la sagesse, la bonté de Dieu. Or la puissance s'est estẽduë iusques aux moindres, autrement elles n'eussent point esté. La sagesse donq y a atteint pareillement pour les conduire. & la bonté derechef, demeureroit derriere, s'elle ne les conseruoit toutes. Donq la prouidente Bonté, & la benigne Sagesse de Dieu veillent

Anciens.

Hermes en son Asclepius. Et Cyrille liure second.

veillent ſur toutes. Auſſi quand il propoſe Dieu à l'homme pour ſa fin, & qu'il prefere l'hõme à tout ce qu'il y a au monde, & au mõde meſmes; il monſtre aſſez que comme l'homme tend à Dieu, auſſi fait le monde : & il n'y tendroit pas, ſ'il n'y eſtoit dreſſé:& qui l'y dreſſera, que qui l'a premierement fait ? Bref,ces Idees particulieres de toutes choſes preſentes & auenir à nous, mais eternellement preſentes à luy, ne peuuent ſubſiſter ſans vne cognoiſſance & conduicte parfaicte de toutes choſes. Mais ſi quelque ſcrupule nous en reſte encor, oyons les Platoniques à ce propos. Certes Plotin en a fait trois ou quatre liures, & des plus grãdes choſes aux moindres enſeigne la Prouidence, deſcendant iuſques aux petites fleurs meſmes, qu'on voit eſcloſes au matin & ſechées au ſoir;cõme ſ'il euſt voulu dire,ce que nous liſons en l'Euangile, *Conſiderez moy les liz des champs, &c.* A la plainte ordinaire de la proſperité des meſchãs & aduerſité des bons, il reſpond,que l'vn eſt vne farce,l'autre vn ieu d'exercices, où il faut tenir vne eſtroicte diete pour gaigner le prix. A la queſtion du mal, Que ce n'eſt qu'vn defaut du biẽ, qui va diminuãt de degré en degré iuſques au bout : Qu'il ne procede pas de Dieu, mais de l'imperfection de la matiere qu'il appelle rien:Que tãt ſ'en faut que le mal, qui ne giſt qu'en degrez & defaulx du bien, diminuë de la Prouidence, que c'eſt en celà, qu'elle ſe monſtre d'auantage; voire, que ſans celà elle ne ſeroit du tout point. Cependant, que Dieu eſt autheur de toutes les puiſſances, & diſpenſateur de toutes.

Si bonus eſt qui patitur, in bonum definit quicquid patitur. Plotinus lib. 3. Enne. 4.

toutes les volontez, ce qui sera plus conuenable, pour euiter la lõgueur, de voir en ses liures propres. Porphyre son disciple ne s'est point departy de ceste opinion, encor qu'il ait eu pareilles perplexitez, que ceux qui disputent à l'encontre. *Veu*, dit il, *que Dieu par son intelligence preside à toutes choses, & les ordõne par vne incomparable proprieté de vertu, & qu'au contraire l'humaine intelligence qui est petite, ignore plusieurs causes, quelque sage & curieuse de la verité qu'elle semble estre: certes alors la pourrons nous dire sage si elle n'est curieuse de choses douteuses & difficiles esquelles y a danger de blasphemer. Ains plustost, elle dira que les choses sont tresbien faictes comme elles sont. Car que peut taxer ou reprendre nostre petite intelligence és actions de celle grãde là, pour les en estimer licites ou illicites, veu que nous ne les comprenons pas?* Et ailleurs; *Et*, dit il, *si nous permettons à vn Roy de dispenser ses affaires à sa volonté, denierons nous à Dieu de disposer les choses d'y cy bas qu'il a faictes?* Et contre ceux qui veulent calumnier le gouuernement du Monde qu'ils n'entẽdent pas, voicy ses propres mots. *Certes*, dit il, *il n'y a propos où il y ait plus d'iniustice, que d'oser enseigner à Dieu la iustice, ny plus sainct que ce qui est selon la verité; & penser autrement, c'est maladie d'entẽdement & crime. Car Dieu ne dresse pas seulemẽt toutes choses pour l'vtilité & plaine harmonie de l'vniuers de temps en tẽps: mais il est mesmes Curateur, Conseruateur & Medecin de chacune en particulier. Ie vous prie, n'a il pas monstré aux Medecins qui ont autant de prouidence qu'il leur a donné de science, les choses qui doiuent auenir à tout vn corps humain? qu'il y a des mẽbres qu'il faut coupper, d'autres brusler, & d'autres*

Porphyr. ad Nemertium.

Cyrill. liu. 2. & 5. contre Iulian.

tres pourrir pour le ſalut de tout le corps? Et quand les nourrices & les meres, voyent le Chirurgien faire celà, bien qu'elles ſçachent que c'eſt pour le bien du corps, pleurent-elles pas & crient eſtrangement? Et que fait lors le pere qui eſt plus ſage? ſinon qu'il reconforte le patient, & luy tient le Cataplaſme tout preſt pour appliquer ſur la playe? Or Dieu pareillement pour la cure de l'vniuers a ordonné qu'il faut mourir (c'eſt dequoy ſe plaignoit Epicure) qu'il faut que l'vn ſe ſepare de l'autre, comme vn doigt de tout le pied pour le bien de l'vniuers. Que ſi nous pouuions entrer au conſeil de Dieu, nous ſçaurions ſans doute, pourquoy, & pour quel bien, il a empeſché dés le commencemẽt que quelques choſes fuſſent: & d'autres a preueu qu'elles ſeroyent dommageables, & à aucunes a donné la mort en recompenſe de pieté. C'eſt en ſomme, Que rien ne ſe fait que par la Prouidence de Dieu, encor que pluſieurs choſes ſemblent repugner à ſa Sageſſe & Bonté, comme coupper la iambe ou ventouzer vne partie, à la ſanté du corps, & au but du medecin. Aux aduerſitez des bons voicy auſſi, ce que reſpõd Synefius Platonique. *Les aduerſitez meſmes que nous penſons endurer ſans l'auoir merité, nous aident pour arracher de terre noſtre affection qui y eſt trop encline, & par ces meſmes inconueniens qui ſont douter les fols de la Prouidence, les Sages y ſont confermez d'autant plus. Car qui ſeroit l'ame qui voudroit partir d'icy, ſi elle n'y trouuoit rien de contraire? Et pourtant faut-il eſtimer que les gouuerneurs des Prouinces baſſes (c'eſt à dire les Diables) ayent inuenté ces proſperitez que le vulgaire eſtime pour enchâter & endormir icy les autres.* Et Hierocles, apres vne longue diſpute, conclut, Que ſi nous tombons en mal,

Synefius Platonicus.

en mal, & n'en pouuons souspeçonner la cause; nous deuons considerer que nous sommes ignorans en toutes choses, mais qu'il n'en faut iamais venir là, de dire que Dieu n'ait point soing de nous, ou qu'il soit autheur de mal: qui seroyēt, dit il, blasphemes trop enormes. Aristote en ses Ethiques grandes & petites, n'en parle point autrement, encor qu'en sa Metaphysique il soit plus perplex. Quoy qu'il en soit, au liure du Mōde il luy donne le soing de toutes les grandes choses: & pensez si c'est à l'homme de borner la sagesse, qui a limité la nature de toutes choses, & d'estimer ce que Dieu repute grand ou petit, deuāt qui rien ne peut estre ne petit ne grand. Mais quand il dit, Que le Monde depend de Dieu comme de sa fin, ses meilleurs disciples en tirent la Prouidence par vne consequence infallible. Car puis qu'il depend de luy & tend à luy, le commencement de ceste conduicte ne peut proceder que de celuy auquel il tend. Et puis, cōme il dit aillieurs, Que toutes natures tendent à vne fin particuliere à chacune, mais qui se rencontrent en vne fin vniuerselle, & qu'elles n'ont pas toutes intelligence ny pour se la prescrire, ny pour s'y contenir; S'ensuit qu'il y a vne Prouidence, qui l'a pour chacune & pour toutes, & icelle reside en Dieu, duquel elles dependent toutes, comme ses plus doctes interpretes sont contraints de confesser. Bref, l'Apophthegme, qu'on luy attribue, Qu'à qui demande preuue de la Prouidence, il faut respondre à coups de foüet; nous fait assez de foy de son opinion. De celle de Theophraste nous ne

Aristote en ses Ethiques à Nicomachus & à Eudemus.

pouuons

pouuons douter. Car, qui confesse la Creation de chaque chose, ne peut mettre en doubte la Prouidence; veu que la puissance & la bonté en l'vne & en l'autre sont egales: mais voicy les mots expres d'Alexandre en son liure de la Prouidéce. *Que Dieu*, dit il, *ne vueille point auoir soing de ces choses basses, celà est trop esloigné de sa nature: car c'est le propre d'vn enuieux. Qu'il ne puisse aussi, seroit trop indigne de luy: car il peut plus encores qu'il n'a fait. Ne disons donq de luy, ne l'vn ne l'autre: mais bien concluons, Qu'il veut & peut auoir soing de tout ce qui se fait icy bas.* Et en vn autre lieu il en tire mesmes ceste conclusion, Que tout nostre bien gist à seruir Dieu, & que sa crainte est vn don de luy, qui daigne estendre sa Prouidence sur nous. De l'opinion de Plutarque & de Seneque font foy leurs liures expres; de Plutarque le traité De la tardiue punitiõ des malefices; de Seneque ses liures des Benefices, & vn traité expres de la Prouidence, comme aussi de ce sage Philosophe Epictete, sur lequel a escrit Simplicius: car ils essayét tous là, apres plusieurs prefaces de la grandeur de Dieu, & de l'imbecillité humaine, de rendre raison de tout ce qui offensoit les infirmes en ceste question, iusques aux accidens & aux tonnerres mesmes. Et ie prie les lecteurs de prendre la peine de les lire tout entiers, pour y voir combien ce qu'en enseignent les Chrestiens est conforme auec la sagesse des plus estimez entre les Payens: à quoy ils pourront encor adiouster cest Oracle d'Apollo mesmes recité par Porphyre:

Alexandre au liure De la Prouidéce

Seneq. ch. 4. 5. 6. 28. 31. du 2. liu. des Benef.

Porphyre Des recueils de Philosophie.

Nul n'est caché à Dieu, nul par fine sagesse,

Nul par propos subtils, n'enchantera ses yeux,
Tout est remply de luy, Dieu se trouue en tous lieux;
Tout ce qui vit çà bas, c'est de par sa hautesse.

Oppianus θεοὶ τηλόθεν ἐγγὺς ἔωσιν.

Et quãt aux peuples de toute la terre, pour lesquels pourroyent respondre les Poëtes, qui sont pleins de tels passages par tout Orphee, Hesiode, Homere, Aratus, Sophocles, Phocylides. &c. certes ce que nous voyõs que tous peuples ont quelque religiõ, est vn tesmoignage visible que la Prouidence de Dieu est creüe & receüe vnanimemẽt de tous. Car pour neant sert on Dieu s'il ne le voit, pour neant le prie-ton, s'il ne pouruecoit, pour neãt se plaint-on s'il ne iuge, pour neãt bref, s'adresse t'on à luy par mer & par terre, au cõseil & où le cas semble plus dominer, pour conseruer les biens & pour preseruer des maux, si ce n'est auec vne certaine persuasion qu'il nous oit, & que du Ciel il regit la terre & la mer, & tout ce qu'elles contiennẽt, voire le sort mesmes de la guerre, cõme dit Cesar, où la fortune semble principalement dominer. Mais auant que pronõcer nostre arrest, nous auons encor deux Aduocats, l'Aduocat de la Fortune, & l'Aduocat du Destin à ouïr. Car, dit l'vn, Si toutes choses marchẽt sous la conduite d'vne Prouidence; que deuiẽt la Fortune que nous remarquons en tant de choses: ou, dit l'autre, Que deuiẽt la liberté des hõmes, & faut-il dõq pas confesser vn Destin qui contraint vn chacun à faire ce qu'il fait? Or si on parle de la Fortune telle que la peignent les Poëtes, aueugle, qui a les pieds sur vne boule & qui tourne à tous vents, elle sera aussi aisee à effacer qu'à peindre. Car qui ne voit, qu'il y a & en

Contre la Fortune.

l'vniuers

l'vniuers & en toutes ses parties vn ordre, & commét le pourroit vn aueugle conduire? Et qui n'apperçoit que c'est aux choses stables à remuer les autres, & non aux mobiles? Et cõment peut rien regir celle qui est emportee, tenir le gouuernail celle qui va à vau l'eau? S'ensuyura donq, puisqu'en toutes choses y a vn certain ordre, que la fortune ne trouuera dominatiõ ny lieu en aucune, & partant qu'elle ne subsistera point. Que s'ils appellent Fortune, comme Proclus, vne puissance diuine qui rassemble des causes biẽ esloingnées l'vne de l'autre à vne mesme fin; certes en ce cas nous sommes encor plus amis de la fortune qu'eux: car nous ne l'admettons pas en certaines choses errantes & vagabondes seulement, mais aux plus certaines & en toutes: car ce n'est que Dieu desguisé sous vn autre nom. Que sera ce dõq, à parler propremét, que nous appellerons Fortune? Sera ce vne substance? Ains elle ne subsiste, dient ils, qu'au desordre d'autruy. Ou vn accident? Ains comment feroit vn accident tant d'accidents diuers? Et que sera ce donq, si c'est quelque chose? Certes c'est vn mot qui signifie relation & qui ne se dit qu'au regard des choses, ou personnes dont est question, & ne subsiste qu'en nostre ignorance propre. Ce qui est fortune à l'enfant, n'est point fortune au pere; ce qui l'est au valet ne l'est point au maistre, ce qui l'est au fol ne l'est point au sage, ce qui l'est aux sages ne l'est point à Dieu. A mesure que nous sommes ignorans croist la fortune, à mesure que nous sçauõs elle diminuë. Ostez l'ignorãce des personnes, la fortune est ban-

Proclus sur le Timée.

Iuuenalis: Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos Te facimus fortuna Deã cæloque locamus.

Cicero: Error & cæcitas, & ignoratio rerum atque causarum Naturæ ac Fortunæ nomina induxit.

nie de toutes choſes. Le pere laiſſera tomber quelque choſe tout à propos en ſon iardin, pour veoir ſi l'enfant le luy rapportera; pour ſonder ſ'il n'eſt point larron. L'enfant penſe que ce ſoit vne auanture:le pere en ſoubzrit, qui ſçait auec quel conſeil il l'a fait. Ce qui eſtoit fortune à l'enfant, eſt conſeil à ſon pere. Le Maiſtre depeſche, au deſceu l'vn de l'autre, diuers ſeruiteurs en vn meſme lieu; affin que de pluſieurs, quelqu'vn pour le moins en eſchappe. Ils viennent à ſ'y rẽcontrer tous enſemble. De prime face, ce qui eſt proietté par bõ ordre, leur ſemble rencontré par auanture. Vn homme aduiſé pour ſurprendre la porte d'vne place fera rompre, comme par auanture, vn chariot ſur vn pont leuiz, pendãt que ſes trouppes ſ'auancent. Les gardes en voudront battre le chartier: pluſieurs l'excuſeront ſur vne auanture. Ainſi à vne ville mal-auiſée ſera auanture ce qui eſt Stratageme à celuy qui l'a fait. Vn Sage pour affiner l'autre, vn Capitaine pour tromper ſon ennemy, chiffrera vne lettre groſſierement tout à propos, l'addreſſera par le chemin, où il ſe doutera qu'elle ſera priſe. Celuy qui la ſurprẽd ſe reſiouit d'vne telle auãture: il penſe lire au cœur de ſon ennemy, & ſur choſes controuuées baſtit à bon eſcient ſes deſſeings. Ce qui eſt vn rare conſeil à l'vn, eſt vne treſrare auanture à l'autre. Or ſi entre les hommes qui ſont tous d'vne eſpece, & meſmes à peu prez ont meſme portion de raiſon; il y a telle difference d'aage à aage, de qualité à qualité, de ſageſſe à ſageſſe, que ce qui eſt auãture à l'vn eſt prouidence à l'autre: trouuerons nous eſtrange que ce

qui

qui nous ſemble auanture, à nous qui ne ſommes qu'aueuglement & ignorance, ſoit vne ſinguliere Prouidence en Dieu? que celuy qui eſt la cauſe vnique de toutes les cauſes, les ſçache raſſembler quelques loingtaines qu'elles ſoyent pour vn certain effect? Et ſ'il te fait rencõtrer vn threſor en cauant vn puis, ou eſchapper la ruine d'vn plancher en t'allant pourmener; voudras-tu deſrobber ce bienfaict là, à la bonté de Dieu, qui t'a adreſſé en vn tel lieu, ou deſtourné d'vn tel; de Dieu, di-ie, qui t'a premierement fait, pour en ſçauoir gré à vne auanture, qui ne te cognoiſt point? Et pourquoy luy ſera il plus difficile d'appliquer deux cauſes loingtaines l'vne à l'autre, que de les auoir faictes ſi loingtaines? Qu'à toy meſmes d'appliquer le feu au bois, & l'eau au feu, & ta viande à l'eau, qui ſont cauſes ſi eſloingnées que tu conioincts toutesfois à vn certain effect de te nourrir? Et qu'y a il plus loingtain en ton eſprit, qu'vne charette, vn pont-leuis, vne armée, que tu as ſceu dextrement raſſembler pour ſurprendre vne ville? Où donq tu loges principalement la fortune, là ſe monſtre plus euidemmẽt ce qui eſt de plus rare & de plus admirable en la Prouidẽce. Mais voicy l'autre Aduocat qui veut faire proffit de tout ce que nous auons produict cõtre la fortune, pour nous ramener à ſon Deſtin, & à vne Neceſſité de toutes choſes & actiõs: voyõs donq quel chemin nous pouuõs tenir entre le Deſtin & la Fortune, qui nous retire du cas ſans tomber en la neceſſité, & ſi iceluy eſt la Prouidence. Ils diẽt, Si toutes choſes ſont cõduictes de Dieu à vne

Contre le Deſtin.

certaine fin, mesmes celles qui semblent fortuites, elles ne s'en peuuent destourner. Cela leur accordons nous volontiers. Et si elles ne s'en peuuent destourner, les actions des choses ne sont plus libres, mais necessaires. La conclusion en est clairement fausse, par ce que les choses qui ont libre volonté pour s'efforcer au contraire de la volonté de Dieu, n'ont pas egale puissance pour empescher sa volõté qui les conduict. Mais declarons cecy plus au long; affin que chacun le puisse entendre. Nous voyons au Ciel plusieurs estoilles fixes, & plusieurs aussi, comme les planetes qui ont chacune vn mouuement particulier, qui fait ses tours & son cours à part soy. Le Ciel par son mouuement vniuersel emporte toutes ces estoilles là, tant mobiles qu'immobiles, sans en rien corrompre, ny interrompre leurs mouuemens particuliers; & par iceux se font mille diuerses configuratiõs que nous laissons aux Astrologues à expliquer. Le Soleil fait le iour & l'an, la Lune, les mois & les quartiers. Les Pleiades & les Yades les saisons; la Canicule les ardeurs de l'Esté, &c. Posons que le Ciel s'arreste; ces mouuemẽs particuliers ne cessent point. Posons qu'il chemine, & qu'ils s'arrestent; ces configurations ne se verront point: Mais laissons la chose comme elle est. Que le Ciel emporte toutes les estoilles par son mouuement, & que chacune ne laisse point d'auoir & d'exercer sa nature particuliere, les vnes mobile, les autres immobile, & selon icelle s'efforcer, par maniere de dire, au rebours de l'Vniuers; alors cõtemplerons nous la merueille du Ciel, qui par vn mouue-

mouuement vniforme qui laisse à chaque estoille son propre mouuement, represente chaque iour diuerses formes au Ciel, qui causent les mutations en l'air, que son mouuement seul, s'il arrestoit les autres ne feroit point, & ausquelles aussi les autres ne paruiẽdroyent point par leurs cours & mouuemens, s'ils n'estoyent emportez par le sien. Voyons maintenant comme cest exemple conuient à nostre matiere: Dieu par sa volõté & puissance a creé toutes les puissances & disposé toutes les volontez. Que sa puissance rége toutes les puissances, on l'accorde. Car qui est celuy qui ait fait vne monstre & ne la puisse mener? Mais, Que sa volonté dirige à sa fin toutes les volontez, sans les forcer en leur nature, qui doibt estre libre, là est le doubte: & ià n'aduienne que celuy qui a fait la nature pour son seruice, ne s'en puisse seruir sans la gaster. Dieu donq, disons nous, conduit toutes choses à sa volonté, les mobiles par leurs mouuemens, & les immobiles par leur stabilité, les sensibles par leurs appetits, & les raisonnables par leur volonté, les naturelles par leur seruitude, & les volontaires par leur liberté: & plus libres elles sont, & plus grande est sa gloire; comme plus glorieux il est, de ployer doucement à son seruice, que de trainer par la chaine vne liberté. Si toutes les volontez des hommes estoyent emportées par la volonté de Dieu sans qu'elles eussent leurs mouuemens particuliers, la puissance de Dieu n'y reluiroit pas, comme maintenãt, en ce que chacune volonté s'efforce particulierement cõtre icelle; & cependant en suiuant ses appetits particuliers,

se trouue sans y penser conduite là où il luy plaist. Aussi n'y verrions nous pas ces configurations diuerses, qui produisenr tãt de diuers effects, guerres, paix, ruines, prosperitez &c. qui tous seruent à la Prouidence de l'Eternel: Ains par tout nous verriõs vne volonré vniforme, qui tiendroit toutes volontez à la chéne, & les feroit ramer où elle voudroit; & plus estroitement elles seroyenr serrees, & moins estimerions nous de sa puissance comme s'elle craignoit de les deslier. Si aussi nous imaginions toutes ces volontez, suyure leurs mouuemẽs sans estre regies par vne superieure, qui leur tiẽt la bride, lors qu'ils pensent eschapper; nous verrions diuers buts és choses, au lieu qu'elles tendent à vn, & la liberté deuiendroit licence, & la licence confusion & ruine, au lieu qu'en ce monde l'ordre est necessaire, & à l'ordre de se rapporter tous à vn. Dieu donq pour monstrer sa puissance en nos libertez, nous a laissé nos volontez; & pour en oster la licence, les a tellement ordonnées par sa sagesse, qu'il n'en fait pas moins sa volonté que si nous n'en auions poinr. Efforçons nous tanr que nous voulons contr' icelle, nostre desobeissance mesmes luy obeit: allons en Orient quãd il va en Occident; rousiours son mouuement nous conduit. Mais, encor qu'il conduise & emporte l'vne volonté comme l'autre, bien heureuse est celle qui tasche de suyure, & bien malheureuse qui se fait trainer. Ainsi en vne meute de chiẽs chacun court selon son appetit, & tous cependant pour l'appetit du veneur: & en vne armee, l'vn cõbat pour honneur, & l'autre par ialousie, & l'autre

pour

pour le gaing, & tous pour la victoire du Prince qui les a mis aux champs. Ostez aux chiés leur naturel appetit, aux soldats leurs particulieres volontez; la chasse est rõpuë, & l'armee ne peut plus subsister. Mais, dit on, Dieu voit eternellement toutes choses, tout le cours du monde, di-ie, tout d'vne veüe, & les choses ne peuuent auenir, que comme il les voit. Il semble donq qu'il n'y a rien de contingent, rien au choix de nostre volonté, rien qui ne soit necessaire. Ains, Dieu qui voit d'vne veüe, tout le cours des choses, les voit aussi operantes chacune selon sa faculté; il voit le mouuement du Ciel, & les particuliers mouuemens du Soleil & de la Lune produire les Eclipses necessairemét; il voit les plantes pulluler & croistre naturellement, il voit les hõmes deliberer, de paix, de guerres, d'alliances &c. volontairement. Il a determiné les causes secõdes, troisiesmes, quatriesmes, & les a enchainees l'vne auec l'autre pour faire ce qu'il veut: mais ce qui nous abuse en cecy, c'est que nous ne considerõs pas que nos volontez sont entre ces causes, lesquelles besoignent selon leur liberté telle quelle, és actions de ce Monde, comme les autres causes, selon leur mouuement, inclination, faculté, ou nature. Ainsi l'homme mesmes qui aura practiqué vne famille, iugera des trois parts qu'elle choisira l'aisné, & qu'elle le second fils, encor qu'il en soit bien loing, par ce qu'il cognoist son naturel & ses inclinations, & toutesfois il ne l'encline pas à faire plustost l'vn que l'autre; & si vn Prince fera paix, ou guerre, par ce qu'il cognoist en luy vn esprit inquiete ou reposé. Sauf

Si in fatis est te è morbo resurgere, frustra accersis Medicũ. Resp. quidã, si tibi fatale est filios procreare frustra cõgrederis cum vxore.

ſe. Sauf que Dieu qui eſt plus proche & plus intime à toutes choſes que les choſes à elles meſmes, les cognoiſt treſparfaictement, au lieu que nous n'en auons rien que des coniectures, & icelles encores bien foibles. Bref, deuant Dieu ſont neceſſaires les choſes, qui és choſes ſont contingentes, par ce qu'eternellement il voit preſent à ſoy, ce qui eſt futur aux choſes, & ne voit pas le futur és cauſes, comme les ſages, mais en ſoy qui eſt la cauſe des cauſes; & ne prononce pas que tu feras, ou ne feras point, mais te voit eternellement faiſant ce que tu as à faire, naturellement, ce que naturellement tu fais, volontairement ce que volontairement; ta volonté n'eſtant cependant moins ſubiecte à la ſienne, que ta nature à la puiſſance qui l'a faicte, ny ta liberté, telle que depuis ta cheute elle te reſte, plus forcée à deliberer, que ta nature à croiſtre, ou à decliner. Or quand ie dis, liberté, ie n'entens point icy parler de la queſtion, S'il eſt en nous de choiſir la voye de ſalut ou non. Car comme c'eſt choſe plus haute que toute la nature humaine, & qui n'eſt pas proportionnée à nos foibles entendemens; auſſi faut il neceſſairement que de plus haut nous ſoyōs tirez; & puis il eſt queſtion alors de renoncer à ſoy meſmes, & à ſes propres deſirs, & non de les ſuiure. Auſſi ne veux-ie pas oſter les mouuemens extraordinaires, que Dieu fait en nous quand quelques fois il ſ'en ſert outre l'inclination de noſtre nature, creant en nous par vne ſecrete vertu ce qui de ſoy n'y eſtoit pas. Mais ie parle proprement des actions d'icy bas proportionnées à nos ſens & au diſcours de no-

de noſtre raiſon, eſquelles noſtre liberté toute eſbrãchée qu'elle eſt ſe peut exercer; encor que pour monter plus haut elle ſoit toute manque & eſtropiée. Ainſi donq pouuons nous cheminer entre la fortune d'Epicure, & le deſtin de Chryſippe par la Prouidence, entre le cas & la neceſſité par la volonté de Dieu, entre la licence & la ſeruitude des choſes, quand nous leur laiſſons leurs mouuemens libres, paruenãs toutesfois, quelque tour qu'ils penſent prendre, à la fin qu'il plaiſt à Dieu leur ordonner. Et quant au deſtin des Aſtrologues, qui aſſubiectit toutes choſes aux reuolutions du Ciel, & rẽd toutes actiõs auſſi neceſſaires, comme ſes mouuemens; nous les lairrons plaider contre ce grand perſonnage le Conte de la Mirande; & les prierons pour le moins de conſiderer, ſi l'eſtude & la péne que tant de grãds perſonnages ont employée contre ce Deſtin là, ſe peut aucunement attribuer au Deſtin.

Concluons donq pour tout ce diſcours, que Dieu eſt vn Souuerain Eſtre & vn Souuerain Entendement: que l'Eſtre & l'Entendre en luy n'eſt qu'vn. Et pourtant, Que comme en la Creation la puiſſance, & vertu de ſon eſtre a atteint iuſques aux moindres choſes, autrement ne fuſſent-elles pas: qu'auſſi la Prouidence & conduite de ſon entendement ſouuerain paruient à toutes, autrement ne pourroyent-elles durer: que le meſlinge que nous voyons és choſes d'icy bas, ne nous trouble point. Car plus il eſt grand, & plus grande ſ'y monſtre la Prouidence; cõme en vne maladie bien impliquee, l'art

l'art du medecin. Et qui est-ce qui puisse borner l'œil de l'Eternel? ny les heurs des meschans, car ce sont Masques; ny les aduersitez des bons, car ce sont exercices; ny leur innocéte mort, car c'est pour confire leur vertu pour la posterité. Que le peché mesmes qui est le vray mal, ne nous face scrupule, car Dieu a creé la nature bonne, mais le mal s'y est engendré. Il a creé la liberté, & elle est deuenuë licéce. Mais loüons Dieu, qui nous a donné les puissances; condemnons nous qui en auons abusé; admirons le, qui par nostre propre licence nous chastie, par nos iniquitez exerce sa iustice, & par nos passions desordonnees, accomplit l'ordre de sa iuste volonté. Si nous voyons chose, dont nous n'apperceuions la cause, recognoissons nostre ignorãce, ne nommons point la fortune. Les causes les plus esloingnees luy sont proches pour parfaire ce qu'il luy plaist. Si nous faisons chose desraisonnable, n'alleguõs point necessité. Il sçait se seruir des choses sans les corrompre, des mobiles selõ leurs mouuemens, des volontaires selon leurs passions, des intelligentes selon leurs discours. En pensant faire la nostre, il nous fait faire sa volonté. Nous sommes libres à suyure nostre nature, & nostre nature c'est mal par nostre peché. Pauure priuilege donq qui nous met soubs telle captiuité! De par nous aussi ne pouuons nous fuir nostre nature, car nous sommes serfs d'elle, & elle de peché; & faut plus fort que nous mesmes pour nous en destacher. Or priõs donq Dieu qu'il asseruisse nos libertez soubs sa volonté, qu'il affranchisse nostre ame de ceste damna-
ble

ble & dure liberté, & nous doint par sa grace, non, comme aux meschās, en ne l'a voulant point, faire sa volōté; mais comme à ses enfans la vouloir pour le moins en ne la faisant point. Amen.

CHAP. XIIII.

Que l'ame de l'homme est immortelle.

IVSQVES icy auons nous traicté du Monde intelligible, & du Monde sensible, comme dict les Platoniques, c'est à dire de Dieu & de ce Monde. S'ensuit maintenant que nous examinions le petit Monde, qu'ils appellēt, c'est à dire, l'homme. De Dieu nous auons recognu qu'il est esprit; du Mōde, nous touchons que c'est vn corps. En l'homme nous auons vn abbregé de l'vn & de l'autre, de Dieu en son esprit, du Monde en la composition de son corps, comme si le Createur pour le chef de ses œuures, auoit voulu reduire au petit pied, & son infinité, & la grādeur de l'vniuers ensēble. Au corps humain nous voyons vne mixtion admirable des quatre Elemens, des venes comme riuieres espanduës iusques aux bouts de ses membres, autant d'organes de sens, comme au Monde il y a de natures sensibles, tāt de nerfs, d'arteres, de liaisons, vne teste puis apres, par vn special priuilege dressée vers le Ciel, & des mains aptes à toutes sortes de seruices. Qui ne cōsiderera rien que cest instrument là, sans vie, sans sens, & sans mouuement, ne se pourra persuader, qu'il ne soit fait pour de tresgrandes choses; & s'escriera

L'homme corps & ame.

criera sans doubte, comme Hermes, ou comme ce Sarrazin Abdala, Que l'homme est vn miracle, qui surpasse de bien loing, non seulement ces bas Elemens, mais le Ciel mesmes & tout son ornement. Mais si peu apres il pouuoit veoir comme hors de soy mesmes, ce corps prendre vie, & tous ses mouuemens ioüer auec vne telle habilité, ses mains remuer si proprement, & en tant de sortes, ses sens estendre si loing leur vertu sans se bouger; pensez vous pas qu'il fust rauy estrangemẽt, & qu'il n'admirast ceste vie, ce mouuement, ce sentiment plus que le corps; d'autant qu'il auroit parauant admiré ce corps, ainsi bien proportiõné, au regard de quelque masse de pierre? Car quelle proportion y a il entre le Luth & le ioüeur? entre vn instrumẽt müet & celuy qui luy donne la voix? Que sera ce donq, si puis apres il peut voir ce corps animé sans partir d'vn lieu paruenir en vn moment d'vn bout de la terre à l'autre: descendre au centre du Monde, & monter au dessus de sa circonference: se trouuer en vn instant en mille lieux, embrasser l'vniuers sans y toucher, ramper sur la terre & la contenir, regarder le Ciel d'embas, & estre au dessus des Cieux des Cieux tout ensemble? Sera il pas contraint de dire, qu'en ce petit corps habite plus que ce corps, plus que la terre & plus que l'vniuers ensemble? Or disons donq auec Platon, Que l'homme est double, exterieur & interieur. L'exterieur c'est ce que nous voyons en dehors, qui ne perd point sa figure quãd il est mort, non plus que le luth quand le sonneur cesse; encor que la vie, le mouuement, le sentiment & le

& le discours en soit hors. L'interieur c'est l'ame,& proprement l'homme qui se sert du corps comme d'vn instrument, encor que par la puissance diuine elle y soit vnie;qui ne bouge quand le corps court, qui voyage quand le corps ne bouge,qui voit quād les yeux sont clos, qui ne voit pas bien souuent encor qu'ils soyent ouuers,qui trauaille pendant qu'il repose,qui repose pendant qu'il trauaille, c'est à dire,qui de soy peut exercer ses actions propres, sans l'aide de l'exterieur; cōme ainsi soit que l'exterieur, sans l'aide de l'interieur,le corps sans la presence de l'ame ne puisse sentir,mouuoir,viure,ie diray plus, ny mesmes consister. En l'homme exterieur nous auons vn modelle de l'vniuers: & qui les voudra anatomiser, y trouuera vne conueñance merueilleuse. Mais nostre but en ce liure n'est point de traiter ce qui appartient simplement au corps. En l'interieur nous auons vn abbregé de tout ce qu'il y a de vie, de sentiment, de mouuement en toutes les creatures; mais qui plus est, vne image,ou plustost ombre, (car par nostre peché elle s'est effacée) de la nature diuine. C'est ce que nous auons à examiner en ce chapitre. Es plantes nous apperceuōs, outre le corps que nous voyons,vne vertu interieure que nous ne voyons point, par laquelle elles viuent,croissent,florissent, fructifient. Nous l'appellons ame vegetatiue,qui les fait differer des pierres & des metaux qui n'en ont point.Es animaux nous remarquons ceste vertu mesmes qui opere, pendāt qu'ils dorment, & qu'ils sont par maniere de dire comme plantes; mais nous y voyons de plus vne vertu,

Trois facultez de l'ame.

vertu, qui voit, oit, flaire, gouste & touche, & en aucunes qui thesaurize aucunement le rapport des sens, telle que les plantes n'ont pas. Nous l'appellons ame sensitiue, par ce que les effets se cognoissent & s'exercent par les sens. En l'homme nous auons la vegetatiue, & la sensitiue, celle là qui paroist en sa nourriture & croissance, celle cy en la subtilité de ses sens & imaginations, en quoy il est & plante & animal tout ensemble. Mais nous y voyons de plus vn esprit qui discourt & qui cõtemple, qui fait proffit de ce que rapportent les sens, qui par ce qu'il voit, conçoit ce qu'il ne voit point, par ce qui n'est point conclut ce qui est: Bref, qui arrache l'homme, & de la terre & des choses sensibles, & de soy-mesmes. Nous l'appellons ame intellectuelle, & c'est ce qui fait que l'homme est homme, & non plante ou animal comme les autres qui ont vie, & qu'il est image ou vmbre de la Diuinité, en ce, comme nous dirõs, qu'il est Esprit, qui peut subsister de soy & sans le corps. Cependant, quand nous disons que l'homme interieur a vne vertu vegetatiue, comme la plante; vne sensitiue, comme l'animal; vne intellectuelle, par laquelle il est homme; nous n'entendons pas qu'il ait trois ames, mais vne seule, à sçauoir que comme en l'animal l'ame sensitiue comprend aussi la vegetatiue, ainsi aussi en l'homme, l'ame intellectuelle les comprenne toutes, & face les trois offices, c'est à dire, viue, sente & discoure, ne plus ne moins que l'esprit d'vn mesme homme, peut vacquer & aux affaires de son mesnage, & à celles de

sa Re-

ſa Republique & aux celeſtes enſemble. Ou pour mieux dire, ces trois degrez d'ames ſont trois degrez de vie, dont le ſecond cõtient & excede le premier, & le tiers tous les deux: L'vne ſans laquelle le corps ne peut viure, c'eſt celle de la plante, qui y eſt tellement attachée qu'elle ne ſe monſtre aucunement hors d'elle. L'autre qui ne peut viure ſans le corps, c'eſt celle de l'animal, qui monſtre bien ſa vertu en dehors, mais par les organes du corps auſquels elle eſt conioincte. La tierce ſans laquelle le corps ne peut viure; & qui peut viure & ſubſiſter de ſoy ſans le corps, c'eſt celle de l'homme qui donne la vie au dedans à toutes ſes parties, monſtre ſa vie en dehors, en la perceptiõ de toutes choſes ſenſibles, & retient, comme il ſera dit, ſa vertu, voire l'augmente, lors que la force du corps defaut & la vigueur meſmes des ſens. Et de faict, l'homme perdant les ſens l'vn apres l'autre, ſelon que les inſtrumens defaillent, retient toutesfois & la vie & la raiſon toute entiere. C'eſt qu'aucuns des organes defaillent, mais non la vie qui les viuifie. Et l'animal encor qu'il perde les ſens, ne perd point la vie; mais bien en perdant la vie, perd les ſens. C'eſt que la vie eſt le ſubiect des facultez des ſens, & l'ame ſenſitiue vne plus excellẽte vie, que la vegetatiue, en laquelle ces facultez & puiſſances ſont comme en leur racine. Bref, qui oſte & à l'animal & à l'homme la ioüiſſance des ſens, & le droit vſage de la raiſon, ne luy oſte point la vie; mais bien qui oſte la vie à l'animal & à l'homme exterieur, le priue tout enſemble du ſentir & du diſcours. C'eſt donq vn argu-

ment certain que l'ame qui fait viure l'animal, & celle qui le fait ſentir eſt vne, à ſçauoir vne vie plus viue & plus excellente, que celle de la plante. Que l'ame auſſi, qui fait viure, & ſentir & diſcourir l'hõme eſt vne, à ſçauoir vne vie plus excellente, plus viue & plus loing eſtendue que celle de l'animal. Mais comme la forme de la vie animale, ſ'il faut ainſi parler, eſt le ſentir, ainſi eſt l'entendement, la forme & propre ſubſiſtence de l'ame humaine, lequel à proprement parler eſt l'ame de noſtre ame, cõme la prunelle eſt l'œil de noſtre œil. Et de faict, ſi l'eſprit eſt tendu, les ſens ſe laſchẽt; ſi les ſens trauaillent, la nourriture & la digeſtion ſe fait mal: & au contraire; ce qui n'aduiendroit pas, ſi ce n'eſtoit vne meſme ſubſtance, qui ne peut exercer ſa vertu egalement en tous lieux; ains, ſe rend mal ſoigneuſe d'vn coſté, pendant qu'elle ſ'occupe attentiuement en l'autre. En ceſte ame humaine cependant qui eſt vne, les diuerſes puiſſances & facultez ſont treſapparentes. La vegetatiue nous nourrit, nous fait croiſtre, & nous entretient. La raiſon & les ſens ne ſ'en meſlent point, meſmes n'ont point de puiſſance de l'en empeſcher. Qu'il ſoit vray, cela ſe fait mieux, quand noſtre eſprit repoſe, & que nos ſens ſont endormis: & bien ſouuent par catarrhe ou paralyſie les ſens & les mouuemens ſeront perdus, que la nourriture n'en decherra point. La ſenſitiue auſſi voit & ſent de bien loing, ſouuent ſans que l'entendement y penſe, ou ſe mette à diſcourir ſur ſes rapports. Meſmes pluſieurs ſont debiles des ſens, qui ſont bien vifs d'entendement, & au contraire:

traire: Et quelques parties, comme dient les medecins, tombent en atrophie, qui n'en perdent pas tout ſentimét. La partie raiſonnable trauaille bien ſouuent tant pour ſon proffit, qu'elle en nuit à la vegetatiue, & en ſ'acroiſſant la diminuë. Auſſi elle diſpute contre ſes ſens & les arguë de fauſſeté. Et conclut au contraire de ce qu'ils rapportent. Meſmes tel aura la digeſtion & les ſens bié entiers, qui n'aura pas le diſcours de meſme. Si ce n'eſtoit qu'vne faculté, celà n'aduiendroit pas: & icelle meſmes eſt manifeſtement diuiſee en intellect & volonté, l'vn pour deliberer, & l'autre pour executer; car nous entendons ordinairement choſes que nous ne voulons pas, & voulons auſſi choſes que nous n'entendons pas: ce qui ne peut eſtre attribüé à vne meſme puiſſance. Tout cela neantmoins, ſi diſtinctement vny enſemble, & ſi vniement diſtingué l'vn de l'autre, qu'en vne meſme action elles concurrent ordinairement toutes, auſſi promptement, ce ſemble, l'vne que l'autre, comme ainſi ſoit toutesfois, que chacune face ſon operation à part ſoy, & l'vne, ſelon ſes obiects, premiere que l'autre. Ainſi auons nous par les facultez de l'homme interieur trois ſortes d'hommes. L'homme vegetal, qui ne penſe comme vne plante qu'à dormir & à ſe creuer, & qui aſſeruit, tout ſes ſens & tout ſon diſcours à celà: bref, en qui le ſoing de la ſeule vie a englouty & abſorbé les ſens & l'entendement. L'homme animal, comme S. Paul meſmes l'appelle, qui eſt tout adonné à ces choſes ſenſibles, & qui abaſtardit & rabaiſſe ſa raiſon iuſques là, que de la rendre eſclaue de

ses sens & de leurs plaisirs. L'homme intellectuel aussi, qui proprement vit de l'esprit, qui entre en soy-mesmes pour se cognoistre, & sort de soy pour cōtempler Dieu, qui fait seruir ceste vie à vne meilleure, & vse de ses sens seulement comme instruments de son entendement. Selon qu'en l'homme dominent & regnent l'vne ou l'autre de ces facultez, selō di-ie qu'il les cultiue l'vne plus que l'autre, il se rend semblable aux esprits, aux bestes, & aux plantes, aux troncs & aux busches mesmes. Mais il nous est naturel d'estre emportez de nostre nature corrompuë, & des obiects qui l'assiegent de toutes parts, au lieu que contre ou mesmes outre nostre nature, nostre nature n'est pas suffisante de rien faire. Or ne suffit de sçauoir, Qu'il y a vne ame en nous, par laquelle nous viuons, sentons & discourons, & qui seule ait en son vnité tant de diuerses facultez. Car on nous demandera incontinent, que c'est proprement que ceste ame. Et certes quand ie diray que ie n'en sçay rien, ie ne me feray point tort pour celà: car auec plusieurs grands personnages ie confesseray mon ignorance: & moins encor luy en feray-ie; car, puisque nous n'en pouuons nier les effects, moins nous pouuons expliquer sa nature, & plus reluit l'excellence d'icelle. Et puis, c'est chose claire, que rien ne comprent ce qui est plus grand que soy: & nostre ame en vne certaine façon est moins qu'elle mesmes, en ce qu'elle est enueloppee de ce corps, ne plus ne moins, que l'homme qui a les fers aux pieds, est en vne certaine façon plus inhabile que soy-mesmes. Mais essayons toutesfois de satis-

ſatisfaire au mieux que nous pourrons à telles queſtions: & puiſque c'eſt vne image de Dieu non ſeulement en la conduite & cõſeruation de l'vniuers, mais meſmes en ſa nature, comme nous auons dit cy deuant parlant de la nature de Dieu; ſi nous ne pouuons ny exprimer ny imaginer que c'eſt, ſoyõs certains pour le moins de ce que ce n'eſt pas.

Premierement, que l'ame & le corps ne ſoit pas vne ſeule choſe, mais choſes treſdifferentes, & q̃ l'ame auſſi ne ſoit point partie du corps, il appert de ſoy ſans longue preuue. Si l'ame eſtoit le corps ou partie du corps, elle croiſtroit auec le corps, cõme les autres parties; & plus grand ſeroit le corps, plus grande ſeroit l'ame. Au contraire, le corps prend ſa croiſsãce iuſques à vn certain aage, & puis ſ'arreſte, & c'eſt depuis ceſt aage là le plus ſouuẽt que l'ame croiſt le plus, & les plus vigoureux d'eſprit ſont ordinairemẽt les plus debiles de corps; & l'ame ſe voit plaine de vigueur en vn corps lãguiſſant, & croiſtre en vertu à meſure que le corps decline. L'ame dõq, ne croiſt point auec le corps, & partant n'eſt ny le corps ny partie du corps. Or quand ie dis croiſtre en l'ame, i'entens qu'elle croiſt en vertu en ce qu'elle proffite, comme le corps en grandeur en ce qu'il ſ'eſtend. Derechef, ſi l'ame eſtoit le corps, elle perdroit ſa force auec le corps: les eſtropiez ſentiroyẽt diminutiõ en leurs diſcours, comme en leurs mẽbres: les malades de quelque maladie que ce fuſt, en leur raiſon; du boyteux l'ame clocheroit, & de l'aueugle ne verroit goutte, au lieu que les eſtropiez & les malades, les boyteux & les aueugles ne laiſsẽt

Le corps & l'ame ne ſõt meſme choſe.

point d'auoir pour celà vne ame entiere & saine, droicte & clervoyante en elle mesmes. Bref, maint homme meurt duquel le corps est entier, & qui ne differe rien en ses parties de lors qu'il estoit viuant, & toutesfois la vie, le mouuement, le sentiment & le discours, en sont hors. Disons dōq qu'en ce corps y auoit quelque chose qui n'estoit point du corps, ains toute autre chose que ce corps. Vn opiniastre obiectera à cecy, que la force de l'ame croist auec le corps; veu qu'vn homme remuera ce qu'vn enfant ne remüeroit pas; & qu'vn enfant marchera à deux ans, ce qu'il ne feroit pas à vn mois. Ains deuroit il aussi considerer que ce mesme homme, & ce mesme enfant, s'il luy vient vn accident à la iambe ou au bras, en perdra la force & le mouuement, encor que son ame soit en pareille force à mouuoir l'autre qu'elle estoit. C'est dōq à dire que l'ame de l'enfant n'est pas creüe ny enforcée par le temps, mais bien les nerfs deseschez & endurcis, desquels l'ame pour mouuoir le corps se sert, comme de cordes & d'instruments. Et pourtant quand ces nerfs seront deuenus lasches, & que l'aage les aura vsez, il faudra vn baston pour les aider, encor que le vieillard ait autant de desir de courre que iamais. L'ame dōq qui les meut, comme à vn seul signe, a dés l'enfance ceste puissance, nō moins qu'en la vieillesse, & non en la vieillesse moins qu'en la ieunesse mesmes; mais la faute est en l'instrument, qui n'est pas capable de ses commandemens. Comme certes l'art du Ioueur de luth nē diminue ny croist point, si les chordes sont mouillées & plus lasches qu'il ne les faut,

faut; ou s'elles sont bien montées & tendues à leur point, mais bien és vnes ne se peut monstrer, és autres moins ou d'auantage. Ainsi vient la parole aux enfans auec les dents, encor qu'elle les deuãce manifestement quand ils beguaient maintes choses qu'ils ne peuuent prononcer, & se perd aux vieillards auec icelles mesmes, encor que leur eloquence n'en diminuë point. Et Demosthene ne pouuoit prononcer certaines lettres, encor qu'il surmontast tous les Orateurs de son temps. Donnez au vieillard & à l'enfant les nerfs & les dents, à l'vn & à l'autre les instruments du corps aussi capables à leur aage comme en ieunesse, les functions que l'ame fait auec le corps, & par le corps, celles, di ie, de l'ame sensitiue & vegetatiue, entant qu'elles procedent d'elles mesmes, se feront aussi bien en vn aage qu'en l'autre. Mais si tu es aussi raisonnable, à iuger de la force & vertu de ton ame, comme de l'art du Ioüeur de luth, non di ie par l'agilité de ses doigts qui seront nouez de goutte, mais par les bons & plains accords de sa tablature, qui te fõt iuger qu'il a l'art en sa teste, encor qu'il ne l'exerce plus par les mains. Certes quand tu cõsidereras en toy mesmes vn desir d'aller, encor que tes nerfs ne te puissent porter, vn iugement de ce qu'on te dit, encor que tes yeux ne te le puisset rapporter, vne eloquẽce entiere, encor que tes dents ne la puissent exprimer; mais qui plus est, vn discours solide, vif, & celeste, tant plus que ton corps se rend terreux & caduq, tu concluras facilement, que ton ame a en soy la force & la vertu toute entiere, d'animer, de mouuoir &

de sentir, mais que c'est le corps qui defaut. Que qui luy bailleroit nouueau corps, & nouueaux instruments, elle seroit aussi vigoureuse que iamais; & que plus elle voit que le corps decline, & plus elle tasche de se recueillir en soy mesme, c'est à dire qu'elle n'est point le corps ny partie du corps, mais la vie & l'action du corps. Or puisqu'ainsi est, il ne faut point long temps disputer, si l'ame est vne substance ou vne qualité: car puisque les qualitez ne subsistent qu'en autruy, la vie qui fait subsister autruy, ne peut estre qualité. Et puisque l'ame fait que l'homme est hôme, qui ne seroit autrement qu'vne charongne, l'ame sans doubte est vne substance formelle, & vne forme substâtielle, si nous ne voulons dire, que l'homme, & ce corps mort ne different que d'accidens: voire vne substance bien excellente & plus infiniemêt que l'homme exterieur, puisque par sa vertu elle en fait subsister vne autre, & parfait vne substance corporelle, qui semble par dehors auoir tant de perfections. Mais s'ensuit vne autre dispute, Si ceste substance est corporelle, ou incorporelle, qui merite d'estre examinée vn peu au long. Certes, si nous considerons la nature d'vn corps, il a certaines dimensions, & ne comprend que ce qui est proportionné à sa grandeur & capacité. Car comme il faut qu'il occupe vn espace en autruy; aussi faut il que les choses occupent vn certain espace en luy, dôt se fait que les choses n'y peuuent auoir place si elles l'excedêt, & que l'vne y fait tort à l'autre. Bref, si la chose est plus petite que le corps qui la contient, tout le corps ne la côtiendra

L'ame est vne substance.

Incorporelle.

pas,

pas, mais seulement vne partie d'iceluy : & si plus grāde, vne partie en demeurera hors; car tous corps ne sont commensurables que par la quantité. Or nous voyons que nostre ame contient le ciel & la terre, sans qu'ils s'y entr'empeschent; le passé & le present, sans qu'ils s'entrenuïsent; infinis lieux, personnes, villes, sans qu'il y ait presse en nostre entendement: Que les choses grādes y sont selon leur grandeur, les petites selon leur petitesse, les vnes & les autres toutes entieres en toute entiere, & non partie d'elles ou en vne partie d'elle seulemēt. D'auantage plus elle se remplit & plus elle est capable, plus elle loge de choses & plus en appete elle, & plus grandes elles sont & plus propre est elle à receuoir les tresgrandes. S'ensuit donq, que ceste ame, qui est en quelque façon infinie, ne peut estre vn corps; & d'autant moins le peut elle estre, que logeant tant de choses & si grandes en elle, elle loge soy mesmes en vn si petit corps. Derechef, comme mille lieux diuers se trouuent en elle sans tenir place, aussi sans changer de place se trouue elle en mille lieux, & non par succession de temps, ny par interualles, mais bien souuent tout en vn moment. Commande à ton esprit d'aller à Constantinople, à l'heure mesmes de reuenir à Rome, & derechef à Paris ou à Lyō: cōmande luy de passer le trauers de l'Amerique, ou de circuir l'Afrique; il fait tout ce chemin en vn instāt, & entant que tu commandes il y est, & premier que l'ayes r'appellé, en est reuenu. Or y a il corps qui puisse se trouuer en diuers lieux, qui y passe sans mouuement, qui se

meuue qu'en temps; voire, que selō vn temps, proportionné à peu pres, & à ses pas, & à la longueur du chemin qu'il doit faire? Certes nostre ame n'est donq point vn corps, & d'autant moins le peut elle estre que logeant en ce corps si mobile, elle ne se meut point auec ce corps. Il est certain aussi, que deux corps ne peuuent penetrer ny contenir l'vn l'autre; car le plus grand contiendra tousiours, & le moindre sera contenu. Or est il, que nous penetrōs non seulement dedans les corps, mais par vne certaine façon dedans les esprits les vns des autres, que nous nous entrecomprenons en nous entr'entendant, que nous nous entretenons en nous entr'aymant, &c. S'ensuit donq que ceste substance capable de comprendre vne chose incorporée, ne peut estre corps, & d'autāt moins que ce corps mesmes, qui la semble contenir, ne la tient point. Mesmes ceste ame est si loing d'estre corps, & si manifestemēt esprit, que pour loger toutes choses en soy, elle les rend, en vne certaine façon spirituelles, & les despouille de leurs corps; & s'il y auoit riē de corps en elle, seroit incapable d'entrer en la cognoissance des corps. Ainsi en vn miroüer se representent mille figures diuerses. Si en la glace du miroüer il y auoit vne propre figure, le miroüer ne les rendroit pas. Et en l'œil s'impriment toutes choses visibles: si en la prunelle y auoit quelque couleur particuliere, ce luy seroit vne taye, ou il verroit tout semblable à sa taye, ou il ne verroit du tout pas. La lāgue qui gouste toutes sortes de saueurs, si elle n'est simple, ains abbruuée d'humeur, toutes choses luy

semblent

ſemblent de meſme, ſi d'amer ameres, ſi de pituite fades:meſmes ſi elle eſt amere,elle ne peut iuger de l'amertume meſmes. Pour conceuoir toutes figures,toutes couleurs, toutes ſaueurs, il faut eſtre exempt de toute figure,de toute couleur, de toute ſaueur: & pour cognoiſtre & comprendre par intelligence tous corps, comme fait noſtre ame, il faut qu'elle ſoit exépte de tout corps; voire ſi elle auoit rien de corps,elle ne côceuroit aucũ corps. Si nous examinôs encor de plus pres la nature d'vn corps, nul ne reçoit en ſoy la forme ſubſtãtielle d'autruy, ſans perdre ou alterer la ſienne; & nul ne paruient d'vne forme à l'autre, ſans corrompre la premiere. Cela ſe voit au bois quand il reçoit le feu, au grain quand il germe, & ainſi des autres: qu'eſt ce donq de noſtre ame, qui reçoit & conçoit les formes de toutes choſes ſans corrompre la ſienne; & qui plus eſt,plus en reçoit & plus ſe parfait? Car plus elle en reçoit, & plus elle entend; & plus elle entend,plus elle eſt parfaite? Si c'eſt vn corps, ie vous prie d'où? & de quelle mixtion? Si des quatre Elemens,comment donnera vie ce qui n'en a point; commét entendement, ce qui meſmes ne ſent point? Si de la mixtion d'iceux; qui dira que de pluſieurs choſes qui ne ſont point ſ'en face vne qui ait eſtre: de pluſieurs ſuperfices vn corps, de pluſieurs corps vne ame,de pluſieurs morts vne vie, de pluſieurs tenebres vne clarté? Et que ne diſons nous pluſtoſt,que celuy qui outre nature a fait la mixtiô de ces corps, pour baſtir noſtre corps,a auſſi inſpiré vne ame en ce corps? Bref, le propre du corps c'eſt de patir; le propre

propre de nostre ame est d'agir ; & si le corps n'est poussé par autruy, c'est vn tronc: & ores que nostre ame intellectuelle n'eust rië à mouuoir en dehors, elle ne laisse de se pourmener en soy mesmes. Il faut donq conclurre, & par ces raisons, & par semblables, que nostre ame est vne substance incorporée, encores qu'elle soit vnie à nostre corps. S'ensuit aussi, que nostre ame est immaterielle, veu que la matiere ne reçoit forme que selõ sa quãtité, & vne seule, au lieu que nostre ame les reçoit toutes sans quantité, & autant qu'il en peut venir ensemble: & veu encor que nulle matiere ne reçoit deux formes contraires, au lieu que nostre ame comprend & reçoit le feu & l'eau, le chaut & le froid, le blanc & le noir, non seulement ensemble, mais l'vn par l'aide & comparaison de l'autre : bref, veu que plus nous sortõs de la matiere, & plus nous entẽdons; riẽ certes n'est plus contraire à la substãce de nostre ame, que la nature de la matiere. Que si derechef ceste ame intellectuelle n'est ny corps ny matiere, ny dependante en ses meilleures actiõs de la matiere, elle subsistera de soy, & ne pourra proceder ny de corps ny de matiere : car que produit le corps que corps, & la matiere que matiere, & le materiel que subiect à la matiere? Et par ainsi, c'est vn esprit immateriel, & subsistent de soy : mais voyons s'il est corruptible & mortel ou non. Certes qui croira Plutarque, ceste dispute sera vaine : car il enseigne que la doctrine de la Prouidence diuine & l'immortalité de nos ames, sont si ioinctes, que l'vne n'est qu'vne dependance de l'autre. Et de faict, pourquoy est creé le Monde,

Immaterielle.

Subsistente de soy.

Plutarq. au traicté pourquoy Dieu differe la punition, &c.

le Monde, s'il n'y a qui le contemple : & pourquoy contemplerons nous le Createur au Monde que pour le seruir : & pourquoy le seruirons nous sans esperance: & comment nous aura il douez de si rares dons, qui ne nous font pour la plus part que trauailler en ceste vie, si nous perissons comme l'herbe & l'animal, qui ne le cognoist point? Mais pour satisfaire à ces miserables qui vont tousiours comme la beste deuant eux, sans prēdre vne fois de leur vie le loisir d'entrer en leur dedans, taschons à leur repeindre icy par viues raisons leur vraye forme, que par tant d'ordures ils s'efforcent d'esfacer. Incorruptible.

L'ame de l'homme, auōs nous dit, n'est point le corps; elle ne croist point, ny decline auec le corps, ains l'entendement s'accroist à mesure que le corps decline; & plus proche il est de la mort, & plus se sent il libre; & plus le corps se descharne, & plus agil est il: pourquoy donq voulons nous que ce qui se rēd plus fort par la foiblesse du corps, ce qui s'esleue lors que le corps decline, se reduise en poussiere auec le corps? A l'homme les sens faillent, par ce que les yeux & leurs esprits defaillent; à l'aueugle l'entendement multiplie, par ce que ses yeux ne le trauaillent; au vieillard la raison se parfait, tāt plus que la veüe se tarit. Que ne disons nous donq, que le corps faut à l'ame, mais non l'ame au corps; que les lunettes sont percées, mais que la veüe est bonne: & comment iugeons nous que l'ame se perd auec les sens? Si l'oeil voit & si l'oreille oit, veu que nous auons deux yeux & deux aureilles, que ne voyons nous deux choses, & que n'oyōs nous deux sons?

ſons? C'eſt donq vne ame qui voit & qui oit, & ce que nous eſtimons nos ſens ne ſont que les inſtruments des ſens. Si lors auſſi qu'ils ſont clos ou creuez, nous voyons mille choſes en noſtre entendement, & ſi meſmes noſtre entendement eſt plus vif, quand le plus vif de nos ſens eſt comme mort & eſteint; comment eſt l'ame intellectuelle liée & attachée aux ſens? Et quelle cõclusion eſt ce donq, L'ame meurt puiſque meurent les ſens, veu que quand ils meurent croiſt le vray ſens? Et qu'eſt ce autre choſe dire, ſinõ, La beſte eſt morte puiſqu'elle a perdu ſes yeux, veu que nous la voyõs viure apres les yeux? Auſſi nous auõs prouué q̃ l'ame n'eſt point ny corps ny depẽdante du corps. Puiſqu'ainſi eſt; pourquoy la voulons nous meſurer ſelon le corps, elle qui meſure tous les corps, & pourquoy faire mourir auec luy, elle en qui viuent par vne certaine façon ceux qui ſont morts, il y a pluſieurs ſiecles, & quel heurt craignõs nous qu'elle rencontre, puiſqu'elle n'en rẽcontre point en ce corps meſmes? Que l'homme perde vn bras, ſon ame eſt toute entiere. Qu'il ſoit perclus de la moitié de ſoy, tout auſſi bien: car elle eſt toute en ſoy, & toute en chaque partie, vnie en ſoy & en ſa ſubſtance, & en ſa vertu eſpanduë par tout le corps. Que le corps periſſe piece à piece, elle demeure vne. Qu'il ſ'eſſeigne, le mouuement ſ'affoiblit, les ſens faillẽt, la force ſe perd, l'entendement pour celà n'en demeure moins ſain ny vigoureux iuſques à la fin. La maiſon eſt percée à iour de toutes parts ſans qu'il ſ'eſtonne; la place telle fois ruinée premier qu'il parte, &

té, & ne la quitte que lors que tout moyen d'y loger luy est osté. Les animaux certes perdent la vie & l'action auec le sang; car auec iceluy les esprits animaux s'en vont:nostre ame au contraire, si bien nous y regardõs, se reserre lors en soy; & quãd nos sens sont esteins, tasche d'autant plus à surmonter soy mesmes; faisant, quand ce corps vient à luy faillir, d'aussi belles actiõs & bien souuent plus, qu'elle n'aura fait en toute sa vie, disposant di ie de soy, de sa famille, de sa Republique, d'vn Empire mesmes, auec plus de pieté, d'equité, de prudence, de moderation, qu'elle n'aura iamais fait, voire en vn corps, si haue, si desnué, si hectique, si perclus par dehors & si pourry par dedans, que qui le voit n'y voit rien que terre, encor que qui oit ses propos soit rauy au ciel & par dessus. Qui voit vne ame si viue en vn si foible & si pauure corps, dira il pas, comme des poulets qui s'efforcent en la coque, que c'est vne coque qui se casse, mais que ce qui est dedans esclost? Voyons aussi ce qui fait ordinairement perir les choses. Le feu s'esteint, c'est ou faute de nourriture, ou par son contraire qui est l'eau. L'eau se resoult en air, c'est par son contraire qui est le feu. La plante meurt, c'est ou par vne froideur ou secheresse extreme, ou par ce qu'on la couppe, ou arrache violemment. L'animal aussi, c'est ou par cõtrarieté d'humeurs, ou par ce que l'aliment luy defaut, ou nature à l'aliment, ou par vne violence externe. De toutes ces causes quelle sçaurions nous choisir, qui puisse rien contre nostre ame? Contre l'ame, di ie, de l'homme qui est vne substance intellectuelle, incorporée

corporée, immaterielle, encor qu'elle soit vnie à vne matiere & à vn corps? Sera ce la cõtrarieté des choses. Mais qu'estce qui puisse estre contraire à celle qui loge egalement les contraires en soy, qui les entend l'vn par l'autre, qui les renge sous vne mesme science; bref, en qui les cõtraires mesmes despouillent leur contrarieté, non plus pour s'entrechasser, mais pour s'entresuiure? Le feu est chaud, & l'eau est froide. Nos corps abhorrent ces contrarietez là & en patissent. Nostre entendement les conioinct ensemble sans se brusler ny refroidir, les oppose l'vn à l'autre, pour les mieux cognoistre. Et ce qui s'entredestruit par tout le Monde, s'entr'instruit en nostre entendement. Rien aussi n'y a il plus cõtraire à la paix que la guerre, & en preparant la guerre il sçait entretenir ou faire la paix, & en cõtregardát ou poursuiuant la paix, prepare soigneusement la guerre. La mort mesmes qui esteint nostre vie, ne peut estre contraire à sa vie; car il cerche la vie par la mort, & la mort par la vie. Or qui sçait faire la loy aux choses plus cõtraires, que peut il rencõtrer en l'vniuers qui luy puisse contrarier? Quoy donq? faute de nourriture? mais comment peut elle faillir au Monde, à qui se sçait nourrir de tout le Monde? Et comment luy derechef à elle, qui plus il est plain de sa viãde, & plus capable est il, & d'en prendre & d'en digerer? L'animal se paist de certaines choses; nostre esprit de toutes. Ostez luy les sensibles, les intelligibles luy demeurent; ostez luy les terrestres, les celestes luy abondét. Ostez luy, bref, tout ce qu'en ce Monde luy peut estre osté, voire ce

Monde

Monde mesmes, c'est lors qu'il se paist plus à son aise, & que selon son naturel il fait meilleure chere. L'animal aussi s'emplit d'vne certaine mesure, & se recrée en certaines choses. Mais qui est ce qui peut emplir nostre esprit? Emplissez le tãt que vous pourrez de la cognoissãce des choses, c'est lors que l'appetit luy en vient tant plus. Plus il en prend & plus il en desire, & iamais n'en sent ny crudité ny indigestion pour celà. Que diray-ie encor? Vuidez nostre entendement de soy mesmes, c'est lors qu'il vit en celuy, & de celuy en qui viuent toutes choses: emplissez le de sa cognoissance propre, c'est lors qu'il se sent plus vuide & plus affamé de celuy là mesmes. Or celuy qui ne se peut assouuir de rien, & qui se nourrit & entretient de toutes choses, celuy qui vit proprement de cil en qui se soustient tout ce que nous admirons icy bas, peut il mourir ou decheoir faute d'aucune chose? Qu'est ce aussi de la violẽce, sinõ le choq de deux corps? & quel peut il estre d'vn corps contre vne substance spirituelle, voire de deux esprits l'vn contre l'autre, veu que lors qu'ils se veulent entredestruire, ils s'entr'instruisent le plus souuent? Et s'il ne peut estre offensé, ny par le dedans, ny par le dehors; reste il rien en la nature qui naturellemẽt luy puisse nuire? Mais, peut estre, se debilitera il par la force mesmes de son obiect, comme nous voyons auenir à nos sens. Car nos sens plus la chose qu'ils sentent est excellente en son genre, & sensible, & plus ils s'en offensent: le touchement par le feu; le goust par l'aspreté; le sentiment par vne forte odeur; l'ouye par vn esclat

de tonnerre, ou par la cheute d'vne riuiere; la veüe par le regard du Soleil, du feu, & de tout ce qu'il y a d'esclattant. Ie laisse que pour la plus part ce n'est pas proprement la vertu sensiue qui patit, ains les instruments exterieurs d'icelle seulement. Mais voyons si en nostre ame intellectuelle il y a rien de semblable. Certes au contraire plus la chose est intelligible & excellente, & plus elle recrée & conforte nostre entendement. Si elle est obscure, & que nous ne l'entédions qu'à demy, elle ne nous offense pas, mais elle ne nous peut plaire: mais comme nous commençons à l'entédre, & elle aussi à nous aggréer, & plus haute elle est, & plus excite t'elle la vertu de nostre entendement, & luy tend comme la main pour y atteindre. A ceux qui ont mauuaise veüe, on leur defend les choses fort esclattantes; à ceux qui ont l'entendement encores rude, on leur propose les choses plus intelligibles: & là où commence le sens à viuement sentir, là est il contraint de quitter, comme s'il sentoit sa mort mesmes. Au contraire, où l'entendement commêce à entendre, là desire il de continuer tant plus. D'où celà, sinon que nos sens s'exercent par instruments corporels, mais nostre entendement par vne substance incorporelle, qui n'a besoing de l'aide du corps? Et si la nature, la nourriture, les actiõs de nostre ame, sont si differentes & de celles du corps, & de tout ce qui s'exerce par le moyen du corps; y a il rien de plus puerile que de iuger nostre ame mortelle par l'accourcissement des sens, ou la mortalité du corps? Rien au contraire de plus solide que de la cõclurre immor-

immortelle en sa nature; veu que la mort & violente & naturelle procede du corps & par le corps? Voyons aussi que c'est que mort ou corruption. C'est, dient ils, la separation de la matiere d'auec la forme; & par ce qu'en l'hōme l'ame est considerée comme la forme, le corps comme la matiere, la separation de l'ame & du corps s'appelle communement mort. Mais, quelle donq peut estre la mort de l'ame, puisqu'elle est comme nous auōs dit sans matiere; vne forme, di ie, subsistēte d'elle mesmes? Car, comme dit quelqu'vn, on peut oster la rōdeur ou la quarrure à vn tableau de cuiure, par ce qu'elle ne subsiste qu'en la matiere; mais s'il y pouuoit auoir vne forme circulaire, qui subsistast de soy sans la matiere, sans doubte, qu'elle demeureroit tousiours. Qui plus est, comment peut estre la corruption d'vne chose, ce qui en est la perfection? Moins est l'homme materiel, & plus il a d'entendement: moins est nostre entendemēt attaché à ces choses corporelles, & plus il a de vigueur: bref, sa pleine vie, c'est vne pleine abstraction de la matiere & du corps. Tout celà est si clair qu'il n'y faut aucune preuue. Or nous sçauons que chaque chose opere selō son essence; & que ce qui parfait les operations d'vne chose, parfait aussi son essence. S'ensuit donq, que la separation du corps auec l'ame, de la forme auec la matiere, qui parfait, comme nous auōs dit, l'operation de l'ame, parfait aussi & fortifie son essence; tant s'en faut qu'elle la puisse en rien corrompre. Et puis qu'est ce mourir, qu'estre corrompu? Et estre corrompu, sinon patir: & patir, si-

non receuoir ? Et qui reçoit toutes choses sans patir, comment peut il receuoir corruption par aucune chose ? Le feu corrompt nos corps : aussi patissons nous en le receuant. Aussi fait vn froid extreme. Si nous n'en patissions, il ne nous geleroit pas. Nos sens aussi se gastent par la force excessiue de leurs obiects. C'est qu'ils reçoiuent & perçoiuent chose qui les offense ; & que la façon selon laquelle ils s'exercét enuers leurs obiects, est subiecte à patir. L'ame intellectuelle qui reçoit toutes choses en vne façon selon laquelle elle agit & ne patit point, à sçauoir intelligiblement, comment pourra elle se corrompre ? Car qui est la chose dont nous patissions en l'entendant, en la substance de nostre ame, qui corrompe l'essence de nostre entendemét en la conceuant? Aussi peu l'offense le feu que l'air, & l'air que le feu. Aussi peu les glaces de Noruuegue, que les sablons bruslans de la Libye. Le vice mesmes aussi peu que la vertu : car tant s'en faut qu'ils luy soyent contraires, qu'il ne les entend iamais mieux qu'en les opposant. Qui döq ne patit de rien, ains prend subiect de se parfaire de toutes choses, ne peut estre gasté ny pourry par aucune chose. Derechef, Qu'est ce que la mort? Le bout du mouuement & le terme de ceste vie. Car en viuant nous mourons, & en mourant nous viuõs, & n'entrons point vn pas en la vie que nous ne nous auãcions vn pas vers la mort, ne plus ne moins qu'vn horloge, monté pour certaines heures, qui perd minute à minute son mouuement en se mouuant. Ostez, di ie, le mouuement au corps; il n'a plus de vie,

vie, voyons si l'ame aussi s'emporte quand & ce mouuement. Si elle s'emporte auec ce mouuement,elle se meut auec luy. Au contraire,que l'ame soit en repos ou qu'elle trauaille selon ses propres operations,elle ne se sent point,ny du batement du cœur,ny du poux de ses arteres,ny du soufle de son poulmon. C'est donq vn bateau qui nous amene à vau l'eau,cheminons ou non; mais quand il est attaché & arresté,nous ne laissõs pas de nous pourmener sans luy. Si l'ame aussi est subiecte à la corruption finale du corps,elle est aussi subiecte à ses mutations; & si aux mutations, elle l'est aussi au temps. Car mutations sont especes, ou plus tost consequences de mouuement; & les mouuemens ne se font qu'en temps. Or l'hõme selon son corps a certaines periodes, esquelles il reçoit manifeste mutation,& selon lesquelles il croist & decline; & le plus souuent où commence la declinaison du corps,commence la vigueur de l'entendement; & au contraire le poil viendra au menton aux vns; & grisonnera aux autres: que l'esprit, faute de culture,ne monstrera aucun signe d'adolescence ou d'accroissement. D'auantage, le temps passé au regard du corps ne se peut rappeller, au lieu qu'au regard de l'esprit il est tousiours present, voire parfait, accomplit, accroist nostre esprit, & le fait comme rajeunir tous les iours, au lieu qu'il fait vieillir, & escouler,& emmene quãd & luy la vie de ce corps. S'ensuit donq que l'ame intellectuelle n'est point subiecte au temps, ny par consequent à toutes les mutations & corruptions qui suiuent le temps. Di-

ſons encor, Nul n'entretient ſa vie de plus parfaite choſe que ſoy: & rien auſſi ne comprend plus que ſoy-meſmes. Mais les choſes corruptibles viuent de corruptibles, & n'en peuuent viure ſans les corrompre, les animaux des herbes, & les hommes des animaux &c. Et pourtant celles qui viuent d'incorruptibles, & qui les peuuent conceuoir & compredre, voire cōuertir en leur nature & nourriture ſans les corrompre, ſont incorruptibles. Or l'ame de l'homme, c'eſt à dire, ceſte ame intellectuelle cōçoit la raiſon & la verité, & ſe paiſt & ſe fortifie d'icelle. Et la raiſon & la verité ſont choſes incorruptibles, non ſubiectes aux lieux, aux temps, ny aux mutations, mais fixes, immuables & permanentes. Car que deux & deux ſoyent quatre, que la raiſon de huict à ſix ſoit comme de quatre à trois, & que le Triangle ait trois angles egaux à deux droits &c. ſont veritez qui ne ſe changent point par ſiecles, non moins vrayes que quand Euclide les diſoit; & ainſi des autres. S'enſuit donq, que l'ame qui comprend raiſon & verité choſes non ſubiectes à corruption, n'y peut eſtre aucunement ſubiecte. Qui eſt-ce apres, de tous les hommes, qui ne deſire eſtre immortel, & qui le peut deſirer ſ'il ne comprend que c'eſt; & comment peut-il eſtre capable de l'entendre ſ'il ne l'eſt de l'eſtre? Certes nul de nous ne deſire d'eſtre eternel; car auſſi nul ne l'eſt, & nul ne le peut eſtre. Et comme nous ne le pouuons eſtre, auſſi peu pouuons nous comprendre que c'eſt. Car qui eſt celuy qui ne ſe confonde à penſer ſeulement à vne Eternité? Au contraire, il n'y a courage ſi vil

qui

qui ne desire l'immortalité; & ceux mesmes qui ne la croyent point par nature, la veulent obtenir par art & par industrie;les vns par liures, les autres par statuës,les autres par inuentions, & les plus grossiers mesmes se figurent bien que c'est d'immortalité, & sont capables & de la conceuoir & de la croire. Qu'est-ce?sinon q̃ nos ames qui sont creées ne peuuent conceuoir vne nature eternelle? mais par ce qu'elles sont creées immortelles, conçoiuent bien l'immortalité? Et à quoy puis apres, ce desir vniuersel,s'il n'est naturel, & comment naturel s'il est vain? & non seulement vain, mais pour nous seruir de geenne & de tourment? Sondons encores plus auant:Qui peut disputer, douter seulement,si l'ame est immortelle ou non,s'il n'est capable d'immortalité? Qui peut entendre la difference qui est entre mortel & immortel,que celuy qui est immortel? L'homme distingue entre ce qui est raison & qui ne l'est pas,nous l'en appellons raisonnable. A qui disputera qu'il ne l'est point, ne faudra que sa dispute pour le conuaincre; car il le voudra prouuer par raison. L'homme sçait distinguer les natures mortelles & immortelles. Disons donq aussi qu'il est immortel: car qui disputera à l'encõtre, sera contraint d'apporter de telles raisons, qu'elles mesmes le feront iuger immortel. Tu dis, L'ame ne peut estre immortelle,car pour estre telle il faudroit qu'elle eust des actions separées d'auec le corps. Quãd tu pẽses celà en ton esprit,regarde ce que fait ton corps. Mais encor,qui t'a tant appris de la nature immortelle, si tu n'es immortel: & qui est l'ani-

mal qui peut dire, quelle est l'action d'vn animal raisonnable, si luy-mesmes n'vsoit de raison? Tu dis encor, si l'ame est immortelle, elle est exempte de telles & telles passions &c. Comment entres-tu si auant en la nature qui est au dessus de toy, si tu es mortel? Toutes les raisons que tu allegues contre l'immortalité de l'ame, combatent directement pour la prouuer: car si ta raison n'estoit au dessus des choses mortelles, tu ne sçaurois mortel ny immortel. Or ce n'est pas vn homme conuoiteux au dessus des autres qui la desire, ou sage par excellence qui la comprend, mais tout le genre humain sans distinction. Ce n'est donq point vne science ou vn naturel qui mette difference entre vn homme & l'autre, telles que nous en voyons entre plusieurs: mais bien vne nature commune à tous hommes par laquelle ils sont faits differents des autres animaux, lesquels ne monstrent en aucune action desir de se suruiure, ny cognoissance du viure, & desquels pourtant l'ame s'escoule auec le sang, & se suffoque auec le corps. Imagine, si iamais tu as esté attendant la mort, les discours que tu fais en ton esprit; iamais tu ne luy auras peu persuader ny faire cõprendre qu'il meure auec ce corps: mais lors mesmes qu'il en dispute contre soy, il s'eschappe, ie ne sçay comment, hors de toutes tes conclusions, & discourt de ce qu'il sera & deuiendra hors du corps. Epicure mesmes en aura disputé toute sa vie; & vient il à mourir, il ordõne vne pension pour faire des festins au iour de sa naissance. Pourquoy, ie vous prie, des festins, pour la naissãce d'vn pourceau,

ceau, puisqu'il s'estime tel? Et qu'est ce donq, sinon sa nature propre, qui retracte & confute tous ces vains arguments en vn seul mot? Vn autre aura tasché d'abolir en soy par tous moyens l'opinion de l'immortalité; par ce qu'il aura vescu meschâment en ceste vie, il se veut faire croire qu'il n'y a point de iustice en l'autre. C'est lors que sa nature se resueille & reuient au dessus comme du profond de l'eau, & luy repeint à ce moment deuant les yeux ce qu'il a pris tāt de peine à effacer. Et de faict, combien en auons nous veu qui auoyent contemné toute religion, qui à ce point là ne sçauoyent à quel sainct se voüer; tant la vie future leur estoit clairement presente? I'aime mieux, disoit Zenon, voir vn Indien qui se fait brusler alegrement, qu'ouyr tous les Philosophes du Monde discourãs de l'immortalité de l'ame. Aussi est ce à la verité vn Syllogisme fort cōcluant. Mais disons donq, I'aime mieux voir vn Athée, ou vn Epicurien tesmoignant l'immortalité de l'ame, & faisant volontairement amende honorable à nature, sur vn eschafaut, que tous les docteurs qui la puissent disputer en chaire. Car ce qu'ils dient là, ils le dient sobres & comme à ieun, au lieu que ce qu'ils auront dit toute leur vie, doibt estre tenu pour propos d'yurongnes, à sçauoir de gens enyurez & endormis és delices & plaisirs de ce Monde, esquels le vin, la luxure & les vapeurs parlent & non eux mesmes. Que dirons nous plus? Nous auons dit, Qu'en l'hōme interieur il y a trois hōmes, le vegetal, le sensuel, & l'intellectuel: Disōs donq, qu'en iceluy mesmes il y a trois vies conti-

Clemens liu. 1.

Triple vie en l'homme.

nuées de l'vne à l'autre;celle de la plante,celle de l'animal,& celle de l'homme, ou de l'ame. L'homme pendant qu'il est au ventre de la mere,vit seulemét & croist; son esprit semble dormir, ses sens sont assoupiz,il semble n'estre rien plus que la pláte. Qui considerera toutesfois ses yeux & ses aureilles, sa langue,ses sens, & ses mouuemẽts,iugera aiséemét qu'il n'est pas fait pour estre tousiours en ceste prison,où il ne voit & n'oit goutte, & n'a aucun espace pour se pourmener, mais pour venir en vn lieu, où il y ait à voir & à contempler,& à exercer toutes les facultez que nous y remarquons.Comme il est sorty il commence à voir, à sentir & à mouuoir, & petit à petit viẽt à exercer parfaictemét ses parties, & trouue en ce Monde vn obiect propre pour chacune, pour l'œil les choses visibles, & pour l'ouïe les sons,& pour le toucher les corps, &c. Mais outre celà nous y remarquons vn entendement, qui regarde par les yeux le Mõde comme par des fenestres; mais qui en tout le Monde ne trouuãt obiect digne de soy,s'esleue iusques à celuy qui l'a fait,qui en cest vniuers, & non en ce corps seulement loge comme empressé, qui par les sens & quelquesfois sans le sens monte au dessus des sens, & fait des efforts pour voler hors de soy, comme l'enfant pour sortir de la matrice. Certes adonq deuons nous dire,Que cest entendement ou intellect ne doibt pas tousiours estre en prison: Qu'vn iour il verra tout à clair, & non par ces lunettes ternes & troubles: Qu'il viendra en lieu, où il y ait vn obiect vrayement intelligible:Qu'il aura sa vie libre de tous ces

ceps

ceps & de toutes ces passions corporelles. Bref, cōme l'homme a esté preparé en la matrice pour estre mis en ce Monde, qu'aussi est il comme preparé en ce corps & en ce Mōde pour viure en l'autre. Nous apprehendons quand naturellement il faut sortir de ce Monde. Et qui est l'enfant, si nature par son artifice ne l'en chassoit, qui voulust sortir de son cachot, qui n'en sorte comme pasmé & perdu; qui, s'il auoit la cognoissance lors & la parolle, n'appellast mort ce que nous appellons naissance, sortir de sa vie, ce que nous disons y entrer? Tandis que nous y sommes nous ne voyons goutte, encor que nous ayōs des yeux: plusieurs mesmes ne remüēt point, sinon en vne frayeur ou quelque accident semblable; & ceux qui remüēt ne cognoissent point qu'ils ayent sens ne mouuement. Pourquoy donq trouuerons nous estrange qu'en ceste vie nostre intellect voye si peu? qu'en plusieurs ceste nature immortelle ne se ramentoiue qu'à l'extremité; qu'aucuns mesmes n'en pensent point auoir de telle, encor qu'en ne le pensant point ils monstrent qu'ils en ont? Et doutons nous que l'enfant n'ait autant de resistence naturelle à laisser ceste pauure peau qui l'enueloppe, que nous de contradiction en nos sens, & en nostre raison emprisonnée, quand il faut laisser les biens & les plaisirs de ce Monde, ou mesmes ceste chair qui nous enseuelit? Et s'il auoit quelque peu de cognoissāce, diroit il pas qu'il n'est que de viure où il est, comme nous qu'il n'est que de viure en ce Monde où nous sommes? Et tiēdroit il pas ce Theatre de nos sens pour fable, comme plu-

plusieurs le Theatre qui est preparé à nos esprits?
Certes, concluons donq, par où nous auons commencé: L'homme est exterieur, & interieur. En l'exterieur, qui est le corps, il represente l'estre & la proportion de toutes les parties du Monde. En l'interieur qui est l'ame, la vie, selon tous ses degrez, de tout ce qu'il y a de vie au Monde. En la matrice il vit comme la plante; mais il y a celà de plus, qu'il a vn commencement de sens & de mouuement qui excede la plante, & qui se prepare à estre animal. En ceste vie, il a les sens & les mouuemens en leur perfection qui est le propre de l'animal; mais outre celà vn commencement de discourir & de contempler, qui tend à vne autre vie; & aillieurs se doibt parfaire, telle que l'animal n'a pas. En la vie auenir il a les actions de son intellect libres & accomplies, vn obiect ample pour l'emplir, vne lumiere intelligible au lieu d'vne sensible: comme en entrant en ce mõde il est sorty comme d'vn antre; ainsi sortant de cestuy-cy il entre en vn autre. De la premiere il entre en la seconde, comme par faute de nourriture, mais plus fort de mouuement & de sens: & de la seconde il entre en la troisiesme, comme faute de mouuement & de sens, mais plus fort de discours & d'esprit. Et le passage de la premiere en la seconde nous l'appellons naistre: quelle raison donq y a-il d'appeller celuy de la secõde en la troisiesme, mort? Bref, qui aura consideré, comme toutes les actions de l'esprit humain tendent à l'auenir sans qu'il se puisse iamais arrester au present, quelque plaisant ou aggreable qu'il luy puisse estre, iugera par toutes
icelles,

icelles, que son estre, qui en chaque chose, comme dit Aristote, suit l'operer, est aussi totalement panché vers l'auenir, comme si ceste vie ne luy estoit qu'vn bac à passer, & qu'au delà d'icelle, comme d'vne eau coulante, il deust trouuer sa demeure & son vray logis. Mais il est desormais temps de voir ce qu'on dit au contraire : en quoy nous aurons à remarquer ce que nous disions parauãt, que s'il n'y auoit rien en nous que caduq & mortel, nous ne serions pas si ingenieux à examiner l'immortalité que nous sommes : car des contraires n'y a qu'vne science. Si l'homme n'estoit mortel, c'est à dire, s'il n'auoit vne vie, il ne pourroit disputer de la vie mortelle : ny de l'immortelle aussi, s'il n'estoit immortel. Reuenons donq sur nos brisees. Quelqu'vn dira que l'ame meurt auec le corps, par ce que l'ame & le corps n'est qu'vn; & il croit que ce n'est qu'vn, par ce qu'il ne voit que le corps. C'est l'argument de ceux qui nioyẽt vne Diuinité, par ce qu'ils ne la voyoyent point. Mais par les effects tu as cognu qu'il y a vn Dieu. Par les effects iuge que tu as vne ame: car au corps mort tu vois les mesmes parties, mais les mesmes effects tu ne les vois pas. L'œil si l'homme est mort ne voit goutte: si ne sera son œil en rien changé. S'il vit, il voit infinies choses diuerses; c'est donq vne force qui ne gist point au corps. Tout vif & voyant qu'il est, il ne se voit point soymesmes. N'admire donq point si tu as vne ame, & que ceste ame ne se voye point : car ta vertu visiue s'elle se voyoit, ne seroit plus vertu visiue, mais chose visible : & l'ame s'elle se voyoit, ne seroit plus ame,

Obiections.

ame; c'est à dire, l'action & la vigueur du corps, mais vn corps inhabile de soy à action, vne masse subiecte à passion; car nous ne voyons rien que les corps: mais en ce, comme i'ay ià dit, vois-tu autre chose que le corps: que si tõ œil estoit teint de quelque couleur, il n'e pourroit voir d'autres; & toy dõq qui imagines tant de corps diuers, doiz auoir quelque vertu en toy qui ne soit point corps. Soit, dient ils, Que nous ayons vne vertu sensuelle, mais d'intellectuelle nous n'en auons point; ains l'intellectuelle que nous appellons, n'est autre chose qu'vn excellent sentiment, ou plustost vne consequence des sens: & si la sensuelle meurt, aussi fait le reste. Certes en ce mesmes que tu dis, tu as surpassé les sens: ce que tu n'eusses pas, si tu n'eusses riẽ outre le sens. Car quand tu dis, Si la sensuelle meurt, aussi le reste, c'est vne raison procedante d'vn terme à l'autre, vn Syllogisme concluant vne chose de l'autre. Or les sens sentẽt leurs obiects; mais quelques vifs qu'ils soyent, ils ne syllogisent pas. Nous voyons vne fumee; iusques là s'estend le sens. Mais si nous disons, Il y a donq du feu, & recherchõs, qui l'a peu allumer: cela surpasse la faculté des sens. Nous oyõs vne musique, aussi fera l'animal; mais il oit la musique comme vn son; nous comme vne harmonie, & sçauons la cause des accords & discords qui contentent ou qui offensent nos sens. Ce qui oit le son, c'est le sens; ce qui iuge des sons, est autre chose que le sens. Ainsi est-il du flairer, du gouster & du toucher. Ce que nous flairons, goustons & touchons les odeurs, les saueurs & les corps, c'est bien œuure des

des ſens. Ce que nous iugeons par l'odeur de la vertu interieure, par la ſaueur, de la ſalubrité & inſalubrité d'vne viande; par le toucher du poux, de l'ardeur ou vehemence de la fieure; voire que nous entrons par le dehors iuſques au dedans des entrailles de l'homme, là où l'œil le plus vif de tous les ſens ne voit goutte: certes c'eſt œuure d'vne plus puiſſante vertu que le ſens. Et de faict, les animaux voyent, oyent, flairent, gouſtent & touchent, quelques vns mieux & plus viuement que l'homme. Nul toutesfois n'applique les couleurs, les ſons, & les odeurs cõtraires; nul ne les fait ſeruir l'vn à l'autre; nul à ſoy-meſmes. Dont appert, Que l'homme ſurmonte l'animal par autre vertu que par le ſens: & que ce qu'il eſt peintre, muſicien ou medecin, luy vient d'aillieurs que de par le ſens. Que diray-ie, que nous concluons bien ſouuent tout au cõtraire du rapport des ſens? L'œil nous rapportera de loing qu'vne certaine tour ſera ronde, l'entendement la iugera quarrée; qu'vne choſe ſera petite que nous iugerons grande; que les bouts d'vne allée ſe ioindront, qui ſera toutesfois parallele. Les Elephans, de Vitellio, qui paſſoyẽt ſur ce lõg pont, en furent trompez & tournoyent arriere; ſi n'ont ils pas faute de veüe, non plus que nous. Ceux qui les conduiſoyẽt, ne le furent pas. Ils auoyent donq en eux outre les ſens vne vertu qui corrige les ſens, qui doit eſtre ſuperieure d'iceux. Le meſme eſt des autres ſentimens: car l'ouïe nous rapporte que le ſon eſt apres l'eſclair; & nous ſçauons qu'il eſt tout enſemble. C'eſt par vne vertu qui ſçait cognoiſtre quelle

quelle proportion y a entre l'oüir & le voir. Et la langue du febricitát luy dira bien, que le sucre est amer, qu'il sçaura bien dementir par sa raison. Bref, ceux qui ont les sentimens plus vifs, ne sont pas les plus sages, ny mieux entédus. L'homme donq differe de la beste, & excelle sur l'hōme par autre vertu que du sens. Car quant à ce qu'on dit que ceux qui ont plus veu, sont ordinairement les plus aduisez, maint a passé les mers & les riuieres qui se trouue aussi mal habile de là comme deça l'eau: & le cheual, qui a aussi bons yeux que celuy qu'il porte, n'en deuiendra pas plus prudent, ny, peut estre, le guide qui le conduit. C'est à dire, qu'il ne suffit de voir si on ne fait proffit de ce qu'on voit. Or autre est la vigueur des sens, autre la vertu qui mesnage les sens; cōme certes autre est le rapport de l'espion, & l'espion mesmes; & autre la prudence du capitaine qui le reçoit. Qui niera encor que le sens & l'entendement soyent diuers, ou qui mesmes n'accordera qu'ils soyent en beaucoup de choses contraires? Le sens dit, que nous fuyons la douleur, & nous baillerons nostre iambe au Chirurgien à coupper. Il nous retire la main du feu, & nous le ferons appliquer sur nous. Qui verroit vn Sceuola brusler son bras sans grincer la dent, penseroit qu'il n'eust point de sens. Tant la raison se fait obeïr au dessus du sens. Bref, le sens a son inclination, c'est l'appetit. L'entendement a la sienne, c'est la volonté. Et comme la raison corrige bien souuent les sens, & y est contraire; ainsi corrige la volōté l'appetit sensuel qui est en nous, & luy fait la guerre; car en la

fieure

fieure nous appetons de boire, & en l'apoplexie de dormir,& en la fausse faim de manger; ce que toutesfois nous ne voulõs pas: & plus vn homme suit ses appetits, & moins a il de volonté: comme plus il s'arreste au plaisir de ses sens,& moins ordinairement a il d'entendement. En apres,considerons les animaux qui ont ceste partie sensitiue: si nous n'auons rien de plus,comment vn petit enfant les mene il par trouppeaux,& bien souuent où ils ne desirent pas? Et d'où vient que tous en chaque espece viuent, nichent, chantent d'vne sorte, au lieu que les hommes ont loix, polices, bastimens, discours diuers & contraires. Et qui peut loger ces cõtrarietez, que qui n'a rien de contraire? Et comment seroit ce le sens,à qui son propre obiect est le plus cõtraire? Adioustez ce que nous auons ià dit,Que le sens n'a subiect que les qualitez des corps, au lieu que nous comprenons choses incorporelles, Sagesse,Prudence,Vertu,&c. Que le sens ne paruient qu'aux choses singulieres, au lieu que nous en faisons des regles vniuerselles: Qu'il ne sent que les effects,au lieu que nous en concluons la cause: Que le sens s'offense des forts sensibles, au lieu que les choses fort intelligibles nous recreent. Bref, que ce que mesmes nous disputons pour les sens,nous procede d'ailleurs que des sens. Et nous iugerons facilement, que qui nie en l'homme vn entendement, outre le sens, distingué & separé du sens, ne peut auoir ny entendement,ne sens. Mais voicy la grosse dispute. Cest entẽdement,dient ils,ceste vertu intellectiue, qui est en l'homme,est corruptible

comme la ſenſuelle. Nous penſons auoir prouué le contraire, mais encor examinons leurs raiſons. Ils dient, La forme perit auec la matiere. Or l'ame eſt au corps cõme la forme; elle ſe corrompt dõq auec le corps. L'argument concluroit, ſi l'ame eſtoit vne forme materielle. Mais nous auons prouué qu'elle eſt ſubſiſtente de ſoy & immaterielle: Et de faict, plus elle quitte la matiere, & plus retiẽt elle ſa vraye forme. La corruption donq de la matiere ne la touche en rien. Derechef, ſi les ames viuent apres les corps, elles ſont infinies, car le Monde eſt eternel, & nature n'endure rien d'infiny, comme nous ſçauons: Elles ne viuent donq point apres les corps. Ains, di ie, nous auons prouué, que le Monde a eu commencement, & auec ſi ſolides raiſons que tu ne les ſçaurois refuter. S'enſuit donq, que l'inconuenient que tu allegues, ne peut auoir lieu. Vn autre dit, Si les ames viuent, que ne le nous viennent elles dire? & penſe bien auoir rencontré, ie ne ſçay quoy de bien ſubtil. Mais quelle conſequence, Nul n'eſt venu depuis tant d'années des Indes à nous, il n'y a donq point d'Indes. Ains par meſme argumẽt ne ſerions nous point nous qui n'y allions point. Et puis quelle communication y a il entre choſes corporelles & incorporelles, entre le Ciel & la terre, veu qu'entre les hõmes qui viuent ſous vn meſme Soleil il y en a ſi peu? Qui a eſté creé magiſtrat en ſa ville, ne retourne pas volontiers au lieu de ſon exil. Et l'ame qui eſt logée au ſeing de ſon Dieu, & en ſa vraye patrie, perd l'enuie de ces choſes baſſes, que d'enhaut elle eſtime moins qu'vn petit poinct.

Qui

Qui aussi est mis en prison estroicte, quelque desir qu'il aye, n'en peut pas sortir; & l'ame qui est sous la geole du Souuerain, n'a pas tous ses esbats pour en venir conter icy. A l'vn la contemplation de l'Eternel est vne prison volontaire: à l'autre sa cōdemnation vne volonté prisonniere. Mais nous voudrions que Dieu nous enuoyast l'vn & l'autre pour nous faire croire, comme s'il auoit grand interest que nous creussions & non nous à croire. Et qu'est ce en somme tout celà, sinō vouloir que quelqu'vn r'entre dans le ventre de sa mere pour asseurer l'enfant cōtre les pasmaisons & douleurs de sa naissance, qu'il n'abhorreroit pas moins s'il auoit cognoissance que nous la mort? Mais laissons telles vanitez pour venir au principal. Vous dictes, nous dient ils, Que l'ame humaine est une, encor qu'elle ait diuerses facultez. Et nous voyons la sensitiue & la vegetatiue se corrompre & perir: Il semble donq qu'aussi fait l'intellectiue. C'est en vn mot, comme qui diroit, Vous dites que cestuy-cy est bō homme, bon escrimeur, & bon ioüeur de luth tout ensemble, l'espee luy a failly à la main, ou la main mesmes luy est deuenuë percluse: Il ne peut donq plus estre bon homme comme vous dites. Car quand il aura perdu ces instruments là, il ne laissera pas d'estre bō homme, ny mesmes d'estre escrimeur & ioüeur de luth en habitude. Et quand aussi ces exercices là auront failly à nostre ame, elle ne lairra de demeurer ce qu'elle est. Pour esclarcir ce poinct, des facultez de nostre ame, les vnes s'exercent par les instrumēts du corps, les autres sans que le corps s'en mesle au-

cunement. Celles qui s'exercent par le corps, sont la vegetatiue & la sensitiue, qui peuuēt estre cōparées comme le ioüeur au luth. Cassez le luth au ioüeur, l'art luy demeure, & l'exercice luy fault. Mais rendez luy en vn autre, il sera tout prest de recommencer. Et creuez vn œil à l'homme, la vertu de voir luy demeure, encor que le voir luy faille. Mais rendez aux plus vieux de ieunes yeux, ils verront aussi bien que iamais. Et ainsi est-il aussi de la vegetatiue, à laquelle rendant vn bon estomach, vn bon foye, vne bonne chaleur, elle exercera ses functions aussi bien que deuant. Celle qui opere d'elle-mesmes & sans le corps, c'est l'intellectuelle (appellons la si nous voulons entendement.) Et si tu en doubtes encor, considere, quand tu cōsideres en quoy se sert ton ame du corps, tu verras que plus tu penses fermement, & moins tu vois; plus tu remuës ton esprit, & plus tu donnes de trefue à ton corps, comme n'y ayant rien plus contraire aux propres actiōs de l'esprit que les operations du corps. Or ceste faculté intellectiue peut estre comparee à l'homme, qui ores qu'il ait perdu & ses mains, & son luth, ne laisse pourtant d'estre homme, & de faire les vrayes actions de l'homme, discourir, mediter, vser de raison &c. voire d'estre ioüeur & homme comme il estoit; encor que par faute d'instrumens l'exercice ne luy en demeure pas. Mais qui plus est, ceste partie intellectiue se renforce & augmente d'autant plus, qu'elle n'est plus occupee en ces choses basses & corruptibles, ains toute en soy-mesme, comme en ceux qui ont faute de veuë, qui sont ordinaire-

ment

ment plus contemplatifs de l'esprit. Discourons nous? Le corps & les sens ne bougent, voulõs nous? Tout aussi peu. Pour entendre & pour vouloir, qui sont les operations de l'intellectiue, l'ame n'a que faire du corps: & l'operer, dit Aristote, & l'estre s'entresuiuent. Pour donq demeurer en estre, l'ame n'a que faire du corps: ains pour bien operer & bien estre, l'ame doibt estre sans corps ou sans subiectiõ du corps. Mais, dient-ils encor, nous voyons des hommes qui perdent la raison comme les fols ou melancholiques; & puis qu'elle se perd, elle se peut corrompre; & si corrompre, mourir aussi. Car qu'est ce mort, sinon vne parfaite corruptiõ? Ains, di plus tost, i'en voy beaucoup qui sembloyẽt l'auoir perduë qui l'ont recouurée par diete, & par bruuages de medecine: & si elle eust esté perduë, la medecine ne l'eust pas renduë: & si elle fust perie, ils n'eussent pas eu la vie ny les sens entiers. Il faut donq que l'ame fust entiere comme deuant. Mais nostre ame qui regarde par ce corps, & par ses instruments, cõme par des lunettes, & nostre entẽdement qui voit par ses imaginations comme par vne nuee, a esté comme troublé, par ce que les lunettes estoyent troubles, & les imaginations enfumees. Ainsi le Soleil semble s'esbloüir & eclypser; mais c'est ou la lune, ou les vapeurs qui sont entredeux: en sa clarté n'y a aucune diminution. Et nos yeux voyent les choses selon les lunettes, ou selon la couleur à trauers laquelle ils voyent. Ostez ces empeschemens, & nos yeux verront clair: purgez les humeurs, les imaginations seront nettes, & l'entendement, com-

me vn Soleil apres la nuee, sera aussi clair, comme il estoit. Et n'en sera point comme de nos corps, qui d'vne longue maladie retiennent vne dureté de rate, ou vne courte haleine, ou vne distillation sur le poulmon, ou d'vne grande playe, vne cicatrice qui ne se peut effacer, par ce qu'il y a eu solution de continuité. Car ny en leur esprit, ny en leur volonté, ils n'en sentiront aucune diminution, sinon autant qu'és instrumens il en sera demeuré de reste: à sçauoir, comme nous dirons cy apres, entant qu'il a pleu à Dieu par vne iuste punition, assubiettir nostre ame à ce corps, duquel elle estoit creée maistresse; par ce qu'elle negligea la volõté du createur, pour suiure les appetits & imaginatiõs de ce corps. Cela se voit és lunatiques & autres qui ont le sens troublé par saisons & par interualles: car ils ne s'en sentent qu'au remüemẽt des humeurs, & hors delà sont capables & rassis. Es Epileptiques aussi, car l'entendement semble estre eclypsé, & comme frappé de la foudre: & hors l'acces le patiẽt est aussi sage que s'il n'en auoit rien. Bref, le corps est subiect à mille maladies, desquelles l'intelligence ne se voit point alterée, par ce qu'elles ne touchent point les instrumens des sens & imaginatiõs qui la meuuent: mais de quelques vnes seulemẽt elle est troublée, par ce que la phantasie l'est, qui luy rapporte infidelement les choses sur lesquelles elle discourt. Au contraire, ne se voit aucun troublé du sens ou de la raison, auquel les Medecins manifestemẽt ne recognoissent ou defaut és instruments, comme vne teste mal faicte & mal tournée, ou vne cholere

aduste

aduste, qui a premier troublé & gasté leur corps que leur esprit. Et comme les plus Sages prennent de fols conseils sur les faux espions, fondez toutesfois en bonne raison; & que s'ils n'estoyent sages, ils ne pourroyent prendre: ainsi la raison fait de faux discours & prend de mauuaises conclusions sur le faux rapport des imaginatiõs, & ne les pourroit faire tels, si elle estoit ou diminuée ou offensée; suiuant le dire de cest ancien, Qu'il y a certaines folies, qu'il n'y a que les Sages qui puissent faire, par ce qu'il y faut de la raison & de la prudence, mesmes pour estre trõpé, & des erreurs, qu'il n'y a que les doctes qui puissent suyure; cõme d'estre trompé par vn double espion, ou par vne lettre surprise: car vn mal auisé n'y veilleroit pas, d'estre amené à vne fausse conclusion, par choses vray semblables: car vn lourdaut ne les entendroit pas, de tomber en heresie sur quelque poinct sublime & haut; car son esprit n'y monteroit pas. Bref, qui dit que nostre ame perit auec le corps, sous ombre qu'elle se trouble par l'indisposition du corps, dit que l'enfant au ventre de la mere meurt auec elle, sous ombre qu'il s'esmeut auec elle; & compatit par ceste estroicte liaison à ses maux & à ses douleurs; comme ainsi soit que plusieurs se trouuent sains & viuans la mere morte, mesmes qui viénent au Monde par sa mort. Et quant à ce qu'on dit que nostre entendement ne comprend rien icy que par l'ayde de l'imagination, & pourtant qu'icelle s'en allant auec les instruments ausquels elle est attachée, il ne peut operer, ny par consequent estre à part soy:

C'est, certes, comme qui diroit que l'enfant qui au ventre de la mere tire la nourriture du sang maternel; & par le nombril, en estât hors, & iceluy coupé ne peust plus viure. Au contraire, c'est alors que la bouche & la lãgue & les autres parties font leur office, qui parauant estoyent inutiles, sinon autant qu'ils estoyent preparez pour l'auenir. Et ainsi aussi nourrissons nous nostre entendement par l'imagination en ceste seconde vie, qui en la tierce, comme sorty de prison, commençera à desployer ses operations luy mesmes; d'autant plus seurement qu'il ne sera subiect aux faux rapports, ny des sens interieurs, ny des exterieurs, mais à ce qu'il aura veu & appris de luy mesmes. Bref, il viura, mais non en prison; il verra, mais non par des lunettes; il entendra, mais non sur des rapports; il voudra, mais non par des appetits: ce que le corps luy apporte d'infirmité en sera hors; ce qu'il apporte de vertu au corps sera plus vif & plus vigoureux que parauant. Or disons donq, nonobstant ces vaines raisons, Que nostre ame est vne puissãce intellectuelle, sur qui naturellement ny la mort, ny la corruption n'a point de puissance, encor qu'elle soit accommodée au corps pour le regir. Et s'il y a quelqu'vn qui en doubte, qu'il s'examine; car ces doubtes mesmes luy en feront preuue. Et s'il veut contester, qu'il argumente; car en la concluant mortelle, il se iugera immortel: & si nous n'auons allegué tout ce qui feroit à ce propos, (Qui le pourroit? veu que tout ce que nous sçaurions discourir mesmes pour le contraire, nous y contrainct?) pensons aussi que qui se

sent.

ſent conuaincu en ſoy, & qui a intereſt de confeſſer & de croire, n'a point beſoing de plus diligente preuue. Mais ſi quelqu'vn ſe deſpite encor opiniaſtrement contre ſoy, qu'il ſ'eſſaye de reſpondre; & voyons conſequémẽt, quelle a eſté l'opinion des plus ſages, & meſmes de tout l'vniuers là deſſus.

CHAP. XV.

Que l'immortalité de l'ame eſt enſeignée par les anciens Philoſophes, & creüe de tous peuples & nations.

CERTES, il euſt eſté trop malaiſé que ceſt eſprit qui recerche tant de choſes en la nature, n'euſt pris quelques fois le loiſir de recercher ſoy meſmes, & ſa nature propre; & la cerchant qu'il ne l'euſt auſſi aucunement remarquée. Et pourtant, comme de tout temps y a des hommes, auſſi verrons nous que de tout temps l'immortalité des hommes a eſté creüe & receüe, non par vn homme, ou par vne nation, mais bien par le conſentement vniuerſel du genre humain, par ce que tous & chacun l'ont appris en vne meſme eſchole, & de la voix d'vn meſme docteur, à ſçauoir de leur cognoiſſãce propre. L'Eſcriture ſainte qui nous enſeigne noſtre ſalut, ne nous fait point de demonſtrations pour nous faire croire, qu'il y a vn Dieu: C'eſt par ce que nous ne ſçaurions ſi peu ſortir hors de nous, que nous ne le ſentions de tous nos ſens. Auſſi ſemble il qu'elle nous parle peu expreſſement de l'immortalité de nos

ames, principalement és premiers liures. C'est que nous ne pouuōs si peu entrer en nous mesmes, que nous ne la comprenions. Mais en ce que depuis vn bout iusques à l'autre elle nous declare la volonté de Dieu, elle nous enseigne que c'est chose dont il n'est permis de douter. Et en ce que de siecle en siecle, elle nous remarque combien de trauaux & de pénes ont eu les gens de bien qui ont essayé de la suyure, elle demonstre infalliblement que c'estoit pour vn autre respect, que de ceste miserable vie. Car qui est-ce qui perd rien de son gré en ceste vie, que pour esperance de mieux; & quel sera-il à perdre sa vie, si apres celle-cy n'y a vne autre vie? C'est pour respondre en vn mot à ceux qui demandent des textes de l'Escriture expres, qui ne veulent pas trouuer en la Bible ce qui y est non fueillet à fueillet, mais ligne à ligne. Car en ce que Dieu crée l'hōme apres le monde parfait & accomply, c'est comme s'il l'introduisoit en vn Theatre qu'il a paré pour luy, non comme les autres animaux qui le debuoyent seruir. Et les elemens produisent les animaux & les plantes: mais l'homme reçoit son ame par l'inspiration du Createur. Et les animaux sont asseruis à l'homme, au lieu que l'hōme sert à Dieu seul: & le bon homme Enoch ne fut pas tiré de ceste vie, pour sa pieté, sinon pour le recueillir en vne autre essongnée de tout mal & plaine de tout bien. Mais quand nous lisons les persecutions de Noë, les trauerses d'Abraham, les exils & peregrinatiōs de Iacob, les perplexitez de Ioseph, de Moyse & de tous les autres, tous les maux qu'ils endurēt, & tous les pas

Opinion des Anciens.

Foy des Patriarches, &c.

les pas qu'ils font, nous font autant de demonstrations d'vne foy & creance certaine de l'immortalité de l'ame, d'vne vie future, & d'vn iugement auenir. Car s'il n'y eust eu que ceste vie icy à passer, la chair leur eust prou conseillé de se tenir coys; & n'eussent pas mieux aimé que de suyure tout doucement la voye commune; Noë entre ses parens, Abraham en Chaldée, Moyse en la court de Pharao, & ainsi des autres. Ainsi, encor que l'Escriture semble s'en taire, elle parle bien haut; veu que tous les criz des gens de bien, & les desespoirs des meschans qu'elle nous descript, ne nous sonnēt, si nous auons des aureilles, autre chose. Et pour ceste mesme raison, peut estre, cest article icy n'estoit point mis en la creance ancienne des Iuifs, ny proprement aussi en celle des Chrestiēs; par ce que nous croyōs outre la raison, & que cecy est encor és termes d'icelle: & que quicōque traicte de la religion, presuppose vn Dieu eternel & vn homme immortel, sans lesquels toute religion seroit vaine. Quand aussi nous voyons entre les Payens de tous siecles, priser la Pieté, la Iustice, la Vertu; c'est tout ainsi comme si nous oyons en termes expres prescher l'immortalité de l'ame: car tout celà est basty là dessus comme sur vn fondement, sans lequel ils ne peuuent subsister. Ie quitteray mes biens ou ma vie pour maintenir la iustice. Qu'est ce iustice qu'vn nom vain; & à quelle fin tāt de respects, si ie n'attens rien hors de ce siecle icy? Ie perdray mesmes, disoit vn Ancien, la reputation d'homme de bien, plustost que d'estre autre qu'homme de bien. Pourquoy si ie n'en

ie n'en ay que mal icy, & n'en attés rien de bien ailleurs ? Certes les vertus, s'il n'y a autre chose que celà, ne s'exerceront qu'autant que le proffit & la cōmodité y sera, & partant seront traffiques & maquignonneries & non plus vertus. Et toutesfois ce sont les propos ordinaires de ceux mesmes qui ont parlé ambiguemēt de l'immortalité de l'ame. C'est donq, en confessant l'accessoire, nier le principal; apres s'estre bruslé, disputer si le feu est chaut. Mais il nous vaut mieux recueillir icy les voix l'vne apres l'autre. Hermes en son Pœmandre descrit, comme les Elemens à la voix de l'Eternel produirēt les animaux sans raison, comme de leur sein. Mais quand il vient à l'homme : *Il le crea*, dit il, *semblable à luy, se conioinct auec luy, comme auec son fils (car il estoit beau & fait à son image) & luy donna toutes ses œuures pour son vsage.* Il l'exhorte là à renoncer à son corps (encor qu'il en admire grandement l'art & la structure) comme à la cause de sa vraye mort, pour cultiuer son ame capable d'immortalité, à recognoistre son origine & sa race, qui n'est point terrestre, mais celeste ; à se retirer mesmes de ses sens & de ses trahystres allechemens pour se recueillir du tout en cest entendement qu'il a de Dieu, & par lequel suyuant sa Parole, il peut deuenir comme Dieu. *Despouille*, dit il, *ce corps que tu portes : c'est vn habit d'ignorance, vn fondemēt de deprauation, vn lien de corruption, vne mort viue, vne charoingne sensible, vn sepulchre portatif, vn larron domestique. Il te flatte par ce qu'il te hait : il te hait parce qu'il t'enuie. Tant qu'il vit, il t'oste la vie. Tu n'as plus grand ennemy que luy.* Or à quoy quitter ceste lumiere,

Sages Aegyptiens.

Hermes en son Pœmandre.

ἀπεκύησε τὸν ἄνθρωπον ὁ θεὸς αὐτῷ ἴσον οὗ ἠράσθη ὡς ἰδίου τόκου.

miere, ceste habitation, ceste vie, s'il n'estoit (comme il dit plus amplement apres) asseuré d'vne meilleure aillieurs? Mais au contraire qu'est ce que l'ame? *L'ame est le vestement*, dit il, *de l'entendement, & le vestement de l'ame c'est vn certain esprit (par lequel elle est vnie au corps.) Et c'est, cest entendement proprement que nous appellons l'homme, c'est à dire vn animal diuin qui ne se peut comparer auec les bestes, mais bien auec les Dieux celestes, s'il n'est mesmes encores plus. Les celestes ne peuuent descendre en terre sans laisser le Ciel, & l'homme mesure le Ciel sans bouger de terre. L'homme terrestre est donq comme vn Dieu mortel, le Dieu celeste comme vn homme immortel.* Bref, sa conclusion est, Que l'homme est double, mortel selon le corps, immortel selon l'ame, qui est l'homme substantiel & le vray homme, creé de Dieu, dit il, immediatement comme la lumiere du Soleil. Et Chalcidius dit, que mourant il prononcea ces mots: *Ie m'en retourne en mon païs, où sont mes meilleurs progeniteurs & parens.* De Zoroastre qui est encor plus ancien, nous n'auons que des fragmens: mais plusieurs recitent de luy cest article, Que les ames estoyēt immortelles, & qu'vn iour mesmes se feroit vne resurrection vniuerselle des corps. & les oracles des Mages de Chaldée qui ont esté heritiers de sa doctrine, respōdent aussi suffisamment pour luy. Il y en a vn qui exhorte les hommes à retourner en haste vers le Pere celeste, qui leur a enuoyé d'enhaut vne ame vestuë de beaucoup d'entendement, & vn aussi, à cercher Paradis comme le propre seiour de l'ame. Vn autre dit, Que l'ame de l'homme tient Dieu

comme

Herm. en son Pœm. ch. 10.

ὁ οὐσιώδης ἄνθρωπος.

Herm. en l'Asclepius.

Aeneas Gazæus de l'immortalité de l'ame.

Chaldeens.

Psellus Platonique.

Χρὴ σὲ σπεύδειν πρὸς τὸ φῶς καὶ πατρὸς αὐγάς, ἔνθεν ἐπέμφθη σοὶ ψυχὴ πολὺν ἑσσαμένη νοῦν.

Ζήτησον παράδεισον τὸν ἀμφιφαῆ τῆς ψυχῆς χῶρον.

Ψυχὴ ἡ μερόπων θεὸν ἄγχι σφίγξασ' εἰς ἑαυτὴν οὐδὲν θνητὸν ἔχουσα, ὅλη θεῦ μεθύουσα, ἁρμονίην αὐχεῖ γὰρ ὑφ' ἧς πέλε σῶμα βρότειον.

Ψυχὴ πῦρ δυνάμει πατρὸς οὖσα φαεινὸν, ἀθάνατός τε μένει καὶ ζωῆς δεσπότις ἐστὶ καὶ ἴσχει κόσμου πολλὰ πληρώματα κόλπων.

Ἐκτείνας πυρινὸν νοῦν ἔργῳ ἐπ' εὐσεβίης ῥευστὸν καὶ σῶμα σαώσεις.

comme ſerré à elle, & qu'elle n'a riē de mortel. Car, dit il, elle eſt comme enyurée de Dieu, & monſtre ſes merueilles en ceſte harmonie du corps mortel. & vn autre derechef, Que c'eſt vn feu clair de la vertu du Pere celeſte incorruptible & maiſtre de ſa vie, qui tient preſques en ſon ſeing tout l'vniuers. Mais ceſtuy-cy paſſe encor plus outre, Que qui dreſſera ſon ame à pieté, ſauuera meſmes ſon corps, tout fragile qu'il eſt, car par ces mots il recognoiſt meſmes la glorification du corps. Or tous ces oracles ſōt referez par les Platoniques & nōméement par Pſellus, & ne diſſimulent point que Pythagoras & Platon n'euſſent appris d'iceux; meſmes penſent aucuns que ce ſont ceux deſquels parle Platon en ſa ſeconde epiſtre, & en l'onzieſme des Loix; quand il dit, Qu'il faut croire aux anciēs & ſaincts oracles qui ont afferme les ames immortelles, & qu'en l'autre vie elles deuoyent paſſer par deuant vn Iuge qui leur demanderoit conte de leurs faits. Or la ſomme en reuient là, Que l'ame de l'homme procede immediatement de Dieu: c'eſt à dire, Qu'autre eſt le Pere du corps, & autre le Pere de l'ame: Que ce n'eſt point vn corps, mais vn eſprit, & vne lumiere: Qu'au ſortir d'icy vn Paradis l'attend, & pourtant qu'elle ſe doibt cōme haſter vers la mort: Que l'ame eſt ſi peu mortelle, que meſmes elle rēd ce corps immortel. Or que pouuons nous dire aujourdhuy de plus, meſmes en la lumiere où nous ſommes? Pherecydes Syrien, qui le premier a eſcrit en proſe, pour le moins cognu entre les Grecs, enſeignoit de meſmes. Et ce que dit Virgile en la ſeconde

Grecs.

Pherecydes.

cõde Eclogue, que ceste drogue d'Assyrie croistroit par tout, est par aucuns interpreté, que l'immortalité de l'ame que Pherecydes auoit apportée de là, seroit creüe & entenduë par tout le Monde. Phocylides aussi qui estoit de mesme temps, en parle en ces mots, *Le corps est pris de terre & l'esprit immortel, Sans vieillir vit tousiours.* Item,

Les restes des defuncts sont comme Dieux la haut;
Car l'esprit vit sans fin quand mesmes le corps faut.

Et aillieurs encor,

Partons tost d'icy bas pour venir en plain iour:
La terre est vn passer, le Ciel nostre seiour.

Et si vous luy demandez la cause de tout celà, il vous respondra en vn autre vers: *Car l'esprit est de Dieu l'instrument & l'image:* qu'il semble auoir appris de ce vers de la Sibylle, *L'homme droit en raison c'est ma forme & image.* Et ceste est aussi l'opiniõ d'Orphee, de Theognis, d'Homere, d'Hesiode, de Pindare, & de tous ces anciens Poëtes, qui peuuent chacun respondre, & pour sa patrie & pour son siecle. Pythagoras disciple de Pherecyde tenoit aussi que l'ame estoit vne substance incorporee & immortelle, enuoyée en ce corps pour son peché comme en vne prison. Et quant à ce qu'on luy attribuë de la transmigration des ames d'vn corps en autre, encor que elle ne soit directement contraire à l'immortalité, plusieurs pensent qu'on luy fait tort. Et Timée Locrois son disciple en parle tout autrement. Car quelle punition de mettre l'ame du voluptueux en vne beste pour la rendre voluptueuse sans remors; & qu'est-ce autre chose que de rendre vn meurtrier parricide,

Assyrium vulgo nascetur Amomũ.

Phocylides. Ψυχὴ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρως ζῇ διὰ παντός.

Λείψανα ἀποιχομένων ὀπίσω θεοὶ τελέθοντες.

Ψυχαὶ γὰρ μίμνουσιν ἀκήρεοι ἐν φθιμένοισιν.

Καὶ τάχα δ' ἐκ γαίης ἐλπίζομεν ἐς φάος ἐλθεῖν.

Πνεῦμα γάρ ἐστι θεοῦ χρῆσις θνητοῖσι καὶ εἰκών.

Pindare ès Olymp. Ode 2.

Homer. en ses funerales en l'Iliade.

Pythagoras.

Sibylla. εἰκὼν ἐστὶ ἄνθρωπος ἐμὴ λόγον ὀρθὸν ἔχουσα.

θαρσεῖ ἐπεὶ θεῖον γένος ἐστὶ βροτοῖσιν, Ηνίοχον γνώμην στήσας καθύπερθεν ἀρίστην, ἢν δ' ἀπολείψας σῶμα ἐς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθῃς, ἔσσεαι ἀθάνατος θεὸς ἄμβροτος, οὐκ ἔτι θνητός.

parricide, ou vn larrō sacrilege? Quoy qu'il en soit, il enseigne en ses vers que l'homme est vne race diuine, & comme recite Iambliche, qu'il est mis au monde pour contempler Dieu: & Architas son disciple, Que Dieu luy a inspiré la raison & l'entendement. Comme aussi Philolaus, Que les anciens Theologiens & Prophetes tesmoignoyent, que l'ame est accouplee au corps pour ses pechez, & enseuelie en iceluy comme en vn tombeau. D'Epicharme nous auons ce mot: *Si tu es homme de bien en ton ame, la mort ne te peut faire mal, ton esprit viura bien heureux au ciel, &c.* D'Heraclite aussi: *Nous viuons leur mort*, c'est à dire, nous sômes enseuelis en ce corps, *& nous mourōs leur vie*, c'est à dire, nous viuōs apres q̃ ce corps est mort. Et sēblable est l'opiniō de Thales, d'Anaxagoras, de Diogenes, quāt à ce point; voire de Zenō mesmes, encor q̃ cestuy-cy la pēsast engendrée de l'homme, qui estoit vn dire contraire à soy-mesmes. Bref, entre ces anciens là se rencontrēt à peine vn Democrite & vn Epicure, qui tiennent le chemin contraire, que depuis Lucrece a imitez en ses vers. Encor Epicure mourant commanda il vn anniuersaire pour celebrer entre ses disciples sa memoire; tant il se plaisoit en vne ombre vaine d'immortalité, ayant reietté la chose mesmes. Et Lucrece, comme lon escrit, composoit son liure, estant fol, aux bons iours de sa maladie, plus fol certes lors qu'il pensoit estre sage, que lors que le plus fort accez de sa phrenesie le tenoit. De Socrates, qui aura leu ces beaux discours referez par Platon & par Xenophō mesmes, sur le poinct de la Cigüe, ne

Heraclitus referé par Philo.
Epicharme referé par Clem. Alexand.

güe, ne pourra doubter de ſon opinion; car il ne l'a pas creüe ſeulement, mais perſuadée par viues raiſons à pluſieurs, & par ſa mort encores plus que par toute ſa vie. Et par ainſi nous voicy venus à Platon & à Ariſtote par le conſentemẽt des anciens ſages, auquel à péne oſent contredire deux ou trois miſerables, que les plus malheureux d'auiourd'huy tiẽnent comme yurongnes & comme fols. Certes Platon, qui pouuoit auoir oüy parler des Liures de Moyſe, introduit Dieu en ſon Timée commandant aux Dieux qu'il auoit créez, de compoſer l'homme de mortel & immortel; faiſant, peut eſtre, alluſion à ce qui eſt dit au Geneſe, *Faiſons l'homme ſemblable à nous &c.* Où les Iuifs dient que Dieu adreſſe ſa parole à ſes Anges; mais nos Theologiens à ſoy-meſmes. Mais peu apres au meſme liure & en pluſieurs autres lieux, comme reuenant à ſoy, il enſeigne, que Dieu a creé l'homme par ſoy-meſme, le foye meſmes & le cerueau, & tous les ſens, c'eſt à dire, l'ame non ſeulement intellectuelle, mais auſſi vegetatiue & ſenſitiue; & les inſtrumens dont elles ſe ſeruent. Et qui plus eſt, fait vne ſi aperte difference entre l'ame & le corps, Qu'il ne les compare pas comme Ariſtote, comme la matiere & la forme, mais comme la nef & le nocher, la republique & le gouuerneur, la ſtatuë & celuy qui la porte. Qui a-il plus grand que d'eſtre ſemblable à Dieu? Or, dit il, au Phædon: *L'ame eſt treſſemblable à ceſte Diuinité immortelle, intelligible, vniforme, indiſſoluble, & qui touſiours eſt d'vne ſorte; qui ſont, comme il dit en ſon Politique, conditions qui ne peuuent conuenir, qu'aux choſes treſdiuines.*

Platõ en ſon Timée & au 3. de la Republique.

Plat͂o en son Phæd., au Politique, en son Alcibiades, & au 10. de la Republique. Platon 5ᵉ. des Loix.

Et pourtant au partir de ce monde il veut qu'elle retourne à ses parens, & à sa source; à sçauoir, dit il, à la Diuinité sage, immortelle, source de tout bien, comme si d'vn exil elle estoit rappellée en son païs. Il l'appelle ordinairement ξυγγενῆ θεῶ, comme s'il disoit, paréte de Dieu, & par vne cônsequence, ἀειγενῆ, καὶ ἀθανάτοις ὁμώνυμον, sempiternelle & de mesme nom que les immortels; plante celeste, & non terrestre, qui a ses racines au ciel, & non en la terre, sa generation d'enhaut & non d'icy bas, & par consequẽt, qui ne peut mourir icy, puis qu'elle vit d'aillieurs. Bref, veu, dit il, qu'elle compréd les choses Diuines & immortelles, à sçauoir la Diuinité, les choses immuables & incorruptibles, à sçauoir la verité, elle ne peut estre estimée d'autre nature. Et c'est aussi l'opinion que Plutarque luy attribüe, qui se connoist en tous les fueillets presques de ses escripts. Quant à tous les vieux Platoniques, ils consentent aussi vnanimement en l'immortalité de l'ame; sauf que les vns la tirent de Dieu, les autres de l'ame du monde, & les vns font l'entendement seul immortel, les autres l'ame toute entiere: ce qui se peut cõcilier, si nous disons, Que l'ame toute entiere est immortelle en puissance, encor que les actions qu'elle exerce auec le corps, luy faillét auec les instrumens du corps. A Aristote semble commencer la dispute, ie parle entre ceux qu'on daigne appeller Philosophes, encor que ses disciples prennent au poinct d'honneur, quand on dit qu'il a donné occasion de doubter de son opiniõ en cest endroit. Car il est certain que sa nouuelle doctrine de l'eternité du mon-

Arist. liu 2. des animaux

du monde, luy a troublé la ceruelle en beaucoup de choses, comme d'vn erreur en naissent ordinairement plusieurs. *Par ce*, dit il, *que la nature ne pouuoit rendre le genre humain perpetuel en l'indiuidu, elle l'a perpetué en espece en conioingnant le masle & la femelle.* C'est parlé ou lourdement ou ambiguëment. Mais, quãd il dit, que si l'intellect peut rien operer sans les sens, & sans l'aide du corps, il peut subsister de soy; & qu'il conclut, qu'il en peut estre separé, cõme chose immortelle d'auec vne caduque, la conclusion s'ensuit que l'ame peut subsister de soy; dõt aussi il prononce ces mots, Que l'entendement vient de dehors, & non comme le corps de la semence humaine; & que ceste partie seule est diuine en nous. Or estre Diuin & estre humain, estre de la semence & estre de dehors, c'est à dire, de Dieu sont opposez, dont aussi l'vn est subiect à corruption, & l'autre non. Au dixiesme des Morales, il recongnoist deux façons de vie en l'homme, l'vne selon que l'homme est composé d'ame & de corps, l'autre selon l'intelligence seule; l'vne qui s'exerce és vertus, que lon appelle humaines & corporelles, ensuiuie aussi d'vne felicité en ceste vie; l'autre és vertus intellectuelles ensuiuie aussi d'vne felicité en l'autre, qui gist en contemplation, & est trop meilleure que l'autre: & ceste felicité, c'est proprement celle qu'il descrit aux Liures du Ciel au dessus du Temps, qui gist en l'action de l'esprit franc & libre, & en la cõtemplation du Souuerain. Et de fait Michaël d'Ephese de ce passage cõclut tresbien l'immortalité; comme aussi toutes ses Ethiques nous doiuent conclurre le semblable,

Lib. 3. de l'ame.

Arist. liu. 10. des Morales.

Michael Ephesinus sur les Ethiques.

blable, veu que bien viure, soit en soy, soit enuers autruy seroit autrement chose vaine, qui ne seruiroyent qu'à affliger nostre esprit en ceste vie. Es liures De l'ame il ne separe pas seulement le corps de l'ame, mais distingue mesmes entre l'ame & l'entendement, appellant l'ame, l'action du corps & de ses instrumens, mais l'entendement proprement, ceste substance intelligente qui est en nous, dont les actions n'ont rien de commun auec celles du corps, & de laquelle l'ame n'est, comme dit Platon, que le chariot, ou, cõme dit Hermes, le vestement:

ἄριστος, θεοῖς συγγενέστατος, θεοφιλέστατος, χωριστὸς, ἀμιγὴς, ἀπαθὴς τῇ οὐσίᾳ ὢν ἐνεργείᾳ.

Cest entendement, dit il, *se peut separer du corps. il ne se mesle aucunement, il est impassible de sa substance, il est & subsiste actuellement & de soy; & quand mesmes il est separé, il est immortel & perpetuel; bref, il n'a rien de commun auec le corps: car mesmes il n'est rien de tout ce qui est auant qu'il l'entende, & pourtant de tous les corps quel pourroit-il estre?* En vn autre aussi, *Quant est de l'entendement*, dit il, *& de la puissance contemplatiue, il n'est pas encor bien clair: mais il semble que ce soit vn autre genre d'ame; & c'est celà seul qui se peut separer comme le sempiternel du corruptible.* Bref, quand il fait ceste question, Si le Physicien doibt disputer de toute ame, ou de l'immaterielle seulement, il consent qu'elle soit telle. Et quand derechef il fait ce Syllogisme: *Ce que Dieu est de tousiours nous le sommes selon nostre puissance. Or il est tousiours separé des choses corporelles, nous donq le pouuons estre quelques fois:* Il pretend qu'il y a de l'image de Dieu en nous, voire de la nature diuine & subsistente de soy mesmes. Et pourtant tresbien, & à propos en recueille Simplicius l'immortalité

Liu. 2. de l'ame.

talité de l'ame, car elle depend de ceste separation & subsistence de soy-mesme. Adioustez encor, ce qu'il dit, Que la chasse des animaux est permise de droit naturel à l'homme, par ce que l'homme ne fait que vendiquer par icelle ce qui est naturellemẽt sien. De quel droit, ie vous prie, s'il n'est rien plus qu'eux? Et en quoy plus, si l'vn a mesme ame & mesme vie que l'autre? item, toutes ces loüanges de Pieté, de Religion, de Beatitude, de Cõtemplation. Car à quoy tout celà qu'icy bas ne nous fait que nuire? Et certes il faudra conclurre, que s'il a doubté en quelque endroit, il a mieux appris & mieux enseigné en plusieurs, comme il se voit en son disciple Theophraste, qui en parle encor plus clairement que luy.

Liu. dern. des parties des animaux.

En l'vnziesme de la Metaphysique.

Liu. 1. des Politiques.

Les Latins, comme i'ay dit aillieurs, ont philosophé plus tard: & quant à l'opinion commune, les exercices de superstition, qui estoyent entr'eux, les façons de parler que nous notons en leurs histoires, le mespris de la mort, & l'esperance d'vne autre vie en peuuent faire foy. Mais si nous voulõs examiner les doctes, Ciceron nous en parle en ces mots. *De nos ames, ou entendemens*, dit il, *l'origine ne s'en peut trouuer en ceste terre basse; car en iceux n'y a rien de meslé, rien de composé, qui puisse sembler estre ou né, ou fait de la terre. Rien aussi d'humide, de soufflable, d'ignee, car en tout celà n'y peut auoir rien qui ait vne vertu de memoire, d'entendement, de pensée, pour retenir les choses passées, preuoir les futures, comprendre les presentes, qui sont choses totalement diuines*. Et sa conclusion est, qu'ils sont donq deriuez de l'entendement diuin,

Opinion des Latins.

Cicero 1. Tuscul. & en la consolation.

 c'est

c'est à dire, non engendrez de l'homme, mais creés de Dieu, non corporels, mais incorporels; dõt s'ensuit incontinent, qu'elle ne peut estre corrompue par ces choses caduques. Le mesme dit il ailleurs, Qu'entre Dieu & l'homme y a comme vn parentage de raison, comme entre les hommes, de sang. Que la societé des hommes entr'eux vient de ce corps mortel, mais de l'homme auec Dieu, de Dieu mesmes, qui a creé l'esprit en nous. *Dont*, dit il, *nous nous pouuons dire auoir parenté auec les celestes, comme venus de mesme race & de mesme tronc; & pour le nous ramenteuoir tousiours, nous faut tenir la veüe tendue au Ciel, comme au lieu de nostre naissance, où nous deuons vn iour retourner*. Pourtant voicy encor ce qu'il en conclut de luy mesmes. *Pense*, dit il, *que tu n'es pas mortel, mais ce tien corps. Car tu n'es pas celuy que ceste forme te monstre estre, mais l'entendement de chacun est luy mesmes, & non pas ceste masse que nous pouuons monstrer au doigt. Sçaches donq que tu es vn Dieu, car c'est certes comme vn Dieu, qui vit, qui sent, qui se souuient, qui preuoit, & qui gouuerne en ton corps, comme ce grand Dieu fait toutes choses en cest Vniuers. Et comme vn Dieu eternel regit, & remüe ce monde caduq, & en quelque façon mortel, ainsi fait ce fragile corps vn esprit immortel.* Et à ce consentent tous les escriuains de son temps, Ouide, Virgile, & autres, dont les vers sont en la memoire d'vn chacun. Icy pourroit on presques apporter tout Seneque; mais nous nous contenterons de peu de mots. *Nos esprits*, dit il, *sont partie de l'esprit diuin, ce sont estincelles de choses sainctes, qui reluisent en terre. Ils viennent bien d'ailleurs que d'icy bas.*

Cicer. de la Nature des Dieux, liu. 2. & liu. 1. des Loix.

Au songe de Scipion.

Ouidius: *Sanctius his animal mentisq; capacius alta Deerat adhuc & quod dominari in catera posset. Natus homo est: Siue hunc diuino semine fecit Ille opifex rerum, &c Finxit in effigiem dominantũ cũcta Deorum.*

Idem: Os homini sublime dedit caelumq; videre Iussit, & erectos ad sydera tollere vultus

Encor

Encor qu'ils semblent conuerser en ce corps, ils sont selon leur meilleure partie au Ciel, tousiours proches de celuy qui les a enuoyez icy. Et comment pourroyent ils estre d'icy, & d'ailleurs, que d'enhaut; veu qu'ils passent par dessus toutes ces choses basses comme de neant, & se moquent de tout ce que nous sçaurions ou esperer ou craindre? Voyla donq comme il enseigne que nostre esprit vient en ce corps d'enhaut. Mais où s'en retourne il donq, quand il en part? Escoutons le parlant du fils de la Dame Martia qui estoit mort. *Il est*, dit il, *maintenant eternel & de meilleure sorte, despouillé de ce bagage d'autruy, & rendu à soy mesme. Car ces ossements, ces nerfs, ce vestement de peau, ce visage & ces seruiables mains ne sont que liens & tenebres de l'esprit. L'esprit en est accablé, abattu, mis en route; il n'a plus grand combat, qu'auec ceste masse de chair. Pour n'estre mis en pieces, il s'efforce de retourner d'où il est enuoyé: là l'attend vn heureux & eternel repos.* Et derechef, *C'est esprit ne peut estre en exil, car il est parent des Dieux, & pareil à tout le Monde, & à tout le temps; & sa pensée circuit tout le Ciel, & s'estéd depuis tout le passé iusques à l'auenir. Ce poure corps, la geole & les liens de l'esprit est agité ça & là. En luy s'exercent les tourmens, les brigandages, les maladies. L'esprit est sacré & eternel, & nul ne peut mettre la main sur luy. Il est libre hors de ce corps & affranchy de toute seruitude, & se pourmene en ce beau lieu, quel qu'il soit, qui reçoit les ames en son sein bienheureux, quand elles sont deliurées d'icy.* Bref, il semble presques en venir iusques à la resurrection en vne epistre à Lucillius en ces mots: *La mort que nous craignons tant, ne nous oste pas la vie, mais l'interrompt seulement: & viendra encor*

Seneque escriuāt a Gallion & à Lucillius. Le mesme du fils de Martia & de la breueté de vie. Es quest. & au traicté de la consolation &c.

 le iour

le iour que serons remis en lumiere, &c. Mais celà suffira pour cognoistre l'opinion de ce grand personnage, qui certes, plus il vieillit, & plus remarqu'on qu'il approche de ceste vraye naissance. Car il en parle tousiours en ses derniers traictez & plus asseuremēt & plus clairemēt. Le dit de Fauorinus est aussi celebre: *Rien n'y a de grād en la terre que l'hōme: riē en l'hōme que l'esprit. Si tu montes iusques là, tu mōtes au dessus du Ciel: si tu te baisses vers le corps & regardes le Ciel, tu es vne mousche & quelque chose moins.* C'est dire en vn mot, qu'en ceste masse de fange habite vne nature diuine & incorruptible: autrement cōment seroit elle plus que l'vniuers? Quant aux peuples anciens, nous lisons de tous qu'ils ont eu certaines religions & certains seruices: qu'ils ont creu vn enfer & des champs Elysiens, comme nous voyōs en Pindare, Diphile, Sophocle, Euripide, &c. Plus ils ont esté superstitieux, & plus nous tesmoignent ils ce qu'ils sentoyent en leur conscience. Car religion & superstition ont mesme subiect, à sçauoir l'ame de l'homme, & n'en auroyent du tout point, si elle ne viuoit hors d'icy. Nous lisons des Indiens, qui se faisoyent brusler auant que vieillir du tout, & qui appelloyent celà dissouldre l'homme, & separer l'ame d'auec le corps; & qui plustost le faisoit, plus sage estoit estimé entr'eux. Ce qui est encor auiourd'huy obserué par les habitās du fleuue Niger, ou de Senega en Afrique, qui se vōt enseuelir vifs auec leurs Maistres. Toutes les demonstrations des Logiciens ou Mathematiciens, disoit Zenon, n'ont point tant de contraincte pour prouuer l'immor-

Fauorinus.

Opinion des peuples.

Porphyre au liure de l'abstin. 4.

Quique suas struxere pyras, viuique calentes Inspexere rogos, &c.

l'immortalité que celle là seule. Alexãdre aussi ayãt pris dix de leurs Philosophes, qu'ils appelloyent Gymnosophistes, pour esprouuer leur sagesse, demãda à l'vn d'eux, Desquels il y auoit le plus, de viuans ou de morts: Il respondit, *De viuans. Parce*, dit il, *qu'il n'y a point de morts.* Et pensez qu'ils se moquoyent bien de tous les Syllogismes d'Aristote, & de Callisthenes, qui auoyent auec toute leur Philosophie si mal instruict leur disciple Alexandre. Des Thraciens nous lisons qu'ils pleuroyent la naissance & s'esiouïssoyent de la mort des hõmes, voire de leurs enfans propres. C'est qu'ils n'estimoyent pas mort ce que nous estimons, mais vne bienheureuse naïssance. Et ce sont ceux, qu'Herodote dit auoir esté appellez Getas Ἀθανατίζοντας, Les Getes ou Thraciens immortalizans; lesquels partans de ce Monde, disoyent qu'ils s'en alloyent à Zamolxis ou Gebeleizi, c'est à dire, comme quelqu'vn l'interprete de la langue Getique, à celuy qui leur donnoit leur salut, & les recueilloit ensemble. Le mesme est il des Gaulois, principalement Marseillois, & de leurs Druides, des Hetrusques & de leurs Pontifes, des Scythes & de leurs Sages, dont toute l'instruction & sagesse estoit fondée en ce poinct. Car comme les hommes se sont espandus; ainsi aussi ceste doctrine, qui est si auãt imprimée en l'hõme, qu'il ne la peut que porter tousiours quãt & luy. Ce qui se voit encor en ce que nous lisons des auditeurs de Hegesias Cyrenaïque, qui mouroyẽt si volontiers apres l'auoir ouy discourir de l'estat des ames apres ceste vie, & de Cleombrotus Ambraciote, qui

te,qui ſe tua apres en auoir leu vn Traicté. Car ſi ce n'euſt eſté vne doctrine toute patente à l'eſprit hũmain,ils n'en fuſſent pas venus iuſques à violer leur corps.Et ſi entre les peuples il ſ'eſt trouué quelques miſerables,qui ſe ſoyẽt perſuadez autremẽt,ce que toutesfois iamais ils n'auront peu plainement gaigner, certes croyons qu'ils ont bien eu de la péne, & qu'ils ſe ſont enyurez premier que d'en venir là; tellement que nous en pouuons dire comme le Pythagorien Hierocles:*Le meſchant ne veut point que ſon ame ſoit immortelle: c'eſt affin qu'il ne ſoit point chaſtié de ſes fautes. Mais il preuient la ſentence de celuy qui le doibt iuger;car il ſe cõdamne luy meſmes à mort.*Et ſ'ils ne veulent croire ny Dieu ny tout le Monde, ny eux meſmes;qu'ils eſcoutẽt pour le moins le Diable, comme ils font en autres choſes, quãd, comme dit Plutarque, il reſpond à Corax Naxien, & à quelques autres en ces vers,

Le meſme Hierocles, ch.10.

Dæmons.

Plutarq. au traicté De la tardiue punition des meſchans.

C'eſt vne grande impieté de croire
Que l'ame ſoit mortelle & tranſitoire.

Et à vn certain Polytes,

Tant que l'ame eſt au corps de liens attachée,
Elle eſt de paſſions & de douleurs faſchée:
Mais quand ce corps eſt mort & le lien desfait,
Leſte & viſte quelle eſt, ſon ſeiour elle fait
Dans le Ciel eſtoillé, ſans tare & ſans vieilleſſe;
Ainſi le veut de Dieu l'eternelle ſageſſe.

Ψυχὴ μὲν μέχρι οὗ δεσμοῖς πρὸς σῶμα κρατεῖται, &c. ce ſont ſix vers Grecs.

Non, que ce qu'il dit de ſoy, doiue eſtre allegué pour teſmoignage de verité; mais bien ce qu'il dit ſoubs la puiſſance du Souuerain, qui le contraint, comme les meſchans bien ſouuẽt, ſoubs la gehenne.Or

ne. Or sommes nous paruenus au temps ou enuiron, que la doctrine celeste de Iesus Christ fut espâduë par toute la terre, & iusques icy auons prouué la succession de ceste doctrine, qui ne pouuoit n'estre conioincte inseparablement auec la succession des hommes. Mais depuis ce temps là elle s'esclarcit encor tellement entre toutes nations, & toutes personnes; que S. Augustin, comme triomphant de l'impieté, s'escrie en quelques endroits: *Qui est maintenant l'Idiot, & qui est le meschant, qui doubte encor de l'immortalité de l'ame?* Epictete Philosophe Stoique, qui estoit en si grande admiration entre tous ceux de son temps, est plain de beaux passages à ce propos. *N'auons nous point de honte*, dit il, *de mener vne vie deshõneste, & de nous laisser vaincre en l'aduersité? Nous sommes parens de Dieu: nous sommes venus de là. qu'il nous soit permis de retourner d'où nous sommes partis.* Et tantost il appelle l'homme, selon l'esprit ἀπόσπασμα, comme vne branche de Diuinité; tantost race Diuine, ou Estincelle de Dieu: monstrant par tous ces mots, bien qu'impropres, (car quels propres pourroit-on rencõtrer?) l'incorruptible substance de l'ame de l'hõme. Et ce que le Philosophe Simplicius a si diligemment commenté ses liures respõd assez de son opinion sans l'alleguer icy exprez. Plotin entre les Platoniques le plus excellent a fait neuf traitez exprez de la nature de l'âme, outre ce que par cy par là il en escript en diuers lieux. Ses conclusions principales sont celles cy, Que les ames des hommes ne procedent point du corps, ny de la semence paternelle, mais qu'elles viennent d'enhaut, & sont

Opinion des Philosophes plus recens.

Epictetus. ἀποσπάσματα θεοῦ.

Simplicius.

Plotin.

comme

comme entées de Dieu en nos corps: Que l'ame en partie est obligée au corps & à ses instrumens; en partie libre, franche, operante, & subsistente de soymesmes. Cependant, Qu'elle n'est ny corps, ny l'harmonie du corps: mais si nous considerons la vie & l'action qu'elle luy donne, qu'elle en est comme la forme; si l'intelligence par laquelle elle conduit ses mouuemens & actions, comme le gouuerneur. Que plus elle est distraite des sens, & mieux elle discourt: mesmes que quand elle est totalement separee, elle entēd les choses sans discours, & à l'instant, n'estant le discours sinon vn esclair, & vne splendeur de l'entendement, qui consulte quand il doubte, & qui doubte au milieu des empeschemēs que luy apporte la conionction du corps; mais qui ne doubtera & ne cōsultera plus hors d'iceluy, ains comprendra la verité sans vaciller. Que l'ame n'est point proprement au corps, comme en vn lieu, ou en vn subiect; veu qu'elle n'y est point comprise, & qu'elle s'en peut separer, ains plustost que qui la pourroit voir, verroit que le corps est en elle, cōme l'accessoire au principal, & le contenu au cōtenant, & le coulant en ce qui ne coule point, veu qu'elle l'embrasse, & le viuifie, & le meut en toutes parts egalement. Que chaque faculté d'icelle est en chaque part du corps, en l'vne autant comme en l'autre, cōme toute l'ame en chacune partie, mais que chacune semble estre en quelque partie particuliere, par ce que son instrument y est: la sensitiue en la teste, l'irascible au cœur, la vegetatiue au foye, par ce que les nerfs, les arteres, & les venes en procedent:

Plotin liu. 1. Enn. 4. de l'essence de l'ame & liu. 2. ch. 1. liu. 3. ch. 18. 19. 20. 21. 22. 23. liu. 4. ch. 18. liu. 7. tout entier.

dent: quant à l'intellectuelle, qu'elle n'est en aucun lieu sinon entāt qu'elle y agit & opere, comme aussi elle n'a besoing ny de lieu ny d'instrument pour s'exercer: Bref, que l'ame est vne vie à part soy, vne vie vnie & non departie, qui fait croistre & qui ne croist point; qui penetre les corps, & que les corps ne contiennent point, qui vnit les sens, & que les sens ne diuisent point: pourtant que c'est vne substance incorporelle, qui ne peut patir ny du dedans, ny du dehors; qui n'a que faire du corps ny en dedans ny en dehors, & par consequent, immortelle, Diuine, voire vn petit Dieu mesmes. Ce qu'il prouue par plusieurs raisons, qu'il seroit trop long icy de reciter. Il en vient mesmes iusques là, Que la memoire demeure à ceux qui passent en l'autre vie, encor qu'elle semble à plusieurs se perdre aueq les sēs comme le thresor des sens, mais vne plus excellente sorte de memoire, qui ne r'appelle point les choses comme passees, mais les a comme presentes; celle cy il l'appelle Memoire, l'autre propremēt reminiscence. Adioustons vn passage seulement pour eschantillon de sa doctrine. *L'ame*, dit il, *a hantise auec les Dieux; elle est immortelle; & si nous la voyons, comme dit Platon, pure & claire, nous en parlerions ainsi. Mais soubs vmbre que nous la voyons quelques fois troublée, nous ne la cuidons pas ny diuine ny immortelle, comme ainsi soit que qui veut peser la nature d'vne chose, la doibt considerer en sa substance propre. Car tout ce qui est adiousté à la chose, empesche la parfaicte cognoissance d'icelle. Que donq chacun se regarde despouillé de ce qui est d'ailleurs que de l'ame, & certes il se croira immortel, se contemplant:*

Plotin au liu. Du sens, & De la memoire, Enn. 4. liu. 3. & au liu. Des doutes de l'ame ch. 26. & 27.

templant en sa nature intellectuelle & pure. Car il verra que son entendement ne voit pas quelque chose sensible ou mortelle, mais que par vne puissance sempiternelle il comprend les sempiternelles, & tout ce qu'il y a d'intelligible, deuenãt luy mesmes en quelque façon ce Monde intelligible & lumineux mesmes. C'est contre ceux qui pretendoyent l'infirmité de l'ame par les infirmitez qu'elle endure bien souuent en ce corps; & telle est l'opinion de Numenius, Iamblichus, Porphyrius, Proclus, encor que quelques fois ils passent les bornes, laissans courir leur esprit à toute bride; car ils n'auoyẽt autre regle en leur philosophie que le discours de leur raison. D'Alexandre Aphrodisée on croit vulgairement, qu'il n'a pas creu l'immortalité de l'ame, par ce qu'il la definit vne forme du corps prouenãte de la mistion & tẽperature des elemens: Si est ce que ses mots exprez peuuent faire cognoistre, ou qu'il entend seulement definir l'ame sensitiue cõme plusieurs & non l'intellectuelle, ou bien qu'il a varié en cest endroit. Et de faict, il dit consequemmẽt qu'il parle de l'ame des choses subiectes à generation & à corruption: & parlant de l'entendement, Qu'il est separable, immateriel, sans meslinge & sans passion: si ce n'est, que comme aucũs, nous pensions que par iceluy il entende seulement Dieu, & non aussi l'entendement qui est en nous; dont il est viuemẽt repris par Themistius, qui toutesfois ne dit pas mieux que luy. Quoy qu'il en soit, ses paroles qui ensuyuent, sont sans ambiguité. *Cest entendement*, dit il, *qui est en nous, vient de dehors, & est incorruptible. Incorruptible, di ie, par ce que sa nature est telle,*

Alexand. Aphrodisée sur les liures De l'ame.

Au secõd des Problem.

est telle, & c'est celuy qu'Aristote dit venir de dehors. Et au second des Problemes recerchant la cause, pourquoy les facultez de l'ame sont bien souuent offensées, *Si quelqu'vn*, dit il, *a le cerueau offensé, l'ame raisonnable n'exercera pas bien les actions qui en dependent: mais neantmoins elle demeurera en elle mesmes, immuable en sa nature, faculté & puissance par son immortalité: & si elle recouure vn bon instrument, mettra sa vertu en effect, comme deuant.* Mais nous disputerons tantost contre l'opinion qu'on luy attribuë, plus amplement. Que dirons nous de Galien, qui refere tant qu'il peut les causes de toutes choses aux Elemens & à la mixtion & harmonie d'iceux: si apres auoir bien disputé contre son ame, il est cõtrainct de luy rendre son immortalité? Certes au liure des Mœurs de l'ame, il fait du pis qu'il peut contre Platon: & en vn autre lieu il doubte si elle est immortelle, & si elle subsiste de soy, ou non. Mais au liure De la doctrine d'Hippocrates & de Platon, *Il faut*, dit il, *confesser l'vn ou l'autre, ou que ce soit vn corps luisant & etherée, comme les Stoïques & Aristote mesmes sont contraincts de confesser; ou certes vne substance incorporée, de laquelle le corps soit comme le chariot, & par lequel elle ait communication auec les autres corps.* Et qu'il encline plus à la derniere, il appert: car il fait l'esprit animal le plus excellent de tous les corps, & l'ame toutesfois trop plus excellente encor que c'est esprit animal. Que sera ce dõq? Pesons ses mots au liure De la conception qui se fait en la matrice. *L'ame*, dit il, *c'est vne defluxion de l'ame vniuerselle qui descend de la Region celeste; vne substance capable de science, & qui aspire touſ-*

Galiẽ au liu. des Mœurs de l'ame.

Au liu. de la doctrine d'Hippocr. & de Platon.

Au liu. de la Conception.

re tousiours à vn chemin, & à vne substance semblable à soy, qui laisse toutes ces choses basses pour cercher les plus hautes, qui est participante de la Diuinité celeste, & qui contemplant le plus souuent ce qui est au dessus des cieux, se rend presente à celuy qui gouuerne toutes choses. Sera il donq raisonnable qu'vne telle substance qui vient d'aillieurs que du corps, & s'esleue si haut au dessus d'iceluy; encor qu'elle se serue du corps, meure cõsequemment auec le corps? Or à cecy encor pourrions nous adiouster infinis passages des anciens Autheurs Grecs & Latins, Philosophes, Poëtes & Orateurs, de siecle en siecle, esquels ils traictent du iugement auenir, du loyer des bons, & de la punition des meschans, d'vn Paradis, & d'vn Enfer, qui sont comme dependãces de l'immortalité; que nous nous contentons de ramenteuoir en passant, les reseruant en leur propre lieu. En somme, courõs auiourd'huy, d'Orient en Occident, & du Septentrion au Midy, ie ne dis point visitant les Turcs, ou les Arabes, ou les Perses, car leur Alcoran leur enseigne, Que l'ame de l'homme luy est inspirée de Dieu, & par consequẽt incorruptible: mais ce qu'il y a de plus barbare, de plus ignorant, de plus bestial au Monde, entre les Caribes, & les Canibales mesmes, nous trouuerons ceste creance receüe & embrassée de tous: C'est que ce n'est point vne doctrine inuentée par les speculations de quelques Philosophes, apportée de païs en autre par leurs disciples, persuadéz par raisons vray-semblables: bref, qui soit entrée par les aureilles en l'esprit humain: ains vne science naturelle, que chacun a trouuée

Consentement vniuersel.

En l'Alcoran, Azo. 25. & 42.

Ez histoires des Indes Orient. & Occident.

trouuée & leüe en ſoy meſmes, que l'homme a portée par tout quand & ſoy; 8. qui ſe perſuade auſſi aiſeemẽt à tous ceux qui ſe mirent en eux meſmes, cõme à qui n'auroit iamais veu ſa face & ſes yeux, il ſeroit aiſé en vn mot de faire croire qu'il en auroit.

Reſtẽt encor deux opiniõs à refuter: l'vne eſt d'Auerroës, l'autre d'Alexandre Aphrodiſee, que tous deux ils dient tenir d'Ariſtote. C'eſt en ce qu'ils enſeignent, qu'il n'y a qu'vn entendement vniuerſel, qui fait en nous tous nos diſcours, mais en chacun diuers: ſi nous croyons Auerroës, ſelon que les phantaſies ou imaginations dont il ſe ſert comme d'inſtrumens, ſont en chacun diuerſes: ou ſi nous croyons Alexandre, ſelon que l'entendement poſſible qu'ils appellent, c'eſt à dire capable d'entendre les choſes, eſt diuers és hommes, receuans l'impreſſion d'vn entendement vniuerſel qui agit en chacun d'eux, que pour ceſt effect ils appellent agent. Opinions certes, qui ſe pourroyent refuter en vn ſeul mot. Car ceſt vnique entẽdement, ou poſſible, ou agent, n'euſt pas receu ou imprimé en tant de diuerſes imaginations, & en tant de diuers peuples, vne commune creance, & conception de l'immortalité de l'ame en vn chacun; comme nous auons veu qu'elle eſt, veu meſmes que ceſte conception luy repugne directement. Et faudroit dire auſſi, qu'Alexandre & Auerroës euſſent eu des conceptions & imaginations bien diuerſes entr'eux, & bien contraires à celles de tous les autres, qui leur ait imprimé ou en l'entendement ou en la phantaſie de ſi diuerſes & contraires opinions. Mais par

Cõtre Auerroës.

Se ſouuienne le lecteur de ces mots, & de leur ſignification, pour toute la diſpute qui enſuit.

Auerroës sur le 3. liu. de l'ame.

ce qu'il y en peut auoir encor, qui en facét cas, examinons les vn peu plus soigneusement. Premierement, Auerroës veut faire croire à Aristote, qu'il l'a entendu ainsi. Voyons comme ceste conclusion s'accorde auec les propositiõs qu'il nous a laissées. Aristote nous dit, Que l'ame de l'homme est conioint au corps, comme la forme à la matiere: que ceste ame a trois facultez principales, la vegetatiue, la sensitiue, l'intellectiue: que l'intellectiue aussi contient en sa vertu toutes les autres, comme le Pentagone contient le quarré & le triangle. S'ensuit donq, que si l'vne de ces trois facultez de l'ame est vnie au corps comme forme à la matiere; que toutes les trois le sont, qui sont en vne ame comme en leur racine. Or Auerroës ne peut & ne veut nier que la vegetatiue & la sensitiue ne le soyét. S'ensuit donq, qu'aussi sera l'intellectiue: & par consequent que selon Aristote chaque corps a son ame, comme chaque puissance a son action proportionnée à elle, & chaque matiere sa forme. Le mesme reprend les anciens, qui tenoyent qu'vne ame pouuoit passer d'vn homme en l'autre; par ce, dit il, qu'il faut que certaine ame soit proportionnée & destinée à vn certain corps. Or l'homme discourt par la mesme ame qu'il vit; car ce n'est qu'vne ame doüée de diuerses facultez, comme apertement il enseigne. Vn intellect donq, selon Aristote, doibt operer en chaque corps, & nõ vn seul en plusieurs corps. Item selon Aristote, l'homme & l'animal conuiennent en ce, que tous les deux ont l'ame sensitiue, & mesmes vne imaginatiõ, des choses qu'ils ont perceües par

Arist. liu. 2. de l'ame.

Arist. liu. 1. de l'ame.

par leurs ſens, & different en ce que l'vn a l'entendement, & la raiſon par deſſus, & l'autre non. Or ſi ceſt intellect ou entendement eſt hors l'homme, comme le Soleil hors la chãbre qu'il eſclaire; l'hõme ne ſe peut dire ny raiſonnable ny intellectuel, ny par conſequent different de la beſte. Car la difference doibt eſtre en la nature & non en l'accident. S'enſuiuroit donq que la definition de l'homme baillée par Ariſtote ſeroit fauſſe, comme qui definiroit vne chambre par la clarté du Soleil. Que le chien & l'homme ne ſont point differents en eſpece; meſmes que les beſtes ſeroyent capables d'intellect; veu qu'elles ont l'imagination toute preparée pour en receuoir l'influence. Or Ariſtote perſiſte par tout en ſa definition, & de l'animal & de l'hõme: & Auerroës ſ'y tient auſſi, ſans la mettre en doubte. Ceſte concluſion donq ſur telles poſitions ne ſe peut aucunement ſouſtenir. En apres, S'il n'y a qu'vn intellect diuerſifié par nos imaginations, entant que nous aurons diuerſes imaginations, nous ſerons diuers animaux; entãt que nous n'aurons tous qu'vn intellect, nous ſerons vn meſme homme. Car l'homme ne ſe dit point au regard de la ſenſitiue, mais de la raiſon. Or Ariſtote conſent que nous ſommes diuers hommes & non diuers animaux ſeulement. Il entend donq que nous ne ſommes pas diuerſes phantaſies ſeulement, mais auſſi diuers entendemens. Adiouſtez outre pluſieurs raiſons, qui ſe pourroyent alleguer, Que les Ethiques d'Ariſtote, & ſes diſcours de la iuſtice, de la libre volonté, de l'immortalité de l'ame, de la

 beatitu-

beatitude, du loyer des bons, & de la péne des meschans seroyent inutiles & friuoles. Car comme nos phantasies ou imaginations s'en vont; ainsi feroit tout celà, qui ne seroit aussi rien de subsistent, mais vne vmbre seulement & vne phantasie. Mais laissons là Aristote, car on luy fait tort; & venons à la chose mesmes. Les Philosophes font ordinairement l'entendement double: l'vn qu'ils appellent possible, comme vne table rase, capable d'entendre les choses; l'autre agent, qui reduit ceste capacité là en vne action, n'estans toutesfois deux entendemens, mais deux facultez en vn seul. Or ceste capacité, ou possibilité d'entendre, nous disons qu'elle est en l'ame d'vn chacun. Auerroës au cõtraire, que c'est vn entendement vniuersel espandu par tout, qui se parfait & reduit en action en chacun diuersement, selon les diuerses imaginations qu'il conçoit, & ce par l'aide ou influẽce d'vn intellect agẽt, qui est aussi vne substance separée de l'homme, laquelle est enuers l'intellect possible comme le Soleil enuers la veüe, & les imaginations enuers icelle mesmes, comme enuers la veüe les couleurs. Or ie demande premierement, si ces intellects vniuersels sõt substãces creées, ou nõ creées. Si creées, que deuiendra donq sa conclusion, Que le Monde soit eternel; veu qu'il veut qu'elles soyent eternellement continuées, en tous ceux qui ont esté, qui sont, & qui seront? Si non creées, comment si excellentes substances s'assubiectiront elles à nos folles imaginations pour inspirer à leur phantasie; & comment ne les corrigent elles? & comment les laissent

laiſſent elles tant errer, meſmes en la cognoiſſance de ſoy, puis qu'il faut qu'elles errent & qu'elles ſabuſent bien ſouuent auec eux? Item, ces ſubſtances, qui ſeſtendent en tant de lieux, ſont ce corps ou eſprits? Comment corps, veu qu'elles ſe trouuét en vn inſtant en infinis lieux, & font infinies choſes, meſmes contraires? Et ſi ce ſont eſprits, ſenſuit il donq pas, qu'elles ſont toutes en tous, & toutes en chacune partie, c'eſt à dire, que chacun homme les a toutes entieres? Et par ainſi ſelles ſont abuſées en l'vn par ſa fantaſie, qu'elles le ſont conſequemment en tous? Et d'où ſera ce donq, que l'vn vaincra ſes imaginations, & l'autre non? l'vn y reſiſtera, & l'autre ſy lairra emporter? Qui peut nier apres, que l'homme vueille certaines choſes, & qu'il ait le don d'intelligence? Qu'il ne vueille auſſi des choſes qu'il n'entend point, & n'entende choſes qu'il ne veut point? Qu'il ne vueille meſmes au contraire de ſes appetits, & ne conclue au rebours bien ſouuent de ſes imaginations, comme aux ſonges meſmes & aux miroüers, ce que les beſtes ne font pas? Quand il veut contre ſes appetits, veut il pas contre ſes ſens, & contre ſa fantaſie? Car qu'eſt ce autre choſe que le rebond des ſens? Et ſi ceſt intellect agent vnique beſongne en ſon poſſible par l'imagination, comment luy fait il vouloir le contraire? Quand auſſi il conclut ou en ſonge ou en diſcours, tout le rebours de ce qu'elle luy repreſente; comment eſt, ou l'homme contraire à ſoy-meſme, ou l'action contraire, & à celuy qui l'imprime, & à l'inſtrument? Qu'eſt-ce auſſi imagination,

ſelon Auerroës, qu'vne vertu attachée au corps, qui monte du cœur au cerueau ? Et qui peut nier au contraire, que le vouloir & intelligence ne puiſſent exercer leurs operations, ſans les inſtrumens du corps, puiſqu'elles veulent & diſcourent, ce qui eſt, & de ce qui eſt le plus repugnant au corps? Veu meſmes, comme dit Ariſtote, que ce ne ſont point actions, qui paſſent en dehors; ains qui demeurent au dedans, & parfont l'interieur de l'homme? Qui les oſera auſſi faire dependances de l'imagination, contre laquelle ils prononcent tous les iours infinis arreſts, & concluſions, & veillans & dormans, & en toutes manieres? Or ſi nous n'auõs rien en nous au deſſus de l'imagination, veu que nous voulons & entendons; il faut donq pour le moins, que ceſte vertu là nous ſoit infuſe de dehors. Et ſi elle eſt vne, veu que ſes actions ſ'exercent ſans la fantaſie, & ſans les ſens, & ſans les inſtrumens du corps, voire contr'eux, elle voudra & entendra en nous ce qu'il luy plaira en deſpit de tous les empeſchemens du corps; & comme elle eſt vne, auſſi voudra-elle vne meſme choſe; & comme vn entendement vnique, auſſi y aura-il vne meſme intelligence en tous. Car ſi Ariſtote confeſſe que nos imaginations ne rendent point nos volontez & raiſons aſſeruies, moins encor celle là de ceſt entendement vniuerſel qu'Auerroës pretend. Or au contraire nous voyons autant de volontez que d'hommes en meſme ſubiect, & les intelligences des hõmes non ſeulement diuerſes, mais contraires. S'enſuit donq qu'en chacun homme ya vne ſubſtance particu-

Ariſt. liu. 11. de la Metaphyſique.

particuliere, qui veut & qui entend, franche & libre de toutes imaginations, quand elle se veut retirer en elle mesmes, & non pas vne vniuerselle, qui vueille & entende tout en tous. Ioinct, comme ià auons dit, que selon Aristote cest intellect ne pourroit pas operer le vouloir & l'entendre en nous; car vouloir & entendre, dit il, sont operations qui ne sortent point en la matiere, ny en l'exterieur, ains qui demeurent en l'operát, c'est à dire, en nostre esprit, comme actions & perfections d'iceluy. Reprenons encor d'icy dessus. Si c'est vn entendement vnique, qui ait eternellemét operé és hommes par leurs imaginations, eternellement l'intelligence de toutes choses y est imprimée; car eternellement il aura reduit la puissance & capacité en actiõ: ioinct qu'il est impossible que l'actiõ & la perfection d'vne chose eternelle, depende de quelque temporelle. Et ores mesmes qu'Auerroës ne posast point le Monde eternel, cest entendement possible, qui par tant de siecles, & par tant d'imaginations d'hommes en tant de diuers païs seroit reduit en action, ne pourroit rencontrer rien de nouueau, & dont il n'eust eu par cy deuát cognoissance. Or cest entendement possible, dit Auerroës, est vne substance intelligible, qui s'espand en tous hommes, & en tous siecles, & la nature de telles substances est d'estre toutes au tout & toutes en chacune partie. Car elles ne sont point subiectes à vn lieu, mais sont là où elles operent, & operent selon le tout, & non selon vne partie, veu qu'elles sont indiuisibles. S'ensuit donq, comme nous disions tantost, que cest

vnique entendemét eſt & opere tout entier en chacun homme. Et ſ'il y eſt, il n'y eſt pas ſeulement ſelon vne ſimple capacité, mais ſelon ſon action & perfection, ne plus ne moins que le dæmon en la Pythoniſſe, ou au demoniaque; lequel certes ſ'il eſtoit poſſedé de l'homme, au lieu qu'il le poſſede, comme dit Auerroës, que par nos imaginations nous poſſedons ceſt intellect poſſible, le rendroit capable de tout ce qu'il ſçait, & qu'il eſt. S'enſuiura donq, qu'eternellement en tous hommes dés leur naiſſance ceſt intellect poſſible ſera actuellement intelligent, ou entendant toutes choſes, que tous entendront egalement, autant le vieil que le ieune, & l'idiot que le ſçauant: que nous n'aurons plus beſoing ny des ſens ny de l'imagination pour entendre. Bref, quand meſmes Auerroës cedera que le Monde ne ſoit point eternel, Que ceux qui viennent au Monde auiourd'huy, y viennent tous plus ſçauans que tous les anciens, & les enfans plus que les peres, & les arriere-fils plus que les fils, d'autant qu'ils ſuccedent à la ſcience continuée de tous les ſiecles: ſ'enſuiura auſſi que chaque ſciẽce ſera egalement en tous hommes qui en feront profeſſion. Car ce qu'elles ſe diuerſifient, ne peut auenir que par la diuerſité du ſubiect, puiſque nous parlons d'vne meſme ſciẽce en eſpece, comme de la Grammaire, ou de l'Arithmetique, &c. Or le ſubiect de la ſcience c'eſt la capacité de l'entendement, qu'Auerroës poſe eſtre vn ſeul commun à tous, & non pas l'imagination, qui n'eſt que comme vn rebond des ſens. S'enſuit donq, puiſque c'eſt vn meſme ſubiect

en tous,

en tous, qu'en tous l'habitude de telle ou telle sciéce sera egale; ou s'elle n'est egale, ains diuersifiée, comme nous la voyons par diuers degrez, que c'est par diuersité de subiect, & par ainsi qu'il y a vn intellect particulier à chacun, & non vn commun à tous. Item c'est vne regle commune qu'il faut que ce qui reçoit vne chose, ne l'ait pas; car comme dit Aristote, il faut que ce qui reçoit soit totalement desnué de la chose qu'il reçoit. Or auant nostre sens & imagination cest entendemét commun a receu, & a toutes choses, & ne les aura pas seulement receües, mais aussi conseruées: car comme il dit luy mesmes, c'est le lieu des especes; & puis il n'auroit pas moins de vertu que l'imagination qui retient ce que reçoiuent les sens. Pour neant donq entendroit il par nos imaginations, veu qu'il entend par soy mesmes; & pourneant y escriroyent ils, ce qui de si long temps y seroit escrit, & pour neant sera mis par Aristote vn entendement agent, qui reduise nostre puissance intellectuelle en action, si eternellement cest vnique intellect est parfait, comme il s'ensuit de l'opinion d'Auerroës. Et ne faut dire, qu'encorque les especes intelligibles fussent imprimées en cest entendement, nous aurons besoing de l'imagination pour actuellement entendre, comme nous en auons affaire pour nous seruir des choses que nous auons veües & apprises. Car par ainsi, pour apprendre toutes sciences, nous n'aurions qu'à nous representer par l'imagination ce qu'il y auroit en cest vnique entendement, comme nous faisons ce qui a passé vne fois par le no-

Aristot. liu. 3. de l'ame.

ſtre, & pourrions de nous meſmes apprendre toutes ſciences, veu que nous aurions en l'entendemét tout ce qui ſ'eſt iamais ſceu de chacune, ne plus ne moins que celuy qui a ſceu l'Arithmetique ou la Coſmographie & qui l'a en ſa teſte, n'a point affaire d'vn docteur pour la luy r'apprendre, mais de remuer ſeulement ſon imagination, & de fouiller en ſa memoire pour retrouuer ce qu'il y a mis. Or nous voyons que qui n'apprend rien, ne ſçait rien, que qui plus eſtudie, ordinairement plus ſçait, que qui imaginera toute ſa vie ne pourra paruenir de ſoy meſmes aux ſeuls rudimens de la moindre ſciéce. S'enſuit donq, que les ſciences ne ſont en nous qu'entant qu'on les y mét par enſeignemét ou par meditation. Que l'imagination ne ſert pas à les reſueiller, mais bien à les y mettre. Et veu qu'elles y ſeroyent, ſi tous auoyent vn meſme intellect, qu'en chacun en particulier il y en a vn, & nó pas vn vniuerſel commun à tous. Adiouſtons que noſtre entendement vient à ſ'entendre aucunemét ſoy meſmes, ce que certes à le bien conſiderer il ne feroit pas. Pour ſ'entendre ſoy meſmes il agit en ſoy meſmes. Or ſelon l'opinion d'Auerroës, nous ne feriós que patir & receuoir par nos imaginations, non plus que la feneſtre qui reçoit la clarté par le Soleil. La capacité auſſi de l'intellect vniuerſel poſſible, ne le pourroit faire, car il faut que quelque choſe la reduiſe à action. Et l'imagination ne luy pourroit aider, car elle ne repreſente que les choſes ſenſibles, mais iuſques aux intelligibles elle ne paruient pas. Et toutes fois, nous entendons, que nous entendons,

dons,& discourons & de nostre fantasie, & de nostre intelligence mesmes. C'est donq vne vertu autre que l'imagination,& qu'vn entendement possible vniuersel,qui entre & penetre ainsi en soy mesmes. Que diray-ie, quand d'vne mesme imagination,vne mesme personne conclut maintenãt ainsi & peu apres autrement,& en tire argumẽs & volontez contraires,ou quand diuerses personnes par diuerses imaginations se rendent en mesme volonté & conclusion ? Se pourra il faire que cela procede d'vne substãce eternelle en vne mesme personne, veu que l'eternité n'est point subiecte au changement,ny des temps ny des lieux ? Ou d'vne mesme en plusieurs, veu que les imaginations sont si diuerses l'vne de l'autre; si ceste substãce ne besongne que par tels instrumens? Quant à l'opiniõ d'Alexandre, qui pretend vn intellect agent vniuersel, qui imprime l'intellect possible, c'est à dire, la capacité d'vn chacun,& la reduise en action,la plus part des raisons cy dessus deduites contre Auerroës sert aussi contre luy. Mais, parce que par cest intellect agent il semble entendre Dieu mesmes, il y a cecy de plus, Que Dieu qui est tout bon, & tout sage, n'imprimeroit point en nostre entendement les folies & les malignitez,que nous y remarquons,qu'il n'y laisseroit pas aussi tant d'ignorances,& de tenebres, que nous y tastons, ains vaincroit en tous la cõtagion qu'apporte ce corps, & bien qu'il n'inspirast ou n'influast tant de choses à l'vn qu'à l'autre, selon les diuerses capacitez de ceste table rase, que pour le moins il n'y peindroit pas vn mõde de faux

Contre Alexãdre Aphrodisée.

traicts,

traicts,que nous y pouuõs voir chacun en soy mesmes. En apres,ou l'influxion seroit perpetuelle, ou biẽ entrecouppée. Si perpetuelle, nous entendriõs tout ce que nostre imagination nous representeroit sans labeur & sans art: si entrecouppée,il ne seroit pas en nous d'entendre chose quelconque, ny de vouloir quand nous voudrions. Or au cõtraire, nous auons péne à comprendre certaines choses, & nous faut gaigner sur l'ignorãce de nostre esprit, comme pied à pied: & y en a d'autres que nous entendons dés qu'elles se presentent, & quand nous voulons. Nous auõs dõq vne puissance debile qui comprend en nous, & toutesfois qui seconde nostre volonté,ce qui ne peut estre attribué à Dieu.Si aussi il y a vne seule intelligence qui agit en tous hommes, en tous hommes y aura vne mesme intelligence,ie dis, en nature, encor qu'en degrez elle soit differente. Car le Soleil en quelque lieu qu'il iette ses rayõs, luit & eschauffe,encor que selon les lieux & choses qui le reçoiuẽt,la lumiere & la chaleur soit diuerse, és vnes plus petite, és autres plus grande,és vnes plus,és autres moins apparente. En somme, sa clarté ne fera point de tenebres, ny sa chaleur des glaçons. Ainsi donq,si selon les imaginatiõs des hommes,il y a de la diuersité d'effect, en l'inspiratiõ qui coule en la capacité de nostre entẽdement, ce sera certes que l'vn entendra plus vne mesme chose, & l'autre moins; mais nul n'entendra le mensonge pour la verité, nul le tort pour le droit, nul vne chose pour l'autre. Or nous voyons à combien d'erreurs nous sommes subiects, non, di ie,

di ie, à voir de plus loing ou de plus pres l'vn que l'autre; mais l'vn le blanc, & l'autre le noir, choses cõtraires di ie en mesme subiect, & en mesme téps. S'ensuit donq que ce sont diuerses intelligences en diuers, & non vne mesme intelligence qui agisse en tous. Or disons donq, & par ces raisons, & par autres, que chacũ trouuera en soy mesmes, & de soy mesmes. Que chacun a vne ame particuliere, c'est à dire vne substãce intellectuelle vnie au corps, entãt qu'elle dõne vie, cõme la forme; entãt qu'elle dõne la raison comme guide de nos actions. Qu'en chacune y a vn rayon de raison par lequel elles discourent & conçoiuent, dont auient qu'elles s'accordét bien souuent en la raison, qui est vne, & és principes manifestes d'icelle, & en ce qui clairement en depend: Que chacun aussi a vn corps particulier, complexion, humeurs, imaginations, nourriture, hantise, façon de viure, diuerses, dont auient que diuers prénent diuers chemins, voire que mesmes personnes declinent diuersement de l'vnité de la raison, de laquelle le chemin est vn, & les esgarements infinis. Que ce rayon de raison, qui fluë & coule de nostre entendement, est proprement cest intellect, qu'on appelle possible; lequel s'accroist & s'augmente de tout ce qu'il voit, qu'il oit, qu'il rencontre, comme vn feu qui accroist sa vertu autant qu'on luy baille de matiere, & qui se rend comme infiny en s'espandant. C'est ce que nous appellons autrement Memoire intellectuelle, qui n'est autre chose qu'vne multitude de raison, & vn reseruoir du flux perpetuel de l'entendement. Que l'intellect

ou en-

ou entendement dont il fluë, comme de sa source, est proprement ce qu'ils appellent intellect agent; vne puissance, di ie, ou vertu, qui sçait estendre la raison de l'vn à l'autre, proceder des choses sensibles aux insensibles, des mobiles aux immobiles, des corporelles aux spirituelles, des effects aux causes, & des commencemens par les moyens iusques aux fins. Cest entendement au regard de la raison est comme l'art au regard de l'instrument, & la raison au regard de la phãtasie & des choses sensibles, comme l'instrument au regard de la matiere: ou pour mieux dire, l'entendement vers la raison, est comme celuy qui donne le mouuement enuers la chose mobile, la raison enuers ses obiects, comme la chose mobile enuers l'espace où elle se meut. Car raisonner n'est autre chose que proceder d'vne chose entenduë, à vne non entenduë pour l'entendre; & l'entendre est le repos qui s'en ensuit, comme vn arrest apres le mouuement. Que l'vn & l'autre n'est qu'vne substance, comme l'homme qui se meut, & l'homme qui s'arreste n'est qu'vn, & comme la faculté qui meut les nerfs & celle qui les retient n'est qu'vne: à sçauoir l'ame intellectuelle en vn chacun, vne substance incorporée & immaterielle, qui exerce ses facultez partie de soy mesmes & partie en nos corps. Et puis qu'Auerroës & Alexãdre estiment & admirẽt tãt les effects qui se font en nous, qu'ils sont contraints de les attribuer à des intelligences incorruptibles, & eternelles, retenõs d'eux, qu'à la verité ce qui fait si grands merueilles en ce corps, ne peut estre ny sens, ny corps, ny imagination,

tion, ains vne intelligence diuine, incorruptible, immortelle, comme ils dient. Mais apprenons ce mot de plus qu'eux, que tous les ſages nous enſeignent, & que chacun peut enſeigner à ſoy meſmes; Que ceſte intelligéce n'eſt point vniuerſelle, comme vn Soleil qui eſclaire toutes les feneſtres d'vne ville, mais bien vne ſubſtãce particuliere à vn chacun, comme vne lumiere pour le conduire és tenebres de ceſte vie, n'eſtant certes non plus difficile à l'eternel de créer pluſieurs ames pour chacun de nous, que d'en créer vne ſeule pour nous tous enſemble; mais bien plus glorieux pour luy, d'eſtre cognu, loüé & exalté de pluſieurs, & plus ſalutaire pour nous de le loüer, exalter & cognoiſtre, voire de viure & en ceſte vie & en celle auenir de nous meſmes, que ſi quelconque intelligence que ce fuſt viuoit ou diſcouroit, ou en nous ou meſmes apres nous. Or concluons donq pour ceſte matiere, & par la raiſon & par l'antiquité, & par la cognoiſſãce que chacun a de ſoy meſmes; Que l'ame & le corps ſont choſes differentes: que l'ame eſt vn eſprit & non point vn corps: que ceſt eſprit a trois facultez en l'homme, deux exercées par le corps, la tierce d'elle meſmes & ſans le corps. Que ces facultez ſont en vne ſeule ame comme en leur racine; mais encor que les deux ceſſent quand le corps leur faut, que toutesfois l'ame demeure entiere ſans diminution d'aucune de ſes puiſſances; comme l'artizan demeure artizan meſmes ſans inſtrumés. Bref, que ceſte ame eſt vne ſubſtance ſubſiſtente de ſoy, immaterielle & intellectuelle, ſur laquelle ny mort ny corrup-

corruption ne peut naturellemẽt auoir de puiſſance. Et pour tout ce que nous auons traicté en ce liure iuſques icy, concluons, Qu'il y a vn ſeul Dieu, qui par ſa ſageſſe & bonté, eſt Createur & conducteur du Monde, & de tout ce qu'il contient: Qu'au Mõde il a creé l'homme, image du Createur ſelon ſon entendement; image de ſes creatures ſelon ſa vie, ſon ſens & ſon mouuement. Mortel, entãt qu'il tient de la ſemblance de la creature; immortel, entant qu'il porte l'image du Createur, à ſçauoir en ſon ame. Qui ſort hors de ſoy pour voir le monde, voit incontinent vn Dieu, car ſes œuures le preſchent de toutes parts. Qui veut encores doubter, ſ'il entre en ſoy meſmes, l'y rencontre; car il y trouue vne vertu qu'il ne voit pas. Qui croit vn Dieu ſe croit immortel; car en vne nature mortelle telle conſideration ne viendroit pas, & qui ſe croit immortel croit vn Dieu, car ſans la puiſſance inexplicable d'vn Dieu le mortel & l'immortel ne ſe ioindroyent iamais. Qui voit auſſi l'ordre du Monde, la proportion de l'homme, l'harmonie en l'vn & en l'autre cõpoſée de tant de contraires, ne peut doubter d'vne prouidence; car celle nature qui les en a pourueus, n'en peut eſtre deſpourueuë: & comme vne fois elle en a eu ſoing, elle ne ſ'en deſpouillera pas. Ainſi auons nous trois articles qui ſ'entreſuiuent l'vn l'autre. Qui prouue l'vn, prouue les trois, encor que les ayons deduit chacun à part. Or priõs l'Eternel, que nous le glorifions en ſes œuures en ce bas Monde, & qu'il nous daigne par ſes miſericordes vn iour glorifier en l'autre, Amen.

CHAP.

CHAP. XVI.

Que la nature de l'homme est corrompuë, & l'homme decheu de sa premiere origine: & comment.

OR ne s'enorgueillisse point l'homme cependant en l'excellence ou immortalité de son ame; car plus il a receu du createur, & plus il doibt; plus excellente est sa nature, & plus puante en sera & dangereuse la corruption. Le Paön, dit-on, se mire en ses plumes & fait la roüe; mais quand il a bien estendu ses ailes, il demeure court; & quand il vient à regarder ses pieds, reserre son pennage de honte. Nous certes si nous venons à considerer la viuacité de nostre esprit, & l'excellence de nostre ame en sa nature, auons de quoy nous glorifier, en Dieu, di-ie, qui la nous a dõnée, & qui par sa misericorde nous a daigné honorer au dessus des autres creatures. Mais si nous venons puis apres à voir, comme ceste nature s'est estrangement pourrie & corrompuë, & combien elle est loing de sa premiere origine; ne nous restera certes que d'estre honteux en nous mesmes, non en admirant nostre hauteur, mais celle dont nous sommes decheus & tombez. Ainsi du meilleur vin se fait le vinaigre plus corrosif; & de l'œuf qui estoit les delices des premiers ROIS, le pire poison: & tel degré de bonté que tient la chose en sa nature, elle le tient aussi en mal si elle vient à se corrompre. De tant donq qu'est meilleure nostre generation, de tant pire en sera la corruption si elle

s'y est mise ; ce que suiuant l'ordre precedent nous pouuons examiner, enuers Dieu, enuers le monde, enuers l'homme, & enuers nous mesmes.

La corruptiõ de l'homme se cognoist au regard de Dieu.

Certes grande est l'obligation de l'homme enuers Dieu, s'il y veut penser ; & bien aueugle est il s'il ne la sçait cognoistre. De tant de creatures que Dieu a creées, aux vnes il a dõné d'estre, aux autres de viure, aux autres de sentir. A l'homme il a donné tout celà ; mais de plus il luy a donné, & à luy seul icy bas, vn entendement par lequel il cognoist en toutes choses ce qu'elles ont, & ce qu'elles sont, qu'elles mesmes ne cognoissent pas. C'est vn signe euident, que ce qu'elles ont & sont, elles l'ont & sõt pour luy & non pour elles mesmes. Car à quoy toutes leurs vertus & excellences, s'elles ne les cognoissent pas? Le Soleil est excellent entre les corps celestes, la rose entre les fleurs. L'animal tient vn degré au dessus des arbres, & entre les animaux l'vn a vn poinct que l'autre n'a pas. Quel contentement est ce ou d'estre, ou d'auoir, si on ne le sçait pas ? de luire, si on ne voit point : de sentir bon, si on ne fleure point ? d'exceller, si on ne iuge point? Certes l'homme seul en tout ce monde inferieur peut sçauoir ces choses & en ioüir, & pourtãt elles ne peuuent auoir esté faites que pour luy : c'est à dire, que Dieu luy a donné, à proprement parler, tout ce que les autres creatures ont & sont, & ne l'a pas traité comme creature simplement, mais bien cõme vn fils, pour lequel expres il a creé ce monde, & le luy a baillé à posseder. Si derechef la possession est infiniement moins que le possesseur ; qu'est-ce de l'homme au regard

regard du monde? Et quelle ſera donq l'obligation de l'homme enuers Dieu, qui l'a creé de rien, c'eſt à dire, qui n'a pas dõné ſeulement le monde à l'homme, mais l'homme à l'homme meſmes? Que ſ'il ne recognoiſt point celuy, de qui il tient non ſeulement ceſt heritage, mais ſon eſtre meſmes; que pouuons nous dire, ſinon que c'eſt vn fils deſnaturé & abaſtardy, qui a perdu non la raiſon ſeulemẽt, mais les ſens meſmes? Or de tant d'hommes, qui ſont tenuz chacun *in ſolidũ*, & vn ſeul pour le tout de ceſte grande obligation, cõbien y en a-il qui n'y penſent iamais? combien qui y penſent bien? combien qui cognoiſſent ceſte obligatiõ? cõbien qui ſe diſpoſent à la recognoiſtre? Et quand quelqu'vn ſ'y voudra diſpoſer, qui ſera iamais celuy qui y pourra atteindre? veu qu'elle n'importe autre choſe ſinon de rendre à Dieu ce qui luy appartient, c'eſt à dire, employer nous, & tout ce qu'il nous a donné, tout noſtre eſtre & noſtre vie, nos ſens, nos diſcours & nos actions; bref, tout ce que nous auons en nous & hors nous pour ſon ſeruice; comme ainſi ſoit, que nous tournons toutes choſes à nous comme à leur fin, voire nous meſmes à rien que nous meſmes. Si nous tenons regiſtre de noſtre vie, quante partie en donnons nous à Dieu: ſi de nos pas, combien y en a-il pour ſon ſeruice? ſi de nos penſees, combien qui ſ'adreſſent à luy? ſi de nos prieres meſmes, que ſont ce qu'offenſes continuelles; veu qu'au milieu de nos plus grandes vehemences, nous nous eſuanoüiſſons incontinent en vains diſcours, & nous trouuons eſgarez & emportez ſans y penſer, auſſi

loing & plus de nos prieres que le ciel est de la terre? Qui est le fils qui ne prenne querelle s'il oit mal parler de son pere? qui ne soit estimé lasche de tous les assistans s'il le passe soubs silence? Qui est au contraire celuy de nous, qui s'esmeuue s'il oit blasphemer le nõ de Dieu? s'il s'en esmeut, qui s'en formalise? s'il s'en formalise, qui ne l'oublie tout aussi tost? Et qu'est-ce dõq? Sinon que nostre ame, à proprement parler, ne vit pas; mais nostre corps: qu'elle n'a pas ses mouuemens ny actions vifs & libres, puisqu'elle ne s'esmeut que des torts qu'on fait au corps, & au pere du corps, mais nõ des iniures qui sont faites à l'ame & au pere qui l'a faite? Si on brise nos armoiries, nous le prenõs au poinct d'hõneur; si nos effigies, nous sortons des gõds. Les Princes en font crimes de leze maiesté; & ce n'est faute d'orgueil, mais faute de puissance que n'en faisons autant. Qui est ce de nous au contraire, qui sente le tort qu'on fait à son prochain, mesmes qui tous les iours ne luy en face; qui s'esmeuue beaucoup de voir tuer vn hõme, si ce n'est son frere ou son amy, qui ne le tuë mesmes ou de fait ou en son cœur, ou de glaiue di-ie, ou de haine, pour la moindre offẽse qu'il pretẽde? C'est à dire, qui ne brise & rõpe à tous coups sãs aucũ respect, l'image de Dieu qu'il a peinte & engrauée en l'hõme? Qu'est ce cela, sinon que nous ne cognoissõs plus ceste image là en nous? Car qui seroit si outrecuidé, que de l'oser violer? que le consentement taisible du genre humain confesse l'auoir perduë? pour le moins, qu'elle y est si bien effacée, & si estrangement barboüillée, qu'il ne la recognoist

recognoist plus? Que le parentage aussi que le genre humain a par l'ame receüe d'vn mesme pere, ne nous touche que bien peu ; mais seulement ce vil parentage de la chair autant differét de l'autre que l'ame est d'vne masse de terre, & presques que les peres sont entr'eux ? Et toutesfois veu que le plus meschant homme du monde, tuant celuy qu'au monde il hait le plus, & qui ne le semble toucher de rien, soudain apres le fait sent vn remors en son ame, qui le tourmente, qu'il ne sent pas en tuant mille animaux par iour; pouuons nous nier que ce ne soit ce reste d'image diuine, cõmune à tous hõmes, qui se ramentoit, qui se tient offensée de son offense propre; & comme on dit, Que bon sang ne peut mentir, nous fait elle mesme nostre procez, & volontiers se vengeroit de nous en nous mesmes ? Certes disons donq, ce que nous ne pouuons nier sans nous nier, que l'hõme estoit creé de Dieu, pour tenir le lieu d'vn enfant; mais qu'il s'est abastardy, voire estrangemét abastardy, qui ne se soucie pas, comme nous voyons en la plus part, d'estre recognu ny de son pere ny de ses freres ; ce que toutesfois les bastards s'efforcent tant qu'ils peuuent; ains aboliroit volontiers sa genealogie & tous ses titres, pour se dire enfant de la Terre; qui estoit l'ācien nom des bastards; plustost que de celuy qui l'a creé, & tant de choses dont il iouït, pour luy. Qu'il soit encores vray ; que suyuons nous en toutes nos estudes, sinon la terre, & les choses terriẽnes? Nous, si nous estions demeurez en nostre origine, qui selon la substance spirituelle de nostre ame, deurions *Terræ filius.*

naturellement voler apres les ſpirituelles,& au deſſus des celeſtes? Et où cerchons nous noſtre heritage, noſtre bien, noſtre felicité, qu'en ces choſes caduques? Et de quoy plaidons nous en ce monde, que de terres, de bœufs & de charruës? Certes confeſſons donq, que c'eſt vn teſmoignage du genre humain, que l'homme ſe ſent exheredé de l'heritage de ſon pere, qu'il eſt en ſon ire & en ſa malegrace, ſe mettāt à courir apres les ſiliques, comme l'enfant prodigue, apres auoir diſſipé ſon heritage à ſa phātaſie. Mais pour venir à ceux qui plus font profeſſion de pieté, d'où penſons nous que vienne ceſte deſſiance, que naturellement nous auons tous de la bonté & aſſiſtence de Dieu, que du ſentiment de noſtre iuſte exheredation, que la conſcience a graué en nous? Le fils d'vn bon & riche pere ſe promet de luy autant de ſecours, qu'il aura de moyen, & luy de beſoing. Sinon, & qu'il en doubte, nous preſumons tant de la bonté du pere, que nous concluons que le fils l'a offenſé, & qu'il ſ'eſt rendu indigne de ſa bonté par quelque grand forfait. Veu que Dieu eſt la bonté & la richeſſe meſmes, d'où vient dōq, que nul ne ſ'en peut aſſeurer? que nul ne peut ſe remettre aſſez confidemment en luy: que nul ne peut auſſi hardiment eſperer de luy comme il conuient à ſa bonté: bref, que nos demandes ſont pleines de meſſiance, & nos cœurs meſmes d'incredulité? Certes, veu qu'en ſa bōté n'en peut eſtre la faute, qui eſt vne ſource qui ne peut ſ'eſpuiſer; reſte ſeulement qu'elle ſoit par noſtre malice & en noſtre imbecillité, qui n'oſe eſperer ſon bien du treſbon,

bon ; par ce que toute noſtre nature nous admonneſte que nous ſommes indignes de ſa grace, pour l'auoir trop grieuement offenſé.

Si nous conſiderons la police & l'ordre du monde, auſſi clairement y pourrons nous noter, Que l'homme n'y tient plus ſon reng,& qu'il eſt decheut du ſiege d'honneur,où Dieu l'auoit placé. Dieu l'auoit logé bien haut au deſſus des pierres, des plantes,des animaux,du monde meſmes. S'il tient encor ſon degré, d'où vient que tant de gens ſe rendent eſclaues de l'or & du metail? que tant d'autres menent vie de plante & d'animal en corps d'hommes? Les vns di-ie,qui ne font que boire,manger & dormir,& ne ſ'eſleuent iamais plus haut; les autres qui ſe conſument en plaiſirs, & voluptez du tout beſtiales ? Car qui eſt l'animal qui vueille eſtre plāte,la plante qui ne ſ'eſleue en haut pour ſortir de la terre; bref, qu'y a-il en ce mōde,ſi ce n'eſt l'homme, qui ne garde bien eſtroitement ſon reng? Qui verroit,ie vous prie,quelqu'vn, vn Diademe fangeux en la teſte,labourer la terre, & ſuyure vne charruë; que pourroit-il preſumer,ſinon, qu'il ſeroit deietté de ſon throſne, & que quelque meſchef luy ſeroit auenu ? Et que dira-on donq de ceſt homme, qui fouïlle la fange & ſuit les bauges pour ſe veautrer en mille vilenies, & qui employe tout ſon eſprit à celà? Sinō, qu'il a eſté precipité du haut de ſō eſprit, & que de ce ſault perilleux, il ſ'eſt briſé toutes ſes facultez; tellement qu'il n'eſt plus en luy de retourner d'où il eſt tombé ? Car qui peut nier qui ne ſoit né pour plus grandes choſes qu'il ne fait ? Et qui

Au regard du monde.

peut penser que Dieu luy ait donné vne ame immortelle, pour s'arrester du tout en choses, qui n'ont pas seulemẽt la dignité d'estre mortelles, vne veuë, qui l'adiourne à toute heure de penser au ciel, pour croupir en la fange; vn sceptre, en fin, pour seruir de marotte, ou vn trident pour charger du fumier, ou pour fouïr la terre? Aussi comment est renuersée en l'homme, qui est vn petit monde, ceste loy de police, qui reluit en l'vniuers & en toutes ses parties, Que le corps obeisse à l'ame? Es plantes, és arbres, és animaux, l'ame dispense la nourriture par proportion. Le corps obeit à sa conduite sans contradiction; & est chacune obeïe, selon ses facultez & sa portée. La nutritiue suit ses appetits, mais elle ne les excede point. La sensitiue ses naturels plaisirs, mais elle ne les viole point. En l'homme que dirons nous, que le corps commande à l'ame? que la charruë, comme on dit, mene les bœufs? que la volonté se laisse conduire à l'appetit; la raison aux sens; que toute nature mesmes y soit bien souuent violee, si nous ne voulons confesser vn renuersement de nature, en celuy toutesfois pour qui la nature estoit faite? C'est à dire, que l'homme se soit detraqué de sõ chemin, veu que toutes les autres parties du monde suiuent le leur, & que nature mesmes le nous enseigne? Et que pouuons nous donq dire, sinon que l'homme n'est pas seulement decheu du degré où il estoit, pour estre logé plus bas, qu'il n'estoit; mais mesmes qu'il est decheu en soy & de soy, en sa nature & de sa nature propre? Derechef, c'est chose claire, que le monde a esté creé pour l'vsage

ſage de l'homme, car le mõde ne ſe cognoiſt point, ny les creatures qui ſont en luy. Et puis les anges n'en auoyent que faire: & les beſtes n'en ſçauent bien faire. Mais l'homme ſeul a vn entendement pour ſ'en ſeruir, & vn corps qui a beſoing de leur ſeruice. Veu qu'ainſi eſt; qui peut doubter, que Dieu n'ait creé l'homme auec vne cognoiſſance de ſes creatures, & qu'il ne luy ait donné puiſſance ſur elles? Et d'où vient donq, que les beſtes cognoiſſent naturellemẽt leurs ſaiſons, les remedes de leurs maladies, les herbes qui ont vne proprieté de nature affectée à leur guariſon; l'homme ſeul, d'entre tous les animaux n'en cognoiſt point? meſmes eſt contraint de les apprendre en l'eſchole des beſtes brutes? D'où peut venir auſſi, que ces creatures, qui n'ont point eſté tenduës comme des laqs à l'homme; car cela repugneroit à la bonté du createur; mais creées pour ſon bien & ſeruice, regimbent maintenant cõtre luy, iuſques à celles meſmes, qui n'ont force ny puiſſance aucune de luy reſiſter? Laiſſons là les Loups, les Leopardz, les Lions, qui ſemblent auoir quelque force pour entreprendre ſur l'imbecillité humaine. Mais qu'eſt-ce, que les vers nous font la guerre en nos entrailles; que la vermine ronge nos moiſſons? que la terre ne nous produit fruict, qui n'ait vn ennemy particulier en ſoy pour le nous corrompre? Sinõ, certes, que nous confeſſions que l'homme doibt auoir griefuement offenſé le createur, que Dieu luy auoit aſſubiecty ſes creatures, affin qu'il ſ'aſſubiectiſt à luy; mais cõme il ſ'eſt rebellé contre ſa maieſté, qu'il permet

aussi que ceux qu'il luy auoit donné pour vassaux se rebellent, voire iusques aux excremens de la terre? Car, qu'est-ce autre chose la contradiction que fait la terre à qui la cultiue, la mer à qui la nauigue, l'air au succez de nos labeurs & trauaux, sinon vne protestation de toute la nature, qui desdaigne de seruir vne creature, qui ait esté si outrecuidée, que de n'obeir à son createur? vne creature, di-ie, qui en seruant aux creatures, a perdu le credit, qu'elle auoit receu de son facteur?

Au regard de l'homme. Considerons consequemment l'homme enuers l'homme: qu'y a-il de plus desreglé, de plus contraire à nature que sa nature mesmes? Si animaux de mesme espece s'entretuẽt, ou s'entremangent, nous le tenons pour prodige. Quel prodige donq, nous doibt-ce estre, quand nous voyons les hommes, seuls capables de raison, s'entretuër, & s'entr'exterminer à toute heure? Ou plus tost quel prodige y a il plus grand entre nous, que d'en voir, non par nations, ny par prouinces, ny par communautez, mais par familles, ou par châbrées s'accorder ensemble? Les loups sont cruels: mais en quelle race de loups, trouuerons nous des Caribes, ou des Canibales? Les Lyons aussi; mais où les vit on iamais en bataille l'vn contre l'autre? Or qu'est ce la guerre, sinon vn amas & vn recueil de toutes les bestialitez qui se font au monde: & qu'y a il plus cõmun entre les hommes que celà? L'animal abbaye & grongne, dit quelqu'vn, auant que de mordre; la maison craque auant que d'accabler; le vent siffle premier que de briser. Qu'est ce de l'hõme au contraire

traire enuers l'homme, qui menace en riãt; qui tue en saluant; qui soubs vne face de si belle rencontre cache mille serpens, mille lionceaux, mille bancs, & mille rochers tout ensemble? Laissons les meschans trop descouuers: que faisons nous en traffiquant, que nous entretromper; en nous caressant, que nous entrelutter: & qu'est ce de toute la societé humaine que nous prisons tant, qu'vn monopole, & vne vraye corraterie, des grands pour tyranniser les inferieurs; de ceux cy pour s'en reuenger sur les petits; des petits pour donner la iambe à leurs semblables? Bref, si nous faisons bien, c'est affin qu'on le voye; & en tenebres nous ne le ferions pas. Si nous ne faisons mal, c'est crainte qu'on le sçache; & tout nous seroit bon si nous ne craignions pas. A quoy donq nous sert la raison, qui nous deuroit aider à tout bien, qu'à couurir nostre mal, c'est à dire, à nous faire & plus malfaisans & plus desraisonnables? Cependant quelques desraisonnables que nous soyons en toutes nos actions, nous ne sçaurions ignorer qu'il n'y ait vne raison; & si elle n'auoit esté en nous, nous ne la comprendrions pas; & si elle n'estoit corrompuë, ne nous en foruoyeriõs pas. Et nous cependant si nous nous examinons, ne sçaurions nier que nous n'en declinions bien loing. Certes disons donq de nostre raison, comme d'vne mauuaise veüe, ou enchantée. Elle a les principes de voir encore, mais qui ne seruent qu'à la tromper par fausses images & illusions.

Venons à l'homme mesmes en soy; & voyons si pour le moins il s'aime mieux qu'autruy, & plus le remue- *Au regard de soy mesmes.*

remüerons nous, plus certes sentirons nous la puanteur de sa corruption. Quand le malade se deult, nous disons, qu'il y a de la corruption en son corps, & passons plus oultre; qu'il y a du vice de nature, ou qu'il a fait quelque grand excez qui l'ait amené là. Or que dirons nous donq de tant de maladies dont le genre humain se deult; qui en est tellement accablé, qu'il n'y a aage de sa vie, partie de sõ corps, fibre d'aucune partie, qui n'ait quelque mal particulier? Ie diray plus, que l'homme seul est subiect à plus de maux, que tous les animaux qui viuent icy bas ensemble? Les Philosophes l'ont veu, & en ont fait liures expres, & demeurent en la recherche de la cause, tout esbahiz & estonnez. Mais quelle iamais ont-ils peu donner, qui puisse satisfaire ny à autruy ny à eux-mesmes? Tant y a que la plus part en reuiennent là, Que l'homme est le plus malheureux de tous les animaux, & s'en plaignent à Dieu & à la Nature, que toutesfois ils confessent n'auoir rien que iustement fait. L'vn dit, que l'homme seul & non autre, se tue par impatiẽce de douleur. L'autre, que sa vie est telle, que le mourir luy est plus à desirer que le viure. Et les Escholes retentissent de semblables mots. Quelqu'vn mesmes par merueille, recite quelques centaines de maladies ausquelles nostre œil seul est subiect. Or, quel des animaux en a seulement en son corps la trentiesme partie? Et comment sera il vray semblable, que Dieu ait creé l'homme, qu'il a tant chery sur toutes ses creatures expres pour le gehenner; plustost, qui ne dira, qu'en son origine il ait esté creé tout autre, soit qu'on regarde

garde le createur, soit la fin pour laquelle il le creoit. Certes disons donq, comme deuant, L'homme seul a plus de mal en son corps que toutes les creatures ensemble; par ce qu'ayāt abusé des graces de Dieu, il a fait plus de mal que toutes n'eussent sceu faire: & ce mesmes qu'elles ont de mal & d'infirmité, n'est que pour l'affliger luy mesmes; comme certes, la gresle & la nielle ne sont pas pour affliger ou la terre, ou les moissons, mais celuy qui en deuoit tirer proffit. Venans puis apres à considerer la composition du corps & de l'ame; combien de passions y rencontrerons nous, d'autant plus douloureuses, comme dit Plutarque, que les corporelles, que plus pecheresse & plus coulpable est l'ame que le corps? Pour les ramener à quelque raison, les Philosophes ont fait des liures exprez de la Vertu morale, & dōnent des preceptes, dient ils, pour les renger; & en ce confessent ils la rebellion, qui nous est naturelle contre la raison. Mais qui est celuy qui ne sente en soy mesmes, que leurs remedes ne seruent pas tant à oster ce mal qu'à le celer; c'est à dire, que ce n'est pas vne tache, qui se laue, mais vne impressiō comme cauterizée en la nature, qui n'est pas propremēt effacée, mais couuerte, & non vaincue ou dōptée, mais à péne reprimée & contraincte. Et puis veu que la raison est plus excellente que la passion, cōme la forme, dient ils, que la matiere; d'où vient ceste confusion en nous, qui rēd la matiere maistresse de la forme, qui fait que la forme reçoiue forme de la matiere, c'est à dire, que la raison soit assubiectie à la passion, & aux impressions qu'elle luy donne,
contre

contre ce qui est obserué en tout l'vniuers ? Car qu'est ce intemperance, sinon la raison telle qu'elle nous reste, imprimée de concupiscence, & ire, qu'icelle mesmes teincte de cholere, & ainsi des autres? Que si on veut dire que celà soit naturel ; d'où viẽt que de ces passions nous auons remors au dedans & honte au dehors, voire si naturellement, que vueillions ou non, nous ne le pouuons empescher, aussi peu que le poux de nos arteres, ou le battemẽt de nostre cœur, sinon que la honte & le remords du vice sont naturels en nous; mais le vice mesmes contre nature ? Pour exemple, il y a des choses que nous faisons apertement par vice, que les animaux font par nature; car ils se courroucent, ils se vengẽt, ils se meslent indifferemment & deuant tous. De celà n'ont ils point de honte, par ce qu'il leur est naturel; & si les passions & les voluptez nous estoyẽt naturelles, aussi peu en aurions nous qu'eux. Au contraire, si vn honneste homme suruient sur nostre courroux, il se reprime soudainement, comme si nostre vice se cachoit deuant luy; & si nous sommes surpris en vn plaisir, bien que legitime, nous rougissons, comme si nostre sang nous vouloit cacher & couurir. Mesmes quelques seuls que nous soyons en l'execution de nos vices, nous rencontrons tousiours vne compagnie en nous mesmes, non seulement qui en tesmoigne, mais mesmes qui les cõdamne & punit en nous. Certes, les mouuemens donq de l'ire, & de la concupiscence contre la raison en l'homme, ne sont point naturels ny originels, c'est à dire procedez de la premiere creation,

tion, mais bié vicieux, & furuenus depuis. Et pourtant n'est autre chose ce regret qui nous auient en ces passions, qu'vne tacite, mais viue admonition de nature, qui a honte de faire la beste & l'animal; ce qu'elle n'auroit pas si elle l'estoit d'origine. Et de faict, ce consentement vniuersel du genre humain, qui a honte d'aller nud, comme si on voyoit plus volontiers vne peau d'animal sur luy, ou l'excrément d'vn ver, que sa chair mesmes; & ce que S. Augustin remarque en tous hommes, qu'ils feront plustost vne iniustice manifeste à la veüe d'vn chacun, qu'ils n'auront legitimement affaire auec vne femme, monstre euidemment que ce qu'il y a de bestial en la generation, à sçauoir la concupiscence, n'est point vne nature primitiue, mais vne corruption d'icelle. Ce que nostre siecle encor, non certes à sa loüange nous peut prouuer plus que toutes raisons. Car veu le desbordement des vices que nous y voyons, & la coustume, de ceux mesmes qui sont contre nature, tournée presques en nature, certes si volupté eust iamais peu se desguiser en nature, & gaigner sa cause contre elle, ce deuoit estre en nostre temps: au lieu que toute armée, authorisee & regnante, qu'elle semble estre, elle est cótrainte de se cacher au milieu de ses triomphes, recognoissant sans doubte qu'elle ne regne pas sur le sien, mais sur l'autruy. S'il est question, puis apres, de l'amitié, de la charité, de la nourriture des enfás, de la societé coniugale, quelque nourriture qui nous y duise, quelque lecture qui nous instruise, que veut dire que nous auons recours à l'exemple des

Diodor. lib. 4
Herodotus in Clio.

August. de la cité de Dieu, liu. 14. ch. 17. & 18.

des animaux,pour eſtre enſeignez d'eux,ſinon que leur nature, comme i'ay ià dit, eſt moins corrõpüe que la noſtre? Si meſmes, de ſe deſtourner des vices,de l'intemperance,de la paillardiſe, de l'yurongnerie,des inceſtes, que veut dire encor, que noſtre nature ſi excellente, ait outre le diſcours de la raiſon, tant de loix, de polices, de gibets, de magiſtrats à ſon aide; ſoit bridée par tant de dangers, de douleurs,de pénes,qui en enſuiuent, & cependant ne puiſſe eſtre retenuë? Au contraire, que les animaux naturellement n'vſent,ny des viandes ny des voluptez,ſinon autant que la nature l'ordonne, à ſçauoir pour la conſeruation ou d'eux-meſmes, ou de leur eſpece? Et veu que leur nature ſe ſouſtient ainſi d'elle-meſmes, & que la noſtre eſtayée en tant de manieres, & enfermée de tant de barrieres ne ſe peut ny ſouſtenir ny contenir; qui peut nier que noſtre nature,ſelon ſon degré, ne ſoit maintenant pire que la leur; & qui voudroit dire, que dés ſon origine la nature de la plus excellente creature euſt eſté telle? Tout ce que deſſus a l'homme commun auec la beſte,mais par deſſus il ſe vante d'vn entendemẽt ſubtil,que Dieu a enrichy de dons excellens & infinis. Que ſera-ce donq, ſi en ce qu'il les ſurmonte, il ſe trouue moins qu'eux? Si en ce qui eſt de ſoy incorruptible,la corruption eſt plus euidente & manifeſte? De tant d'hommes ie vous prie,qui ont entẽdement,cõbien y en a-il qui en vſent? C'eſt à dire,de tant d'hommes combien y en a-il de beſtes? Et qu'y a-il de plus rare entre les hommes que l'homme meſmes? De ceux qui en vſent, combien

y en

y en a-il qui en vsent bien;c'est à dire de tāt d'hommes,combien y a-il de diables? Et ostant du genre humain les bestes & les diables,qui trouuera estrāge si ce Philosophe prend la lanterne en plein midy, pour cercher vn homme au milieu de la presse? Les vns toute leur vie ne pésent qu'à ceste vie, ne prennent pas seulement le loisir,de considerer quelle est ceste vertu qui pense en eux. A quoy leur sert cest entendemét,plus que les yeux à qui tousiours dormiroit? Les autres l'employent à corrompre vne femme, à suborner vne fille, à pallier vn tort,à chiquaner vn droict,à semer discordes en vne maison, à mettre le feu aux quatre coings d'vn pays. A quoy sert derechef cest entendement, qui n'est tendu, ny entendu qu'à nuire?Et qu'est-ce, sinon l'œil de cest animal d'Egypte,qui tüe ceux qu'il regarde, & luy mesmes de la reflexiō de sa propre veüe?Quelques vns esleuent l'œil de leur entendement en haut. Mais combien? Et que voyent-ils? Certes, comme dit Aristote,ne plus ne moins que les Chahuäns au Soleil. La poincte de nostre esprit rebousche contre la superficie des moindres choses. Que sera-ce dōq, si nous venons au dedans?Nostre entédement s'esbloüit aux vapeurs;que sera-ce à la clarté inaccessible, par laquelle il fut creé? Dieu a creé le monde pour l'homme: c'estoit donq en intention qu'il s'en seruist. Et pour se seruir des choses il les falloit cognoistre. Au contraire,quelle est celle que nous cognoissons suffisamment? Et que sçauons nous au prix de ce que nous ignorons? Et commét nous en seruirons nous,si les moindres nous commandent?

c non

non les animaux, les herbes,ny les pierres, mais la terre & ses excremens mesmes? Dieu a creé l'homme pour sa gloire;& comme la fin du Monde, c'est l'homme,ainsi la fin de l'homme c'est Dieu.Et tout ainsi qu'il luy auoit donné cognoissance du monde pour s'en seruir, ne doubtons point, que pour le seruir,il ne l'eust doüé de sa cognoissance.Or combien y en a il qui se representent ce but là; & comment y frapperons nous, si nous n'y visons point? Et comment y viserons nous, si nous ne le voyons point? Et comment le verrons nous,si nous n'y pésons ny regardons point? En apres bandons nostre esprit le plus roide que nous pourrons; qui est celuy qui ne le sent lasche,quand il faut péser à Dieu? & qui ne rompe s'il se veut efforcer de le tendre? Et d'où cela,sinonque la chorde de cest arc est tombée en l'eau, & s'est mouillée de telle façon qu'elle ne vaut plus rie͂? Cest entendemét produit des actiős. Et par ce qu'elles sont plus lentes, elles se font auec plus de consultation. Mais que sont les meilleures que peché? Si nous faisons vn crime,tout nostre esprit y va,& certes nous le faisons pour soy mesmes. Si nous faisons vn bien, qui est celuy qui ne le face plustost pour l'accessoire, que pour le principal? l'vn pour l'honneur, l'autre pour le gaing; l'autre par crainte?&c.Et qu'est ce autre chose,sinon seruir à la vanité, non obeïr à la vertu? Et veu que le mal n'est que priuation ou defaut du bien;qui ne pense au contraire estre assez homme de bien, s'il ne fait point de mal; comme si le bien n'estoit que priuation du mal? De faict, qu'appellons nous gens de

bien, ſinon ceux qui ne font tort à perſonne; qui ne pillent, qui ne forcent, qui ne preſtent point à vſure? comme ainſi ſoit qu'il faille bien paſſer plus outre, donner, aider, ſeruir, veu que le bien n'eſt pas *defectus*, mais *effectus*; & ne conſiſte pas à chommer, mais à faire? Et qu'eſt ce en ſomme definir l'homme de bien, parce qu'il ne fait pas, que definir le bon archer, en ce qu'il ne frappe rien du tout? Ceſt entendement produit auſſi des paroles. Celles cy vont plus viſte que les actions! meſmes aux plus ſages. Qui fera vn recueil de ce qu'il aura dit par iour; que trouuera il au veſpre, qu'vne moiſſon de vanité? detractions, calomnies, menſonges, blaſphemes, ie laiſſe mille legeretez, & mille paroles oiſiues, qui monſtrent noſtre vanité en leur ſeule oiſiueté. Et veu que la parole nous eſtoit euidemmẽt donnée pour concilier ſocieté, quand nous voyons qu'elle eſt communement appliquée, à la diſſoul- dre par diſcordes & diuiſions; qui peut nier, qu'il n'y ait vne notable corruption en l'entendemẽt qui diſpenſe ceſte parole? Et veu que c'eſt vn vice vniuerſel que les meilleurs combatent à toute force, & ne peuuẽt vaincre; qui dira, que ce ſoit de certains indiuidus, & non de l'eſpece? Que ſera ce donq des penſées, & des volontez, qui paſſent mille par noſtre entendement en vne heure; & que nos entendemens ne peuuent ny reprimer ny exprimer? O combien de gens ſont eſtimez gens de bien, que nous verrions eſtre meſchans, ſ'ils les portoyent en leur liurée, ou ſi noſtre œil penetroit iuſques là? O combien nous verriõs de beſtes ſauuages cachees

dans le cœur de l'homme, comme dans vne forest? Et qu'est ce donq, nostre science, qu'ignorance; nostre sagesse que vanité; nostre pieté qu'hypocrisie? Et en quoy consiste nostre vertu qu'à cacher nostre vice; qui seroit bien plus grande & plus proche de iustice, cõme dit Aristote, en le confessant? Et qu'est ce, au reste de tous nos efforts pour le vaincre, sinon courir pour deuãcer nostre ombre; qui, vueillions ou non, nous accompagne tousiours? Certes, en ce deuons nous rougir, non proprement que nous soyons tels, mais qu'estans tels, nous ne le cognoissons point, ou pour le moins n'en rougissons point assez. Et n'y a point plus fort argument de nostre corruption que celuy là; ne plus ne moins que nous iugeons punais, ceux qui crouppissent en des cloaques, & ne les sentent point; & malades, ceux qui ne sentent point leur mal, plus que ceux qui s'en deuillent; & phrenetiques, ceux qui s'estiment sages, plus que ceux qui vont au Medecin confesser leur folie. Car si nous auions le sens de prẽdre garde à nos mutations, de taster l'inegalité de nostre poux, & d'obseruer les euaporations de nos humeurs, & les impressiõs qu'elles font en nostre cerueau, en ce que nous cognoistriõs nostre mal, nous seriõs demy malades & demy Medecins. Mais certes en l'estat où nous sommes, viuans, par maniere de dire, comme d'ame empruntée, ie ne sçay à qui nous cõparer qu'à certains malades desquels Hippocrates a fait vn Aphorisme expres. *Ceux*, dit il, *qui* καρφολογοῦντες. *en leur maladie n'ont point de mal, & se ioüent à la couuerture, & en arrachent les poils, & recueillent les festus,*

c'est

c'est vn mauuais signe, & n'y a point d'apparence qu'ils viuent. Car qu'est ce nostre vie autre chose que celà? Ioindre vne piece de bois sur l'autre, & vne pierre à l'autre, vn denier à l'autre, sans penser à la vie de nostre ame, non plus que si n'en auions point? Qui doubte encor de celà, ie luy fais vn party & l'adiure de l'essayer, & il n'en doubtera plus. Que seulemēt il prenne le loisir de mettre par escrit, toutes les pensées & imaginations indifferemment, qui luy passeront vn iour durāt par la teste, & qu'au soir il vienne à reuoir ses contes : il y trouuera des vanitez, des crimes, des grotesques, des monstres si estranges, qu'il se fera peur à soy mesmes, comme l'animal qui se mire, non certes pour se noyer en sa beauté cōme Narcisse, mais pour courir au lauoir en rougissant. Et que seroit cedonq, si toute la iournée il n'eust fait que penser sans escrire ; & que sera ce puis d'vne année, & en fin de toute nostre vie? Bref, pour remettre en peu de mots l'homme deuāt nos yeux, nous lisons communement qu'il y a quatre puissances en l'ame, la raison, la volonté, l'irascible, & la concupiscible ; & en ces quatre logeons quatre vertus, en chacune d'icelles la sienne, prudence, iustice, fortitude, temperance. Or est la raison frappée d'ignorance, la volonté d'iniustice, la fortitude d'infirmité, l'attrempāce de concupiscence, & ne se peuuent en ce monde ny guarir sans cicatrice, ny mesmes cicatrizer. En l'hōme aussi nous remarquons, les sens exterieurs, l'imagination & l'appetit, qu'il a communs auec la beste ; mais de plus, la raison & la volonté, qu'il a receuës en don

particulier de Dieu. Et si nous sommes hommes, nous nous estimons plus que la beste, & voulons qu'elle soit au dessoubs de nous. Au contraire, les sens exterieurs rauissent l'imagination, & la trompent, au lieu qu'elle les deuroit gouuerner, & l'imagination la raison, & l'appetit la volonté; tellement que le seul sens d'vn homme estant charmé ou deceu, il se laisse precipiter en tout mal, cõme le Phaëthon des Poëtes. C'est donq à dire que l'hõme s'assubiectit à la beste, & par consequent est le gente humain estrangemẽt renuersé, & certes beaucoup plus monstrueusement, que si nous le voyons les pieds au haut marcher dessus la teste. Or l'homme estant ainsi renuersé; dequoy se peut il vanter en ceste vie, que d'offenser Dieu incessammẽt, & en l'autre d'estre puny infiniement, eu esgard à la qualité de celuy qu'il offense? & que luy proffitera son immortalité, que pour mourir immortellement?

Mais laissans ce propos pour vn autre lieu, puisque par la consideration de l'homme enuers Dieu, le monde, l'homme, & soy-mesmes, nous auons prouué euidemment la corruption & peruersion d'iceluy; à sçauoir en ce qu'il est directement contraire, à la fin pour laquelle Dieu l'a creé, à l'ordre de l'vniuers, au bien du gẽre humain, & à son heur propre; aduisons consequemment, d'où & de quãd ce mal luy peut estre venu, & quelle en a peu estre la cause. Certes si nous disons de Dieu, & dés sa creation, nous blasphemons trop lourdemẽt. Dieu est bon & la bonté mesmes. Il n'aura donq pas rien fait de mal. Nous apperceuons aussi en toute la police

D'où est venuë ceste corruption.

lice du monde, qu'il est maistre d'ordre. En ce petit monde donq, comment auroit-il fait vn modelle de cõfusion? Et puis il n'a esté induit à créer l'homme, que pour sa gloire & pour le salut de l'homme ; & l'homme au contraire, en l'estat où il est, ne cesse de blasphemer son nom, & de pourchasser sa ruine propre. Faut donq dire, que du commencement l'homme fut creé tout autre, cõme certes le laboureur ne crée point les Charãçons au bled, ny le Vigneron l'aigreur au vin, ny l'Attizan la rouïlle au ferrement; ains ils y suruiennent d'aillieurs. Mais qui n'auroit iamais beu que du vinaigre, penseroit que nature le produist ainsi : & nous qui n'auons iamais senty, que corruptiõ, qui sommes nez comme les Cymmeriens en tenebres ; nous voudrions faire croire, que Dieu en fust cause & autheur. Iugeons maintenant par cest exemple, nous qui auõs gousté & du vin & du vinaigre, quels nous pouuiõs estre en nostre premiere creation : en quoy toutesfois il y a ceste difference trop grande, que le palais de nostre corps est capable des deux gousts, au lieu que le palais de nostre ame n'est capable de l'vn ny de l'autre; de l'vn, par ce que la corruption ne peut iuger de la pureté; de l'autre, par ce qu'elle ne peut bonnemẽt iuger de soy-mesmes. Au vin & au vinaigre nous remarquõs vne nature liquide ; mais si nous venõs aux qualitez, l'vn est doux, chaud, amy de nature; l'autre aigre, froid & corrosif: & mesmes les couleurs ne se ressemblẽt pas. Voilà deux choses totalement cõtraires, & toutesfois n'est le vinaigre autre chose qu'vn vin corrõpu : & par ce que nous

auons veu l'vn &l'autre, on ne nous fera iamais accroire qu'il soit venu tel de la vigne. Iugeõs auec pareille raison de nostre ame. Nous y remarquõs vne nature spirituelle, immaterielle, immortelle. Celà a elle encor de reste de sa premiere origine. Mais cest esprit n'est prõpt qu'à mal, ny enclin qu'à choses viles & caduques; il est accrouppy en ceste terre, il est serf de ce corps, bref il rampe, ie ne sçay cõment, au lieu de voler, & ce contre la nature ordinaire de l'esprit, qui s'esleue en haut, & ne peut estre enclos en ces choses viles & materielles. Faut dõq dire, q̃ ceste nature n'est point telle de nature, qu'elle n'est point partie telle des mains de l'ouurier; ains au cõtraire, bõne, libre, pure; en somme doüée de qualitez tout autresq̃ celles qui y sont, malice, seruitude de peché & corruption. Mais dira-on, puisqu'elle n'a point esté creée en corruptiõ, qui l'aura donq peu corrõpre, cõme nous la voyons? Certes c'est vne nature spirituelle, & immaterielle. Les elemés dõq ny tous autres corps naturellement n'y peuuent rien, & le temps aussi peu; car ce n'est que le mouuement des corps. D'auantage elle estoit libre en soy, & maistresse mesmes de son corps, & pourtant ne la peut il auoir premierement corrompuë. Et toutesfois nous voyons que maintenãt elle est subiecte à estre corrompuë, & par sa chair propre, & par les vanitez du monde, qui naturellement ne pouuoyẽt rien contre elle. Faut donq, que celuy qui a fait la nature mesmes, ait donné vne puissance à ces choses, outre leur nature, sur la nature de nostre ame; ce que certes il ne peut auoir fait que iustement, veu qu'il est

la iustice

la iustice mesmes. Or la iustice ne donne point de péne, que là où a precedé la coulpe. Faut donq conclurre, que l'homme ait cõmis quelque crime enorme contre son createur, dont telle péne & subiectiõ luy ait esté iustement ordonnée. Certes disons dõq, Que ceste ame humaine s'est premierement corrompuë d'elle-mesmes, s'esuanoüissant comme le vin en vinaigre en soy-mesmes, & de soy-mesmes; au lieu que s'elle se fust tenuë close & couuerte, reposant, comme on dit, sur sa mere; c'est à dire, si elle fust demeurée fixe en la cõtemplation du createur, sans cercher son bien en elle-mesmes, elle pouuoit demeurer tout incorruptible. Puis apres, que s'estãt ainsi destournée de Dieu à elle-mesmes, elle a offensé sõ createur, & mescognu les graces qu'elle auoit receu de luy, dont s'est ensuiuie vne malediction du createur, & vn arrest de son iuste courroux sur sa creature; qui fait que non seulement elle est demeurée priuée des graces dont elle estoit remplie en se mirant en luy, mais aussi, assubiectie à ces choses mesmes, qui auoyẽt esté creées pour son seruice. Or quel a esté premierement ce peché, nous ne le pouuons mieux cognoistre que par la péne. Car le peché & la péne s'entreregardẽt, comme la playe & le remede; & se peuuent aucunement cognoistre, l'vn par l'autre. L'ordre vouloit que nostre raison obeïst à Dieu, & tous nos sens & appetits à nostre raison; & maintenant nous voyons que nos sens & appetits tiennent la raison soubs les pieds. Ceste péne nous doibt representer la coulpe, quand nous nous voyons decheus & precipitez au dessoubs de nous-

mesmes, à sçauoir, que l'homme a voulu monter au dessus de Dieu. Le mesme ordre vouloit, Que l'vniuers seruist à l'homme, & l'hõme à Dieu : que Dieu, di-ie, fust le but de l'homme, cõme l'homme de l'vniuers. Et nous voyons auiourd'huy, que l'hõme est serf des moindres choses, que iusques à celles qui n'ont ny sentiment ny vie luy resistent, qu'il termine toutes ses volontez és choses terriennes, comme si elles valoyent mieux que luy, à sçauoir selon ce que nous sçauons tous, Que la fin est tousiours meilleure que les choses qui y tendent. C'est donq à dire, Que l'hõme s'est reuolté contre Dieu, puis que la nature se reuolte contre luy, cõme c'est la péne ordinaire des subiects rebelles, que leurs subiects propres leuent le talon contr'eux. D'auantage, que l'homme doibt auoir cerché son heur en soy, & aillieurs qu'en Dieu, puisque non seulemẽt il ne trouue en soy que malheur; mais est encor si aueugle, que de le cercher en la fange, & entre les ordures de ce monde. Bref, nous sommes frappez en nostre ame d'vne ignorance des choses plus necessaires, & en nos corps d'infirmitez continuelles, & finalement de la mort: c'est que nous auons esté curieux en choses friuoles, ne nous contentans de la Leçon de Dieu, & auons voulu nous rendre immortels, non par l'esprit viuifiant de son eternelle puissance; mais par l'vsage defendu de choses caduques, qui mesmes en eux n'auoyẽt point de vie. Or sçauons nous maintenant, d'où est venu la corruption au genre humain, à sçauoir de nostre grieue coulpe, & de la péne qui l'a suiuie: mais on nous demande

mande encor de quād ce peut auoir esté. Si depuis quelques siecles en ça seulement nous auions remarqué ceste corruption en̄ nous, de là la faudroit il recercher: mais quand nous suiurons le cours de ceste riuiere humaine iusques à la source, tousiours la trouuerōs nous polluë & trouble; & en tous siecles orrons les mesmes cris entre les meilleurs; *I'ayme le bien & si ne le puis faire*. en somme, Que l'homme est enclin à malfaire, & subiect à mal auoir: qui sont en vn mot & la péne & la coulpe. Si c'estoit aussi en quelques nations, ou en quelques familles seulement, on tascheroit d'en attribuer la coulpe au climat & au terroir, ou à l'institution, ou à l'imitation des parens. Mais quand nous voyons que tous hommes sont en ce regard de mesmes, autant les anciens que les modernes, sauf que le vice croist tousiours, autant soubs l'Equinoctial qu'entre les Tropiques, & entre iceux qu'au delà; sauf que les vns prennent plus de péne à le celer que les autres, & que ceux qui ont plus d'esprit, font plus de mal; veu que nous auons suffisamment prouué la creation du monde & d'vn premier homme; sommes nous pas contraints de remonter iusques à celuy là, & de dire, comme il est la souche de nostre genealogie, qu'aussi est il la source de ceste corruptiō, qui regne en nous, nostre race ayant esté en luy, & entachée de la coulpe, & attachée à la péne? Icy n'est il question de plaider contre Dieu, ains ployer ses espaules soubs sa iustice, & leuer les yeux vers sa misericorde; car de poinct en poinct ceste consequence suit necessairemēt: L'ame en la race humaine est

De quand est ceste corruption.

ne est corrompuë. Qui est si corrõpu, qui ne le sente? Ceste corruption ne peut proceder du createur. Où est iamais la pureté qui produise corruption? Les autres creatures ne la peuuent auoir souillée. Qui fait la souilleure que la contagion; & la contagion que l'attouchement; & quel peut estre l'attouchement entre vn esprit & vn corps? Reste donq, que nostre ame se soit corrompuë en delaissant son deuoir, ou d'elle mesme, ou par la contagion de quelque malin esprit; c'est à dire, par la persuasion d'iceluy, qui est aux esprits comme l'attouchement aux corps. Et derechef, ceste corruption est de tout temps: Ce n'est donq point institution. Et en tous peuples: Ce n'est donq point constellation. Et en tous aages: Ce n'est dõq point imitation. Faut dõq, qu'elle procede, & d'vn seul homme, & du premier creé, qui se soit orgueilleusement destourné de Dieu, & Dieu iustement destourné de luy; comme nous lisons en l'Escriture saincte de nostre premier pere Adam. Or que nous reste il plus donq, sinon de conclurre par la nature, ce que nous croyons par l'Escriture? Que Dieu crea l'homme bon, Qu'il luy proposa sa volonté, Qu'il ayma mieux suiure son appetit, & que mesmes il se voulut egaler à luy? En aprez, Qu'il fut banny de la face, & de la grace de Dieu: Que la terre se reuolta contre l'homme, & l'homme contre soy mesmes: en somme, qu'il fut enueloppé de miseres en ce monde, serf de peché en luy mesmes, viuant mortellement en ceste vie; & si la iustice de Dieu n'est appaisée enuers luy, mourant immortellement en l'autre?

CHAP.

CHAP. XVII.

Que les anciens sont d'accord auec nous de la corruption de l'homme, & cause d'icelle.

S'ENSVIT que nous recueillions par les voix le iugement des plus sages, & de tous hommes mesmes, lequel à mon aduis doibt auoir enuers nous d'autant plus d'authorité, qui nous est naturel & de nous aimer & de ne péser que trop bien de nous-mesmes. Cardequoy se peut plaindre l'homme, s'il est iuge en sa propre cause, s'il instruit luy-mesmes son procez, & si on se tient à sa volontaire confession? Certes, que l'homme soit estrangement vicieux, l'histoire de tous les siecles le tesmoigne prou; qui n'est en somme qu'vn registre de fraudes, meurtres, incestes, rauissemens, guerres perpetuelles; & quand ie dy guerres, ie pense auoir compris tout ce qui se peut imaginer de mal en vn mot. Et que ces vices en la nature humaine ne soyent point créez, mais suruenus; les liures Rituaux de toutes les nations le monstrent assez; desquels tous les seruices, ne sont que sacrifices, c'est à dire protestations publiques soir & matin, que nous auons offensé Dieu, & meriterions d'estre sacrifiez & meurtris pour nos offenses, en lieu de ces poures bestes qui luy sont offertes. Si l'homme auoit esté creé vicieux, il n'auroit conscience ny repentir; car le repentir presuppose coulpe, & la conscience s'en propose la péne: & il n'y peut auoir coulpe ny péne en ce qui se fait selon la crea-

Conscience du peché en tous.

la creation,mais seulemēt en ce qu'on s'en destourne. Or le seruice & les ceremonies de tous les peuples,nous tesmoignent vn resentimēt & vn remors de peché cōtre Dieu. Ils nous tesmoignēt dōq tout ensemble vn resentimēt de sō ire, qui ne peut estre allumee contre la nature qu'il a creée, mais cōtre ce qu'il y a de vicieux & desnaturé en elle. Tant de volumes de loix,que sont-ce aussi qu'vn denōbremēt authētique de nostre corruption;& tant de cōmentaires escripts dessus, q̃ corruptiō des loix mesmes: & que testifiēt ils,sinon,cōme la multitude des medecins les maladies d'vne ville?c'est à dire, les tares ausquelles nostre ame est subiecte,iusques à gaster & enuenimer les cataplasmes mesmes? Les pénes que nous mesmes nous auons ordonnées, que demonstrēt ils, sinon que nous chastiōs en nous,non ce que Dieu a fait, mais ce que nous auons desfait; non le naturel,mais le forlignemēt? Mais principalemēt quand nous cōsiderons qu'en toutes natiōs, le legislateur qui aura dit,Tu ne tüeras point,Tu ne desroberas poīt,Tu ne diras point faux tesmoignage,aura esté creu & suiuy à sō premier mot;veu qu'aux autres loix qui ne sōt ainsi naturelles il faut tāt de persuasiōs,nous faut-il pas cōclurre,q̃ c'est la cōsciēce de tous les hōmes qui est persuadée d'elle mesmes, q̃ cela est peché,& que le peché merite pêne? c'est à dire,que peché est vn vice en la nature & nō la nature mesmes?Ie laisse l'escriture sainte,qui n'est toute entiere qu'vn miroüer pour nous representer nos tasches & macules: mais que sont encor toutes les escholes des Philosophes, sinō leçōs pour l'ame;

Opinion des anciens Philosophes.

& la

& la Philoſophie meſmes, ſinō vn regime pour la guarir, dōt le premier precepte eſt tant celebré, Cognoy toy meſmes? Ariſtote en ſes Ethiques mōſtre, côme il faut regler les paſſiōs par la raiſon, & reduire noſtre ame des extremitez au milieu, & des diſſonances à ſon vray ton. C'eſt ſigne donq qu'elle eſt hors d'accord bien à bon eſcient; puiſqu'il faut tant de preceptes à l'y remettre: & encor ne ſera il pas ſi preſumptueux de dire qu'en la ſienne propre il en ſoit venu à bout. Theophraſte ſon diſciple ſouloit dire, Que l'ame payoit biē ſō loüage au corps, veu ce qu'elle y ſouffroit. C'eſtoit recognoiſtre les debats qui y ſont. Mais, comme dit Plutarque, il deuoit pluſtoſt dire, que le corps a bien à ſe plaindre, des bruits que luy fait vne ſi faſcheuſe & turbulente hoſteſſe. Platō qui les a precedez, a veu plus clair que tous les deux. Il condamne par tout la compagnie & ſocieté de l'ame auec le corps; & toutesfois il ne cōdamne pas l'ouurage de Dieu: mais il nous enſeigne que l'ame eſt maintenant en ce corps, cōme en vne priſon, voire, comme en vn ſepulchre, ou vne cauerne. C'eſt parce qu'il remarquoit euidément, que contre l'ordre de nature l'ame eſt ſubiecte au corps, comme ainſi ſoit, que naturellemēt elle luy doibt & peut commāder. Le meſme dit encor, Qu'elle rampe vilement ſur ces choſes baſſes, & ſ'attache à la matiere; & que c'eſt, par ce qu'elle ſ'eſt rompu les ailes, que parauant elle auoit. Il entend donq, que de ſa nature elle voloit en haut, & auoit des ailes; c'eſt à dire vne nature celeſte & diuine, que par quelque cheute elle doibt auoir perduës.

Ariſtote.

Platon au Phædre.

duës. Mais pour sortir de ces liés & pour recouurer ses ailes, le remede que Platon luy donne, c'est de s'esleuer vers Dieu, & vers les choses intelligibles. Par le remede pouuons nous cognoistre quelle il pensoit la maladie; à sçauoir que nostre ame ayant esté esleuée en vne notable dignité, qu'elle pouuoit garder, en adherant à Dieu, s'est esblouie en son pennage, & s'est precipitée en ces choses caduques, où maintenant elle rampe, comme vn reptile ne retenant plus de l'oyseau, qu'vn bauoler, & vn vain battement d'ailes. Or tout cecy dit il auoir appris d'vn secret Oracle, qu'il a en grãde veneration; cõme à la verité nous deuons remarquer en ceste doctrine, ie dis en l'origine de nostre corruption, ce qu'auons dit de quelques precedentes; Que plus nous approchons du premier siecle & plus la trouuons nous claire & manifeste. Empedocles & Pythagoras enseignoyent, que les ames, qui auoyent offensé Dieu, estoyent cõdamnées & confinées icy bas en ce corps. Et Philolaus Pythagorien adiouste, qu'ils tenoyent cela des anciens Theologiens & Prophetes. C'est que le corps qui deuoit estre vne maison à l'ame, par la iuste sẽtẽce de Dieu luy est conuerty en prison, & ce qui luy estoit donné pour instrument en manicles & en ceps. Il y a donq & de la péne & de la coulpe; & ceste coulpe doibt estre procedée d'vn premier homme, mesmes au iugement de ces anciens là, qui recognoissoyẽt la creation du monde. Qui incita aussi ce premier hõme là à la coulpe, il semble bien que ces plus anciẽs en ayent ouy parler. Homere parle d'vne deesse, Ἄτη, c'est

c'est à dire, Deguast, ou Dommage, qui troubla le ciel, & pour ce fut precipitée à bas, où elle troubla tout le genre humain : & delà Empedocles appelle les dæmons οὐρανοπετεῖς, cheus du ciel : & les Ægyptiens, qui sont des plus anciẽs, en leurs mysteres tenoyent & enseignoyent le mesmes. C'est vne ombre assez claire de ce que nous lisons en l'Escriture de la cheute du diable, à laquelle il a puis apres attiré par ses tentations le genre humain. Mais quand Pherecydes Syrien, s'accordant en ce auec la Sybil- *Pherecydes. Origene cõtre Celsus.*
le, nous dit exprez, que ce dæmon, qui a deguasté *Sybilla.*
toute la terre, estoit Serpent qu'il appelle ὀφιογενῆ, ou, ὀφιόνειον, race serpentine, qui arme comme par esquadrons les hommes contre Dieu; recueillãs tous ces tesmoignages ensemble, nous aurons l'histoire de la cheute de l'homme toute entiere. Hermes plus ancien que tous ceux là, recognoist par tout la corruption humaine; iusques à dire, qu'il n'y a riẽ que mal en nous, & qu'il n'y a moyen d'aimer Dieu, qu'en nous haïssant. Et afin que n'en accusions le createur: *L'artizan, dit il, pour coupper court, n'a point fait la rouillure ; ny aussi le createur l'ordure, & la fange qui est en nous.* Or à qui donq en donnerons nous la cause? *Dieu,* dit il, *auoit creé l'homme à sa semblance, & luy auoit donné toutes choses pour son vsage ; mais au lieu de s'arrester en la contemplation du pere, il se voulut mesler de faire quelque chose, & tomba de la contemplation celeste, en la Sphere elemẽtaire, ou de generation. Et parce qu'il auoit puissance sur toutes choses d'vn grand amour de soy mesmes, il commença à se mirer & admirer en soy ; dont il s'empestra luy mesmes tellemẽt, qu'il deuint serf de ce corps*

ἄνθρωπος πέπλασαι θεῷ παλάμαις ἐν αὐταῖς. ὅντινα πλάνησεν ὄφις δόλως ἐπὶ μοῖραν ἀπελθεῖν τοῦ θανάτου, γνῶσιν τε λαβεῖν ἀγαθοῦ τε κακοῦ τε.

Hermes en son Pœmãd. ch. 1.

d *delibre*

de libre que parauãt il estoit. Or il embrouille ceste verité là de ses speculatiõs accoustumées. Mais qu'est ce en somme, sinon, Que le premier homme enorgueilly des graces qu'il auoit receuës, s'est noyé en l'amour de soy mesmes; au lieu qu'il pouuoit s'abbreuuer immortellement de l'amour de son Dieu?

Zoroastre.

Que si nous montons encor iusques à Zoroastre, petit fils, comme on escrit, de Noë, nous le trouuerons en ses oracles deplorãt la race humaine en ces mots; *Ha ha bos, la terre pleure iusques aux enfans!* qui ne peuuẽt estre interpretez que du peché originel, qui a passé du premier hõme en toute la race; comme aussi les Cabalistes, & nõméement Osias Chaldeen, l'interpretent; & Gemistus Platonique n'y repugne pas. Et quant à l'origine de ce mal, il nie que ce soit de la creation, en ces mots, Que chose imparfaicte ne peut proceder du createur. Or estans venus contremont iusques au premier Adam, par qui le peché est entré & par le peché la mort; voyõs depuis la venuë du second, à sçauoir Christ, quelle a esté l'opinion des Philosophes. Nous auons vn petit liure de Hierocles Stoïque sur les mots dorez de Pythagoras, qui respondra & pour les Pythagoriens & pour les Stoïques. *L'homme*, dit il, *de son mouuemẽt propre est enclin à suiure le mal, & à laisser le bien. Il a vne controuerse germée dans ses affections, excitée cõtre le vouloir de nature, qui le fait trebucher du ciel en enfer en prenant debat contre Dieu: il a vne volonté libre dont il abuse, mettant toute péne de contreuenir aux loix diuines; & ceste liberté mesmes, n'est autre chose qu'vne volonté de receuoir ce qui n'est pas bon plustost qu'autrement.*

Hierocles Stoïque cõtre les Athées

ment. Qu'est ce cela sinõ ce que dit l'Escriture sainćte, Que toutes les imaginations du cœur de l'hõme, ne sont que mal en tout temps; & ce que nous disputons tous les iours, Que nostre liberté est disposte à mal, & estropiée à tout bien faire? Puis, si vous luy en demandez la cause: *Ne blasphemons cependant*, dit il, *disans, Que Dieu soit autheur de nos crimes: Ains l'homme est deuenu peruers par sa propre volonté; & quand sommes tombez en peché, nous auons fait ce qui estoit en nous, & non ce qui estoit de Dieu en nous.* Or cõment donq accorderons nous ces propositions siennes? Dieu a creé l'homme, l'homme est peruers & corrompu; Dieu toutesfois n'a pas creé l'homme tel, si nous ne disons que l'homme estant creé bon, a degeneré de sa nature? Mais voicy aussi où de luy mesmes il en reuient. *L'ambition*, dit il, *nous est mortelle, & ce mal auons nous par nous mesmes, entãt que nous nous sommes esloignez de Dieu, enclinans aux choses terriẽnes lesquelles font oublier Dieu.* Et que ce mal soit vniuersel à tout le genre humain, il le cõfesse prou, quand il nous en donne vn remede vniuersel, à sçauoir la religion, *qui seule*, dit il, *nous peut purger de la terrene ignorance; sans laquelle purgation nous ne pouuons reuenir à nostre premiere forme, & similitude de nostre espece, qui estoit d'estre semblables à Dieu.* Or si toute l'espece est souillée, comme il dit, certes il faut reuenir à vn premier pere, en la propagation duquel elle l'ait esté. Plutarque escriuant de la Vertu morale, trouue bien de la péne à rendre les passions subiectes à la raison, & le corps à l'esprit: & semble ne s'esmerueiller pas peu, Que nos pieds soyent prõpts

Genes. 6. & 8

Plutarque De la vertu morale. Item de l'amour mutuel des peres & enfans.

Itē Que les bestes vsent de raison.

à marcher, ou à se retenir, soudain que la raison a secoüé la bride; & qu'au contraire, nos affections nous emportent quelques saccades qu'elle leur dõne. Trouue fort estrãge aussi qu'en nos disputes des plus grandes choses de la charité, de la nourriture des enfans, &c. nous soyons contraints de prendre les bestes brutes pour iuges, comme si nature n'en auoit imprimé aucũ indice en nous mesmes; & iusques là se trouue pressé de ces considerations, qu'il prefere en toutes choses les animaux à nous, fors qu'en la capacité que nous auons de cognoistre Dieu; trouuãt sans doubte, en tous iceux vne suite de nature; en nous seuls au contraire vne nature si desnaturée, & si abastardie, que de nostre premiere nature, ne reste aux meilleurs qu'vne honte de ne l'auoir plus. Ce don mesmes particulier à l'homme de cognoistre Dieu le rend plus perplex que tout le reste. ***L'homme,*** dit il, ***est vn animal raisonnable, Dieu l'a mis au monde pour en estre seruy & honoré, il l'a fait naistre à societé ciuile. D'où vient donq, qu'en ses actions il soit plus desraisonnable, plus contraire à la volõté de Dieu, plus à la loy de la nature, que les bestes brutes mesmes?*** En ceste perplexité, tãtost il dit, qu'il auoit receu de belles & genereuses semences, mais qu'il les a corrompuës; tantost qu'il a fait de la raison comme les perfumeurs de l'huile; qui la desguisent tant qu'on ne la recognoist plus: en vn endroit voyant ceste corruption, comme il est à croire, si vniuerselle, il passe oultre, Que dés le commencement, & dés la premiere entrée les hommes se sont embrouïllez & confondus. Par où certes nous pouuons apperce-

uoir,

uoir, que qui luy euſt recité la choſe comme nous la croyons, il l'euſt volontiers embraſſée & receuë, comme l'vnique ſolution de toutes les perplexitez où il ſe trouuoit. Venons aux Platoniques. Tous s'accordẽt en ce poinct, Que l'ame de l'homme eſt vn eſprit; Qu'vn eſprit naturellement ne peut receuoir paſſiõ par vn corps, ny qui la puiſſe faire perir, ny meſmes qui la puiſſe troubler. Ne peuuent nier ce pendant de quelque coſté qu'ils ſe tournẽt, Que noſtre ame en ce corps ne ſoit troublée d'infinies paſſions: qu'elle ne ſoit di-ie ſubiecte, ores à ſortir des gonds par orgueil, par ire, par enuie; ores à s'accroupir, en luxure, gourmandiſe, pareſſe, meſmes à receuoir diuerſes impreſſions, non de ce corps ſeulement, mais de l'air, de l'eau, du brouïllas; en ſomme, des moindres choſes du monde. Or comment peuuẽt-ils accorder ceſte contrarieté, s'ils ne dient auec nous, Que naturellement noſtre ame n'eſtoit point ſubiecte à tout cela, mais qu'outre nature elle y eſt aſſubiectie? Si outre nature, de par qui que de par celuy qui commande à la nature, auquel il eſt auſſi aiſé de mettre vn eſprit en priſon, comme de le loger en vne maiſon? Si de par luy, qui eſt la iuſtice meſmes; s'enſuit-il pas qu'il y a eu de la coulpe? Si de la coulpe, puiſque la péne en eſt en tous, en qui ſinon en l'hõme, qui a eſté l'origine de tous, en qui, di-ie, materiellement nous eſtions tous? Or ceſte coulpe derechef, ne ſe peut attribuër au corps; car la coulpe eſt en la volõté, & le corps de ſoy n'en a point, ny a la contagion premiere du corps; car l'ame n'enduroit rien du corps. Faut donq qu'en

Iãblich. liu. des myſteres ch. 9.

l'ame ait esté la coulpe du genre humain, & de par l'ame la péne qu'elle endure, & qu'elle fait endurer au corps; mais pour mieux iuger de leurs opinions, oyons-en les principaux l'vn apres l'autre. Plotin ayant consideré que l'ame est vne nature diuine, celeste, spirituelle, cõclut que de soy elle ne patit point par le corps. Mais venant puis à remarquer qu'elle est souïllée, serue de peché, mesmes que par necessité la concupiscence y est adioincte; il reuient à ceste solution, Que ce qu'elle est icy bas, c'est vn exil, & en termes expres vne cheute, qu'il appelle autrement, selon Platon, vne perte d'ailes; que ce qu'elle a de vertu, c'est vn reste de son anciénne nature; ce qu'elle a de vice, vne hantise auec ces choses basses & caduques; bref, que toute vertu, n'est autre chose qu'vne purgation de l'ame, qu'il faut comme fourbir, pour l'esclarcir de tãt de rouïlle qui la couure. En ces contradictions donq, il se fait ceste question. *Que ces ames*, dit il, *qui sont d'vne nature Diuine ayent ainsi oublié & Dieu qui est leur pere, & leur parentage & elles-mesmes, quelle en peut estre la cause? Certes*, respond il, *le commencement du mal a esté vne temerité & audace, par ce qu'elles se sont voulu emanciper, & estre maistresses d'elles-mesmes; & abusans de leur liberté en licence, ont pris leur chemin tout au rebours, & se sont tellement esloignees de Dieu, (ne plus ne moins que les petits enfans, que dés le laict on auroit separé de leurs peres & meres) qu'elles ne sçauent plus ny à qui, ny d'où, ny quelles elles sont.* Or en ces mots non seulement il est d'accord, que la corruption est venuë par le peché, mais aussi auec nos Theologiens de l'espece du peché, à sçauoir

Plotin Enn. 3. liu. 2. Item Enn. 1. liu. 6. ch. 5. Item Enn. 1. liu 8. ch. 14. & Enn. 6. liu. 9. ch. 9.

Plotin liu. 1. Enn. 5. ch. 1.

sçauoir de l'orgueil, par lequel nous nous sommes destournez du createur. En vn autre lieu, *L'ame*, dit il, *qui de soy estoit née pour les choses celestes, s'est plongée en ces materielles; & la matiere de soy est tellement mal, que non seulement ce qui est materiel ou conioinct à la matiere, mais mesmes ce qui la regarde s'emplit de mal, comme l'œil qui regarde les tenebres, de tenebres.* Voila dõq, nõ seulemẽt, dequoy nous nous sommes destournez, mais à quoy; c'est à dire de Dieu à la vanité, du createur à la creature, du biẽ au mal. Or de ceste inclinatiõ vers les choses materielles, il en veut quelques fois faire le corps autheur, comme si le corps auoit emporté l'ame par ses imaginations; & en absoult l'entendement tant qu'il peut, iusques à dire, qu'iceluy, nonobstant toute ceste deprauation, vit & reside en Dieu pur & net; pendant mesmes que l'ame, de laquelle il est comme la prunelle, habite en ce corps. Mais outre ce qu'il en est repris par Porphyre, Procle, &c. ses argumens propres, par lesquels il prouue, que l'ame naturellement n'est point subiecte au corps, sont si forts, qu'il luy seroit impossible de s'en depescher. En ce s'est abusé ce grand Philosophe, qu'il a voulu cercher la cause du peché en l'homme, tel qu'il est; & y voyant la raison emportée par l'imagination, & l'imagination trõpée souuent par les sens, a pensé que la faute seroit venuë de là; au lieu qu'il en deuoit cercher la cause en l'hõme tel qu'il estoit premierement commandant absoluëment à ses sens & appetits; duquel la coulpe volontaire, a attiré la péne necessaire que nous portons. Et de faict, autrement ne se peut interpreter ce

Plot. Enn. 1. liu. 8. ch. 4.

Plotin. Enn. 1. liu. 6. ch. 5.

Enn. 3. liu. 5. ch. 4.

qu'il dit ailleurs, Que la cause de ce que l'ame endure en ce corps tant de troubles & passions, doibt estre prise de la vie que parauāt elle a demenée hors du corps; c'est à dire, que la subiection du corps, ne luy est pas cause primitiue de peché, mais condamnation & péne. Comme aussi il ne peut eschapper de ces siennes conclusions; L'ame separée du corps a ses ailes entieres & parfaictes: Le corps conioinct à l'ame n'a point puissance de les luy rõpre, & toutesfois elle s'y trouue debile & sans ailes: S'il n'adiouë auec nous que l'ame par sa cheute a perdu de sa puissance, & que le corps par la debilité de l'ame, & sentence du createur s'est fortifiée de son impuissance; à sçauoir, entant que de maison, comme i'ay ià dit, le corps luy est conuerty en prison: Bref, presupposant la iustice de Dieu, comme il fait, il ne pourra iamais sortir de la question, qu'il se fait luy mesmes, Pourquoy les pechez sont imputez à l'ame; veu qu'elle ne les fait que par la contagion du corps, s'il ne fait ceste cõtagion vne péne de la coulpe, que l'ame ait premierement cõmise en ce corps. Or Porphyre qui a apperceu ces inconueniens, a parlé plus distinctement de ceste matiere que son maistre, accordāt au reste auec luy en la corruption de l'homme, & en la purgation de l'ame: *Qui luy est*, dit il, *si necessaire qu'il n'est pas possible, que Dieu n'ayt pourueu de quelque moyen vniuersel pour purger le genre humain. Comment*, dit il, *seroit il possible que la cheute de l'ame vinst par l'imagination, qui conioinct l'ame auec le corps; veu que les choses superieures ne sont point tirées à bas, par les inferieures, mais au contraire? Ains*, dit il, *ces substan-*

Plotin. Enn. 1. liu. 8. ch. 14. & liu. 3. ch. 4.

S. Augustin de la cité de Dieu, liu. 10. ch. 13. & 32.

substances superieures descendent en elles mesmes de l'intelligẽce en l'imagination, des spirituelles aux materielles, des hautes aux basses, des parfaictes aux imparfaictes; & au lieu que se tenans tenduës vers Dieu elles pouuoyent demeurer fermes, non tãt par leur vertu que par la sienne, & viure & agir comme soubs sa forme, elles viennent à decheoir d'elles mesmes en s'enclinãt à la matiere. Et pourtant, dit il, *en ces substances qui peuuent s'encliner à telles choses, est, comme on dit, aduenu le peché, & a esté cõdemnée l'infidelité, entant qu'elles ont aymé les creatures, & se sont diuerties de l'amour du createur.* Bref, il en reuiẽt là, Que la cheute des ames est semblable à la cheute des dæmõs, ou diables, telle qu'elle est enseignée par les Hebrieux, & que par le vice de l'intelligence & de la volonté, qu'il appelle Infidelité, l'homme est tombé en ceste folie de concupiscence, c'est à dire, de la coulpe en la péne, de la rebelliõ de l'ame en la subiection du corps. Et ne pensons que ce soyent choses contradictoires, quãd nous disons, ores que l'homme a peché s'esleuãt par trop, & cõme à l'egal de Dieu, & ores declinãt de luy vers ces choses basses. S'esleuer vers Dieu, n'est autre chose q̃ s'humilier. Car qui peut regardant vers luy tenir conte de soy? ou ne s'abbaisser en soy-mesmes? Et s'encliner vers soy, n'est autre chose, à vray dire, q̃ s'enorgueillir & s'egaler à Dieu. Car c'est cercher en soy ce que nous ne trouuõs qu'en Dieu, à sçauoir nostre bien & felicité: & qu'est-ce orgueil, qu'vne admiratiõ de soy-mesmes? Proclus appelle ordinairement l'inclination de nostre nature à mal, descente, & la corruption, cheute; par ce que la hauteur de nostre ame

Porph. au liu. qui demonstre la voye de paruenir à l'intelligible. Item liu. 3. de l'Abstinence.

Proclus de l'ame & du dæmõ. ch. 40

c'est la contemplation de Dieu, la descente, l'admiration de soy-mesmes, la cheute d'estre abbatuë au dessous de soy, comme vn corps qui tombe de sa hauteur. Mais quant à la cause de la corruption, il l'attribuë à nostre intelligence; c'est à dire, à la partie superieure de nostre ame; disant que si celle là fust demeurée entiere, & prez de Dieu, comme dit Plotin, elle eust retenu la raison, qui est son rayon, en son integrité, & cōsequēment toutes nos actiōs; tellement que nous ne fussions point subiects à peché. Pourtant puisque la péne est paruenuë iusques à la partie superieure que nous voyons troublée de tant de passions, & obscurcie de tant de tenebres, & souïllée de tant de vices, que la coulpe sans faute a procedé d'elle & nō d'aillieurs. A ceux cy pourriōs nous en adiouster plusieurs autres, mais nous nous contenterons d'vn seul Simplicius interprete assez celebre d'Aristote. *Tant*, dit il, *que l'ame de l'homme adhere fermement à Dieu son autheur, elle demeure entiere, & retient sa perfection auec laquelle elle a esté creée de Dieu; mais si elle vient à s'en arracher, soudain comme perdant sa racine, elle flestrit, & va à neant, & ne peut recouurer sa premiere vigueur, s'elle n'est rëunie à ceste premiere cause.* Or nous apperceuōns tous que nostre nature est flestrie: disons donq qu'elle est hors de sa racine. Et la racine ne laisse pas les branches, mais au contraire. Disons donq, que nous nous sommes priuez de la benignité de Dieu, qui nous eust entretenus; car, nourrir & viuifier ses branches, est propre & naturel à la racine. En vne chose seule reste la difference entre ces Philosophes & nous; qu'ils diēt,

Simplicius sur Epictete.

Que

Que les ames humaines ont peché,& nous,le premier homme, qui a obligé toute ſa race à la péne: Mais,qui reuient incontinent tout en vn; veu que nous auõs prouué par leurs raiſons meſmes la creation du monde,qui neceſſairement nous amene à vn hõme pere de tous, au lieu que ces Philoſophes branloyent encor irreſolus en ce poinct. Entre tous peuples nous voyons des prieres pour demander pardon, des ſacrifices pour appaiſer l'ire de Dieu, des lauements myſtiques, des piacles qui ſe chargent des pechez d'vn eſtat, ou d'vne ville. Ce ſont, comme i'ay ià dit,autant de proteſtatiõs publiques d'vne corruption publique. Les Philoſophes ſont empeſchez à trouuer vn moyen pour purger le gẽre humain de ſes ſouilleures; les vns par les Ethiques, les autres par les Mathematiques, les autres par la Theologie;& cõfeſſent en fin que tout cela n'y peut rien. Ils ſont fols en leurs remedes,mais ſages en la cognoiſſance de la maladie. Nous liſons des Africains d'auiourd'huy, peuples aſſez contemplatifs, qui entrent en de grandes apprehenſiõs, ne ſe pouuans perſuader que tous leurs ſeruices ſuffiſent à les nettoyer.C'eſt donq qu'ils ſentent vn mal au dedans où le medecin ne voit goutte,& iuſques où la medecine ne peut aller. Les Perſes auſſi ſouloyent celebrer tous les ans vne Feſte,qu'ils appelloyent la Mort aux vices; en laquelle il tuoyent pour inſigne pieté toutes ſortes de ſerpens & de beſtes ſauuages. C'eſt ſans doubte qu'ils auoyent appris,que l'homme cachoit en ſon ame toutes ſortes de beſtes,qu'il falloit faire mourir en ſoy,ſuiuant ce que les Platoniques

Conſentement vniuerſel.

Agathias liu. 2. de la guerre Perſique.

niques disoyét, Que le plus court chemin de retourner à Dieu, & par consequent en sa premiere nature, estoit la mort de ses affections. Mais que dirons nous de ce qu'auons appris en nos iours entre les plus Barbares des Indes Occidentales? *Vn homme,* dient ils, *qui se disoit fils du Soleil, vint en leur païs, qui par sa parole & vertu remplit la terre d'hommes & de femmes qu'il crea, & leur donna grande abondance de fruits.* Qui ne se ramentoit incontinent la creation de l'homme & de la femme en l'Escriture, ausquels Dieu dit, Croissez, multipliez & remplissez la terre: ie vous ay donné toute herbe portant semence, & tout arbre portant fruict &c. *Mais,* dit leur Cabale, *par ce qu'aucuns l'irriterent, il changea depuis le bon terroir qu'il leur auoit donné, en sablons secs & steriles, & leur osta la pluye, & ne leur laissa que quelques fleuues pour s'entretenir auec vn grand trauail.* Qui ne remarque encores icy le peché de l'homme, la malediction de Dieu sur la terre, & nómément ces mots, *Tu mangeras d'icelle en trauail tous les iours de ta vie?* Et qui le doibt plus ignorer quand ceux là le sçauent, que nous estimōs presques d'vne autre espece que nous ne sommes?

L'histoire generale des Indes ch. 122

Mais voicy que le meschant se voyant sans replique commence à blasphemer cōtre Dieu; Puisque l'homme a peché par ceste libre volonté que Dieu luy auoit donnée, commét se peut-il appeller Bon, luy ayant donné dequoy pecher? Ains par mesme raison, dy tout d'vn coup, Si Dieu est Bon, pourquoy a-il fait ny l'homme, ne rien pour l'homme? S'il venoit à t'oster tout ce dont tu abuses, ie te prie

Obiections.

que te resteroit-il? La raison. Mais qu'y a-il en toy qui te face plus desraisonnable? Les sens. Mais à quoy t'en sers tu qu'à perdre le sens? La langue. Et combien est elle plus eloquente à mal qu'à bien dire? Où, seront ce en fin les biens qu'il t'a dõné pour maintenir ta santé & ta vie? Au contraire, quel est celuy que ne te conuertisses en mort & en poison? Or l'autheur est il à blasmer, si tu te fais mourir, des choses sans lesquelles tu ne pouuois viure? Si de ce tu deuiens mauuais, sans quoy tu ne pouuoy' estre bon? Dieu t'a donné vne volonté: sans elle tu ne pouuoy' estre bon. Il luy a donné vn bon entendement pour guide: sans entẽdement tu ne pouuoy' estre sage. Si voudroy' tu estre l'vn & l'autre, si ce n'est que tu te fasches d'estre homme. La volonté t'estoit donnée pour aimer Dieu. Or l'amour veut estre volontaire; & Dieu ne vouloit pas estre aimé de nous comme par charmes, mais d'vne pureté & franchise de cœur. Il falloit donq que ceste volonté fust libre. L'entendement aussi t'estoit donné pour contempler. Si tu n'eusses eu que les sens; qu'eusses tu esté plus que la beste; & si tu n'auoy' rien plus, pourquoy les bestes & tout cest vniuers pour toy? Or duquel des deux te sçauroy' tu plaindre, si sans les deux tu ne peux estre ny bon, ny sage, ny homme mesmes? Tu voudrois auoir esté creé immuable, mais certes non comme vn roc, ou vne montagne, ains comme vn homme. Or est l'immutabilité des esprits creés dependante de la conionction du createur. Tu voudroy', peut estre, auoir esté Ange, mais des Anges mesmes sont tombez; & plus hauts

hauts ils estoyent, plus dangereusement se sont ils precipitez que toy? O homme, recognoy donq la benignité du createur, qui t'a creé bon; recognoy la vanité de la creature, qui ne peut subsister en sa bonté qu'au createur: Mais admire sur tout sa bonté & misericorde, qui non seulement te releue en ta cheute, mais mesmes t'a comme soustenu pour plus mollement tomber. Vn autre se prend à la iustice de Dieu. Quelle Iustice, dit il, d'auoir puny l'homme si rigoureusement & pour si petite faute? Ains qu'y a-il plus iuste que la nature? plus naturel que de tomber en tenebres, quand on se destourne du Soleil; ou, comme dit Plotin, que d'empirer quād on s'eslongne du tresbon? Mais ô homme, qui te sembles plus iuste que Dieu; Quelle péné ordonneroy' tu à ton fils, non enfant ou mineur d'ans, mais en aage de discretion; non affamé, mais plein de tous biens, qui pour vne chose de neant, de gayeté de cœur, t'auroit voulu desobeïr? Imagine toy donq vn Adam tout freschement venu au mōde par la seule bonté du createur, non tout nu, mais auec vn monde pour le seruir; non ignorant, mais auec vn esprit entier & pur; non subiect à ses appetits, mais capable de les réger soubs sa volonte, & sa volonté soubs la raison; soit que tu consideres le peché, reuolte, infidelité, orgueil; soit que tu ayes esgard à la facilité de ne point pecher; quelle péne ne luy ordonneras tu point? Mais pourquoy donq ceste rigueur contre ses enfans? Ains dy plus tost, Pourquoy ceste misericorde, de les auoir humiliez en la cheute du pere, à fin qu'ils ne se precipitent

pitent

pitent point? Tu baſtis vne nouuelle ville: c'eſt la couſtume de l'orner de priuileges. Elle viẽt à ſe mutiner: tu luy oſtes les priuileges, les cloches, les armes; & la péne de la mutinerie paſſe à toute la poſterité, encor qu'elle ſoit petite à ſon commencement, & vienne à ſe multiplier bien fort apres. C'eſtoit bonté d'ottroyer ces libertez aux premiers. Sinon, ils euſſent occaſion de ſe plaindre. C'eſt iuſtice de les leur oſter, à eux; & miſericorde d'en priuer leurs ſucceſſeurs, qui ont le meſme eſprit de rebellion, & ſe fuſſent precipitez en extremes pénes. Dieu t'a donné ce priuilege de liberté, t'a enrichy de dons d'eſprit & de corps ſinguliers, loüe ſa bonté. Par ce que tu en as abuſé, il te les oſte, ou diminue; recognoy ſa iuſtice, par ce que tes enfans ſeroyent comme toy, & ne ſe chaſtiroyẽt pas par ton exemple; il les leur oſte auſſi & diminuë en toy, admire encor en ſa iuſtice ſa miſericorde, mais adore ſur tout en ſa miſericorde ſa iuſtice, qui de ceſte race mutine fait naiſtre celuy qui la peut appaiſer. Pour tout cecy encor ne ſe rendẽt ils point. Si pour le peché du premier, la nature eſt corrõpue en tous; pour tãt de pechez que les peres ſont, que ne le ſont les enfans plus que les peres? En cecy la clemence de Dieu leur deſplaiſt, au lieu que ſa iuſtice n'agueres ne les pouuoit contenter. Or le Seigneur a voulu chaſtier ſa bourgeoiſie, pour faire qu'elle ſe remette ſoubs ſa conduicte, mais non la ruiner. Et Dieu a voulu humilier la race humaine, luy faiſant ſentir ſa cheute, nõ pour la briſer par ſon courroux, mais pour luy faire reclamer ſa miſericorde. Nous

ſommes

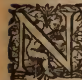
ſommes tombez en vn puis, nous ſommes cheuz de noſtre hauteur : quelle peut eſtre la ſeconde cheute ? Nous auons briſé nos ailes contre terre; comment tomberons nous encor, ne pouuans faire vn ſecond vol ? Nous ſommes di-ie decheus de la bonté de noſtre nature en malice, de la grace de Dieu en ſon ire : où pourrions nous encor plus bas tomber ? Mais rampans mybriſez contre terre nous cognoiſſons que nous ſommes tombez : ſentans la perte que nous auons faicte, crions à Dieu pour eſtre releuez; & comme petits enfans la nourrice, implorons ſa main puiſſante pour eſtre ſouſtenus & appuyez.

Or concluõs dõq pour ces deux Chapitres, Que la nature humaine eſt corrompuë; Qu'elle n'a eſté creée telle du createur, mais que l'homme abuſant de ſes graces ſ'eſt precipité de bõté en malice, de ſa grace gratuite en ſon iuſte courroux; Que ceſt hõme, en qui elle a eſté corrompuë, a eſté le premier duquel nous auons tiré noſtre corruption, comme auſſi noſtre nature. Mais ne nous amuſons pas tant à conter, comme nous ſommes tombez en ce puis d'infection, que nous ne penſions à bon eſcient au moyen d'en ſortir; qui eſt ce qu'auons conſequemment à traicter.

CHAP.

CHAP. XVIII.

Que Dieu eſt le ſouuerain bien de l'homme, & pourtant que le principal but de l'homme doibt eſtre de retourner à Dieu.



OVS diſons qu'en ce different principalement les fols des ſages, que les vns tirent toutes leurs actions en l'air, & comme à coup perdu, les autres ſe propoſent vn certain but, auquel ils ſ'efforcent d'adreſſer. Et derechef, Qu'en ce different les bõs des mauuais, que les vns ſe le propoſent bon, les autres au contraire; les vns vrayement bon, les autres ſeulement en apparence. Il nous importe donq grandemẽt, & d'auoir vn but & de l'auoir bon: d'en auoir vn, par ce que Dieu nous a donné vn entendemẽt; & la perfection d'vn entendement, c'eſt ſageſſe: de l'auoir bon, par ce qu'il nous a auſſi donné vne volonté; & la perfection d'vne volonté, c'eſt bonté. Dieu certes comme il eſt la ſageſſe & la bonté meſmes, n'a point eſté ſans celà en la creation de toutes choſes. Car nature, dict les Philoſophes, ne fait rien ny inutilement ny autrement que bien. Si de la chambriere ils ont ainſi parlé; que dirons nous du maiſtre meſmes? Mais comme il eſt le commencemẽt, le milieu, & la fin de tout, il n'a eu en ſes actiõs fin que ſoy meſmes. Nous ſes creatures qui tirons noſtre commencement & conſeruation de luy, ne pouuõs auoir autre fin que luy. Si eſt il que la creature raiſonnable ſe veut du biẽ, & ſe propoſe touſ-

Omne dicitur bonũ aut quia finis, aut quia ordinatum ad finem.

e iours

iours vn but qu'elle pense vtile; car la fin de chacune est son bien propre,& ce desir,qui est naturel en tous,ne peut estre vain.Faut donq que le vray bien de l'homme soit en sa vraye fin,ou en son vray but; & que le vray but de l'hõme,& la fin du createur se rencontrent;à sçauoir,Que l'homme soit rapporté à la gloire de Dieu, qui a creé toutes choses pour sa gloire,& en y tendant paruienne à son bien propre, qui est ce que naturellement toutes choses cerchét. Et parainsi, si nous trouuons ou le principal but, ou le souuerain bien de l'homme, nous les aurons tous deux; le but pour obiect de l'entendement; le bien pour obiect de la volonté, l'vn & l'autre ensemble pour l'obiect de tout l'homme,qui lors deura tendre & ployer tous ses mouuemens, vers sa fin,& tous ses desirs à son bien & salut.

Le but & le bien de l'hõme en mesme chose.

Or si nous fussions demeurez en nostre premiere nature,nous fussions hors de péne de les cercher; car nostre entendement estoit esclairé de son but, & nostre volonté attirée de son bien; c'est à dire de Dieu,par lequel & pour lequel nous estions creés, au lieu que par nostre orgueil nos yeux sont auiourd'huy ouuerts à toutes choses, fors qu'à voir nostre chemin & nostre bien: Mais encor le pouuons nous retrouuer par certaines marques; sur tout,si nous nous souuenõs, que nous sommes tõbez;car lors nous ne le tastonnerons point parmy les infections d'icy bas, cõme estourdis de nostre cheute; mais en la grace, & en la face du createur dont nous sommes decheuz. Or quand nous recerchons l'vsage d'vn instrument, pour exemple, d'vne

Les marques pour cognoistre le but & le bien de l'homme.

d'vne ſie, nous ne le prenons pas de la roüille, qui luy aura rongé les dents; ny de quelque heurt qui l'aura briſée, mais de ſes dents bonnes, tranchantes & emoulues, telles qu'elles ſont parties de chez l'ouurier. Ainſi nous en faut il faire en l'homme; ne iuger di ie pas de ſa fin, par l'aueuglement, l'ignorãce, la malice, en ſomme par la corruption qui luy eſt ſuruenuë, mais par l'excellence, bonté, & lumiere, en laquelle premierement Dieu l'auoit creé. Nous ne iugerons pas auſſi de l'vſage de la ſie, par ce qu'elle eſt de fer, parce qu'elle a vn manche, par ce qu'elle couppe; car vn couſteau aura tout celà, qui toutesfois ne ſera pas ſie: mais nous iugerons d'icelle par quelque particuliere forme & vertu de ſes dents, qui la fait differer, non ſeulement d'vn couſteau, qui n'en a point; mais meſmes d'vne lime qui les a d'autre ſorte. Faiſons donq encor le meſme en l'homme. Si nous iugeons de l'vſage auquel Dieu l'a deſtiné, par ce qu'il vit, ou parce qu'il ſent; qu'eſtoit il beſoing de le faire homme; veu que les plantes & les animaux ont celà? Or il l'a fait homme, & ne l'a point fait en vain. Faut donq apprendre ſon vſage de la partie ſpeciale & propre qu'il luy a donnée pour le rendre homme; de celle, di ie, qui le rend different de ce qui eſt, qui vit & qui ſent, c'eſt la partie ſuperieure de l'ame. Et derechef ceſte forme particuliere, qui donne vn particulier vſage à la ſie, eſt commune à tous les inſtrumens, que nous appellons ſies. Faut donq que ceſte ſpecialité de l'homme, qui luy donne vn vſage que les autres creatures n'ont pas, luy ſoit tellement propre,

qu'elle ſoit neantmoins commune à toute l'eſpece; c'eſt à dire, comme tous ſont créez auec ceſte proprieté, que tous auſſi doibuent tendre à ce but là. Conſequemmẽt entant que ce but eſt le ſouuerain bien de l'homme, il a certaines marques auſquelles il ſe doibt cognoiſtre. L'homme ne craint rien plus que ſa fin, & ne deſire rien tant que touſiours eſtre; & ce ſouuerain bien toutesfois eſt la fin de l'homme: faut donq que ce ſoit vne fin ſans fin; vne fin, non qui conſume, mais qui accompliſſe; non outre laquelle on ne ſoit plus, mais outre laquelle on ne puiſſe rien ny deſirer ny eſtre. S'il y en auoit vn plus outre, il ne ſeroit ny fin ny ſouuerain. Or nous en cerchons vn tel. Et ſ'il pouuoit ou pourrir, ou perir; nous ſeriõs en crainte de le perdre; & plus grand ſeroit le plaiſir, plus grande en ſeroit la péne. Or le propre de la felicité c'eſt de contenter le deſir, & exclurre la crainte. Faut donq en ſomme, que ce que nous cerchons, entant que but, ſoit conuenable à la vraye nature de l'homme, particulier à l'eſpece, & commun à tous ceux qui en ſont; entant que Bien ſouuerain, ſoit vniuerſel, parfait & perpetuel: & voyons maintenant quel il peut eſtre.

Le Monde n'eſt le but de l'homme.

Certes ſi nous conſiderons l'homme & le monde, en l'vn des ſens, en l'autre des natures ſenſibles; en l'vn vn Spectateur, en l'autre vn Theatre; en l'vn vn Conuié, en l'autre vn Banquet preparé de toutes choſes qui luy conuiennent; nous dirons incontinent, non ſeulement qu'ils ſont faits l'vn pour l'autre, mais que le monde eſt vrayemẽt fait pour l'hõme, & non l'homme pour le monde, ny pour choſe qui

qui ſoit en luy. Et derechef, ſi nous venons à conſiderer, qu'au monde il y a de quoy contenter la veuë, l'oüie; bref, les ſens de l'homme, mais rien pour contenter ſuffiſamment ceſt eſprit, qui tout terreux qu'il eſt, paſſe des choſes viſibles aux inuiſibles, des corporelles aux ſpirituelles, des creatures au createur; nous cõclurrons aiſéemẽt, (& cecy ſera puis apres deduit plus au long) que comme le mõde ne peut eſtre le but, auſſi ne peut-il eſtre le contentemẽt de l'homme. Et toutesfois l'homme n'eſt pas creé en vain, ny le deſir de ſon bien pour neant en luy. Car, dient les Philoſophes, Nature ne fait riẽ en vain, & ne manque point auſſi és choſes neceſſaires. Faut dõq, & ne reſte autre choſe, que le createur ſoit la fin & le contentement de l'homme; qui ne peut ny borner ſon entendement, ny emplir ſa volonté, ſ'il a encor quelque reſte d'homme, en ces choſes viles & caduques. Cependant, par ce que nous diſons communement que Dieu eſt le but & le bien de toutes choſes, entant qu'elles ſont toutes conduites, où il luy plaiſt, par ſa prouidence, & qu'elles participent auſſi de ſa bonté; nous faut entendre qu'il ſe dit de l'homme d'vne bien plus haute & excellente maniere. Des creatures d'icy bas les vnes ont vn ſens & vn appetit; les autres vne ſimple inclination de nature; l'hõme ſeul vn entendement & vne volonté, qui le rendẽt homme. Or ſont bien toutes celles là infalliblemẽt conduites où il plaiſt à Dieu, comme la fleſche par l'archer, qui frappera bien droit, encore qu'elle ne voye goutte. Mais l'hõme par vn priuilege ſpecial a vn entendement, qui

luy fut donné clair & net. C'estoit pour voir le but pour lequel il estoit fait, vne volonté, qu'il receut franche & libre. C'estoit pour prẽdre tout son plaisir en luy, l'vn pour le cognoistre, l'autre pour l'aimer; l'vn pour voir son heur, l'autre pour en iouïr. Comme donq la prochaine fin des creatures d'icy bas, c'est l'homme, mais la lointaine, Dieu; la prochaine fin & sans milieu de l'homme, c'est de cognoistre Dieu; son vnique bien, d'adherer totalement à luy.

Dieu le but de l'homme.

Imaginons nous l'hõme, autant que nous pourrons en ceste integrité, quel autre but, quel contentement pouuoit-il auoir que Dieu? Nous faisons cas de richesses: Qu'eust acquis celuy qui possedoit tout, & à qui tout estoit ià acquis? Et qu'est l'acquisition de ce siecle, qu'vn argumẽt de disette & paureté? Nous faisons cas d'hõneurs, de vains tiltres, de grandeurs: Qu'est-ce aussi tout celà qu'vne vaine admiration du peuple, & quelle peut-elle estre, où il n'y en a point? Certes il n'estoit donq pas mis au monde, pour tendre là; & moins encor, y pouuoit-il cercher son contentement. Et toutesfois il auoit receu plus d'esprit que nous n'en auons, & non en vain: disons donq, que c'estoit pour le tendre aillieurs qu'à la vanité, qui ne pouuoit auoir lieu alors. L'vn dira que son bien gisoit en sa santé. Qu'estoit sa santé, que son estre; & qui la fait priser que les maladies, & qui la desire q̃ qui ne l'a point? Et à quoy vn si excellẽt esprit pour n'auoir rien plus que la beste? Vn autre dit, en vertu. Mais quelle? veu que la vertu n'est que la victoire de la raison

sur

ſur la paſſion, qui de nature luy eſtoit toute acquiſe, ſi de luy meſmes il ne ſe fuſt rendu au mal ? Or que reſte-il donq, ſinon que ceſt eſprit luy fuſt donné, pour tendre & plus haut que le monde, & plus haut que ſoy-meſmes; puiſqu'il n'auoit que faire ny en luy ny hors luy; c'eſt à dire, pour contempler le createur, luy rédre ſeruice, & graces de tant de biés, & s'embrazer totalement en luy? Or, quel eſt le but & le bien du premier, tel le deuons-nous eſtimer de tous, encor que noſtre eſprit ſoit emouſſé, noſtre volonté affadie; & toute noſtre nature, comme de la ſie, couuerte de rouïlle & corrompuë. Comme donq le but du premier en ſon integrité, eſtoit d'aſpirer à Dieu; le noſtre, en ce qui nous reſte doibt eſtre de ſouſpirer à luy, & comme adherer à Dieu eſtoit ſon ſeul bien, nous ne pouuōs eſperer de paruenir au noſtre, qu'en retournant à luy; c'eſt à dire, en nous retournant vers luy. Examinons en ce bien & but, que nous propoſons à l'hōme, ſi nous trouuerons toutes les marques que nous y auons requiſes. Il faut qu'il ſoit propre à l'eſpece de l'homme, & par conſequét aſſis en ſa plus noble partie. Or qu'y a-il d'eſprit icy bas, qu'en l'homme; & en l'homme qu'y a-il plus noble que l'eſprit; & qui le fait homme proprement, qu'iceluy meſmes ? Qui plus eſt, qui ne voit, qu'en vigueur, & de vie & de ſens, quelques animaux le paſſent; mais en celle-cy ſeule, ſōt, comme dit Plutarque, ſurpaſſez de luy? Faut neantmoins, qu'il ſoit commun à tous hommes. Or qu'y a-il de plus commun entre tous, tout aueuglez & corrompus que nous ſommes, que la cognoiſſance

d'vn Dieu? Si nostre but est d'estre riches, d'estre en honneur, de tant de gens qui y tirẽt, d'œil, de mains, & de nerfs, combien le frappent-ils? Si nostre bien, d'estre sains, vertueux, égaux en nos actions, tranquilles en nos passions; combien peu en ioüissent ils? Au contraire, qui est si aueugle, s'il regarde hors soy, qui ne voye Dieu; si en soy, qui ne l'y trouue; si au dessus de soy, qui n'y atteigne? Et qui ne verra ce but si clair que le monde n'en est qu'vne ombre; si grand, que l'vniuers ne luy est rien? si proche, que nous le sommes moins à nous-mesmes? Ou (qui craindra de n'y auoir part?) si ample que chacun y peut auoir place? si suffisant, que les premiers & les plus proches coups, ne peuuent nuire aux derniers? Certes disons donq, si nous fussions demeurez entiers, nous ne pouuions auoir but ne fin que luy; car tout le reste ne nous estoit rien: & maintenant que sommes corrompus, ne pouuons tendre & pretendre tous qu'à luy, car luy seul peut estre tout à tous; & ce poinct ne peut estre ailliers qu'en luy. Bref, comme l'esprit est la forme de l'homme; ainsi est la cognoissance de Dieu la vraye forme de tout entẽdement humain. Mais comme ceste forme humaine a esté deformée au premier homme, en tous est bien demeurée vne commune apprehension de Dieu, mais si effacée & embrouillée, qu'ou nous ne le recognoissons plus pour nostre but, encor qu'il se ramentoiue à nous de toutes parts; ou pensans y viser, prenõs à costier, ores vers l'impieté, ores vers la superstition; ou certes, aymõs mieux, pour la plus part, tirer au plus espais; i'entens au monde & aux choses

choſes ſenſibles, nous accroupiſſans en ces choſes baſſes; comme les animaux qui n'ont rien outre le ſens. En noſtre ſouuerain Bien nous deſirions qu'il fuſt vniuerſel? Or, où ſe trouuera il tel, ſinō en Dieu, qui eſt di ie le bien de tout ce qu'il y a de bien au monde? Parfait & accomply. Que deſirons nous auſſi, que les choſes qui ſont? Et quelle nous pourra manquer, poſſedans celuy, en qui elles ſont toutes? Perpetuel encor & immuable. Or qui peut eſtre tel, que qui a fait l'ordre & les mutations; & que voyons nous icy bas, voire en nous meſmes, deux momens ſemblable à ſoy meſmes? Bref, voulons nous contenter nos ſens, il a fait les choſes ſenſibles; voulons nous ſaouler noſtre eſprit, il eſt luy meſmes les intelligibles. Où donq ſe peut recouurer, ce que nous pouuōs deſirer, qu'en luy? Or eſt il, que de ce bien vniuerſel, que nous ſommes tous capables de deſirer, mais incapables la plus part de cognoiſtre, & tous d'atteindre, ne nous reſte, ie dis aux meilleurs, depuis noſtre cheute, qu'vn regret, & de ne l'auoir plus, & de n'y pouuoir de nous meſmes icy bas recouurer. Diſons donq, comme noſtre heur euſt eſté d'y eſtre demeurez, que maintenant c'eſt d'y retourner; c'eſt à dire, d'eſtre remis en la grace de Dieu, pour pouuoir encor vn iour reuoir ſa face: & par ce que ceſt heur ne ſe peut accōplir en ceſte vie pléne de miſeres, qu'il nous faut dreſſer noſtre vie en ce monde, non pour viure au monde, ains pour mourir à ces choſes mortes, & viure à Dieu, ſi nous voulons vne fois viure viuement & immortellement en luy.

Faux buts, & faux biẽs.

Voulons nous voir maintenant, que nous auõs trouué nostre vray but, & nostre vray bien; à sçauoir, de retourner à Dieu, de la grace & compagnie duquel nous sommes decheus, ne faut qu'examiner de poinct en poinct les autres buts & biens, que les hommes du monde se proposent, selon les marques & preuues qu'en auons données: en quoy, comme nous trouuerons vn appetit cõmun à tous de cercher le bien, nous nous esmerueillerons, sans doubte d'vne telle diuersité de gousts, qui ne nous peut monstrer, comme les appetits de ceux qui ont les pasles couleurs, qui courent apres la poussiere, le charbon & la cendre, qu'vne estrange Cacochymie, c'est à dire, vne corruption de toute nostre nature. La plus part des hommes de tout temps ont employé toute leur vie ou apres l'auarice, ou apres l'ambitiõ, ou pour se charger de terre, ou pour s'enfler de vent; qu'y a-il plus contraire au droict appetit de nostre entendement que celà? La fin est meilleure que les choses qui y tendent. Qu'est ce donq tendre à ces choses exterieures, que declarer que nous sommes pires que terre & fange? Et qui voudra croire que l'esprit humain, soit fait pour celà, moins infiniement que le drap d'or pour enuelopper de la boüe? Nous cerchons aussi la derniere fin de l'homme. Or qui est celuy qui ne desire les richesses, pour autre fin que pour elles mesmes? qui pour despendre lasciuement, qui pour grandemẽt, & qui pour necessairement, en somme qui en fist cas, s'il pouuoit auoir les autres choses sans elle? Sinon, qu'y a il plus miserable que l'homme qui en

Richesses.

son

ſon but doibt trouuer ſon bien; veu qu'vn vent, vn feu, vn ſac, nous peut priuer de ceſte felicité; c'eſt à dire, nous combler de miſeres en vn moment? En apres, comment ſeront les richeſſes le but cõmun des hommes; veu que la richeſſe des vns eſt la pauureté des autres? veu meſmes, qu'elles ne conſiſtẽt qu'en opinion, les vns appellans richeſſes l'or, les autres les coquilles, & les autres les noiſettes; & tous reſemblans aux petits enfans, qui mettẽt leur bien aux gettõs, ou aux eſpingles? Et qu'eſt ce mettre la felicité des hommes en ce qui n'eſt point luy, ny de luy, ſinon mettre la bonté du couſteau en la gaine, du cheual en la couuerture, ou en la ſelle? Bref, comment ſera ſouuerain bien, ce qui ſeulement n'eſt pas bien; ce qui eſt commun aux bons & aux mauuais, ce qui fait plus empirer, qu'amender? Ou comment noſtre principal but, ce qui deſtourne plus du vray but de toutes choſes, à ſçauoir Dieu; comme ainſi ſoit, qu'il n'y ait chemin plus abbregé, d'eſloigner vn homme de Dieu, que de l'approcher de ces richeſſes terriennes? Qu'eſt ce auſſi de l'ambition? Nous en pourriõs faire icy des discours ſans fin; car auſſi n'en a elle point. Les vns paruiennent iuſques à quelque poinct. Les autres en ſont exclus. Quels à noſtre aduis ſont les plus heureux? Certes, ceux qui en ſont exclus ſont priuez de ceſte pretenduë felicité. Ils n'ont que ce mal. Ceux qui y ont accez, ſont en continuelle péne, enuiez ou enuians; faiſans du mal, ou endurans; tyrãniſez, ou tyranniſans. Qu'eſt ce donq que pour vn mal pluſieurs? & pour vne ombre d'heur, vn nombre mul-

Honneurs.

bre multiplié de miseres ? Laissons le reste aux declamateurs ; mais les fruicts de ces géennes, quels sont ils ? Honneur, reputation, puissance. Qu'estce tout celà, que vent, non pour nous emplir, mais à péne pour enfler ? Ie seray salüé aux marchez, premier assis aux assemblées : qu'ay-ie, qu'vn meschant n'ait plus tost que moy ? Et si c'est vn bien, comment se donne il au mal ? I'auray acquis reputation. Si entre les meschans, quel sera mon blasme entre les bons ? Ie l'auray, peut estre, entre les bons. Mais si pour vertu ; qui ne voit que reputation est vne ombre faicte pour la suiure ; & qui voudra courre apres, & laisser le corps ? Si pour rien, &, cóme on dit, à credit, Qui ne cognoist donq que c'est moins que rien ; puisqu'elle se donne pour rien, & à vn rien ; & qui croira que soyons nez pour cela ? Et combien mesmes y en a il de calomniez en bié faisant, qui sont contraints bien souuent de perdre reputation pour garder leur conscience ? En somme, i'auray acquis de la puissance. Si c'est le but de l'hóme, comment pour la puissance d'vn, faut il que tát de millions n'en ayent point ? Si c'est son souuerain bien ; d'où vient, non seulement qu'il est conuerty à mal, mais qu'il y conuertit souuent ses possesseurs ? Mais posons que tout celà soit bon. A qui ? Pour vn qui est adoré, dix mille s'agenouillent ; pour vn qui triomphe, cent mille sont trainez ; pour vn qui domine, vn million sont esclaues. A ce conte vn homme seul seroit la fin de plusieurs ; l'heur de trois ou quatre le malheur de tout le monde. Or nous cerchons le but & le bien, non de quelques vns, mais

Puissance.

mais de toute l'espece. Que sera ce donq, si mesmes ceux cy ne l'ont pas? Ie prens à tesmoing les plus heureux de tous les Courtizans; si vn mauuais œil du Prince ne les poinct plus au cœur, que mille flateurs; & autant d'adorateurs, ne leur plaisent aux yeux & aux oreilles. Les plus grands Princes mesmes, si vne riotte domestique ne les fasche plus, que ne les recréent leurs plus honorables triõphes. Or n'aurions nous point honte de dire que le souuerain Bien de l'hõme fust subiect à vne grimace? Et qu'estce donq, tout celà, sinon, comme ces pommes des enuirons de Sodome qui plaisent à l'œil, & poingnent l'appetit; & quand on vient y mettre la dent, s'esuanouissent en fumée, ou en suïe? Adioustez que la felicité doibt estre en la chose mesmes. Or le contentement de l'ambitieux depend d'autruy: Qu'elle doibt estre perpetuelle: Or elle finit auec ce corps, & s'enterre soubs mesme tõbeau. Que tout celà s'obtient pour autre chose le plus souuent: Or nous cerchons vne fin, non vn milieu pour y paruenir: Bref, tant s'en faut que l'ambition soit vn chemin pour paruenir à nostre bien, que c'est celle proprement, comme cy deuant auõs dit, qui nous en a fait si miserablemét decheoir & tõber. Or ne pouuans ny entre les autres hommes, ny és choses de ce Monde trouuer ce que nous cerchons; s'ensuit il pas, que nous le recerchions en nous mesmes?

Certes le monde ne s'est point fait, & aussi est-il fait pour autruy; & l'homme n'a point son cõmencement de soy: & pourtant ne peut-il estre le but de soy-

Le but & le bien de l'hõme n'est point en soymesmes.

ſoy-meſmes. Celuy qui fait la choſe, ne la fait pas pour elle, mais pour ſoy: il eſt donq ſon but. La choſe auſſi qui eſt faite; n'eſt pas bonne en ſoy, mais pour l'vſage de qui la fait; il eſt donq auſſi ſon bien. Mais encor ſera-il bon deduire la choſe plus amplement. L'homme eſt composé de corps & d'ame; le corps mortel, l'ame immortelle. Si nous cerchõs l'heur de l'homme au corps ſeul, nous faiſons trop de tort & à l'ame, & à l'hõme. Car ſ'il giſt au corps, il perit & pourrit auec luy. Que reſte-il donq à l'ame qui ſuruit, q̃ miſere? Or nous cerchõs la felicité, & de l'hõme tout entier, & de ſa vie toute entiere. Et puis, quelle peut eſtre ceſte felicité au corps, ſi ce n'eſt, peut eſtre, vne beauté, qui reſioüit plus celuy qui la voit, que celuy qui l'a? qui puis apres ſe perd, par vne playe, vne vlcere', vne bube, meſmes par le haſle d'vn Soleil? En l'ame conioincte auec le corps, nous auons trois facultez; la vegetatiue, la ſenſitiue, l'intellectuelle. Voyons en quelle de ces trois peut eſtre logé le bien & le but de l'homme. L'ame donne vie au corps de l'homme; & la perfection de la vie, c'eſt ſanté. Si nous n'auons autre but en ceſte vie, l'homme qui premierement fut creé ſain, qu'y auoit il à faire? Si ce doit eſtre noſtre but depuis noſtre corruption, qui a-il non de plus heureux, mais de plus incapable d'heur, que l'homme? Vn corps ſubiect à mille maladies, à mille heurts, à mille dangers, debile, freſle, farcy de maux interieurs, & enueloppé d'exterieurs, touſiours incertain de ſa vie, & touſiours certain de ſa mort; qu'vn ver, qu'vne herbe, qu'vne poudre, peut faire mourir; qui

Beauté.

Santé.

rir; qui ne voit que pour auoir ceſt heur, vaudroit trop mieux eſtre, nō vn hōme, mais vne plante? Et puis, qui ſera ſi ſain de corps, ou ſi malade d'eſprit, qui n'ayme mieux, ſ'il en a le choix, auoir l'entendemēt ſain en vn corps mal diſpos, qu'en vne parfaite ſanté eſtre hors du ſens? Certes c'eſt donq vn argument treſclair, qu'en l'eſprit giſt noſtre principal heur, puis que nous le rachetons du malheur du corps. Venons à la partie ſenſitiue. Son heur ſemble cōſiſter en volupté. Si par là nous ſommes heureux; heureuſes les beſtes qui les exercent, & plus librement & auec plus de plaiſir que nous; & malheureux l'homme, qui ne peut totalement deuenir beſte, quelque péne qu'il y prenne. La beſte exerce ſes plaiſirs: c'eſt ſans reſpect, c'eſt ſans remords, c'eſt ſans plaider contre ſoy-meſmes. Au contraire, qui eſt l'homme, qui ne ſente vne loy en ſoy, qui le veut brider; qui au plaiſir ne ſente vn desboire, à qui les plus grandes voluptez ne laiſſent vn aiguillon de repentir? Et quel heur peut eſtre ceſtuy-là dōt nous auons honte, & ſommes cōtraints de nous cacher? Quel eſt auſſi ce mauuais ouurier, qui nous a ſi mal façonnez pour vn tel vſage; veu que tout noſtre corps eſt capable de douleurs, & de morſures, dedans, dehors, de toutes parts, au lieu qu'à péne auons nous, deux ou trois endroits ſur nous capables de plaiſir, & iceux meſmes beaucoup plus ſubiects à douleur & à péne? Mais qu'vn homme, dit Plutarque, toute ſa vie n'ait veſcu qu'en voluptez, qu'il ſoit à deux heures pres de ſa mort, qu'il ait le choix ou de coucher auec Laïs, ou de deliurer ſa Patrie,

Volupté.

ſa Patrie,d'vn plaiſir des ſens,ou d'vn contentemét d'eſprit; qui ſera ſi animal, que d'eſtre empeſché à choiſir? Or qui ne voit donq que le plaiſir de l'eſprit eſt plus grand,plus propre à l'homme, plus conuenable à ſa fin? Nous cerchons vn ſouuerain Bien; ſ'il eſt bien,il nous amendera. Or qui nous corrõpt & empire plus,corps & ame que la volupté? Nous le voulons parfait. S'il eſt tel, il nous accomplira. Or qui nous conſume,qui nous ruine plus qu'icelle meſmes? Nous cerchons auſſi vne fin; mais ſans fin, non qui finiſſe nos plaiſirs, mais qui fourniſſe nos deſirs. Qu'y a-il au cõtraire,qui plus toſt finiſſe en ſoy,qui pluſtoſt nous mette à fin, qui moins nous contente,& qui pluſtoſt nous laſſe; veu,comme dit le Poëte,que le plaiſir & le regret en viennét enſemble? Comment auſſi ſera ce Bien ſouuerain, qui n'eſt pas mediocre? Car,qui nie que l'abſtinence n'en ſoit tenüe pour vertu, meſmes par les vicieux; & quel eſt le bien, qui en croiſſant puiſſe deuenir mal, ſi de ſoy meſmes il n'eſt mal? En ſomme, tout le plaiſir giſt au ſens, & les maladies, la vieilleſſe, les nous hypothequent ſouuent: en l'exercice de la partie ſenſitiue, & iceluy au plus tard, ceſſe par la mort. Or,comme ainſi ſoit, que l'homme ait double vie; vne icy bas, & l'autre aillieurs; vne mourante, & l'autre immortelle; la premiere qui eſt icy tendante à la ſeconde,comme la pire à la meilleure; nous ne cerchons pas ny vn but, ny vn bien, qui meure auec nous; mais qui nous bienheure,viuifie & recrée immortellement, qui certes ne peut eſtre trouué és choſes mortelles. S'enſuit donq,

donq, la partie intellectuelle, laquelle tãtost est occupée en soy mesmes, tantost en la conduicte du monde, & tantost en la contemplation des choses diuines, & de ces trois operations ensuyuent trois perfections, Vertu, Prudence, Sagesse; voyons en quelle encor de ces trois, nostre bien & contentement peut cõsister. Et certes ne faut doubter, qu'en ceste partie ne se trouue nostre fin; car que peut l'esprit, outre le monde, l'homme, & celuy qui a fait l'vn & l'autre? Mais voyons si en ce monde nous en approchons. Qu'est ce donq, ie vous prie, que vertu? La tranquillité de nos passions. Que sont ce nos passiõs? Des flots, des tempestes en nostre ame, que le moindre vent esmeut, qui la renuersent sans dessus dessoubs; qui contraignent les meilleurs Pilotes, d'amener les voiles, la raison presques de quitter le gouuernail. Si l'homme fut creé pour ce but là, pourquoy sans passion? Si à les domter gist maintenant son bien, qu'y a il plus contradictoire, qu'estre sans passion, & estre homme? Posons que quelqu'vn en vienne là; mais s'y arrestera il? Ains la fortitude se rapporte à la guerre, & la guerre à la paix, & la paix à la santé de la Republique, & ainsi des autres. Or ne peut estre derniere fin, celle qui se rapporte à vne autre. Mais, pour le moins s'en contentera il? Ains, louons la vertu tant qu'on voudra; exerceons nous à en faire liures, si elle ne tend ailleurs qu'icy bas; qu'y a il non de si heureux, mais, i'ose dire, de si miserable? C'est vn homme de bien, dira le peuple, mais on le lairra mourir de faim. C'est vn homme rond, entier, droicturier, dira le Vertu.

f Prince,

Prince, mais il n'eſt pas pour faire ſes affaires au monde. Le plus enorme vice du monde trouuera femme. La vertu qu'elle coure toute ſa vie par l'vniuers, à péne trouuera elle où ſe marier. Or ſi nous cerchons noſtre heur en ceſte vie, qu'eſt ce donq vertu que malheur? Et ſi nous la cerchons en l'autre, où ſera ceſte vertu quand nos paſſions ne ſerõt plus? Certes, vertu n'eſt donq point noſtre fin; car la fin que nous cerchõs ne ſe refere point aillieurs; & ſon bien, qui y eſt cõioinct, ne finit point. Quoy donq? Prudence? Nous appellons prudẽce le droict

Prudence. exercice de la raiſon, en la conduicte des affaires du monde. Mais laiſſons, que prudence eſt proprement l'art de conduire ſes actions à vne fin; & que l'art & la fin, ne peuuent eſtre meſme choſe. Qu'eſt ce pour abbreger que le monde? Proces, guerres, diſcordes, enuies, rancunes, bruſlemens, ſacs, rauages, ruynes, miſerable ſubiect pour rendre l'homme heureux. Qu'eſt ce manier tout celà, ſinon penſer des vlceres, des boſſes, des chancres; qui, ſi nous n'auons point de ſentimẽt, au mieux aller, ne nous peuuent faire de bien; ſi nous en auõs, ne nous engendrent, que douleur, que chagrin, que contrecœur? Mais c'eſt heur de les guarir. Heureuſe donq la Republique qui reçoit proffit de ta péne; mais non heureuſe la péne que tu as priſe de la guarir. Car ſi le Medecin a guary, qui en a le bien, le Medecin ou le malade? Et ſi le Medecin l'a fait pour le gaing, le Conſeiller pour l'hõneur, qui ne voit que la medecine & la prudence n'eſtoyent pas la fin, puis qu'elles tendoyẽt à ſi pauure fin? En fin l'homme pour-

me pourrit, & le monde perit; l'ame vit, & toutesfois laiſſe les affaires du monde: faut donq, qu'autre choſe que prudẽce ſoit noſtre bien, qui eſt toute bornée és confins de ce monde. Examinõs donq la ſageſſe. C'eſt la contemplation de Dieu, & des choſes diuines. C'eſt lors que l'homme ſ'eſleue au deſſus du monde, & de ſoymeſmes; que l'homme, di-ie, ſe retire en l'ame, l'ame en l'entẽdement, l'entendement en Dieu. Certes il y a bien apparence, que là ſe doibuent rapporter nos actions, & qu'en icelle giſt noſtre but & noſtre bien. Pour la perfection, diſons nous, d'vne telle contemplation ſont requiſes, ſuffiſance: car pauureté ſont des fers aux pieds d'vn bon eſprit. Santé, car vn corps malade luy eſt comme vne géenne. Vertu, car les paſſions esblouiſſent & font voir vne choſe pour l'autre. Prudence, car elle aſſeure les Republiques; & il importe, dient ils, que le contemplateur pour bien aſſeoir ſon niueau, ſoit en lieu qui ne branle point. Toutes choſes donq ſemblent ſeruir à ſon vſage; mais quand elles accourront toutes à poinct nommé pour nous ayder, ie vous prie encor, iuſques à quel poinct monterons nous? L'homme naturellement a vne impreſſion en ſoy, qu'il y a vn Dieu. Ses œuures le luy ramentoyuent à toute heure. Comment penetrera il l'ouurier; veu qu'il rebouſche cõtre la ſuperfice de ſes moindres œuures? Et qui ne ſçait, ſinon, qu'il y a vn Dieu, quel heur a il; & veu qu'il le ſçait, par maniere de dire dés qu'il eſt né, que trauaillons nous tant à cercher ce que nous auons? La raiſon luy dira plus outre, Qu'il eſt bon, qu'il eſt

Sageſſe.

iuste, c'est à dire, amateur du bien, ennemy du mal; mais sa conscience; Qu'il ne fait rien de bien, mais beaucoup de mal; Que si peu de bien qu'il fait, il le fait mal; Quel heur y a il, ou plustost quel malheur n'y a il en ceste cognoissance, qui nous fait à toute heure apprehender vn bourreau? Mais le contemplateur montera plus haut, Que Dieu est immortel, immuable, impassible; c'est à dire, qu'il n'est pas comme nous autres hommes, qui mourons, mouuons & changeons; & quand il est iusques là, il est au plus haut de son entendement. Qu'est ce tout ce vol là, que ramper bien bas? Car qu'est ce dire d'vne chose ce qu'elle n'est pas, que protester qu'on ne sçait pas quelle elle est? Et qui se voudroit vanter de sçauoir que c'est d'vn elephãt, soubs ombre qu'il sçauroit que ce n'est pas vne limace? Et qu'est donq nostre plus haute cõtemplation qu'vne basse ignorance? & d'ignorance qui voudroit faire ne son bien ne son but? Qui plus est, combien peu y en a il qui viennent iusques là? Et si aucuns temerairement veulent passer outre, en quels erreurs & aueuglements tombent ils, ne plus ne moins que ceux qui cõtre le Soleil perdẽt la veüe?

Foy. Reste en fin de croire, ce que nous ne pouuons icy comprendre, de monter par vne viue foy au dessus de nostre entendemẽt, & où son œil ne peut atteindre. Et Algazel Arabe est venu iusques là, que la racine par laquelle la felicité future s'acquiert, est la foy. Mais, qu'est ce foy en Dieu, que croire que tout nostre bien gist en luy? Et le croire, que l'esperer? Et l'esperer, que le desirer? Et le desirer, que ne l'auoir point?

Algazel au commencement de sa Metaphysique.

point? Bref,qu'eſt ce le croire touſiours icy,que ne l'y pouuoir iamais voir ny auoir? Si nous n'auons point de foy,qu'auons nous au deſſus de l'ignorance? Si nous auons foy,qu'auons nous de plus,ſinon vn deſir; veu que plus grande eſt la foy en l'homme, plus grand eſt le meſpris de ces choſes baſſes; & plus vehement le deſir des hautes,plus grande la haine de ſoy meſmes, & plus vehement l'amour de Dieu? Bref,qu'eſt ce la foy? vn ſalut promis. Or nous le voulōs voir. Vn chemin de felicité: or nous la voulons auoir. Telle proportion donq qu'il y a entre le preſent & l'auenir, telle eſt elle entre l'eſpoir que nous auons icy, meſmes au deſſus du monde,& de nous meſmes, & la poſſeſſion entiere du bien que nous cerchons. Or ramaſſons tout ce que deſſus en peu de mots: Si nous cerchōs vn but, le monde eſt fait pour l'homme,l'homme pour l'ame, l'ame pour l'entendement, l'entendemēt pour plus haut que ſoy; quel peut eſtre cela,ſinon Dieu? Et ce que nous entendons icy bas de Dieu ſelon la Sageſſe naturelle, c'eſt l'ignorance; ſelon la ſupernaturelle, c'eſt croyance; & la croyance ne parfaict pas, mais ſeulement eſmeut l'intelligence. S'enſuyt donq que nos actions ne peuuent auoir vn but icy qui les arreſte; mais ſeulement en l'autre vie, c'eſt de voir & cognoiſtre Dieu. Si derechef, nous cerchōs le bien ſouuerain, les appetits doibuēt obeiſſance à la volonté, la volōté à l'entendement, & la perfectiō de l'entēdement c'eſt de cognoiſtre Dieu. Le contentement donq de la volōté, c'eſt de le poſſeder. Or nous ne poſſedons Dieu, qu'entant que

nous l'aymons, & ne l'aymons, qu'entāt que le cognoissons; & l'ignorance ne peut engendrer ardent amour; ny la croyance, entiere possession; ains seulement vne esperance, & icelle aux meilleurs, auec impatience. S'ensuit donq, que nous ne pouuons iouïr de nostre souuerain bien, que quand nous serons paruenus à nostre dernier but; auoir plein cōtentement, que quand nous aurons pléne cognoissance; c'est à dire, non en ce Monde, ny en l'homme, qui ne peuuent contenter l'entēdement ny emplir la volonté de l'homme, estans tous deux vn monde de maux; mais comme nous auons double vie, en Dieu seulement, & en l'immortelle vie. Icy resteroit à dire, Quelle sera la felicité de l'homme, quand il sera paruenu à ce but là: mais apres celuy qui nous a dit, Qu'œil ny entendement ne la peut comprendre; qui sera si temeraire, que d'en ouurir la bouche? Et comment la pourrions nous icy sçauoir, ne l'y pouuans pas ny voir ny auoir? Or en vn mot, contentons nous, que tous nos desirs seront lors accomplis, veu qu'ils ne s'estendent qu'aux choses qui sont; & qu'en Dieu nous verrons, aurons, & sçaurōs lors toutes choses. Mais pour plus ample confirmation de ceste doctrine, il est temps d'en ouir parler les Philosophes.

CHAP.

Chap. XIX.

Que les plus sages sont d'accord de tout temps, que Dieu est le but & le bien principal de l'homme.

Certes, c'est vn desir naturel à l'homme pour le cõtentement de sa volonté, d'estre bien; & pour l'exercice de son entendement, d'auoir vn but. Et pourtant, il n'y a lieu plus frequent ny plus ample en la Philosophie, que la recerche du principal But & du souuerain Bien de l'hõme, suiuãt ce que dit Ciceron, Que toute l'authorité de la Philosophie gist en ce seul poinct. Cependant, par ce que par nostre cheute nous nous trouuons icy bas estourdis comme tombez des nuës; & d'auantage, aux plus espesses tenebres, en vn carrefour, d'infinis & tresdiuers chemins; en ceste perplexité nous ne sçauõs lequel prẽdre: & s'estime toutesfois chacun assez sage pour addresser son compagnon. L'vn crie, à droicte, l'autre à gauche; l'vn par le mont, l'autre par la plaine; tous aussi peu asseurez du vray l'vn que l'autre; & la plus part apperceuãs au bout de leurs trauaux, que plus ils se sont hastez, & plus ils se sont foruoyez de leur chemin. Mais qui s'esmerueillera si des aueugles, ou sans conduite, ou conduits par aueugles, s'esgarent? Plustost qui n'estimera miracle, si quelqu'vn d'eux, mais certes guidé d'enhaut, se vient rencõtrer au chemin? Le desir naturel a fait cercher le biẽ. Aussi toute la Philosophie gist en ce poinct, de cercher le bien de l'homme. Le vice nous en a

esloignez,& le nous fait perdre.C'est pourquoy les plus sages,taschent à le recouurer en le fuyant.Mais la plus part des hommes ignorans,que ce vice nous est aduenu par vne haute cheute,pésans encor estre logez en leur premiere place, s'amusent à l'y cercher;ne s'apperceuans point qu'ils sont precipitez bien bas,loing de Dieu,& au dessoubs d'eux-mesmes. C'est pourquoy pour neant, cerchons nous à
Augustin de la cité de Dieu liu.19.ch.1. tastons;à l'entour de nous, ce qui n'y est point, & qui ne s'y peut trouuer. Varro dit que de son temps il y auoit deux cens octante & huict opinions sur ce poinct és liures des Philosophes; c'est à dire 288. sectes;car c'estoit la liurée qui faisoit distinctió entr'eux. C'est merueille de telle diuersité, mais plus encor que si peu ayent peu rencontrer. Cependant ils triomphent l'vn de l'autre, & sont subtils à s'entrerefuter,comme tousiours a esté plus aisé,reprendre qu'enseigner,cóuaincre le mensonge que trouuer la verité. Mais pour le moins, auons nous ce poinct gaigné sur eux tous,Que l'homme a vn but & vn bien souuerain, où il doibt tendre: & par les raisons des vns contre les autres, Qu'il n'est point en toutes les choses esquelles on l'a cerché, dont il nous sera aisé a conclurre qu'il ne peut estre que là ou nous le cerchons. Or s'ils eussent bien ruminé, comme l'homme est trebuché de sa premiere dignité,comparans la gloire du premier estat à la misere du present,ils n'eussent cerché autre heur que d'y retourner; c'est à dire à la conionctió auec Dieu, sans suyure tant de vaines fantasies plus dignes de compassion,encor que de risée; mais si s'en trouuera-il

ra-il en tous aages quelques vns, qui ont entreueu ce but; comme aussi en tous, nous en auons remarqué aucuns qui ont eu cognoissance de nostre premiere nature.

Les Epicuriens l'ont cerché en la volupté, & aux plaisirs du corps: mais les Stoiciẽs se sont mocquez d'eux, apperceuans bien qu'il n'y a rose icy qui ne picque bien fort, & que c'estoit d'vn homme faire vne beste: Bref, ils ont eu tant de honte d'eux-mesmes, que pour faire passer volupté pour vne femme de bien, ils l'ont desguisée tant qu'ils ont peu; disans que par volupté, ils entendoyent les plaisirs de l'esprit; mais non ces plaisirs fieureux du corps, qui passent en vn moment. Mais en fin quels? Se resouuenir, dient-ils, quantes fois on a fait bonne chere, quantes fois on a veu Laïs. O bestialité estrãge! Comme, si, dit Plutarque, les plaisirs de ce monde se gardoyent confits, ou en composte en la memoire des hommes, ou plustost diray-ie, comme si le recit des trauaux passez, mesmes d'vne griefue maladie, ne nous estoit pas plus aggreable, que des plus grandes ioyes que nous puissions auoir. Les Stoiques donq, nous en donnent vne autre: c'est la vertu morale, le paisible gouuernemẽt de la raison en nous. Mais, qu'est-ce là, sinon vne Idée? Et que respondront-ils aux Peripateticiens; Que l'homme n'est pas fait pour soy, mais pour la societé, Que sa vertu doibt auoir vn but plus outre; Qu'icelle mesmes ny selon son obiect, ny selon son subiect ne le peut rendre heureux: Bref, que diront-ils à leurs compagnons mesmes, qui, pour soustenir ceste felicité

Ericuriens. Antisthenes respondoit, μανείην μᾶλλον ἢ ἡσθείην.

Stoïques.

licité pretenduë, l'appuyent de biens, de santé, de vigueur, de plaisirs moderez, comme non suffisante d'elle-mesmes ? Mais nous auons assez fondé ce poinct au chapitre precedent. Que nous proposent

Peripateti-ques.

dõq les Peripatetiques? Cõme les Stoiques ont laissé le corps pour monter à l'ame, ceux-cy mõtent de

Arist. en ses morales, liu. 6.

l'ame à l'entendement. Il y a, dit Aristote, deux sortes de beatitude: l'vne est ciuile & politique; c'est prudence qui gist en action: l'autre est priuée & domestique; c'est sagesse qui gist en contemplation. Il pense bien auoir dit quelque chose. Mais comment prudence; veu que selon luy, ce n'est que l'art de conduire les choses à vne fin, & non la fin mesmes? Et comment sagesse; veu, comme il dit, Que nostre entendement voit aussi peu és choses diuines, que l'œil du Chahuänt peut approcher du Soleil? Nostre esprit est mousse, nostre iugemẽt branlant, nostre memoire faussaire. Le fonds de nostre science, ignorance, dit Socrates; &, comme main-

Porphy. liu. de l'ame à Byrithie & à Anebon.

tient Porphyre, toute la Philosophie pure cõiecture, au moindre heurt aisée à renuerser. Or quel sera donq cest heur, si nous ne voulõs dire que le Chahuänt soit heureux, quãd il approche du Soleil; l'aueugle, quand il contemple les couleurs ? Alexandre & Auerroës ses disciples apperceuans que toute nostre cõtemplation n'est qu'vn trauail d'esprit, le plus souuẽt en vain, ont trouué vne autre inuention: C'est que nostre heur gist à conioindre nostre capacité d'esprit, ou bien nostre imagination auec certaines substances separées, qui les nous rendrõt informées de toute cognoissance; en quoy ils sont

repris

repris de la plus part, &,comme ie croy,ſe ſont en fin moquez d'eux meſmes. Mais,cõme nous auons ià dit, Quelles ſont ces ſubſtãces ſeparées, & comment n'ont ils plus toſt mis noſtre heur en la conionction de Dieu, qu'ils confeſſent meilleur que tout celà ? & puis, qui iamais en ceſte vie ſ'eſt peu vanter de ceſte cõionction là, quelque fantaſtique qu'il ait eſté, fuſt ce Auerroës meſmes ? & veu que pour y paruenir, comme ils dient, eſt requis de cognoiſtre la nature de toutes choſes ſenſibles; comment atteindrons nous au ſommet, ſi nous demeurons court dés les commencemens? Les Academiciens donq, qui ont pris leur liurée de Platon, ont monté vn degré plus haut; conſiderãs tresbien, que toute noſtre contẽplation eſt vne lutte perpetuelle; tantoſt auec l'obſcurité des choſes, & tantoſt auec les tenebres de noſtre eſprit propre. Et comme ils ont recognu que noſtre mal procedoit d'vne cheute, qui nous auoit rompu nos ailes, à ſçauoir, comme Platon l'interprete, la vertu morale & la contemplation; auſſi ont ils conceu incontinent que ce nous ſeroit vn grand heur de les recouurer. Mais pour où aller? Eſcoutons Platon. *Tout ce que nous appellons icy biens, beauté, richeſſe, force, parentage, tant ſ'en faut qu'ils ſoyent biens, qu'ils nous corrompent & empirent.* C'eſt donq bien loing d'eſtre le ſouuerain Biẽ de l'homme, ny par conſequẽt le But, où il ſe doibt arreſter. Item: *Il n'eſt poſſible qu'en ceſte vie, les hommes ſoyent heureux, quoy qu'ils facent, mais bien en l'autre, où les vertueux receuront felicité pour loyer.* En vain dõq cerchons nous icy bas, par nos actions & contemplations,

Academiques.

Platon liu. 10. De la republiq.
Platõ en ſon Epinomis.
Platõ en ſon Theætete.
Laerce en la vie de Platõ.

Platon en ſon Phædon.

platiõs ce qui ne s'y peut trouuer; & en vain le but, où n'est pas le bout de nostre vie. Mais en fin quelle felicité? *C'est*, dit il, *d'estre conioincts, & comme semblables à Dieu, lequel luy mesmes est le sommet, la fin & la borne de toute felicité.* Voila donq, qu'en Dieu seul se rencõtrent, selon Platon, les deux choses que nous cerchõs. Le but de nostre vie, c'est d'estre cõioincts à Dieu; le bien qui la doibt contenter, c'est d'estre comblez de tous biens, en la possession de la felicité mesmes. Or Aristote aussi semble en fin en estre reuenu là; quand il dit, Que Dieu est le commencement, le milieu, & la fin de toutes choses; & derechef, Que la felicité de l'hõme gist en mesme chose que celle des Dieux, à sçauoir au dessus de ces choses muables en parfaicte contemplation. Pythagoras disoit, Que la fin de ceste vie est cõtemplation; la fin de toute contemplation Dieu, la felicité de l'homme d'estre esleué en Dieu: aussi nous auoit il appris, que nous peregrinions en ce monde, comme bannis de sa face; & que desire plus le banny que d'estre restably en son païs? Et Mercure, Que nostre But est, viure de l'entendement, qu'en ce monde il est enseuely; qu'au reste il n'y a rien qui merite d'estre appellé Bien ny Bon. C'est donq ailleurs qu'il doibt viure & cercher son Bië, à sçauoir, comme il dit, estant reüny auec Dieu. Et Zoroastre en ses oracles, Qu'il faut tëdre de tout son pouuoir vers la splëdeur du Pere, qui nous a donné l'esprit. Aussi nous auoit il dit, Que nous estions tombez de ceste lumiere là en tenebres, & auions perdu sa grace par nous emanciper de nous mesmes. Mais comme

Arist. liu. du monde. Es Ethiques, & au liu. du ciel 1.

Anciës Philosophes.

comme le mōde nous a de plus en plus appris, qu'il n'y a rien de bien au monde, les derniers Philosophes en ont encor discouru plus amplement que ceux-là. Icy donq pourrions nous rapporter vne bonne partie de Seneque, de Ciceron, & autres, desquels par ce qu'en auōs allegué au chapitre De l'immortalité, l'opinion se peut assez cognoistre; mais contentons nous de quatre ou cinq pour le present. Plutarque certes est admirable, à refuter les bestialitez des Epicuriēs, & les Paradoxes des Stoïques, aux vns opposans les plaisirs que l'homme de bien reçoit, de voir Dieu bien seruy icy bas, & de l'auoir pour conducteur là haut; aux autres les debats de l'homme contre soy mesmes, que toute leur Philosophie ne sçauroit appaiser; & pourtant il se resoult en fin, cōme és mysteres anciens l'inspection estoit la fin de l'initiation, qu'ainsi la fin de la vraye Philosophie, c'est la veüe & contemplation de la nature intelligible & immortelle, c'est à dire de Dieu le createur. Plutarque. οἷον ἐποπτεία τελετῆς.

Iambliche est appellé Diuin, & dit-on que c'est pour auoir diuinement parlé de ceste matiere. Voicy donq qu'il en dit. *Estre sain, beau, riche, honoré, de bon sentiment, dirons nous que ce soit l'heur de l'homme? Certes non. La force de l'homme est vne risee; son honneur vne mocquerie; l'homme mesmes, & tout ce qu'il estime, vne ombre qui passe. Ains aux gens de bien, ce sont bonnes possessions; aux meschās, mauuaises & dangereuses. Quoy donq? Posseder cela nō comme vn songe passant, mais à perpetuité, sera-ce le vray heur? Ains si on les possede immortellement sans vertu, ce sera vn tresgrand mal: & plustost* Iambliche.

elles

elles nous seront ostées, & moindre en sera-il. Mais le vray moyen de paruenir à la Diuine felicité, ce sont prieres & inuocations des Dieux, & principalemēt du grand Dieu, qui regne sur eux. Et pourtant, dit-il aillieurs: *Tout ce qu'on determine de faire ou non faire, doibt viser à la Diuinité, & toute ceste vie n'est ordonnée que pour suyure Dieu, duquel la cognoissance est vne vertu, vne sagesse, vne beatitude parfaite, qui nous rend semblables aux Dieux:* c'est à dire selon son langage, aux anges. Oyons encores plus. *L'homme iadis estoit conioinct à la contemplation de Dieu, puis fut assubiecty à ce corps, & attaché à la necessité du Destin, & pourtant faut-il auiser au moyen de l'en deliurer. Or autre cognoissance n'y a-il, qui l'en deliure, que celle de Dieu; car l'Idée de felicité, c'est de cognoistre le Bien, qui est la porte sacrée pour paruenir au Createur de toutes choses.* Or, dit il apres: *Le soing de ces choses basses, qui fait oublier Dieu, ne peut estre separé de ceste vie caduque où nous sommes, car iamais ce corps ne nous lairra philosopher à bon escient.* S'ensuit donq, que ceste cognoissance de Dieu, souz laquelle il reduit toute la vertu, toute la sagesse, tout l'estude de Philosophie, ne peut estre accōplie ny acquise en ceste vie, mais seulement en l'autre. Plotin dit, *La fin finale de l'hōme, c'est le pur Bien, à sçauoir Dieu, & tout le reste sont choses appartenantes à la fin: mais nō la fin mesmes. A qui possede ce Biē là, nul Bien ne peut estre osté, nul adiousté; car c'est nō seulemēt estre vny à Dieu, mais presques Dieu mesmes.* Or qui est celuy qui en puisse prēdre reelle possessiō en ceste vie? Et pourtāt adiouste-il, *Là nostre entendement regarde la fontaine de vie, d'entendement, d'estre, la cause du bien, la racine de nostre ame. Là gist tellement*

Plotin Enn. 1.liu.4.ch. 1.6.15.

Enn.6.liu.9. ch.9.& 10.

lement noſtre bien, qu'en eſtre loing, n'eſt autre choſe que moins eſtre. Là eſt le cõmencement & la fin de ſa vie: le cõmencement, car il en procede; la fin, car là eſt ſon bien. Son biẽ, di-ie; car y paruenãt il reuiẽt à eſtre ce qu'il eſtoit: car ce qu'il eſt icy, qu'eſt ce ſinõ, qu'il eſt tõbé & a perdu ſes ailes? Icy regne vne Venus baſſe & abiecte; là vne celeſte; icy vn amour du mõde; là vn amour de Dieu. Et quel regret nous doibt ce eſtre, d'eſtre liez icy bas? Quel deſir au contraire de toucher Dieu de toutes parts: la haut voire d'eſtre tellement conioincts à luy, qu'vn centre ſoit en l'autre, & que tous deux ne ſoyent qu'vn? Or il eſt plain de tels & plus amples paſſages: & conclut touſiours, Que beatitude & eternité s'entreſuiuent, en quoy il l'exclut & du monde & de ceſte vie: mais pour nous haſter; venons auſſi aux autres. *Quelle eſt la fin de l'homme, dit Porphyre? C'eſt, ſans doubte, viure de l'entendement. Mais comment? Contempler en ceſte vie?* Ains, dit il, ailleurs, *Toute la Philoſophie n'eſt que coniecture, vne legere creance venue de main à main, & n'y a rien en icelle, qui ne ſoit fort diſputable.* Quelle ſera donq ceſte contemplation? *C'eſt*, dit il, *non vn amas de paroles, ny vne Rhapſodie de diſciplines, mais vne vnion vraye du cõtemplateur, & de la choſe contemplée; de noſtre entendement auec Dieu.* Simplice Peripateticien, ſoit qu'il l'ait appris d'Epictete, ou autrement, en parle en ces mots. *Le plus grand bien de la ſcience naturelle, c'eſt qu'elle eſt vn beau chemin pour amener à la cognoiſſance de l'ame, des ſubſtances ſeparées, & de la diuine eſſence: En apres elle nous enflamme au ſeruice de Dieu, nous conduiſant des effects à la maieſté du createur, dont s'enſuit vne conionction auec Dieu, vne foy & vne eſperance certaine, pour leſquelles*

Porphyre de l'abſtinence liu. 1. ch. 2.

Porphyre de l'ame à Byrithre & à Anebõ Aegyptien.

Simplicius ſur la Phyſique & ſur Epictete.

lesquelles principalement il faut philosopher. Et en vn autre lieu: *Le commencement*, dit il, *& la fin de la vie heureuse, & la perfection de nostre esprit, c'est de s'estendre & conuertir à Dieu, tant en recognoissant qu'il gouuerne tout iustement, comme en acquiesçant à tout ce qu'il fait, comme procedant d'vne iuste sentence. Tant que nostre esprit demeure en luy comme en sa racine, il demeure en sa perfection auec laquelle Dieu l'a creé. Mais s'il vient à s'en arracher, il deuient flestry & languissant, iusques à ce que derechef il se conuertisse & soit reüny à luy*. La cause dõq de nostre malheur c'est d'estre separez de Dieu; la cause de nostre heur d'estre reünis à luy: & l'hõme cerche vn heur, comme toutes choses, conuenable à sa nature. La fin donq de l'homme, c'est de se conuertir à Dieu pour estre reüny à luy. Syrianus son precepteur escriuant sur Aristote l'a compris en vn mot. *Nous philosophons*, dit il, *pour nostre bien; c'est à dire, pour nostre salut, qui est d'estre reünis à Dieu*. Et Alexãdre Aphrodisée, n'en viẽt pas loing; quand il dit, que nostre souueraine felicité, gist en pieté enuers Dieu, outre lequel nous n'auons à desirer autre loyer. *Car veu*, dit il, *que la plus digne operation de l'ame c'est la contemplation, & que contemplation est proprement la vraye cognoissance des meilleures choses, & qu'il n'y a rien si bon que les diuines; nostre fin & felicité doibt estre la contemplation des choses diuines*. Bref, les interpretes d'Aristote plus estimez, bon gré malgré qu'il en ait, le font ployer à ce poinct, estans honteux pour luy, d'auoir tant cerché, & n'auoir point assigné le vray but.

Sur ces mots τοῦ ἀγαθοῦ ἕνεκα.

Alexand. au liu. de la Prouidence, cité par Cyrille.

Or les anciens n'ont pas seulement cognu de tout

tout temps, que ceux qui paruiennent au But, pour lequel l'hōme fut creé, sont heureux; mais aussi que ceux qui le mesprisent, tombent en miseres extremes; les vns, di-ie, receus en perpetuelle felicité; les autres par la iuste iustice de Dieu cōdemnez à perpetuelle péne. Et est cest article aussi expres en la creance de tous peuples, qu'il est dés la premiere entrée probable à tous, Que Dieu est iuste & bon; & que le mal est suiuy de péne, & le bien de loyer. Des Cabalistes Iuifs n'y a de quoy s'esmerueiller, s'ils ont bien traicté ceste matiere; car ils ont puisé en l'Escriture sainte. mais escoutons seulement les Payens. Hermes dit: *Ceux qui ont acquis la grace de Dieu, de mortels sont immortels, & comprennent le seul Bien, qui les fait entrer en mespris de ces choses basses, pour se haster de tout leur pouuoir, de retourner vers luy.* Orphée plus clairement, il amene les bons deuant Dieu au seiour de felicité, au festin des iustes, où il les enyure d'vne parfaite & perpetuelle contemplation: mais quant aux meschans, il les enterre en vn bourbier, les tourmente de vaines pensées, leur fait puiser de l'eau dans vn crible; c'est à dire, asseure les vns d'vn contentement parfait, les autres d'vn desespoir extreme. De Pythagoras nous auons ces vers.

La fin des bons & des meschans.

Liure De la honte celée, &c.

Hermes Trismeg. au Pœmandre.

Pythagoras.

Ἡνίοχον γνώμην στήσας καθύπερθεν ἀρίστην
Ἢν δ' ἀπολείψας σῶμα ἐς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθῃς,
Ἔσσεαι ἀθάνατος, θεὸς ἄμβροτος, οὐκ ἔτι θνητός.

Si la droite rayson tu t'es prise pour guide,
T'y laissant manier, laissant ce corps mortel
Au Ciel tu monteras haut, au dessus du Vuide
Non plus subiect à mort, ainçois Dieu immortel.

Et sont ces vers suiuis par tous les Poëtes, qui representent communement l'opinion receuë, entre

lesquels Pindare & Diphile viennēt iusques à descrire vn iardin excellent, & abondant en toutes choses, qui est destiné pour loyer aux Bons, comme s'ils auoyent ouy parler de ce que les Hebrieux appellent Paradis, ou leu les vers de la Sybille d'vn Iardin verdoyāt, qu'elle appelle aussi Paradis, assigné en heritage à ceux qui suiurōt la voye de Dieu; c'est à dire, qui le prendront pour leur But, auec vie & lumiere perpetuelle; comme au contraire, seront les meschans, dit elle, bruslez de pénes perpetuelles, comme de torches ou flambeaux. Timée de Locres aussi en son petit liuret, n'a point oublié cela. *Il y a*, dit il, *vne Vengeance, & selon les Loix, & selon les Oracles, qui nous fait craindre & ciel & terre; car supplices estranges, & inexorables sont preparez aux meschans és enfers*. Mais Platon ne se peut tirer de ceste matiere, tant il y prend de plaisir; & à péne se passe il vn dialogue, où il n'en parle; voulant signifier sans doute, que toute la Philosophie & Theologie demeurent manques sans cela: & y a apparence que la constance de Socrates son precepteur ne l'auoit pas peu conferme, duquel en son Apologie, qui est cōme son Testament, nous lisons ces mots: *La mort me seroit dure, si ie n'estoy asseuré, premierement que partant d'icy ie m'en vay vers les sages Dieux* (ainsi appelloyēt-ils les Anges, ou intelligēces creées) *puis apres vers ceux qui sont deliurez de ceste vie, qui sās doute sont beaucoup meilleurs que ceux-cy*. Au Cratyle donq il dit: *L'homme de bien partant d'icy, paruient à vn grand honneur & heritage: car*, dit il, *il est fait dæmon, selon la vraye signification du mot; c'est à dire, sçauant ou sage*.

Sibylla. οἱ δὲ θεὸν τιμῶντες, ἀληθινὸν ἀέναόν τε ζωὴν κληρονομοῦσι τὸν αἰῶνος χρόνον αὐτοὶ οἰκοῦντες παραδείσου ὁμῶς ἐριθήλεα κῆπον. mais des autres elle dit, λάμπασιν ἐπιμόνοις πυρίκαυστοι πυρσῶν.

Socrates en l'Apologie.

Platon au Cratyle.

C'est

C'est donq l'accomplissement du philosophe, duquel le but & la professiõ est, sçauoir en son Theætete, Que chez les Dieux il n'y a point de mal, mais qu'il se pourmene icy bas entre ces choses caduques: pourtant qu'il faut tẽdre là & fuir d'icy; c'est à dire, estre iuste & sage. *Car*, dit il, *ceux qui auront suiuy le chemin de folie & de meschãceté, ne seront iamais receus en ce seiour bien heureux exempt de tout mal, mais selon leur mauuaise vie, condamnez à habiter perpetuellement auec le mal*. Au Gorgias il fait mention d'vne ancienne loy soubs Saturne, qu'il dit estre encor en vsage, Que les bons au sortir de ceste vie sont enuoyez aux Isles fortunées (que Pindare descrit aussi fort curieusement) & les meschans en la Geole de la Vẽgeance, qu'il appelle Tartarus; designant sans doubte, ces lieux incognus, par les lieux à eux cognus, qu'ils tenoyent cõmuneemẽt pour plus plaisans, ou plus horribles; comme les Hebrieux, le Seiour des bien-heureux par vn iardin, l'Enfer par la vallée de Onam, ou Ghehinom, qui estoit vn lieu execrable prez de Hierusalem. Au Phædon, il introduit vn certain Prophete resuscité des morts; qui raconte que ceux qui sont iustifiez sont à la dextre, purs & nets, & enuoyez au ciel; les condamnez à la gauche, couuerts d'ordure & vilenie, pleurans & grinçãs les dẽts, & en fin enuoyez aux bas lieux. Mesmes il y descrit la region bienheureuse en tels termes, que quelques vns ont bien pris la péne de la conferer auec ce qui en est depeinct en l'Apocalypse. Bref, en son Axiochus, il appelle le lieu du iugement le Champ de verité; auquel, dit il, ceux qui

Platon au Theætete.

Platon au Gorgias.

Platon au Phædon & liu. 10. Des loix.

Platon en l'Axiochus.

auront suiuy l'inspiration d'vn bon dæmon, seront enuoyez en vn Paradis ou Iardin, qu'il descrit là, le plus plaisant qu'il peut, representant les choses que ne pouuons cõprendre, par celles que nous voyons icy bas : mais ceux qui auront esté conduits par les Furies, c'est à dire, qui auront suiuy l'instinct du diable, seront condemnez aux tenebres & au chaos, où il descrit vn grand nombre de tourments infinis.

ἐπὶ ἔρεβος καὶ χάος διὰ ταρτάρων.

Mais il nous monstre que cela ne se doibt prendre selon la lettre, quand il dit en sa Republique, Que ny les pénes ny les loyers de ce monde ne sont rien, ny en nombre ny en grandeur, au regard de ce qui attend les vns & les autres en l'autre vie. Ciceron, qui a voulu estre vn Platon Latin, suit par tout ces mesmes traces, comme aussi Plutarque introduisant, à l'imitation de Platon, vn Thespesius ressuscité qui discourt de l'autre vie. Et sans appeller icy, Plotin, Porphyre, Procle, Hierocle, &c. qui seroyẽt trop longs à ouïr, vn seul Iambliche suffira pour tous en ces mots: *La bonne ame habitera auec Dieu, & se pourmenera au ciel, qu'elle aura pour son seiour; mais celle qui se sera polluée de faicts execrables, sera enuoyée sous terre aux iugemens qui là s'executẽt sur les ames.* Or que sçaurions nous plus demãder des Philosophes que ce qu'ils confessent? Que l'heur & la fin de l'homme ne sont en ceste vie, mais en l'autre; & que le but de l'homme est de rapporter ceste vie à la cognoissance & seruice de Dieu, pour iouir en l'autre de tous biens eternellement en luy?

Platõ au 10. de la Repub.

Plutarque De la tardiue punition des malefices.

Ainsi donq concluons, & par la raison humaine, & par l'authorité de toute la Philosophie, Que

comme

comme le corps de l'hôme se rapporte à l'ame;ainsi aussi ceste vie mortelle, à la vie immortelle qui la suit. Que le but, pour lequel est creé l'homme au monde, est, Cognoistre & seruir Dieu; le bien qui suit & accompagne ce but là, iouir de luy, & le posseder entierement là haut. Mais, par ce que par nostre cheute nous sommes tombez de cognoissance en ignorance; & pourtant encor que nous entreuoyons aucunement nostre but, n'y sçaurions de nous mesmes addresser. Et derechef, par icelle mesmes sommes decheuz de nostre souuerain bien en vn abysme de mal; ou, di-ie, nous rampons si estropiez, qu'il n'est possible à nous de retourner à nostre premier estat. Voyons si Dieu par sa misericorde ne nous a point laissé quelques brisées pour nous addresser & conduire; & si, di-ie, il ne nous tend point au trauers des nuës & obscuritez, vne main paternelle pour nous rappeller & retirer à luy, tous bastards, rebelles, & indignes creatures que nous sommes.

CHAP. XX.

Que la vraye religion est le chemin pour paruenir à ce but & souuerain bien: & quelles en sont les marques.

NOVS auons prouué par cy deuant, Qu'il y a vn Dieu Pere du genre humain: Qu'il a creé le môde, pour l'vsage d'iceluy: Qu'il conduit & le môde & l'homme, par sa prouidence. Le moins homme d'entre les hommes conclura de là

incontinent,puis qu'il eſt Pere,que nous luy deuōs obeïſſance; puis que nous tenons tout en fief de luy,que luy en deuons foy,& hommage;puis qu'il pouruoit à toutes choſes, que nous le deuons inuoquer en tous nos affaires, & neceſſitez. Nous auons monſtré auſſi que l'hōme eſt de nature immortelle; il doibt donq tendre de tout ſon cœur à choſes immortelles. Que par peché il eſt decheu de Dieu & de ſoy meſmes: il doibt donq luy requerir pardon, pour appaiſer ſon ire. Que ceſte offence fut vn orgueil, & meſcognoiſſance de ſoy meſmes: il doibt donq recognoiſtre ſa fragilité & miſere,pour ſ'humilier deuant Dieu.Or qu'eſt ce à dire tout celà, ſinon en vn mot; Comme il y a vn Dieu & vn homme, qu'il y doibt auoir vne Religion; c'eſt à dire vn deuoir & ſeruice ordinaire de l'homme enuers Dieu?Car que ſont tous les exercices de la Religion, que corollaires des articles que nous auons prouuez; à ſçauoir, de la creation du Monde, & de la prouidence de Dieu, de l'immortalité, cheute, & ſouuerain Bien de l'homme? En la Religion on adore,on fleſchit le genouil,on a des Loix à obſeruer;c'eſt en ſigne d'obeiſſance. On rend graces & loüanges à Dieu: on luy donne les premices & du beſtail, & des fruicts; c'eſt en ſigne de recognoiſſance. On l'inuoque en aduerſité; on luy demande proſperité en toutes actions iuſques aux moindres:c'eſt proprement ſe recommander à ſa Prouidence.En la religion auſſi,il y a des pleurs, & des contritions, des ieuſnes, du ſac, & de la cendre: c'eſt que nous nous deuons humilier au deſſoubs

ſoubs de la terre. Des ſacrifices particuliers & vniuerſels: ce ſont proteſtations que tous & chacun meritons la mort. Au bout de tout cela vne promeſſe & pretention de vie eternelle, à ceux qui ſ'acquittent de leur deuoir enuers Dieu: c'eſt que toutes ces ceremonies & obſeruations, ne ſont point pour nous arreſter icy, mais pour nous acheminer à noſtre droite fin; c'eſt à dire, nous eſleuer en haut. Mais entre le penultime & dernier article, entre la mort, di-ie, que nous proteſtōs meriter, & la vie eternelle, qu'ō nous promet d'heriter, il y a vn merueilleux abyſme à remplir; & toutefois, ou il faut *Hiatus.* que l'homme ſoit mis au monde en vain, ou qu'il y ait vn chemin, ou vn pont ordonné pour le paſſer. Faut donq que la religion qui nous a conduit ſi auant, nous monſtre encor ce pont; à ſçauoir qu'elle reüniſſe & relie auec Dieu, ceux qui par leur cheute en ſont eſtrangement eſloignez; qu'elle reconcilie les enfans abaſtardis auec le Pere, les ſubiects rebelles auec le ſeigneur, ſans laquelle reconciliation, ou, ſelon l'etymologie Latine, Religion, Dieu ceſſe d'eſtre noſtre Pere, nous d'eſtre ſes enfans; toute Religion, quelque apparēce qu'elle ait, eſt inutile & vaine. Or eſt le But de l'hōme en ceſte vie de retourner à Dieu, & ne peut eſtre vain; & il ſera vain, ſ'il n'y a quelque chemin de l'homme vers Dieu, ou pluſtoſt de Dieu vers l'homme, qui y mene. Faut dōq, ſelon les preuues precedētes, pour ne fruſtrer ni Dieu de ſa gloire, ni l'hōme de ſon But & felicité, qu'il y ait vn chemin; & ce chemin nous l'appellerōs ſelon le mot cōmun, Religiō, à ſçauoir

le droit moyen de reünir & reconcilier l'homme à Dieu pour son salut.

Qu'il y a vne vraye religion.

Marsil. Ficin de la Religion Chrestienne.

Or sont tous les anciens fort bien d'accord, qu'il y doibt auoir vne Religiõ entre les hommes, comme il n'y a rien qui plus necessairement s'entre suiue, qu'vn Dieu, vn homme, vne Religion, vn Pere, vn fils, vne obeissance, vn Seigneur, vn subiect, vn seruice, vn donneur, vn receuant, vn remerciemẽt, ou plustost vn crediteur, vn debteur, vne obligation. Et pourtant dit tresbien quelqu'vn, Les Philosophes doibuent auoir esté les premiers Theologiens; car comme ainsi soit que nous tendions de deux ailes vers Dieu, de l'entendement & de la volonté; l'entendement ne peut si tost auoir conclu, Dieu est nostre pere, que la volonté n'en tire ceste consequence; Il luy faut donq obeir & seruir: voire qu'elle ne passe encor plus oultre, S'il est nostre pere, nous ses enfans, que nostre Bien est de retourner à luy. Hermes dit: *O Seigneur quelles graces te rendrons nous?* Puis se resoult, *Seigneur il n'y a qu'vn remerciement tout seul, c'est la cognoissance de ta maiesté.* Et derechef: *Le seul chemin de paruenir à Dieu, c'est pieté cõiointe à cognoissance*. C'est à dire, sçauoir cõme il veut estre seruy, & le seruir. Et Pythagoras souloit dire à ce propos: *Il faut viure à Dieu, veu que sans luy nous ne sommes rien*. Platon celebre la Religion en mille endroits: mais ie n'en veux icy q̃ deux mots: *L'heur de l'homme*, dit il, *c'est d'estre semblable à Dieu*. Mais comment? *Estre iuste & saint*. Mais derechef comment? *Par Religion enuers Dieu, qui est la plus grande vertu, qui puisse estre entre les hommes*. Aristote estoit au dire de

Aescul. chap. dernier &c.

Platon en l'Epinomis & Theaetetus.

plusieurs

plusieurs peu religieux: & Auerroës son interprete du tout impie. Mais voyons comme nature nage au dessus de l'impieté. Aristote dit, Qu'il est enté en nature de sacrifier. Auerroës, Que naturellemét nous sommes obligez de magnifier Dieu par oraisons & sacrifices. Qu'est ce dire, sinon qu'il est naturel à l'homme, voire de sa propre forme & essence, d'auoir vne Religion? Mais pourquoy? Alexandre fait profession d'interpreter Aristote; & il le nous interpretera icy. *C'est*, dit il, *pource qu'en pieté enuers Dieu gist toute nostre felicité; car nous n'attendons autre loyer que Dieu, & Dieu mesmes qui est le souuerain bien, nous l'acquerons en le seruant.* Or quand nous oyons ces paroles, pésons que c'est vne forte geenne de verité, qui presse leurs consciences: car nul n'ignore combien Auerroës principalement presse l'eternité du Monde: & l'intellect vniuersel, qui toutesfois ne peuuent compatir auec pieté. Epictete ne fait pas tant le Philosophe; mais si philosophe il bien mieux: *Si nous auions entendement*, dit il, *que ferions nous, sinon louër Dieu assiduellement, & luy chanter psalmes, & actions de graces? en hoüant & labourãt la terre? en trauaillãt & reposant? Et quelz? Grand est Dieu qui nous a donné ces instruments pour labourer la terre; grand encor qui nous a donné les mains; mais qui plus est, qui nous a donné de croistre sans y penser, & de respirer en dormant. (Car ce sont choses que ne pouuons attribuer à nostre industrie.)* Tel, dit il, *deuroit estre l'hymne d'vn chascũ de nous.* Et derechef: *Si i'estoy rossignol, ie feroy ce que les rossignols font; mais ie suis creature raisonnable. Que feray ie dõq? ie loüeray*, dit il, *Dieu, & ne cesseray iamais, & ie vous exhorte tous à faire le sẽblable.*

Arist. 5. des Ethiques & 1. du Ciel. Auerroës sur le 1. du Ciel.

Alexandre de la Prouidence cité par Cyrille.

Epictete.

Simplicius sur Epictete. *blable*. Et Simplicius son interprete, apres plusieurs beaux discours, adiouste, Que qui est negligent & lasche à seruir & honorer Dieu, ne pourra estre soigneux de quelconque autre chose, quelque necessaire qu'elle soit. Hierocle dit: *De toutes vertuz Religiō est la guide, laquelle se refere à la cause diuine; & pourtant*, dit il, *Pythagoras commence ses preceptes par icelle.* Et le mot mesmes dont il vse, signifie, la Princesse. c'est en vn mot beaucoup, à sçauoir, que toutes les vertus que nous estimōs icy bas, fortitude, prudence, iustice, temperance, ne sont rien si elles ne sont rapportées à Dieu, & ne s'exercent pour l'esgard de luy; c'est à dire, si par la Religion elles ne sont addressées & conduites au But principal, où toutes nos actions doiuent tendre. Mais qu'est ce que Religion? *C'est*, dit il, *vne obeïssance à Dieu, mere de toutes vertus, & vne desobeissance à tous vices; & faut tellement obeïr à Dieu, qu'il faut plustost desobeïr aux parēs, voire perdre sa propre vie. Car c'est pour l'amour de Dieu que deuons obeïr aux peres, & de la bonté d'iceluy que nous possedons nos vies.* Iambliche dit: *Commenceons par le meilleur & le plus precieux. C'est, qu'il faut cultiuer la pieté, qui est le seruice de Dieu.* Et ailleurs: *Tu soupçonnes*, dit il, *qu'il y ait quelque autre chemin de paruenir à felicité, que pieté; & me demādes quel il peut estre. Mais certes, si és Dieux gist l'essence, & premiere puissance de tout bien, ceux seuls seront heureux qui à nostre exemple se seront consacrez & vnis à Dieu. Car en cest estat il y a & de la contemplation & de la science accomplie; & outre la cognoissance des Dieux, vne cognoissance de soy mesmes, qui s'acquiert en reployant son entendement vers soy.*

Hierocle cōtre les Athées chap. 1.

Hierocl. cha. 5. 10. 11.

Iambliq. des Myst. cha. 45

Bref,

Bref, Proclus dit, tant de son opinion que de celle de Platon, Iambliche, Porphyre, Plotin & autres, que la religion, & l'inuocation de Dieu, est vn *proprium quarto modo*, comme dit Aristote, à l'homme; c'est à dire, vne proprieté naturelle, qui conuient & compete à tout homme, au seul homme, & sans laquelle il ne peut estre homme. Or ie n'ignore pas qu'ils parlent quelques fois du seruice des Dieux en plurier; mesmes que quelques vns de ces Philosophes se sont destournez à la magie, & tous accommodez aux Idolatries & superstitions de leur tẽps. Car aussi sont ces degrez bien differẽs; sçauoir qu'il faut seruir Dieu; sçauoir comment il veut estre seruy, & le seruir. Mais suffit pour ceste heure que nous gagnons ce poinct, Qu'il y a necessairement religion: ce qu'aussi les nauigatiõs modernes nous monstrent imprimé en tous climats du monde, & en toutes natures d'hõmes, lesquelles ont descouuert des peuples esgarez par les bois, sans loix, sans Magistrats, sans Roys, nul sans quelque seruice, nul sans quelque ombre de religion. Proclus au liure De la priere.

Ià sçauons nous donq, qu'il y a vne religion; c'est à dire vn chemin de salut, vn chemin pour retourner à Dieu: mais y en a il vn ou plusieurs? C'est vne haute question, mais aisée à decider, si nous regardõs ce que la religion requiert de nous, & ce qu'elle doibt acquerir pour nous. La religion, comme les anciẽs mesmes nous ont appris, requiert en substãce de nous, que nous rẽdions vne entiere obeïssance à Dieu: l'obeïssance entiere, Que nous cõsacrions à sa gloire, nos faits, nos paroles, nos pẽsées; que Qu'il n'y en a qu'vne.

que, di-ie, nous rapportions, nous & tout ce qui eſt en nous, à ſon honneur. Si la religion requiert celà, comment peut elle eſtre autremẽt qu'vne? Et quelle diuerſité y peut il auoir? Que ſi quelques vnes requierent moins de nous, ſe contentans peut eſtre de l'exterieur; c'eſt à dire, deſrobans l'homme ou partie de l'homme à Dieu, Que ſeront elles ſinon hypocriſies ou ſacrileges? Mais derechef, quand la religion nous propoſe ceſte obligation ſi grande & ſi naturelle, comme il n'y a celuy qui ne ſoit contraint de cõfeſſer la debte, teſmoignée par tout l'vniuers; il n'y a nul qui en ſoy meſmes ſe ſente ſoluable, & qui ne paſſe condemnation volontaire: meſmes qui ne ſoit contrainct de dire, que la plus part de ſes faicts, paroles & penſées, ne ſont pas ſeulement bien loing de Dieu, mais directement tenduës à l'offenſer. Si donq la religion ne nous preſente auec l'obligation, vn moyen de l'acquiter & caſſer, tant ſ'en faut qu'elle ſoit le chemin de ſalut, comme elle doibt eſtre; que ce nous eſt vn arreſt de mort, & vne expreſſe condemnation: voyons donq, ſ'il y a vn ou pluſieurs moyens de ſatisfaction. Or qu'offrira le plus deuotieux à Dieu pour ſ'acquiter? des premices? il a donné la ſemence & la moiſſon entiere. des ſacrifices? il a donné le bois, le feu, le trouppeau. le monde meſmes, ſ'il eſt tout à luy? Or par ſ'eſtre emancipé de Dieu, il a forfait l'heritage. Mais qui plus eſt, Dieu n'a pas ſeulement dõné le monde à l'homme, mais l'homme à ſoymeſmes: le monde donq & tout ce qu'il cõtient, ne peut acquiter l'hõme enuers Dieu.

Quoy

Quoy donq, l'homme mesmes? Certes ce seroit bien, comme dit Hierocle, vn sacrifice aggreable à Dieu, si l'homme estoit tel qu'il doibt estre. Mais que luy peut sacrifier, en se sacrifiant le meilleur de tous? enuies, haines, mesdisances, detractions, pensées de vanité, paroles de mensonge, actions iniques, disons plus encor, actions de graces par acquit, prieres ou froides, ou hypocrites. Tant s'en faut que cela vienne en acquit, qu'il tourne en vn amas de pires obligations, & infinies; à sçauoir, selon la Maiesté infinie du Createur, qui en est offensé. Si donq ny le monde, ny l'homme ne peuuẽt acquitter l'homme; que reste il que Dieu mesmes, & que la Religion le nous presente, pour nous acquiter; Dieu misericordieux enuers Dieu iuste, Dieu payeur, enuers Dieu creancier? C'est à dire, qu'en nous monstrant l'obligation enuers Dieu, elle nous enseigne aussi vn moyen admirable ordonné de luy, & en luy, par lequel il soit satisfait, & à sa iustice supreme, & à nostre iniquité extreme tout ensemble? Or est nostre debte de tous, d'vne sorte & nature; c'est que nous nous deuons entieremẽt à Dieu, nostre insuffisance pareille; c'est que tout ce qui procede de nous, ne peut meriter que mort sur mort. Nostre obligation commune contractée par les benefices de Dieu enuers le premier homme, & par sa rebellion renduë penale, à luy di ie & à tout le gẽre humain: mais qui plus est, le creãcier & le payeur est vn, & ne peut estre qu'vn, ny la satisfaction qu'vne, car c'est vn seul Dieu qui satisfait, & seul peut satisfaire à soy mesmes. S'ensuit

donq

donq que la vraye religion ne peut estre qu'vne; à sçauoir celle seule, qui nous adresse ce seul & vnique moyen de salut; & que toutes autres, si elles diminuent de l'obligation de l'homme enuers Dieu; sont sacrileges, si elles ne luy proposent vn suffisant moyen de s'acquiter; Ceremonies vaines & inutiles, les vnes & les autres indignes totalement du nom de religion. Disons encor, S'il y a diuerses religions vrayes entre les hommes, ie dis diuerses en ce qui est de la substance; qui peut faire la diuersité? Sera ce l'obiect? Ains, en Dieu, qu'elle regarde, il y a telle vnité, q̃ toute autre vnité au regard d'icelle est diuersité; & si c'est que les vns s'adressent à vn Dieu, les autres à vn autre, nous sçauons que Dieu est vn, que les Dieux sont ou creatures ou vanité; que, comme dit mesmes Proclus, plusieurs Dieux ne different point de l'Atheisme. Que seront donq ces religiõs là, qu'ou Idolatrie ou Atheisme? Quoy donq? le subiect? Ains l'homme qui en est le subiect, est vne mesme espece. La maladie en tous, cõme de mesme origine aussi de mesme nature. Le remede aussi, comme ià auõs dit, seul & vnique, d'vn semblable subiect, de mesme maladie, de mesme remede; qui dira iamais qu'il y ait plusieurs arts? S'il est question d'humilier l'homme, quel autre moyen, (ie les prie de le dire) sinon qu'il se cognoisse; pour se cognoistre, que de se mirer; pour se mirer, que se regarder en vne chose claire & nette? C'est à dire, en la loy de Dieu, & en l'obeïssance parfaicte que Dieu requiert de luy? Et veu que ceste loy & obeïssance parfaicte ne peut estre qu'vne; commẽt la reli-

la religion ſe diuiſera elle en pluſieurs? Si derechef il le faut eſleuer à Dieu, quel autre moyen que de le luy faire cognoiſtre? Createur, afin qu'il l'adore: Conducteur, afin qu'il l'inuoque: Pere, afin qu'il luy obeïſſe: Iuſte ſur tout, afin qu'il appaiſe ſon ire? Et ne pouuant de ſoy, que la prouoquer contre ſoy; que luy reſte t'il ſinon de courir au remede: & veu qu'il ne peut eſtre qu'vnique; ſ'enſuit il pas, que le ſalut ſoit en la religion ſeule qui le monſtre, confuſion & vanité en pluſieurs? Qu'eſt ce encor à propremẽt parler, que Religion? l'art, ſ'il faut ainſi parler, de ſauuer l'homme. Et en quoy cõſiſte ceſt art? premierement luy monſtrer, qu'il eſt malade; puis, que ſa maladie eſt mortelle; en fin, de luy en enſeigner le propre remede. Or la loy de nature nous achemine bien au premier poinct. Car qui eſt celuy à qui nature ne face ſon proces; & que ſa conſcience ne remorde dés qu'il a peché? La raiſon auſſi nous pouſſe iuſques au ſecond. Car, qui ne cõclut, que la creature qui offenſe ſon createur, ne merite d'eſtre exterminée; c'eſt à dire, que peché engendre mort? Et iuſques là peuuent paruenir toutes les religions & ceremonies ordonnées par les hommes, prieres, ſacrifices, lauemẽs, piacles, &c. Mais, qu'eſt ce tout celà, ſinon nous mener iuſques au bord de l'enfer, ou bien nous monſtrer le Paradis de bien loing, mais vn gouffre horrible & infiny entre deux; que l'hõme ny le monde entier ne ſçauroyẽt ny combler ny paſſer? Or ſi faut il, qu'il y ait vn paſſage; car le but de l'homme, c'eſt d'eſtre conioinct à Dieu, & n'eſt pas vain; le moyen d'eſtre conioinct

là haut,

là haut, c'eſt d'eſtre reconcilié icy bas; & le moyen d'eſtre reconcilié icy bas, comme nous auons dit, eſt vnique; à ſçauoir que Dieu luy meſmes nous acquitte ſans nous quitter, de ce que nous luy deuons. Celle religion donq & non autre, qui nous mene droict à ce paſſage, & en la ſuite de laquelle nous le trouuons, eſt la vraye; comme celle ſeule qui paruient au but de religion, qui eſt de ſauuer l'homme. On dira, Peut on pas adorer Dieu diuerſemẽt, les vns leuans les yeux au ciel, les autres dõnans de la face en terre? Ains ce n'eſt qu'vne adoration, vne humilité, mais ſignes differés, d'vne choſe. Or ne diſputons-nous pas icy des ceremonies, mais de la ſubſtance d'icelles. Peut on pas auſſi ſacrifier diuerſement? Ainſi ſoit. Mais ſi tes ſacrifices ne tendent rien plus outre, qu'à eſpandre le ſang d'vne beſte, c'eſt, cõme dit Hierocle, au feu, vapeur & nourriture, aux Sacrificateurs abondance ſuperfluë. Faut donq que ces ſacrifices ſoyent rapportez à quelque choſe; c'eſt que par iceux tu proteſtes, quand ces paures beſtes innocentes endurent la mort, que tu l'as merité & en ton corps & en ton ame. Que ſi encor en ta religion tu n'as rien que ſacrifices & prieres, quelque apparence qu'ils puiſſent auoir, tu n'as rien que confeſſion de faute, & ſentence de mort: car ſi ces ceremonies n'ont point de but, elles ſont friuoles; ſi elles en ont vn, elles ſont manques, te conduiſans iuſques à la mort, & puis te laiſſans là.

Obiection. Quelques vns veulent faire entendre, que Religion eſt vne obſeruatiõ de certaines ceremonies en cha-

en chacun pays; & par ainsi ce qui sera saint icy, sera prophane ailleurs; ce qui sera sacré en vn pays, sera sacrilege en l'autre. Ils en font en somme cõme des Loix du Coustumier, qui ne passẽt point le ruisseau du Bailliage. Si religiõ n'est rien que celà; quelle science, voire quel art y a il plus vain? Et qu'est-ce autre chose dire, sinõ, qu'il n'y en ait du tout point? La medecine est incertaine en beaucoup de sortes, par le changement d'air, d'eau, d'aage, de climat: Mais ce qui est medecine en vn pays, sera il brigandage en l'autre? La Iurisprudence à presques autant de loix diuerses cõme de cas, & les cas en ce monde sont infinis. Qui ne voit toutesfois que toutes ces diuersitez sont ramenées soubs vne equité, ou raison; & que ceux qui ne s'y accordent, sont reputez non plus hommes, mais ennemis du genre humain, ou beste sauuage. La Vertu aussi a les passiõs pour son subiect; subiect plus muable que la mer, & le vent. Qui dira toutesfois que ce qui est hardiesse entre les Tropiques, soit timidité au delà; ce qui est temperance en vn Hemisphere, soit le contraire en l'autre? Bref, qu'y a il plus subiect à descry & à billon entre nous que l'or & l'argent; qui semble süiure la volonté des Princes, & qui toutesfois, quoy qu'ils en ordonnẽt, a tousiours son prix? Que dirons nous donq de la Religion, qui a vn subiect plus ferme & plus solide que tout celà; non di-ie le corps, les biens, les passions, les phãtasies, mais l'esprit & entendement de l'homme? qui a aussi vn But arresté, immuable, & Maistre de toutes mutations, à sçauoir Dieu? Et combien plus sagement

enseigne nostre Pythagorié Hierocles, Que la guide de toutes vertus est Religion; que toutes les vertus tendent à elle, comme à vn But certain; c'est à dire, ne sont plus vertus, quand elles en declinent? tellement que hardiesse rapportée aillieurs qu'à pieté, deuient temerité; prudence, fraude, ou cautelle; iustice, vne corraterie; en somme toute vertu, maquignonage & hypocrisie? Si pieté est le but des vertus, faut il pas qu'il soit fixe & immuable? S'il est muable, qu'y a il donq de iuste, de bõ, de vertueux: & si ainsi est, qu'y a il de plus inutile au mõde que l'hõme, ou pour mieux dire, que l'entendemẽt en l'homme? Or il y a vne vertu, & le plus vicieux l'auoüe. Il y a dõq vne certaine pieté, qui la fait vertu, & à laquelle elle se rapporte, & le plus impie ne s'en sçauroit eschapper. Voyõs encor les absurditez de ceste opiniõ. Qui peut nier qu'entre ces diuerses religiõs, il n'y en ait de manifestement impies & meschantes; les vnes qui font seruice aux creatures du ciel, ou de la terre, cõme celle des anciẽs Ægyptiẽs, ou au iourd'huy des Tartares; les autres qui immolent les hõmes, cõme des anciens Carthaginois, & encor des Isles Occidẽtales; quelques vnes mesmes qui permettent choses nõ seulemẽt cõtraires à toutes loix, mais qui font horreur à la nature mesmes? Si tout celà est bõ; ie vous prie que reste il de bon, ou qu'y a il de meschant au monde? S'il est mal en soy; qui peut donq nier, qu'il n'y ait des Religions (i'vse de ce mot selon le vulgaire) meschantes & damnables; & qu'il faut vne regle pour les discerner? Et de faict, il est tellement imprimé en la nature, qu'il

re,qu'il n'y a qu'vne Religion comme il n'y a qu'vn Dieu;que l'homme endurera plus toſt,comme il ſe voit tous les iours,le changement d'vn air temperé en vn treſchaud ou tresfroid ; de liberté en ſeruitude;de iuſtice en tyrannie;que la moindre mutation au faict de ſa religion;cōme certes,ſ'il n'eſtoit pas ſi naturel à l'homme d'aimer ſa Patrie, d'eſtre libre, d'eſtre à ſon aiſe,que d'auoir vne certaine Religiō, qui le conduiſe à ſalut.

Or ay-ie voulu expliquer ceſte verité en plusieurs ſortes pour en oſter les doubtes,& vuider les difficultez, par quelques Libertins de nouueau inuentées : mais puiſqu'il y a pluſieurs ceremonies, qui ſ'habillent du maſque de Religion pour nous tromper; il n'eſt pas moins neceſſaire d'auoir des marques certaines & infallibles pour diſcerner la vraye. Et premierement,poſons ce fondement que nous auōs cy deſſus planté & aſſis,Que la Religion eſt la droicte regle de ſeruir Dieu, & reconcilier & reünir l'homme à luy pour ſon ſalut. Or n'eſt le ſalut de l'homme autre choſe que ſa felicité; ſa felicité comme auons ia deduict, que d'eſtre conioinct à Dieu. Car ny le monde, ny creature du monde ne peut faire l'homme heureux; ains celuy ſeul ſeulement qui l'a fait homme. Et c'eſt choſe trop claire, que nous deuōs ſeruir icy bas,celuy qui nous doibt bien-heurer là haut, & non autre. Toute religion donq,quelque apparence qu'elle ait,qui deſtourne noſtre ſeruice du createur à la creature, nous ſera idolatrie & impieté. Toute religion auſſi,qui nous ſera cercher noſtre bien aillieurs qu'en celuy qui a

Premiere marque de vraye religion.

fait tout bien, nous sera non seulement vne vanité, ou vn fouruoyemẽt; mais vn destour de brigandage, & vn precipice de malheur. Il y pourra auoir des premices, des actions de graces, des seruices: mais qui sont autant d'iniures & blasphemes contre Dieu, si nous tenons de quelque creature que ce soit; ce que n'auons, ny pouuons auoir que du createur: Des prieres aussi & des sacrifices; mais prieres vaines & impies, adressées à qui ne les peut ouïr, & qui attribuent la conduicte du monde aux creatures, ou qui ne voyent point, ou qui à péne voyent deuant elles; & sacrifices aussi fumeux & sacrileges, qui confessent leur vie deuãt choses mortes, & font amende aux creatures de l'offense faicte au createur. Soit donq en cecy la premiere marque de la vraye Religion que nous cerchons, Qu'elle nous adresse & tout nostre seruice au vray Dieu, createur du ciel & de la terre, qui seul est scrutateur des cœurs des hommes; desquels principalement il veut estre seruy, pour la distinguer des idolatries qui suiuent le bois, la pierre, le Soleil, la Lune, les hommes, les Anges, tout ce qu'il y a de creatures & en terre & aux cieux. Et n'est icy besoing d'accumuler beaucoup de preuues outre ce qu'auons deduict au second & troisiesme Chapitres: car puisqu'il n'y a qu'vne Religion, & qu'vn Dieu createur, il n'y a rien plus naturel, que de l'attribuer au createur: & de faict, Plotin, Porphyre, Procle, Iamblichc & autres qui ont pensé seruir les Anges ou bons Dæmons, ont tousiours dit, (ce qui toutesfois est inexcusable) que c'estoit pour paruenir de degré en

degré au ſouuerain Dieu. Mais ceſte marque ſeule nous ſuffira elle? Ains il ne faut pas ſeulement ſeruir Dieu, mais le bien ſeruir. Or quelle ſera la regle de ce ſeruice, & qui ſera l'homme qui la puiſſe preſcrire? Pour le bien ſeruir, il le faut bien cognoiſtre. Qui eſt celuy de nous qui ſ'en puiſſe vanter? Et cõbien y en a il ſeulemẽt, qui au bout d'vn long eſtude, puiſſent dire ce qu'il n'eſt pas? Et que ſ'enſuit il donq, ſinon, comme la ſageſſe du monde, vient iuſques là de dire ce que Dieu n'eſt pas, mais ne peut paſſer outre ſans ſe precipiter; qu'auſſi ceſte meſme ſageſſe puiſſe bien paruenir iuſques à cognoiſtre le faux ſeruice; mais de deſigner le vray, non plus que d'atteindre iuſques à la nature diuine, elle ne le puiſſe point? Le Païſant ſera ridicule ſ'il veut deſcrire comme doibt eſtre ſeruy le Prince: Si eſt il hõme, comme le Prince, differẽt de luy de condition, mais de meſme eſpece & nature. Que ſera ce donq de l'homme, d'vn ver, & moins encor au regard de l'Eternel, ſ'il le veut & figurer & ſeruir à ſa fantaſie? Le Philoſophe dira, Dieu doibt eſtre ſeruy. S'il eſt Theologien, il paſſera outre. Il n'eſt point ſeruy de vapeurs, de fumées, de ſang eſpãdu. Mais, qui d'eux a dit, Dieu eſt eſprit, & veut eſtre ſeruy en eſprit? Et ſi quelqu'vn en a approché; commẽt ſ'eſt il eſgaré, quãd il eſt venu à ſpecifier ce ſeruice? De faict, qu'eſt-ce de tous les ſeruices que l'hõme de ſa teſte a ordõné pour Dieu, qu'imaginations d'enfans, nõ ſeulement indignes de la grandeur de Dieu, mais meſmes au deſſoubs de la capacité des hommes? Ieux, Theatres, Courſes de cheuaux, Combats de mille

Seconde marque.

sortes, à coups d'espée, à coups de pied, à coups de poing: Qu'est-ce tout celà, sinon que l'homme ne monte point plus haut que l'hōme; & quand il pése voler bié haut, se leue à péne sur le bout des pieds, mais iamais ne peut laisser la terre? Car qui est mesme l'homme, retiré & restraint en l'homme, qui se pense seruy de celà? Certes disons donq, qu'autant que Dieu daigne descendre à nous, autant pouuons nous approcher de luy; car nostre monter est son descendre. Que le Soleil ne se voit point sans l'ayde du Soleil, quelque bōne veüe que nous ayons; & qu'à plus forte raison ne se peut voir ny cognoistre Dieu, sans l'ayde & lumiere de Dieu: en somme, que nous ne pouuons seruir Dieu, si nous ne le cognoissons; que nous ne le cognoissōs qu'autant qu'il luy plaist se reueler à nous; & pourtant que nous ne pouuōs cognoistre son seruice, qu'autant qu'il luy plaist le nous manifester par sa parole. Mais qui plus est encor, que pour se reueler à nous, il ne faut pas, ny qu'il nous tire à sa splédeur, ny qu'il approche de nous en sa Maiesté; car nostre entendement ne la peut porter, moins que nostre œil le Soleil; mais qu'il descende à nous selon nostre petitesse, c'est à dire, nous declaire le seruice, qu'il requiert de nous, non selō sa nature spirituelle, qui nous est incomprehensible, mais bien souuent au trauers d'vn verre & d'vn estuy, selō la nature charnelle que nous portons. Or voicy donq nostre seconde marque trouuée; c'est, que le seruice de Dieu, que la Religion nous enseignera, soit fondé en sa parole, & nous soit reuelé de par luy mesmes.

mesmes. Oyons sur ce les Payës, qui ont certes bië cognu que toutes les eschelles de leur Philosophie estoyent trop courtes, pour y paruenir; & qu'il falloit estre illuminé & enseigné d'enhaut. Platon dit: *La Theologie ne se peut pas expliquer comme les autres disciplines; mais a besoing d'vne assiduelle meditation, & lors tout à coup nostre esprit est illuminé comme d'vn feu, qui puis apres s'allume & entretient soy mesme: bref*, dit il, *nous ne cognoissons rien de diuin par nostre science.* Si celuy d'entre les Philosophes anciës qui a veu plus clair, confesse icy sa veüe courte, si elle n'est aidée d'enhaut; quel iugement pouuons nous faire des autres? Et de faict, ès choses de Religion, il nous amene tousiours aux anciens Oracles, c'est à dire selon son sens, à la parole de Dieu. Aristote en sa Metaphysique recite & loüe vne response vulgaire de Simonide à Hieron. C'est en somme, Qu'il n'appartient qu'à Dieu d'estre Metaphysicien; c'est à dire, de parler des choses qui sont outre la nature: Combien plus d'estre Theologien, d'ordonner de la religion; c'est à dire du moyen de vaincre & surmonter la nature? Et Cicerõ qui dit en ses Loix, qu'il n'y a point de loy, entre le genre humain, à laquelle les hommes soyent tenuz d'obeir, qui ne soit ordonnée de Dieu, & cõme proferée par sa bouche propre; s'il eust esté bië enquis de la religion, n'en eust pas dit moins. Iambliche dit: *Il est certain qu'il faut faire les choses qui plaisent à Dieu.* mais quelles? *Certes,* dit il, *il n'est possible de les cognoistre, sinon à qui aura ouy Dieu luy mesmes, ou qui par vn art diuin les aura apprises.* Et Alpharabius Arabe y consent en ces mots,

Plato, Epist. 2. Et en son Parmenide.

Aristote en sa Metaphysique.

Ciceron, 1. liu. des loix.

Iambliche.

Alpharab. au liure Des sciences.

Que les choses diuines, & qui se doibuent croire par vne saincte foy, sont plus hautes en degré que les autres; d'autant qu'elles procedent d'vne inspiration diuine; & que l'Esprit humain est trop foible, & ses raisons trop courtes pour y atteindre. Et pourtant lisons nous, que tous ceux qui ont institué religion entre les peuples, l'ont proposée comme procedante de Dieu; à sçauoir, par ce que nature les enseignoit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'ordonner de son seruice, & qu'autrement aussi elle ne seroit pas suiuie; veu qu'autant s'estimeroit homme celuy qui auroit à obeir que celuy qui l'ordonneroit. Or demeure donq ferme nostre seconde marque par l'arrest des Philosophes; qui nous seruira à distinguer la vraye religion des inuentions des hommes; & à reiecter comme mensonge, tout ce qui ne sera fondé en sa parole. Mais aduisons encor, suyuant ce qu'auons determiné cy dessus, si elle suffit. Vne loy nous est necessaire qui soit procedée de la bouche de Dieu: quelle, ie vous prie, pourra elle estre, procedant de la saincteté mesmes, sinō que nous soyons saincts comme il est sainct? Et si nous ne pouuōs ny cognoistre Dieu de nous mesmes, ny quel doibt estre son seruice; comment, helas! quand il nous l'aura declaré, l'accomplirons nous? Le but, dit Platon, de la religion, c'est de cōioindre l'homme à Dieu; ou, comme dit Hierocle, de faire d'vn hōme vn Dieu. Le moyen d'y paruenir, c'est d'estre iuste & sainct; ou, comme dit Iamblique; de luy presenter vn esprit pur de toute malice, & nettoyé de toute macule. Qui fut iamais

Tierce marque.

l'homme,

l'homme, comme ils confessent tous, qui s'en soit peu vanter? Et qu'est donq à tous la religion qu'vn liure où nous lisons l'arrest de nostre mort? c'est à dire, nostre mort mesmes: si au bout nous ne trouuons quelque grace ou remission? Or la Religion toutesfois est vn chemin de vie, voire de vie eternelle; & vn chemin qui a yssuë, & qui ne nous abuse point: faut donq qu'elle nous remplisse par quelque moyen ce grand abysme, qui est entre la mort, & la vie eternelle; entre le seiour bien heureux, & l'horreur de l'enfer. Et soit pourtant ceste cy nostre troisiesme marque, Que la Religion nous mette en main vn moyen de satisfaire à la iustice de Dieu, sans lequel certes non seulement les autres religions, mais celle mesmes qui contiendroit le vray seruice du vray Dieu, seroit vaine & inutile. Or a bien la raison humaine apperceu, que quelque tel moyen estoit necessaire en la religion: mais de cognoistre, quel; il estoit trop haut au dessus de l'hōme. Les Platoniques donq sont fort occupez à trouuer vn moyen de purger les hommes de leurs pechez, pour les reioindre & reconcilier à Dieu: & proposent certains degrez, pour y paruenir; mais confessent en fin que leurs lauemens & purgations n'y peuuent suffire. Qui dit que c'est par abstinence, qui par vertu morale, qui par science, qui par certains mysteres de Iuppiter, qui de degré en degré par tout celà: mais apres s'estre tournez de tous costez, la conclusion de Porphyre est, Que ce sont ceremonies sans effect, mais qu'il faut toutesfois & est necessaire qu'il y ait vn moyen de purger & iu-

stifier l'homme, & iceluy vniuersel; & qu'il n'est pas possible, presupposant la prouidence de Dieu, comme il faut, qu'elle ait laissé le genre humain destitué de ce moyé là. Et que ce remede doibue estre compris en la religion, il le monstre assez, quand il le cerche és initiations, consecrations & mysteres de la siéne, desquelles en fin il se lasse: comme aussi Hierocles plus clairemét: Que la religion est l'estude de sapience, qui consiste en purgation & perfection de vie, pour estre reünis & rédus semblables à Dieu: Que pour paruenir à ceste purgatiõ, le chemin est, entrer en sa conscience, cognoistre son peché, le confesser à Dieu, iusques icy tres-bien. Mais en cecy demeurent ils tout court; car de la confessiõ ensuit la mort; si Dieu qui est la iustice mesmes, & plus contraire infiniement au mal que ne sçauriõs imaginer, n'est appaisé & satisfait de nos offenses, au lieu qu'en la religion nous cerchõs la vraye vie. En sõme, de tant de diuerses religions les vnes n'ont point de but, comme nous lisons de quelques Africains, qui adorent la chose que premiere du iour ils rencontrent: Ce sont vaines ceremonies. Les autres en ont vn, mais mauuais; pour exemple, toutes celles qui nous adressent aux creatures: Ce sont idolatries. Quelques vnes se le proposent bon, entant qu'elles s'adressent au createur; mais elles le veulent seruir à leur fantasie: Ce sõt destours & superstitiõs; mais qui pis est, seruir, non à Dieu, mais à sa propre fantasie. Quelqu'vne mesmes y en pourroit auoir, comme des Iuifs d'auiourd'huy, qui aura pour but le createur, & aura en honneur sa loy: C'est encor vn che-

Hierocles, ch. 14. & 24. & en sa preface.

vn chemin qui nous laiſſe en chemin; qui nous mene au bois,& ne nous en tire point. Mais celle ſeule eſt la vraye religion, & digne de ce nom, qui a Dieu pour ſon but, ſa parole pour ſeruice, vn moyen ordõné de luy pour l'appaiſer enuers nous, & en aucune n'y a ſalut qu'en celle là.

Quelques vns nous dient, que la religion n'eſt que charité, c'eſt à dire, le deuoir de l'hõme enuers ſon prochain;qui, ſ'ils oſoyent parler,nous diroyẽt que religion n'eſt qu'inſtrument de la police. Cependant ils ſ'eſtendent és louanges de charité tant qu'ils peuuent:mais en vn mot, Qu'en peuuent ils dire plus,que ce que nous diſõs,Que charité a telle force,& eſt de tel poix,Que religion ne peut aucunement eſtre ſans elle?Mais pour en parler proprement, charité n'eſt pas la marque pour diſcerner la vraye religion; mais plus toſt pour cognoiſtre le vray religieux. Il eſt queſtion de retourner à Dieu pour eſtre heureux: il le faut donq ſeruir. C'eſt la marque de religion. Mais en ce mõſtre le religieux ſa religion; c'eſt à dire,qu'il eſt vrayement touché de Dieu en ſon cœur,quand il exerce enuers l'image de Dieu qui eſt ſon prochain,tout debuoir d'amitié & ſincere affection. Charité dõq n'eſt qu'vne reuerberation de la pieté ou amour de Dieu ſur le prochain, vne reflexiõ de noſtre veüe ſur ſon image. Il eſt queſtion auſſi pour bienheurer l'homme, de le conioindre à Dieu; pour le conioindre, de le reconcilier à luy. Or eſt la charité qu'ils appellent, vne conionction de l'homme à l'homme. Ce n'eſt pas celle qui le rẽd heureux, & ne giſt l'offenſe qui Obiection.

nous

nous a tous perdus en defaut de charité, ie dis de celle là qu'ils pretendent, mais en rebellion contre Dieu. Ne suffit donq, d'estre bien auec nos prochains, si nous ne sommes bien auec Dieu; mais c'est bien vn signe que nostre cœur est bien ardent en l'amour de Dieu, comme d'enfans enuers vn pere, quand ne pouuans nous vnir encor à luy, nous nous vnissons en vn corps & en vne ame, à tout ce qui porte son image. Bref, la vraye marque du feu n'est pas chaleur; car autres choses sont chaudes que le feu; mais c'est bien vne vertu qui y est si conioincte, que si tost qu'on a dit, Il y a du feu; la conclusion s'ensuit, Il y a donq de la chaleur; mais non au contraire. Et la charité aussi n'est pas la vraye religion, mais c'est vne vertu qui l'accompagne si necessairement, qu'on ne sçauroit dire, Il y a de la religion en cest homme là, qu'il ne s'ensuiue incontinent, Il y a donq de la charité. Mais quelle charité? Non certes, comme ceux-cy pensent, vne crainte des loix humaines, qui nous retient de malfaire: c'est vne hypocrisie. Non vn desir de credit, pour mieux faire nos affaires: c'est vne marchãdise. Non vn desir d'honneur, qui nous poinct à bien faire: c'est vn amour de soy mesmes. Mais vne crainte & amour de Dieu, qui nous fait cherir & aymer pour l'amour de luy, tout ce qui est & qui tient de luy. Or qui est l'homme, qui s'ose vanter de ceste parfaicte charité? qui ayme son prochain, & comme il faut, & pourquoy il faut? c'est à dire, comme soy mesmes & pour l'amour de Dieu? Car comment aurons nous ceste charité, si pieté ne precede;

& si

& si nostre amour enuers Dieu, comme auons dit, est si courte & si foible, quelle en sera la reflexion sur le prochain?

Or concluons donq, Comme l'homme a vn but de retourner à Dieu, qu'il y a aussi vn droit chemin pour l'y remener, c'est la Religiõ: Que comme il n'y a qu'vn Dieu; aussi n'y en peut il auoir qu'vne vraye, c'est à dire, suffisante à Salut. Que les marques infallibles pour la discerner sont trois: Qu'elle serue le vray Dieu, Qu'elle le serue selõ sa parole, Qu'elle luy reconcilie l'hõme qui la suit: Et voyons consequemment de tant qu'il y en a en l'vniuers, qu'elle est celle seule qui a ces marques.

CHAP. XXI.

Que le vray Dieu estoit adoré en Israel: qui est la premiere marque de vraye Religion.

LA premiere marque de la vraye Religion, sans laquelle le nom mesmes de Religion ne luy peut estre attribué, c'est de seruir le vray Dieu. Le vray Dieu, c'est celuy, comme nous auons dit, qui a creé le Ciel, la Terre, & tout ce qui est en iceux, qui les conduit par sa sagesse, qui les entretient par sa bõté, qui les ploye en somme à son vouloir, & les dresse à sa gloire. A vne si remarquable marque, ne pouuons nous faillir de demesler le vray Dieu d'entre les faux, & par mesme moyen de recognoistre la religion qui porte nostre premiere marque entre les autres, quelques fardées & desguisées qu'elles puissent

puissent estre. Ce Dieu, qui a faict telles choses, ne peut estre qu'vn. Car puisqu'il a tout creé, tout ce que nous voyons icy bas ne sont que creatures. Toute religion donq, qui nous en monstrera plusieurs, nous sera abominable dés l'entrée. Et derechef, il nous est infiny & incomprehensible. Car l'ouurage ne cognoist point l'ouurier: mais bien l'ouurier l'ouurage. Celle donq qui nous le voudra figurer, representer, mõstrer, ne nous peut estre qu'idolatrie, & superstition, inuention ou diabolique ou humaine. Approchons maintenant de ceste presse de religions; nous les verrõs thymbrées d'vn million de Dieux, bigarrées de fantosmes estranges, d'hommes, de femmes, d'animaux, de mõstres. Là ne trouuõs nous rien encor de ce que nous cerchons. Mais quelqu'vne entre toutes se verra, qui pour tout porte graué en son frõt: AV COMMENCEMENT DIEV CREA LE CIEL ET LA TERRE: qui fait esclater ceste voix par tout, LE SEIGNEVR nostre Dieu est vn seul Dieu, & qui au milieu de ceste foulle qui l'abbaye & gourmande de toutes parts, s'escrie courageusement, TOVS VOS DIEVX ne sont qu'erreur & vanité. Sans nous arrester aux autres, qui ne meritent pas les regarder de plus prez, nous nous approcherons de celle la seule, qui seule, à la verité, fait profession & du chemin & du lieu où nous voulons paruenir. Pour monstrer le chemin, il faut sçauoir le but: Et le but où nous pretẽdons tous, c'est de viure heureusement. Et viure heureusement, c'est viure en Dieu qui est la felicité mesmes: & ce Dieu comme auõs

fait

fait confesser aux Payens, est vn. Ces religions dõq, qui ne portent pas la liurée d'vn, mais de plusieurs, ne nous peuuent mener à la felicité que nous cerchons; car elle est vne, & de par vn. Or, quelle sera donq ceste vne, qui nous menera à vn? Cerchons la chez les Assyriens; ils adoroyent autãt de Dieux, comme ils auoyent de villes. Les Perses, autant cõme d'estoilles au ciel, & de feux en terre. Les Grecs, autant qu'ils auoyent de fantasies. Les Ægyptiens, autant ou qu'ils semoyent de fruicts, ou que la terre d'elle mesmes leur en produisoit. Les Romains, bref, en conquerant le monde, ont conquis toutes ces vanitez là, & n'ont pas eu faute d'esprit pour en inuenter d'autres. Que gagnerons nous à demander le chemin à ces aueugles, qui le tastent aux parois; qui n'ont pas, comme quelques aueugles, vn enfant ou vn chien pour les cõduire, mais qui s'attachent tout esperdus à tout ce qu'ils rencontrent? Mais au milieu de ces grandes nations, nous descouurons vn petit peuple d'Israël, qui adore le createur de l'vniuers, qui le reclame pour pere, qui l'inuoque seul en ses necessitez, qui au reste abomine en sa petitesse toute la splendeur & le lustre de ces Empires desuoyez. C'est en la Religiõ de ce peuple là & non en autre que nous trouuons nostre premiere marque; & pourtant là deuons nous seule enquerir, laissant la piste damnable des autres, cõme plus seuremẽt nous suyuons vn seul clairvoyãt qu'vn milliõ d'aueugles. Car quel plus grãd aueuglement y a il que celuy de l'entendement; & en l'entendement, que de prendre la creature au lieu du Crea-

du Createur, vn Rien au lieu de l'Infiny?

Le vray Dieu en Israël.

Or que le peuple d'Israël ait adoré le vray Dieu, tel que nous l'auons descrit, la deduction de toute son histoire le nous monstre assez. Chacun sçait, en quelle reuerence de tout temps a esté tenuë la Bible entre les Hebrieux: & si on veut doubter, qu'elle soit la parole de Dieu; c'est vne autre question à vuider: mais pour le moins est il hors de doubte; que par les Hebrieux elle est tenuë pour telle; & que nous ne pouuons mieux iuger de leur croyãce & religion, que par ces Escritures, pour lesquelles ils ont volontiers enduré la mort. Or que preschent elles depuis le premier mot, iusques au dernier, qu'vn seul Dieu createur du ciel & de la terre? Entr'ouurez la Bible tant soit peu: *Au commencement Dieu crea le ciel & la terre.* Dés l'entrée de la porte elle forclost du milieu de ce peuple, tous les dieux que les hommes ont faits, pour le reseruer totalement au vray Dieu, qui a fait les hõmes. Ouurez la puis apres à l'auenture en quelcõque autre lieu que ce soit, de ligne en ligne, vous ne rencontrerez q̃ les loüanges de ce Dieu là, ou protestations & foudres contre les dieux estranges. Il a fait l'homme excellent, & pour sa rebellion il est assubiecti à corruption. Qui pouuoit punir & emprisonner vne telle substãce, que qui l'auoit faicte? Il a planté & peuplé le monde; il vient à estre rauagé par vn deluge: qui peut lascher la bride aux eaux, que celui qui les retient? Le peuple d'Israël trouue vn chemin sec en la Mer rouge: qui le luy a paué; que qui a fondé la terre au milieu de l'abysme?

me? Le Soleil aussi s'arreste ou recule à vne parole. de qui? que de celuy qui a dit, & il a esté fait? Icy ne dispute-ie point encor si ces choses sont vrayes, ou non: mais celà di-ie seulement, que les Hebrieux les croyent, & les ont creu de tout temps; & ont adoré celuy seul, qu'ils croyent les auoir faictes; qui ne peut estre certes, que celuy mesmes, duquel le premier mot du liure dit: Qu'il a creé le ciel & la terre. Demandez à Iob, qui est celuy qu'il adore? Iob 38.
Il ne vous dira point, Celuy qui a trouué l'inuentiõ de labourer, ou de paistrir, de pouruigner ou faire le vin; qui premier a filé, tissu, ou forgé; qui aura couppé vne queux auec vn rasoir, tourné vne image le deuant derriere, ou fait quelque tour de passe passe; qui aura esblouy les yeux des enfans. Tels sont, comme nous verrons plus à plain, les dieux des Gentils: mais c'est, vous dira il, celuy qui a fondé la terre, & estendu la ligne sur icelle; qui a enserré la mer entre des huis, & borné la fureur de ses ondes; qui a fait la lumiere & les tenebres; qui restreint les Pleiades, & deslie Orion; qui a creé le monde, & donné intelligẽce à l'homme. C'est, dira Psalm. 104.
Dauid, celuy qui estend les cieux cõme vne courtine, & qui plãche ses chambres entre les eaux; qui a fondé la terre sur ses bases, & escarté la mer à vne simple menace; de qui les vẽts sont les messagers, & les elemẽts les valets. C'est, dira Esaie, celuy qui est Esai. ch. 48. & 61.
le premier & le dernier: Sa main a fondé la terre, & sa dextre a mesuré les cieux: il les a appellez; & ils ont comparu ensemble: le ciel est son siege, & la terre le scabeau de ses pieds. Mais dira Moyse, ou-

tre tout celà, quoy que nous en dions, nous n'en sçauriõs q̃ dire, c'est celuy de qui le nom est, Ie suis qui suis; celuy qui seul est, de par qui tout est ce qu'il est, & au regard de qui tout n'est riẽ; celuy que ny oeuures ny paroles ne peuuent exprimer; vn en somme, & infiny tout ensemble. On dira, Ce Dieu, peut estre, qui est si grand, ne s'abbaisse pas iusques à nous, & aura laissé le soing & du monde & des hommes à quelques siés seruiteurs, qu'il nous faut adorer. Ains, il est aussi profond en sagesse & bonté, qu'il est grãd & haut en puissance. Es tu malade, c'est luy qui fait la santé, & enuoye la maladie? Tu l'y verras Medecin d'Ezechie: & veux tu des enfans, c'est luy qui ouure & clost la matrice. Il rend la vieillesse de Sara feconde; & la sterilité d'Anne mere & nourrice. Et l'ennemy te presse il? c'est le Dieu des Armées: aussi fort le sent Gedeon en grãde qu'en petite armée. Veux tu aussi du vent? c'est
Iob 38. de par luy, dit Iob, que le vent d'Orient est espars sur la terre: qui appelle l'Aquilon, & il vient. Et tes labeurs se fendent ils de secheresse? c'est luy qui dispense la pluye matin & soir; qui a engendré les gouttes de la rosée; qui fait plouuoir sur la terre, mesmes où il n'y a personne. Bref, crains tu la faim,
Psalm. 104. il a appareillé au corbeau sa proye, & ses petits ne criẽt qu'à luy; les lionceaux bruyent vers luy pour leur pasture; & tout ce qui vit en l'air, en la terre, & en l'eau, l'attend à son besoing. Or qu'est ce en somme tout celà, sinõ que ce Dieu qu'Israël adore, est le createur & conducteur de l'vniuers? Ce vray Dieu qui entretient tout par sa bonté, comme il l'a fait

fait par sa puissance? soigneux pour toutes choses iusques aux moindres, comme il a esté puissant & suffisant pour toutes? Or ne chante toute l'Escriture de bout en autre; c'est à dire, le peuple d'Israël, de siecle en siecle autre chose: mais si nous fueilletons les vieux Rituaux des Ægyptiens, des Perses, des Thoscans; où trouuerons nous vn mot du vray Dieu, qu'en renoncement & en blaspheme; & que sont tous leurs dieux, que porteurs de receptes; qui font profession ou d'vne maladie seule, comme les charlatans; ou d'vn mestier? Ce vray Dieu, auons nous dit, est vn seul Dieu; à quel autre peuple a il esté defendu d'en inuoquer plusieurs? ou plustost à qui n'a il esté commandé pour insigne religion d'en auoir infinis? c'est vn esprit viuifiant, qui ne se peut ny representer ny cõprẽdre. Quel autre Dieu a dit, *A qui me ferez vous semblable, qui tiens la terre entre mes doigts? Quelle maison me bastirez vous, qui fais de la terre mon marchepied, & du Ciel mõ siege?* & à quel autre peuple a il esté dit: *Tu ne feras image taillée?* Et quel autre l'a il obserué, iusques à mourir mille fois plustost? Iusques à ne receuoir en bourgeoisie ny peintre ny statuaire aucun? au contraire, qui de tous ces dieux des Gentils n'a demandé des statuës? n'a enseigné, comme nous lisons en Porphyre, comment il deuoit estre peinct? plus vain beaucoup que les hommes qui l'adoroyẽt? Bref, ce vray Dieu, qui conduict l'vniuers, doibt aussi conduire, comme auons dit, & les hommes, & leurs volõtez à sa gloire: & pour les conduire, il les faut cognoistre; & pour les cognoistre, il les faut voir; &

Origen. contre Celsus, liu. 3.

pour voir dedans les cœurs, il les faut auoir faicts: car le pere qui pẽse auoir fait l'enfant, ne voit point en son cœur; ny le maistre qui pense auoir formé l'esprit, en l'esprit du disciple : beaucoup moins vn dieu imaginaire, qui n'aura fait ny l'vn ny l'autre. Or quel autre Dieu lit on auoir dit : *Tu ne conuoiteras point* ? auoir demandé vn sacrifice de cœur ? vn ieusne d'esprit? vne ame cõtrite & humiliée ? & qui peut defendre la conuoitise ou l'hypocrisie, que qui l'a peut punir; & qui la punira, que qui la voit; & qui la verra en l'homme, que qui a fait l'homme mesmes? Au cõtraire, qui ne voit que les loix qu'on dit inspirées des Dieux à Rome, en Athenes, en Lacedemone, ne passent point l'exterieur ? Que nulle d'icelles, comme disoit Cato, ne se trouuera auoir dit, Qui voudra desrober, mais qui desrobera, sera coulpable? C'est à dire, Que ce sont loix d'hommes qui ne voyẽt pas dedans le cœur; loix de creatures, qui rebouchent ou contre l'habillement ou contre la peau ? Certes ce peuple donq seruoit le seul Dieu qui a fait l'homme: mais tous ces autres, les Dieux que l'homme a faicts?

Cato pour les Rhodiẽs.

Or a esté ce pauure peuple, comme nous lisons és histoires, estrangement mesprisé & foullé aux pieds, comme si tous les dæmõs eussent esté liguez contre luy qui seul adoroit le vray Dieu. Mais que sont en fin les Payens contraints de confesser? Varro le plus docte des Romains, qui auoit mis par inuentaire tous leurs Dieux; de peur, dit il, qu'ils ne s'esgarassent, conclut en fin, Que ceux adorent le vray Dieu qui l'adorent seul, & sans images, & qui croyent

Les Payens ont recognu le vray Dieu en Israël.

croyent que c'eſt luy qui gouuerne l'Vniuers. Qui plus eſt, Que les Iuifs adorent vrayement ceſtuy là, de quelque autre nom qu'ils appellent: & que ſi à leur exemple on euſt defendu tous images, (comme vn long temps à Rome) on ne fuſt pas tombé en tant de ſuperſtitions & d'erreurs. Or ne doubtons pas que celuy qui parloit ainſi de ceſte armée de faux Dieux qui eſtoit à Rome, en euſt bien dit d'auantage, ſ'il n'euſt plus craint les hommes que ſes Dieux. Et quant à ce que pour excuſer leurs ſacrileges, quelques vns ont voulu faire croire, que les Iuifs adoroyent la Teſte d'vn Aſne ſauuage, par ce qu'vn tel animal leur auoit deſcouuert vne fontaine au deſert, lors que la ſoif les preſſoit. Polybe, Strabo, Tacite meſmes (qui fait ce beau conte) teſmoignét qu'au temple des Iuifs ne ſe trouua iamais chaſſe, relique ni image, qu'Antiochus le ſaccagea par auarice, que Pompée l'eſpargna par reuerence. Et n'eſt auſſi peu digne de refutation q̃ de foy ceſte aſnerie là. Mais bien, par ce qu'ils chommoyent le Sabbath, que les Payens depuis ont dedié à Saturne; pluſieurs ont penſé qu'ils adoroyent Saturne: qui ſ'ils euſſent enquis ſeulement vn enfant d'entre les Iuifs, euſſent appris que le Dieu d'Iſraël, ne ſ'en fuit point, comme Saturne pour vn homme; mais que le ciel ſ'arreſte, & la terre tremble deuant luy. Or cõtre ce petit peuple ſe ſont armées en tous ſiecles les Monarchies principales du monde: mais plus petit il eſtoit, & plus y a paru la grandeur de ſon Dieu. Sennacherib, Roy des Aſſyriens, auoit ſubiugué tous ſes voiſins, & vouloit combler les

August. de la Cité liu. 8 chap. 31. &c.

Denys d'Halycarnaſ. liu.

Tacite liu. 5. ou 21. ſelon les diuerſes Editions. Appion contre Ioſephe.

fossez de Ierusalem des ruïnes des autres. Il enuoye donq Rabsaces, chef de son armée, pour domter Ezechias Roy de Iuda. Selõ les hommes, son argument estoit bon & concluant: Si ie te fournis deux mille cheuaux, à péne fourniras-tu les hõmes pour monter dessus. Qui es tu donq qui penses faire teste à mon armée? I'ay domté Aram & Arphad, & Ana, & Aua, & Sepharuaim: Que sera ce donq de Ierusalem si elle s'opiniastre contre moy? Mais quãt il dit, *Aduise, que sont deuenus les Dieux de ces gens là*: & qu'il pense conclurre du Dieu d'Israël le mesme, là se trouue vn trop manifeste Elenche, non, comme dient les Dialecticiens, de l'espece au genre, ou de ce qui est dit simplement, à ce qui est dit selon vne certaine consideratiõ; mais du Rien au Tout, de la vanité des Idoles à la toutepuissance du Createur. Qu'auiẽt il donq à ce Monarque victorieux & des hõmes & de leurs Dieux? Sãs que l'Escriture sainte parle; Herodote le nous peut enseigner assez: L'armee de Sennacherib, dit il, est miserablement desfaite, son estat en vient en cõbustiõ, ses fils le massacrẽt au tẽple de son idole; les Babyloniẽs recueillent les dissipatiõs de son empire; mais qui plus est, en vn temple d'Ægypte luy est dressé vne statue auec ceste inscription: *Apprenez à me voir, à craindre Dieu.* Or que nous en dit presques l'Escriture d'auãtage? Et qui peut nier que ce ne soit là vn vray Trophée du vray Dieu cõtre les dieux des Gentils, en la personne de celuy qui en auoit tant destruit? Depuis ce temps là, la Monarchie des Assyriens ne fit pas beau faict, & vinrent les Medes & Perses à l'Empire, qui

2. Rois, cha. 18. & 19.

Elenche i. fausse conclusion.

ἐς ἐμέ τις ὁρέων εὐσεβὴς ἔστω.

te, qui semblent au commencement y auoir pris exemple; car ils restablirent Israël selon les propheties, & donnerét liberté de redresser le temple, mesmes pour l'edifier fournirent de leurs moyens, & pour les sacrifices ordonnerent certaines contributions; recognoissans en leurs lettres aux Gouuerneurs, que cestuy là estoit le vray Dieu & non autre. Mais que dirons nous des dieux de Grece, qui en conquerant les Perses, sont venuz faire naufrage en Iudée? Alexandre donq, apres auoir conquis les Perses, se faisoit adorer; & oyant dire qu'en ces montaignes il y auoit vn peuple, que ny les Assyriens ny les Perses n'auoyent peu assubiectir à leurs Dieux, par toutes leurs rigueurs & cruautez: mesmes en Babylone ayãt esté desobeï tout à plat de quelques Iuifs là transportez, quand il y vouloit bastir vn temple à Iuppiter Belus, comme recite Hecateus, qui l'accompagnoit en ce voyage; il tournoit teste vers Ierusalem auec vn courage fort enuenimé contre ce pauure peuple; vient au deuãt de luy Iaddus le Põtife, ou souuerain Sacrificateur des Iuifs, en son habit, accompagné de ses Leuites: Alexandre se iette deuant luy & l'adore. Ce Dieu, di-ie, que les plus grands d'alors adoroyent, adore vn homme, qui le venoit supplier. Parmenio trouuant cela fort estrange, demande la cause: Ie n'adore pas, dit Alexandre, cest homme, mais le Dieu duquel il est Sacrificateur: *Car ie l'ay veu*, dit il, *en mesme habit, estant encor en Macedone; & doubtant si i'attaqueroy l'Asie, & il me donna courage m'asseurant que par sa conduicte ie vaincroy les Perses*. Il monta donq au

Hecateus Abderita.

Ioseph. liu. Antiq. 11. chap. 8.

temple & sacrifia à Dieu, selon que luy enseigna le Sacrificateur; & luy fut monstré le liure de Daniel, predisant quelques siecles deuant, qu'vn Grec viẽdroit subiuguer les Perses; & recognut qu'il estoit cestuy là; dont il laissa viure les Iuifs, selon leurs Loix, & de sept ans en sept ans leur donna immunité, ce qu'il denia aux Samaritains. Or de tant de peuples qu'il auoit plustost vaincuz, que veus, où lisons nous qu'il ait fait le semblable? & à quoy l'attribuerons nous, sinon certes, qu'il se souuenoit bien, de ce qu'il auoit appris en secret de ce grand Pontife des Ægyptiens nommé Leon, Que tous ces dieux que les Gentils adoroyent, estoyent anciens Roys, desquels on auoit consacré la memoire à la posterité: & pourtant comme plus grand Roy, aussi pensoit il bien estre plus grand Dieu qu'eux tous. Mais en ce Dieu d'Israël il auoit recognu toute autre chose, Que c'estoit le Roy des Roys, & le Dieu des dieux; celuy qui changeoit les Empires selõ son plaisir, & qui prenoit les Roys par la main; non tant pour poursuiure leurs vains desseings, que pour executer ses decrets eternels? Vient par sa mort ceste Monarchie à estre dissipée, & s'esleuent les Ptolomées en Ægypte: quelle plus grãde approbation voulons nous, que de voir Ptolomée Philadelphe à ses despẽs faire traduire si solẽnellement la Bible des Hebrieux? Car q̃ desirẽt les Princes victorieux que dõner la Loy aux vaincus, & qu'estoit celà toutesfois sinon la receuoir? Et puis que les hõmes d'Israël estoyent plus foibles que les hõmes d'Ægypte, que pouuõs nous dire, sinon que le Dieu d'Israël

Cyprian De la vanité des Idoles. S. August. de la Cité liu. 8. chap. 5.

d'Iſraël auoit ſubiugué leurs Dieux? & de fait, quãd puis apres Ptolomée ſurnõmé le Bienfaicteur, ſ'eſt rendu maiſtre de Syrie, il ne ſacrifie pas pour ſes victoires aux dieux d'Ægypte, qui toutesfois eſtoyẽt en ſi grãd nõbre, & ſembloyẽt auoir donné la Loy aux peuples circõuoiſins; mais il ſ'en vient en Hieruſalé, recognoit ſa proſperité du Dieu d'Iſraël, & luy conſacre les monumẽts de ſes victoires. Or c'eſtoit toutesfois au temps de la plus grãde aduerſité des Iuifs, lors que leur païs eſtoit rauagé, le temple profané & par les ennemis & par les ſacrificateurs meſmes; c'eſt à dire lors q̃ toutes choſes exterieures le debuoyẽt diſſuader d'adorer le Dieu de ce peuple là, ſi la verité treſmanifeſte ne luy euſt cõtrainct. Des Romains lors qu'ils eſtendirẽt leurs armes iuſques en Iudée, nous liſons qu'ils eurẽt le temple en reuerence, qu'Auguſte ordõna des ſacrifices & iournels & annuels; qu'il y enuoyoit meſmes des offrandes biẽ ſoigneuſemẽt, & pluſieurs Payẽs meſmes à ſon exẽple. Mais veu que les Romains introduiſoyẽt à Rome, les Dieux de tous les peuples qu'ils conqueroyent, d'où vient que ceſtuy cy & non autre n'y trouue point de place? Ciceron reſpond, qu'il ne conuenoit pas à la maieſté de l'Empire. Mais, en ſa conſciẽce, Bacchus, Anubis, Priapus, & leurs honteux & tenebreux myſteres y apportoyent ils de la ſplendeur? Ains ſ'il veut dire vray, ils cognoiſſoyẽt que le Dieu d'Iſraël eſtoit le vray Dieu, & non autre; que pour le loger il falloit chaſſer tous les autres; & auoyent de ſi long temps nourry le peuple en idolatrie, qu'ils craignoyent, comme encor plu-

Cicerõ pour Flaccus.

sieurs Princes, d'estre chassez de leurs subiects en receuant leur droict Seigneur. Cependant, dira on, ces pauures gens sont trâsportez aux quatre coings du monde, disperséz entre les peuples, departis entre les nations de la terre au gré de leurs ennemis victorieux. Icy certes faut remarquer la Prouidence de Dieu admirable, plus sans comparaison, que si ce peuple eust subiugué par armes tout l'vniuers. Par ce qu'en ont escrit les Poëtes, nous voyons en quel mespris ils estoyent entre tous : mais oyons là dessus l'admiration, non d'vn vulgaire, mais de ce grand personnage Seneque. *Nonobstant celà*, dit il, *la coustume de ceste gent a pris vne vigueur telle, qu'elle est tantost receue par tout le monde, & ont les vaincus je ne sçay comment dóné les loix aux victorieux.* Qui ne voit icy vne grande esmotion en ce Philosophe; & qui est l'homme doüé d'entendement qui n'en soit raui comme luy ? Les Roys ont ils subiugué vn peuple, quelle péne ont ils à luy faire changer de loix? La Iudée en sera pour exemple, qui a esté foullée aux pieds des Assyriens, Syriés, Grecs & Romains; & quelque maistre qu'elle ait changé, n'a peu châger de loy. Et entre les autres peuples au fait de leurs loix, il se trouuera quelque constance semblable. Mais que les Iuifs subiuguez, transportez, asseruis, vilipendez, trainez en triomphe par les Empires, ayent non seulemét subiugué les cœurs des triomphans à leur Dieu; mais, par maniere de dire, trainé leurs Dieux mesmes en triôphe: Que le vainqueur n'ait peu donner la loy au vaincu, & que le vaincu l'ait donné au victorieux, le subiect au Prince, le captif

Seneque au liure De la superstition.

captif au maistre, le cōdemné au Iuge, Qui le croira, ie vous prie, s'il ne le voit; & s'il le voit, comment dira il, qu'autre que Dieu le puisse faire? Mais si Seneque veut ouir paisiblement Seneque, peut-estre, trouuera il solution à son admiration luy mesmes. C'est que ces Dieux, comme il dit, que les Iuifs ont fait laisser au peuple, qu'on appelloit inuiolables & immortels, *estoyent des statues muettes & insensibles, desguisees en hommes, en bestes, en poissons; quelques vnes mesmes en monstres hydeux & infames, que les Dæmons qui s'emparoyent de ces statues requeroyent pis des hōmes pour leur seruice que les plus detestables Tyrans qui ayent onq esté; qu'on s'incisast, qu'ō s'estropiast, qu'on se chastrast, qu'on leur sacrifiast des hōmes, des vierges, des enfans.* Et quād les peuples ont ouy parler du vray Dieu createur du ciel & de la terre, qui veut estre seruy de cœur & d'esprit; ceste parole sortant de la bouche d'vn pauure captif, a captiué les hōmes, & subiugué les Dieux. Et de faict, comme nous verrōs cy apres, si nous lisons les bons autheurs de ces temps là, ou ils ne parlent que d'vn Dieu, ou s'ils parlent des Dieux, ce n'est que pour la coustume, & en les condemnant. Or que sont donq ces transmigrations des Iuifs, qu'autant de colonies de prescheurs pour annōcer le vray Dieu; autāt d'armees pour destruire & extirper les Idoles? Nous lisons que les Exorcistes anciens des Gentils, adiuroyent les dæmoniaques par le Dieu d'Israël, le Dieu des Hebrieux, le Dieu qui noya les Egyptiens, & que les Dæmons trembloyent à ce nom. Ce n'est pas que les Gentils n'adorassent autres Dieux; mais qu'ils les cognoissoyent

Seneque au liu. De la superstit.

August. liu. 6. ch. 10. De la cité de Dieu.

Orig. contre Celsus, liu. 3.

Iulianus cōtre les Galileens.

soyēt sans efficace. Iulian l'Empereur aussi, prestoit l'espaule tant qu'il pouuoit pour releuer le seruice des faux Dieux. Cependāt il n'ose nier que le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Iacob, ne soit vn grand & puissāt Dieu; & iure tous ses Dieux, qu'il est vn des conuertis à son seruice, & qu'il le cognoist grandement propice à ceux qui le seruent, cōme Abraham a fait. Or qui a iamais fait confesser à vn Israëlite qu'vn autre Dieu que celuy qu'il adore fust bon? Et si cestuy-cy est bon, comme dit Iulian, cōment ne sont les autres mauuais, veu que ce bon là les condemne, & les declare tous malings esprits & ennemis du genre humain? Mais si Iulian mesmes nous vouloit dire ce qui luy auint en Antioche, lors qu'il consultoit ses dæmons, qui fit trembler ses Philosophes & fuyr ses plus grands Sorciers de frayeur; on verroit assez quels ils sont: & Zosime son historien a honte de le reciter.

Zosimus liu. 3. Socrat. liu. 3. ch 18.

Or voudroy-ie seulemēt que les Payens ou leurs Aduocats me mōstrassent de deux l'vn; ou vn Autheur Iuif, qui rende tesmoignage à quelqu'vn de leurs Dieux, ou vn Autheur graue des leurs, qui ayt condemné le Dieu adoré par les Iuifs. Mais veu qu'en vn Chapitre expres, nous auons prouué par tous les anciens, & par le consentement des peuples, Qu'il n'y a qu'vn Dieu; & par Varro maintenant, que les Iuifs adorent cestuy là: Que s'ensuit il, sinon que tous ceux là en cest article soyēt Iuifs; & tous ceux qui ne le sont, Idolatres & abusez? Et c'est pourquoy Orphée, apres auoir celebré Dieu en ces vers & semblables alleguez au troisiesme chapitre,

Il n'est

Il n'est qu'vn Dieu parfait qui toute chose a faicte,
Qui tout couue & nourrit, &c.

Adiouste consequemment:

Homme ne cognut onq son essence incognuë,
Fors vn du sang Chaldée.

Ce que les vns rapportent à Abraham; les autres à Moyse; & quelques Platoniques à Zoroastre petit fils de Noë. Et Apollo mesmes interrogué par les Gentils, quels peuples auoyent esté anciennement religieux, leur respond,

Sans plus, les Chaldéens, aussi le peuple Hebrieu
Ont sagesse en partage, adorans le vray Dieu.

μοῦνοι χαλδαῖοι σοφίαν λάχον ἠδ' ἄρ ἑβραῖοι.

A quoy aussi s'accorde ce vers de la Sibylle:

Les Iuifs race du ciel, sont diuins & heureux.

Ἰουδαῖοι μακάρων θεῖον γένος οὐρανιῶνες.

Mais ce sera plus encor, si nous prouuons par leurs meilleurs Autheurs, que leurs Dieux ne sont que mensonge & vanité; c'est à dire, que non seulement ils ont approuué le Dieu d'Israël, mais aussi condemné tous les leurs.

CHAP. XXII.

Que les Dieux adorez par les Gentils estoyent hommes consacrez à la posterité.

OR auons nous assez mõstré au secõd & troisiesme Chapitres, Qu'il n'y a qu'vn Dieu; Que les Anges & les Dæmons sont creatures, les vns seruiteurs, les autres esclaues; Que la nature & la philosophie cõsentent en celà, encor que la coustume inueterée

comme

comme vn torrent emportast le peuple, & que les sages du monde aymassent mieux suyure le fil de l'eau, que ramer à l'encontre. Mais encor ne sera il point superflu de voir ce qu'eux mesmes ont escrit de leurs dieux, & de tous en general, & de chacun d'iceux. Hermes donq, pour commencer, lequel nous auōs ouy tant celebrer vn seul Dieu, en escrit en ces mots: *Comme le Seigneur Dieu*, dit il, *est facteur des Dieux celestes; ainsi est l'homme de ceux qui se contentēt d'habiter aux temples, pour estre proches des hommes. L'homme donq fait des statües à sa semblance; esquelles il inuite par art magique les esprits; ou bien ils y viennent d'eux mesmes, & iceux leur predisent les choses futures. Mais le temps viendra, que toute ceste religion* [des Ægyptiens] *sera abolie, & que toutes leurs adorations se feront en vain. Et de faict*, dit il, *Æsculapius grand pere d'Asclepius, & Mercure mon grand pere, qu'on adoroit en Hermopolis en Ægypte, estoyent des hommes, desquels les hōmes mondains* [c'est à dire, les corps,] *gisent de l'vn en Libye, de l'autre en Hermopolis, mais soubs leurs noms sont adorez les Dæmons, que i'ay conuié, & attiré en leurs statües.* Or quel plus grand tesmoing sçauriōs nous produire contre les dieux d'Ægypte, que celuy qui les a faits? Et que sont ils donq, sinon ou hommes, ou dæmons vestuz de statües, ou charongnes d'hommes? Mais nous poursuiurons ces deux parties l'vne apres l'autre. Ce grand Sacrificateur Ægyptien nommé Leō, enquis en secret par Alexandre, de l'origine de leurs dieux, craignant plus sa puissance que leur ire, luy reuela aussi; que tous ces plus grands dieux, ie dis ceux mesmes que les Romains

Hermes en son Asclep. tourné par Apulée.

August. de la cité liu. 8. ch. 23.

Dieux d'Egypte.

Cypri. de la vanité des Idoles.

Romains appelloyent, *Maiorum Gentium*, estoyent des hommes; mais auec priere, qu'il ne le dist qu'à Olympias sa mere, & qu'elle bruslast incontinent les lettres: Car quant aux animaux que les Ægyptiens adoroyent, Plutarque dit, que les vns sont adorez comme Planetes & signes du ciel; les autres par ce qu'Osyris menant son peuple en bataille, auoit, selon les cõtrées, diuerses enseignes, vn Chien peint en l'vne, en l'autre vn Bœuf, &c. qui furent à l'enuy tournées en superstition. Des Phœniciens leurs voisins Sanchoniaton leur historien escrit, qu'ils honoroyent comme dieux, ceux qui auoyẽt esté grands entr'eux, ou qui auoyent inuenté quelque chose vtile à la vie humaine: & comme ils ont esté lõg temps maistres de la mer, & ont mené plusieurs colonies en Libye, & en Hespaigne; ils les peuplerent aussi de mesmes dieux. Des dieux de Grece, nous lisons qu'Orphée, Homere, & Hesiode les ont les premiers introduicts, & en ont descript la Genealogie, leur donnant & ordonnant noms, surnoms & honneurs à leur fantasie. & Pythagoras disoit, que leurs ames estoyent penduës à vn arbre en enfer, attaquées de serpens de tous costez, pour si damnables inuẽtions: Et ce que luy mesme pensoit de ces dieux là, nous le voyons en sa vie descrite par Porphyre. Car il escriuit des vers sur le sepulchre d'Apollo à Delphes, qu'il estoit fils de Silenus, qui auoit esté tué par Python, & enseuely en vn lieu appellé Tripos; par ce que les trois filles de Triopus l'y vindrent pleurer. Et venãt puis apres en la cauerne Idée, où il trouua vn throne dressé

Plutarq. au traicté d'Isis & Osyris.

Dieux des Phœniciẽs. Sãchoniaton tourné par Iosephe.

Dieux des Grecs. Herodote liu. 2.

A Gell. liu. 3. ch. 11. & liu. 17 ch. 21

Porphyr. en la vie de Pythagoras.

dressé à Iuppiter, il mit ceste inscription dessus: *Pythagoras à Iuppiter. Le grand Zen gist icy, qu'on appelle Iuppiter.* Socrates en despit de ces mesmes dieux iuroit par le Chesne, le Bouc & le Chien; & fut condemné à la Ciguë, par ce qu'il enseignoit vn seul Dieu. C'est qu'il pensoit moins de diuinité en ces dieux, qu'és moindres creatures: & c'est toutesfois celuy qu'Apollo iugeoit le plus sage de Grece; moins sage encor q̃ ces bestes là, s'il eust iugé tressage, celuy qui eust condẽné la Diuinité: Mais c'est le propre des diables, en abusant les hommes de se mocquer encores d'eux. Or on cria blaspheme cõtre Socrates, & luy fit on aualler la mort: mais les Atheniens peu apres luy dresserent vne statuë en vn temple, & firent mourir ses accusateurs de despit; ne pouuans certes mieux condemner leurs dieux, qu'en iustifiant & honorant celuy qui les cõdemnoit. De Platon, son disciple, ce mot suffira: *Quand ie t'escrits à bon escient, je ne parle que d'vn Dieu; quand autrement, ie parle de plusieurs.* Il employoit ses dieux en vanité; parce qu'il les estimoit vains: Bref, l'vn dit, S'ils sont dieux, pourquoy pleurez vous? s'ils sont morts, pourquoy les adorez vous? l'autre, Bon courage Citoyens, les hommes viuent deuant les dieux, & les dieux meurent deuant les hõmes; & les Poëtes, qui les ont faicts tels qu'ils sont, prennent tant de plaisir à les desfaire cõme les enfans leurs poupées: qu'il n'est pas bonne tragœdie, qui ne bafoüe quelqu'vn de ces dieux; comme Euripide entre autres en ces vers:

Apulée & A. Gelle.

Neptune & Iuppiter, & vous tous autres Dieux

Tant

Tant vous estes meschans, si on vous fait iustice,
Vuides seront bien tost les temples & les cieux.

On dira que les Romains, peut estre, auoyent quelque chose de mieux. A l'origine qu'ils en descriuét, nous pourrõs iuger quels ils estoyét; & notons que ce ne sont point les Grecs, qui escriuent des Romains, ce qui pourroit estre suspect; mais les Romains, idolatres d'eux mesmes. NVMA fut le premier qui institua la Religion entr'eux; & pour l'authoriser il feignoit auoir affaire auec vne Deesse Ægeria, qui estoit vne Sorciere; & soubs ceste belle ombre ensorcela le peuple ignorant de mille superstitions. Auint long temps apres, soubs le Consulat de Cornelius & de Bebius, qu'au champ d'vn certain Petilius escriuain, soubs le lieu appellé *Ianiculum*, furent trouuez par les fossoyeurs deux coffres; en l'vn le corps de Numa, en l'autre sept liures en Latin, *de Iure Pontificio*; c'est à dire, de leurs ceremonies & seruices; & autant en Grec de l'estude de sapiẽce, par lesquels il destruisoit non seulemẽt les Dieux des autres peuples, mais ceux mesmes qu'il auoit instituez. Cela rapporté au Senat, il fit brusler ces liures deuant tout le peuple; c'est à dire cõdemna tous ces Dieux, & tous leurs seruices au feu. Or entre plusieurs autres Varro recite aussi ceste histoire; & ne dissimule pas que Numa vsoit de l'hydromantie, & auoit communication auec les dæmons. Et quant aux Dieux; qu'auant Põpilius adoroyent les Latins; Varro & C. Bassus dient, que Faunus ordonna sacrifices à son ayeul Saturne, à Picus son pere, & à Fauna sa sœur & sa femme, que les bõnes

Dieux des Romains.

Tite Liue decad. 4. liu. dernier. Valere, liu. 1. Pline liu. 13. ch. 13. August. liu. 7. ch. 14. Lactan. liu. 1

femmes appelloyēt, *Fatua*, à *fatis*, par ce qu'elle leur disoit leurs bonnes auentures; & depuis le peuple l'adora, soubs le nom de la bonne dame ou deesse: comme aussi certes, ceux qu'Æneas y apporta, ne valoyēt pas mieux; que Virgile appelle Dieux vaincus, & les met, par maniere de dire, le petit enfant & eux en vne mesme hotte. Ce grand Pontife Sceuola fait, comme aillieurs auons dit, trois sortes de Dieux; ceux des Poëtes, pires, dit il, que les pires hōmes; ceux des Philosophes, qui enseignent que les Dieux estoyent des hommes, qu'il n'est pas bon que le peuple sache; & ceux des citez, que les Princes, dit il, ont instituez pour contenir le peuple: &, à ce propos, adiouste Varro, qu'il est bon que les Capitaines & Gouuerneurs soyent persuadez, qu'ils sont venuz des Dieux, pour entreprendre plus hardiment & executer plus heureusement. Or qui en pouuoit mieux respondre que le Pontife mesmes? Et quels sont ces meilleurs Dieux, qui ne sōt Dieux qu'autant qu'il plaist aux hommes? Varro pareillement, Qu'il escrit des choses humaines, premier que des diuines, par ce que les citez sont deuant les Dieux qu'elles ont instituez, comme le Peintre deuant le tableau. Combien estoit il plus raisonnable que les Dieux se recommandassent aux citez; que les citez à eux? Item, il diuise ses Dieux en certains & incertains: les certains, dit il, au second liure, autant & plus subiects à caution que les incertains. Que dira il de certain de ces Dieux si eux mesmes sont incertains? Mais, voyez la pieté de cest hōme; il les veut enregistrer, & en faire inuentaire; de peur,

Sacra manu victósq; Deos paruumq; nepotem, &c.

August. de la cité liu. 7. ch. 17.

peur, dit il, qu'ils ne se perdent, non tant par vn sac de ville, que par la nonchalance des citoyens (qui commençoyent fort à n'en tenir conte.) Certes les Romains eussent esté plus excusables, de deifier Varro, qui conseruoit & sauuoit leurs Dieux. Cependant ce sage Senat pensoit bien auoir pourueu à son fait par vne ordonnance, Que nul Dieu ne fust receu à Rome sans son adueu; comme si pour estre Dieu il falloit presenter requeste, & briguer les voix des hommes; que certes, par ce seul argument ils declaroyent plus diuins que leurs Dieux. Et de là aussi est aduenu qu'ils ont receu tous les Diables, tous les Tyrans & toutes les ordures du mõde pour Dieux en leur ville. Le seul vray Dieu, qui a creé les hommes, fondé les villes, transferé les Empires, n'a point eu de nom au milieu d'eux. De la nature de ces Dieux, Ciceron a escrit trois liures; c'est à dire, a fait liures de renuerser, à proprement parler, tous les Dieux des Romains; car il recognoist leurs aages, leurs vestemens, leur parure, leur race, leur parentage, leurs alliances; que leurs temples sont sepulchres; leurs sacrifices & mysteres, representatiõs de leurs vies; & des plus grãds iusques aux petits, que c'estoyent hommes, & toutes leurs religions superstitiõs & contes de vieilles. Du vray Dieu il en parle tout autrement: Qu'il a tout creé, Qu'il a fait l'homme, Qu'il a fait ces Dieux là mesmes: en somme, Qu'il luy est plus aisé de l'admirer que de l'expliquer; de dire ce que ce n'est pas, que ce que c'est. Et quant à ce que quelques fois, à l'imitation des Stoïques, il veut tirer des fables des

Ciceron De la nature des Dieux, premiere Tuscul.

Dieux, les choses naturelles, c'est seulement pour retenir le peuple en abuz, suyuant ce qu'il dit és mesmes liures, ayant condemné ses Dieux, Que celà toutesfois ne doibt pas estre declaré au peuple; & ses Allegories sont si froides, qu'il est à croire qu'il s'en moquoit luy mesmes. Des Augures, luy qui estoit Augur, il s'en moque expressément; c'est à dire, de sa profession propre, & de ceux qui prennent conseil des corbeaux & des corneilles; c'est à dire, de tout le Senat Romain: comme aussi nous lisons, que Cesar tint l'Afrique contre les Augurs; & que Cato s'esmerueilloit comme deux Augurs se pouuoyent ou rencontrer, ou regarder sans rire. & Seneque en ses Questions, dit que les Aruspices n'estoyent inuentez que pour cōtenir le peuple. Tant peu ces plus sages croioyent ce qu'ils faisoyent & admirer & adorer au vulgaire. Or soit dit cecy en general de leurs Dieux. Mais si nous venons au particulier, il nous sera trop plus clair; & i'y seray le plus bref que ie pourray, par ce que ceste matiere est traictée expres de plusieurs. Entre ces innombrables Dieux ils en nōment douze principaux compris en ces deux vers d'Ennius,

Seneque liu. 2.ch.4.& 42.

Dij maiorum Gentium.

Iuno, Vesta, Minerua, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Iupiter, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Eusebius liu.4. De la Prepar.

Et quelques vns y adioustent Bacchus & Saturne: l'vn à qui on penseroit autrement faire tort; veu que son fils y est: l'autre, qui, peut estre, comme il est bouïllant, eust fait sedition; veu que Ceres y estoit. Pour en depescher les principaux tout à la fois, vn seul Euhemerus de Messine suffira, qui recueillit l'histoire

l'hiſtoire de Iuppiter, & des autres, des Titres, Epitaphes, & inſcriptions, qui eſtoyent és temples, nōméemēt en celuy de Iuppiter Triphyllien, où eſtoit vne colōne grauée de ſes plus remarquables faits, que Iuppiter meſmes y auoit dreſſée. Et fut ceſte hiſtoire appellée Sacrée, traduite par Ennius; duquel voicy les mots. *Saturne*, dit il, *prend Ops à femme; & Titan qui eſtoit l'aiſné demande de regner: mais Veſta leur mere, & Ceres & Ops leurs ſœurs, conſeillent à Saturne de ne ceder point le Royaume. quoy voyant Titan, qui ſe ſentoit le plus foible, accorda auec Saturne, à condition que s'il auoit hoirs maſles, il ne les eſleueroit point; afin que le Royaume reuinſt à ſes enfans. Ainſi ils tuerent le premier fils qui naſquit à Saturne; puis naſquirent Iuppiter & Iuno gemeaux, dont ils ne monſtrerent que Iuno, & baillerēt Iuppiter à Veſta pour le nourrir en cachette. Puis Neptune qui fut auſſi caché; & en fin Pluton & Glauca, dōt Glauca, qui toſt apres mourut, fut ſeule monſtrée, & Pluton nourry comme Iuppiter en cachette. Or vint celà aux oreilles de Titan, qui aſſembla ſes enfans, & mit Saturne & Ops en priſon. Mais Iuppiter eſtant venu en aage, combatit les Titans, & les vainquit, & mit ſes pere & mere hors de priſon; tant qu'ayant deſcouuert, que ſon pere, qu'il auoit reſtably, eſtoit ialoux de luy, & attentoit à ſa vie, il s'empara de l'eſtat, & le chaſſa en Italie.* En ceſte ſeule hiſtoire voyons nous quels eſtoyent Saturne, Iuppiter, Iuno, Veſta, Ops, Neptune, Ceres; c'eſt à dire, des hommes & femmes; & des hommes certes, entre les hommes fort hommes, qui ſont toutesfois les peres & meres des autres Dieux, & regnoyent és Iſles de l'Archipelago, & en Candie, peu auant

Euhemerus cité par Lactance.

les guerres de Thebes & de Troye. Et par mesme moyen voyons nous aussi, d'où les Poëtes ont puisé leurs fables; qui ne sont point comme aucuns pensent, simples fantasies ou imaginatiõs sans subiect, mais desguisemens de verité, & d'histoire; en ce veritables, qu'ils content des faits vrayemẽt humains; en ce mensongers, qu'ils les attribuent à des Dieux, & non à des hõmes. SATVRNE est tenu pour le pere d'eux tous. Ce qui se trouuera du pere, sera prouué de la posterité. Les Historiens donq, ont dit, que sa femme luy cachoit ses enfans. Les Poëtes, qu'il les mangeoit, par ce qu'vn deuin luy auoit dit, qu'vn d'eux le deuoit chasser. Les Stoiciens, pour euiter l'absurdité de Κρόνος, ou Saturne, ont fait Χρόνος, c'est à dire, le Temps, qui deuore tout. mais comment accommoderont ils toute l'allegorie, auec toute l'histoire; & qui seront les iours perdus, & les iours sauuez: & qui sera Ops, & qui Iuppiter, & qui Pluton, & qui ce fils du Temps, qui ne perisse auãt, & auec le Temps? Mais Hermes, quel qu'il soit, qui sçauoit ce parentage, se tient à la lettre, quand il cõte entre les rares hõmes des temps passez, Vranus, Saturne, & Mercure. Et Ennius dit, que cest Vranus estoit le pere de Saturne, qui regna aussi; & par ce qu'Vranus en Grec signifie ciel, les Stoiciẽs plus fabuleux, cõme dit Plutarque, que les Poëtes, ont appellé son fils, le Tẽps; son petit fils, à sçauoir Iuppiter, l'Æther, ou supréme regiõ de l'air, lequel Euhemerus dit auoir ordonné des sacrifices à Vranus: & Ennius son traducteur, au Ciel son aieul, mort en Oceã, & enseuely en Aulatie. Bref, de tous

Hermes en son Asclepius.

ces

ces antiquaires, comme estoyent Theodore Grec, Thallus, Cassius Seuerus, Cornelius Nepos, &c. ne s'en trouue point qui le descriue autre qu'vn homme: & Orphée mesmes, qui les a deifiez n'en parle pas autrement. De Iuppiter que lisons nous? Iuppiter, dit l'histoire, chasse son pere, il tient ses assises en la montaigne d'Olympe, il rauit Europa en vn vaisseau nommé le Taureau: Ganymedes en vn autre, qui s'appelloit l'Aigle; mais il espargne Thetis, par ce que d'elle deuoit naistre vn Achilles plus fort que luy. en fin apres auoir donné quelques Loix, & departy les charges de son estat entre ses amis, il meurt, & est enterré en la ville de Gnosse: Qu'est celà que la vie, & d'vn hôme, & d'vn tresmeschant homme? indigne, non de regner au ciel, mais de marcher sur la terre? Mais par ce que ses successeurs le faisoyent adorer, comme luy son aieul; & mesmes, que de son viuant, il s'estoit fait dedier des temples par ses subiects, vassaux & confederez, dont nous le voyons appellé, Labradeus, Atabyrius, Triphyllius, &c. il faut que toutes choses s'accommodent & se rapportent. Comme donq d'vn homme on a fait vn Dieu, de la montaigne d'Olympe les Poëtes font vn ciel, du nauire vn aigle, de Thetis vne deesse: mais cependant le sepulchre fait foy de tout, & l'Epitaphe de Pythagoras semblablement. Car ce sont choses trop cōtraires d'auoir icy vn Temple, & là vn Tombeau; d'estre icy adoré, & là rongé des vers. Or Callimache veut taxer les Cretains qui mōstrent son sepulchre auec ceste inscription, ὁ ζεὺς τοῦ Κρόνου: mais puis

C'est à dire Iuppiter fils de Saturne.

 apres

apres quand il dit, que Rhea l'enfanta entre les Parrhasiens, il n'aduise pas qu'il le fait mourir luy mesmes: car qu'est ce naissance, qu'vn commencement de mort? Et pourtant parle la Sibylle de ces dieux en ces mots:

Δαίμονας ἀψύχους νεκύων εἴδωλα καμόντων, Ὧν Κρήτη καύχημα τάφους ὁ δύσμορος ἴσχει.

De Crete le vain los qui en abuse maints
Ce sont Dæmons sans ame & sepulchres humains.

Bref Amalthée & sa Cheure nourrices de Iuppiter estoyent reuerées au Capitole; & tous ses mysteres ne representoyent que les trauerses de son enfance, & de sa vie; comme il fut desrobé, comme caché, comme nourri; c'est à dire, dementent sa diuinité en toutes sortes. Et Seneque perd sa grauité, pour s'en mocquer; tant il trouue la chose digne de risée: *Si*, dit il, *ce Iuppiter est viuant, veu qu'il estoit si lascif, que n'engendre il encor des enfans? Est ce qu'il soit deuenu sexagenaire; ou la Loy Papia l'a elle bouclé? Ou auroit il impetré le droit des trois enfans? Ou en fin luy seroit il monté au cœur, Atten d'vn autre, ce que tu auras fait à autruy? craignant que quelque sien fils ne le traictast comme luy Saturne?* Ainsi se mocquoit ce grand Philosophe de son grand Dieu, moins excusable, veu qu'il l'adoroit, que s'il n'en eust pas tant sceu. De Iuno ne nous arrestons point aux Poëtes: Varro mesmes dit, qu'elle fut esleuée en Samos, & là se maria à Iuppiter son frere, duquel elle ne peut conceuoir; dõt l'Isle estoit appellée Parthenia, comme qui diroit l'Isle de la vierge: & là aussi estoit son plus fameux Temple, où elle estoit en habit nuptial: & ses festes annuelles sont proprement ieux ordonnez à la façon ancienne, pour representer sa vie; à sçauoir ses

Seneq. en ses Morales.

Ius trium liberorum.

ses nopces, ses ialousies, son inceste. Et de Minerue, fille de Iuppiter, nous lisons que par consentement du pere, qui auoit promis à Vulcain de ne le refuser de chose qu'il luy demandast, elle fut violée : tant estoit toute ceste race monstrueuse & effrenée. Car quant à Venus, de qui on conte plus d'adulteres que d'enfans; qui premiere, dit Euhemerus, introduit le bordeau au monde, que ses adorateurs appelloyent pour l'honorer περιβασίαν, ἑταίραν, καλλίγλουτον, χοιρόψαλιν, &c. qu'vne femme bien effrontée prendroit à grande iniure : bref, au temple de laquelle estoit enseuely Cynaras, Roy de Cypre, qui premier l'auoit entretenuë, i'ay hôte certes que les Payens n'ont eu honte d'vne telle honte; mais plus encor qu'és liures de ceux qui se dient Chrestiens, on n'ait point de honte de la chanter. Venons aux autres: Neptune, dit l'histoire sacrée, eut la coste de la mer en partage; ou, comme les autres veulent, fut Amiral de Iuppiter : ainsi nos Poëtes appellent les Amiraux Neptunes. Pluton eut le gouuernement du bas pays. ils l'ont desguisé en enfer. Mars conduisoit les trouppes à la guerre, & faillit pour vn homicide à estre pédu à Athenes. Quels, ie vous prie, sont ces Dieux, ausquels les hommes donnent grace; & quelle est la loy de ce ciel, qui reçoiue pour Dieux ceux qu'on met au gibbet en terre ? Apollo aussi par amour deuint berger, & de berger masson de Laomedon. Il fit quelques tours de soupplesse, qui tromperent le peuple; mais en fin, comme, Porphyre nous a dit, fut tué par Python, pleuré par les filles de Triopus, & enterré à Delphes. Qui vit ia-

mais rié de plus absurde que de le desguiser en Soleil; c'est à dire enfermer le Soleil dedans la terre? Or tels sôt dôq les Dieux des Grecs & des Romains; c'est à dire, hommes morts, Princes, Princesses, &c. que l'amour ou la crainte a deifiez. Et de fait, ils ne faisoyent rien à leurs Dieux, qu'ils ne fissent encor à leurs morts signalez & de reputatiô; des temples, des chapelles, des autels, vn habit selon leur aage, vne enseigne selon leur condition, ou mestier, vn festin funebre, des Anniuersaires tout de mesmes. *Nec differt*, dit tresbien Tertullian, *ab epulo Iouis Silicernium, à Simpuuio Obba, ab Aruspice Pollinctor, quia & Aruspex mortuis apparet.* Et ne trouuons maintenant estrange si Alexandre vouloit estre Dieu, sçachant qu'on en adoroit de tels; & si Scipion l'Africain pése que la grand' porte du ciel luy doiue estre ouuerte; car son argument semble concluant:

Africanus apud Ennium.

Si fas, cadendo, dit il, *cælestia scandere cuiquam est,*
Mi soli cæli maxima porta patet.

Si par bien tuer on est Dieu, ie n'en ay pas tué moins que ceux-là; & si ces bonnes dames Larentia & Flora furent consacrées à Rome, car elles ne pensoyent moins meriter en leur profession, que la Venus des Cypriots; & si Caligula entreprit bien de se faire bastir autels & sacrifier, car il estoit & plus puissant & aussi meschant que ceux qu'il adoroit. Or cela suffise de ces plus grands, & pour le regard des petits, côtentons nous d'vn Aesculapius, que l'empereur Iulian, ce grand ennemy des Chrestiens, celebre comme son sauueur entre tous. *Il est*, dit il, *fils de Iuppiter.* Il est dôq homme; car les hommes

Aesculapius. Iulian côtre les Galilcés.

mes n'engendrent point des Dieux. *Mais il est descẽdu au monde par le Soleil, & du Soleil en terre pour le salut des hõmes.* Quel autheur ny serieux ny fabuleux a iamais dit celà? Ains il estoit, dit l'histoire, fils de la belle Coronis celebrée par ces vers,

Plus belle n'y auoit en toute l'Æmonie
Que Coronis la blonde.

Pulchrior in tota, quàm Larissea Coronis non fuit Aemonia.

Et icelle estant grosse du Sacrificateur d'Apollo, pour couurir son honneur, on dit que c'estoit d'Apollo mesmes; c'est à dire, qu'il n'estoit pas, comme dit Iulian, fils du Ciel; mais, cõme parloyent les anciẽs, fils de la Terre; c'est à dire, bastard. & Tarquilius Romain a escrit, que c'estoit vn enfant trouué de Messine, qui apprit quelques herbes de Chiron Centaure, & fit le charlatan à Epidaure; & estant mort frappé du tonnerre, fut, dit Ciceron, enseuely à Cynosures. Bref, quel miracle lit on de luy, sinon qu'il monstra le Scordion, & l'Asclepiodote; & pourquoy non, à mesme raison, ne deifions nous ou Ibis pour les clysteres, ou le Cerf pour le Dictame? & quelle bestise en fin, de laisser celuy qui les a creées toutes pour adorer vn hõme qui en a cognu deux ou trois? Quant aux autres peuples de l'vniuers, les Ægyptiens ont pour semblables raisons deifié Apis leur Roy, publiant sur péne de la vie, qu'on n'eust à dire, qu'il fust hõme: & i'ay horreur de referer ses mysteres: les Babyloniens Belus, les Maures Iuba, les Macedoniẽs Cabyrus, les Latins Faunus, les Sabins Saucus, les Romains Quirinus, à sçauoir les premiers Autheurs de leurs villes, ou conducteurs de leurs colonies, & les aisnés Varro.

de ces.

de ces Dieux; c'est à dire, de ces Princes plus anciés, s'appelloyent Saturnes, leurs fils Ioues, leurs arriere fils Hercules &c. dont on voit en diuerses natiõs diuers Saturnes, Iuppiters, & Hercules. Les Empereurs puis apres se sont deifiez eux-mesmes, & leurs amis, qui ses mignons, comme Alexandre, Hephestion, & Adrian Antinous, qui leurs enfans, & qui leurs femmes. Et Cicéron qui n'estoit qu'vn bourgeois d'Arpine, estoit biẽ si outrecuidé, que de vouloir deifier sa fille Tullia; & n'a point doubté de dire à Atticus, qu'il la feroit adorer comme vne Iuno, ou vne Minerue; veu qu'en rien elle ne leur cedoit. Mais il estoit venu en vne aspre saison pour esleuer des Dieux. Quoy plus? en l'homme on a trouué vn million de Dieux; car on a deifié les Vertus, la Foy, la Constance, la Prudence &c. & les vices, les Amours, les Voluptez, les instrumẽs des voluptez, & les passiõs, la Peur, la Palleur, l'Estõnement, & les Maladies, la Fieure, les Hemorrhoides, l'Epilepsie; bref, le Fumier, la Nielle, la Bruine, le Vẽt mesmes: iusques là, que ce grand empereur Auguste faisoit sacrifier au vent Circius, qui le molestoit en Gaule. Or la cause de ces absurditez est en deux choses: l'vne, que Dieu frappe d'vn iuste aueuglement l'homme qui se destourne de Dieu à l'homme; tellement que de poinct en poinct, il vient à se prosterner aux bestes, & aux reptiles; c'est à dire, deuiẽt moins que beste, au lieu qu'il se vouloit egaller à Dieu: l'autre, que les Princes sõt si ambitieux, s'ils ne sont esclairez de Dieu; & leurs seruiteurs si flatteurs, que se voyans commander aux hommes, les Princes se pensent

Xenophon és Equiuoques.

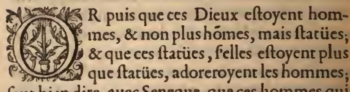
pensent plus qu'hommes, & leurs seruiteurs, pour estre eux-mesmes idolatrez, les idolatrent volontiers. De là lisons nous és Loix mesmes des Empereurs Chrestiens, que leurs Respõces sont appellées Oracles; leurs personnes diuinitez sacrées; leur face splendeur diuine. Qui doubte, lisant celà, que tels Iurisconsultes, s'ils fussent venuz en ces premiers temps, ne nous eussent fait des Dieux? Mais pleust à Dieu que nous ne vissiōs point encor entre nous tant d'exemples vifs & parlans, de l'inclination de l'homme à adorer les creatures, encor que nostre loy de ligne en ligne nous en tance; &, par maniere de dire, nous retire à toute heure par la robbe pour nous en arracher. Ce que dessus nous soit pour eschantillon; & de la vanité des dieux, & de la stupidité des hommes qui les ont & adorez & faicts: & laissons conclurre ceste matiere à Ciceron mesmes. *La vie & coustume des hommes*, dit il, *a approuué d'esleuer au ciel, en reputation, & de volonté, les hommes desquels on auoit receu quelque grãd bien. De là sont Hercules, Castor, Pollux, Æsculapius, Liber, &c. tellemẽt que le ciel est peuplé du genre humain. Et si*, dit il, *ie viens à fouiller les antiquitez, & recercher les memoires des Grecs; ces dieux mesmes que nous tenons pour les plus grands, se trouuerõt sortis d'entre nous. Et qu'il soit vray, demande, de qui sont ces sepulchres qu'on monstre en Grece; & te resouuien, quels sont les mysteres; toy qui y as accez, tu cognoistras sans doubte que mon dire s'estend bien loing.*

Cicer. de la Natiuit. des Dieux: au liure des Loix & aux Tusculanes.

CHAP.

Chap. XXIII.

Que les Esprits qui se faisoyent adorer soubs les noms de ces hommes là, estoyent Dæmons, c'est à dire, diables, ou malings Esprits.



OR puis que ces Dieux estoyent hommes, & non plus hōmes, mais statües; & que ces statües, s'elles estoyent plus que statües, adoreroyent les hommes; faut bien dire, auec Seneque, que ces hommes qui les adoroyēt fussent deuenuz pis que statuës. Mais à ceci me respondra on; qu'ils respondoyent des choses auenir; qu'ils faisoyent des effects plus qu'humains; qui monstroyent vne vie, & vne vertu en eux; autremēt qu'ils n'eussent pas si long temps seduit tant de peuples: Et c'est la seconde partie que i'ay pris à prouuer; à sçauoir, comme ainsi soit que tous les Philosophes anciens sont d'accord, qu'il y a de bōs & de malings esprits; les vns que nous appellons Anges seruiteurs & messagers de Dieu; les autres diables, ennemis de sa gloire & de nostre salut; que ces Esprits qui se seruoyent, comme nous a dit Hermes de ces statuës, estoyent immondes & malings. Ces Dæmons donq, pour s'authoriser, empruntoyent le nom des hommes, & bien souuent de tresmeschans hommes: & en leurs Oracles quād on leur demandoit, quels ils estoyent, se disoyent estre ceux là: celuy de Delphes, fils de Latone; Æsculapius, fils d'Apollo; Mercure, fils de Iuppiter & de Maia, &c. comme nous lisons en leurs

Oracles recitez par Porphyre. Or qui eſt l'homme de bien, qui ne face difficulté pour vn bien grand gaing, de ſe ſeruir du nom d'vn meſchant homme, qui meſmes n'en deteſte & le nom, & la memoire? Et qui ne conclurra donq, que ces dæmons eſtoyẽt pires que ces hommes, qui veulẽt acquerir, credit, veſtuz de la peau de ſi meſchans hommes? Ils ſ'attirent auſſi, dit Hermes, dedans ces ſtatües, par art magique; meſmes, comme dient Porphyre & Procle, ils enſeignent aux hommes des receptes, pour les y attirer, & contraindre, comme nous liſons de Proſerpine, d'Hecate, d'Apollo: L'vn commande d'enuironner la ſtatüe d'Abſinthe, de luy peindre tãt de ſouris, de luy offrir ſang, myrrhe, ſtyrax, &c. pour l'attirer. L'autre d'effacer les lignes & characteres; d'oſter les bouquets de ſes pieds, & le rameau de Laurier de ſa main; c'eſt à dire, de la ſtatue, à fin qu'il ſe puiſſe retirer. Qui n'apperçoit qu'ils ſe faiſoyent attirer, & retirer par choſes qui n'ont aucune vertu? meſmes ſur les eſprits? c'eſt à dire, comme auſſi Iambliche l'a bien apperceu, qu'ils ne demandoyẽt qu'à venir pour nous tromper, qu'à ſ'en aller quand ils ne ſçauoyent que dire? plus deſireux de mẽtir, que nous ſtupides à les croire? Mais quãd ils nous ont obeï, ou fait ſemblant d'obeir; voyons quel ſeruice ils nous demandent: Que leurs images ſoyent bien peintes, & bien diaprées; qu'elles ſoyent adorées, inuoquées, encenſées. Si ces ſtatuës ſont les leurs, Qu'y a il plus mẽſonger, qu'vn eſprit repreſenté en vne ſtatue? Si ce ſont ſtatues d'hommes, Qu'y a il, dit Seneque, plus beſtial, que ſacrifier

Porphy. liu. des Reſpon. des Dieux. Euſeb. liu. 3. ch. dernier De la prepar. Euangel.

Porphy. des Reſponces. Euſeb. de la prepar. liu. 5. ch. 6. & 7.

Iamblich. des Myſteres. ch. 27. & 31.

fier deuant vne ſtatue, & faire manger à la ſeconde table le ſtatuaire qui l'a faicte? ſ'agenouïller deuant la peinture, & faire tenir le peintre debout, la teſte nüe? Et qu'eſtoyent ils donq, que docteurs de menſonge, qui vouloyent deſtourner les hommes, non de Dieu à ſes œuures ſeulemét, mais aux leurs meſmes; & finalement les conuertir en ſtatues? Apollo enquis du ſeruice qu'il faut rendre aux Dieux, enſeigne qu'il faut ſacrifier à tous, tant ceux qui habitent l'air, & le feu, que la mer & la terre; mais aux vns des animaux blancs, aux autres noirs; aux vns ſur les autels, aux autres enfouis en terre; aux vns les parties hautes de l'animal, aux autres les extremitez, &c. Et comme ils veulét eſtre ſinges de Dieu en toutes choſes, ils requeroyét ce ſeruice à l'exemple du vieux Teſtament. Car auſſi, dit Porphyre, ils ne ſe delectent de rien plus, que d'eſtre tenuz pour Dieux; & le plus grand d'entre eux qu'il appelle Serapis, nous Beelzebub, d'eſtre adoré pour Souuerain Dieu. Mais encor quelle conuenance? Dieu nous demande les premices de nos fruicts & de noſtre beſtail. C'eſt luy qui les a creés pour nous: & qu'y a il plus raiſonnable que de recognoiſtre la moiſſon & le troupeau de luy? Ceux cy au cõtraire ſ'en font faire hommage, & à leurs ſtatues. Dieu nous fait ſacrifier des animaux, pour proteſter la mort que nous meritons par noſtre peché: ceux cy par la mort d'vn animal, nous acquittent de tous pechez. Dieu nous dit en fin, Vos ſacrifices ne ſont rien: Ie veux obeiſſance, & non ſacrifice: vos oblatiõs me ſont abomination, vos encéſemens puanteur.

Porphy. au liu. des Reſpon. Euſeb. liu. 5. ch. 4.

teur: Ie veux vn cœur contrit & humilié. Ceux-cy ne parlent que d'espandre sang, sans dire, ny sçauoir pourquoy; sans fin, sans but, sans signification, sans approcher de bien loing du cœur. Or, que sont ils donq, sinon esclaues fugitifs & rebelles, qui taschét d'emporter le loz de nostre Createur? Mais apres s'estre desguisez en quelques choses, ils ne peuuent celer leur malignité long téps. Et pourtant, ils nous commandent de leur sacrifier des hõmes, des vierges, des enfans. Si d'entrée ils eussent ordonné celà, qui est l'homme qui ne les eust abhorrez? Cependant, quand ils se sont insinuez par quelques respõces aggreables à nos oreilles curieuses, par quelques tours de passe passe admirables à l'imbecillité de nos yeux; nous nous laissons aller peu à peu à tout ce qu'ils veulent, comme s'ils ne pouuoyent que bien dire; ny nous en leur obeissant, que bien faire. Ainsi lisons nous, qu'à Saturne on sacrifioit des enfans en Crete selon l'vsage des Curetes: & en Rhodomene le sixiesme iour du mois Geitnion; & en Phœnice au temps de peste, guerre & famine; & en Afrique pareillement, vn homme; iusques au Proconsulat de Tybere, qui fit crucifier ses Sacrificateurs au bois mesmes où ils souloyent sacrifier: En Cypre aussi à la Nymphe Agraulis, & à Diomedes, & en l'Isle de Tenedos à Bacchus, & en Lacedemone à Mars: & sont referez toutes ces abominations par Porphyre, qui de là conclut, que tous tels Dieux estoyent de tresmeschãs dæmons. Mais, qui plus est, nous lisons qu'Aristomenes Messenien sacrifia trois cés hommes pour vne fois à Iuppiter

Sacrifices humains.

Eufeb. liu 4. cha 7.

Denys d'Halicarn. liu. 1.

Diod. Sicilié liu. 20.

Porphy. de l'Abstin.

Histrus & Manethon citez par Eufeb.

Tertull in eisdem arboribus templi sui obũbratricibus scelerum votiuis crucibus exposuit. en l'Apologetique.

Erichto apud Lucanum.

Si vos satis ore nefando Pollu óque voco, si nunquam hæc carmina fibris Humanis ieiuna cano, si pectora plena Sæpe dedi & laui calido profecta cerebro, &c.

Ithometes, entre lesquels estoit Theopompe Roy des Lacedemoniens, Que les Latins immoloyent la disme de leurs enfans à Iuppiter, & pour l'auoir discontinué, pensoyét estre affligez de cherté & de maladies : Que ces Dieux mesmes respondoyent aux Carthaginois; que leur malheur venoit de ce qu'au lieu d'immoler l'eslite de leurs enfans, ils ne sacrifioyent plus que le rebut, & des enfans achetez & supposez : & le mesme faisoyent les Druides en Gaule; les Allemans, les Scandinauiés, les Tauriques, &c. iusques là, qu'vn Chiron Cétaure auoit tels sacrifices annuels; tât le regne du Diable estoit espandu, & auec vne cruauté si exquise, que le Diable & non autre n'en pouuoit estre l'inuenteur. Qui doubtera apres tout cela, que ces Dieux ne fussent Diables, qui faisoyent non ce que les bons detestent, mais ce que les meschans ne peuuent qu'abhorrer? Or lit on, qu'vn Diphilus Roy de Cypre, fit contenter le dæmon de Cypre, d'vn bœuf au lieu d'vn homme; & Amosis Roy d'Egypte, au lieu de trois ieunes hommes, ordonna à Iuno en Heliopolis trois veaux; & Pallas de Laodicée se cōtenta puis apres d'vne biche; & Hercules passant par Italie leur donna des hommes de foin, qu'on iettoit au Tybre, plus louable certes d'auoir chastié ses Dieux, que les plus grands monstres dont on luy donne gloire. Mais tousiours s'estoyent ils retenuz ce droit : & à Rome mesmes que tous les ans, le iour que l'hōme deuoit estre sacrifié, les autels estoyent arrousez de sang humain, encores qu'enuiron quatre vingts ans auāt la venuë de Christ, le Senat

Item, *Pius Aeneas* apud Virgilium *-Salmone creatos Quatuor hic iuuenes totidē quos educat Vphens, Viuentes rapit inferias quos immolet umbris, Captiuoq; rogi perfundas sanguine flāmas.*
Cæsar De la guerre de Gaule.
Procop. liu. 2. de la guerre des Goths.

Euseb. liu. 4. ch. 7.
Anno urbis condita 657.
Plinius liu. 30. ch. 1.

le Senat euſt condemné tels ſacrifices à Rome. Or veu, comme dit Seneque, qu'ils demandoyent vn ſeruice que iamais Buſiris ny Phalaris n'oſerét demander; qui ne conclurra auec Porphyre, quelque ennemy des Chreſtiens qu'il ſoit, que c'eſtoyent tous Dæmons & malings Eſprits? ou auec Quintilian, que tels dieux ne peuuent eſtre qu'inſenſez, & pleins de rage? Et ſi le Senat, qui les adoroit, condemna, & abolit leurs ſacrifices; pourquoy, ſinon qu'il condemnoit auſſi les inſtituteurs? Ie dis ces malings eſprits qui les demandoyent ſi inſtamment, & ſi fort ſe tenoyent courroucez, quand ils n'eſtoyent continuez? Or diſoit Labeo, qu'on tenoit pour grand maiſtre en ces myſteres, qu'en ce peut on diſtinguer les bons d'auec les malings eſprits, que les vns ſe rendent propices par meurtres & ſupplications funebres, en quoy il les condemne preſques tous; les autres par ieux, feſtins, mommeries & choſes ſemblables. Mais ſi ces bons qu'il appelle, prénent plaiſir en choſes que les ſages hõmes deteſtent, & dont les fols ont honte; què ſ'enſuit il, ſinon que ces bons meſmes ne valent pas les pires hommes? Examinons ces ieux: car c'eſt la difference de Labeo. Les dieux requis en vne peſte extreme, commandent pour l'appaiſer, qu'on leur ordonne des ieux Sceniques. Scipio Naſica grand Pontife, pour euiter, diſoit il, la peſte des Eſprits, defend de dreſſer l'eſchafaut. De Scipion, ou de ces dieux ie vous prie, qui ſe trouuera le plus ſage? Ces ieux Sceniques ce ſont farces d'amours, d'adulteres, de paillardiſes entrelardées de mille paro-

Quintilian au fanatiq.

Seruices infames.

Auguſt. li. 2. de la Cité ch. 11.

Auguſt. de la Cité liu. 1. ch. 32.

les infames;les maris les defendẽt à leurs femmes; les meres à leurs filles; les fols en rient, & les sages en rougissent,& tous au partir de là,d'vn commun accord bannissent ces Comediens de toute bonne compagnie, les excluent de tous honneurs, les recusent en tesmoignage,les declarent infames. Veu que seruir Dieu est si loüable,si ceux cy sont dieux, pourquoy est ce infamie de les seruir? Celuy qui demande les ieux est honoré, pourquoy deshonore celuy qui les ioüe? Viennent donq à disputer les Grecs contre les Romains: Si tels dieux, dient les Grecs,meritent d'estre adorez, les Sceniques meritent d'estre honorez. Leur proposition est biẽ fondée, & cognuë de soy mesmes. Mais assument les Romains,Il n'est pas possible, que les Sceniques, veu ce qu'ils font & dient, meritent d'estre honorez: reste donq à nous à conclurre, Que ces dieux ne doibuent aucunement estre adorez. Or a donq Nasica gaigné sa cause cõtre ses dieux&leurs ieux.

August.liu.2 ch.4.5.6.13. Aux Digestes en lieux infinis.

Et ce sont toutesfois ceux mesmes que Zosimus ce grãd ennemi des Chrestiens regrette tant, confermez par tant d'Oracles, & abolis par Constantin; auec lesquels,dit il,a fini le bõ heur de l'empire Romain. Les mysteres aussi qu'il recommande tant, que sont ce que memoires des paillardises, des incestes, des meurtres, des tromperies, que les hommes desquels ils empruntent le nom, ont faits? Et qui est celuy si effronté,qui n'ait honte de son vice; & qui ne rougisse si on luy conte? Et qui doubte que ceux là mesmes, s'ils reuiuoyent,en auroyent & honte & horreur deuant les assistans? Et qui doubte-

Zosimus li.2

doubtera donq, que ces dieux ne ſoyent des pires diables; qui non ſeulement prénent plaiſir au mal qu'ils font, mais ſe baignent au mal qu'ils ne font pas? Pour exemple, ſi ceſte bonne dame, qu'ils appelloyent Mere des Dieux, que le plus malotru n'euſt voulu pour mere, euſt peu ouïr les vilaines paroles, qui ſolemniſoyent ſa feſte; qui ne croira qu'elle ſe fuſt cachée de vergoigne? Et ſi Flora euſt peu lire les Florales d'Apulée; qui doubte qu'elle n'euſt fait de meſmes? mais dauâtage qu'elle n'euſt eſté esbahie de voir vn Ciceron en deuotion pour les celebrer? Car que ſont en ſomme tous ces myſteres, qu'eſcholes d'impudicité, de Sodomie, d'inceſtes? Et ſi, comme dit Plotin, le But de Religion, c'eſt d'eſtre ſemblables à celuy qu'on adore; quel pouuoit eſtre le But de celles là, que de rendre les hõmes meſchãs en toutes ſortes; & quel plus court chemin d'eſtre diables, que de leur reſembler? Car quant à ce qu'ils dient, qu'apres auoir vomy toutes ces ordures là en publiq, ils donnoyent quelques preceptes de iuſtice, & de modeſtie à leurs diſciples plus priuez: en celà reluit plus clairement leur malice puremẽt diabolique, de corrompre les mœurs de tout vn peuple, & par leurs ſeruices, & par leur exemple; & puis preſcher modeſtie, & temperãce à deux ou à trois; faire, di-ie, leçons publiques de tout mal, pour laſcher la bride à vn chaſcun, & pour retenir le credit enuers quelques plus conſcientieux, leur dire quelque petit mot de vertu à part: car, au reſte, qui iamais a leu, qu'aucun d'eux ait donné vn bon precepte, ou vn bon exemple au peuple,

soit pour le retirer du vice, soit pour l'attirer à la vraye vertu? Et toutesfois pourquoy voulōs nous que Dieu ou ses Anges bienheureux, conuersent auec nostre imbecillité humaine, sinō par vne singuliere bien-vueillance, pour nous induire, introduire, & conduire en la voye de salut?

Oracles des Dæmons faux, ambigus, vains, & meschans.

Mais leurs defenseurs font instance: Cependāt ils prophetisoyent, & faisoyēt des miracles grands & estranges. Laissons qu'il est plus naturel de croire qui presche le bien sans diuinations & miracles, que qui deuinant & faisant miracles, tient eschole de mal. Mais qu'est ce en fin de ces Oracles, & miracles qu'ils celebrent tant? L'Oracle de Delphes estoit des plus estimez: Son commencement sera argument du reste. Vn trouppeau de cheures, dit Diodore, fut premierement occasion de le mettre en credit: Et puis vne fille y fut mise, pour prononcer les responces, qu'elle receuoit, dient ils, par les parties honteuses; & pour les scandales qui en aduenoyent, fut ordonné que la vierge seroit de cinquante ans. A ces circonstances peut on estimer, quel Dieu ce pouuoit estre. A Crœsus donq, voulant sçauoir quelle seroit l'yssue de sa guerre contre les Perses, il respond:

Crœsus ayant passé de Halys la claire onde,
Vn Estat destruira des superbes du monde.

Crœsus entendoit qu'il destruiroit l'Empire des Perses, & ruine le sien propre: mais l'Oracle y auoit pourueu, parce que sa responce se pouuoit prendre en deux sens. Si auoit Apollo quelque interest à conseruer Crœsus, car il auoit par singuliere deuo-

tion

tion grandement enrichy son Temple de Delphes. A Pyrrhus, dit Ennius, il respond:

Ie te dis les Romains pouuoir bien Pyrrhe vaincre. *Aio te Æacida Romanos vincere posse.*

Et là dessus il est desfait au lieu qu'il pensoit desfaire: & aux Atheniens il conseille de fuir deuant Xerxes: & aux Salaminois, il predit qu'ils seront ruinez par les Perses, ou l'hyuer ou l'esté. En ces ambiguitez qui ne voit qu'il ne sçait rien de certain; & pourtant qu'il se veut laisser vne porte de derriere pour eschapper à toutes fins. Et quant à ces predictions aduenuës; qui doubte que Themistocles voyant venir vne si puissante armée, n'en iugeast autant, veu mesmes qu'auant auoir ouy la responce d'Apollo, il conseilloit d'attendre l'ennemy par mer? Et combien pensons nous, qu'il y auoit de sages Senateurs, & de bons Capitaines en ces Estats & Empires là, qui en eussent prononcé leur aduis plus pertinemment? Aux Palmyreniens, dit Zosimus, demandãs s'ils auroyent l'Empire d'Orient, vn Oracle respond:

Sortez de ma maison abuseurs que vous estes;
Trop desplaisent aux Dieux les choses que vous faictes.

Et Zosimus en recite quelques semblables, dont il fait grand cas. Que sont telles responces vagues & generales, qu'ambiguitez encor plus fallaces? &, par maniere de dire, fers à tout pied, aussi conuenables à vn peuple bien esloigné, qu'à celuy qui enquiert? Oenomaus donq Philosophe & Orateur Grec, ayant souuent, comme il confesse, esté trompé par l'Oracle de Delphes, recueillit ses mésonges, & publia vn liure contre luy, intitulé De la fausseté

des Oracles. Et Porphyre qui les auoit bien recueillis & examinez; &, comme il iure en ses liures, sans y adiouster, changer ny diminuer vn seul mot, dit qu'ils se trouuoyent ordinairement faux : & en adiouste la cause. *C'est*, dit il, *qu'ils ne predisent pas les choses par vraye diuination; mais par coniectures prises des choses naturelles, & du mouuement, & conionction des Astres: ce qui est*, dit il, *apparu en plusieurs oracles. Car Apollo enquis par quelqu'vn s'il auroit masle ou femelle, respond, Femelle; par ce, disoit Apollo mesmes, qu'au temps de la conception Venus obscurcissoit Arares: &, si l'année seroit insalubre, respond qu'Ouy, parce que la constellation estoit dangereuse pour les poulmons: & ainsi des autres.* Or combien de sages femmes, & de Medecins en respondroyent mieux, ausquels on n'eust pas sacrifié pourtant? Mais qui plus est, dit Porphyre, quand Apollo Delphique ne pouuoit coniecturer par les Astres, il prioit qu'on le laissast en paix; & disoit ouuertement que si on l'importunoit, il respōdroit des mensonges: & quelques fois, Que pour l'heure, la voye des estoilles ne luy pouuoit rien monstrer. Ie vous prie quels Dieux, qui apprennent leur sagesse des estoilles; mais qui pis est, quels bons dæmons qui menacent, si on les presse, de mentir? Et de faict, tels sont les oracles, que les Diables coniurez par les Sorciers rédent encor en ces temps; pour lesquels leurs seruiteurs sont par toutes loix condemnez au feu: comme celuy qui trompa Manfred, ayant à combatre Charles d'Anjou au Royaume de Naples par ceste Grammaire ambigüe,

Non, non, Gallus superabit Apulum. n'apperceuant

Porphy. des Responces & Oracles.

ceuant point que deux negations en Latin peuuent valoir vne affirmatiue, & plusieurs semblables qu'il nous sera moins ennuyeux de lire és histoires. Or s'ils ne sçauent point la certitude de ce dont ils sont enquis; pourquoy les adorons ou admirons nous? Et s'ils dient ce qu'ils ne sçauent pas, sont ils pas trompeurs? Et s'ils sçauent autrement qu'ils ne dient, sont ils pas menteurs? Et si tromper & mentir appartiennent aux Dieux, pourquoy en blasmons nous nos voisins & fouëttōs nos enfans? Mais qui plus est en choses de telle importance, où il va du sang de tant de pauures personnes, du sac de tant de pauures familles; qui pourra nier que ce ne soit le propre du Diable, qui dés son commencement s'est trouué & homicide & menteur? Des Augures i'en ay cy deuant touché vn mot. Les Egyptiens les prennent d'vne sorte; les Africains d'vne autre; les Grecs à droicte, les Romains à gauche: & Aristote s'en moque, par ce qu'ils ne determinoyēt point le temps: & Pline, par ce que par leur doctrine propre, ils ne touchent en rien à ceux qui n'y prénent point garde: & ces grands Augurs mesmes, Cato, Cæsar, Ciceron s'en sont moquez. Que si quelques fois ils sembloyent rēcontrer en quelque chose; c'estoyent, comme les Almanachs, desquels le contraire suiuy pied à pied, approcheroit plus de la verité. Cependant, si par coniectures naturelles, comme les Philosophes, les Medecins, les Veneurs, & les Bergers mesmes en ont, ils preuoyoient la peste, ils feignoyent estre corroucez contre vn Estat, ou vne Republique? Et pourquoy? Par ce qu'on

auoit intermis les Comedies; c'est à dire, que les Escholes de paillardise auoyent esté interrompues, ou par ce qu'on n'auoit point exhibé de gladiateurs, c'est à dire, de gens qui s'entre-tuoyent publiquement, pour leur donner plaisir, & rendre tout vn estat homicide & meurtrier. Que s'ils iugeoyét par la saison, qu'elle deust passer, c'estoyent ces beaux sacrifices qui les auoyent appaisez, & pourtant estoit on tant plus soigneux de les continuer. Aussi quand les Romains perdent vne sanglante bataille de Cannes, c'estoit par ce que leur Consul Varro auoit mis vn beau ieune garçon en sentinelle; & quand les affaires alloyent mal en la ville, ou quelque saulteur leur auoit despleu aux ieux du Cirque, ou quelque malfaicteur, qu'on menoit au gibet, auoit passé par là. Qu'elle diuinité, ie vous prie, qui s'irrite de modestie, & s'appaise de crimes? qu'on ne peut auoir propice qu'en mal-faisant, & qu'on offense si estrangement en faisant iustice? Mais voyons encor s'ils ont point esté meilleurs Theologiens que Prophetes. l'Oracle de Delphes dit,

Cleomede est vn Dieu non vn homme mortel,
Le dernier des Heros, dressez luy vn autel.

Or estoit ce Cleomede vn de ceux qui donnoit plaisir à ces Dieux à se battre à coups de pied & de poing, duquel on lit, qu'il tua son aduersaire d'vn seul coup. D'vn Socrates, d'vn Platon, d'vn Pythagoras iamais il ne parla de mesmes. Item

Archiloche est vn saint vray seruiteur des Dieux.

Certes de tels Dieux voyrement, veu le meschant & vicieux subiect qu'il auoit choisy pour ses vers.

D'vn

D'vn Theognis, ou d'vn Phocylides, qui exhortoyét le peuple à bien viure, il n'en eust pas tant dit. De Cypselus il disoit, Cypselus est heureux, & bien aymé des Dieux. Si ainsi est, que sont donq Busiris, Phalaris & tous les autres Tyrans, veu qu'il n'en fut iamais vn plus grand que celuy-là? Mais aussi disoit ce mesme Oracle, que Iuppiter & Apollo auoyét prologé la vie à Phalaris, pource qu'il auoit bien traicté Cariton & Menalippus. Or, qu'y a il plus propre à créer des Tyrans, c'est à dire, des ennemis du genre humain au monde, que de faire croire qu'ils sont aymez des Dieux? Zosimus leur grand protecteur recite d'vn qui respondit, Que pour appaiser vn tremblement de terre à Athenes, il falloit honorer Achilles, comme vn Dieu. C'est destourner l'homme de Dieu à la creature. Le mesme auoit respõdu à ceux de Methymne, Qu'il leur falloit adorer vne teste de bois de Bacchus, qui fut repeschée en la mer. C'estoit encor les aueugler plus que la statue mesmes. Mais s'il est question de l'adoration, & de la maniere de seruir ces Dieux?

Καὶ κέφαλας Κρονίδῃ καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε φῶτα.

Enuoyez, dit il, des testes à Iuppiter, & vn homme à Saturne. L'ambiguité du mot φῶς, qui signifie vn homme, & peut signifier vne torche, a cousté la vie à maintes personnes, laquelle toutesfois il n'affectoit pas pour les espargner, mais pour auoir enuers les consciencieux matiere d'excuse: car enquis par les Atheniens, comment ils pourroyent satisfaire pour le meurtre d'Androgée, il leur commãde d'enuoyer tous les ans à Minos sept corps de

l'vn

l'vn & l'autre ſexe, choiſis entre tous pour appaiſer l'ire de Dieu;& duroit ce ſacrifice encor à Athenes, du temps de Socrates. Or, quelle eſt donq toute leur doctrine; ſinon, & de ſeruir le diable, & les creatures,& d'vn ſeruice vrayement diabolique & execrable? Or ſont ces Oracles referez par Oenomaus Payen,qui les auoit recerchez; par Porphyre noſtre ennemi, qui par iceux veut nous induire à en faire cas, lequel au commencement de ſon liure atteſte Dieu qu'il n'y met rien du ſien: par Chryſippe Stoicien en ſon liure Du deſtin, qui par iceux ſ'efforce de le prouuer:par Zoſimus meſmes, qui ſe plaint tant, de voir leurs bouches cloſes, & leurs temples fermez. Et ne faut certes ſ'eſmerueiller,ſi les Peripateticiens,les mettãs à l'examen,propoſoyent de grands griefs contre ces Oracles; & ſi les Platoniciens, qui y alloyent de meilleure foy, ſont contraints de conclurre,Que non ſeulement les eſprits impurs,mais leurs dieux meſmes, qu'ils penſoyent eſtre purs,eſtoyent ſubiects à mentir.

Faux miracles. Venons aux miracles. Au temple de Venus,y auoit vne lampe,qui ne ſ'eſteignoit point, & l'Idole de Serapis eſtoit pẽduë en l'air. En pareille choſe ſe peuuẽt faire diuerſes impoſtures:mais nul n'ignore, qu'és choſes de nature, il ne ſe voye de telles merueilles; vne fontaine qui allumera vne torche; vne pierre qui pendra du fer en l'air: & ceux qui ſe ſçauent ſeruir de telles choſes,& raſſembler les vertuz de pluſieurs enſemble, peuuent rauir les plus ſubtils en admiration; comme il ſ'en voit qui ont trouué l'inuention de bruſler vne eau auec vne autre,

tre, d'arracher vne forte serrure, sans presques y toucher. Or que les Dæmons qui sçauent plus que nous, se seruent mieux des merueilles de nature que nous, n'en faut doubter; comme, certes vn Medecin qui cognoit les vertuz des herbes, en fait choses, que le Iardinier, qui mesmes les aura semées & esleuées, admirera, & ne fera pas. Mais voicy vn grand cas: Accius Nauius grand augur en presence de Tarquin, couppe auec vn rasoir vne queux aguisoire en deux. Combien brusle on tous les iours de Sorciers, qui par l'accointance du diable font beaucoup plus; qui estanchent vn tõneau percé, qui retiennent vne lexiue, qui lient les facultez naturelles; & toutesfois nous confessent que c'est de par les malings esprits, & les malings esprits ne se desguisent pas autrement à eux? Et de fait, les Anges & les diables ne different pas propremẽt de puissance, mais de volõté & d'exercice; cõme entre les hommes, les gens de bien ne different pas des malings, ny en force, ny en grandeur d'esprit, mais certes en l'application de leurs corps & de leurs esprits. L'image aussi de Fortune feminine aura parlé, ou celle de Iuno Moneta, &c. & Castor & Pollux auront essuyé les cheuaux des Romains suäns de trauail: & la dame Claude, aura tiré la nauire, où estoit l'idole de la Bonne deesse, que tant de ieunes hommes ne pouuoyent esbranler. Posons toutes ces choses vrayes, encorque Tite Liue dit, qu'il deuient vieil, en les contant. Mais nous ne disputons pas si les Esprits peuuent parler par des Statuës; car nous n'en doubtõs point: ains disons, que ceux qui y par-

y parlent sont malings esprits, qui nous destournét à la creature, pour nous faire offenser le Createur: ny que les Esprits ne puissent emprúter des corps, ny qu'ils ne puissent faire des efforts outrepassás la force de l'homme: car les exemples s'en voyent, & plus qu'il ne seroit de besoing. Mais bié que ces esprits sont diables, qui veulent auoir la loüange d'vne victoire gaignée, ou d'vne peste appaisée, qui n'est deüe qu'à vn seul Dieu; ou la veulent faire dõner à vne fortune, qui n'est qu'en imaginatió, à vne Iuno qui n'est qu'en statuë; à vne bõne deesse, mere des dieux, que les plus miserables hommes, cõme auons dit, renieroyét pour mere. Et de fait, ce que le diable, qui empruntoit son nom, se laissa trainer à Claudia, qui auoit si mauuais bruit entre tous, conuenoit tresbien à la vie que la deesse auoit menée, & au but des Dæmõs & de leurs miracles; àsçauoir, & pour dõner plus de hardiesse à Claudia de continuër sa vie, & aux autres occasiõs de la suiure. L'vn aussi est reputé Dieu, parce qu'il a chassé
Iuppiter ἀπομυῖος. les locustes; l'autre fait mourir les grenouilles, les hanetons, les mouches: & de là auoyent les Chananéens leur Beelzebub, & les Grecs leur Iuppiter Chasse-mouche. Vn autre, dit Zosimus, enuoye des oyseaux qui mangent les sauterelles. Laissons que tous ces effects ont leurs causes particulieres. Mais quels miracles pour estre reputez Dieux? Et à ce cõte, que ne le sont aussi ceux, qui par certaines receptes font mourir les serpens, les souris, & les mulots, ou ceux encor qui chassent les vers du corps de l'homme? Mais voulons nous voir les miracles que

que fait vn Dieu, impoſſibles, admirables, incommunicables à toutes creatures. Il a fait le monde, & il le ruyne; il a fait la mer, & il la ſeche; il a fait le Soleil, & il l'arreſte: mais, qui plus eſt encor, il les a faits par ſa parole, & du vent de ſa bouche les change cõme il luy plaiſt. Ce ſont les miracles du Dieu d'Iſraël, qui n'ont leurs ſemblables entre les Dieux: & ſ'ils ſõt equitables en diſpute, il faut qu'ils croyẽt de ces miracles nos liures, comme nous croyons leurs liures des leurs. Et voulons nous voir auſſi les miracles des bons eſprits, & des ſeruiteurs de ce Dieu là; ce ne ſont point habilitez de main, pour esblouir les yeux, tours de ſoupleſſe, prodiges ſans fin, ſans raiſon, ſans enſeignement; mais ſ'ils frappent, c'eſt en chaſtiant les hommes; & ſ'ils guariſſent, c'eſt en glorifiant Dieu. S'ils parlent, c'eſt pour enſeigner; & ſ'ils apparoiſſent, c'eſt pour nous conduire à ſalut. S'ils prediſent, c'eſt comme meſſagers de Dieu: & ſ'ils font merueilles, c'eſt comme executeurs de ſa puiſſance. Et ſur tout, tant ſ'en faut, que comme ces Dieux des Gentils, ils ſ'irritent d'vne chanſon mal entonnée, ou bien d'vn ſaut mal commencé en leur honneur, que de rien ils ne ſ'offenſent plus, comme nous liſons en nos eſcritures, que quand de ce on les remercie, ou admire, dont on doibt remercier & adorer le createur. Aux marques que les Platoniques nous en donnent, cognoiſtrõs nous encores mieux, ſi ces Dieux eſtoyẽt bons ou malins eſprits, Anges, ou Diables, encor q̃ ceſte ſecte ait eſté trop abuſée en leur ſeruice. Porphyre dit, *Les Dæmons ou malins eſprits ſ'eſiouiſſent de*

Marques pour diſcerner les Dæmons.

Porphy. liu. 2. de l'Abſti. liu. 2. des Sacrifices.

ſang

En l'Epistre à Anebon allegué par Euseb. liu. 4. ch. 11. Iamblich. li. des Mysteres en plusieurs endroits.

sang espandu, & de paroles salles & vilaines, baillent des poisons, fournissent de charmes d'amour, incitét à paillardises, & à tous vices, & font à croire que les Dieux & le Souuerain mesmes y prennent plaisir; feignent en outre d'estre les ames de quelques defuncts, ou veulent sembler Dieux. Quelle de toutes ces marques n'auons nous remarquée en leurs Dieux mesmes? Item, *Ils se desguisent, tant qu'ils peuuent, en Dieux (c'est à dire en Anges de lumiere;) trompent nos sens & imaginations par quelques vains prodiges: mesmes celuy qui preside sur eux, veut estre estimé le Dieu souuerain. Et cependant ils ne predisent que par coniectures, & sont tous en general subiects à tromper, & à mentir; s'irritent de peu de chose, s'appaisent aussi de vanité. Mais ils ont trompé quelques Poëtes, & Philosophes vains, & par iceux, puis apres le pauure peuple, pour se faire adorer comme Dieux.* Qu'est ce tout cela sinon vne vraye description de ceux mesmes qu'il adoroit? Iambliche pareillement qui en a fait l'Anatomie, *Ils se transfigurent*, dit il, *en bons; mais ils viennent pleins de vanterie, & s'attribuent plus qu'ils ne sont; ils font les braues & s'estonnent de paroles, ils font les Dieux, & se troublét de legeres passions.* Mais, dit encor ce grand Magicien Apulée, *Ils s'appaisent de dons & s'irritent d'iniures, ils se plaisent en ceremonies & se courroucent, si on y faut tant soit peu. Ils president aux Augures & aux Aruspices, aux Oracles & aux miracles des Magiciens; sont, en somme, animaux de genre, passionnez d'esprit, raisonnables d'entendement, aëriens de corps, immortels de temps.* A qui peut conuenir cela qu'à ses Dieux; & que reste il donq, sinon qu'ils estoyent Dæmons, d'autant plus miserables, qu'ils sont

Iambliche au liu. des Mysteres.

Apulée.

ſont & plus vehemens en leurs paſſions,& immortels en leur nature. Ne peut reſter que leur confeſſion propre;& encor ne nous manquera elle point. Apollo donq en pluſieurs Oracles recognoiſt le Souuerain Dieu, comme ſoubs la geenne; & pour ſe bien vanter, ſe dit eſtre vn de ſes Anges,comme en ceſt Oracle ſus allegué,

Nous Anges du grand Dieu quelque parcelle ſommes. μικρὰ δὲ θεοῦ μερὶς ἄγγελοι ἡμεῖς.

Mais enquis vne fois comme il vouloit eſtre appellé & inuoqué; il reſpond,

Appelle moy Dæmon tout ſçauant & tout ſage. πάνσοφε, παντοδίδακτε αἰολοίστροφε κέκλυθι δαῖμον.

Et en vn autre,

Sage Dæmon l'accord du monde & le flambeau. Ἁρμονίη κόσμοιο φαεσφόρε καὶ σοφὲ δαῖμον.

Et derechef,

Nous Dæmons qui courons toute la terre & l'onde,
Tremblons au fouet de Dieu ſoubs qui tremble le mõde.

Et ce nom toutesfois de Dæmon, eſtoit ſi odieux entre les gens de lettres meſmes qui en ſçauoyent l'etymologie, qu'on euſt fait conſcience d'appeller ainſi vn eſclaue.Mais quand encor nous liſons,que ces Dieux tremblent au nom du Mareſt Stygien, c'eſt à dire de l'Enfer,que Iuppiter meſmes iure par iceluy,& craint de l'offenſer;qu'eſtce ſinon que ces Dieux, qui ſe feignent regner aux cieux,ſont tourmentez en Enfer? Or ſont auſſi ceſſez les miracles, & les oracles de ces Dieux;& ſont periz leurs ſeruices & ſacrifices; & ont en fin les peuples recognu vn ſeul Dieu,Createur du ciel & de la terre, & conducteur de l'Vniuers, tel que l'adorent les Iuifs: & pour ceſte cauſe ſ'eſcrioit cy deuant Seneque, Que ces eſclaues Iuifs auoyent donné la loy à tou-

August. de la Cité liu. 9. ch. 19.

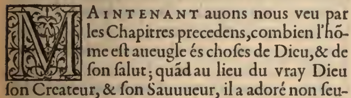
te la terre. Mais qui s'esmerueillera, que celuy qui a fait & le monde & les hommes, se face en fin recognoistre tel qu'il est?

Ainsi donq, concluons pour tous ces trois Chapitres, Qu'il y a vn seul Dieu, Que cestuy là a esté adoré & seruy & inuoqué du peuple d'Israël, Que les Dieux des Payens estoyēt hommes, Que soubs le nom de ces hommes se faisoyent adorer les Diables. En somme, que nostre premiere marque, à sçauoir le vray Dieu, ne se trouue qu'en la religion Iudaïque; dont s'ensuit, que toutes les autres n'estoyēt qu'idolatrie & vanité. Car quant à ce qu'aucuns alleguent pour excuse, que le seruice des Dieux peut cōpatir auec le seruice d'vn seul, S'ils sont Dieux, c'est à dire, Anges, ils le prennent à iniure; car ils ne cerchent que l'hōneur de Dieu. S'ils sont Diables, ce sont ennemis de Dieu: C'est dōq se rebeller contre son maistre. Bref, aussi peu s'accorde le seruice du vray Dieu, auec celuy des Gentils; que la lumiere auec les tenebres, la vraye bonté auec la malice, sa volonté tressainte auec leur peruersité extreme; le salut que nous desirons en luy auec la perdition, qu'ils ont acquise en se rebellant.

CHAP.

CHAP. XXIIII.

Qu'en Israël estoit la Parole de Dieu pour regle de son seruice: qui est la seconde marque de vraye religion.



MAINTENANT auons nous veu par les Chapitres precedens, combien l'hõme est aueugle és choses de Dieu, & de son salut; quãd au lieu du vray Dieu son Createur, & son Sauuueur, il a adoré non seulement, les plus viles & basses creatures, mais les ennemis mesmes & de la gloire de Dieu, & du salut humain. Et cecy nous doit d'autant plus apprẽdre combien est necessaire en la vraye Religion, la seconde marque que nous auons donnée; Que la parole de Dieu soit la regle de son seruice. Car qui s'abuse tant, que de prendre non vne estoille, mais les tenebres au lieu du Soleil; ne peut certes, qu'il ne s'abuse bien dauantage s'il veut discourir de sa nature, de son cours, & de sa vertu. Et comme celuy qui a failly le chemin dés l'entrée, plus il se haste, & plus il se fouruoye: celuy sans doubte, qui se sera abusé en l'Obiect de Religion, c'est le vray Dieu, plus il parlera de Religiõ & de seruice: plus il blasphemera le nom de l'Eternel, & plus s'esgarera de son Salut. Les Payens, comme nous auons veu, ont serui au diable, au lieu du vray Dieu: quel seruice aussi s'en est il ensuiuy? ieus, farces, combats, escholes de paillardises, d'incestes, de meurtres, sacrifices sanglans, parricides ordinaires. Si telle estoit leur pieté, quelle pouuoit estre l'impieté en-

Que ceste marque est necessaire.

tr'eux? Quelques vns pat ces extremes meſchancetez ont ſouſpeçonné qu'il y auoit de l'abus. Mais que leur a proufité cela ? Les vns ont dit, puis que Religion conſiſte en telles choſes, il la faut bannir & de ſoy & du Monde : & de là eſt ſortie l'eſchole d'Epicure : C'eſt tomber d'vn precipice en l'autre. Les autres ont ſacrifié, comme le vulgaire; & opiné en leur cœur, comme les plus ſages. Tels ſe diſoyét Ariſtote, Ciceron, &c. dont l'vn ſacrifie en ſon teſtament, meſmes à Ceres; & l'autre celebre les infames feſtes de la Deeſſe Flora. Qu'eſt ce que ſe moquer de Dieu, trõper le peuple de guet à pens, & trahir ſon ſalut propre ? Il s'en eſt trouué quelque peu, qui ont laſché en leurs eſprits quelques mots, contre telles impietez, & enſeigné, Qu'il y auoit vn ſeul Dieu: Qu'il n'eſtoit point ſerui de ces ſeruices là. Mais quand ils viennent à donner regle de Religion, où ſe trouuẽt ils? l'vn parle d'vne ſorte, & l'autre d'vn autre, chacun ſelon ſa fantaſie. Ils diſputent & crient prou l'vn contre l'autre, pour ſ'entre-deſtruire : mais ſi vous tirez à part les plus opiniaſtres, & les laiſſez refroidir de leur ardeur; ils vous dirõt qu'ils ſont fort peu aſſeurez, de ce qu'ils aſſeurent, Que ce ſont opinions d'hõmes, & pour tant diſputables des deux coſtez; ſeulement, qu'en leur opinion ils penſent trouuer plus d'apparence. Bref, de tout ce que les ſages du monde ont eſcrit çà & là, du ſeruice de Dieu, on trouuera vn bon mot en vn ſiecle, & vn bon mot en vn autre; mais les recueillant bien ſoigneuſement tous enſemble, encor n'en ſçauroit on faire, ny Regles ny Aphoriſmes,

mes, ny à péne de bons problemes. tant eſt l'homme par ſa corruptiõ, & aueuglé és choſes de Dieu, & negligent és choſes de ſon ſalut. Si eſt il, & nous l'auons prouué, Que l'homme eſt mis au monde, pour ſeruir Dieu ſon Createur; & ce ſeruice nous l'appellons, Religion. Et puis qu'ainſi eſt, dés qu'il y a eu homme au monde, il y a eu auſſi Religion; car la debte eſt de meſme date, que l'homme; & la debte de l'homme enuers Dieu, c'eſt vraye piété & Religion. Et derechef, ne pouuoit ceſte Religion eſtre inuention d'homme, car les inuentions des hommes qui tendent à leur plaiſir, ou vtilité, procedent d'Aphoriſme en Aphoriſme, de Theoreme en Theoreme, & d'experience en experiẽce; & ſont au commencement rudes; & puis ſe poliſſent, non par vn meſme homme, mais bien ſouuent de ſiecle en ſiecle: au lieu que la Religion; c'eſt à dire, le debuoir de l'homme enuers Dieu, non tant inſtitué, que né auec l'homme, pour la gloire de Dieu, & pour ſõ ſalut; ſans laquelle, di-ie, Dieu n'euſt pas fait l'homme, & l'homme deuroit auoir regret d'eſtre fait; deuoit eſtre parfaicte dés le commencement; & accomplie pour ſon but; ce qu'elle ne pouuoit eſtre par le cerueau de l'homme, frappé en ſon eſprit d'ignorance, depuis ſa cheute, & en ſa volõté de peruerſité & malice. Certes faut donq q̃ la Regle du ſeruice de Dieu, luy fuſt dõnée de Dieu meſmes, qui ſeul peut reueler ſa volonté, faire regle de ſon ſeruice, & nous declarer ce qui luy plaiſt. Or eſt la vraye Religiõ le vray ſeruice du vray Dieu: & n'eſtoyt anciennement ce vray Dieu, comme

Qu'elle ne peut eſtre qu'en Iſraël.

nous auons prouué, cognu & serui qu'en Israël; & n'estoyét les Dieux des Gentils, que diables; & par cõsequét leurs Oracles, paroles de diables: S'ensuit donq, qu'entre le seul peuple d'Israël, se doibt cercher & le vray seruice de Dieu, & la vraye parole de Dieu; voire qu'ils s'y doibuét aussi necessairement trouuer. Car puis qu'il y a necessairement vne Religion, & en la Religion necessairemét vne regle procedante de Dieu, selon laquelle Dieu veut estre seruy, & qu'il estoit serui en Israël, & non aillieurs, en Israël se trouuera necessairemét ceste regle, que nous cerchons. Car comme aillieurs il est impossible qu'elle soit, puisque le vray Dieu n'y est point; il n'est possible qu'elle ne soit en ce peuple, puisqu'il y en a vne, & que le vray Dieu y est. Or a le peuple d'Israël, de tout temps, certains liures que nous appellons la Bible, ou ancien Testamét, qu'il reuere & ensuit, comme la vraye parole de Dieu, en laquelle Dieu a reuelé aux hommes, comme il veut estre serui & adoré; & sont ces liures continuez de temps en téps, depuis la creation du Monde; & en telle authorité entre les vrays Israëlites, qu'ils n'ont creu autres liures quelcõques, & pour iceux ont enduré guerres, oppressions, exils, transmigrations, morts, massacres, &c. choses qui ne se trouueront entre les autres nations, encor que les Legislateurs, en leur donnant des Loix, leur fissent croire qu'elles procedassent des dieux, par ce que c'estoit chose comme confessée entre tous, qu'à Dieu seul appartenoit de prescrire Religiõ, ou Regle de salut à l'homme. Et pourtant nous pourriõs tirer

tirer ceste conclusion, dont les premisses sont cy deuant prouuées; Il y a vn vray Dieu, vne vraye Religiõ, vne vraye Regle de seruir Dieu, reuelée de par le vray Dieu: Et ce vray Dieu n'a esté cognu, & adoré qu'au peuple d'Israël: A Israël donq il a reuelé ceste parole; & icelle doibt estre ceste Bible, ou anciẽne Alliance, selon laquelle Israël a esté enseigné au seruice de Dieu. Mais par ce que nous auons à faire à gens, qui seront plus tost forcez par arguments à se taire, que persuadez par raison à croire; comme si Dieu auoit interest à les persuader, pour son honneur, & non eux à croire pour leur biẽ propre; deduisons auec le congé du lecteur, ceste matiere tout amplement.

Or premierement, puisqu'il y a vn seruice de Dieu, & qu'iceluy seroit plustost desseruice, que seruice, s'il n'est selon sa volonté; & que sa volonté ne nous peut estre manifeste par nos coniectures, mais seulement par sa parole: ie leur demande en conscience, s'ils auoyent à discerner ceste Parole d'auec toutes autres, à quelles marques pour ne s'abuser point ils la voudroyent recognoistre. Ceste Parole, disons nous, est la Regle du seruice de Dieu, & le Chemin de salut. A ce seruice est l'homme obligé, dés qu'il a esté creé, à ce but doibt il tendre dés qu'il est né. Sera ce donq pas vne bonne marque de ceste Parole, si elle est plus ancienne que toutes autres loix, & regles, que toutes autres paroles, que toutes inuentions humaines? si aussi elle ne tend à autre but, qu'à glorifier Dieu, & à sauuer le genre humain? si di-ie, elle retire l'homme de toutes cho-

Marques pour discerner la parole de Dieu.

ſes, pour l'amener à Dieu; & le deſtourne de tous autres ſentiers, quelque plaiſir qu'il y puiſſe auoir, pour le guider à ſalut? Mais qui plus eſt encor, ſi nous trouuõs en l'Eſcriture choſes que nulle creature ne peut auoir ny predictes ny dictes; choſes qui ne peuuent tomber en entendement aucun; choſes non ſeulement, outre, mais contre noſtre nature; y aura il ſi opiniaſtre, & ſi ennemy de ſon propre ſalut, qui ne ſe rẽde, & qui n'aquieſce, voyãt & la main, & la ſignature, & le ſeau de Dieu?

I'entreprens vne matiere outre mes forces: mais plus haute elle eſt, & plus par ſa grace nous aidera Dieu. Et premierement, veu que le monde eſt fait pour l'homme, & l'homme pour Dieu, que iamais l'homme n'a peu eſtre ſans vraye religion, ny religion ſans parole de Dieu; ie demande, de tant de grands peuples, & de floriſſans Empires, qui ont donné la loy à l'vniuers, eſquels meſmes les lettres, les arts, les ſciences ont eſté celebrées, S'il ſ'en trouuera quelqu'vn, qui ait eu vne loy par eſcrit du vray ſeruice du vray Dieu? meſmes vne parole ou à tort ou à droit, qu'on ait creu eſtre procedée de luy, i'entens de ce ſeul Dieu eternel, Createur du ciel & de la terre? S'il ſe trouuera auſſi, entre les Aſſyriens, Perſes, Grecs, Romains, vne hiſtoire de la religion deduicte depuis le commencement du monde, & continuée de temps en temps & de ſiecle en ſiecle? Au contraire, ſ'il y a Gentil qui ne ſoit contraint de confeſſer, que celuy de noſtre Bible, qui dernier a eſcrit, eſt plus ancien que les plus anciens autheurs celebrez par les Gentils? que ſi peu qu'ils ont appris

La Bible plus anciẽne que toutes autres Eſcritures.

pris de Dieu,ils l'ont eu d'aillieurs:en ſomme,qu'és choſes de la religion,ils ont cheminé à taſtons,ſans lampe, ny conduicte aucune? Ceſt argument eſt traicté au long par quelques anciens: mais pour le ſoulagement de ceux qui ne les peuuent tous lire, nous le cueillirons icy en peu de mots. La BIBLE donq commence par la creation du monde & de l'homme;nous amene de temps en temps,& de pere en fils iuſques au Chriſt; nous deduit la diuiſion des hommes en Gentils & Iſraëlites, en Idolatres & vrays adorateurs du Souuerain,leur reünion future auſſi en vn temps, & par vn moyen ordonné eternellement de Dieu à ceſte fin; & ſont les eſcriuains, Moyſe, Ioſué, les Annales des Iuges & des Roys,les Prophetes chacun en ſon temps, Daniel, Nehemie,Eſdras,ces derniers meſmes enuiron l'an trois mille ſix cens de la creation, & deuant qu'il y euſt Annales ou Chronologies du monde, au reſte du mõde. Ie prie tous les Antiquaires de ce temps, qui font ſi grand cas de l'antiquité des Grecs & des Romains,d'vne vieille medaille,d'vne colomne eſcornée, & d'vn Epitaphe my-mangé, qu'y ont ils rencontré ſemblable à cela? Eſdras au canon des Hebrieux eſt le plus nouueau de tous; & cependãt il viuoit deuant que Socrates enſeignaſt à Athenes. Quelle regle de Religion y auoit il entre les Grecs de ſon temps, qui le condemnerent par ce qu'il parloit d'vn ſeul Dieu? Alors eſtoyent Pythagoras, Thales,Xenophanes, ces ſept Sages tant celebrez en Grece,qui ont dit chacun en toute ſa vie, quelque bon mot des mœurs, & de la vie humai-

ne, de Dieu n'en ont parlé qu'en songe; ny ont pensé qu'à la trauerse; n'en ont sceu que si peu, qu'ils en alloyent apprendre en Egypte. Là allerent estudier Orphée, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagoras, Platon, Heraclite, Democrite, Thales, Oenopis, &c. cõme ils s'en vantent bien haut en leurs liures. Que puisoyent ils, comme nous auons monstré, en Egypte, que superstition? Et que pouuoyent ils dõq apporter en Grece? Et quelle y pouuoit estre l'ignorance, puisqu'à si bon marché on estoit reputé sage? De ceste mesme date sont les loix de Solon en Athenes, & peu apres les douze Tables à Rome, que les Romains enuoyerent querir en Grece par l'aduis d'vn Hermotimus Ephesien. De Dieu & de son seruice, qui doit estre le commencemẽt de toutes bonnes loix, à péne vn mot. de la iustice mesmes, sinon autant que l'interest particulier la gouuerne, bien fort peu. Or demanderons nous la regle de pieté aux Grecs & aux Romains, qui trois mil six cens ans apres la creation du Monde, ne sçauent s'il y a vn Dieu ou plusieurs; qui ne sçauent de son seruice, qu'autant que le trafiq d'Egypte leur en a appris? qui au regard des autres sont si noueaux au mõde, &, qui pis est, y ont regné trois ou quatre cens ans, sans s'enquerir ny de pieté ny de iustice? Certes retenons tousiours ce poinct, Dés que l'homme est né, il y a eu religion au monde; car il n'estoit pas né en vain; & pour regle de religion vne reuelation diuine. Car Dieu (comme les Philosophes dient de nature) ne defaut point és choses necessaires. Et pourtant où les hommes ont esté si tard,

Cicer. liu. 2. Des fins. Gelle liu. 10. chap. 1. Denys d'Halyc. liu. 1. chap. 2. Pline liu. 34. chap. 5. Pomponius ff. de l'Origine du Droict.

tard,& Dieu si peu cognu,là ne les trouuerõs nous point. Car quant aux Oracles,c'est à dire,aux paroles des Diables qui les abusoyent,s'ils estoyent plus anciens que ces peuples, ils ne parloyent à personne,si nez depuis eux, ils estoyent nouueaux: & à la verité par leurs histoires propres, l'origine des faux Dieux de Grece, & de leurs Oracles, est enuiron la guerre de Troye, & icelle tombe sur le temps des Iuges, vers les deux mille huict cens ans apres la creation du Mõde. Les grands Roys d'Assyrie sont plus anciens que les Grecs; car ils tombent au tẽps des Roys & des Prophetes d'Israël, au lieu qu'il n'y a rien de notable en l'histoire Grecque deuant la captiuité de Babylone. Mais où nous monstreront ils vne loy du seruice diuin, & cõment l'eussent ils eüe, veu qu'ils reiectoyẽt le vray Dieu,& adoroyẽt les faux? Mesmes de ces faux là, quelle memoire presques en auons nous,sinon en la Bible,à sçauoir les victoires du vray Dieu contr'eux, & ses Trophées erigez de fueille en fueille, à leur confusion & ruyne? Au contraire,que sont les Roys d'Israël, que Guarends; les Prophetes,qu'Expositeurs de la loy de Moyse; ceux-cy pour la publier de temps en temps à fin que le peuple ne l'oublie; ce que nous ne voyons en aucune autre nation: ceux-là,pour la faire obseruer,comme celle à laquelle sont obligez les Roys mesmes? Mais si nous reculons, iusques au tẽps de la publication de ceste loy,soubs Moyse; qu'auront les Payens de ce temps là à mettre à l'encontre? Ie dis non seulement pour la pieté, mais mesmes pour la iustice, & à péne pour la societé

humaine?

humaine? Les Atheniens allegueront Cecrops autheur de leur ville; les Thebains Ogyges leur Roy, & d'eux s'appellent les choses anciénes Cecropiennes, & Ogygiennes: nous dirons mesmes que lors en Attique nasquirent les peuples hors de terre,cōme s'ils parloyent de champignons, ou de cigales; qu'attendons nous apres ce mot, qu'ils nous puissent dire du seruice de Dieu, & des choses celestes, puis qu'ils pensent auoir germé en terre? Mais encor ne nieront ils pas, que ce Cecrops estoit Egyptien, qui leur apporta quelques Loix pour le reglement des Mariages,indice certain que c'estoyét gens sauuages ignorans de tout droit diuin & humain;& long temps apres luy, sont leurs Dieux & leurs Oracles: & se taist tout court l'histoire Grecque plusieurs siecles apres,comme vne riuiere,par maniere de dire,qui se perd à tréte pas de sa source. Entre les Egyptiens & les Syriens, il y auoit plus de police:mais quant à la pieté, ils adoroyent le Ciel, les Planetes,les Estoilles;qui certes sont faites pour les hōmes, & que Dieu pour leur vsage a assubietty à certaines Loix; tant s'en faut que ces dieux peussent auoir donné des Loix aux hommes: & s'ils sçauoyent quelques choses de plus, c'estoyent Augures,Aruspices,especes de Magie,qui destournent l'homme de Dieu aux creatures; tant s'en faut qu'elles l'addressent au salut. Mais de ce temps là entre le peuple d'Israël, que trouuons nous? Vn Moyse qui ne presche qu'vn seul Dieu, & enseigne de par luy, comme il veut estre serui: vne Loy qui definit les bornes de pieté, & de iustice, le debuoir de l'hom-

de l'homme enuers Dieu, & enuers son prochain, qui de sept en sept iours est leüe publiquement à tout le peuple; que les Roys ont deuant leurs yeux, les sacrificateurs portent aueq eux, les peres enseignent à leurs enfans, les maistres à leurs seruiteurs, les parois, & les frontispices des maisons, & aux estrangers, & aux domestiques. Au plus heureux temps qu'on puisse choisir à Rome, ou à Athenes, ie laisse volontiers leur Barbarie; qu'auons nous, ie ne dis pas en pieté, mais en ordre, en iustice, en police, qui approche de bien loing de cela? Au contraire, quelle Loy y fut iamais publiée, qui ne fust abolie premier que d'estre cognüe au peuple? Et qui y regardoit que les iurisconsultes? & qui n'auoit violé la Loy premier, que de sçauoir qu'elle fust? Bref, où auons nous leu vn peuple tout iurisconsulte, tout instruit aux Loix diuines & humaines, que ce peuple d'Israël? Et pourquoy, sinon que ceste Loy estoit ou contenoit la regle de salut; qu'il conuenoit que toutes personnes indifferemment sceussent & entendissent, comme toutes naturellement debuoyent tendre à leur salut? Or de l'antiquité de Moyse, qui publia la Loy entre ce peuple, ne veux ie point qu'on nous croye, mais les Gétils mesmes. Le fonds de l'antiquité de Grece, dient Diodore & Denys d'Halycarnasse, c'est Inachus, Denys d'Halycar.liu.1. qui viuoit vingt generatiōs, c'est à dire, enuirō quatre cens ans auāt la guerre de Troye. Or disoit Ptolomeus Mendesius sacrificateur d'Ægypte, qui auoit recueilly son histoire des memoires sacrez des Ægyptiens, au mesme temps qu'Inachus regnoit en Grece,

en Grece, regnoit Amosis en Egypte; soubs lequel, dit il, Moyse sortit d'Egypte auec le peuple d'Israël.

Appion liu. 4. de son histoire & cõtre les Iuifs. Euseb. li. 10. chap. 3.

Et le mesme dit Appiõ Grãmariẽ, ce grand ennemy des Iuifs; ausquels aussi s'accordẽt Berose Babylonien, Polemõ, Theodote, Ipsicrates & Moschus historiographes des Phœniciẽs, recitez par Eusebe & Africanus. Eupolemus, au liure des Roys de Iudée, dit, que Moyse enseigna les lettres aux Iuifs, les Iuifs aux Phœniciẽs, les Phœniciẽs aux Grecs par Cadmus. Et par ainsi ne seroit pas seulement Moyse le plus ancien en leurs histoires, mais plus ancien que toutes histoires. Et Numenius dit, que Platõ, & Pythagoras n'auoyẽt riẽ que des Egyptiens & Syriẽs, & nommẽement de Moyse; & recite son histoire presque de mot à mot, telle que nous l'auons en la Bible; disant que c'estoit vn grand Theologien, legislateur & prophete. Aussi dit Diodore Sicilien, qu'il a appris des Egyptiens (ennemis toutesfois de Moyse & de sa race;) qu'il auoit esté le premier legislateur de tous; homme au reste de grand cœur, & de tresloüable vie; & que les Iuifs le tenoyent cõme vn Dieu, soit pour la cognoissance de Dieu qu'il auoit, soit pour son authorité & excellẽce: Et, dit il, il donna la Loy au peuple des Iuifs; laquelle il disoit auoir receuë de Iah, ainsi appellẽt ils le Dieu qu'ils adorẽt. Et quel estoit ce Dieu, Strabo le nous monstre assez, quand il dit, Que Moyse se retira d'entre les Egyptiens pour seruir Dieu, les ayant en vain repris de leurs vanitez & folies, & de ce qu'ils attribuoyẽt à Dieu des images de bestes & d'hommes, qui deuoit estre adoré & serui autremẽt. Bref,

יה

Strabo li. 16.

Porphyre au liure quatriesme, cõtre les Chrestiés, rend ce tesmoignage à Moyse, qu'il auoit escrit l'histoire des Iuifs veritablement: ce qu'il auoit apperceu en le cõferant auec Sachoniathõ Berutien, qui recite les circonstances mesmes, qu'il auoit apprises des memoires d'vn Hierobaal, sacrificateur du Dieu de Leui, c'est à dire, du Dieu d'Israël, & des Annales des villes, & des Liures sacrez, qu'on souloit dedier aux temples: & estoit, dit il, ce Sachoniathon, quelque temps apres Moyse, enuiron le temps de Semiramis. Or nous dõne icy Porphyre plus que nous ne demandons; car nous mettons Abraham au temps de Semiramis; & Moyse est quelques siecles apres. Les liures donq de Moyse nous cõduisent de pere en fils iusques à Abraham, d'Abraham à Noë, de Noë au premier homme, du premier homme à Dieu le Createur, outre lequel on ne peut passer; & auquel, comme nous auons prouué, traictant de la Creation, il nous faut tousiours reuenir: & en toute ceste deduction, il nous declaire les reuelations de Dieu aux hommes, & les Loix en forme d'alliance, qu'il leur a donnees, à fin qu'ils fussent son peuple, & qu'il fust leur Dieu: laquelle alliãce certes, eust esté trop impudemmẽt & imprudemment controuuée, enuers ce peuple dur & reuesche; auquel il ne reproche autre chose: mais elle leur estoit notoire, & en estoyent informés dés leur natiuité. Et ne faut icy souspeçonner qu'il ait escrit cela, cõme aucuns veulent dire, pour authoriser soy, ou les siens: Car il flestrit Leui son aieul d'vne marque d'ignominie, toute expresse en ces.

Porphyre contre les Chrestiens liu.4. Euseb. de la Prepar.

Genesis 49. ces mots du Testament de Iacob, *Simeon, & Leui instrumens de violence par leurs desconfitures, &c. Maudite soit leur fureur; car elle est impudente: ie les diuiseray en Iacob, & les espandray en Israël, &c.* comme s'il eust voulu degrader toute sa race; ce que toutesfois rien ne le pressoit de dire: Et taxe l'idolatrie d'Aarõ, & les murmures de Marie, qui estoyent ses frere & sœur: & repete en plusieurs endroits, que pour sa faute, Dieu luy auoit declaré, qu'il verroit la terre de Chanaan; mais qu'il n'y entreroit point: Bref, laisse & ordonne Iosüé pour successeur, au lieu que selõ l'authorité qu'il auoit en ce peuple, il pouuoit, ce semble, y installer ses enfans; comme ainsi soit que naturellement nous celons les vices de nos peres, & corrompons les genealogies pour les rendre vertueux, & nous mesmes recommandables par leur vertu; & ne cõfessons nos fautes, ie dis les plus gens de biẽ, qu'entre nos plus priuez, & le plus tard encor que nous pouuons, tant s'en faut qu'à nostre escient nous les publions à la posterité: bref, sommes tant desireux de laisser honneurs & dignitez à nos enfans, que ceux qui n'ont peu estre ambitieux pour eux mesmes, ne se peuuent garder de l'estre pour leur posterité. Or que pouuons nous cõclurre de là, sinon, qu'il a quitté l'honneur de son parentage, & le sien propre, à la gloire de Dieu, & à la verité? Et ores que ne venions pas à cõclurre de plain pied, qu'il escriuoit donq de par Dieu, & nõ de par l'homme, puis qu'il despouilloit en ses Escritures la nature de l'homme; deuons nous pas au moins conclurre, que celuy qui a postposé les siens & soy

mesmes

mesmes à la verité, pour quelconque consideratiõ que ce soit, ne luy aura preferé le mensonge?

Quelque miserable querelleux contre son propre bien dira icy, Que Moyse, Iosue, Dauid, Esaie, &c. ayent esté tant anciens que vous voudrez, mais quelle certitude ay-ie que ces liures soyẽt aussi anciens & escrits par eux? Et suffiroit de luy respondre, Comme tu crois que tels liures sont de Platon, d'Aristote, de Cicerõ, par ce que de main en main on l'a ainsi creu; vse aussi de pareille equité enuers ceux-cy, qu'vn si grãd nombre d'hommes t'asseure estre venuz d'eux. Mais s'ils ne veulent estre persuadez, encor ne nous manque il point dequoy les forcer. Premierement i'atteste la conscience & le iugement de toutes personnes, qui sçauent que c'est que descrire, si le style de ces Escritures est pas tel, & si peculier, qu'il ne peut estre aucunement contrefait ne desguisé: & si aucun y a qui en vueille doubter, ie le prie qu'il en face seulement l'essay en vne page, soit en la simplicité de l'histoire, soit en l'ardeur des prieres, soit en l'energie des Propheties. Car il cognoistra incontinent, & en la forme descrire, qu'elle aura vn goust nouueau, au lieu du vieil, qui est particulier à chacun tẽps, & en la matiere mesmes, que nul ne peut auoir ceste naifueté, ce zele, ceste efficace, s'il n'est mené de la mesme main, meu du mesme esprit, poinct du mesme aiguillon, que Moyse, Dauid, & les Prophetes: bref, que s'il est difficile de supposer vn liure à Platon, à Herodote, à Hippocrate, qu'incontinent, vn qui les aura bien leus, ne le sente & de bien loing, qu'il

Obiections.

a esté impossible d'en supposer à ceux-là, qui ont vn style tout esloigné des autres escrits; si on ne veut se faire à croire, que ceste supposition ait esté faite aux mesmes siecles, ou enuiron, que ces Autheurs ont vescu. En ces mesmes siecles voyons cõment il aura esté possible. Moyse publie la Loy deuant tout le peuple, il maudit de mort corporelle & eternelle, quiconque y adioustera, changera ou diminuera. Il oblige le peuple de famille en famille d'y tenir la main. Ses liures sont baillez à chaque lignée, leuz publiquement tous les Sabbats, gardez soigneusement en l'Arche, & l'Arche par toutes les lignées. Et que cela ait esté fait, n'appert pas seulement par son liure, mais par les effects qui en ont paru de temps en temps, & les traces qui en sont encor euidentes entre les Iuifs. Si liure peut estre contregardé de fausseté, & de supposition; qui sera il, sinon celuy là? qui est gardé par vn million d'hõmes; contreroollé, non par quelques Greffiers seulement, mais par tout vn peuple? Vient apres Iosué qui renouuelle la mesme alliance, publie la Loy, & rend tesmoignage à Moyse; les Iuges pareillement à Iosué, Samuel aux Iuges, les Roys & les Chroniques à Samuel, les Prophetes à eux tous. Ces liures s'entre-suyuent immediatement, & sans interruption: & presupposent tous & chacun comme verité infallible, ce qui a esté escrit par les precedens; & ne s'y trouue point cõme és autres histoires, que l'vn reuoque en doubte, ou reprenne l'autre; Hellanicus Ephore, Ephore Timée, & Timée consequemment ceux qui l'ont precedé: ains Iosué tire

en cer-

en certaine & infallible consequẽce Moyse, les Iuges Iosué, Samuel les Iuges, Dauid tous ceux-là, & ainsi des autres. Et s'il est question des Prophetes, ce ne sont point les liures de nos Astrologues, qui s'entrereformẽt le calcul, & contreroolent les pronostiques les vns des autres : Ains, comme ils tendent tous à vn mesme but, aussi s'accordent ils tous en vne mesme chose, mesmes en diuers temps, & diuers lieux. Qui plus est encor, de siecle en siecle nous voyons le peuple si certain de ceste loy, qu'il endure plustost toutes extremitez, que de la quitter; qu'il la defend contre les Chananéens, les Philistins, les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs, les Romains. A vne chose tenue si sacrée, defendue de tant de vies, & confirmée de tant de morts; qui eust esté si outrecuidé, & si hazardeux, q̃ d'y toucher? Si on dit les Gentils: leur but n'estoit pas de la corrõpre, ains de la rompre : car quel profit leur reuenoit il de ceste péne? & à quelle fin l'eussent ils fait? & cõment l'eussent ils corrõpuë au veu & au sceu de tant de gens? D'auantage qui ne sçait, qu'auãt q̃ ces Escritures vinssent és mains des Gentils, comme Grecs ou Romains, elles estoyent portées par les exils des Iuifs en diuers païs du monde? Si les Iuifs: leur but, & leur felicité estoit de la garder, & le loyer de qui la corrompt est la mort; & quel bien en pouuoit reuenir en la corrompant? Mais encor, qui d'eux eust voulu mourir puis apres pour vne loy, qu'il eust sceu corrompüe, ou supposée? Comme certes, nous ne voyons point en toute leur histoire, vn demy siecle seulement, sans perse-

cutions, & guerres pour ceste loy? Et quant à ce qu'on pourroit dire, que quelque hõme rusé d'entre les Iuifs l'auroit fait pour abuser les autres; cõment derechef, veu qu'elle n'estoit point comme les ceremonies des Hetrusques, & des Latins, entre les mains de quatre ou cinq Prestres, mais de tout vn peuple, & qu'on n'y pouuoit changer vne syllabe, qui ne peust estre remarquée par les enfans? Veu aussi que nous ne lisons point, que iamais aucun Roy quelque sage qu'il ait esté, ait presumé d'y adiouster, diminuer, ou changer tant soit peu, comme ainsi soit que toutes les autres loix du monde sont faictes piece à piece, & que les Roys & les Senats se retiennent tousiours le droit de les corriger & changer à leur plaisir, quand mesmes ce ne seroit que pour entretenir leur possession & ne prescrire leur authorité? Que si pour nous oster cest argument on vient à dire, que nos Escritures sont comme vne histoire recueillée des memoires de plusieurs siecles, par vn seul autheur; comme nous voyõs que Berose a escrit pour les Chaldéens, Duis pour les Phœniciens, Manetho pour les Egyptiens, &c. qu'ils nous dient donq, & ie les en prie, en quel aage peut auoir esté cest autheur? Si au temps de Moyse, de Iosué, ou des Iuges, comment escrit il du regne des Roys? Si au temps des premiers Roys, commẽt escrit il des derniers? Si au temps des derniers; comment donq s'est il peu faire que les Iuifs deuant ce temps là transportez en lieux si escartez du monde, espanduz comme les membres d'vn Pentheus, par l'vniuers, eussent porté & gardé auec
eux

eux les liures de Moyſe, qui à leur conte n'euſſent eſté encores faits, ſelon leſquels toutesfois ils ont veſcu, & inſtruit d'autres peuples? Ie dis, les dix lignées nomméemẽt, eſpanduës par trois anciennes tranſmigrations ſur la terre,dont les marques ſont trop euidentes pour les nier: la premiere au temps d'Achaz Roy de Iuda,&de Phacea Roy d'Iſraël,par Thiglath Phalaſſar Roy des Aſſyriens, qui trãſporta Ruben,Gad,& la moitié de Manaſſe; la ſeconde par Salmanazar au temps d'Oſée, qui emmena en Aſſyrie, Iſachar, Zabulon, & Nephtali: & la troiſieſme peu apres par iceluy meſmes, qui enleua Ephraim, & l'autre moitié de Manaſſe; teſmoignées & par les antiquitez de pluſieurs pays, & par les Chronologies des Hebrieux? Et de ce temps là que l'imprimerie n'eſtoit point en vſage,quel moyẽ y auoit il de les eſpandre,& ſi toſt & ſi loing? Mais qui plus eſt, que diront ils, quand au fonds d'Ethiopie,où les Empires n'ont iamais paſſé, ſe trouuent de pere en fils les liures de Moyſe, qu'ils dient auoir dés le temps de Salomon, apportez par vne Royne de la prouince de Saba? Or eſt ce trop parlé ſur ce propos,& pour ceux qui ſe payent de raiſon; car ſi ſeulement ils liſent nos Eſcritures, ils ont dequoy acquieſcer, & pour ceux qui n'en ont point; car à qui ne veut riẽ voir,il eſt malaiſé de rien monſtrer.Mais encor,y en a il,qui nous alleguent,qu'au tẽps des Machabées Antiochus abolit la Loy d'Iſraël, & tous les liures de la Bible; & penſent bien auoir dit quelque choſe de grand, & difficile à ſoudre. Ie laiſſe à penſer à tout homme de iugement,

s'il est aisé à vn Prince, quelque diligence qu'il y face, d'abolir vn liure quel qu'il soit, veu le naturel de l'homme qui estreint les choses plus on les luy veut arracher. Mais vn liure creu & reueré de tout vn peuple, non pour histoire humaine, mais pour reuelation de salut; pour la verité duquel on ne craint ny la mort, ny les tourments; comme plusieurs tesmoignerent du temps d'Antiochus; quelle diligence humaine suffisoit pour l'abolir? Posons mesmes qu'il l'eust aboly en Iudée. Posons en tout son Empire; que s'en pourra il encor ensuiure? Veu que les dix lignees sur lesquelles Antiochus ne pouuoit rien, les auoyent portées & espandües, iusques aux bouts du Monde? veu que les transmigrations des autres deux en auoyent empli les Perses, & les Babyloniens? veu que les Ptolomées caressoyent les Iuifs en Egypte, & leur y donnoyent Synagogues publiques en toute frãchise & liberté? veu aussi que Ptolomée Philadelphe auoit fait traduire toute la Bible en langue Grecque, par les septante Interpretes, & l'auoit mise en sa Librairie, comme en vn Thresor? Bref, veu que les Iuifs estoyent lors tellement espãdus entre les Grecs mesmes, qu'à péne y auoit il ville, qui ne les eust receuz, auec leurs Synagogues? Mais quand toutes ces raisons n'y seroyent point; si elle a esté perduë, & abolie, comment s'est elle en vn instant retrouuée? Et qui la pouuoit reietter, comme de l'estomach tout en vn moment? & qui a iamais leu; que les Iuifs se soyent plaints de l'auoir perduë, ou ayent esté en péne de la recercher? Et pour abbreger, d'où vient donq

que

que de tant de Grammairiens, qui penseroyent estre sages en vn iour s'ils auoyent leu les liures de la Republique de Ciceron; il ne s'en est trouué quelqu'vn plus rusé que les autres, pour les supposer en son nom? Ains plustost disons, Ces Escritures sont plus anciennes que toutes autres; & plus elles le sont, & plus ont elles souffert de mauuais temps: les deluges des Tyrans ont passé par dessus, & ne les ont peu ny noyer ny effacer. elles ont esté condemnées au feu, & n'ont peu consumer. Au contraire, les liures des plus grands hommes, quelque authorité qu'ils ayent eu, se sont perdus; quelque péne qu'on ait pris à les garder, sont venuz bien souuent à neant. Les Chroniques, di-ie, des Empereurs sont peries: & celles de ces petits Rois de Iudée, de ces pauures bannis, de ie ne sçay quels pasteurs mesprisez du Monde, & mesprisans le monde, sont demeurez à la posterité en despit du monde. Faut donq dire, que ces Escritures ayent esté gardées par vne singuliere Prouidéce de Dieu, si long temps, & contre tant d'iniures de temps. Et puis qu'il les a seules, & seul gardées depuis la création du monde iusques à nous, elles nous estoyent necessaires; & puis qu'elles estoyent reiettées du monde, & toutesfois viuent & regnent en despit du monde, elles estoyent d'aillieurs que de l'hôme, & du môde; c'est à sçauoir reuelations continüées de Dieu à l'homme, de temps en temps, pour sa gloire, & pour nostre salut.

Or gaignôs nous donq ce poinct par tout ce discours, Que nos Escritures sont les plus anciénes de

toutes,&celles mesmes sans apparéce de meslinge, ny suppositiō,qui ont esté laissées par Moyse,Iosue & les Prophetes;&veu que dés le cōmencemét y a eu vne religiō reuelee de Dieu,& qu'autre ne trouuōs nous q̄ celle cy, cōtinuée depuis la creatiō,iusques à nous;nous pourriōs inferer; q̄ ces Escritures, esquelles nous la lisōs,sōt de Dieu; veu qu'elles cōtiennent de ligne en ligne,les reuelatiōs d'iceluy au gēre humain.Mais passōs ceste antiquité, qui n'est qu'vne escorce; & venons à la substāce des Escritures,qui nous fera foy du lieu, dōt elles sont parties.

La Bible tend toute à la gloire de Dieu.

Lisons donq tous les liures des hommes & anciens & modernes,sinon,autant qu'ils exposent ou suyuent nos Escritures; quel en est le but, quel le subiect,& quel le fil & le discours ? Les vns ont escrit pour celebrer les Roys, & grands Capitaines de leur temps : ce sont vanteries d'hōmes, rumeurs de peuples, conseils pour s'entre-destruire, ruses pour s'entre-desfaire. Les bons y deuiennent malicieux,les malins encores pires. Quelque petit mot en passant, de la Fortune, qui incline les batailles. De Dieu qui fait les Roys & les desfait,qui tient les entrées & les yssuës de toutes choses, en tout vn gros liure pas vn mot.Qui doutera que ce ne soyét liures d'hommes, qui ne contiennent que les passions, les ruses, les efforts des hommes ? Les autres ont escrit, dient ils,pour s'immortalizer. Ils declament pour se faire admirer.S'ils ont rencōtré quelque bon mot pour les mœurs, ou pour la vie humaine; ils le desguisent pour le faire trouuer bon en mille sortes; ils pesent leurs mots à la balance, font venir leur clauses en cadence, euitent curieusement

ſement les rencõtres des voyelles : Qu'y a il de plus enfant en matieres graues que celà ? Ils ſont cependant liures de meſpriſer l'ambition, & leurs liures meſmes ſont ambitieux; de brider les paſſions, & leurs argumens ne ſont que venin & contention. S'ils parlent quelques fois de ſeruir Dieu, c'eſt en ſacrifiant aux Diables, à leurs amours, à leurs amis; comme nous liſons de Socrates, de Platon, d'Ariſtote. Qui donq ne cognoiſtra dés la premiere ligne, & à l'ouuerture du liure, que ce ſont hommes qui parlent, & bien fort hommes; veu qu'en tous leurs liures ils ne parlent qu'homme? Hommes, di-ie, cerchans la gloire de l'homme, & non de Dieu, preſchans vanité & non ſalut aux hommes? Oyons au contraire l'Eſcriture, *Au commẽcement Dieu crea le ciel & la terre*: Que veut dire ce commencement, ſinõ que le lecteur n'attende point icy les folies des hommes, mais les merueilles du Createur? Et quel autre autheur a iamais commencé ainſi? Herodote cõmençant ſon hiſtoire, *Herodote d'Halycarnaſſe*, dit il, *a dit ces choſes*. Quand il ne l'euſt point dit, on n'euſt iamais ſouſpeçonné qu'il y euſt rien que de l'homme: car qu'eſt tout ſon liure, que vanité; & qu'y a il qui ne ſoit au deſſoubs de l'homme? Et de meſme façon commencent Hippocrates ſes liures De la nature de l'homme; & Timée de Locres, ſon traicté De la nature & creatiõ du Monde; que i'allegue comme les plus anciẽs de tous. Mais ſi nous pourſuiuons toute l'Eſcriture, de bout en autre; qu'y trouuerons nous que ce qui eſt promis dés le premier mot? Des characteres, di-ie, vifs & impoſ-

sibles à falsifier, d'vn liure procedé de Dieu, à sçauoir sa gloire, & le salut de l'homme? S'il est question de la gloire de l'Eternel, elle nous deduit la creation du monde, & de l'homme, le peché d'Adam, la corruption du genre humain, le deluge qui s'en ensuiuit, la deliurãce de Noë, la confusion des langues, la vocation d'Abraham, & de sa semence, les playes de Pharäo, les merueilles d'Egypte. Qu'y a il en tout celà de l'homme, & de la vanité, qui le possede? Et qu'y a il qui ne le face, ou humilier deuãt Dieu, ou precipiter aux Enfers? Au contraire, que nous monstre tout ce discours, sinon la hautesse de l'Eternel? ses misericordes enuers les humbles? ses iugemens enuers les outrecuidez? quand nous voyons toute la presomptiõ du monde plonger deuant luy, toute la force des Empires se rendre aux chenilles, & aux reptiles de la terre? Vient apres Moyse à reciter la Loy que Dieu donne à ce peuple. En ce temps que tous les autres peuples estoyent si rudes, d'où vient ceste sagesse si extraordinaire, & pourquoy en Israël plustost qu'ailleurs? Mais quelle Loy? comprise en dix Paroles; & en ces dix Paroles, tout ce qui peut appartenir à la pieté & à la iustice, au seruice de Dieu, & au deuoir enuers le prochain. Et sont tous ces gros volumes de Loix, dont on remplit le Monde, sans fonds & sans fin, & qui toutesfois ne traictent que de la iustice, rapportez à ce but là; & n'y a rien qui regorge dehors. Encor sont ces dix Paroles reserrées en deux mots, *Aimer Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soy mesme*. Monstrent maintenant les Athe-

Atheniens leurs loix de Draco, les Romains leurs douze Tables, ſ'il y a vn mot de pieté & de vraye iuſtice? Monſtrēt les Grecs & Romains tout ce qui a eſté eſcrit par eux l'eſpace de mille ans, ſ'il ſ'y en trouuera autant qu'en ces deux paroles ſeulement? Et quant à nos Philoſophes, qui vantent tant les dix Categories de leur Ariſtote, qui ne ſont que fondemens de Sophiſterie, & de vain babil; ie leur demande, ſ'ils ont des yeux, quel cas donq ils doibuent faire de ceſte loy, qui ait reduit en ſi peu de mots, & les cas humains, qui ſont infinis; & les choſes diuines qui ſont incomprehenſibles à l'homme tout enſemble? Viennent les Iſraëlites à ſacheminer en Chanaan ſoubs Moyſe, y ſont introduicts par Ioſué, & regis & gouuernez par les Iuges & les Roys; & en ce diſcours eſchéent beaucoup de choſes humaines, entrepriſes, ſurpriſes, ſieges, batailles, victoires, conqueſtes. Icy nous faut il entrer en nous, & par nous en tout eſprit humain. Quand nous allons à la charge, ie dis les plus gens de bien, que diſons nous? Seigneur, nous ordōnons les batailles; mais tu donnes les victoires: Ainſi parlent les Chreſtiens à ceſt inſtant. Mais ſi Dieu nous a beny, à noſtre retour quel ſera noſtre langage? Ie gaignay vne telle colline, i'esbranlay l'auant-garde; par mon conſeil, l'ennemy fut desfait. Querelles là deſſus ſe créent à qui aura l'honneur de la victoire. De Dieu vous n'en oyez non plus parler que ſ'il n'en eſtoit plus. & les Hiſtoriens qui deſcriuent ces victoires, ſont curieux à nōmer iuſques aux moindres Capitaines pour n'offenſer perſonne; à deſcrire l'a-

re l'auantage des lieux, du Soleil, du vent, de la poussiere; de celuy qui cōduit les coups des soldats, & les conseils des Capitaines; qui balāce les batailles selon sa iustice; & les pechez des hommes qui les menent, ils ne s'en souuiennent du tout point. Ie vous prie d'où peut donq venir ce nouueau style d'histoire en nos Autheurs de la Bible; & où l'ont ils peu apprendre, veu qu'ils sont les plus anciẽs de tous? qui des batailles, & de tous les faicts d'armes donnent la gloire, & deuant & apres au seul Dieu? & d'où viennent ces mots ordonnaires, Dieu les donna en nos mains? Dieu est nostre victoire, Dieu est egalement fort & grand, & en petit nombre, ces beaux Cantiques aussi, que nous ne trouuerons en nul des Payens, sinon qu'ils escriuoyent les guerres de Dieu, & les victoires du Seigneur; & certes, de par celuy mesmes, qui les faisoit? S'ils escriuent de par l'homme; que n'escriuent ils en langage d'hommes? que n'escriuent, di-ie, Moyse, & Iosue, comme vn Polybe, ou vn Cæsar: & qui les empeschoit, de se donner gloire de leurs hauts faicts? Et s'ils escriuent pour des Roys, & par commandement des Roys, que n'y trouuons nous des Panegyriques de Iosué, de Dauid, de Iosaphat, d'Ezechias, aussi biẽ q̃ de Themistocles, & de Miltiades, ou d'Alexandre, & de Traian? Car quel autre loüange y voyons nous d'eux, sinon qu'ils cheminerent en la voye du Seigneur? qu'ils destruirẽt les hauts lieux, renuerserent les Idoles, &c? encor que de leur temps nous lisiõs des actes Heroïques & belliqueux? Et que deuons nous donq cõclurre, sinon,

ſinon, comme ces autres liures, qui tendent à la gloire des hōmes; d'eux meſmes, di-ie, ou d'autruy, ſont œuures d'hommes; que ceux cy, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu, par le meſpris meſmes des hommes, ſont œuures de Dieu, c'eſt à dire, inſpirez de par Dieu? Autant en eſt il des Prophetes, quand ils parlent de quelque ſecours qui doibt venir au peuple d'Iſraël; ou de quelque ennemy, qui leur doibt venir ſur les bras: Car ils ne dient point, Vos amis vous ſecourront, ou vos ennemis vous courront ſus: mais le Seigneur vous enuoyera Cyrus pour vous deliurer: Le Seigneur armera les Babyloniens, pour vous affliger. En vain ſont vos menées ſi vous ne vous aſſeurez en luy; en vain les menaces de vos ennemis, ſi vous vous conuertiſſez à luy, pour vous aſſeurer touſiours que toutes choſes luy ſont ſubiectes; meſmes que ceux qui luy penſent faire la guerre, la font pour luy, & par luy: Bref, ſi on les enqueſte de l'eſtat du Royaume terreſtre, ils nous reſpondent du celeſte: ſi on eſt en péne de ceſte vie, ils nous enſeignent de la vie à venir: & ſouuēt penſe on, qu'ils ne parlent pas à propos de nos demādes, par ce qu'ils ne reſpondēt pas à ce que nous demādons, mais à ce que deuons demander. Nous cognoiſſons à peu pres, quel eſt l'eſprit des deuins, & par les oracles des Dæmons, & par ceux qui font profeſſion de deuiner. Les Dæmons, pour reſpondre à quelques curioſitez, demandent des ſacrifices. Les Aſtrologues ſe font recercher des Princes. Qui lit les choſes futures aux mains, & qui au viſage, qui aux entrailles des beſtes,

ſtes,& qui és ſignes du Ciel. Mais qu'y a il ordinairement de plus vain, & de plus enflé que ce genre d'hommes là ? quelles contentions entr'eux? quelles cõtradictions en leurs preſages? Mais qui d'eux auons nous veu, qui n'ait eſté mercenaire ? qui ait meſpriſé la mort, pour denoncer l'ire de Dieu à vn Prince? qui ne l'ait flatté en ſes pechez pour en tirer proffit ? Quel auſſi qui ait donné gloire à Dieu, & non à ſon art, de ce qu'il ſçauoit, & reietté l'honneur qu'on luy en vouloit faire, comme vn tort inſigne ? Teſmoings ſoyent, Apollonius, Apuleius, Maximus, & autres : qui iamais n'ont recerché par leurs predictions, que des ſtatuës de leur nom aux Halles des villes, & des penſiõs aux Cours des plus vitieux & deteſtables Princes. Et que dira on donq de ces gens icy, qui vont annoncer franchement la ruine aux Eſtats, & la mort aux Princes ; qui partẽt de leur aiſe expres pour leur aller denoncer l'ire de Dieu, qui de tout ce merueilleux ſçauoir, n'ont autre raiſon, ſinon, le Seigneur nous a dit ; autre loyer que la gloire de Dieu, meſmes conioincte le plus ſouuẽt auec leur mort ? Venons aux poëſies de nos Eſcritures, & viennent les Payens à confronter les leurs : qui doute encor qu'ils ne rougiſſent de honte? ie laiſſe l'art, la meſure, & l'antiquité, qui ne ſont que ſuperfices, & plus belles toutesfois és noſtres qu'és Grecques ne Romaines, que ſont celles, que plus nous leur enuions, que vanteries d'hommes? loüanges controuuées? amours nõ plus humains, mais indignes d'hommes ? L'vn chante les deſpits d'Achille : l'autre, les erreurs d'Enée : vn autre, les

amours

amours de Paris & d'Helene : & a celà passé si auant en vsage, qu'il semble impossible d'estre Poëte & Theologien, mesmes historien tout ensemble; tant nos ioyes & nos chants sont naturellemét esloignez de Dieu, & de verité. Que dirons nous dōq des Poëmes de Dauid principalement, si nous considerons qu'il est deuant tous ceux là, c'est à dire, que ce n'est pas imitation, mais affection simple? Cerchons nous des Chants de victoire; nous y en auons, mais au Dieu des Armees : des Chants nuptiaux, il n'en manque point; mais de Dieu, & de ceux qui le craignent: des amours ardentes, c'est l'amour mesmes, mais embrasé de Dieu mesmes: des pastorelles, il en est plein, mais de l'Eternel pour pasteur, & d'Israël pour trouppeau. L'art y est si excellét, q̄ c'est excellēce de le traduire. Les affections si viues, qu'elles esteignét & estouffent toutes autres. S'il escriuoit de par l'hōme, n'auoit il pas aussi beau subiect qu'Homere? Sō duël de Goliath, ses victoires des Philistins, ses amours de Bersabée, &c. Et doubtōs nous qu'il ne fust subiect à des passions, & composé de mesme paste que nous? Ou estoit il stupide, qui nous reueille tāt? sans amour, & sans honneur, qui ne parle iamais d'autre chose? mais certes vn autre Esprit battoit dedās ses venes; vn autre feu penetroit ses moüelles: & nul ne sçauroit nïer lisant ses Psalmes, si vifs, si ardéts, si pleins d'affections, puisqu'il addresse ses amours & ses vehements desirs aillieurs, qu'il auoit veu vne beauté, conuoité vn honneur, gousté vn plaisir, autre qu'humain.

Or

Or n'ont dõq tous ces liures autre but que l'hõneur de Dieu, contre la nature de l'homme, qui despouille Dieu de sa gloire entant qu'il peut, pour s'en vestir, & de rien n'est tant conuoiteux que de gloire. mais venons à l'autre but, qui est comme subalterne, à sçauoir le salut des hommes. Veu dõq que nous disons que le but de l'homme en ceste vie, c'est son salut: si Dieu luy a laissé quelque parole, s'il luy a donné quelque reuelation, à quoy la deuons nous plustost recognoistre, sinon qu'elle l'esclaire au chemin de salut, & le destourne de toutes les trauerses & fausses rues, qui le pourroyẽt diuertir de son but? Or quel est le liure, lisons les hardiment tous entre les anciens Payens, qui ne nous amuse aux cabarets & aux tauernes; qui ne nous y face passer les iours & les nuicts; comme si nous n'auions autre seiour à cercher: & quel autre liure nous ramentoit nostre chemin que cestuy seul? Nostre salut, c'est nostre but; l'vn & l'autre de viure immortellement vnis auec Dieu. Commẽt le nous ramenteura Aristote, qui nous laisse en doute, s'il y a immortalité ou non; qui met nostre but, en ie ne sçay quelles meditatiõs, de Logique, peut estre, & de Physique comme les siennes? Et comment Platon, qui luy mesmes se laisse emporter à l'erreur commun, ou Seneque, quoy qu'il hausse ses ailes bien haut; qui veut que le sage face le fol, l'intemperant, le luxurieux, s'abandonne à tous les vices du monde pour faire ses affaires? c'est à dire, fust ce à son dam, & en blasphemant Dieu mesmes? Mais oyons les Escritures sainctes, & nous cognoistrons de li-

Et au salut du genre humain.

Seneque en ses Exhortations.

de ligne en ligne, que ce ne sont point guides malasseurez du chemin, qui disputent sur le premier quarrefour, s'il faut tourner à droicte ou à gauche; ains guides certains, qui nous peuuent tirer des bourbes, & des forests de ce monde, non seulemẽt en nous menant par la main, mais nous seruant & de guide & de lampe & de chemin ensemble. Dés l'entrée donq elles nous dient que Dieu ayant creé le Monde, crea l'homme de la pouldre de la terre, & le fit à son image & semblance, luy dõnant puissance sur tout ce qu'il auoit creé icy bas. C'est luy apprendre dés le premier mot, qu'il doibt tout à Dieu; que son heur est de le seruir, & que son but est autre que des animaux, à sçauoir Dieu mesmes. Delà elle nous amene à nostre rebellion, & à la péne qui en est ensuyuie; à sçauoir qu'en cerchant nostre bien aillieurs qu'en Dieu, nous sommes tombez en tout mal. De l'immortalité des ames, ny de la Prouidence de Dieu, vous n'y en voyez pas disputer; mais, par ce que ce n'est pas vn Probleme, comme entre les Philosophes; ains, à qui conçoit qu'il y a vn Dieu, comme fait tout homme, vne Maxime indubitable, & laquelle il conuient aux hommes non de disputer, ou enseigner, ains pratiquer & exercer toute leur vie. Henoch donq endure beaucoup au milieu d'vne generation peruerse pour seruir Dieu, & par priuilege est rauy de ceste vie. Pourquoy? sinõ pour vne meilleure? Abraham, Isaac, Iacob, errent de place en place sur la terre. Seroit ce pour l'esperance de Canaan? Mais qui voudroit tant de mal pour sa posterité? pour vne pro-

messe qui ne doibt escheoir de quatre cés ans? C'est donq qu'ils se fondent sur vn autre heritage. C'est ce que Dieu dit à Abraham, *Ie suis ton loyer tresgrãd.* Moyse approcha plus pres de ceste promesse; il vit la terre, mais du haut d'vne montagne. Pourquoy languir quarante ans en vn desert au milieu de mille murmures, prest à estre assommé à toutes heures par les siens propres pour mourir sur le bord de son espoir? Il auoit donq veu vne autre terre de plus pres, à laquelle il aspiroit; & possedoit par foy en l'autre vie, mieux qu'il ne perdoit en celle-cy. Ainsi est il de Iosué, des Iuges, de Samuel, de Dauid, des Prophetes; desquels toute la vie n'est pas comme des Philosophes, vne dispute d'eschole, mais vne pratique de ceste foy, Que le but de l'homme n'est point icy, & que nostre salut ne s'y doibt point cercher; mais qu'il le nous faut cercher en Dieu, & retourner à luy pour en iouïr. Là tendent les preceptes donnez à l'homme: *Tu aymeras Dieu, dit la Loy, de tout ton cœur, de toute ton ame, de toute ta force.* Pourquoy? Pour estre opprimez de Pharao, tracassez au desert, battus des Philistins, ruïnez par les Assyriés, transportez par les Babyloniens, foullez aux pieds de toutes nations. Si l'amour de Dieu ne nous apporte autre chose; quel acquest y a il d'estre son peuple? Mais c'est pour nous monstrer qu'icy bas ne gist pas nostre salut, que ces hostes qui nous riét à l'entrée, nous couppent la gorge au lict: que le loyer de ceux qui seruent Dieu, n'est pas le monde, ny chose du monde, mais celuy qui a fait l'homme, & le monde. S'ensuit l'autre precepte: *Tu aymeras*

ton

ton prochain comme toy mesmes. Qu'eust dit Carneades, ou que n'eust il dit, s'il eust examiné ce precepte? Ce Philosophe estant vn iour enuoyé Ambassadeur des Atheniens à Rome, fit vne harengue de la iustice deuant Caton le Censeur, & en dit merueilles. Le lendemain vne autre, où il prouua, que ce n'estoit que sottise & vanité; autremẽt qu'il faudroit que les Romains reuinssent aux cabanes; & que la marchandise, & tout ce qui fait florir les villes, allast à neant. Qu'est ce donq de ceste loy, qui s'estẽd si loing? qui ne dit pas, Ne faites à autruy que ce que voulez vous estre fait; mais faites pour autruy, ce que voudriez pour vous mesmes? Et de faict, si nostre salut gist icy, quelle plus belle loy que de s'aymer & les siens? de ployer tous les affaires de ses voisins à son proffit? & quelle plus friuole, que de mesnager pour autruy; c'est à dire, procurer souuent son propre dommage? Mais ce Philosophe ignoroit que pieté est la racine de iustice; & que charité n'est qu'vne reuerberation de l'amour, que nous deuons à Dieu sur le genre humain, qui est son image. Et le but aussi de ce commandement restreint en vn mot; & espandu par toute la loy d'Israël, n'est autre, que de nous monstrer, que nostre principal mesnage est aillieurs qu'icy; puisque nous y aimons toutes choses pour nous, & deuons aymer autruy comme nous, & nous mesmes pour Dieu, qui est le seul & vnique bien de tous. Or là nous conduisent toutes les Escritures, soit par l'authorité de la loy, soit par l'exemple des saincts personnages; soit par les exhortations des Prophetes:

& n'y a ligne, qui ne nous tire l'oreille pour nous esueiller du sommeil de ce monde; qui ne nous arrache du banq & de la table, & des gluantes vanitez, où nous nous attachons, pour nous ramener à la gloire, & ioüissance de Dieu, qui est nostre salut. Veu donq, que naturellement nous pensons si peu à ceste gloire de Dieu, quel est ce liure qui ne parle d'autre chose? Veu que nous sommes si auãt plongez au Monde, & le Monde en nous, quel est ce liure qui nous en retire à toute heure? Et quel sera l'homme, sinon inspiré d'aillieurs, que de l'hõme, & du monde, qui denonce guerre & à l'homme & au monde? Certes, disons donq, que ces Escritures sont vrayement inspirées de Dieu, qui ont des characteres si expres de luy, & si contraires, à la main, aux traicts, & à l'escriture de tout le Monde.

CHAP. XXV.

Qu'en tout le progrez de la Bible, ou ancien Testament, y a des choses qui ne peuuent estre procedées que de Dieu.

OR auions nous appris cy deuant par la consideration du Monde vniuersel, que toutes les creatures tendent à la gloire de Dieu, & par la recerche de l'homme, que son salut n'est autre que d'adherer à luy. Maintenant donq, que nous voyons, que ces Escritures nous preschẽt ce que nous auons leu, & au monde & en nous mesmes; quel argument nous doibt ce estre, que celuy qui a fait & le monde, & les

les hommes, a fait aussi ces Escritures, pour les regler? Que celuy qui a parlé à tous peuples par ses Creatures, par ces Escritures a voulu se manifester de plus pres à eux? Et veu que ces Escritures nous commandent d'aymer Dieu de tout nostre cœur, & que les Creatures cy deuant nous y ont declaré obligez; c'est à dire que les Creatures enseignent ce mesmes que commandent ces Escritures; que pouuons nous dire, sinon que ces deux liures ont vn mesme Autheur? Mais que nos yeux estans tellement esblouïs de nostre cheute, que les Creatures nous estoyent vn liure clos, ou vn Chifre, Dieu nous a donné ses Escritures, pour s'accommoder à l'imbecillité de nostre veüe: & nos volontez estans totalement destournez de luy, a esté besoing qu'il nous ait commandé nostre salut, que selon nostre premiere origine, à la veüe seule du premier liure nous deuions conuoiter & poursuiure? Mais par ce qu'encor pourra on dire, que ces liures sont plustost œuures de gens de bien, & craignans Dieu, que de Dieu mesmes; voyons s'il n'y a point en icelles quelques marques propres & peculieres de l'Esprit de Dieu; i'entens incommunicables à toutes Creatures, sinon par inspiration diuine. Car tout ainsi qu'en matiere de faicts, y a certains miracles, esquels les plus meschans recognoissent le doigt de Dieu: ainsi en matiere de paroles, ou Escritures, y en peut il certes auoir de telles, qui ne peuuent proceder que de Dieu mesmes. Cõmençons par le style. Es affaires humaines nous auons deux sortes d'escrire: Les inferieurs ou les egaux Style des Escritures.

egaux s'esforcent de persuader par viues raisons; car ils sçauent que leur authorité ne leur donne pas foy. Les Princes, de pure authorité veulēt estre creus en ce qu'ils dient; car ils pensent auoir les choses humaines en leur main, & parler comme de leur propre; & cuideroyent en perdre quelque chose, s'ils alleguoyent raison. Et és sciēces humaines, c'est le mesme: car le Medecin est creu du patient, sans alleguer pourquoy; mais d'vn autre Medecin, il ne le sera pas: & le Maistre pareillemēt creu du disciple des choses mesmes qui luy seroyēt disputables auec vn compagnon. Tantplus donq aura lieu ceste regle és choses diuines, qui surpassent & l'entendement des disciples, & le sçauoir du docteur mesmes. Aussi voyons nous que les Philosophes montent des choses euidemment cognuës aux moins cognuës, des principes aux conclusions: & pourtant Aristote voulant prouuer, Qu'il y a vn Dieu, en a fait vne vingtaine de liures: & Platon parlant des choses diuines, veut que les Oracles anciens soyent creuz, & nō son dire propre: C'est que les hommes naturellement cognoissent bien qu'ils ne meritent d'estre creus, qu'autant qu'ils prouuent, mesmes és moindres choses; & pourtant qu'ils seront ridicules, s'ils pēsent parler d'authorité és diuines. Maintenant donq, comme ainsi soit, que tel soit le style, & de tous hommes en leurs discours, & de tous les Philosophes és choses hautes; qui sera cest Autheur de nostre Bible, qui veut & pense estre creu à son simple mot, & de choses qui excedent, & la creance naturelle de ceux qui escou-

eſcoutent,& l'entẽdement de tout homme qui entreprendroit d'en parler? Dieu a creé le ciel, & la terre: L'homme eſt decheu de ſon origine par le peché. Si tu es homme, qui te croira ſi tu ne prouues? Et toutesfois il appert, qu'il eſcrit pour eſtre creu; car il commande meſmes de croire: C'eſt donq par authorité, & non par perſuaſion. Et nul cependant n'eſt creu à ſon ſimple mot, que des choſes qu'il a & en ſa puiſſance & en ſa cognoiſſance. Celuy dõq, qui des choſes qui paſſent l'homme; des choſes, die,de Dieu & du ſalut; veut eſtre creu d'authorité, & par ce ſeulement qu'il les dit, voire plus creu ſans preuue que les autres en prouuant, doibt eſtre le Prince & le pere de l'homme,& non pas l'homme. Or, qui ne voit ce fil en toute l'Eſcriture; & où eſt le Syllogiſme ou la demonſtration en icelles? ſinon celles cy certes, plus fermes que tout Syllogiſme,& plus neceſſaires qu'aucune demonſtration, Le Seigneur a dit,& il a eſté fait: Le Seigneur a parlé,& il veut eſtre creu? Et quel autre liure trouuons nous qui procede de meſmes, encor que quelques abuſeurs long temps apres l'ayent voulu imiter?

Nous auons auſſi pluſieurs liures des mœurs eſcrits par les Payens. Comment procedent ils contre le vice?& commẽt pour la vertu? Ils definiſſent, ils diſtinguent, ils diſputent du genre & des eſpeces, du milieu & des extremitez. C'eſt parlé de cõpagnon à autre: & ſ'ils pechent contre les regles de Logique, ils craignent d'eſtre repris. Les loix parlẽt vn peu plus expreſſement, Qui deſrobera payera le quadruple, Qui tuera ſera puny de mort. C'eſt que Commandemens & Loix en l'Eſcriture.

ceux-cy ont de l'authorité autant qu'ils peuuent, & ceux là seulement autant qu'ils prennent. En somme, autant ordinairement s'estéd nostre parole que nostre puissance, & pourtant autrement parle le Maistre au Disciple, que le Prince au subiect, l'Orateur que le Senat au peuple. Quel est donq, ie vous prie, ce liure, qui parle à tous hommes egalement, Roys & subiects, grands & petits, ieunes & vieux, doctes & ignorans, si ce n'est qu'il les surpasse autant l'vn comme l'autre? qui ne prie & ne persuade personne, mais commande ou defend absoluemét à tous? mais qui plus est, qui ne dit pas, Tu seras nourry en la maison de ville ta vie durant; ou tu seras en prison perpetuelle, mais tu viuras ou mourras eternellement & à iamais? En quel autre lisons nous tels commandemens? en quel autre telles pénes, & tels loyers? Et si chacun parle ordinairement, selon que sa puissance s'estend; de qui est ceste parole, qui ose ou promettre ou menacer choses eternelles, que de l'Eternel mesmes? Si c'est vne creature qui ait ainsi parlé, sera elle pas bonne ou mauuaise? Si mauuaise, comment defend elle le mal si rigoureusement, comment si expressement commande elle le bien; ou pour mieux dire, comment fait elle son but de la gloire de Dieu & de nostre bien? Si bonne, comment? veu qu'elle s'attribue ce qui est à Dieu? ce qui est incommunicable à toute creature, qui est ce peché mesmes qui a precipité, & le Diable en enfer, & l'homme en ruyne? Que si ce n'est creature ny bonne ny mauuaise; que reste il donq, sinon que ce soit le Createur? Or quel est le

eſt le fueillet de l'Eſcriture, où nous ne rencontriõs tels propos? & de là voyons nous auſſi entre les obſeruateurs de ceſte loy, ce qui ne ſe lit d'autres quelconques, Qu'ils ont abandonné leur vie, & encouru la haine & le meſpris de tout le monde plus toſt que de la violer ou meſpriſer: à ſçauoir, certes, & ne ſ'en peut donner autre cauſe, parce qu'ils ſ'aſſeuroyent de ſeruir vn Legiſlateur, qui n'auoit pas ſeulement, comme les autres, puiſſance ſur l'eſcorce de l'homme, & ſur ceſte miſerable vie; mais & vne vie eternelle, & vne mort immortelle en ſa puiſſance. Le meſme appert encor, de ce que les loix qui ſont és Eſcritures, données à l'homme, ne ſont point commandées à l'exterieur, mais penetrent iuſques au cœur de l'homme. Elles requierent des ſacrifices; mais elles preferent obeïſſance; des ieuſnes auſſi, mais de peché; vne circonciſion, mais du prepuce du cœur: bref, elles defendent pour recapitulation de tous pechez le deſir & la conuoitiſe: ce qui certes, comme aillieurs auons dit, ne ſe trouue en aucune loy des Payés. Qui ſçait, ie vous prie, l'anatomie & les cachettes de nos cœurs, que qui les a faicts; & qui voit en l'homme, que le createur de l'homme? Et qui fut iamais ou l'homme, ou le diable ſi outrecuidé, que de preſcrire loy aux penſées? Mais tout cela reuient touſiours à ce but, Que celuy qui parle ainſi d'authorité; qui menace de choſes qui excedent l'homme, & fait loy à celles que ne penetrons point; doibt neceſſairement pouuoir ce que ne pouuons point.

Derechef, combien de doctrines auons nous en

Doctrines plus qu'humaines.

ces Escritures,qui ne peuuent naistre en l'esprit humain,& n'y peuuent estre venuës que d'enhaut? Et si elles ne peuuent estre nées en l'esprit; comment sorties de la main ou de la bouche? Qu'il y ait vn Dieu,nous le pouuons bien dire:car entrans dedãs nous, nous l'y trouuons; & sortans tant soit peu, nous le rencontrõs par tout; mais qu'en vne essence il y ait trois personnes, vn Pere, vne Parole, vn Esprit,comment peut il naistre en l'imagination de l'homme, & qui onq s'en seroit peu auiser? Aussi des creatures nous venõs à vn Createur, des mouuemens à vn repos, des nouueautez à vn commencement; & là subsiste la ratiocination de l'homme: mais encor que le premier homme ait peu sçauoir de quand il estoit creé, comment aura il sceu de quand fut creé le monde? Et ores que par les nouueautez nous le iugions nouueau; qui eust iamais osé cotter le premier iour, & la premiere heure, & en quel esprit eust peu tomber ceste Chimere là?Et de faict nous auons és anciens diuerses Chimeres de la creation, selon que diuerses ont esté les opinions des Philosophes, & les imaginatiõs des peuples: mais, qui iamais auant ce liure a commencé vne Chronologie, ou vne histoire du premier iour du monde, bien qu'il fust d'accord de la creation d'iceluy? Et veu que le but de tout historien est d'estre creu; qu'estoit ce commencer vne histoire par là,que perdre son credit dés l'entrée,si la maiesté de l'Autheur n'eust seruy de Guarend? Pareillement, que l'hõme pour paruenir à son but, eust besoing de l'entremise de Dieu mesmes, il nous appert par l'imbe-

l'imbecillité de nostre nature. Mais que pour appaiser sa iustice, il faille qu'il descende & qu'il prenne chair humaine, Qui le pouuoit dire que Dieu? & qui en pouuoit estre creu que luy? Ainsi est il de la cōceptiō d'vne vierge, d'vne promesse à escheoir au bout de quatre cens ans, d'vn Messie à venir, & choses semblables, qu'il ne viendroit iamais en la teste d'vn homme descrire; tant elles sont loing du sens humain, ie dis de soy mesmes & sans imitation. Et i'ose dire, Que qui lira diligemment les Escritures auec intention de les noter, trouuera en chaque liure, plusieurs propos; lesquels selon son iugement ne fussent iamais tombez en esprit d'hōme, dits toutesfois, & par gens sages, & qui les croyoyent fermement, & vouloyent estre creuz en les disant.

Que dirons nous donq de la Prophetie ou vraye diuination qui est semée par toutes ces Escritures? c'est à dire de l'esprit de Dieu, qui est espandu d'vn bout en autre? non, di-ie, en fueilles esparses, comme des Sibylles, mais qui addressent toutes en vn, encor qu'elles soyent prononcées, & en diuers tēps, & de diuerses personnes, & en diuers lieux? Ie laisse ceste premiere de la semence de la femme, qui briseroit la teste du Serpent, &c. & semblables, appartenātes à la redemption de l'homme par le Messie; par ce que ceste doctrine aura cy apres son propre lieu: & n'allegueray que choses ià prouuées & hors de controuerse. A Abraham est donnée ceste promesse, *Ta semence seruira en terre non sienne, & y sera affligée par quatre cens ans; puis ie iugeray les gens ausquels ils*

Prophetie semée par toute la Bible.

Genes. 15.

ils seruiront, & au quatriesme aage ils retourneront icy. Quel Oracle a iamais predit si precisement, si clairement, & de si loing? Et toutesfois à poinct nommé est ceste Prophetie accomplie: & ne se peut dire qu'elle soit supposée; car Moyse menant le peuple par tant de trauerses, n'est fondé en autre chose: & falloit bien qu'il leur parlast d'vne Prophetie commune entr'eux, & baillée de main en main, puisqu'il prend tout son theme, & de parler, & de faire là dessus. Et de faict, cõme elle est receüe par Abraham, elle est resueillée par Moyse; & Iosüé en est
Genes.49. l'executeur. Iacob fait son testament en Egypte. Autant de mots, autant de Propheties; non pour ses enfans seulement, mais pour leurs lignées: mais ie n'insisteray que sur vne. *Toy Iuda, tes freres te louerõt, & les fils de ton pere te feront reuerence; & le sceptre ne sera point osté de Iuda, ne le Legislateur d'entre ses pieds, iusques à ce que Silo vienne.* C'est en somme, Que le Sceptre sera en Iuda, & qu'il y aura iurisdiction en iceluy, iusqu'au temps du Messie. Et ainsi l'interpretent les Hebrieux. Si estoyent, Ruben, Simeon, Leui les aisnez de la maison: c'est donq contre nature. Et Moyse, qui tira le peuple hors d'Egypte, estoit de Leui: & Iosüé, qui l'introduit en Canaan, d'Ephraim: & les Iuges suscitez tãtost d'vne lignée & tantost de l'autre: & Saul premier Roy esleu du peuple, de la lignée de Beniamin, qui estoit le plus ieune: C'estoit donq pour esbranler grandement la Prophetie. Cependant le Sceptre passe de Saul en Dauid, d'vn Roy en vn ieune Berger de Iuda; & y est estably & perpetüé malgré les murmures des
dix

dix lignées, la reuolte d'Israël, & la captiuité de Babylon mesmes. Et quant à ce qu'il dit, *iusques à ce que Silo vienne*, suffit, iusques à vn autre endroit, que deux mil ans apres, la race de Iuda gouuernoit encor en Israël, & auoit aisnesse & genealogie certaine; ce que nous ne lisons d'autre race du monde. Icy, diront ils, Qui nous asseurera que Iacob ait dit celà ? Mais si ie leur dis ainsi de leurs histoires, que sçauront ils plus? Et quel acquest auroit eu Moyse de le controuuer, luy qui est de Leui, & qui baille la charge à vn d'Ephraim; qui eust esté plustost pour faire murmurer Iuda contre luy, qui estoit la plus forte lignée, l'authorizant & par vn Testamēt & par vn Oracle ? Ou si c'est pour gratifier Iuda, que ne craint il d'offenser Ruben, Simeon & Leui; ou que ne fait il tomber cest Oracle sur Leui, pour s'authorizer ? Mais quelle gratification encor, veu que Iuda en est excluz pour l'heure, & n'y reuiēt de mille ans apres ? Certes, ces circonstances bien pesées, ou iamais Oracle ne fut sincerement rapporté; ou si aucun le fut iamais, cestuy cy le doibt estre. Et quant à ces bons Philosophes, qui veulent que la prophetie se face par vne conionction de l'entendement, qu'ils appellent Possible, auec vne intelligence separée, par le moyen de l'imagination; & que pour la debilité de la vertu imaginatiue, les vieillards ne puissent prophetizer; que diront ils icy de Iacob, plus vieil que nul de leur tēps, & qui toutesfois voit si clair & de si loing? Car si leur doctrine est communement vraye, & cependant il prophetize; s'ensuit il pas que sa prophetie est irreguliere,

Rab. Moses sur le liure d'Abubacher.

liere; & vient de plus haut, que ceste intelligence pretenduë; à sçauoir de Dieu? Et si elle est reguliere; s'ensuit il pas que leur doctrine est fausse; c'est à dire, que prophetie ne viēt pas de la force de nostre imagination, ny de nous, veu qu'elle ne se debilite point auec nous; ains d'vne inspiration diuine? En ses benedictions ne se doibt pas aussi passer de leger; que Iacob parle des partages de chacun de ses enfans en la terre de Chanaan, comme s'il les eust faits luy mesmes; assignant à l'vn la coste de la mer, à l'autre les terres de labeur, à l'autre les vignobles, selon que le sort les leur distribua quelques siecles depuis. Car de qui le pouuoit il sçauoir, que de celuy qui preside sur le sort? Et veu que les Predictiōs Astrologiques, comme enseigne Ptolomée, sont entre le necessaire & le contingēt; & qu'il n'y a rien plus contingent que le sort; quelle est ceste Astrologie, qui iuge & de si long temps & si certainemēt du sort? Mais quād nous lisons au precedent Chapitre, que Iacob benissant les fils de Ioseph, Manasse & Ephraim, prefere le puis-né Ephraim à son aisné; & admonesté par le pere, luy replique qu'il ne s'abuse pas, mais que le petit frere sera plus grand, & que sa semence sera multitude de gens. Quel art mouuoit Iacob à le dire; ou quel proffit Moyse à le controuuer? Si on dit Physionomie, ou Iudiciaire; le bon homme auoit perdu la veüe: mais quels lineaments prononcent pour toute vne race, & quelles constellations pour des peuples auenir? Si on dit que Moyse aymoit l'vn plus que l'autre: Et les deux dont est question estoyent pieça morts; & les peuples

Genes. 48.

peuples qui en deuoyent ſortir, ne faiſoyent que venir. Cependant la Prophetie ſe trouue accomplie; car la lignée d'Ephraim eſt touſiours plus forte que de Manaſſé; comme il ſe voit par tout le fil de l'hiſtoire: & en fin, le royaume des dix lignées fondé principalement ſur elle: & toutes les fois que Moyſe, Ioſué, les Roys, les Chroniques, &c. parlent de ces deux enfans, le puiſné eſt nommé deuant l'aiſné, en cõfirmation de ceſte parole: ce que ſans doute la lignée de Manaſſé n'euſt pas enduré ſans proteſter, ſ'elle n'euſt penſé acquieſcer à la volonté de Dieu, & non à la fantaſie d'vn homme. De Moyſe que dirons nous? Il parle perpetuellement à ce peuple de la conqueſte future de Chanaan ſelon la promeſſe. Il falloit que ce fuſt vne Prophetie toute vulgaire: & de faict, Ioſeph y choiſit lõg temps au parauant ſon ſepulchre. Mais qui plus eſt, il la leur diuiſe en eſprit, leur ordonne leurs Arbitres de partage; leur donne les loix qu'ils y doibuent eſtablir, l'ordre qu'ils auront à tenir, le Modelle des villes, des faux-bourgs, des maiſons; le labour de la terre, le repos du ſeptieſme an, les feſtes & ſolemnitez, les villes de retraite pour les homicides caſuels; &c. Vous diriez cõme il en parle, que c'eſt vn Pere qui diſpoſe de ſes aqueſts, & de ce qu'il tiẽt en ſa main. Quelle apparẽce y en auoit il lors qu'ils cuiſoyent des briques en Egypte? quelle, lors qu'ils languiſſoyent au deſert? quelle encor au retour de ces eſpies, qui ne rapporterẽt que difficultez au peuple? Ie vous prie, qui nous departiroit auiourd'huy à quelque partie de nous l'Italie ou la Grece en fantaſie;

tasie;

tasie, que dirions nous, sinon, selon le prouerbe, qu'on partiroit l'Ours premier que l'auoir pris? Et combien en trouueroit on, qui soubs telle banniere passassent les Alpes? Si est il, & que Moyse n'y entre point, & que ceux qui s'y attendoyent meurent en chemin; & toutesfois qu'au temps ordonné les Chananéens font place à ce peuple. Qui ne voit donq qu'il estoit necessaire, & que ce peuple fust poussé d'aillieurs que de l'homme à suyure Moyse, & Moyse mesmes à entreprendre sa conduicte entre tant de destroits? tous deux, di-ie, fondez, non en fantasie humaine, mais en promesse expresse, qu'ils creussét par tesmoignages infallibles estre de Dieu? Mais il passe encor plus outre. Car comme il les voyoit en Chanaan premier qu'ils y fussent, il les y voit offenser Dieu, & seruir à Baal, depuis qu'ils y sont: il les voit, di-ie, oublier Dieu, & Dieu se ramenteuoir en son ire: il les voit dispersés & espanduz aux quatre coings du monde, & foullez aux pieds des estrangers: bref, les Gentils appellez en l'Eglise de Dieu en leur place: & le voit si clairement, qu'il le leur predit à tous en son Cantique, & veut qu'il soit gardé par eux de main en main en tesmoignage contr'eux & descharge pour luy. Si du haut de la montagne de Nebo, il a peu voir Chanaan pour en parler si pertinemment, de quelle montagne pouuoit il voir ces choses, qui estoyent encor és reins, & és cœurs des hommes auenir, & ces hommes cachez derriere plusieurs siecles; & en quel liure les pouuoit il auoir veus & leus, qu'au liure de Vie, c'est à dire en Dieu mesmes? De la parole

Moyse en son Cătique Deut. 32.

role qu'auoit prononcé Moyse, Iosué est executeur de mot à mot, & n'y adiouste ne diminue rien; encor que l'esprit ambitieux de l'homme ne prenne pas plaisir à suyure la leçon d'autruy; qui n'est pas vn petit signe, que Iosué n'obeissoit pas à Moyse, mais à Dieu parlant par Moyse. Et en son liure n'est à oublier la malediction que Iosué prononce contre qui redifiera Iericho, en ces mots: *Il mettra ses fondemens sur son premier nay, & colloquera sur son puisnay les portes d'icelle*. c'est à dire, il en sera puny par mort soudaine de ses enfans. Car au téps d'Achab enuiron cinq cens ans apres, Hiel de Bethel edifia Iericho, laquelle il fonda sur Abiram son premier nay, & mit ses portes sur Segub son puisnay, *selō*, dit Iosue 7.
le liure des Roys, *que le Seigneur auoit prononcé par Iosué fils de Nun:* pour monstrer certes, que la parole 1 Roys 16. v. 34.
de Dieu est eternelle, & qu'elle ne se suranne iamais. Et de faict, elle est encor ruïnée, & ne fut onques redressée depuis, encor que la belle assiette où elle estoit y deuoit conuier vn chacun; comme nous lisons és Geographes anciens. Au liure de Iosué & des Iuges nous voyons l'accomplissement des choses predites par Moyse, & l'effect & des promesses & des menaces faictes par iceluy. Car selon que ce peuple se diuertit de Dieu, ou se cōuertit à luy, Dieu luy suscite des Tyrans en Chanaan pour l'affliger, ou des Liberateurs en Israël pour le deliurer. Et quant aux liures de Samuel, des Roys, & des Prophetes; ou ce sont propheties des effects à venir, ou effects des Propheties passées: Bref, il ne se trouue saison en tout le discours de la Bible, sans Prophete

& Prophetie, tant en aduersité qu'en prosperité; dont nous verrions plus clairement & la diuinité & la verité, si nous pouuions nous remettre deuát les yeux, les lieux, les personnes & l'estat de ce téps là. Mais de ceste continuelle Prophetie tirons en quelques particulieres si euidétes, qu'on n'y puisse contredire; & celles là à toutes personnes equita-
1 Roys c. 13. bles feront foy du tout. Quand Ieroboam fils de Nabath fit reuolter les dix lignées contre Roboam fils de Salomon, à fin qu'ils n'eussent occasion d'aller adorer en Hierusalem, il dressa vn autel en Bethel contre la loy de Dieu. *Lors*, dit l'histoire, *vint vn homme de Dieu en la parole du Seigneur en Bethel, & dit à Ieroboam, Voicy, vn fils naistra en la maison de Dauid, qui aura nom* IOSIAS. *Cestuy là sacrifiera sur toy les Sacrificateurs des hauts lieux qui encensent sur toy; & cecy t'en soit en signe, Ton autel se rompra, & sa cendre qui est dessus sera espandue.* Et fut accomplie ceste Prophetie
2 Roys 22. v. 15. & 16. selon toutes les circonstances trois cens ans apres par Iosias: Et apres, dit l'histoire, que Iosias eut fait celà, il vit vn certain sepulchre, & demanda de qui il estoit; par ce qu'il en vouloit brusler les os comme des autres sacrificateurs de Bethel: mais il luy fut dit que c'estoit le sepulchre de cest homme de Dieu qui auoit predit celà si long temps deuant; dont il defendit d'y toucher. Or ceux qui sçauent comme ces liures des Roys ont esté dressez, ne reuoqueront point ceste histoire en doubte; car les histoires des Roys estoyent escrites par les Sacrificateurs & Prophetes, à mesure qu'ils regnoyent, & estoyent tenuz si sacrez, qu'il estoit capital d'y toucher.

cher. D'auantage, si cest Oracle est escrit auant la venuë de Iosias, il ne peut estre falsifié; car qui s'auiseroit de ce nom propre? Et s'il est descrit depuis, & feint sur l'euenement, comment a-on basty tout en vn coup ce sepulchre? & sans se mettre en ceste péne, y auoit il point vne autre inuention pour le desguiser? & suffisoit il pas sans parler ny de la mort de l'homme de Dieu, ny de la rencontre du Lion, ny de la communication auec le Prophete de Samarie de dire, *Vn Iosias viendra, &c.* sans se mettre en péne d'estre dementy par les Samaritains, qui sçauroyent l'origine de ce sepulchre, ou s'en pourroyent enquerir? Cependant ceste Prophetie, qui designe le nom, le lieu, les circõstances de l'action, est telle, qu'elle ne se peut attribuer qu'à Dieu, à qui seul les choses absentes ou futures sont presentes. Et pour monstrer plus clairement la sincerité de l'Escriture, elle ne nous cele point que ce mesme homme de Dieu, par la bouche duquel il auoit prononcé cest Oracle, pour auoir au partir de là communiqué auec le Samaritain contre la parole du Seigneur, est tué d'vn Lion; à sçauoir pour nous ramener tousiours à ce But, Que les hommes ne sont rien d'eux mesmes, mais en tant seulement qu'ils sont organes & instrumens de Dieu. Or celuy qui n'a fait difficulté de deshõnorer la memoire d'vn tel Prophete pour dire la verité, & duquel la sincerité paroist en tant de circonstances; quelle coniecture auons nous qu'il ait feint mensonge? ESAIE est admirable en ce qu'il predit du regne du Messie & de la vocation des Gentils; car il semble

plustost Euangeliste que Prophete. Et quand aussi il menace Hierusalé de la captiuité de Babylone, ou la recrée de sa deliurance future, le style monstre qu'il parle;comme voyát l'vn & l'autre(&aussi s'appelloyent ils Voyans.)Et de fait, il ne dit pas, Le Seigneur fera, le Seigneur appellera, &c. mais *il fait, il appelle, il destruit.* voire bien souuent, *il a fait, il a appellé, &c.* comme s'il parloit de choses non proches d'execution seulement, mais ià executées. Si predisoit il ces choses, en vn temps que le peuple prosperoit & se cõfioit en l'alliance des Chaldéens; & que toutes apparéces estoyent au cõtraire. Mais ie demande à ceux qui doubtét de nos propheties, par quel Esprit Esaïe a peu dire: *Ie suis le Seigneur qui fait ces choses; qui dit à Cyrus, Tu es mon Pasteur, & accompliras toute ma volonté: & dit à Hierusalem, Tu seras redifiée: & au Temple, Tu seras fondé.* Et derechef: *Le Seigneur dit ainsi à Cyrus son Oinct, duquel i'ay prins la dextre, afin que ie rende subiects les gẽs deuant sa face, & que ie debilite les reins des Roys. I'iray deuant toy, & dresseray les voyes tortuës. Ie rompray les portes d'airain, & briseray les verroux de fer, &c. afin que tu sçaches que ie suis le Seigneur le Dieu d'Israël t'appellant par ton nom. Pour l'amour de mon seruiteur Iacob & d'Israël, ie t'ay nommé par ton nom, & t'ay appellé, combien que tu ne m'eusses point cognu, &c.* En ce peu de mots, combien trouuerons nous de merueilles, si nous les voulons examiner? Lors que le peuple de Iuda triomphe soubs l'alliance des Chaldeens, Esaie les menaçoit de ruine par ceux là mesmes. C'est quelque chose. Mais on dira que la prudence humaine

Esaie 44. & 45.

passe

passe bien iusques là. Il ne predit pas seulement la captiuité du peuple, le sac de la ville, la destruction du temple, mais la ruine des Chaldeens par les Perses, & la restauration de Hierusalem, & du Temple par iceux mesmes. La prudence des hommes peut percer les sepmaines, & les mois; mais en l'incertitude des choses humaines: elle ne perce gueres les ans, moins les siecles entiers, & le cours d'vne puissante & longue Monarchie, comme Isaie fait là. Mais plus de cent ans deuant que Cyrus fust né, il le nomme; & deuant que ses ayeux fussent nōmez au monde, il l'appelle par son nom, pour deliurer Israël: & semōd encor en vn autre lieu ceux de Cithim, c'est à dire, ceux de Macedone à la ruine des Perses: & au huictiesme Chapitre prend nommément à tesmoing de sa prophetie Vrie & Zacharie, fils de Iebarachie, cent ans auant qu'ils fussent. Entrent les plus ennemis de verité en leur conscience, & me dient quelle prudence, ou quel art y peut auoir en celà? Et ne peuuent icy dire; que ces propheties ayent esté forgées sur l'euenement par quelqu'vn. Car par la transmigration de Babylone, les Escritures, Loix, & Propheties d'Israël, qui estoyent publiques en ce peuple, auoyent esté transportées en diuers lieux du monde, esquels ils auoyent ceste prophetie, auant que Cyrus fust né; & en si diuerses mains il estoit impossible de la falsifier. Et de faict, ce que nous voyons, que ces Roys de Perse victorieux, font rebastir le temple, nous doibt estre vne marque en l'idolatrie d'où ils sortoyent, qu'ils auoyent veu des

merueilles du Dieu d'Israël; & que selon la parole d'Isaie, ils se sentoyent appellez de luy. Le mesmes deuons nous cõsiderer en Ieremie & Ezechiel, qui en lieux bien esloignez l'vn de l'autre; l'vn en Hierusalem, l'autre en la Transmigration; predisent mesmes choses, comme certes recordez d'vn mesme maistre. Mais Ieremie est en ceste particularité admirable, qu'il prophetise nommeement, que le peuple de la Transmigration seroit deliuré au bout des septante ans, contre toute apparence; cependãt en telle asseurance, qu'on diroit proprement, qu'il les ramene par la main en Hierusalem. Et de faict, au bout des septante ans le peuple est ramené à poinct nõmé; comme si Cyrus n'eust eu autre but que de le verifier, ou eust esté à la solde du Prophete: & se voit par Daniel chapitre neufiesme, où est ceste Prophetie alleguee, qu'elle estoit cõmune entre tout le peuple. Quãt à Daniel mesmes, qui estãt né soubs la premiere Monarchie, semble plustost Historien que Prophete de celles qui sont venues apres; ie dis des Perses, Grecs & Romains, de la tyrannie d'Antiochus, de la profanation du temple; & qui parle de ce qui est six cens ans apres luy, cõme de choses ià auenues, comme il clost la Prophetie depuis la creation du monde iusques au Christ: aussi doibt il clorre la bouche à tout homme, qui y voudroit contredire. Car, si on ne veut croire aux Annales Iudaiques, que Daniel fut leu à Alexandre le grand, quand il vint en Hierusalem, pour luy monstrer ce qu'il auoit predit de luy, pour le moins est il euident & ne se peut nier, que quand Prolomee

Iere.15.16.17.18.19.20.&c.

Daniel 9.

mee

mée fit traduire les Escritures par les septante Interpretes, Daniel estoit ià en lumiere, & fut traduit auec les autres; c'est à dire, long temps deuant la tyrannie d'Antiochus qu'euidemment il descrit. Et pourtāt si elle n'a esté falsifiée en cest endroit, aussi peu le doibt elle auoir esté au reste; veu que le tout excede la mesure des creatures égalemėnt, & infiniemēt; & ne peut proceder que d'vn esprit. Voyōs donq ce que nous auons en ce Prophete; & de qui il l'a peu auoir, que de celuy qui fait les Roys, & les desfait à son plaisir? Il auoit predit à Balsasar, fils de Nabuchodonosor, sa ruïne, par ce qu'il n'auoit pris exemple au chastiment de son pere, & s'estoit esleué en orgueil contre Dieu. On dira, que c'est vn dire des sages, que quand l'orgueil vient deuant, la honte suit de bien pres. Mais quand Balsasar est occis la mesme nuict au milieu de ses triomphes, c'est marquer la chose bien precisémēt; & cela mesmes auoit esté predit clairement par les precedens Prophetes. Mais en ce qui s'ensuit, il n'y a moyen de tergiuerser. Voyla Darius qui ne fait qu'entrer en la Monarchie. La belle premiere année Daniel luy dit, *Voicy, trois Roys persisteront encor en Perse, & le quatriesme sera enrichy de beaucoup de richesses par dessus tous; & estant ainsi accreu, il incitera vn chacun contre la Grece.* Ces quatre mots contiennent l'histoire de sept ou huit vingts ans. Ie vous prie, nous auons de grands personnages, qui ont par vne longue experience fait anatomie de nostre estat; mais quel d'eux presumeroit de dire, quants Roys il y doibt encor auoir, tant moins de predire ce que fera le

Daniel 5.

Esaie 13. 21. 47.

Ieremie 50.

Daniel 11.

quatriesme Roy auenir, comme nomméemēt Daniel fait icy mētion de l'expedition de Darius contre la Grece? Escoutons plus outre: *Mais vn fort Roy*, dit il, *se leuera, & dominera auec grande seigneurie, & fera selon sa volonté*. Qui ne voit icy Alexandre sortir de Grece contre Darius & subiuguer les Perses? *Et quand*, dit il, *il sera en estat, son regne sera brisé & diuisé par les quatre vents du ciel, & non point à sa race, ains son royaume sera extirpé pour estre à d'autres qu'à ceux-cy*. Plus clairement ne pouuoit il depeindre la Monarchie d'Alexandre, qui ne fut qu'vn esclair, passant d'Occident en Orient; qui finit en luy mesmes; & qu'elle seroit diuisée en plusieurs Royaumes, de Macedone, de Thrace, de Syrie, d'Egypte, entre Princes qui n'estoyent point de sa race. Et qui de toute l'histoire de la Monarchie Grecque voudroit faire vn abbregé, en peu de mots, ne le pourroit presques faire qu'en ceux-cy. Cependant c'est penetrer à trauers de deux Monarchies, & de deux siecles tout entiers; au lieu que toute la prudence du monde ensemble ne sçauroit voir à trauers de deux ans, mesmes és affaires plus communes d'vne maison. Or n'appartenoit plus à son but l'histoire des Macedoniens; car il s'enqueste principalement de l'estat futur de l'Eglise entre les Iuifs; & pourtāt il laisse les autres branches, & poursuit seulement les Roys de Syrie & d'Egypte. Lisons donq le reste du chapitre. Il y depeint la guerre d'Antiochus Roy de Syrie contre les Iuifs, la resistence des Machabées, l'oppression des iustes, la profanation de toutes choses sainctes, si clairement & si au vif, que qui n'en

n'en seroit auerty premier que lire, ne sçauroit si c'est prophetie ou histoire. Au huictiesme chapitre il descrit le combat d'vn Belier contre vn Bouc. *Le Belier qui auoit deux cornes*, dit il, *c'est le Roy des Medeens, & des Perses, par ce que ces deux Estats estoyent ioincts ensemble. Le Bouc c'est le Roy de Grece, & la grãde corne qu'il a entre deux yeux, c'est le grand Roy.* à sçauoir Alexandre le grand. Si n'ont vescu ne l'vn, ne l'autre six vingts ans apres. Au septiesme il descrit les quatre Monarchies, nommeement la Romaine; qui auoit, dit il, des dents de fer, dont elle auoit brisé & deuoré toutes les autres: & la poursuit si auant, qu'il monstre en auoir veu en son esprit, la naissance, le progrez, & la declinaison. Si nous regardons toutesfois qu'estoit Rome alors, à péne estoit elle née; & long temps apres Alexandre, qui n'auoit qu'vn traiect de mer entre deux; ne la cognoissoit pas. Bref, au neufuiesme, il predit, qu'au bout de septante sepmaines, à conter du iour que la parole fut prononcée par Ieremie, pour la restauration du Temple, Hierusalem seroit destruicte, par le Prince du peuple auenir; c'est à dire, par vn Empereur yssu de la Republique de Rome, qui n'estoit lors encor en estre: ce que nous pourrions icy monstrer estre auenu à poinct nommé selõ la prophetie. Mais ce poinct, qui appartient proprement à la venuë du Messie, pour laquelle nous reseruons plusieurs choses, qui nous confermeront de plus en plus l'Escriture, sera traicté en son lieu expres. Or auons nous donq icy vne continuation de propheties admirables depuis la creation du monde

Daniel 8.

Daniel 7.

Daniel 9.

iusques au Christ, publiées long temps deuant le temps, escheuës iustemét en leur temps;non generales, mais marquées de leurs circonstances; non ambiguës,mais qui nóment les choses & les persónes par leur nom: ie demáde dóq pour la cóclusion de ceste matiere, à quoy nous les pouuós attribuer qu'à inspiratió de Dieu?Quelques vns au lieu de se tenir entre les lisses, voudront sauter par dessus, en niant tout.Mais outre les raisons sus alleguées, veu que du téps que le peuple d'Israël adoroit só Dieu, lès peuples circonuoisins auoyent des Oracles,qui respondoyent à toutes questions: & que l'homme est si curieux de l'auenir, & ne le pouuant sçauoir chez soy, le cerche par tout aillieurs; ie voudroye qu'ils me respondissent, Si ce peuple estoit d'autre naturel que les autres, qu'encor auiourdhuy nous cognoissons plus addonné aux diuinatiós que nul autre?y estant si addonné,& n'ayant rien chez soy, pour satisfaire à sa curiosité,commét au milieu de tant de maux il se contenoit au seruice d'vn Dieu, qui seul n'eust point parlé, seul eust esté muët à leurs requestes? Car s'il nous semble estrange, & miraculeux d'auoir eu des propheties; plus encor le nous doit il estre,d'auoir preferé vn Dieu qui n'en donnast point, mesmes en tant de destresses & oppressions, aux Dieux des Payens, qui ne faisoyent autre chose. Mais par ce que nul des anciens n'est si impudent que de les nier; mais tous empeschez,ou à les admirer, ou pour en diminuër l'admiration à en alleguer des causes, examinons encor celles qu'ils en donnent. L'vn dit, qu'ils les lisoyent aux

Obiections.

astres;

aſtres; comme ainſi ſoit qu'ils ſe mocquẽt par tout des diuinatiõs desChaldeens: De tãt d'Aſtrologues dõq, que les Gentils ont eu, & qui en ont fait liures, qu'on m'en nõme vn ſeul, qui ait predit, nõ les choſes futures à vn Empire, mais à vn hõme; nõ au bout d'vn ſiecle, mais au bout d'vn an? Sinõ, autãt quelques fois que le diable par la permiſſion de Dieu a executé le mal meſmes qu'il prediſoit ſur celuy qui l'auoit enquis? Ains dira Ptolomée, Les predictiõs Aſtrologiques ſont entre le neceſſaire, & le contingent; elles ne preuoyẽt pas les euenemẽs, mais ſeulemẽt les inclinations; & ceux qui promettent d'auantage, ne font qu'abuſer. Or que penſons nous donq qu'euſt dit Ptolomée, ſ'il euſt leu ces Propheties ſi particulieres, pluſtoſt hiſtoires du paſſé que predictions de l'aduenir? Certes qu'elles ne peuuent eſtre que de Dieu ſeul; ſelon que tresbien il determine aillieurs en moindres choſes; Que ceux qui prediſent les choſes particulieres ſont neceſſairement inſpirez de Dieu: & derechef, Que les iugemens de ceux qui regardent aux eſtoilles, ſont ambigus: mais que ceux qui prediſent de la bõne part, approchent de la verité, par vne vertu qui domine en leur ame, encor qu'au reſte ils n'ayent aucune cognoiſſance de l'art. Et de faict, les meilleurs Aſtronomes ont reiecté la Iudiciaire comme vaine & ſans fondement, apres y auoir bien trauaillé; au lieu qu'en Iſraël, nous liſons les Propheties d'vn Amos, qui eſtoit vn Bouuier, non moins claires en leur ſubiect que d'vn Daniel & d'vn Iſaïe. Auerrois & les ſiens ont vne opinion particuliere de l'ame,

Ptolomée au liure du fruict.

me; à sçauoir que nous auons vne capacité d'entendement, qu'il appellét Intellect possible; laquelle s'informe & instruit par vn Entendement vniuersel agent, qui vient à se conioindre par les particulieres imaginations d'vn chacun, à cest intellect possible commun à tous. Et pourtant, dient ils; la prophetie se faict propremét par ceste conionction là, és hommes qui ont vne imagination forte & viue. Ie voudroy donq que les disciples d'Auerroës, qui a eu vne si belle imagination, pour imaginer celà, me monstrassent quelque prophetie de leur maistre ou bien d'eux mesmes. Qu'ils me respondissent aussi comment nos Prophetes ont esté pour la plus part vieillars; veu que vieillars selon leur doctrine ne peuuent prophetizer pour la debilité de leur imagination. Mais veu que ces mesmes gés preschent l'eternité du monde; comment eternellement de tout temps, & en tout temps n'y a il des propheties, instillées aux hommes par ceste conionction? puis, di-ie, qu'il ne tient qu'à auoir vne imagination forte, pour estre prophete, estãs tousiours les intelligences separées, prestes, & disposees à ceste conionction? Et cõment aussi depuis qu'vn homme y est paruenu, ne prophetize il de tout ce qu'il peut imaginer, au lieu que nous voyons manifestement, que prophetie n'est point vne habitude, mais vne passion qui passe comme le son du Luth, quand le ioüeur cesse de sonner? Ou s'ils dient qu'il faut auoir acquis les habitudes actiues, & cõtemplatiues; & que lors ceste intelligéce se cõioint à nostre imagination cõme la forme à la matiere; d'où

Le mesme dit Moses Narbonẽsis sur le liure d'Abubacher & Auemparé.

d'où viẽt donq que Dauid, qui estoit pasteur, Amos bouuier, &c. prophetizent si admirablemẽt? Quelques vns veulent q̃ la prophetie decoule en l'hõme par les estoilles, pourueu qu'il soit disposé à la receuoir. Et là dessus donnẽt vn certain regime, Qu'il faut rendre son corps egal & contrepesé par l'Alchemie; puis assembler les rayons du ciel, dedans vn miroir, qu'ils appellẽt Alchemusi faict selon les preceptes de la Catoptrique; en apres stellifier par l'Astrologie, tant l'homme que toutes les viandes, dont il vse. Et dient qu'Apollonius Thyanæus prophetizoit par ceste façon là. Ce sont fantasies qui meritent plustost mocquerie que responce; & pense vn chacun si nos prophetes estoyent informez de telles curiositez, bergers, bouuiers, idiots, &c. pour prophetizer selon ce regime: mais quãd bien il resueilleroit l'esprit en quelque sorte, si ce seroit pour inspirer les choses que les estoilles ne peuuent ny faire ny signifier ny sçauoir; veu qu'elles sont encor en la puissance de la premiere Cause, & ne sont point descendues iusques en la subiection des secondes. Les Platoniques donq approchent plus pres de la verité, Iambliche nomméement & Porphyre, Que les predictions des choses lointaines ne se peuuẽt faire ny par art, ny par nature, ains seulement par inspiration diuine. Mais parce qu'ils ont parlé de plusieurs Dieux, & ont pris les Diables pour les Anges; nous peut estre obiecté, que nos Propheties seroyent ou de par les Diables, ou de par les Anges, encor que nous resouuenant des Oracles des Dæmons, & les comparant à nos Propheties,

Rogerius Baco au liure des six sciences experimentales, & au Compendium de Theologie.

pheties, la difference y sera telle, que du discours d'vn sage aux verues d'vn fol. Escoutons donq ce qu'ils adioustẽt: *Les dieux*, dit Porphyre, *predisent des choses naturelles, par l'ordre des causes naturelles qu'ils obseruent, des choses qui dependent de nostre volonté, par coniectures prises de nos actions; mais comme ils sont plus soudains que nous, ils nous preuiennent & deuancent, en telle sorte cependant, que, comme les choses naturelles sont fallaces, & les cas humains muables & incertains, ils sont bons & mauuais, subiects à mentir.* Qu'est ce, sinon dire, qu'ils ne peuuent predire de nous qu'autant qu'ils apprennent de nos actions? des choses de nature, qu'autant qu'ils en lisent en la nature? c'est à dire, qu'ils lisent en vn mesme liure, mais auec vne veüe plus aigüe & plus soudaine que nous? Or ny Anges ny Diables ne peuuent lire aux Astres, ce qui n'y est point; ny és hommes ce que les hommes n'y sçauent point; veu mesmes que les plus doctes tiennent, qu'ils n'y penetrent point. Et és Astres ne se peuuent lire les noms de Iosias, d'Vrie, de Cyrus; ny és cœurs de Iosias, d'Vrie, de Cyrus, qui n'estoyent point encor, ce qu'ils auront à faire quelques siecles apres; mais à Dieu seul sont presens les siecles auenir; aux Anges & à nous autant seulement de ce roulleau des temps, qu'il luy plaist par sa grace nous en desployer. S'ensuit donq par la doctrine de ces Philosophes, que nos Propheties si claires, si particulieres, si prochaines des choses lointaines; ne peuuent estre decoulées des Dieux. Or est toutesfois, dient ils, toute Prophetie ou d'art ou de nature, ou du dæmon ou de Dieu mesmes:

d'art

d'art,comme par Astrologie;& de nature,quand la nature humaine est preparée à receuoir les influxions de l'vniuerselle; & du dæmon par vne certaine alliance faicte auec luy.Et de ces trois ne peuuēt estre venuës les Propheties des Hebrieux, comme nous l'auons euidemment monstré. Reste donq, que ces Propheties soyent de Dieu; & leurs Escritures par consequent Paroles de Dieu; qui ne sont toutes autre chose, qu'ou ces Propheties mesmes, ou les effects de ces Propheties. Et pour clorre ce Chapitre,ne sera hors de propos ce tesmoignage de Porphyre,Que ceste religieuse secte des Esseens qui estoit entre les Iuifs, par estre versée en ces Propheties, faisoit profession de prophetizer, & rarement s'abusoit. Car aussi y a il bien apparence,que si nous entendions toutes les Propheties de la Bible; ce qui nous est impossible, parce que nous ne nous pouuons pas representer l'estat de tous les temps; nous y lirions plusieurs choses qui sont auiourd'huy obscures, & ont esté claires, intelligibles & faciles au vulgaire mesmes,chacune en son temps.

CHAP.

Chap. XXVI.

Que les choses qui ſemblent plus admirables en nos Eſcritures, ſont confermées par les Payens : & ſolution de leurs principales Obiections.

MAINTENANT, quand nous ſçauons que c'eſt Dieu qui parle en ces Eſcritures, ne reſteroit à nous que de l'eſcouter, & de nous taire. Car puiſque par ſa parole il a tout fait, ſa parole ne peut rien auoir dit qu'il n'ait peu faire. Et ſi dés que nous voyons la ſignature d'vn Roy, nous ployons le col, & mettons le doigt en la bouche: à meilleure raiſon quãd nous voyons la ſignature & le ſeau ſi exprez de Dieu en ſes Eſcritures; deuons nous diſpoſer noſtre entendement à croire, noſtre volonté à obeir, ſans diſputer, ny tergiuerſer à l'encontre. Mais pour ne laiſſer aucũ ſcrupule au lecteur, puiſqu'on a oſé obiecter, ie prie qu'il me ſoit permis de ſoudre : & voyons donq ce que les infideles tant anciens que modernes nous veulent oppoſer. Premierement, dient ils, vous faictes tant de cas de ces Eſcritures. Nos anciens Autheurs Grecs & Latins n'en ont rien teſmoigné, ny Platon, ny Ariſtote, ny Theophraſte, & tant d'autres Philoſophes, Hiſtoriens, Poëtes. C'eſt comme qui demanderoit teſmoignage à ceux du Perou de l'hiſtoire de France, ou d'Eſpagne: car au temps dont parlent nos Eſcritures; qu'eſtoyent les Grecs & les Romains, au regard des Iuifs, que pauures Sauuages nourris de gland? Ou certes, comme qui

Obiection & teſmoignage des Grecs.

qui le demanderoit à vn enfant de ce qui est passé auant qu'il fut né; veu que les histoires plus recentes en nostre Bible, sont plus anciennes que les Escholes en Grece, & l'vsage de lire à Rome. Mais encor, dés que les Grecs cognurent qu'il y auoit vn Egypte, ils s'y en allerẽt à l'eschole; & eurent, comme auons prouué, communication auec les Iuifs, dont ils rapporterent ce peu qu'ils auoyent du vray Dieu, de la creation du monde, de la cheute de l'hõme. & Platõ allegue nos Autheurs soubs ces mots, *comme dient les anciens*, ou, *comme il est és anciens Oracles*. Et Numenius ayãt remarqué qu'il ne pouuoit sçauoir cela que de Moyse, dit que Platon est vn Moyse parlant Athenien; c'est à dire, traduit en Grec. Les histoires Grecques commẽcent enuiron le temps de Cyrus. Or, dit Aristobulus, auant qu'Alexandre & les Perses mesmes regnassent, auoyent esté traduits en Grec la loy de Moyse, & l'yssue des enfans d'Israël hors d'Egypte; c'est à dire, que dés que les Grecs furent néz, ou pour le moins commencerent à se cognoistre, ils ouïrent parler de nos Escritures, & les voulurent auoir. Et Hecatæus Abderitain qui suyuit Alexandre en ses conquestes, fit vn liure expres des Iuifs, ce qu'il ne fit de tant de florissantes nations qu'il auoit veuës en son voyage: & Herennius Philo, qui l'auoit leu, voit ce Philosophe si plein d'admiration des choses qu'il auoit apprises en Iudée, qu'il croit qu'il estoit deuenu Iuif, & auoit esté conuerty à leur loy. Peu apres approchant le temps de la vocation des Gentils, qu'il falloit que les Prophęties fussent manifestées à tout

Aristob escriuãt à Ptolom. Philomater liu. 1.

Hecatæus des Iuifs.

Herennius Philo des Iuifs.

le Monde, pour oster le souspeçon à tous qu'elles eussent esté controuuées sur les euenemens, Dieu mit au cœur de Ptolomée Philadelphe Roy d'Egypte de dresser vne Librairie, en laquelle, par le conseil de Demetrius Phalereus disciple de Theophraste, il voulut auoir la Bible des Hebrieux, & la fit à grands frais traduire en Grec. L'histoire de ceste version est descrite par Aristæas Chambellan de Ptolomée; lequel auec vn autre nommé André fut enuoyé vers Eleazar souuerain Sacrificateur des Iuifs pour auoir la Bible, & six hommes de chaque lignée doctes és deux langues pour la traduire. Il dit donq que Demetrius Phalereus faisant cas au Roy de ces Escritures, comme seules vrayemēt diuines, il luy demāda, luy present, d'où venoir, veu qu'il n'y espargnoit rien, & que la Iudée estoit si proche, qu'il n'auoit point encor ces liures là? Que Demetrius respondit, qu'ils estoyent escrits en vne langue particuliere: Qu'il falloit escrire au Pontife pour auoir des Interpretes: Que là dessus furent expediez Lettres, Presens, & Ambassades de la part du Roy vers Eleazar, & que luy mesmes estoit vn des Ambassadeurs; & que par l'aduis de tout le peuple les septante & deux Interpretes luy furent enuoyés. Mesmes en ceste histoire, qui vit encor, se trouuent les copies des lettres de Demetrius à Ptolomée, de Ptolomée à Eleazar, & d'Eleazar à Ptolomée. Icelle traduicte, adiouste il, & collationnée en presence des principaux de son Royaume, le Roy fit pronōcer à haute voix vne malediction solennelle, contre ceux qui y adiousteroyent, diminuëroyent, chan-

Aristæas de la version des septante.

Euseb. liu. 8. De la prepar.

changeroyẽt. Puis, dit il, comme il se la faisoit lire, s'esmerueillant, comme de tant de choses memorables, n'estoit faite mention par les Historiens, & Poëtes Grecz: Demetrius Phalereus luy respondit que c'estoit vne Loy diuine, & donnée de Dieu; à laquelle il ne falloit toucher, qu'auec les mains nettes; comme Hecatæus mesmes auoit escrit: & qui plus est, afferma auoir entendu de Theopompe disciple d'Aristote, que quelques vns auoyent tasché de desguiser en leur eloquence Greque, les Escritures Iudaïques, qui en auoyent esté frappez d'estourdissement; & ayans prié Dieu, auoyent esté admonestez en songe, Qu'ils se gardassent de profaner ny desguiser les choses diuines, par le fard de leurs inuentions. Mesmes que Theodotus Poëte Tragique luy auoit dit, que voulant entremesler quelque chose de ces Escritures en ses Tragœdies, à sçauoir en tirer des argumens pour ses Poëmes, comme les autres Poëtes faisoyent; des guerres de Thebes, & de Troye; il auroit soudainement perdu la veüe; qui puis apres par assiduelles prieres & longue penitẽce luy auroit esté rendüe. Et ceci tombe propremẽt au temps que les Grecs & Romains ne cõmençoyent qu'à philosopher. Numenius Pythagorien aussi, que plusieurs preferẽt à Platon, faisoit tant de cas de ces Escritures, q̃ les liures du Bien, du Nõbre & du Lieu, & son Epope estoyent pleins de passages alleguez de Moyse & des Prophetes, en grãde reuerence: & c'est ce Philosophe que Plotin a tant estimé, qu'il a bien daigné le cõmenter. Mais ie voudroy seulemẽt q̃ les Grecs me mõstrassent, non Orig. liu. 4. contre Celsus.

en noz liures pareil tesmoignage des leurs, & de leurs Loix; mais en leurs liures mesmes des leurs: & ie pense que nulle personne equitable ne voudroit refuser ce party là.

Obiection sur le style.

S'ensuit vne autre obiection: Ces Escritures ont vn style simple, nud & grossier; si elles estoyent de Dieu, elles parleroyent bien autrement. Ie leur demande si le style doibt pas estre selon les personnes qui parlent; si la vertu de l'eloquence n'est pas ce qu'ils appellent *le decorum*; si di-ie autre n'est pas l'eloquence du subiect que du Roy, de l'enfant que du pere, de l'Aduocat que du Iuge; & si selon les regles des Orateurs, ce qui est eloquence à l'vn, ne seroit pas ineptie à l'autre? L'Aduocat donq plaidera eloquemment. Il faut qu'il esmeuue les affections; & pour esmouuoir vn autre, qu'il s'esmeuue le premier. Le Iuge prononcera grauement. Il faut aussi qu'il soit inflexible, & inexorable, sans mouuemét & sans affection. Le Roy commandera simplemét & absoluement. C'est parce qu'il est & la voix de la loy, & la regle du Iuge: Mais si le Roy vient à persuader, ou le Iuge à debatre, ils vestent la qualité de subiect & d'Aduocat, & despouillent celles de Roy & de Iuge. Quelle donq, ie vous prie, sera la loy de Dieu, du Roy des Roys, de celuy qui est infiniemét plus au dessus des plus grands Monarques, qu'ils ne sont eux mesmes sur leurs vassaux; & qui excede egalement & les parties & les Iuges? Nous voudrions qu'il vsast d'Inductions comme Platon, de Syllogismes comme Aristote, d'Elenches comme Carneades, d'Exclamations comme Ciceron, d'arguties

guties, comme Seneque, qu'il choisist ses mots au poix, à la cadéce, & au son, qu'il y entrelassast quelques mots recerchez, quelques propos allegoriqs, esloignés de l'vsage commun. Si nous voyons vn Edict de Roy, composé de ce style; qui n'y remarqueroit incontinent vne pedanterie, & à qui n'escorcheroit il l'aureille au lieu de plaire? Certes plus donq est simple la Loy, & mieux conuient elle à l'Eternel; veu que plus simple elle est, & mieux represente elle la voix de celuy qui peut toutes choses: mais qui plus est, plus simple elle est, & mieux conuient elle au peuple; car celle qui est ordonnée pour tous indifferemment, doibt estre comme vne viande ordinaire; ou, pour mieux dire, comme vn pain commun accommodé au goust & au palais de tous. Que sera ce donq, si ceste Escriture a en son humilité plus de hauteur, en sa simplicité plus de profondeur, en sa naifueté plus d'attraits, en sa grossiereté plus de vigueür & de poincte que nous n'en sçaurions trouuer aillieurs? Lisons le premier Chapitre de Genese: Dieu crea le Ciel & la Terre. Dieu dit, & les eaux furent separees de la terre. Il commanda, & les herbes furent produictes: il n'y a si idiot, si simple homme, qui ne puisse entendre celà; ie dis autant qu'il est besoing pour son salut; voire qui ne consente dés qu'il a ouy celà, qu'il faut que la chose ait esté ainsi. Mais si on veut approfondir ce poinct: comment en toute l'Eternité, par maniere de dire, Dieu a choisi vn poinct pour commencer cest œuure, comment sans matiere, comment à sa simple parole; ce sont des A-

byſmes, qui ſont peur aux plus preſomptueux, & font renger les plus ſages à la ſageſſe des humbles & des petits. tant eſt la ſimplicité de l'eſcriture excellente, & pour inſtruire les humbles,& pour cõfondre les orgueilleux tout enſemble. En noſtre Bible nous auons des hiſtoires. En l'hiſtoire que deſirons nous? vne verité. C'en eſt la matiere. Quel plus grand argument de verité que ſimplicité? Vn ſtyle qui remette les choſes paſſées deuant les yeux telles qu'elles eſtoyent. Quel plus grand ſigne en voulons nous; que de ſentir en liſant les affections meſmes de ceux de qui nous liſons? Viennẽt maintenant les plus durs cœurs, & les plus degouſtez palais du Monde à lire ces hiſtoires de noſtre Bible; comme Iſaac eſt mené au ſacrifice, Ioſeph recognu de ſes freres, Iephté troublé de la rencontre de ſa fille, Dauid affligé de la mort d'Abſalom; ils ſentiront, ſ'ils le veulent dire, vn fremiſſement en leurs corps, vne eſmotion en leur cœur, vne tendreſſe d'affection en vn ſeul moment, plus grandes, que ſi tous les Orateurs de Rome ou d'Athenes leur preſchoyent meſme matiere en iours entiers. Que ſ'ils viennent à lire ces meſmes hiſtoires en Ioſephe, auquel l'Empereur Tite ordonna vne ſtatuë pour l'elegance de ſon hiſtoire, apres les auoir enrichies de tous les ornements de Rhetorique, il les lairra plus froids & moins eſmeus, encor qu'il ne les aura pris. C'eſt que la beauté veritablement ne veut point de fard; que plus elle eſt nuë, & plus vifs ſont ſes attraicts; & comme dient les Orfeures, que plus belle eſt la pierre, & moins y faut il & d'or

& d'œu-

& d'œuure. Et n'est proprement autre chose monter nos Escritures sur hautes paroles, que monter vn homme autrement bien proportionné sur des eschasses; qui n'adioustent rien à sa grandeur, & luy ostent de sa proportion naturelle. En nos Escritures aussi, nous auons des Propheties, & en ces Propheties des menaces, des exhortatiōs; des vehemences. Et c'est en telles matieres que les Orateurs tonnent & montent sur leur haut parler. En cē genre les Latins font cas de Ciceron. I'atteste tous ceux qui ont leu l'vn & l'autre de mesme iugement, quelle comparaison de luy à Esaie, de ses insinuations flateresses & excuses d'ignorance pueriles, aux entrées viues, graues & plénes de maiesté d'Esaie? des longues periodes de l'vn esquelles il s'escoule si deuotement, à ces mots tranchans de l'autre, qui sont autant de coups de tonnerre redoublez pour estonner les plus obstinez? Mais entre tous les Grecs Ciceron mesmes admire Æschines cōtre Demosthene, en vn certain passage où il s'espand en iniures & passions contre luy, plus propres à vn forcené qu'à vn homme de bon sens; qu'a celà d'eloquence, de vigueur, de penetration (ie prie de bon cœur les Lecteurs de lire l'vn & l'autre passage) au regard du commencement d'Esaie? *Escoutez cieux*, dit il, *& toy terre preste l'aureille: car l'Eternel a dit, I'ay nourry des enfans, & les ay esleuez, & iceux m'ont esté rebelles. Le bœuf cognoist son possesseur, & l'asne la créche de ses maistres: mais Israël n'a point cognu; mon peuple n'a point entendu. Ha gent pecheresse, peuple agraué d'iniquité! à quel propos serez vous plus battus; veu que vous adiousterez*

Ciceron en ses Tuscalanes.

rez peché sur peché ? Tout le chef languit, tout le corps est amaty; depuis la plante du pied iusques à la teste, il n'y a rien d'entier. Combien de naifueté & d'eloquence, d'humilité & de grandeur, de raisons & d'affectiōs en ce peu de mots ? Et combien plus grandes les trouuerions nous en leur propre langue & en leurs naturels accens? Et de faict, grands personnages de nostre temps, de la louange desquels ie ne pense pour cela rien rabattre, ont entrepris de faire des Paraphrases sur ce Prophete; & autres, pleins de belles paroles & d'eloquence humaine, mais qui n'ont seruy proprement, qu'à luy donner tant plus de lustre. Que si ces similitudes comme trop basses desplaisent à nos Rhetoriciens; ie les prie de me dire, quel est l'vsage des similitudes, sinon d'esclarcir, & le moyen d'esclarcir, que de les prendre des choses plus cognuës ? Et quelles estoyent les Metaphores des Romains, sinon au commencement rustiques, puis prises de la guerre, & puis du plaidoyer, selon qu'ils vinrent à se corrompre ? Et quelles mesmes celles de leur Ciceron sur son vieil aage, que prises de la vigne & du labour, par ce qu'il y prenoit plaisir ? Bref, s'il est question de poursuyure vne similitude clairement, de representer vne desolation viuement, de reprendre les vices aigrement, de promettre vne deliurance gayement; tout y est si naif, & si present, si vigoureux & si vif, qu'il appert manifestement, qu'ils auoyent & personnes, & lieux, & temps, & les choses mesmes dont ils parloyent deuant leurs yeux: & est ce style vniuersel & commun à tous nos prophetes. De tout ceci, ie ne veux autres

Osorius Lusitanus.

autres teſmoings, que nos contempteurs de Dieu meſmes, qui contemnent la plus part nos Eſcritures, qu'ils n'ont iamais pris le loiſir de lire; ſoubs ombre que quelques Maiſtres aux arts, qui n'aura iamais leu que ſon Ciceron,& ne ſçaura diſtinguer ce qui conuient à diuerſes perſonnes,ny à ſoy meſmes, leur aura meſpriſé,ce qu'il ne ſçaura ny peſer ny priſer. Et de telles gés eſt ſorty le meſpris de noz Eſcritures meſmes en Italie, qui hors de l'eſchole n'euſſent peu dire vn mot à propos, ny ſimplemét deuiſer. Vn Politian, dit Viues, meſpriſoit totalement la lecture des Eſcritures. Voyons donq ce qu'il priſoit. Toute ſa vie il a diſputé ſ'il failloit dire *Vergilius* ou *Virgilius*, *Carthaginenſis*, ou *Carthaginienſis*, *primus* ou *preimus*; & ſ'il a eu quelque reſte de loiſir, ce a eſté pour faire quelque Epigrãme Grec, en loüange de paillardiſe, & de Sodomie. Graue iugement d'homme certes pour nous y amuſer. Vn certain autre Domitius Calderînus en détournoit les ieunes hommes:mais belle matiere qu'il a pris pour ſ'occuper. Il a paſſé ſa vie à commenter les Priapeies de Virgile,que tous hommes qui ont quelque reſte d'homme, ont honte de prononcer. Quand telles gens les meſpriſent; quel plus grand argumét voulons nous pour les priſer? Au contraire,vn Marſile Ficin,vn Conte Iehan de la Mirande, l'honneur en toutes ſciences, & de l'Italie,& de leur ſiecle,apres auoir leu tous les bõs Autheurs du Monde,ſe ſont venuz repoſer en nos Eſcritures, & ont eſté en fin degouſtez de toutes autres;de celles cy ne ſ'en ſont peu raſſaſier. Quãd

il n'y auroit que la simple affirmation des vns, & des autres ; ie vous prie, ausquels aymerions nous mieux acquiescer? Mais i'ose dire, & le veux maintenir, entre tous ceux qui sçauēt que c'est, de parler à propos, & selon la bienseance d'vn chacun, que nos Escritures sont escrites selon qu'il conuenoit, & à Dieu qui en est l'Autheur, & à la matiere qu'ils traictent, & aux gens à qui elle est addressée; & que plus seant style ne se peut imaginer. A Dieu, di-ie; car il est nostre Prince; & aux Princes ne conuient persuader: à la matiere; car elle est saincte & graue: & choses graues, dit Aristote, ne se doibuent farder: aux gens aussi, car c'est vn meslinge de peuple; & falloit que tous peussent entendre, comme tous estoyent tenuz de croire & obseruer.

Obiections des choses peu croyables és Escritures.

Ils entrent maintenāt en la matiere. Ces Escritures, dient ils, nous content des choses impossibles & incroyables, plus semblables aux vaines fables de nos Poëtes, qu'à solides histoires ou narrations. Ie leur demande, à qui impossibles & de qui incroyables? Veu, di-ie, qu'elles ne les attribuēt qu'au vray Dieu createur du ciel & de la terre, auquel toutes choses sont egalement faciles? Les Poëtes dient que Iuppiter tōne là haut; que Neptune trouble la mer, & escroule la terre. Et nous sçauons que ceux-là estoyent des hommes comme nous. Nous disons qu'ils content des fables, & non sans cause; car ils attribuent aux hommes choses trop plus qu'humaines, & qui surpassent la mesure de toutes creatures. Mais quand choses impossibles aux creatures serōt dites de Dieu; c'est à dire, d'vne puissance infinie,

infinie; ores qu'on doubte qu'elles ayent esté faictes; pour le moins qui voudra nier qu'il ne les ait peu faire? Que si elles leur sõt suspectes, parce qu'ils lisent choses semblables en leurs fables; ià auons nous prouué, que ces choses sont escrites, long temps auant qu'ils eussent ny Historiẽs, ny Poëtes, ny lettres mesmes. Et pourtant deuroyent ils penser que leurs fables sont controuuées sur nos histoires; leurs mẽsonges sur nostre verité. Car comme l'homme a esté deuant son portraict, la bonne monnoye deuant la fausse, la signature deuant le faux seing, le notaire deuant le faussaire; ainsi aussi la vraye narration deuant les fables, selon ceste regle des Philosophes, Que le mal ne subsiste point en soy, mais en autruy; & n'est pas proprement vne substance, mais vne corruption de substance. Ainsi ne croyons nous point les fables d'Homere, ny les inuentions d'Euripide, & de Sophocle tirées de là. Et toutesfois ne nierons pas, qu'il n'y ait eu vne guerre de Troye. Et aussi peu croyons nous les Romans; qui ont vãté les douze Pairs de Charles-Magne; encor que nous ne doubtons pas, qu'il n'y ait eu vn Charles-Magne, qui a fait de grandes choses en son temps, & n'a pas eu faute de grands personnages à son seruice. Bref, si iamais n'y eust eu chien, cheual, ours, lion au mõde; les Poëtes ne nous eussent feint, ny les Peintres peinct les Cerberus, le Pegase, ny la Chimere. Et s'il n'y eust eu vne verité des choses qui sont fabuleuses és Poëtes, nous n'auriõs point auiourd'huy de fables au monde. Venons au particulier: En toute l'Escriture n'y a riẽ plus admi-

rable

Creation du Monde,& de l'Hõme. rable q̃ la creation du monde,& de l'hõme:& quãd nous auons admis ces poincts, rien ne nous doibt plus sembler estrange en la Bible: Car tous les miracles que nous admirons,ne sont qu'estincelles de ceste infinie puissance, qui se desployа lors en la creation de toutes choses. Si auons nous cy deuant prouué, & par viues raisons, & par tesmoignages de tous les anciés, que le Monde a esté creé,& tout ce qu'il cõtient, & par la seule volonté de Dieu; & quand il luy a pleu,& qu'il ne se peut imaginer autrement. Sur ceste verité les Phœniciens & les Egyptiens ont façonné leurs fables: Qu'au commencemẽt il y auoit des Tenebres,& vn Air spirituel,& vn Chaos infiny: Que cest Esprit conuoita ce Chäos,que de leurs embrassemens nasquit vn certain Moth,c'est à dire Limon,dont furent produits tous les animaux. Nul ne peut nier,que cela ne soit vne copie mal prise,du vif & du naturel de Moyse. De la creation de l'homme, les Egyptiens ont dit qu'il fut creé masle-femelle: Platon en a retiré qu'il fut fait Androgyne,ou Hermaphrodite: l'Escriture auoit dit que Dieu les auoit creés masle & femelle. C'est proprement ce qui aduient à vn portraict tiré sur vn autre. Celuy qui est pris du vif,perd vn peu du naturel. Celuy qui sera pris sur ce crayon, en perd encores plus; & de l'vn à l'autre s'esloignent en fin tant de la verité, qu'à péne y en peut on remarquer vn seul traict.

La cheute. La cheute de l'hõme nous a esté prouuée par plusieurs raisons,approuuée par tous les Philosophes, & par le sentiment mesmes de nostre corruption. Tous sont contraints de la con-

confesser. Mais vn seul Moyse nous en recite & l'histoire & la cause. Là dessus Iulian l'Empereur s'escarmouche. Il trouue estrange que le Serpent ait parlé; c'est à dire le diable par le serpent. Qu'est ce, qui n'auinst tous les iours entre les Gentils? Les diables pour les tromper, parloyēt par des statuës: Le Dæmon de Dodone par vn Chesne. Vn Orme, dit Philostrate, parla à Apollonius Thyanæus: vn fleuue, dit Porphyre, salüa Pythagoras. Iulian mesmes & son Philosophe Maximus, l'ont ouy en diuerses voix, & en diuerses sortes: Et de tout celà on ne s'estrange point. Veu que le Diable en soy mesme n'est pas visible à nos yeux; faut il pas qu'il emprunte vne autre forme? Et s'il emprunte, quel interest, que ce soit plustost vn autre animal, qu'vn serpent? Et s'il parle, pourquoy moins soubs ombre de ceste bouche que d'vne autre? d'vne espece qui a vie, que d'vne qui n'en a point? Mais encor, cest animal a de la figure manifeste, entant qu'il se traine en terre, & qu'il vit de poussiere; & que par nous destourner de Dieu aux choses basses & terriennes, nous sommes auiourdhuy reduicts à ce poinct. De ces premiers hommes, nous lisons qu'ils viuoyent sept, huict, neuf cens ans: & quelques vns le trouuans peu croyable, ont pensé que c'estoyent ans lunaires; comme ainsi soit, qu'en l'histoire du Deluge, qui s'ensuit, le mois est de vingt & huict iours, & l'an de douze mois; & qu'autrement nous faudroit admettre qu'ils auroyent engendré à moins de dix ans Solaires. Et c'est vn des Griefs qu'ils proposent cōtre nos Escritures,

Aage des premiers hommes.

tures, comme s'il n'estoit pas aussi aisé à Dieu d'estendre nostre vie à milliers, qu'à centaines; à luy, di-ie, qui a fait & les siecles & les ans, & la vie mesmes. Mais Manethon Egyptien, Berose Chaldéen, Moschus, Hestiæus, & Hierosme, qui ont escrit l'histoire des Phœniciens, confermēt ce que dit Moyse de ces premiers hommes. Et Hesiode, Hecatée, Acusilaus, & Hellanique & Ephore s'y accordent. Et que ceste vie leur estoit ordonnée ainsi longue, tant pour l'estude des sciences, que pour l'inuētion des arts; & specialement de l'Astronomie: par ce, dient ils, que s'ils eussent vescu moins de six cens ans, leurs obseruations eussent esté en vain, par ce que le grand an dure autant. Bref, la chose estoit si claire, & si commune en toute l'histoire ancienne; que Varro ne la passe pas de leger, mais tasche d'en rendre la cause. Ensuit pour la punition du genre humain le Deluge. Quel peuple ne l'a creu, & quel autheur n'en a parlé? Les Egyptiens, Phœniciens, Grecs & Romains n'ont eu rien plus commun; & parce qu'ils oyoyēt dire, qu'il auoit esté és premiers temps, ignorans la Chronologie, chacun le met au temps qu'il pensoit plus ancien; les Thebains au temps d'Ogyges; les Thessaliens au temps de Deucalion; & ainsi des autres; mais, qui plus est, au Bresil, en l'Espagne neuue, en la Floride, c'est vne croyance commune, & l'attribuēt tous aux pechez des hommes, & à l'ire du Souuerain espandue sur le genre humain. Mais voyōs les particularitez. Dieu commāde à Moyse de faire vne Arche pour s'y sauuer luy & sa famille, & y conseruer la semence du monde.

Deluge.

monde. Et nous en conte particulierement tous les bouts & les costez. C'est qu'il auoit la verité, dont les autres n'auoyent que le bruit. Mais encor, Alexandre & Abydenus escriuent, Que Saturne predit à Xysuthrus le deluge auenir; & qu'il se fist vne Arche pour sauuer toute sorte de bestail auec luy: Qu'il sauua ses Escritures en Heliopolis d'Egypte, en certaines sculptures; & nauigua en son arche vers l'Armenie: Qu'au bout de certains iours il mit quelques oyseaux dehors qui ne trouuerent rien de sec; & au bout de quelque temps encores d'autres; & en fin ayant apperceu terre, descendit en Armenie, où, dient ils, les restes de l'Arche sont gardées soigneusement par les habitans, qui s'en aydét en plusieurs maux. Et ce qu'ils dient de Saturne, c'est selon les Grecs qui ont pensé que les Iuifs adoroyent Saturne à cause du septiesme iour: & Xysuthrus peut estre autant que Noë, en langage Assyrien; lequel en diuers lieux, comme nous lisons, a eu diuers noms. Cependant ceste difference nous sert à la preuue, quād nous voyons que ce n'est pas simple traduction, mais plustost tradition de pere en fils. Le mesme est referé par Berose, non le supposé, mais celuy qui est allegué par les anciens; & par Hierosme l'Egyptien, Mnaseas Phœnix & autres. Mesmes ils adioustent, que le lieu où descēdit Noë, fut appellé Saleh Noah, & en Grec ἀποβατήριον, c'est à dire, la descente de Noë, en vne montagne appellée Baris, ou Paropanisus; qui selon leur langue d'alors, semble reuenir à vn. Et Plutarque parle nōméement de la colombe que Deucalion enuoya hors

Alexander Polyhistor. Abydenus allegué par Cyrille liu 1. cōtre Iulian.

Ioseph. liu. 1. des Antiq. cha. 3.

Au traicté Que les bestes sont capables de raison.

hors de l'Arche pour ſonder la terre, & Phauorinus & Stephanus du lieu où l'Arche deſcendit; qui ne peut eſtre entendu d'vn deluge particulier de Theſſalie, lequel ſans doubte a eſté compoſé ſur ceſtuy-cy. Icy donq ne ſçachans que repliquer, ils s'attachent ſur les meſures de l'Arche; & trouuent malaiſé à Dieu tout ce qu'ils ne peuuent. Mais outre ce que l'Arche eſtoit vne figure de l'Egliſe en laquelle toutes nations deuoyent vn iour eſtre recueillies & ſauuées, Origene par la coudée Geometrique monſtre à Celſus Epicurien, qu'elle eſtoit d'vne grandeur & capacité merueilleuſe: & Buteon Mathematicien en vn liure exprez, declare pied à pied ce qu'elle pouuoit contenir. Bref, quand nous liſons que ce deluge fut vniuerſel, & venons à conſiderer que tel ne pouuoit il eſtre, ſinon de par Dieu; lequel toutesfois vouloit abſoluement ſauuer les ſiens; apres vn tel miracle tout doibt eſtre croyable, ſans alleguer meſures en vne puiſſance qui n'en a point. Car quant à ce qu'aucuns veulent l'attribuer à vne certaine grande conionction qui auint lors; ie les renuoye au Conte de la Mirande, qui ne leur prouue pas ſeulement, que lors il n'y auoit point de grande conionction; & qu'ores qu'il y en euſt eu vne, ils ne la peuuēt marquer à poinct nommé; mais que ſelon leurs propres regles, elle euſt eſté lors, pluſtoſt pour apporter vn embraſement vniuerſel, que non pas vne inondation au monde.

Iehan Picus, Conte de la Mirand. cōtre les Aſtrologues.

Au ſortir de ce deluge l'Eſcriture nous parle d'vn Ham ou Cham, qui deſcouure la vergongne de Noē ſon pere. Les Chaldeens dient que c'eſtoit

Cham.

Zoro-

Zoroaſtre, qui par charmes le voulut rendre ſterile:les Grecs apres eux ont feint leur Iuppiter Hammon qui l'auroit chaſtié. Voyla comment de l'hiſtoire on vient à la fable. Et Iaphet auſſi n'eſt autre que le Iapetus des Poëtes; qui ont pris le renouuellement du mōde apres le Deluge, pour la creation meſmes. Vient conſequemment la confuſion des langues. C'eſt choſe toute claire que les langues ne ſont vtiles,qu'autant qu'elles ſont diuerſes; & que ſ'il n'y en auoit qu'vne en vſage au Monde,ce ſeroit pure vanité d'en ſçauoir pluſieurs. Comme donq la raiſon nous a amené à vn premier homme; auſſi doibt elle à vne premiere langue, qui ait eſté ſeule, comme l'homme eſtoit ſeul auec ſa femme. Qu'elle ſe ſoit diuerſifiée auec le temps, il ſe pourroit dire, ſi c'eſtoyent Idiomes ou Dialectes:mais on ſçait qu'il y a pluſieurs langues, qui ont racines toutes diuerſes, & ne tiennent rien l'vne de l'autre, ſinon quelques mots apportez d'vn pays en autre, auec les marchandiſes, qui ont retenu par tout le nom qu'elles auoyent d'où elles venoyent. Reſteroit que les hommes menans diuerſes Colonies,les euſſent inuentées. Mais quelle vanité ſeroit celà? & quelle eſt la vie de l'homme qui y ſuffiſe? Et quel proffit en pouuoit il venir, ou aux inuenteurs, ou à leur ſuite? Ains qui ne voit que c'eſtoit vne calamité publique? non vn ſçauoir,mais vne ignorance;nō vn plaiſir,mais vne geéne pour la poſterité? Certes diſons donq,que la raiſon nous amene à ce que dit l'Eſcriture, Qu'au commencement il n'y auoit qu'vne langue; Que les hommes n'ont point diuiſé les

Confuſion des langues.

r lan-

langues; ains que la diuisiõ des langues a diuisé les hommes, & que ce n'est point vne inuention des hõmes, occupez alors suffisamment en la cognoissance necessaire de nature, & en l'inuétion des arts & sciences vtiles, mais vne punition de Dieu sur le genre humain. A ces raisons voyons qu'adioustent les anciens: *La commune opinion est*, dient Abydenus, & Alexandre, *Que les hommes estans néz de terre, & se fians en leur force, en despit des Dieux, voulurent esleuer vne Tour iusques au Soleil, au lieu où est maintenant Babylon: mais comme elle estoit ià haut esleuée, que les Dieux la ruinerent, & ietterent sur leur teste à coups de vent; & qu'alors commença la diuersité des langues, dont les Hebrieux appellerent le lieu Babel*. En mesmes termes aussi en parle la Sibylle en ses vers: & Hestiæus & Eupolemon adioustent, que les Sacrificateurs qui en eschapperent, se retirerent auec les mysteres de leur Iuppiter (c'estoit Nemrod, ou Iuppiter Belus) en la campaigne de Sennaar; duquel lieu par la confusion des langues, les hommes commencerẽt à s'espandre çà & là, & à peupler le monde. Icy Iulian se veut moquer. *Car*, dit il, *plusieurs globes de la terre ammoncelez l'vn sur l'autre, ne fussent piéça paruenuz à la Sphere de la Lune*. Mais la raison de ceste entreprise est euidente: Que leur but estoit, d'auoir vne retraicte contre la hauteur des eaux, si elle reuenoit; c'est à dire, de faire vne chaussée contre l'ire de Dieu, qu'il eust mieux valu appaiser par prieres. Et ne faut trouuer cest orgueil si estrange, quand nous lisons és histoires Grecques, d'vn Xerxes, qui menaçoit la mer par lettres; & és Romaines, d'vn Cali-

Alexandre Polyhistor. Abydenus. Sibylla. Euseb. liu. 9. ch. 4. de la Prepara.

Gene. 18, 11

Caligula, qui prenoit querelle à Iuppiter. Et Iulian mesmes n'estoit gueres plus sage, quand il vouloit empescher le Royaume de Dieu, en defendant aux Chrestiens la lecture des Poëtes. Et quant à ce que Celsus se veut faire croire, que ceste histoire soit prise de la fable des Aloides, chacun sçait qu'Homere est le premier qui en fait mention, lequel est long temps apres Moyse. Et de faict, ces particularitez de la confusion des langues; de la dispersion des hommes; du lieu où cela aduint; du nom de Phaleg, qui nasquit lors de ceste diuision, &c. mõstrent euidemment que Moyse ne parle pas à l'esgarée. Comme aussi les Origines des peuples, selon le departement des familles, ne se lisent point ailleurs. Aussi vain est ce, qu'ils dient, que l'embrasement de Sodome est pris de la fable de Phaëthon, qui en est aussi loing que le ciel de la terre; car encor auiourd'huy s'y voyẽt les restes de l'ire de Dieu remarquées par Strabo, Galien, Mela & autres; vn lac amer, qui ne nourrit aucun animal, le riuage bordé de bitume; les pierres puantes & infectes, les arbres produisans fruicts beaux en apparence, mais qui au manier, s'en vont en cendre, & en suïe; ce que nous ne lisons point auoir esté veu aillieurs: & ce toutesfois en vne vallée tresbelle en apparence, où estoyẽt lors basties cinq villes, ou selon Strabo treize, qui furent englouties du feu, pour le peché contre nature. Et Iosephe dit, que la statue de sel de la femme de Loth s'y voyoit encore de son temps. Ce sont les plus grandes merueilles du liure de Genese: & le reste consiste en l'histoire d'Abraham &

Genes. 18. Sodome.

Galien au liure Des simples. Pausanias en ses Eliaques. Solin en son Polyhistor. Tacite liu. dernier.

ham & de ses enfans. Des Princes d'alors, nous n'en auons ny genealogie, ny histoire, entre les Payens; & pourtant sera il d'autāt plus à admirer, qu'ils ayent parlé de nos pasteurs. Berose donq dit, qu'enuiron dix generations apres le Deluge, y eut vn grand personnage entre les Chaldeens, excellēt en Astronomie. Et qu'il vueille designer Abrahā, Eupolemon le monstre; car il dit, qu'en ceste dixiesme generation, nasquit Abraham en Camerine de Babylone, autremēt appellée Vr ou Chaldeopolis; lequel inuenta l'Astronomie entre les Chaldeens; qu'iceluy fut agreable à Dieu, & par son commandement passa en Phœnice, où il enseigna le cours de la Lune, du Soleil, & des Planetes, dont il pleut grandement au Roy: toutesfois qu'il disoit l'auoir de main en main d'Enoch, que les Grecz, dit il, ont appellé Atlas, & auquel les Anges auoyent appris beaucoup de choses. Il recite aussi la bataille pour la recousse de Loth; la reception de Melchisedec; les trauerses qu'eut Abraham pour sa femme Sara en Egypte; la playe que Dieu enuoya à Pharao pour la luy faire rendre. Et Artabanus presques le mesmes en son histoire des Iuifs, adioustant que de luy les Iuifs furent appellez Hebrieux; en quoy l'affinité des noms l'auroit abusé. Melon en ses liures contre les Iuifs escriuoit qu'il eut deux fēmes: De l'vne qui estoit Egyptienne douze enfans, entre lesquels fut departie l'Arabie, qui de son temps auoit encor douze Rois. Ce sont les douze enfans d'Ismaël fils d'Abraham par Agar Egyptienne, qui sont nommez au Genese. De l'autre, qui estoit du pays, vn seul

Euseb. liu. 9. de la Prepar. chap. 4.
Eupolem. au liu. des Iuifs.
Abraham & sa race.

Artabanus en son histoire des Iuifs.

Melon cōtre les Iuifs.

ſeul nõmé Iſaac, qui eut douze fils, dont le dernier ſ'appelloit Ioſeph, par lequel Moyſe deſcendoit. Alexandre auſſi recite le ſacrifice d'Abraham tout au long, & les fils qu'il eut de Chetura; & allegue en ſon hiſtoire vn Cleodemus prophete, autrement appellé Malchas, qu'il dit ſ'accorder auec Moyſe, en l'hiſtoire des Iuifs: & Hecatæus Abderitain ayãt eſté en Iudée, fit vn liure expres de la vie d'Abraham; ce qu'il ne fit pas meſmes d'Alexandre ſon maiſtre. Bref, ce que dit Orphee d'vn Chaldeen, auquel ſeul Dieu ſe manifeſta, ſemble dit de luy; car il auoit frequenté en Egypte, où le nom d'Abraham eſtoit ſi grand, qu'és Exorciſmes meſmes il eſtoit fait mention expres du Dieu adoré par Abraham. Ce meſme Alexandre eſcrit la fuite de Iacob, craignant l'ire de ſon frere Eſau; ſon ſejour en Meſopotamie, ſon ſeruice de ſept ans, ſon mariage auec les deux ſœurs, le nõbre de ſes enfans, le rapt de Dina, l'eſclandre de Sichem: En apres, la vendition de Ioſeph, ſa priſon, ſa deliurance par l'expoſition des ſonges, ſon credit en Egypte, ſon mariage auec Aſceneth fille de Pethefer Sacrificateur, les deux enfans nõméement, qui en naſquirent, la deſcente de ſes freres en Egypte, le banquet qu'il leur fit, les cinq parts qu'il donna à Beniamin (dont il veut rẽdre raiſon;) la venuë de Iacob, & de ſon meſnage en Egypte, quel aage chacun d'eux auoit, quels enfans il eut. Et ainſi nous amene de Noë au deluge, du deluge à Abraham, d'Abraham à Leui, & de Leui à Moyſe. Le tout touſiours auec des fautes en l'hiſtoire, des differẽces au calcul, & quelques additiõs

par cy par là de peu d'importance, qui seruẽt à mõstrer qu'il n'auoit pas ces histoires de nostre Bible seulemẽt, mais de quelques autres liures qu'il auoit veu aillieurs. Le mesme deduisoit Theodotus en ses Poëmes; Artabanus, Philo Biblius, Nicolas de Damas, Aristæus, &c. Et ce dernier particulierement a descrit l'histoire de Iob, comme il fut tenté tant par le Diable, que par ses voisins; & qu'il estoit fils d'Esau habitant és confins d'Idumée & d'Arabie: ce qu'il ne pouuoit auoir leu en l'Escriture. Bref, les lieux qui portent le nom d'Abraham en Damas, en Chaldée, en la terre de Chanaan, & de Ioseph en Egypte; les Puis aussi pres d'Ascalõ d'vne admirable antiquité, nous font foy, & de leur demeure en Palestine, & de leur passage en Egypte. Et Manethon Egyptien nous deduit leur origine, & leur descente de Chanaan en Egypte, les appellant en sa langue Roys pasteurs; à sçauoir comme nous lisons en l'Escriture, par ce que leur bien consistoit en bestail: mais nous n'auons de tous ces anciens que des fragmens, tels que nous les pouuons recueillir en diuers Autheurs.

Moyse.

Venons à Moyse. Alexandre dit, qu'il fut fils d'Amram, fils d'Elat, fils de Leui, fils de Iacob, &c. c'est à dire, naturellemẽt Israëlite, & non Egyptien.

Artabanus des Iuifs.

Mais oyons d'Artabanus & son origine & le discours de sa vie. Il dit donq, que Meris fille de Chenephrim Roy d'Egypte ne pouuant auoir d'enfans, adopta vn enfant Iuif appellé Moyse, qu'il institua les loix, & dõna les lettres aux Egyptiens, & par eux fut reputé comme Dieu, & nommé Mercure. Que

Chenephrim ialoux de ſa reputation, l'enuoya en guerre contre les Ethiopiens, & luy compoſa ſon armée de Iuifs inexperimẽtez pour le faire perdre, & eux auec luy: mais qu'il ſ'y gouuerna ſi ſagemẽt, que les Ethiopiẽs vaincuz l'eurent en admiration, & receurent la Circonciſion de luy. A ſon retour qu'on luy fit bon accueil; mais que ſ'apperceuant de mauuaiſe volonté, il ſe retira en Arabie, où il eſpouſa la fille de Raguel qui regnoit là. Cependant que ce Roy qui auoit opprimé les Iuifs de tant de coruées, & qui meſmes pour les faire tuer, impunement leur ordonnoit vne certaine liurée, mourut aſſez ſoudainement de lepre. Or n'eſt cecy referé par Moyſe, qui n'eſcriuoit pas pour ſe vanter, & qui a pour ſubiect les victoires de Dieu, & non les ſiẽnes. mais ſ'enſuit en ce meſme autheur la vocation de Moyſe. *Ce Moyſe*, dit il, *eſtoit en continuelles prieres vers Dieu pour la deliurance du peuple: & vn iour comme il prioit ardemment, ſortit vn feu de terre, où toutesfois n'y auoit aucune matiere propre à bruſler; & luy fut dit par vne voix, Qu'il falloit qu'il deliuraſt les Iuifs, & les remenaſt en leur pays. Ainſi ſans leuer aucunes forces, par le conſeil de ſon beau pere, il declare au Roy la volonté de Dieu; lequel le fit incontinent mettre en priſon: mais les portes luy eſtans miraculeuſement ouuertes, il vient trouuer le Roy au lict; & derechef le ſomme d'obeyr à Dieu: & le Roy luy demandant le nom de ce Dieu, il le luy dit en l'aureille: mais eſtant tombé d'eſtonnement, il le releua par la main; & les Sacrificateurs qui ſ'en moquoyent, moururent promptement.* Il deduit apres, Que le Roy demanda ſignes; & que Moyſe conuertit ſa verge en

 ſerpent:

serpét; Qu'il frappa le Nil, & le fit desborder; Qu'il le frappa derechef, & qu'il reuinst entre ses bords; Que là dessus fut commandé aux Sacrificateurs de Memphis de faire quelque cas semblable sur péne de la vie: lesquels par art magique produirent vn Dragon, & changerent la couleur au fleuue; dont le Roy s'enorgueillit & s'endurcit contre les Iuifs. Mais qu'alors Moyse frappa la terre de sa verge, qui produit des mousches venimeuses, puis des grenouilles, & puis des sauterelles, & autres choses estranges: *Dont*, dit il, *est demeuré la coustume, qu'on garde tousiours & reuere vne verge és temples, par ce qu'ils tiennent qu'Isis est la Terre, qui frappée de ceste verge les produisoit. En fin*, dit il, *il y eut vn tel tremblement de terre en toute l'Egypte, que le Roy se resolut de laisser aller ce peuple; mais icy les Sacrificateurs varient: car ceux de Memphis dient que Moyse obserua la marée & passa la mer par ce moyen: mais ceux de Heliopolis, que le Roy voulut poursuyure ce peuple, pour rescourre les joyaux qu'ils emportoyent aux Egyptiens, & que Moyse admonesté de Dieu frappa la mer, qui luy fit place & à tout ce peuple; & que les Egyptiens furent partie accablez de fouldres, & partie noyés és mesmes eaux. Or ayant passé l'eau, ils vescurent au desert trente ans, nourris pour tout d'vne certaine nege que Dieu leur faisoit pleuuoir du ciel. Et estoit ce Moyse homme de haute stature, blond, portant les cheueux longs & la barbe, plein de maiesté en son visage; & accomplit tout cest œuure aagé d'octante & neuf ans*. Le mesme lisons nous escrit par Demetrius & Eupolemus historiens Grecs, qui adioustent beaucoup de particularitez; & Manethon nomme le Roy
soubs

ſoubs qui celà auint Tethmoſis: & Numenius Pythagorien, dit auoir leu la vie de Moyſe en hiſtoires dignes de foy; & recite comme il fut retiré des eaux, qu'il fut nourry en Court, que deuant qu'il fuſt circonciz, il ſ'appelloit Iehoiachim : mais que ſelon ceux qui font profeſſion des myſteres, il auoit vn nom caché au Ciel, à ſçauoir Melchi; qu'il fit auſſi de grandes merueilles deuant le Roy d'Egypte, & que certains Magiciens Iannes & Mambres voulurent faire de meſmes : qui ſont choſes qui ne ſe liſent point en nos Eſcritures, & qu'ils deuoyent auoir des Memoires ſacrez d'Egypte. Et de faict, és Exorciſmes des Egyptiens contre les Dæmons eſtoyét employés ces mots, Le Dieu d'Iſraël, le Dieu des Hebrieux, le Dieu qui noya les Egyptiens en la Mer rouge auec leur Roy: qui monſtrent euidemment que la choſe eſtoit commune & hors de doute. Or ne me ſouuienne point auſſi d'Autheur, qui nie que Moyſe ait tiré ce peuple d'Egypte auec grands miracles; car auſſi euſt ce eſté le miracle des miracles, de luy faire ſouffrir tant de mal ſans miracles; mais bien les vns les ont attribuez à la Magie, & les autres à raiſons naturelles. Il y a, dit Pline, vne eſpece de Magie, qui depend de Moyſe & de la Cabale; mais, dit iceluy meſmes, iamais la Magie ne fut en ſi grande vogue que ſoubs Neron; & iamais ne fut cognuë plus debile, ne plus vaine. Et de faict, qu'y a il de ſemblable entre les illuſions d'vn Magicien, qui paſſent en vn momét; & la conduicte d'vn grand peuple au trauers de la mer; & qui plus eſt, de la faim & de la ſoif vn ſi long temps?

Secundum Myſtas.

Origene cõtre Celſus liu. 4.

Miracles de Moyſe.

Mais encor l'Escriture a pourueu à ceste calomnie; car en nulle loy n'est si expressement defendue la Magie, qu'en celle de Moyse. & la Cabale dont Pline auoit ouy parler, est plus esloignée de tels effects que l'Arithmetique ou la Grammaire. Et quant à ce que dient les autres, que Moyse auroit obserué la basse eau pour passer la Mer rouge, certes ils font le conseil des Egyptiens bien grossier de s'y estre si temerairement perdus. Mais, qui plus est, la mesme onde qui eust noyé les vns, n'eust pas espargné les autres: & chacun sçait que le Golfe Arabic n'est pas subiect à telles marées que celles là: & pareille cauillatiõ n'auroit lieu en tous les miracles qui luy sont attribuez. Aussi peu est receuable la calomnie de Iustin l'Historien, & autres: Que Moyse par ce qu'il estoit lepreux, fut chassé d'Egypte; & en emmena tous les lepreux auec luy. Car il est clair par tous les Anciẽs, que ce peuple qu'il emmena, estoit estrãger en Egypte. & quand il recite publiquement les biens que ce peuple a receu de Dieu, *Vous sçauez*, dit il, *qu'il n'y a eu ny maladie ny infirmité en vous depuis le temps qu'estes partis*. Et les menace au contraire, s'ils offensent Dieu, des playes, bosses & apostumes d'Egypte. Mesmes, comme ainsi soit qu'en aucunes loix anciennes, ne se parle de l'ordre qui doibt estre pour les lepreux, en celle-cy, comme si Dieu auoit voulu pouruoir à la calomnie, ils sont separez de la compagnie des hommes, leurs vestemens mis à part, les maisons raclées, &c. qui est vn argument trop certain, que ceux qui gouuernoyent & estoyẽt en authorité en ce peuple, n'estoyent pas lepreux.

Au lieu de *Cabala* il y a en Pline *Iocabela*.

Ce

Ce peuple donq, sort d'Egypte; & dit l'Escriture, qu'ils estoyēt six cens mil hommes de pied, sans les petits. Icy derechef ils s'escrient: Ils ne sont entrez que septante en Egypte; comment maintenant en peut il tant sortir? Or ie ne veux point alleguer miracle, encor que l'Escriture remarque, que ce peuple pulluloit grandemēt: & vse du mot de Frayer, comme de poissons. Mais ie les prie seulement de calculer à peu pres, non selō l'excez, mais selon la coustume, ce qui peut naistre de septante personnes en quatre cens ans, ou enuiron, qu'ils furent en Egypte; & deuant qu'ils soyent aux deux cēs cinquante, ils trouueront leur conte. Ainsi voyōs nous que soixante familles d'Arabie qui passerēt en Afrique au temps du Schisme du Calife, en moins de trois cens ans la peuplerēt toute; dont encor les Prouinces s'appellent, Beni Megher, Beni Guariten, Beni Fensecar, &c. c'est à dire Les enfans de Megher, de Guariten, de Fensecar: & n'y a famille qui n'en ait peuplé vne. Et les Indes Occidentales qui ne nous sont cognuës que depuis cent ans, dedans cent autres seront peuplées d'Espagnols. Bref, Viues dit auoir veu en Espagne vn bon homme qui peupla de son corps vn village de cent maisons; tellement que les noms de parenté defalloyent: & ceste année mesmes est morte vne dame illustre en Allemaigne, qui a veu cent & soixante enfans procreés d'elle & des siēs, encor que la moitié de ses enfans sont morts premier que d'estre mariez; & ceux qui sont mariez en aage d'en auoir encor plusieurs. C'est donq vne manifeste ignorance, comme de ceux qui igno-

Exode 12.

Nombre des enfans d'Israël.

ignorent, que c'est d'vne progression Arithmetique, auec lesquels on contractera aiséemét la vente d'vn cheual ou autre chose, à condition de bailler vn moys durant tousiours le double, commençant le premier iour par vn denier; & quand ils sont à la moitié du mois, ils commencent à apperceuoir ce que nulle raison ne leur eust mis en la teste, que tout leur bien n'y fourniroit pas. A Moyse succede Iosué, qui introduit le peuple en la Terre promise; & les Chananéens partie fuyent deuant luy, partie se rendent tributaires soubs luy. Qui lira le voyage de ce peuple de iournée en iournée, les bouts & costez de leurs partages; iugera incontinent de la verité de l'histoire. Mais Procopius en l'histoire des Vandales nous en laisse vne marque insigne en ces mots. *Tout ce Pays*, dit il, *qui est depuis Sidon iusques en Egypte, s'appelloit iadis Phœnice: & ceux qui ont escrit l'histoire des Phœniciens, racontent que iadis vn seul Roy y dominoit. En ces enuirons habitoyent les Gergesiens, Iebusiens & autres; lesquels comme ils virent venir à eux ceste grande armée de Iosué, passerent en Egypte. Mais peu apres le Pays ne les pouuant tous porter, ils passerent en Afrique, où ils bastirent plusieurs villes, & peuplerent iusques aux Colomnes d'Hercules, & est leur langue demye Phœnicienne. En Numidie aussi ils bastirent entre autres la ville de Tingit, tresforte d'assiette, où se voyent deux colomnes de pierre blanche, pres la grand Fontaine, esquelles en langue Phœnicienne sont entaillez ces mots*, NOVS *sommes ceux qui fuismes deuant ce brigand Iosué fils de Nun. Et tel est*, dit il, *l'origine de ces peuples, qu'on appelle auiourd'huy Maurusiens*. Or dit Eupolemus que Iosue

Iosue.

Procop. li. 2. De la guerre des Vádales.

ſué prophetiza cent & dix ans,&planta le tabernacle en Silo: & de la ſaute à Samuel; à Saul, qui fut, dit il, Oinct par le commandement de Dieu; & à Dauid qu'il appelle,prenant l'vn pour l'autre,fils de Cis. Mais entre deux nous auons tout le temps des Iuges, en l'hiſtoire deſquels aucuns remarquent, que les forces de Hercules ſont feinctes ſur celles de Samſon; & le veu d'Agamemnon ſur le veu de Iephté. Dauid, dit ce meſme Autheur, ſubiugua les Ammonites, Moabites, Ituréens, Nabathéens, &c. ſ'eſtendit iuſques au fleuue d'Euphrates, & rendit tributaires le Roy de Tyr, & les Phœniciens. Puis luy fut monſtré par vn Ange appellé Nathan, le lieu où deuoit eſtre edifié le temple, pour lequel il prepara les materiaux, & equippa vaiſſeaux en la ville de Melane en Arabie; leſquels il enuoya en vne Iſle de la Mer rouge, appellée Vrphen, dont il apporta grande quantité d'or, de cuyure, de bois de Cedre, &c. Mais, dit il, l'Ange ne voulut pas, qu'il baſtiſt le Temple, par ce qu'il ſ'eſtoit enſanglanté en ſes guerres; & fut reſerué ceſt ouurage à Salomon ſon fils, qui vint à la couronne à l'aage de douze ans. Or des richeſſes de Dauid il peut apparoir par ſon ſepulchre; auquel, ſelon la couſtume du temps, Salomon cacha de grands threſors. Car enuiron huict cens ans apres; Hircanus aſſailly par Antiochus; Pius en fit tirer d'vne vouſte trois mil talens pour le contenter; & quelque temps apres l'autre fut ouuerte par Herode, qui n'y en trouua pas moins. De Salomon que liſons nous de notable? Premierement l'edifice du Tem-

Saul. Dauid.

L'eſcriture du Prophete.

Ioſeph. liu. 15. des Antiq. ch. 16. & liu. 16. ch. 11. & li. 5. ch. 12. Des guerres.

Salomon.

Temple, és Annales des Tyriens competiteurs des Iuifs, dit Iosephe, il est descrit comme és nostres; & sont gardées en leur Thresor les lettres de Salomon à Hiram Roy de Tyr, & de Hiram à luy; qui font foy du nombre des Charpentiers, que Hiram luy enuoya; de l'ordre que Salomon dôna, pour les faire nourrir par estappes; & ce que chaque prouince contribuoit à ceste fin: ce qui est aussi referé par Eupolemus tout au long; par Alexâdre Polyhistor; par Hecatæus Abderitain; par Dius Phœniciē, &c. voire si particulierement, & auec tel soing, qu'il n'y a mesure, vaisseau, vtensile du temple, qui n'y soit remarqué: ce que nous ne lisons point qu'ils ayent fait d'aucun temple des leurs. Mesmes les Tyriens marquēt en leurs Annales l'an & le iour; à sçauoir, cent quarante & trois ans & huict mois, auant qu'ils bastissent Carthage. En apres, l'Escriture fait vn singulier cas de sa sagesse; que mesmes vne Royne de Saba vint de bien loing, pour le voir. Et nous lisons en Plutarque, que la coustume de ces anciens Roys estoit de s'entrefaire des questiōs, à qui l'emporteroit par habilité d'esprit: & y auoit vn certain prix à celuy qui gaignoit. Or Dius en l'histoire des Phœniciens recite les ænigmes, & questions que Salomon enuoyoit au Roy Hiram; & que ne les pouuant soudre, il luy en cousta beaucoup; tant qu'il trouua vn ieune homme Tyrien nommé Abdemon, qui luy en deschiffroit la plus part. Et quât à la Royne de Saba, qui vint de Meroë, pour le voir; les Annales d'Ethiopie portent, qu'elle s'appelloit Makeda, & qu'elle eut vn fils de Salomon, nommé

Iosep. ch. 2. liu. 8. des Antiq. Euseb. liu. 9. cha. 4.

Plutarq. au Conuiue des sept Sages.

Ioseph. li. 8. chap. 2.

L'Histoire Ethiopique. Makeda.

nommé Meilich, & depuis Dauid, qu'elle fit ſon heritier; dont eſt auiourdhuy ce grand Empire, que nous appellons de Prete Ian. Pareillement qu'elle ramena auec elle douze mille Iuifs, de chaque lignée mille; & par ce que les plus nobles du pays ſe vantent d'eſtre du ſang d'Iſraël, encor qu'ils ayent receu l'Euangile, ils retiennent la Circoncision; nõ, dient ils, qu'ils l'eſtiment neceſſaire à ſalut, mais pour garder la prerogatiue de leur ſang. Que reſte il encor? Ceſte nauigatiõ des nauires de Salomon, qui duroit trois ans, leur a ſemblé incroyable. Et touſiours ſelõ ceſte regle, Que nous ne croyõs pas volontiers ce que nous n'entẽdons pas. Mais à qui eſt ce auiourd'hui, que les Eſpaignols & Portugais ne l'ayent perſuadée? Les Portugais ſpecialement, qui ſont vn an & dixhuict mois en leur voyage, encor qu'ils ayent & l'vſage du compas, & la mer plus recognuë, & les ſtations certaines, & qu'ils ne facent pas ſi long voyage? Et certes n'eſt legeremẽt à paſſer qu'en nos Eſcritures, l'or qui ſ'apportoit de ceſte nauigatiõ, eſt appellé en nombre Duël en Hebrieu, Paruaim, comme qui diroit apporté des Perouz, ou des Indes tant Orientales, qu'Occidentales; comme a remarqué vn docte homme de noſtre temps. Et ainſi ſ'appelle Breſil, le bois qui ſ'apporte du Breſil, Mechoachan, la drogue qui ſ'y trouue, &c. Car quant à la nauigation vers Indie, par la Mer rouge, elle eſtoit trop cõmune, & pour y employer tant de temps, & pour en faire tant de cas. Es hiſtoires des Roys enſuiuans, ſont en premier lieu remarquables les trois Tranſmigrations des

2 Chroniq. ch. 3.

Gilber. Genebrard. en ſa Chronologie.

Trāſmigrations. des dix lignées d'Iſraël, ſoubs Phacea fils de Romelia & Oſée Roys d'Iſraël, par Tiglath Phalaſſar & Salmanazar Roys des Aſſyriens. Et la façon en eſtoit telle, qu'on tranſportoit les Iſraëlites en d'autres pays loingtains, & principalement les plus apparens d'iceux; & faiſoit on venir autres nations en leur place. Or furent les Iſraëlites tranſportez au delà de Medie, & prirent pays inhabitez à desfricher; & d'iceux ſont venus partie les Colches, qui du temps d'Herodote ſe faiſoyent circoncir; & partie les Tartares, qui enuiron l'an mil deux cens inonderent ſur la face de la terre, ſoubs la cōduicte de Cingi, & ont depuis conſtitué l'Empire du Cham. Et de faict, ils eſtoyent circonciz, deuant qu'ils euſſent ouï parler de Mahumed; & ſe ſont partie laiſſez aller à ſa Loy, tant pluſtoſt par ce qu'elle ſembloit tenir de la leur: Et ce mot de Tartares, ou pluſtoſt Totares, ſignifie en Syriac, les Reſtes, ou les Delaiſſez. Meſmes entre les Hordes de Tartarie en la partie plus Septentrionale, y en a qui ont retenu les nōs de Dan, de Zabulō, & de Nephthali: dont ne faut ſ'eſmerueiller, ſ'il y a tant de Iuifs és pays de Ruſſie, Sarmatie, & Lituanie; & d'autant plus touſiours qu'on approche des Tartares. Le meſme n'eſt pas moins vray ſemblable des Turcs; car ce mot Turc en Hebrieu, ſignifie Gēs exilez, & ſe prend entr'eux en meſpris: & y a bien apparence que Mahumed, pour n'offenſer ces grāds peuples, qui lors commençoyent à ſe reſueiller, retint la Circonciſion, & les purgations, & ceremonies de la Loy de Moyſe. Quant à la tranſmigration de Babel,

2 Roys. 15.
2 Roys 17.
4 Eſdras 13.
Herodote liu. 2.

Babel, qui estoit proprement de ceux de Iuda, Alexandre Polyhistor dit nomméemét, qu'au téps de Ioachim Roy de Iuda, Ieremie leur fut enuoyé de Dieu, pour predire vne extreme calamité, à cause qu'ils adoroyent vng Idole de Baal; mais que Ioachim commanda qu'il fust bruslé vif: & que Ieremie adiousta de plus, Que le Roy des Assyriens les feroit trauailler pour rendre l'Euphrates nauigable dans le Tigris: Que sur ceste confiance Nabuchodonozor se mit en campaigne auec toutes ses forses; rauagea Samarie, prit Hierusalem, amena Ioachim prisonnier. Et le mesme tesmoigne Diocles, & nommééement Berose de Chaldée, Que ceste captiuité dura septante ans. Alphée adiouste, que Megasthenes ancien autheur escriuoit, que Nabuchodonosor à son retour auoit esté saisi de rage, & estoit mort, criant sans cesse aux Babyloniens, Qu'vne grâde calamité estoit prochaine, que toute la puissance de leurs dieux ne pourroit arrester: *Car*, disoit il, *vng Perse demi Asne viendra qui nous fera esclaues*. Et cestuy cy fut Cyrus, lequel par le tesmoignage d'Alexâdre Polyhistor, & de Hecatæus Abderitain restitua le temple de Hierusalem. De l'expedition aussi de Sesac contre Roboam parle clairement Herodote, encor qu'il ne le nomme point; comme il passa sur le ventre à l'Egypte, à la Syrie, & à la Palestine. Et l'histoire de Sennacherib y est soubs ce mesme nom, & qu'à son retour il fut tué; & qu'on luy dressa vne statue, auec ceste Inscription: *Apprenez en moy à craindre Dieu*. pour vne memoire du iugemét de Dieu contre luy. Mais encor,

Deliurance par Cyrus.

Ioseph. li. 8. ch. 4. des Antiq.

2 Roys 14.

Herodote, liu. 2.

Menander Ephesien en son histoire Tyrienne, faisoit mention de la grande secheresse, qui fut au téps d'Achab, & de la pluye obtenuë en abondance, par les prieres d'Elie; à l'imitation de laquelle les Grecs ont feint le mesme d'Æacus. Et Iosephe tesmoigne auoir leu l'histoire de Ionas, en plusieurs Commétaires, laquelle est encor vulgaire entre les Arabes d'Afrique: & quant à la grandeur de Niniue, elle est descrite toute pareille en Diodore. Mesmes le signe donné à Ezechias du Soleil qui retourna quelques degrez en arriere, estoit enregistré és Annales des Babyloniens & des Mages de Perse: lequel, quelques vns dient, & non sans propos, luy auoir esté donné tel, par ce qu'il prenoit plaisir en l'Astronomie, & auoit reformé le Calendrier des Hebrieux. Or sont perdus beaucoup de liures anciens, qui nous en pourroyét dire d'auantage. Mais ie prie les contrerolleurs de nos Escritures, de me dire, s'ils ont histoire entre les Payens, qui ait plus de tesmoignages de sa verité que celle cy? Ie dis histoire du plus grand Empire du Monde, qui soit confermée par les histoires de ses amis, comme est celle de ce petit peuple par celles de ses ennemis. Et quant à ce qu'ils obiectent, que nous ne voyons point en nostre temps ces miracles, aillieurs ie leur prouueray, que depuis ceux là on en a veu de semblables, & procedás de mesme puissance: mais me suffit pour ceste heure, de leur raméteuoir. Que si miracles vrais n'auoyent esté faicts au mõde, nous n'aurions point entre les Payens tant de faux miracles: ie dis plus, que nous n'aurions mesmes pas ce nom

1 Roys 18.

Diod. liu. 3.
Esaie 38.
Denis en sa Hierarchie.

nom de Miracles; qui ne peut auoir esté donné premierement, qu'à choses excedentes la mesure de l'homme & de toute creature, & vrayemét dignes de ce nom.

Restent les absurditez qu'ils y veulent trouuer, par ce qu'ils n'en entendent la raison. Ceste loy, diét ils, s'arreste à parler des bestes, des pastures, d'vn bœuf qui heurte de la corne, &c. Ce sont choses trop viles pour vne parole qui procede de Dieu. Que ne dient ils donq, que c'estoit chose trop vile à Dieu de les créer? Et pourquoy sont faictes les loix, sinon pour l'vsage des hommes? Et si celles cy semblent viles au regard de Dieu, peuuent ils nier qu'elles soyét vtiles au regard des hommes d'alors, qui faisoyét pour la plus part vie de pasteurs? Mais, ie demande à ces scrupuleux, quelles sont les loix de Platon, & quelles celles des douze Tables, lors que les Romains estoyent laboureurs & pasteurs; & quelles celles de Venize, du téps qu'ils n'estoyét que pescheurs? Si les reuerons nous pour l'antiquité: & quád nous trouuons quelque vieux fragmét, pensons tenir vn thresor. Et les Empereurs de Rome, n'ont pas raclé de leurs Digestes au milieu de leur splendeur, les loix, *Si quadrupes*; ny les Venitiés leurs ordonnances de Pescherie; ou les Francons de Venerie & Fauconnerie; qui sembleront ridicules en nostre temps en plusieurs regions, & l'estoyent lors mesmes, qui les eust portées en vn autre païs; necessaires neantmoins pour leuer les dissensions, en leur lieu, & en leur temps. Bref, tandis que Rome estoit champestre, elle faisoit loix du dommage

Obiection des absurditez.

des bestes, quand elle vint à se bastir du dommage des gouttieres & des cloaques; quãd elle commencea à ruyner les autres, de guerre, de milices, de sacs de villes; quand elle voulut destruire soy mesmes de rebellions, de proscriptions, & d'exils: les vnes chacune en son temps autant à propos & necessaires que les autres; & ces premiers Legislateurs non moins honorez que les derniers: mais bien la Republique pire, & plus corrompue en vn tẽps qu'en l'autre; qui n'auoit à reprimer eñ ces premiers tẽps que les bestes, au lieu qu'és derniers elle auoit à brider des hõmes pires que bestes sauuages; ou, pour mieux dire, estoit deuenue beste farouche elle mesmes. Ils adioustent: Dieu, dites vous, a creé toutes choses: Moyse cependant prononce certains animaux purs & certains impurs, à quoy peut estre bon celà? Ains deuroyent ils considerer, que ce qui est pur de soy, est impur bien souuent selon l'vsage; comme ce qui est bon & sain en sa nature, deuient mauuais & mal sain par l'exces. Et pourtant a esté defendu le vin entre plusieurs peuples; & s'en troue peu qui n'ayent eu quelques animaux en horreur: comme nous voyons qu'à Rome, les parricides estoyent iettez en vn sac en l'eau, & vn singe, vn iars & vne vipere auec eux; chose dont seroit mal-aisé de donner la raison. Mais ceste loy qui n'a rien d'inutile, & qui ne tende plus haut que ceste vie, n'a pas discerné les animaux sans cause. Ains si nous y prenons garde, elle prononce impurs tous les animaux dont les Egyptiens prenoyent leurs presages, & augures; comme le loup, le renard, le dra-

Origen. cõtre Celsus liu. 4.

dragõ, le lieure, l'espreuier, le vautour, &c. pour faire abominer à ce peuple les vanitez & abominations d'Egypte; ne plus ne moins q̃ pour garder les enfans du feu, on leur defend mesmes la cheminée: & cõme ces abus estoyent cognus entr'eux, aussi estoit la fin & le but de ceste loy. Et de ce poinct ie desire que nos contempteurs apprennent à suspẽdre leur iugement en choses qu'ils n'entendent point: car comme en ce temps là ceste difficulté ne se fust presentée en la loy de Moyse; ainsi ne feroyẽt plusieurs autres auiourd'huy, si nous nous pouuions representer le mesme temps. Ie laisse que les animaux qui viuoyent de proye, outre ce qu'ils en prenoyẽt les augures, auoyent cest enseignement en eux de ne rauir point l'autruy, sans se destourner beaucoup de la lettre. Et quãt au pourceau, on sçait que pour l'inuention du labourage qu'il monstra aux Egyptiens en fouillant la terre auec le groin, il fut adoré d'eux: en quoy il estoit declaré abominable; outre l'Allegorie, qui y paroist toute euidente, de ne se souiller point és fanges & bourbiers de ce monde. Des sacrifices nous en auons touché cy deuant, & en discourrons cy apres plus au long, entãt qu'ils ramenteuoyent à toute heure la mort deüe au peché; la necessité d'vn sacrifice pour l'expier, & le sacrifice auenir du Christ pour la purgation du genre humain. Mais encor, quand Dieu nous auroit voulu donner des loix dont nous ne sçaurions la raison, afin de nous duire à son obeïssãce; qu'est ce, que plusieurs Princes & Legislateurs, comme dit Plutarque, n'ayent fait? & que nous ne facions à

nos enfans & seruiteurs? Et qui trouueroit bon qu'ils en demandassent raison? Or ie ne desire autre chose, sinon que ceux qui approchent de nos Escritures, y apportent au moins tel respect qu'aux liures d'vn Homere ou d'vn Virgile. S'ils y trouuent quelques passages obscurs, ils diēt qu'ils y ont voulu laisser des croix pour tourmenter les Grammairiens. Qu'ils ne trouuent donq estrange, que Dieu en ait laissé en ses Escritures pour humilier l'esprit des Theologiens. S'ils y rencontrēt des Solecismes .i. incongruitez, ce sont incontinēt elegances ou figures. Qu'ils pēsent aussi, que ce qu'ils pēsent mal conuenir de prime face, sera tresconuenable à qui entendra la figure. Bref, si le Poëte a dit quelque mot, qui semble ou inutile ou sans raison, le maistre le tourne de tous sens pour y en trouuer; le disciple se fasche si le maistre n'y en trouue; & plustost s'en prend le disciple au maistre, le maistre à son ignorance propre, que de confesser imperfection ou chose mal à propos au Poëte. Certes à bien plus forte raison, en ces liures confermez par tant de merueilles, & procedez de si grande authorité, si nous rencontrons choses inutiles ou absurdes à nostre sens charnel; espluchons les soigneusement & les tournōs de tous sens. Mais si au bout de tout celà nous ne trouuons dequoy nous satisfaire; que l'auditeur se confesse indocile, que le docteur se cognoisse ignorant: & prions Dieu qu'il nous daigne illuminer par son esprit.

Or pense-ie auoir suffisamment mōstré par l'antiquité, par le style, & par la matiere, par le but aussi, &

ſi,& par les ſingularitez de nos Eſcritures, Qu'elles ſont, & ne peuuent eſtre procedées que de Dieu. Par l'antiquité; car elles ſont les premieres; & dés qu'il y a eu des hommes, il y a eu vne reuelation de Dieu. Par le ſtyle; car elles inſtruiſent les humbles & confondent les orgueilleux,& parlẽt d'vne egale authorité à tous. Par la matiere;car elles ne diſcourẽt que des faicts de Dieu & de ſa communication auec les hommes. Par le but; car elles ne tendent qu'à la gloire de Dieu,& au ſalut de l'homme. Par les ſingularitez,car il y a choſes infinies,qui ne peuuent eſtre creuës en entendement ny Angelique ny humain. Ce que nous y pẽſons abſurde,c'eſt au regard de noſtre ignorance: Ce qui nous y ſemble impoſſible,en comparaiſon de noſtre impuiſſance. Sa verité meſmes nous eſt teſmoignée aux hiſtoires,ſi tant eſt qu'vne parole de Dieu ait beſoing de teſmoignage humain. Qui eſt enfant de Dieu, cognoiſt la voix de ſon Pere;mais,peut-eſtre,que pour le confermer,cecy ne ſera point eſcrit en vain. Qui la veut reietter, n'y a homme qui le perſuade: mais cecy ſeruira à le conuaincre; & pluſieurs, aydant Dieu, qui ont les oreilles eſtourdies du bruit de ce monde, s'ils n'ont fait iuſques icy que l'entr'ouïr, y enclineront & l'oreille & le cœur cy apres. Or ie prie le Toutpuiſſant,qui a dit,& le mõde a eſté fait, qu'il parle effectuellement en nos iours, & que le monde croye. Et par ce que le but du croire c'eſt le ſalut de l'homme; voyons quel ſalut nous trouuõs en ceſte parole; qui eſt noſtre troiſieſme marque de Religion, & ſera la matiere du Chapitre ſuyuant.

CHAP. XXVII.

Que le moyen ordonné de Dieu pour le ſalut du genre humain, a eſté reuelé de tout temps au peuple d'Iſraël: qui eſt la troiſieſme marque de Religion.

RESTE la troiſieſme marque de vraye Religion à examiner: c'eſt qu'en icelle ſoit enſeigné le vray & vnique moyen ordonné de Dieu pour le ſalut & reparation du genre humain: & ià nous auons monſtré que ſans iceluy toute religion eſt inutile & vaine. Mais par ce que ceſte doctrine importe entieremẽt le ſalut du monde, & qu'entredeux nous auõs traicté pluſieurs choſes qui en pourroyent obſcurcir la memoire; ramenteuons nous encor icy combien ceſte marque eſt neceſſaire en la Religion. Et cecy nous ſera encor vne marque de la diuinité de nos Eſcritures, ſi nous trouuons & qu'elles nous enſeignent la neceſſité de ce moyen vnique, & qu'elles nous y adreſſent dés le commencement, & de tẽps en temps. Or auõs nous leu au liure de Nature que l'homme eſt immortel: Que ſon heur n'eſt point icy bas, mais en l'immortelle vie: Que l'heur de celle immortelle vie, c'eſt d'eſtre iouiſſans de Dieu là haut; & le moyen d'y paruenir, de le ſeruir & honorer icy bas de tout noſtre cœur. Mais ce meſme liure auſſi nous a enſeigné, Que par le peché nous ſommes decheus de noſtre origine; Que de la grace de Dieu nous ſommes tombez en ſon ire; Que nous ſommes infiniement eſloignez & de le ſeruir

La neceſſité de ceſte troiſieme marque.

& de-

& de luy adherer; & par consequent de l'heur que nous eussions deu cercher, & ne pouuions trouuer qu'en luy. Que nous reste il donq, sinon vn desespoir extreme: & que nous sert ceste immortelle vie que d'vne immortelle mort? Cest heur pour lequel estiõs creés, que d'vn perpetuel regret? S'il ne nous reste quelque table à la main pour nous sauuer du naufrage? Si, di-ie, Dieu ne nous a laissé quelque voye, & pour appaiser son ire, & pour rentrer en sa grace? En ceste extremité donq nous rencontrions la Religion, & icelle nous a adressez au vray Dieu. Mais qu'estce qu'adresser le malfaicteur au Iuge? approcher la paille du feu? veu que Dieu est infiniement bon; c'est à dire, infiniement cõtraire au mal: & si au mal, certes à nous mesmes, qui ne pensons, disons, faisons que mal? Ceste mesme religiõ nous a adressé des Escritures, esquelles nous lisons la volonté de nostre Createur. Mais qu'y auons nous encor trouué? Que le genre humain est corrompu dés sa source, & comme pourri en pepin: Que toutes les imaginations du cœur de l'homme, ne sont que mal en tout temps. Cependant que Dieu nous commande de l'aymer de tout nostre cœur, & nostre prochain comme nous mesmes; & à ceux qui le feront propose vie eternelle, aux autres vne immortelle mort. Qui est celuy de nous, qui ne sente en tous ses mẽbres vne repugnance à la volonté de Dieu; & par consequent qui ne doiue apprehender vn enfer, quand il entre en soy, & en ces Escritures lire son arrest & condemnation? Et qu'est donq religion que vanité; Escriture ou parole de Dieu,

 qu'anxie-

qu'anxieté de vie, & sentence de mort, si nous n'y trouuons vnes lettres de grace & de remission, qui nous reconcilient à Dieu, nous reioingnent à luy, & nous rendent en sa conionction, l'heur pour lequel nous fusmes creés? Si est il que Dieu ne peut estre frustré de sa fin. Que la religion aussi qu'il a grauée si profondement au cœur de l'homme, ne peut estre vaine, faut dōq qu'en la vraye Religiō, & en ces Escritures, nous trouuiōs nostre grace, & le Moyenneur d'icelle: qui est ceste troisiesme & principale marque, que nous cerchons. Exprimons encor ceste doctrine dauantage; par ce que c'est le nœud & la forme de toute la religion. La felicité de l'hōme c'est d'estre conioinct à Dieu: le moyen d'y estre conioinct, c'est d'adherer à sa volonté. Le premier homme estant creé libre & capable du bien, se rebella contre Dieu, & par sa rebellion deuint serf de peché. Le voyla esloigné de Dieu & de son heur; & par consequent, si grace n'entreuient en extreme malheur, que nous appellons Enfer: de ce rebelle nous sommes tous nez, & sa chair nous a engēdrez, & charnels & serfs de peché, comme il estoit. De nature donq, nous ne pouuons attendre que le loyer de peché: c'est la mort. & ne pouuons heriter que de nostre pere, qui pour tout heritage ne nous peut laisser que damnatiō. A ceste ruineuse succession voyons ce que nous auons apporté. Au lieu d'acquitter l'obligatiō nous laissōs courre les arrerages; & non cōtens de celà, creons tous les iours nouuelles debtes. Car il n'y a celuy de nous qui s'acquitte enuers Dieu, de ce qu'il requiert iustement

ſtement en la loy; & ainſi nous demeurons en arriere; Qui meſmes n'offenſe tous les iours le Souuerain en infinies ſortes, de penſée, de parole, & de faict; & ainſi nous plongeons nous touſiours plus auant. Quand donq nous n'aurions trouué la ſucceſſion ſi ruineuſe, nous meſmes la faiſons incontinent telle par debtes exceſſiues, & offenſes continuelles; qui eſt en ſōme tout ce que nous y puiſſiōs apporter. Ces offenſes encor voyons contre qui? Cōtre Dieu, contre noſtre Pere, cōtre noſtre Createur. tout celà aggraue eſtrangement la faulte: Vn enfant ſe rebeller cōtre ſon Pere, vn Rien ſe reuolter contre ſon Createur; qui pis eſt, ſe mettre à la ſolde du Diable contre luy. Le crime eſt ſi enorme de ſoy, qu'il ne ſe peut, ny doibt exaggerer. Mais quand il n'y aura que ce poinct, Que Dieu eſt infiny, & que l'offenſe multiplie ſelō la perſonne, à qui elle eſt faicte, noſtre offenſe commiſe contre Dieu, ne peut eſtre qu'infinie; & par conſequent, noſtre péne infinie: voire, nous pauures miſerables ſubiects à pénes infiniement infinies, qui à toute heure par offenſes continuëlles, multiplions ceſte infinité ſur nous. à ceſte extremité, il faut vn remede: mais quel? la miſericorde de Dieu? Mais elle n'eſt pas contraire à ſa iuſtice: La iuſtice donq de l'Eternel? mais nous auōs beſoing de miſericorde. Quel moyen & que Dieu execute iuſtice, ſans euacuër ſa miſericorde, & exerce miſericorde ſans preiudice de ſa iuſtice? Que di-ie, tous les deux ſe verifient, & que Dieu ſoit infiniement bening, & infiniemēt haïſſant le mal tout enſemble? S'il fait miſericorde abſo-

absolument à vne offense infinie, où sera sa iustice? & où la police de l'vniuers, qui rend au bien le bien, & au mal le mal? Et où la nostre mesmes, qui n'est qu'vne ombre de la diuine? S'il fait aussi iustice purement, que deuient le genre humain apres ceste vie? ou plustost, comment l'a il maintenu depuis la premiere cheute? & que ià ne nous a deuorez sa iustice? nous di-ie, en qui n'y a rien qui ne brusle deuāt son ire? Reste, que pour estācher l'ire, & donner lieu à la misericorde, l'ire qui n'est en Dieu qu'vne iuste volonté de punir; la misericorde, qu'vne iuste volonté de pardonner; quelque satisfaction entreuiēne entre Dieu & l'homme; sans laquelle, par maniere de dire, il y auroit vn Vuide au monde: ce que nature mesmes ne peut consentir. Mais quel abysme est ce icy encor? veu que la coulpe est infinie? & la péne proportionnée à la coulpe? & la satisfaction derechef à la péne? c'est à dire, la satisfaction, qui est requise de nous infiniemēt infinie? Que l'homme offre le monde à Dieu; qu'offre il que ce qu'il a receu de luy, & ià perdu par sa rebellion? Et veu que Dieu a creé ce Monde de rien, comment ce rien infiniement multiplié satisfera il à ceste offense? Qu'il s'offre encor soymesmes, qu'offrira il qu'ingratitude & rebellion? que blasphemes & actions peruerses? C'est à dire, que fera il que prouoquer l'ire de Dieu sur luy? Que l'Ange mesmes y entreuienne, creature pour appaiser le Createur; finie en son bien, pour couurir vne infinité de mal; endebtée de tout poinct, pour acquitter autruy: Que sera ce, cōme dit le Prophe-
te,

te, qu'vne couuerture qui ne couure pas à demy? vn emplastre infiniement plus petit que la playe? Certes, disons donq, il faut que Dieu luy mesmes entreuienne entre sa iustice, & sa misericorde; & comme il nous a créez premierement, qu'il nous recrée; & cõme il nous crea en sa grace, qu'il nous absolue de son ire; & comme lors il desployа sa sagesse en nous creãt, qu'à nous restaurer il employe encor icelle mesmes. Et certes d'autant plus encor, si plus se peut dire, qu'en nostre creation rien ne resistoit à la benignité du Createur, au lieu qu'en nostre restauration, nostre malignité y repugne tant qu'elle peut. D'vn abysme encor nous voicy en vn autre: mais loüé soit Dieu, que ce sont les abysmes de sa grace. Quel donq, dira on, sera ce Moyenneur, Dieu enuers Dieu, infini enuers infini, qui puisse & acquitter vne obligation, & appaiser vne péne infinie? Icy resouuenons nous de ce qui a esté dit, és cinq & sixiesmes Chapitres: Là auons nous declaré, & par la raison, & par le tesmoignage de toute l'antiquité, qu'en Dieu resident trois personnes ou subsistẽces en vnité d'essence, & icelles coëternelles & egales en toutes sortes. Le Pere comme le principe & la source; le Fils, cõme la parole & sagesse eternelle du Pere; le S. Esprit, cõme la liaison, la dilection & l'amour du Pere & du Fils: & ie prie le lecteur pour s'en rafreschir la memoire, de les relire sur ce poinct. Certes faut donq, que l'vne de ces trois personnes s'entremette entre l'ire de Dieu, & nostre coulpe infinie. Et puis qu'ainsi est, quelle plustost que sa sagesse; veu qu'il est question de nous

Vn Mediateur Dieu & Homme.

Le Fils.

nous recréer, & que par icelle il nous a creés? & que le fils, puis qu'il est question de nous adopter, c'est à dire, de nous admettre en l'heritage? Mais qui plus est, il faut que de tousiours ce Mediateur se soit entremis; car le monde estant creé pour l'homme, & l'homme reuolté contre Dieu, ny le monde ny l'homme depuis sa cheute n'eussent pas duré deuant Dieu vn moment. En la façon de ceste entremise voicy derechef vn mystere incomprehé-sible, tel toutesfois, que quand il nous est reuelé, nous iugeons qu'il ne peut estre autrement. Nous auons vn Dieu infiniement iuste, & vn homme infiniement pecheur. Ceste iustice infinie d'vne coulpe infinie ne peut estre satisfaite que par vne péne ou reparation infinie; & ceste reparation infinie, ne peut estre que de par vn infiny, c'est à dire, Dieu mesmes. Il faut donq que nostre Mediateur soit Dieu, & par sa grace nous l'auōs tel. Mais ceste Diuinité infinie ne doibt payer nostre desobeissance qu'en obeissance, nostre demerite qu'en merite, & nostre rebellion qu'en humilité; ny derechef racheter nostre grace que par péne, & nostre vie que par mort. Et pour obeyr il se faut submettre, pour meriter seruir, pour s'humilier se demettre de soy mesmes, pour patir estre infirme, & pour mourir mortel. Certes disons dōq, qu'il conuient & est besoing que nostre Mediateur soit Dieu & homme. Homme né soubs la loy, mais Dieu pour la parfaire; hōme pour seruir, mais Dieu pour affranchir; homme pour s'humilier iusqu'à tout, mais Dieu pour s'exalter au dessus de toutes choses; homme pour patir,

tir, mais Dieu pour vaincre; homme pour mourir, mais Dieu pour triompher de la mort. Mais qui plus est, puis qu'il se submet volontairement à telles choses, pour nous, di-ie, & non pour soy mesmes, que son obeïssance à ceux qui croiront en luy tourne en acquit de desobeissance; son merite de demerite, son humilité de rebellion; voire plus, en acquest d'obeïssance, de merite, & d'humilité; c'est à dire, que ce qui seroit deu à son obeïssance ; c'est amour; à son merite; c'est loyer, à son humilité; c'est grandeur, à sa douleur; c'est ioye, à sa mort; c'est vie, à sa victoire; c'est triomphe, soit acquis, & donné de luy, imputé & deu de Dieu à tous ceux qui adoreront ce grand benefice, & inuoqueront le pere de par luy. De cest article, pouuons venir apres à d'autres conditions & circonstances requises en ce Mediateur, Dieu & homme, les recerchant tousiours, selon ce qui mieux conuient; & à la iustice de Dieu, & à l'office & dignité du Mediateur. Il est necessaire à nostre salut, disons nous, que ce Mediateur soit homme pour porter les pénes des hõmes, & pour reconcilier le genre humain. Et s'il n'estoit de ce genre, comme nous n'aurions part en luy, ny luy en nous; aussi ne nous apporteroit rien ny sa satisfaction ny son merite. Conuient donq qu'il naisse de mesme race; qu'il soit chair de nostre chair, & os de nos os; afin que comme en Adam nous sommes tous serfs de peché, en luy nous soyons libres & affranchis du salaire de peché; c'est à sçauoir de mort. Mais derechef, puis qu'il doibt vaincre le peché, il faut qu'il soit sans peché; puis qu'il nous doibt lauer,

Homme né sans corruption.

uer,qu'il soit sans macule;& nous sçauōs que nous sommes tous conceus en iniquité, & nez en souillure & corruption. Faut donq qu'il soit hōme,mais conceu en autre façon que l'homme. Et cecy apres tant de merueilles ne doibt plus tenir lieu de merueille; car celuy qui a tiré la femme de l'hōme sans l'homme,peut il pas sans homme tirer l'homme de la femme? A ces particularitez nous viēdrons tout à temps cy apres:& nous suffise pour le present,que la iustice de Dieu & la coulpe de l'homme par la raison humaine nous ont cōduit à la necessité d'vn Mediateur,Dieu & homme; capable & d'acquitter l'homme de mort eternelle enuers Dieu, & de luy acquerir la vie bien heureuse. Et c'est ce que nous disions au commencement de ce chapitre,Que ceste marque est si essentielle, & si formelle en la religion, que sans icelle religion seroit inutile & vaine. Les Payens semblent auoir apperceu ceste necessité,par beaucoup de vestiges. Ils ont cognu que l'homme estoit né pour vne vie eternelle;qu'il n'en pouuoit iouir qu'en retournant à Dieu: Mais en ce sont ils demeurez court,que de nous à Dieu,le chemin est impossible à l'homme, si Dieu mesmes ne nous est le Chemin d'aller à Dieu. Ils pouuoyent auoir ouy dire,qu'il falloit qu'vn homme mourust pour les pechez du monde. Là dessus le Diable leur proposoit de sacrifier des hommes; de charger sur quelque pauure miserable les pechez d'vn pays,ou d'vne ville: & le plus criminel qu'ils pouuoyent choisir entre les malfaicteurs, qu'ils auoyent pour plusieurs forfaits voüé au gibet, estoit employé pour

Opinion des Payens de la purgation du genre humain.

pour appaiser l'ire de Dieu enuers eux. Ce sont les singeries accoustumées du Diable. Mais comment celuy qui est en l'ire de Dieu l'appaisera il? Et qu'y fera le plus meschãt, si le meilleur n'y peut rien? Iulian l'Empereur certes en ses disputes contre les Chrestiens ne se pouuoit commẽt demesler de ceste necessité. Voyant donq, qu'il est besoing de l'entremise d'vn Dieu pour nettoyer les ames, il se fait à croire que cest Æsculapius fils de Iuppiter, s'estoit manifesté au monde par la vie generatiue du Soleil, & apparu premieremẽt en Epidaure; & puis en plusieurs autres lieux, pour guarir, dit il, les corps & redresser les ames. C'est vn argument que l'impossibilité pretenduë par aucuns, de l'incarnation du fils de Dieu, ne luy a pas semblé impossible, puis que celle d'Æsculapius, fils de Iuppiter, Dieu, selon Iulian, fils de Dieu, luy semble non seulemẽt possible, mais venue en effect. Et de faict, qui trouue estrange, que celuy qui à vny l'ame, vne substãce spirituelle, au corps de l'homme, se puisse vnir à l'homme mesmes? Mais nous auons monstré que cest Æsculapius estoit vn homme; celuy qui abusoit de son nom vn Diable; tous deux meschantes creatures. Et qui aussi a iamais ou creu, ou mis en auant ceste fable d'Æsculapius, que ce Iulian seul? Mais Porphyre certes, à surmonté toute l'antiquité en ce poinct. Car ayant mis ce fondement, Que le souuerain bien de l'ame c'est de voir Dieu, Qu'elle ne le peut voir, s'elle n'est purgée de ses souillures: & pourtant, Qu'il y doibt auoir quelque moyen procuré de Dieu par sa Prouidence, pour purger le

S. Augus. de la Cité, liu. 10. ch. 9. & 23. & 32.

genre humain, venant à la recercher, il dit, Que les arts & les sciences nous esclarcissent bien l'esprit en la cognoissãce des choses; mais qu'ils ne le nous nettoyent point pour paruenir iusques à Dieu. Et parce que plusieurs s'abusoyent cerchans ceste purgation par la Magie ou Theurgie, Que par icelle, l'imagination & le sens commun pouuoyent bien estre aidez en la perception des choses corporelles; mais qu'elles ne paruenoyent pas iusques à l'ame intellectuelle pour la purger, & ne luy pouuoyent faire voir son Dieu, ny la verité mesmes. Et derechef, par ce que quelques Philosophes la recerchoyent és mysteres du Soleil, & de Iuppiter; c'est à dire, non en la communicatiõ ce leur sembloit des Dæmons: mais de ceux qu'ils estimoyent bons Dieux, declare, qu'en ces mysteres aussi peu y en a il d'apparence qu'és autres: qu'au reste, ces choses paruiennent seulement à vn bien peu de gens; au lieu que ceste purgation doibt estre vniuerselle, pour le genre humain. Et apres auoir reietté toutes autres purgations, sa conclusion est; Que les seuls Principes, & non autres, peuuẽt faire & moyenner ceste purgatiõ vniuerselle. Or, ce qu'il appelle Principes, les Platoniques l'entendent assez; & nous l'auons declaré par plusieurs siens passages, és cinq & sixiesmes chapitres; à sçauoir les personnes, ou proprietez qui subsistent en Dieu, que Porphyre appelle nõméement, le Pere, l'Entendement du Pere, & l'Ame du monde. Or ne pouuoit il gueres approcher plus pres, sans nous rẽconter: & aussi semble il auoir eu cela des Chaldeens, desquels il dit auoir

uoir leu plusieurs diuins Oracles sur ceste matiere. Mais suffit que nous auons ce poinct de luy; Qu'il faut necessairement qu'il y ait quelque moyen, ordonné de Dieu, pour la purgation & salut du genre humain: Que nul ne peut operer ceste purgatiō, sinon l'vn des Principes, c'est à dire, Dieu mesmes: Qu'il n'a encor rencontré aucune Secte en toute la Philosophie qui addresse ce moyen là. Et pour tant c'est à nous à le recercher, non en la Philosophie, mais en nos Escritures. Car puis qu'elles sont de Dieu, & reuelées pour le salut de l'hōme, elles nous doiuent addresser le moyē vnique du Salut, auquel nous aspirons. Et comme nous auons dit, que la religion est aussi tost née que l'homme; aussi doibt estre ce moyen aussi tost reuelé que la religion, & és sainctes Escritures publié de temps en temps. Et ce nous sera, si nous le trouuons tel, vn tesmoignage infallible, & de nostre Religion, & de nos Escritures ensemble.

Commençons donq dés la creation de l'homme: l'Escriture nous dit, que dés que l'homme fut creé, Dieu luy donna vne Loy: *Si tu manges de l'arbre de science de bien & de mal, tu mourras de mort.* c'est à dire: Si tu te destournes, tant soit peu, de mon obeïssance, tu tomberas en mon ire; & de mon ire, en mort eternelle. Et peu apres l'homme est seduit du serpent, c'est à dire, du diable; & transgresse la Loy de Dieu son Createur: Le voyla donq en son ire, & par le peché subiect à damnation eternelle. Que restoit il, veu que ceste homme estoit seul, veu que le monde estoit fait pour luy, sinon que le monde

Le Mediateur promis és Escritures depuis vn bout iusques à l'autre.

fust confondu incontinent, & que l'homme brus-
last eternellement en son ire? Mais voicy la sagesse
de Dieu qui entreuient pour le salut de l'homme,
& pour la conseruation de son ouurage; & n'est
pas si tost né le peché, qu'elle nous manifeste le re-
Genes. 3. mede: *Ie mettray inimitié*, dit le Seigneur, *au diable, entre ta semence, & la semence de la femme: ceste Semence te brisera la teste, & tu luy briseras le talon.* c'est à dire, ie feray naistre de la seméce de la femme, celuy qui domtera le Diable; & le Diable taschera bien à le tenter & supplanter en toutes sortes: mais il le foulera aux pieds, & luy fera rẽdre les armes; à sçauoir le peché & la mort. Or pour domter le diable, qui ne voit, qu'il faut qu'il soit Dieu? pour naistre d'vne femme; qu'il soit homme; c'est à dire, comme nous l'auons dit, Dieu & homme tout ensemble? Or icy commence nostre dispute contre les Iuifs des derniers temps, qui pretendẽt que le Messie ou Christ, que nous disons estre Mediateur entre la iustice de Dieu & les pechez des hommes, sera quelque grãd Empereur, qui les deliurera des oppressions corporelles: & nous leur respondrons amplement cy apres. Mais ils ne peuuent nier que Rabbi Mose, Ben Maimon, par la mort dont Dieu menace Adã en cas de transgression, entend vne mort spirituelle; c'est à dire, vne mort de l'ame naurée de peché, & destituée de sa vie, qui est Dieu; & par le venin du serpent le peché mesmes: *Qui cessera*, dit il, *soubs le Messie.* & que ce ne soit l'interpretation des anciens Cabalistes. Pareillement, que ce passage n'ait esté entendu du Messie par l'anciéne Synagogue, cõme

Christ Roy spirituel cõtre les Iuifs modernes.

Se souuienne le Lecteur vne fois pour toutes, que Messie en Hebrieu, Christ en Grec, n'est qu'vn, c'est à dire l'Oinct du Seigneur.

R. Mose B. Maimon.

Le Tharghũ de Hierusalem.

en

en fait foy l'interpretation des Septante, & l'anciẽne Traductiõ de Hierusalem mesmes. Car dit nõméement celle cy: *Tandis, ô serpent, que les enfans de la femme gardent la Loy, ils te font mourir; & quand ils la laissent, tu les poings au talõ, & leur peux beaucoup nuire; mais à tõ mal il n'y a point de guarison, au lieu qu'au leur, il y a vn certain remede; car à la fin des iours ils t'escacheront auec les talons, par le moyen du Christ le Roy*. Or si la mort est spirituëlle, spirituel l'ennemy, spirituelles ses armes; qui peut nier que le combat du Messie, qui le doibt vaincre, & de luy, ne soit spirituel? spirituelles ses forces? spirituel son empire? Mais encor, quel bien apporte ceste promesse autrement à Adam? & quel à Henoch, à Noë, à Abraham, si elle ne passe point ces choses temporelles? Et qui voudra patir icy bas mille maux, soubs ombre que d'icy à quelques millaines d'ans, naistra de nous vn Empereur redoubté par tout? Or comme l'Escriture commence par la promesse d'vn Messie; c'est à dire, d'vn Liberateur de nos ames; aussi mõstre t'elle euidemment, qu'elle n'a autre But que celuy là. Car laissant les grandeurs du monde, & la naissance des Royaumes, & des principautez, esquelles les histoires s'arrestent si curieusement, elle nous conduict sans tourner à gauche ny à droicte, à la naissance & race d'Abraham, de laquelle deuoit naistre le Messie; & à iceluy, Dieu reïtere ceste promesse plusieurs fois, Qu'en sa semẽce seront benites toutes gens: c'est à dire, que le salut, par vn qui naistroit de sa semence, seroit presenté à tous peuples de la terre: & derechef, Qu'en Isaac luy se-

roit appellée ſemẽce; ce qui certes n'eſt pas dit de la poſterité d'Iſmaël ſon fils; encor que Dieu luy declare que la poſterité charnelle ſeroit tresfloriſſante. Mais ceſte preface du Seigneur, *Celeray ie quelque choſe à mon ſeruiteur Abraham, &c.* monſtre euidemment, que c'eſt vn myſtere qui ſurpaſſe tout entendement humain, & auquel Abraham meſmes n'a pas moins d'intereſt que ſa ſemence. D'Abraham paſſe ceſte promeſſe, de main en main à Iſaac, d'Iſaac à Iacob, & Iacob la laiſſe par

Gen. 49. teſtament à ſes enfans, en ces mots: *Le ſceptre ne ſera point oſté de Iuda, ny le Legiſlateur d'entre ſes pieds, iuſques à ce que le Silo vienne; & à luy ſ'aſſembleront les peuples.* Et ſont ces mots prononcez nomméement à Iuda, par ce que par luy deuoit deſcendre ceſte ſainte ſemence. Or que ce paſſage ſ'entende du Meſſie, le Thargum de Hieruſalem & Onkelos, qui ont tant d'authorité entre les Iuifs, en font foy; car ils traduiſent, *Iuſques à ce que le Chriſt vienne.* & ceſtuy-là adiouſte, *auquel le regne appartient.* Et

Thalmud au Traicté Sanhedrin, ch. Helec. l'Eſchole de Rabbi Sila enquiſe au Thalmud, Quel ſeroit le nom du Meſſie; reſpond, *Silo eſt ſon nom:* car, dit elle, il eſt dit, *iuſques à ce que Silo vienne.* Mais encor que ce regne ſoit autre qu'vn Empire temporel du peuple d'Iſraël ſur la terre, le texte y eſt formel. Car le Meſſias ou Chriſt eſt attendu par les Iuifs de la race de Iuda; & voicy qu'au temps qu'il doibt venir, doibt eſtre oſté le Sceptre & le Legiſlateur de Iuda. Certes, ce que donq Iſraël l'attendoit, n'eſtoit pas pour ſubiuguer les autres peuples, puis qu'il ne debuoit pas lors regner luy meſmes: & miſerable

auſſi

aussi eust esté l'esperance des autres peuples, desquels, selon ce passage, il est l'attente, s'il n'eust deu venir que pour les fourrager. Or il regnera & en tous peuples, & pour le bien de tous peuples. Ce sera donq, selon la premiere promesse, sur les ames qu'il deliurera de la seruitude de peché & tyrannie du diable. En la loy de Moyse les sacrifices & ceremonies nous representent la satisfaction que rendroit le Christ pour les pechez du peuple, par son sacrifice. Mais specialement l'Agneau du passage, le sacrifice de la Vache rousse, l'enuoy du Bouc au desert, le Serpent d'airain erigé pour la guarison des maladies, estoyent autant de souuenāces au peuple pour luy ramenteuoir, & la venuë du Messie, & le but de sa venuë. Car quād nous lisons, Que les posteaux des maisons estoyent trempez du sang de l'Agneau, à fin que l'Ange destructeur ny touchast; Que les cendres de la vache sans macule estoyent gardées pour le peché de la congregation; Que le grand Sacrificateur mettant la main sur la teste du Bouc, confessoit sur iceluy toutes les iniquitez du peuple, qui les portoit en vn lieu inhabitable; c'est à dire, pour n'en ouïr iamais parler: & que ceux qui regardoyent ce Serpent d'airain, estoyent incontinent guaris de la piqueure du Serpent. Veu que les choses qui sont employées à cest effect, n'y peuuent seruir, selon leur nature; il nous faut necessairement conclurre, que ce sont signes; signes, di-ie, de choses spirituelles & interieures, comme l'Escriture est spirituelle & pour l'interieur: C'est à sçauoir, Que le diable ne peut rien sur ceux qui sont

recõciliez à Dieu par le ſacrifice du Meſſie, qui ſ'eſt chargé de leurs pechez ; & que ceux qui regardent vers luy, ſont incontinent guaris de ſa mortelle piqueure. Et quant à ce qu'on trouue eſtrãge, qu'vne choſe ſi grande ſoit figurée par choſes ſi viles & abiectes ; c'eſt au contraire la plus vtile & la moins dangereuſe figure que ce ſoit. Car qui figureroit les choſes hautes par choſes approchãtes de leur hauteur; on pourroit ſ'abuſer, & prendre la figure pour la choſe meſmes, en ſ'arreſtãt à la beauté de l'eſtuy, ſans penetrer au dedans. Pour exemple, qui au lieu d'vn bouc ou d'vn agneau euſt ſacrifié le plus hõme de bien de la congregation; l'hõme qui eſt ſubiect à trop deferer à l'homme, euſt abuſé de ceſtuy là pour le Mediateur meſmes. Mais quand on prẽd la figure de noſtre reconciliation auec Dieu, & de la remiſſiõ de nos pechez, d'vn animal qui n'a rien de conuenable, ſinon entant qu'il eſt ſans tache, & capable de mort ; nous ſommes appris que c'eſt ſans doubte vne figure, & qu'il faut penetrer en la choſe meſmes; & d'autant plus, que ces ſacrifices ſe font ſi ſollemnellement, & ſont ſi expreſſement recommandez à la poſterité, comme choſes qui pour le ſalut humain, doibuent touſiours eſtre en la memoire, ou pluſtoſt preſentes deuant les yeux. Mais encor les Hebrieux tiennent que les trois fils de Choré, Aſer, Elcana, & Abiaſaph mentionnez en Exode ſixieſme chapitre ſõt Autheurs de pluſieurs Pſalmes recueilliz au ſecond liure du Pſautier de Dauid, comme auſſi Moyſe de quelques vns du troiſieſme liure; par leſquels ils conſoloyent les peres

Midraſch Thehilim

Traditiõ des Hebrieux.

res au desert, les asseurans de la venuë du Christ. A Dauid qui estoit de la lignée de Iuda, Dieu mesmes conferme ceste promesse, Que de luy sortiroit ceste semence de benediction. *Ie susciteray*, dit il, *ta semence apres toy, laquelle sortira de ton ventre, & establiray son royaume eternellement, ie luy seray pour Pere, & il me sera pour Fils, &c.* Et combien que cela semble dit de Salomon fils de Dauid, qui n'estoit que figure du Christ; ce qu'il est dit & repeté tant de fois, *eternellement & à iamais*, ne peut estre entendu que de la chose figurée, c'est à dire, d'vn Roy eternel. Et de faict, Dauid monstre bien en ses Psalmes, qu'il a percé des yeux de son entendement plus outre que Salomon son fils. Car au Psalme sécod, *Tu es mō fils*, dit l'Eternel, *ie t'ay auiourd'huy engendré, ie te donneray pour ton heritage les Gētils, & pour ta possession les bouts de la terre.* Et au quarante cinq parlant des nopces de ce Fils, auec vne preface extraordinaire, *O Dieu*, dit il, *ton throne est à tousiours, & le sceptre de ton regne est le sceptre d'equité.* Et au quarante sept. *Les Princes des peuples se sont assemblez pour estre peuples du Dieu d'Abraham.* & au soixante sept. *Tu iugeras les peuples en equité, ton salut sera cognu en toutes gens, & tu adresseras les nations de la terre.* Et est ceste clause concluë par ce mot, *Selah*, que les Hebrieux n'ont accoustumé d'employer, qu'en vn profond mystere. Bref, au septante & deuxiesme, apres qu'il a dit, *Tous Roys l'adoreront, & toutes nations luy seruiront.* Car adiouste il, *Il deliurera le pauure criant à luy, & l'affligé qui n'a aucun ayde.* Mais, qui plus est encor, *Toutes nations se diront bien heureuses en luy, & le diront bien heureux.*

2 Samuel 7
1 Roys 5. & 6.
1 Croniq. 22.
Psal. 89.

Psal. 2. 45. 47. 67. 72.

Or, il est plein de tels passages; qui monstrent qu'il parle d'vn Roy, mais certes d'vn autre que Salomon son fils; veu que son royaume ne s'est pas estédu plus outre que celuy de son pere; veu que les nations ne se sont pas rassemblées soubs luy; veu que son regne finit par sa mort, & le l'endemain fut deschiré en pieces. Et pourtant par l'ancienne Synagogue ont ils tousiours esté entenduz du Christ qui naistroit de la semēce de Dauid; comme aussi nous les voyons par la traduction Chaldaïque interpretez de mesme. Mais, veu qu'en tous ces Psalmes il ne dit pas, Resiouy toy, Israël, car tu regneras sur les nations; ains, Resiouïssez vous nations, resiouïssez vous peuples & Roys; car ie vous dōneray vn Roy: certes, il est tout euidēt, que la ioye qu'il annonce si grāde, n'est point par ce q̄ les peuples aurōt vn Roy Iuif; car chacun l'ayme mieux de sa nation propre: ou les Roys vn Monarque pour les contrerooller, car chacun aymera mieux regner à par soy: Mais, bien que ce Roy doibt estre d'autre nature & qualité que les autres Roys, Roy des ames, Liberateur des serfs, de peché, & Monarque spirituel. Le Cantique des Cantiques est aussi vn Poëme expres de la conionction de Christ & de l'Eglise; & ainsi a esté entendu des Iuifs, comme il appert par la Paraphrase Chaldaïque, que nous en auōs. Mais és Prophetes nous ne trouuons de ligne en ligne, que predictions du Christ à venir, de la nature de son royaume, de la vocation des Gentils, du restablissement de pieté, &c. tant pour en rafreschir la memoire au peuple present, que pour preparer à sa reception

les peuples auenir. Mesmes, si les Prophetes parlent du retour de Babylone, du restablissement du royaume, du redressement du Temple, &c. à trois versets de là vous les voyez rauis, à la deliurance spirituelle de la tyrannie de Sathan, au royaume spirituel de Christ, au vray Téple, qui est l'Eglise; comme nous voulant dire, qu'il ne nous faut pas arrester à ces choses temporelles, qui ne sont qu'ombres; mais nous souuenir que nous sommes hommes, c'est à dire, ames; & que nostre bië ne gist pas à viure, à gouuerner, à regner icy; mais à seruir Dieu, à estre conioincts à luy, à estre regis de luy; c'est à dire, non, que nous regnions au monde, mais que Dieu par le sceptre de sa Parole, & la vertu de son Esprit, regne & soit obey en nous. Esaie dit: *Il aduiendra qu'és derniers iours la montagne de la maison du Seigneur sera disposée és couppeaux des montagnes, & que toutes gens y accourront, & beaucoup de peuples diront, Venez, montons à la montagne du Seigneur, & à la maison du Dieu de Iacob.* Ce passage est euidemment du Christ, & de son regne, & de la benediction desployée sur toutes gens en iceluy. Mais lisons plus outre: *Il nous enseignera ses voyes, & cheminerons par ses sentiers. La Loy sortira de Sion, & la Parole du Seigneur de Hierusalem. Il iugera entre les gens, & reprendra les peuples. Ils forgeront leurs espées en coutres, & leurs lances en faux.* Icy donq n'est pas question de guerres, de combats & de force, mais de loy, de parole de Dieu & d'enseignement. Au quatriesme chapitre, *En ce iour là*, dit il, *le germe du Seigneur sera en magnificence, & en gloire, & celuy qui sera resté en Hierusalem.*

Esaie 2. Mich. 1.

Esai. 4.

lem on l'appellera Sainct. Par ceste gloire si elle n'est expliquee, on se promettroit icy vn Triõphe: Mais, *ce sera alors*, dit il, *que le Seigneur lauera les ordures des filles de Sion; & nettoyera le sang de Hierusalem du milieu d'icelle en esprit de iugement, & en esprit d'ardeur.* C'est donq vne gloire, & vrayement gloire, mais tout autre que la chair ne l'entend. Or est ce passage par les Iuifs entendu du Messie: car où il est dit, *le Germe*, le Chaldeen a traduict *le Christ du Seigneur.*

Esa. 9. Au neufuiesme, il dit, qu'il sera appellé Prince de paix; & le Chaldeen a tourné, *Le Christ de paix.* que son Empire sera augmenté, & qu'il n'y aura nulle fin, & qu'il exercera iustice sur le throne de Dauid à iamais. S'il est Prince de paix, où sera la guerre: & s'il n'y a point de guerre, quel sera cest accroissemẽt

Esaie 11. de son Empire? Mais en l'vnziesme, il nous l'explique clairement: *Il sortira vn Ietton du tronc d'Isai, & vn Surgeon croistra de sa racine, l'Esprit du Seigneur reposera sur luy, l'Esprit de sapience & d'entendemẽt, l'Esprit de conseil & de force, l'Esprit de science & de crainte du Seigneur. Il frappera la terre de la verge de sa bouche, & occira le meschant par l'Esprit de ses leures. Le Bouc habitera auec l'Agneau, & le Leopard auec le Cheureau, la terre sera remplie de la science du Seigneur comme d'vne inondation de mer; & les Gentils requerront ceste racine d'Isai, qui sera esleuee pour le signal des peuples.* Les conquestes donq de cest Empereur sont les Ames des peuples; ses tributs, leurs adoratiõs; ses armes l'Esprit du Seigneur Dieu; sa paix, la reünion de tous peuples & en vne mesme Eglise, & en la grace du

Il auoit dit parauãt que les grands Cedres seroyẽt abbatuz, c'està dire les grands Princes: & oppose expres à ces Cedres, ce petit sion, de la racine d'Isai.

Isai estoit Pere de Dauid.

Esaie 25. 35. 42, 49. 45. Createur. Au vingt & cinquiesme aussi: *Il destruira la mort*

la mort à tousiours, et ostera le voile qui cache la face de tous peuples. & au trente cinquiesme: *Les yeux des aueugles seront ouuers, & les aureilles des sourds destouppées,* & au quarante deuxiesme & quarante neufiesme: *Il ne criera point, & ne s'esleuera point; & sa voix ne sera point entendue és rues; il mettra iugement en la terre, & les Isles s'attendront à luy. Il sera pour l'alliance du peuple, & pour la lumiere des Gentils. Les vns viendront d'Aquillon, & les autres de Midy; si que la terre sera trop estroicte. Les Roys mesmes seront nourriciers de mon peuple, & les Princesses ses nourrices.* Qu'y a il de tout cela, qui se puisse entendre que d'vn Royaume spirituel? Au cõtraire, voyons comme ce mesme Prophete parle de Cyrus; de ce grand Empereur, di-ie, qui à main armée, deuoit deliurer Israël de la main des Chaldeens? *I'ay pris ta dextre,* dit le Seigneur, *afin que ie rende les gens subiects deuãt toy, & que ie debilite les reins des Roys; à fin qu'on ouure deuant toy les huis, & que les portes ne soyẽt point fermées. Ie rompray les portes d'airain, & briseray les verroux de fer. Ie te dõneray les thresors mussez, & les choses cachées en lieux secrets.* Qu'y a il de semblable en ces façons de parler; & par consequent ny en ces redemptions, ny en ces redempteurs? Mais au cinquante deux, & cinquante troisiesme, il oste toute doubte: *Voicy,* dit il, *mon seruiteur se portera heureusement, & sera exalté & esleué fort haut.* Mais comment? *Il sera,* dit le Prophete, *mesprisé & debouté des hommes, homme de langueur, & de douleurs; & chacun cachera sa face de luy. Il sera nauré pour nos forfaicts, & blessé pour nos iniquitez; & la correction de nostre paix est sur luy, & par sa playe nous auons;*

Esaie 52. & 53.

auons guarison. Mais, dit il apres, *encor qu'il n'y eust aucune iniquité en luy, le Seigneur l'a voulu desbriser par douleur; & mettant son ame pour le peché, la volonté du Seigneur prosperera en sa main, & verra du labeur de son ame, & en iouïra. Car il rendra plusieurs iustes par sa science, & luy mesmes chargera leurs iniquitez.* Or est toutesfois ce passage par le Paraphraste Chaldeen nomméement interpreté du Messie: & au Thalmud Rabbi Iacob enquis du nom du Messie, dit qu'il s'appellera, Lepreux; & y induict ce passage: & à ce conte n'est son regne que langueur & péne; sinon entât qu'il triomphe du diable, & de la mort; & que nous l'entendõs spirituellemét. Bref, au cinquante cinquiesme, il est appellé le Legislateur des nations: & au cinquâte neufiesme, le Redempteur: & au soixâte & vniesme, le Medecin des desolez, & le prescheur de l'an aggreable du Seigneur: & au soixante & deuxiesme, le Sauueur, & l'Alliâce qu'il apporte au peuple; ce n'est point qu'il domine, mais qu'il soit saint; ny qu'il donne la Loy aux autres nations de la terre, mais qu'il ait la parole de Dieu en sa bouche, & en la bouche de sa semence. Sinon que Dieu donnera meilleure place au Royaume de son Christ, aux estrangers qu'à eux. Tous les autres Prophetes, comme ils n'ont autre But, aussi n'ont ils autre voix: mais nous nous contéterons de quelques passages qui feront foy de tout; & d'autant plus, qu'ils escriuoyent bien souuent & en diuers temps, & en diuers lieux. Nous auons veu que le Messias estoit promis à la race de Dauid, & à Dauid mesmes. Voicy dõq comme Ieremie en parle, en con-

Au Thalm. au Traicté Sanhedrin ch. Helec.

Esaie 55. 59. 61. 62.

en conformité de ce que nous auons dit cy dessus: *Ie susciteray à Dauid vn Germe*, dit le Seigneur, *& regnera comme Roy, & prosperera & fera iustice & iugement en la terre*. Et si tu interrogues le Prophete de ceste prosperité, c'est, *qu'és iours d'iceluy Iuda sera sauué, & Israël habitera en confiance, & sera le nom dont on l'appellera l'Eternel, nostre Iustice*; c'est à dire, nostre iustification. Car, dit il, *le Seigneur dit ainsi, Iamais ne sera exterminé de Dauid successeur seant sur son Throne, & iamais des sacrificateurs Leuites ne sera exterminé deuant moy Sacrificateur offrant holocauste: & aussi peu pouuez vous rompre ceste Alliance, que celle que i'ay faicte auec le iour & la nuict*. Or ne peuuent nier les Iuifs que ce passage selon leur Paraphraste mesmes ne soit du Christ, & toutesfois que successeur ne soit failly & à Dauid, & à Leui; & que le Royaume & la Sacrificature n'ayent pris fin. Et pourtãt ce doibt estre, & d'vn autre Royaume, & d'vn autre sacrifice, qu'il parle icy. Ezechiel pareillement: *Ie susciteray sur mon trouppeau vn Pasteur, qui les nourrira, à sçauoir mon seruiteur Dauid. Ie seray leur Dieu, & il sera le Prince au milieu d'eux. Ie traicteray auec eux Alliance de paix, & feray cesser de la terre la beste nuisante. Ie leur susciteray, bref, vne plante de renom, & ne seront plus les diffames des Gentils*. Et si nous l'enquerons, comment? *Ils ne seront plus souillés*, dit il, *par leurs Idoles, ne par leurs abominations, ne par leurs forfaits; ains, ie les sauueray de toutes leurs offenses; & les nettoyeray, & seront mon peuple, & ie seray leur Dieu*. Et que ce passage soit du Messie les Iuifs ne le peuuent nier. Car en leur Thalmud mesmes, ils dient

Ieremie 23. 30. 33.

Ezech. 34. & 37.

Thalm. au Traicté Sanhedrin ch. Helec.

dient que le Messie est appellé Dauid, par ce qu'il naistroit de sa race; & alleguent ce passage & autres à ce propos. Daniel au deuxiesme & septiesme Chapitres expliquant le songe de Nabuchodonosor, traicte de ces quatre grandes Monarchies, qui chacune en son temps ont esté esleuées au monde; lesquelles sont là signifiées soubs ces quatre metaux, or, argent, airain, & fer. Mais quand le songe nous represente ceste pierre couppée sans mains, qui frappe l'image en ses pieds de fer, & les brise; c'est comme s'il nous admonnestoit, Que le royaume du Messie, semblera bien de moindre estoffe, sans appuy & sans force humaine; mais parce qu'il sera estably de Dieu, qu'il durera eternellemét. Et pourtant ce qu'il adiouste aillieurs, Que tous peuples, nations & langues seruiront à ce royaume, doibt estre entédu d'vne autre nature de seruice que l'ordinaire. Mais au neufiesme, il nous declare en quoy proprement il consiste: *C'est*, dit il, *pour finir la desloyauté, & pour signer le peché; pour purger l'iniquité, & pour amener la iustice des siecles; pour clorre la vision, & la Prophetie, & oindre le Sainct des Saincts*. Mesmes, que tant s'en faut que Hierusalem deuienne siege de cest Empire, que peu apres elle sera destruicte par les Romains. Osee dit, *Le nombre des enfans d'Israël sera comme le sablon, là où on aura dit, Vous n'estes point mon peuple, il sera dit, Vous estes le peuple du Dieu viuant*. C'est à dire, que plusieurs peuples deuiendront Israëlites. Mais, *ce sera*, dit le Seigneur, *non par arc, ny par espée, ny par bataille: mais parce que ie feray misericorde, & les saueray en leur Seigneur Dieu, & les espou-*

Daniel 2. & 7. & 9.

Osee 1. 2. 3.

espouseray en mes compassions. Ioël dit, *Iudée sera habitée eternellement, & Hierusalem de generation en generation.* Si eust elle de grandes trauerses depuis, & mesmes en son temps. Mais, il adiouste, *Ie nettoyeray le sang de ceux que ie n'auoye point nettoyez (c'est à dire des Gẽtils) & le Seigneur habitera en Sion*. Il parle donq d'vne autre Iudée & d'vne autte Sion; à sçauoir spirituelle, qui est l'eglise. Là mesmes tend Amos, quand il dit, *Ie releueray le tabernacle de Dauid, & reclorray ses brec hes, & redresseray ses ruïnes, à fin qu'il possede le reste d'Idumée, & de toutes les nations*. Et Michée, Que plusieurs nations viendront à la montagne du Seigneur, & s'y conuieront l'vne l'autre; à sçauoir, suyuant ce qu'ils adioustent, Que le nom du Seigneur sera inuoqué sur eux, & que la Loy sortira de Sion, & la Parole du Seigneur de Hierusalem, qui leur enseignera ses sentiers. Et à fin que ne pensions, quãd Michée a dit; que le nom du Messie sera bien tost magnifié iusques au bout de la terre, qu'Israël en triomphe temporellement: *Ains*, dit il, *l'Assyrien ne lairra pas de venir en nostre terre, & de marcher en nos palais*. C'est à dire, les gens de bien ne lairront pas d'estre persecutez pourtãt; mais, quoy qu'il en soit, l'idolatrie, comme il dit apres, sera renuersée, & le Christ gouuernera en la force du Seigneur, & sera nostre Paix. Et Sophonie predit à mesme propos, Que Dieu amaigrira tous les Dieux de la terre; Que chacun l'adorera de son lieu en toutes lès isles des Gentils; c'est à dire, que Hierusalem ne sera pas tout; ains plustost que Dieu aura vne Hierusalem par tout. En Zacharie quand le Seigneur a dit, *Ie feray*

Amos 9.

Michée 4. & 5.

Sophon. 2.

Zachar. 3. 6. 9. 13.

ray venir Germe mon seruiteur; il adiouste incontinét, *& effaceray l'iniquité de ceste terre en vn iour*: & comme il a dit, *Il dominera sur son siege*; il adiouste immediatement, Que le Sacrificateur aussi y sera assis: c'est à dire, Que le Christ sera Roy Sacrificateur. Il dit bien, *Esgaye toy, fille de Sion, & triomphe; car ton Roy vient*. Mais voicy l'equippage, *Iuste Sauueur & humble, monté sur vn asne & sur vn asnon, qui oste le chariot d'Ephraim, & le cheual de Hierusalem, & l'arc de la bataille; qui parle paysiblement à toutes gens, mais qui neantmoins est obey d'vn bout de la terre en l'autre*. S'il n'y a autre triomphe, qu'est il besoing de si grand ioye? mais il s'explique és mots suyuans, *Tu seras sauuée par le sang de ton alliance: & i'ay enuoyé tes prisonniers hors de la fosse où il n'y a point d'eau*. Or que ce passage soit du Christ, il appert par Rabbi Samuel, & Rabbi Ioseph au Thalmud: & Rabbi Selomoh ben Iarrhi, quelque nostre ennemy qu'il soit, ne l'explique pas autrement. Derechef, *en ce iour là*, dit il, *y aura vne fontaine ouuerte à la maison de Dauid, & aux habitans de Hierusalem pour le peché & pour la souillure, & i'extermineray, dit le Seigneur des armées, les noms & la memoire des idoles hors de la terre*. Tout cela n'est que Iustification d'offenses, & abolition du regne de Sathan. Bref, Malachie nous dit, du Christ, qu'il nous apportera vne alliance de Dieu auec nous, & de l'Ambassadeur qu'il enuoyera deuant luy pour preparer ses voyes: Qu'il conuertira les cœurs des enfans aux peres, & des peres aux enfans, &c. Par les preparatifs de l'Ambassadeur, nous iugeons de l'office du maistre. C'est qu'il vient proprement pour

Au traicté Sanhedrin ch. Helec.

Malac. 3.

pour

pour regner en nos ames; puis que ſon Ambaſſadeur les luy prepare nous exhortant à conuerſion. Or de ceſte lõgue, mais neceſſaire, deduction nous tirerons deux choſes. L'vne contre les Gentils; que le moyen de purger le genre humain nous eſt promis & annoncé dés la cheute du premier homme; & ceſte promeſſe de temps en temps rafreſchie en nos Eſcritures, à ſçauoir en Chriſt, qui deuoit naiſtre de la ſemence de la femme, par Abraham, Iuda, Dauid, &c. L'autre contre les Iuifs d'auiourd'huy, qui attendent le Chriſt: Que la deliurance promiſe par iceluy ne ſ'entend point de la tyrannie de quelque Prince terrien ſur nous; mais de celle, que le diable exerce en nos ames par le miniſtere de peché, duquel le ſalaire eſt vne eternelle mort. Or ont acquieſcé les anciens Gentils à ces textes, quand ils ont embraſſé le regne ſpirituel de Chriſt: & peut eſtre que ſi nous auions affaire à ces plus anciens Iuifs, que la choſe ſeroit toſt vuidée. Car tous les paſſages ſus alleguez, ont eſté entenduz, & par les anciens Rabbins, & par les Paraphraſtes Chaldéens du Meſſie & de ſon regne. D'auantage il eſt tout clair, Que les Cabaliſtes qui ont eſcrit long temps deuant les Thalmudiſtes; & qui, comme ils dient, penetrent la mouelle des Eſcritures, au lieu que les Thalmudiſtes ſ'en tiennent à l'eſcorce, ont attendu par le Meſſie, l'expiation du peché, & la guariſon de ce venin contagieux, que le ſerpent eſpandit en Adam, & par luy en toute la race humaine. Mais encor, non obſtant toutes leurs preoccupations d'eſprit, nous n'auons point faute de

Les anciens Iuifs attendoyent vn Roy ſpirituel.

quelques vns; mesmes des nouueaux, qui l'ont entendu ainsi. L'exposition du Cãtique des Cãtiques sur ces mots, אשכל הכפר. vne grappe de Copher, &c. fait ceste allusion אש כל כופר, Que le Christ est à l'Eglise vn homme de toute propitiation, qui naistra des enfans d'Abraham, & satisfera pour ses pechez; & qu'il pourra dire à la Mesure du iugement, *C'est assez*: c'est à dire, arrester l'ire & la punition de Dieu. & Dieu, dit il, l'engagera & le liurera pour les siens. Icelle mesmes sur le quatriesme chapitre, où il est dit, *Mille boucliers pendent en icelle*, à sçauoir en la tour de Dauid, dit ces mots: *I'ay souuent*, dit le Seigneur, *pris en protection mon peuple pour le merite d'vn qui deuoit venir apres mille generations; & les ay faict succeder l'vne apres l'autre, pour en fin luy amener ce bouclier mesmes, qui est le desir vnique de mes enfans, & qui seul les couurira autant que mille boucliers*. Aussi dient les Rabbins, Que les creatures qui ont degeneré par la cheute d'Adam, seront remises en leur perfectiõ, par le fils de Perets: & induisent à ce propos, selon leur vanité accoustumée, vn passage de Ruth, & vn de Genese, où ce mot תולדות est escrit tout plein, c'est à dire auec deux ו. Et quant à ce fils de Perets, chacun sçait entr'eux que c'est le Messie, qu'ils attendoyent de la race de Iuda par son fils Perets. De la vocation des Gentils, le Thalmud faict ceste comparaison: Que le cheual sera mis en la creche du bœuf clochant: & R. Iacob, & R. Selomoh l'exposent, Que les Iuifs ayans delaissé la Loy, Dieu mettroit les Gentils en leur place, & ne les en chasseroit pas, encor que les Iuifs vinssent apres à se cõuertir, qui

Midrasch Sir Hasirim 1 Cantiq. v. 14 Cantiq. 4, v. 4.

R. Barachias en son Bereschith Rabba Midrasch, Exod. 21.

Thalmud au traicté Sanhedrin, ch. Helec.

qui est bien loing de la Monarchie, qu'ils s'imaginent toutes les fois qu'il se parle de la vocation des Gẽtils. Bref, leurs plus notables Rabbins ont hôte de ces festins, & de ces ioyes extraordinaires, qu'ils se promettent à la venuë du Messie; & concluent auec Rabbi Mose Ben Maimon (duquel ils dient, que depuis Moyse iusques à Moyse, il n'y a eu semblable à Moyse) Que la felicité & les delices de ce temps là se doiuent entendre selon ce passage d'Esaie: Que la terre sera cõme inondée de la cognoissance du Seigneur; & que chacun sera occupé à cercher & cognoistre Dieu. Mais Rabbi Hacadosch plus clairement, que le Messias sauuera par sa mort, la race d'Adam; deliurera les ames d'Enfer, & pourtant sera appellé Sauueur. Esaie 11.

Vainquons encor, s'il est possible, l'opiniastreté de ces gens par la raison. Ils tiennent pour article de foy, & par les Escritures & de pere en fils, qu'il y aura vn Messie. Qui le nie, dient ils, nie la Loy & les Prophetes; qui nie la Loy & les Prophetes, est condemné en la géenne d'Enfer. Et pourtant, dient ils, qui nie la venuë du Messie, ne peut estre sauué. Si c'est vn Roy temporel qui doibt dominer en Israël, & luy donner bon temps, quel si grand interest ay-ie de le sçauoir, & de le croire? & quelle ioye à moy qui ne le puis voir? Ains plustost quel regret de ne le point voir; & quel plaisir de languir en l'attendant; & quelle bonté en Dieu de nous l'auoir predit, si pour le croire nous n'en amendons rien, & mourons eternellement pour ne le croire point? En leurs articles de foy ils croyent vn Dieu.

Raisons cõtre les Iuifs modernes. C'est le 13. Article du Symbole des Iuifs. R. Mose Ben-Maimõ

Il y a vn grand loyer à le bien croire. Ils croyét vne vie bien heureuse; comme c'est l'ame qui croit, aussi est ce loyer pour elle. Et ainsi est il des autres, qui ne sont articles de foy, qu'autant qu'on a interest à les croire. Mais à cest article du Messie, quel interest a Abraham, quel Moyse, & quel tant de Roys, de Prophetes & de peuple, s'il n'y a autre mystere? Et pourquoy est il si soigneusement predit par les Prophetes? Et pourquoy tant de fois reïteré? non moins en la prosperité qu'en l'aduersité de ce peuple? non moins soubs les bons Roys que soubs les Tyrans? Mais qui plus est; plus, & plus soigneusement, à ceux qui n'estoyent au temps qu'il deuoit venir, qu'à ceux qui deuoyét naistre de son temps? Si ce n'est certes, & vn autre Roy que simplement bon, & vne autre prosperité qu'en la terre, & vne autre ioye que celle des sens? Or c'est toutesfois vn article de foy au Iuif, & necessaire à salut. Disons dōq; que ce Messie n'est point vn Roy de ioye temporelle, mais vn Roy de salut. Derechef, ils croyent que les Escritures sont de Dieu, & qu'elles les instruisent au salut: & la voix ordinaire d'icelles, c'est contre les pompes, les brauades, les vanitez du mōde. Que Dieu les changera en tristesses, en funerailles, en ordures. Cependant ces mesmes Escritures nous destournent de toute autre ioye pour nous parler de celle-cy; de toute grandeur, pour nous entretenir de ce Royaume. Qui ne voit donq que ceste ioye que les Escritures prisent tant, est d'autre nature que celle qu'elles mesprisent; que ce Royaume qu'elles nous font desirer, se possede au ciel &

non

non en terre? Resiouy toy, dient les Prophetes, fille de Sion: esgaye toy Hierusalem; chantez peuples & nations. Et pourquoy? Dedans quelques millenes d'années il s'esleuera vn grand Roy en Israël. Qu'y a il de plus absurde? Il sera, dient ils, vne bonne paix: Que m'en chaut il, si ie suis en guerre? Il ouurira les prisons: Que me fait cela, si i'y pourris? Il triomphera de toutes les nations du monde: Que m'en reuient il, si les nations me foullent cependãt aux pieds; si ie suis mené en triomphe, les mains derriere, par tout le monde? Le pere s'esiouit pour son fils. Encor c'est vne ioye legere & qui passe, mais pour les arriere-fils de ses arriere-fils, qui s'en esmeut? Et qui n'estimeroit fou qui l'en voudroit resiouir, & plus encor qui l'en voudroit croire? Certes ceste ioye donq s'estend plus loing; & ceux qui la predisent, la sentent, & s'en eschauffent; & ceux qui l'oyent, la goustent & s'en trouuent soulagez, & iouissent en leurs ames des priuileges & franchises de ce Royaume, premier que ce Roy qu'ils attẽdent naisse icy bas. Posons encor que ceux qui suyuront ce Messie soyent comblez auec luy de tous les plaisirs de ceste vie: mais en fin que deuient il? Il mourra, dient ils, & sa generation auec luy; & là dessus ils se debattent fort quãt années il a à viure. Combien est loing cela de ce que dient les Prophetes, que ceste ioye durera eternellemẽt? Qu'ils passent cent ans en toute ioye; qu'est ce qu'vn long festin, que le premier somme efface en vn instant? Et si vous mourez entierement, qu'en demeure il de reste? Et si vous viuez hors de ce monde, qu'en re-

ſte il qu'vn regret? Et dequoy ont tāt à ſe reſiouïr les Peres, pour ceſt eſclair qui paſſe en vn moment? beaucoup moins que pour le feſtin d'vne nopce, qui ſera ſuiuy au moins de la naiſſance de quelques enfans? Or ſont ce choſes ridicules, mais ſerieuſes entr'eux: & là ſ'arreſtent auiourd'huy ces pauures gens, comme ſi l'homme n'auoit que ceſte vie, ou comme ſi en ceſte vie il eſtoit touſiours enfant. Mais aucūs qui ont veu ceſte abſurdité, ſont tombez en vne autre. C'eſt que tous ceux qui ont attēdu ce Meſſie, reuiendront en vie comme ils eſtoyēt parauant, & les meſchans meſmes pour en creuer d'enuye & de regret. Ceux qui ſeront en la gloire de Dieu reuiendrōt pour voir la gloire de ceſt homme. Ceux qui ſeront libres de ceſte priſon de peché, ſ'y renfermeront pour voir ceſte licence. Ceux qui viuront eternellement en toute felicité là haut, deſcendrōt pour manger des beſtes graſſes. Qu'eſt ce, ſinon vn conte d'enfans, qui en leurs diſcours ne peuuent paſſer la tarte & les dragées, ny apprehender plus hautes delices que celles là? Et que ſera, en ſomme, tout celà; ſinō, ſe releuer du lict pour boire, & apres boire retourner dormir? Mais ſi tout celà ſe fait en la Paleſtine, & que ceux là y reuiennent tous, Quelle Paleſtine ſuffira à les receuoir, & quel Leuiathan à les nourrir? Et ſi les Gentils, cōme ils dient, y ſont encor admis, quel ſera le Temple? Et ſi tous y apportent leurs ſacrifices; que ſera Hieruſalem, qu'vn meurtre perpetuel de beſtes, & toute la Iudée vn deluge de ſang? Et qui ne voit donq, comme les Prophetes le nous monſtrent, que

Les Iuifs modernes dient que ce Leuiathan eſt vne Balene ſalée, pour le feſtin du Meſſie.

que les Gentils ne seront pas proprement recueillliz en Hierusalem, mais Hierusalem espanduë entre les Gentils? Qu'ils n'accourront pas de loing au temple; mais qu'ils seront le temple mesmes; leurs cœurs, di-ie, esquels Dieu sera seruy & adoré? Et veu que Dieu reiette tant nos effusions de sang, nos gresses de moutons, & nos parfums: qui pourra pẽser que ce soit là le festin qu'il nous prepare pour nous resiouir?

CHAP. XXVIII.

Que le Mediateur ou Messie est promis és Escritures, Dieu & homme, à sçauoir le Fils eternel de Dieu prenant chair humaine.

OR, soit donq ce poinct conclu, Que le Christ ou Messias promis és Escritures sainctes, est vn Redempteur de seruitude spirituelle. Mais parce que nous auons prouué, qu'il ne nous doibt racheter de la Geole, sans rançon; ny payer ceste rançon qui est infinie, s'il n'est Dieu, & hõme; homme pour souffrir & Dieu pour vaincre; s'ensuit que nous monstrions, que la Parole de Dieu le nous a promis tel: & cecy seruira tant enuers les Gentils que contre les Iuifs. Or quand nous n'aurions autre preuue que celle cy, Que l'office du Christ est, de desfaire le peché & la mort, & d'appaiser l'ire de Dieu contre le genre humain, comme nous auons dit; veu que ce sont choses que nulle creature ne peut pre-

ſumer ne faire, autant de fois que nous liſons que ſon office eſt tel, nous deuons cōclurre, Le Meſſias doibt donq eſtre Dieu. Car ſelon que diſoit ce Gymnoſophiſte Indien à Alexandre, Celuy eſt vrayement Dieu, qui fait ce que nulle creature ne peut faire. Mais l'Eſcriture qui a voulu ſubuenir à noſtre infirmité, plus le monde va vieilliſſant, & plus clairement nous en parle, & certes de telle façon, que les plus habiles d'entre les nouueaux Iuifs deuiennent mal-habiles, quand ils la veulent obſcurcir. Premierement quand la promeſſe eſt faicte en Geneſe, il eſt dit, Que ceſte ſemēce, c'eſt à dire, ce Chriſt, eſcachera la teſte du Serpēt: & ce Serpēt, comme deſſus diſions, c'eſt le diable; & ſon venin, le peché; & par le peché nous ſommes tous eſclaues du diable, contre la puiſſance duquel nous ſçauōs que la force humaine ne peut rien. S'enſuit donq, que ce Chriſt doibt auoir autre nature qu'humaine, & plus qu'Angelique; car les anges & les diables ne different point de puiſſance, c'eſt à dire, diuine. En apres, là où la promeſſe eſt reiterée à Abraham, de quel homme ſe peut dire, *en ta ſemence ſeront benites toutes les gens?* & qui peut benir effectuellement, ſinon Dieu ſeul, qui commande, dit il, quelques fois, à ſa benediction, & lors elle ſ'eſpand ſur nous & nos affaires? Mais, comme les Prophetes nous annoncent le Meſſie, auſſi nous en deſcriuent ils bien les natures & qualitez, & ne nous faut autre commentaire ſur ceſte promeſſe, qu'eux meſmes. A Dauid donq elle eſt renouuellée, & c'eſt en ſa race qu'elle ſe doibt accomplir. Voicy comme il en parle

Mediateur ou Chriſt Dieu & Hōme, ſelon les Eſcritures.

Geneſ. 3.

Deuter. 18. v. 8.

parle au Pſalme quarante cinquieſme : *Mon cœur*, dit il, *veut mettre hors bon propos, & mon œuure parlera du Roy*. à ſçauoir du Meſſie : & ainſi l'interprete le Chaldeen meſmes; *Tu es parfait plus que les fils des hommes*. Celà pourroit eſtre entendu d'vn homme. mais liſons plus oultre. *O Dieu ton Throne eſt à touſiours, & à iamais : Le Sceptre de ton regne, eſt le Sceptre d'equité : Tu aymes iuſtice, & haïs meſchanceté, & pourtant Dieu, ton Dieu, t'a ſacré de l'huile de lieſſe, &c.* Ces mots ſi expres, ne peuuẽt eſtre dicts principalemẽt entre les Hebrieux, qui n'eſtoyent pas prodigues du nom de Dieu, comme les autres peuples; que d'vn, qui ſoit vrayement Dieu & homme tout enſemble. Au Pſalme 110. *Le Seigneur*, dit Dauid, *a dit à mon Seigneur, Sieds toy à ma dextre, iuſques à ce que i'aye mis tes ennemis le ſcabeau de tes pieds*. & peu apres, *Tu es Sacrificateur à perpetuité à la forme de Melchiſedec*. Seoir à la dextre de Dieu, eſtre Sacrificateur eternel, celà ne peut eſtre attribué à vn homme : mais qui plus eſt, Dauid qui ſçauoit bien qu'il n'y auoit qu'vn Seigneur, l'appelle ſon Seigneur. Et par ce paſſage, nous liſons, que Ieſus ferma la bouche aux Phariſiens. Or que par les anciens, il ait eſté entendu du Meſſie, il appert par la tranſlation de Ionathan, citée au liure des Collections : car il traduit : *Le Seigneur a dit à ſa Parole* : & eſt là allegué, pour prouuer que le Meſſias ſeerroit à la dextre de Dieu. Meſmes le Commẽtaire des Hebrieux, ſur le Pſalme deuxieſme, dit expres, Que les myſteres du Meſſie ſont racontez au Pſalme cent dixieſme. En Eſaie chapitre neufieſme : *Le petit enfant nous eſt né, & le*

Pſalm. 45.

Pſalm. 110.

Liber קבוצים

Midraſch Thehilim ſur le Pſalme 2. verſ. 7.

Eſaie 9.

& le Fils nous est donné, & sa domination sera mise sur son espaule. Voylà la naissance d'vn homme. Mais, *& son nom sera appellé Admirable, Conseiller, le Dieu fort, Pere eternel, Prince de paix.* Il faut donq que ce mesme homme soit aussi Dieu. Or, là où il est dit, *Le Prince de paix*, Ionathã traduit, *le Christ de paix.* Et Rabbi Ioses Galileen, dit sur les Lamentatiõs, Que le Messie sera appellé, Pere de l'eternité, Prince, Paix, &c. & pour confirmation allegue ce passage, comme aussi fait le Commentaire sur Genese. Et le Sainct Rabbi, qu'ils appellent, dit expres, Que le Messie entant qu'il seroit Dieu & homme, seroit appellé Emmanuel; entant qu'il seroit Dieu, Admirable & Conseiller; entãt que fort, Gheuer, c'est à dire, Robuste; entãt qu'eternel, Prince d'eternité, entant que la paix se multiplieroit soubs luy, Prince de paix; entant qu'il deliureroit les ames d'enfer, Expeditif; entant qu'il sauueroit, Iesus. Car quant à ce que Rabbi Selomoh, pour le transferer à Ezechias l'interprete en ceste façon: *Et Dieu, Admirable, Conseiller, Pere eternel, &c. a appellé Ezechias Prince, paix, &c.* outre ce que la Grammaire Hebraique, & le style de la langue y repugne; on voit assez que telles choses ne peuuẽt conuenir au Roy Ezechias; & que c'est vne inuention de ce Iuif moderne, contre l'opinion de toute l'antiquité, pour eschapper de ce passage si expres. Au septiesme chapitre, Esaie dit: *Voicy la Vierge conceura, & enfantera vn fils.* Voylà que le Christ sera vn homme. *Et appellera son nom Emmanuël, c'est à dire Dieu auec nous.* Il sera donq Dieu & homme, à sçauoir, Dieu

con-

Lament. 1. v. 16.

Bereschit rabba sur Genese 45.

Rabbi Hacadosch.

Esaie 7.

conuerſant comme vn homme entre les hommes. Mais à ſemblables paſſages ils nous reſpondẽt que le mot אל, c'eſt à dire, Dieu, ſe communique aux Princes, & aux Iuges. Et pourtant eſcoutons plus outre: *En ce iour là*, dit Eſaie, *le Seigneur des armées* יהוה צבאות *ſera pour couronne de gloire, & pour diademe de magnificẽce au reſidu de ſon peuple.* Le Chaldéen l'interprete du Meſſie. Et derechef, *En ce iour là ſera apporté en don au Seigneur des batailles, le peuple diſtraict, & deſchiré, &c.* Le Commentaire ſur Geneſe l'entend d'iceluy meſmes. Et ceſt autre, *I'attendray le Seigneur, lequel cache ſa face de la maiſon de Iacob, & m'attendray à luy.* Les diſciples de Rabbi Hija au Thalmud l'appliquent au Meſſie. Si eſt il qu'en tous ces lieux là, où il eſt dit, *le Seigneur*, il eſt eſcrit en Hebrieu יהוה, Celuy qui eſt; qui eſt le nom ineffable du Createur, ſelon les Hebrieux incommunicable à toute creature. Dont s'enſuit, Que le Meſſie auquel il eſt communiqué, ſeroit vray Dieu eternel; & que les Anciens qui luy attribuoyent ces paſſages, l'attendoyent tel. En Ieremie vingt & trois & trente troiſieſme nous liſons, *Voicy les iours viennent, que ie ſuſciteray à Dauid vn germe iuſte, & regnera comme Roy, &c.* Ces mots appartiennent à l'humanité. Mais puis apres, *Et és iours d'iceluy Iuda ſera ſauué, & voicy le nom dõt on l'appellera,* יהוה *l'Eternel noſtre Iuſtice.* C'eſt encor ce nom incommunicable de Dieu tant reueré des Hebrieux. Cependant les ſeptante Interpretes, qui eſtoyent Iuifs, l'ont entendu ainſi; & Ionathan l'interprete du Chriſt en tous les deux endroicts. Et quant aux ieunes Rabbins qui veulent cor-

Le Chriſt eſt appellé יהוה .i. Dieu eternel.

Eſaie 18. & 28. & 8.

Bereſchith Ketana.

Au traicté Sanhedrin au Chap. דיני ממונות

Ierem. 23. v. 6. & 33. v. 16.

corriger le texte, & lire au lieu de יקראו, יקרא, à fin que le ſens ſoit, *Celuy qui l'appellera ſera l'Eternel*. Ie me rapporte à tous leurs Grammairiens, ſi ce n'eſt pas & corrompre & forcer le texte. Et de faict, au trente troiſieſme Chap. il dit la meſme choſe en diuers mots, auſquels ceſte corruption ne pourroit ſ'accommoder. C'eſt pourquoy Rabbi Abba ſur les Lamẽtations de Ieremie, demande, Quel ſera le nom du Meſſie: puis reſpond, יהוה שמו, *l'Eternel eſt ſon nom*. Et allegue à ce propos ces paſſages meſmes de Ieremie. Et le Commentaire ſur les Pſalmes dit, *Veu que des ſubiects d'vn Roy de chair & de ſang, c'eſt à dire, d'vn Roy temporel, nul n'eſt appellé de ſon nom, d'où vient que Dieu appelle le Meſſie de ſon nom, & quel eſt il?* Certes, יהוה eſt ſon nom, ſuyuant ce qu'il eſt dit, *L'homme de combat l'Eternel eſt ſon nom*. Et Rabbi Moſes Hadarſan expliquant ce mot de Sophonie, *pour inuoquer le nom de l'Eternel: Icy*, dit il, יהוה *n'eſt autre choſe que le Roy Meſſias*. & cecy meſmes eſt repeté en meſmes mots au Thalmud. Et quant à ce que quelques vns, pour nous oſter la conſequence de ces paſſages, dient qu'en Ezechiel Hieruſalem eſt appellée de ce nom, où il eſt dit, יהוה שמה, *l'Eternel eſt là*; c'eſt à dire, l'Eternel a choiſy ſa demeure en Hieruſalem; & en changeant de voyelles veulent qu'il y ait, יהוה שְׁמָהּ, *l'Eternel eſt ſon nom*. outre le conſentement de tous les exemplaires qui repugne à ceſte impudence, Ionathan la peut ſoudre, qui traduit expreſſement, *Dieu a poſé ſa diuinité là*. Or outre ces paſſages, que les anciens Iuifs attendiſſent vn Meſſias Dieu & homme, nous en auons de grandes traces

Lament. 1. v. 16.

Midraſch Tehilim ſur le Pſalm. 20. v. 1.

R. Moſes Hadarſan ſur Geneſ. ch. 41.

Thalmud au traicté Sanhed. ch. Helec.

traces en ce peu qui nous reste ça & là de leurs escrits;encor que les Iuifs les nous cachent ou corrōpent tant qu'ils peuuent. Le Commentaire sur les Psalmes dit, *Parce que les Gentils ne cessent de nous demander, où est nostre Dieu, le temps viendra que Dieu s'asseerra au milieu des Iustes, & qu'ils le pourront monstrer au doigt.* Et quant il est si souuent dit, *Ie chemineray au milieu de vous;c'est*, dient ils, *comme d'vn Roy qui s'en vient pourmener en son iardin auec son iardinier, & le iardinier se tiroit tousiours arriere. Mais le Roy luy dit, Voicy ne recule point, ie suis semblable à toy: & ainsi se pourmenera Dieu entre nous, au temps auenir, en son Iardin de Volupté.* Et pourtant, dit vn autre, que l'Eternel sera vn iour cōme vn frere à Israël;c'est à dire, au tēps du Messie;suiuant ce qui est dit au Cantique: *A ma volonté que tu me soys cōme frere, &c.* Et le cōmentaire sur le Cantique dit aillieurs, Que Dieu mesmes, qui est l'Espoux de l'Eglise, viendroit en personne pour l'espouser. Au Leuitique chapitre vingt & cinquiesme, où il est parlé d'vn frere qui rachete l'autre en l'an du Iubilé, plusieurs allegorisent que ce frere est le Christ. Mais le Commētaire dit mesmes, qu'Israël sera racheté en Dieu; lequel viendra en sa propre essence, & que plus il ne sera reduict en seruitude. Et Rabbi Moses Hadarsan sur Genese alleguant ce mot du Psalme, *Ie luy monstreray le salut de Dieu:* C'est icy, dit il, vne des Escritures de plus grand poix, Que la saluation d'Israël est la saluatiō de Dieu: car Dieu sera le prix, & le payement de sa rançon, tout ainsi que qui auroit vn peu de fromēt de la secōde decime, & le racheteroit: de là est venuë ceste

Midrasch Tehilim sur le Psalm. 40.

Au liure Siphrei sur le Leuit. 26.

Le liure Mechilta sur le 24. d'Exode. Cantiq. 8. v. 1.

Leuit. 25. v. 25. Le Liure Tanhumah

Midrasch sur le Leuit.

Rab. Moses Hadarsan sur Gen. 49. Psalme 49.

Midrasch Sir Hasirim c.1. R. Eleazar au Zohar.

ceste Tradition, Que Dieu auoit laissé au costé d'Aquilon, quelque endroit non parfait; à fin que si quelqu'vn se disoit estre Dieu, il remplist ceste imperfection, & qu'à celà on cognust sa diuinité. Et chacun sçait que par l'Aquilon ils entendent ordinairement le Mal, auquel le Messie deuoit apporter remede. Mais les Cabalistes ont esté bien plus spirituels en ceste matiere que les Thalmudistes: & premierement Rabbi Simeon Ben Iohai, en ses Commentaires sur Genese en langue de Hierusalem, dit clairement, Que la crainte ou misericorde de Dieu prendroit corps en la matrice d'vne femme, & seroit couronnée à perpetuité en Roy ancien des anciens. Qu'il auoit esté decreté qu'vn saint corps & vne femme seroyét incorporez ensemble (& cite vn liure ancien dont il l'a pris) que cela s'accompliroit en vn troisiesme siecle; c'est à dire, en la troisiesme Periode de l'Eglise; & que lors par ce sainct corps seroit conioinct le monde superieur auec l'inferieur: Que Dieu seroit sanctifié en bas, comme il est en haut; Que le sainct Esprit sortiroit comme d'vn fourreau, c'est à dire, seroit desployé; & que tout cela n'estoit qu'vn, à sçauoir l'Eternel mesmes. Bref, Que ceste femme, de laquelle prendroit corps ceste saincte Parole, & dont auoit à sortir cest homme plein de foy, seroit saincte & benite entre toutes. Or qu'il entende par là l'incarnation du Messie, il appert. Car au Thalmud, l'Eschole de Rabbi Hanina enquise du nom du Messie respõd: *Hanina, c'est à dire, Misericorde est son nom.* Et par misericorde, ils designét souuét és Prophetes le Messie.

Cabalistes.

Rab. Simeõ B. Iohai sur Genese ch. 1. v. 17. & ch. 17. v. 1.

Le liure De pudore.

Le mesme sur Genese, ch. 10.

au Traicté Sanhedrin ch. Helec. Ieremie ch. 16.

Vn

Vn autre Cabaliſte dit, Que le peché ſera fini par le Meſſie; lequel ſera la vertu de Dieu, & ce par l'Eſprit de Sapience duquel il ſera remply: & vn autre, Que le ſecret du Roy Meſſie, c'eſt que ſon operatiõ ſera toute en ו,ה, & auſſi en ה,י, qui eſt le myſtere du ſeptieſme iour; c'eſt à dire, en tranquillité d'eſprit, & ſans force; & que ſon nom entier ſera compoſé de ces lettres, à ſçauoir יהוה l'Eternel. Mais le Sainct Rabbi ſur Eſaie chapitre neufieſme, où le Chriſt eſt appellé Pere eternel, &c. philoſophe plus outre par les lettres de ce nom: *Comme*, dit il, *la lettre* ה *He, en ce nom* יהוה *eſt compoſée d'vn Daleth* ד *&* *d'vn* ו *Vau (cela ſe voit par la figure des lettres;) ainſi ſera le Meſſie de nature humaine, & de nature diuine. Et cõme deux He* ה ה *ſe font de deux* דד *Daleth, & de deux* וו *Vau, ainſi y a il deux filiations au Meſſie; c'eſt à dire deux manieres d'eſtre fils: l'vne*, dit il, *entãt qu'il eſt fils de Dieu; l'autre, entant qu'il eſt fils d'vne Propheteſſe: comme il dit en Eſaie 8. & comme elles ſont diſtinctes en vne meſme lettre, & toutesfois ne ſont qu'vne lettre; ainſi ſeront diſtinctes les natures au Chriſt, ou Meſſie, & toutesfois ne feront qu'vn Chriſt.* Or ie ne m'arreſte point au fondement qu'il prend ſur les lettres, que i'eſtime nul: mais cela veux-ie dire ſeulement & par ce paſſage & par les precedens, & par autres qu'on pourroit raſſembler, Que l'attente ancienne des Iuifs eſtoit d'vn Meſſie Dieu & homme; & qu'ils ne l'ont peu encores du tout effacer de leurs liures, quelque diligence qu'ils ayent peu faire.

Le liure de la Foy & Expiation. au Liure Hacadma Vau, He, Iod, He.

au liure Porte de lumiere ch. 2.

Rabbi Hacadoſch.

S'enſuit, parce que nous auons dit, Qu'en Dieu ſubſiſtent trois perſonnes egales en vnité d'eſſence,

Que la seconde personne prendroit chair.

le Pere, le Fils, & le S. Esprit, que nous voyõs quelle de ces trois l'Eglise d'Israël attẽdoit pour Messie. Et comme nous auons trouué qu'il estoit conuenable que celuy par lequel Dieu nous auoit creés, à sçauoir le Fils ou la Parole fust le Moyẽneur pour nous recréer; aussi trouuerons nous par toute l'Escriture, que c'est ceste seconde personne, qui nous est promise. En Genese le Messias est appellé Silo, & promis à la race de Iuda. Or le mot de Silo, dit

Kimhi au liure des Racines.

Kimhi, signifie le fils d'iceluy; & est deriué d'vn mot, qui signifie l'arrierefaix, (qu'on appelle) de la femme; & cela ne se doibt pas passer legerement: & pourtãt à Dauid est reiterée & expliquée la promesse en ces mots, *Ie luy seray pour Pere*, dit le Seigneur, *& il me sera pour Fils*. Et au Psal. 89. est adiousté, *Ie*

Psalm. 89.

l'ordonneray le premier né & souuerain sur les Roys de la terre. Ce que Rabbi Nathan applique au Messie. Or

Psalm. 2.

voicy cõme il l'explique luy mesmes au Psalme 2. *Le Seigneur m'a dit, Tu es mon fils, ie t'ay auiourd'huy engendré.* Et derechef, *Baisez le fils, ô Roys & Gouuerneurs de la terre.* &, *Bienheureux sont ceux qui ont esperãce en luy.* Certes, appert, qu'il parle du fils de Dieu, & non du fils d'vn homme en tout ce texte: & celuy qui nous a dit, Maudit qui se confie en l'homme, & fou qui s'appuye sur les Princes de la terre, ne nous diroit pas, *Bien heureux ceux qui esperent en luy.* Mais encor, Rabbi Selomoh fils de Iarchi, & Aben Ezra tesmoignent que ce Psalme a esté anciennement entendu du Messie, quelques nos ennemis qu'ils soyent; & ne l'exposent pas autrement eux mesmes: & Aben-ezra dit exprez que בר Bar, signifie là,

fie là, fils, comme au trente & vnieſme des Prouer- Midraſch Thehilim
bes, & l'expoſitiõ des Hebrieux ſur ce Pſalme. Que ſur le Pſal-
c'eſt comme d'vn Roy qui vouloit razer vne ville me 2.
en ſon courroux, ſ'il n'euſt eſté appaiſé par ſon fils. Au Pſalme ſeptante deux, où manifeſtement eſt Pſalm. 72,
deſcrit le regne du Meſſie, *Son nom*, dit il, *ſera à per-* v. 17.
petuité; ſon nom ſera perpetué, tant que le Soleil durera. Et le mot dont il vſe en Hebrieu eſt ינון Iinon, qui viẽt de נין Nin, c'eſt à dire Fils, cõme qui diroit, filié. Or le Cõmentaire ſur le Pſalme 93. l'expoſe du Meſſie; Pſalm. 93,
là où il eſt dit: *Ton Throne eſt de toute eternité*. & le Pa- v. 2.
raphraſte, qu'on dit eſtre Rabbi Ioſeph l'Aueugle, au Traicté
y cõſent: & au Thalmud, l'eſchole de Rabbi Ianai, Sanhedrin ch. Helec.
enquiſe du nom du Meſſie, reſpond: *Innon eſt ſon nom, car il eſt dit au Pſalme, deuant le Soleil Innon eſt ſon nom*. Eſaie, Ieremie, Zacharie és paſſages ſus alleguez l'appellent Germe; & en tous ces lieux le
Chaldeen dit, *le Chriſt du Seigneur*. & Iehoſuah fils Rab Iehoſuah, Ben
de Leui dit, que Germe eſt ſon nom. Mais à fin que Leui en l'Echa Rabethi
ne penſions que ce Germe ſoit ſimplement Germe ch. 1. v. 16.
de Dauid, il eſt appellé le Germe du Seigneur, le Germe de l'Eternel, & l'Eternel meſmes. Or il n'y a pas ny plus proche, ny plus propre tranſlation que de Fils à Germe, & de Germe à Fils. Ce Fils nous l'appellons auſſi Parole: & encor ne ſ'eſloignent point les Iuifs de nous en celà. En Eſaie 45. *Il eſt dit*, Eſaie 45,
Iſraël ſera ſauué en יהוה: c'eſt à dire en l'Eternel, de ſa- v. 17.
lut eternel: Ionathan traduit *en la parole du Seigneur*. Et en Oſee, *Ie ſauueray*, dit le Seigneur, *la maiſon d'Iſ-* Oſee 1, v. 7.
raël au Seigneur ſon Dieu: il traduit, *en la parole du Seigneur leur Dieu*. & ainſi ordinairement. Et que par

 ceſte

Psal. 110. ceste Parole ils entẽdissent le Messie, il n'est à douter; car au Psalme 110. qui contient, selon eux, les mysteres du Messie, où il est dit: *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, &c.* Ionathan dit: *le Seigneur a dit à sa Parole, sieds toy à ma dextre.* Et Rabbi Isaac Arama

Gene. 47. Psal. 147. vers. 18. sur Genese, exposant ce passage du Psalme: *Le Seigneur enuoye sa parole, & il les fond*; ou selon les autres, *il les guarit*: dit expres, que ceste Parole est le Messie. Mesmes Rabbi Simeon fils de Iohai, le pre-

Genes. 10. mier des Cabalistes, sur Genese, exposant en pas-

Iob 19, v. 26. sant ces mots de Iob, *Toutesfois de ma chair ie verray mon Dieu*: dit que la misericorde qui procede de la treshaute sagesse de Dieu sera couronnée par la Parole, & prendra chair en vne femme. Mais oyons

Philo Iuif au liure des Bannis. Philo Iuif sur ce poinct: *Ie me trouue*, dit il, *bien empesché à dire, quel temps est destiné pour le retour des Iuifs exilez. Car on tient que c'est la mort d'vn souuerain Sacrificateur, qui est de l'vn hastiue, & de l'autre tardiue. Mais mon opinion est, que ce Sacrificateur sera le Verbe ou la Parole de Dieu, exempt de tout peché, tant volontaire que nõ volontaire; lequel a pour Pere, Dieu le Pere de tous; & pour Mere, la Sagesse, par laquelle toutes choses sont creées au Monde. Et pourtant son Chef sera oingt d'huile, sa principauté esclatera tout à l'entour de lumiere, & en sera vestu comme d'vne robbe. Car la tresancienne Parole de Celuy*

Malachie 3. v. 1. *qui est, est vestuë du monde, &c.* En Malachie aussi, où il est dit; *I'enuoye mon Ambassadeur deuant ma face*: Rabbi Mose, fils de Maimon expose, *deuãt le Christ.* & en Osee, *nous viurons deuant sa face*, Rabbi Moses

Osee 6. v. 2. Psalm. 17. v. dern. Hadarsan dit; *C'est Christ le Roy*: & au Psalme 17. *Ie verray ta face en iustice; & seray rassasié quand ta semblance*

blāce se leuera: Rabbi Nehumiah dit, *quād ie verray tō Messie, qui est tō image*. Et à ce propos s'en pourroyēt recueillir plusieurs. C'est en somme, ce que nous disons, que le Fils, ou la Parole est l'image de Dieu, & la resplendeur de sa face. Bref, nous disons que le Fils est vne lumiere de lumiere; & ils dient le mesme du Messie. Car sur les Lamentations Rabbi Biba, s'enquiert du nom du Messie, & dit en fin que c'est נהירא Nehira, c'est à dire Lumiere; suiuant ce qui est dit en Daniel chapitre 2. *La Lumiere est auec luy.* Et Rabbi Moses Hasardan, où il est dit, *Que la lumiere soit:* dit, que c'est le Messie, selon Rabbi Abba, & Rabbi Iohanan, sur le Psalme 36. où il est dit, *Nous verrons lumiere en ta lumiere: souuent*, dit il, *la lāpe d'Israël auoit esté esteincte, & allumée; quand, tantost il estoit subiugué, & tantost deliuré; mais en fin, a il dit, il ne faut plus demāder que la chair & le sang*, c'est à dire, *vn homme mortel, nous esclaire, ains Dieu mesmes en sa substance.* suiuant ce qui est dit au Psalme, *Dieu nous a esté lumiere.* & en Isaie: *Israel sera sauué en l'Eternel.* Bref, comme nous auons dit; que le Fils au regard du Pere est comme le ruisseau au regard de la source; ou la raison au regard de l'entendement: ainsi, dient les Cabalistes, Que la lumiere de l'ame du Messie au regard du Dieu viuant est comme la raison au regard de l'entendement; & le Dieu viuant au regard du Messie, comme vne fontaine d'eaux viues au regard d'vn ruisseau de vie. Or, auōs nous donq en nos Escritures vn moyēneur Dieu & hōme. Mais la raison nous a encor amené à deux circonstances: l'vne que cest homme doibt estre de

En Eca Rabathi ch. 1. v. 6.

Daniel 2. v. 22.

Rab. Mos. Hadarian sur Gen ch. 1.

Psalm. 36. v. 9.

Psal. 118.

Esai. 45.

Au liure Porte de lumiere ch. 2.

Et d'vne vierge.

nostre race; l'autre, qu'il doibt naistre d'vne autre façon que nous; l'vn pour nostre necessité, & l'autre pour sa dignité: & pourtant interrogeons les encor sur ces poincts. Quât au premier, il est clair, & n'a besoin de lôgue preuue: Car le Christ est promis à la semence d'Adam, d'Abraham, d'Isaac, de Iacob, de Iuda, de Dauid &c. Et les Iuifs l'ont tenu si certain, que durant mesmes leur captiuité de Babylone, ils elisoyent le Resch Galuta, c'est à dire, le Chef des exilez, de la famille de Dauid, de laquelle ils attendoyent le Liberateur. Et quant au second:
Esaie ch. 2. v. 14. *Voicy*, dit Esaie, *la Vierge conceura, & enfantera vn fils, & appellera son nom Emmanuël*: c'est à dire, que le Messie sera fils d'vne vierge, engendré sans copulation charnelle. Les modernes dient, qu'il n'est pas dit, Vierge, mais Ieune femme. Ie laisse que עלמה Alma, se prend ordinairemêt pour vne ieune vier-
Genes. 24. Exod. 2. ge, comme en Genese, parlant de Rebecca; & en Exode, de la sœur de Moyse, & les Septante traduisent, ἰδοὺ ἡ παρθένος: c'est à dire, *Voicy la Vierge*. mais ie leur demande, quel est donq le signe qui est icy dôné à la maison de Dauid, & si vn signe doit pas estre remarquable, & si cestuy cy ne doit pas l'estre à bon escient, veu que c'est Dieu qui le donne? veu mesmes qu'il est dit: ***Demãde moy vn signe, soit en lieu profond, ou en lieu haut***? Et ie les prie quel signe y a il en cecy, Si vne ieune femme a vn enfant? & qu'y a il de plus ordinaire au monde, & par consequent de plus ridicule que ce signe? Mais aussi les anciés Rabbins ont bien penetré iusques là. Et pourtant Rabbi Moses Hadarsan sur le Psalme 85. où il est

est dit : *Verité germera de la terre: Rabbi Ioden*, dit il, *note icy, qu'il n'est pas dit naistra, mais germera, par ce que la generation & natiuité du Messie, ne sera pas comme des autres creatures du monde ; ains qu'il sera engendré sans compagnie ny conionction: & est certain que nul ne nomme son Pere, mais il est caché iusques à ce qu'il vienne luy mesmes & le reuele*. & sur Genese, *Vous auez dit*, dit le Seigneur, *Nous sommes orphelins sans pere, & tel aussi sera le Redempteur que ie vous donneray, suiuant ce qui est dit en Zacharie 4. Voicy vn hōme, duquel le nom est Germe, &c. & de ce qui est dit au Psalme cent & dixiesme: Tu es Sacrificateur à la façon de Melchisedec*: il recite, que Rabbi Berachia tire le semblable. Mais Rabbi Simeon Ben Iohai sur Genese plus clairement encor, Que l'Esprit esmeu d'vne grande vertu debuoit sortir d'vne matrice close, pour estre le Prince treshaut, qui est le Roy Messie. & le Saint Rabbi vient iusques à recercher par la Gimetrie de la Cabale le nom de la vierge d'Israël qui le debuoit porter. Resteroyent plusieurs autres choses à deduire, du temps, du lieu, de la vie & de la mort du Messie; lesquelles sont reseruees pour vn autre lieu, &, peut estre, plus à propos. Et pour ceste heure nous suffise, Qu'en la religion d'Israël, dés le commencement & de tout temps est promis le Moyenneur entre la iustice de Dieu, & l'iniustice des hommes; le Liberateur des ames, & autheur de ceste purgation, que les Gentils mesmes ont iugé tant necessaire ; à sçauoir vn Christ, Dieu & homme, fils eternel de Dieu, & né d'vne femme en son temps, sans peché, exempt de l'ire de

R. Moses Hadarsan sur le Psalm. 85.

Item sur Genes. ch. 25.

Zacharie 4. v. 7.

Psalm. 110.

Rab. Simeō Ben Iohai sur Gen. c. 2.

Dieu en soy,& capable de l'appaiser enuers autrui; net en sa nature humaine; & suffisant en la diuine pour nettoyer la nostre. Et c'est la troisiesme marque que nous auons monstré cy dessus, estre si necessaire à la religion, & si propre, que là où elle se trouue, y a religiõ; c'est à dire voye de salut;& là où elle manque, n'y en a du tout point.

Conclusion des trois marques de vraye Religion en Israël.

Ainsi donq nous auons nos trois marques en la Religion d'Israël; le vray Dieu, la Loy de Dieu,& le Mediateur du salut. Et ie prie vn chacun de regarder tout à l'entour de soy, si en toute l'antiquité il les trouuera aillieurs. Au lieu du vray Dieu nous y trouuerons des diables, des hommes, des idoles. Au lieu d'vne Parole de Dieu qui nous esclaire à salut, des oracles ambiguz, vains, friuoles, sans but, sans fin, qui ne parlent ny de la gloire de Dieu, ny du salut des hommes. Au lieu d'vn Mediateur suffisant, des lauemẽs qui ne passent point la peau; des homicides, des sacrifices de pauures miserables condemnez pour leurs forfaits. Comment y aura il religion si Dieu n'y est point? comment certaine, s'il n'y parle point? comment salutaire, s'il n'y entreuient point? Certes, disons donq, Qu'en Israël seul estoit la vraye Religion:& que c'estoit comme l'Eschole & Academie ordonnée de Dieu, en laquelle il daignoit faire leçon aux hommes pour l'apprendre. Mais voicy encor vne instance contre Dieu: Pourquoy en ce seul Peuple? & pourquoy non en tous? & pourquoy, pour le moins non aussi tost en vn autre qu'en luy? O homme, c'est à l'hõme à se taire quand Dieu parle,& à acquiescer quãd il veut.

Obiection.

il veut. Tu es iuste entant que tu fais choses iustes; mais de Dieu c'est tout autrement. Les choses ne sont iustes qu'entant qu'il les fait. Mais encor, ie te prie, que peux tu dire? En Adam, Dieu le Createur crée tout le genre humain: En Adam tout le genre humain estoit perdu. Mais la Sapiēce du Createur entreuient, & en iceluy mesmes il reuele sa Parole, & la promesse du Mediateur à tous. Icy donq, vois tu, qu'il n'y a point de distinction de peuples. Des enfans d'Adam, les vns embrassent le seruice de Dieu & la promesse: les autres s'en destournent, & la negligent. Les vns, di ie, prennent party auec le diable; les autres se tiennent à la grace du Seigneur. Qu'as tu en cecy à produire contre la iustice du Createur? Vient ceste corruption vniuerselle du genre humain. Dieu les exhorte à repentance par Noë; autrement les menace de son ire. Ils reiettent encor la misericorde de Dieu, & sont inondez de sa iustice: mais vn seul Noē auec sa famille est sauué en l'arche. Estoit ce pas donq alors vn seul peuple? Et la parole & reuelation de Dieu s'adressoit elle pas à tous? En l'arche voicy derechef tout le genre humain recueilly en vne famille. En ceste famille les mysteres de Dieu sont desployez. Lors n'estoit question de circonciz ny incirconciz, de Iuif ny de Grec. Cependant ils se destournent aux idoles, & reiettent l'alliance que Dieu auoit faicte auec eux. Qui n'a icy à adorer la patience de Dieu qui les supporte; & qui n'admirera non que Dieu les laisse aller selon leurs voyes, mais qu'encor il s'en vueille reseruer aucuns au Monde? Lors toutesfois il choi-

sit Abraham du milieu de l'idolatrie, se manifeste derechef à luy, luy reuele ses mysteres, luy met ses promesses en depost, & entre en alliance auec luy & sa semence; mais qui plus est, non pour luy & pour sa semence seule, mais pour en celuy qui naistroit d'icelle benir toutes les nations de la terre & renouueller l'alliance auec eux. Qui ne voit donq icy, & que l'alliance a esté presentée à toutes natiōs, mais qu'elles l'ont reietée; & quād Dieu par sō infinie misericorde la renouuellée auec Abrahā, qu'en effect il l'a renouuellée en toutes? Tu desires que Dieu soit iuste, & toutesfois tu desires d'estre. Mais s'il eust esté iuste en la façon que tu entens, tu estois perdu en Adam, tu l'estois au deluge d'eaux, tu l'estois au deluge d'impieté & d'idolatrie qui l'ensuiuit: ou, di-ie, tu n'estois du tout point, ou tu fusses miserable eternellement. Tu desires donq & choses contraires en soy, & choses contraires à tes desirs; & pourtant n'appelle point deuant sa iustice, ains implore à ioinctes mains sa misericorde. Mais en ceste misericorde ou grace, voicy derechef vn autre erreur: Tu veux luy prescrire la forme & la mesure: Tu veux qu'il te la face à ta fantasie. Et s'il l'eust fait, comme tu imagines, tu l'eusses blasmé; & s'il t'eust semblé meilleur, vn autre l'eust trouué pire. Mais quel aduis eusses tu donné pour te créer qui n'estois pas; & quel donnerois tu pour te recréer, qui de ce que tu es n'en es que pire? Tu voudrois que Dieu se fust reuelé egalement à tous: Cela a il fait au commencement. Mais ces reuelations tendent à vn Mediateur, & ce Mediateur doit estre

Dieu & homme; & pour estre tel, il faut qu'il naisse d'vne certaine race. Icy donq vois tu, que sur quelqu'vne doibt tomber ce priuilege: car celuy qui nous doit sauuer tous, ne naistra pas de tous. Si tu es Romain, la splendeur de ta ville le semble meriter: mais Babylone & Niniue disputeront; & Athenes pour sa doctrine ne pense pas estre moins. Cõbien donq abbregeons nous la dispute pour celà? Mais, dit le Seigneur, il n'est point icy question de merites, mais de misericordes: & à fin que chacun l'entende; ie veux que le salut des Empires vienne d'vne montagne cachée au centre du monde, qu'ils ont tant pris, & de plaisir & de péne à ruïner. Et à fin que ceste mõtagne mesmes ne s'enorgueillisse, ie le feray naistre au plus bas, & nõ au plus haut; en vn village mesprisé, & non en la capitale ville. Mais, qui plus est, comme nous verrons cy apres, où il naistra il sera reiecté, & les estrãgers l'embrasseront; où il iettera les fondemens de son Empire, pierre sur pierre ne sera laissée. Pesent ces circonstances tous les sages du monde, selon leur sagesse mesmes; veu que c'est vn œuure de Grace, & nõ vn loyer de Merite; veu qu'il est question de la gloire de Dieu, qui est le but de toutes choses, & non de la vanité des hommes, où pouuoit naistre ce Mediateur du salut humain, & où deuoyent estre les mysteres de sa venuë deposez plustost qu'en Israël? Cependant, si nous considerons encor toutes les circonstances, le monde se trouuera hors d'excuse: car les premiers Empires estoyẽt en Syrie, Assyrie, Perse, Arabie, Egypte: & Hierusalem estoit comme vn

Phare

Phare sur le bord de toutes pour les addresser; assise, di ie, pour esclairer de toutes parts au milieu de tous ces peuples. Et comme les Empires vinrent à s'esloigner de Iudée, à sçauoir en l'Asie Mineur, en la Grece, & en l'Italie, nous voyons que la Prouidence de Dieu espãd les Iuifs & leurs Synagogues par tout le monde; qui estoyent autãt de Prescheurs du vray Dieu, d'Escholes de sõ seruice, de Herauts du Mediateur du salut qui deuoit venir.

Or par ce que la fin de Religion c'est le Salut de l'homme, & la fin de nos Escritures le Christ Mediateur de ce salut; s'ensuit maintenant que nous voyons, comme il a esté promis dés le commencement, & de tout temps; s'il a aussi esté exhibé au monde en son temps. Et c'est ce que nous auons à traicter és Chapitres suyuans.

CHAP. XXIX.

Que le temps auquel le Mediateur estoit promis, est escheu, & qu'iceluy doibt estre venu, tant selon les Escritures que selon les Traditions des Iuifs.

NOVS sçauons maintenant par nos Escritures, qu'il y a vn Mediateur; nous sçauons son office, sa nature, & le but de sa venuë; & non par icelles seulement, mais par les Commẽtaires des anciens Iuifs: S'ensuit que nous voyons s'il a esté exhibé au monde, ou non; & en ce gist la difference principale des Iuifs & des Chrestiens. Les Iuifs l'attendent encor, & s'en

& s'en ennuyent. Les Chrestiens le croyent venu, & s'y confient: Les vns & les autres fondez & appuyez sur mesmes tiltres, & le plus souuēt sur mesmes clauses. Ces Escritures donq seront Iuges de ceste question; & voyons en quel tēps elles le nous promettent, & quels signes elles nous donnent de son auenement. Et premierement, *Le sceptre*, dit Iacob, *ne sera point osté de Iuda, ny le legislateur d'entre ses pieds iusques à ce que Silo vienne.* Ce passage est interpreté du Messie par le Zohar des Cabalistes, par le Thalmud en diuers lieux, par les Paraphrases des Chaldéens, par Rabbi Dauid Kimhi mesmes. Et le sens est clair, Que la principauté & l'authorité du Magistrat ne cessera point en Iuda iusques à ce que le Christ vienne, comme Onkelos & le Commentaire sur Genese l'exposent: & de là dit R. Hama fils de R. Hanina au Thalmud, *Le fils de Dauid ne viendra point tant que principauté pour petite qu'elle soit restera en Israël:* & induit à ce propos vn passage d'Esaie chapitre 18. Et R. Mili alleguant R. Eliezer fils de R. Simeon, *Iusques à ce*, dit il, *que tous les Iuges & Magistrats soyent cessez en Israël.* Ce que pareillemēt il veut tirer d'Esaie au premier chapitre. Par ainsi lors qu'on verroit cesser l'vn & l'autre en Hierusalem, ce deuoit estre vn signe certain aux Iuifs que le Messias estoit à la porte. Et pourtant voyons si ceste mutation est auenuë, & proprement en quel temps. Saul, dient quelques nouueaux, fut esleu Roy en Silo de la lignée de Beniamin, & pourroit estre qu'on parleroit icy de luy. Mais il est dit, *Le sceptre ne sera point osté:* & veu qu'il n'auoit point encor

Marques de la venuë du Christ.

Genes. 49.

au Thalmud au liure Sanhedrin ch. Helec.

Le liure appellé Zohar.

Kimhi sur Genes. & au liure des Racines.

Le Royaume cessé. Bereschith Rabba.

Au Thalmud ch. Helec.

Esaie 18, v. 5 & 7.

Esaie 1, v. 25 & 26.

cor

cor esté en Iuda ; ains commencea seulement à y estre quand Dauid fut oingt, l'Escriture eust plustost dit, *Le sceptre ne sera point en Iuda iusques à ce qu'il soit osté à Silo.* Appert donq que ce passage ne se peut entendre de Saul. Les autres dient, Ieroboam fils de Nabath transporta l'estat en Ephraim par la reuolte des dix lignées, & fut couronné en Silo. Ains, disons nous, le sceptre demeura en Iuda, & le conseil souuerain en Hierusalem, & fut l'estat d'Ephraim ruïné long temps auant que Iuda fust transporté en Babylone : mesmes Ieroboam fut couronné en Sichem, non en Silo. Et puis quelle est ceste interpretation, *Iusques à ce que Silo vienne*, c'est à dire, iusques à ce que Ieroboam vienne, qui doit estre couronné en Silo ? Aucuns donq par Silo veulent entendre Nabuchodonozor. Car, dient ils, il trásporta Iuda en Babylone, prit Ierusalem, ruina le temple, & pensent eschapper de ceste prophetie par ce moyen. Mais pendant la captiuité mesmes les Iuifs auoyét tousiours vn Res-galuta, c'est à dire, vn Chef de la captiuité, qu'ils eslisoyent de la lignée de Iuda, & nómeement de la maison de Dauid, comme leurs histoires nous tesmoignent ; esquelles ils deduisent la succession de ces Princes depuis Zorobabel fort soigneusement. Et pourtant le Thalmud dit, que par le Sceptre il faut entendre les Chefs des captifs ; & par le Legislateur, les fils de Hillel, c'est à dire, ses disciples ; entre lesquels les deux principaux estoyent Ionathan fils d'Vziel, autheur de la Paraphrase Chaldaïque sur les Prophetes, & Simeon le Iuste, duquel il est parlé en S. Luc. Bref, les Machabées

[Marginal notes: 1 Rois c. 12. — Seder Olam Zuta. — Origen li. 4. περὶ ἀρχῶν. — Thalmud au traicté Sanhed. ch. Dine Mammonoth. — R. Moses l'Egyptien en la preface des Maiemonim. — Hillel estoit vn grand Docteur d'entreux de l'eschole duquel sont sortis plusieurs grands personnages en la Loy.]

bées mesmes, qui tenoyent & la principauté & la sacrificature en Israël, estoyent, comme eux mesmes dient, du costé maternel de Iuda, & du paternel de Leui; comme ces deux tribus souloyent s'allier ensemble; ou plus tost, selon aucuns, du costé maternel de Leui, & du paternel de Iuda: & les Sanhedrin, c'est à dire, les septante Iuges, lesquels selon R. Moses Hadarsan ne deuoyent point prendre fin iusques à la venuë du Messie, persistoyent encor & soubs la captiuité des Assyriés, & soubs la principauté des Machabées. Iusques là dōq ne pouuoit estre venu le Messie; outre ce que c'est totalement violer ce texte, que de le transferer contre le consentement de tout Israël aillieurs qu'à la venuë du Messie. Mais, dit Ioséphe Iuif, apres les guerres d'Aristobulus & Hircanus les derniers des Machabées, les Romains s'estans rendus maistres de la Iudée, declarent Roy vn Herode fils d'vn Antipater Iduméen, c'est à dire, estrāger; & cest Herode pour plus aiséement s'establir, prend à femme la fille de Hircanus lors prisonnier des Parthes. Puis voyant Hircanus de retour, qui seul restoit du sang des Machabées, craignant que les Iuifs qui luy estoyēt affectionnez, ne le remissent au Royaume, le tue, luy, sa fille qu'il auoit espousée, & les enfans qu'il en auoit: non content de cela extermine ceux de la maison de Iuda, qui viuoyent en quelque splēdeur, & brusle leurs tiltres, & genealogies; fait les souuerains Sacrificateurs à sa fantasie, & non plus selon la loy, ny selon les lignées: en fin, cōme dit Philo Iuif, massacre les Sanhedrin, c'est à dire, les septā-te &

R. Dauid Kimhi sur Haggée.

R. Mos. Hadarsan sur Genes. c. 49.

Ioseph. li. 1. de la Guer. Iud. ch. 5. & 25.

Liu. 15, c. 10 & 9.

Seder Olam

Philo au liu. des Temps.

te & deux Senateurs,de la maison de Iuda,qui assistoyent au Roy; & met des proselytes & estrangers en leur place, tant que par ses cruautez sur le trentiesme an de son regne, il est accepté de tous pour Roy,la Sacrificature & le Senat aboliz, ou confus, toutes choses maniées à sa poste. C'est en ce temps que nous disons, que la principauté & la iurisdiction ont cessé en Iuda; & n'a esté seulement vne Eclipse de quelques heures, iours ou années, mais depuis ce temps là,qui passe 1 5 0 0.ans,ne s'est esleué entre les Iuifs homme Iuif, qui ait eu en tout l'vniuers authorité petite ne grande; ains n'ont tasché les Empereurs de Rome, Vespasian, Tite, Domitian,Adrian,qu'à exterminer tous ceux de la race de Iuda, & ceux de Iuda à celer, ou corrompre leurs genealogies tout expres, pour s'exempter de la rigoureuse inquisition qui s'en faisoit: iusques là,qu'auiourd'huy n'y a Iuif (ils sçauent si ie dis verité) qui se puisse vanter d'vne genealogie certaine, nõméement qui puisse monstrer coniecture probable, qu'il soit de la lignée de Iuda; c'est à dire de la lignée royale à laquelle le Christ estoit promis. Or ce que i'ay dit,paroist assez par l'estat où sont les Iuifs à present & de si long temps sans Roy, sans estat, sans Sacrificateur, sans Iuge, sans Genealogie,sans lignée certaine. Mais par ce qu'ils recusent le tesmoignage de tout le mõde, oyons le leur propre. Au Deuteronome donq chapitre 17. où il est parlé de la loy du Roy,il est dit,*Tu constitueras sur toy le Roy,que le Seigneur ton Dieu te donnera du milieu de tes freres, & ne pourras mettre sur toy homme estranger,*

Deuter.17.

ger, &c. & la couſtume eſtoit de bailler ceſte Loy à lire au Roy, comme il eſt là expreſſement commãdé. Or dit là le Commentaire, comme Herodes Agrippa, qui eſtoit Iuif de religion, vint à ce verſet, il ſe mit à pleurer. Mais tout le peuple luy dit, qu'il priſt courage, & qu'il eſtoit leur frere; comme ainſi fuſt toutesfois, dient ils, qu'il fuſt venu d'vn ſerf. Et en vn autre lieu, ils content qu'il fut ouye vne voix du ciel lors de ce changement, *Maintenant le Seruiteur qui s'eſleuera en Iſrael contre ſon maiſtre, proſpe-rera ſans doubte*. Dont Herode le grand s'enhardit de pretendre au Royaume. Et quãt aux Sanhedrin, c'eſt à dire, au Senat d'Iſraël, Qu'Herode le grand les occit tous, ſauf vn nommé Bota, qui n'en pouuoit plus créer d'autres, par ce qu'vn ſeul ne pouuoit impoſer la main: Que peu au parauãt les Romains les auoyent tous chaſſez du palais de Hieruſalem; & que lors ils prirent le ſac & la cendre criãs auec extreme douleur, *Malheur ſur nous, car le ſceptre eſt oſté de Iuda, & le legiſlateur d'entre ſes pieds, &c. & toutesfois le fils de Dauid n'eſt point encor venu*. Et par ainſi voilà le temps de la venuë du Chriſt eſcheu ſoubs Herode; à ſçauoir le Royaume deuolu aux eſtrangers, & le Senat Iudaïque exterminé du tout: ce que parauant n'auoit iamais eſté.

Midraſch ſur Deuter.

In Bauabathra ch. Haſuta-phim.

Au Thalmud de Hieruſal. au Traicté Sanhedrin. R. Aſſé & R. Rahamon.

au Thalm. au meſme lieu.

Seder Olam.

S'enſuit vne autre marque de ſon auenement. Nous ſçauõs qu'il y a eu en Hieruſalem deux temples. Le premier qui fut baſty par Salomon, & deſtruict par Nabuchodonozor. Le ſecond par Zorobabel ſoubs la faueur de Cyrus & de Darius Roys de Perſe, & depuis ruyné par l'Empereur Titus.

Ruine du ſecond temple.

Aggéech. 2. v. 4. & suiuans.

tus. Or du second Temple, voicy comme parle le Prophete Aggée, qui estoit de ceux qui le bastissoyent, *Qui est demeuré d'entre vous*, dit il, *qui ait veu ceste maison en sa premiere gloire, & comme vous la voyez maintenãt, n'est elle pas cõme vn riẽ deuãt vos yeux?* C'est que ce second temple n'approchoit point du premier en splendeur & magnificence: & de faict, nous lisons en Esdras, que ces bons vieillards, qui auoyẽt veu le premier, ne se pouuoyent tenir de pleurer en regardant le second: & les Rabbins recitent, que cinq choses principales defailloyent au second, qui estoyent au premier; le feu du ciel consumant les holocaustes, la gloire de Dieu entre les Cherubins, l'inspiration manifeste du S. Esprit sur les Prophetes, la presence de l'Arche, & les Vrim & Thumim: & qu'à ce propos il est dit au Cantique des Cantiques, *Nous auons vne petite sœur, &c.* De l'Eglise soubs le second temple, qui en apparence n'egaleroit pas l'Eglise soubs le premier. Bref, la Chronologie des Hebrieux, commenceant l'histoire de l'Eglise d'Israël soubs le secõd temple, dit ces mots: *Iusques icy les Prophetes ont parlé par le S. Esprit, mais doresenauãt encline ton aureille & escoute la voix des Sages*: à sçauoir par ce qu'en tout ce second temple, nous ne voyons point qu'il se soit leué vn Prophete. Or toutesfois dit ce mesme Prophete, *La gloire de ceste derniere maison sera plus grãde que celle de la premiere.* Et pourtant il exhorte Zorobabel, & Iosue fils de Iosedec, & tout le peuple à prendre courage. Faut donq que soubs ce secõd temple eust à venir quelque don de Dieu singulier, & extraordinaire, qui

R. Samuel au Traicté Sanhedr. au Thalmud de Hierusalem.

R. Aba au li. des iours. Midrasch Cant ch. 8, vers. 8. Seder Olam.

R. Selomoh sur Aggée 2. en la diction ואכבד où ה defaut.

qui excedaſt & l'Arche & les Vrim & Thumim, & la Prophetie,& tout ce que le premier temple auoit de glorieux. De ces noueaux, l'vn dit que la matiere en eſtoit plus riche. Poſons que le premier fuſt d'argent, & ceſtuy cy d'or; qu'y a il en celà qui recompenſe le don de prophetie? L'autre, que la façõ en eſtoit plus exquiſe : qu'eſt ce au regard de la preſence de Dieu, qui ſe manifeſtoit ſi euidemmẽt au premier? Quelques vns, par ce que le texte eſt formellement contraire, ont calculé que le ſecond a duré dix ans d'auantage que le premier; l'vn 410. l'autre 420. ans : Qu'y a il de plus vain, de plus froid, de moins digne,& de Dieu qui parle, & d'vn homme de ſens qui eſcoute? de Dieu, deuant qui mille ans ſont vn iour? de l'homme, à qui vn iour de mal en ſa vie eſt trop plus que mille ans de durée à ſon baſtiment apres ſa mort? Qui plus eſt, qui ne ſçait que ce temple a eſté pluſieurs fois profané, & rauagé, par Antiochus, par Pompée, par Craſſus & autres? Mais le Prophete parle aſſez clairement à qui veut ouïr: *Encor reſte vn petit de temps, dit le Seigneur, & i'eſmoueray le Ciel & la terre, i'eſmoueray toutes nations, & elles viendront: le Deſir de toutes gens viendra, & ie rempliray ceſte maiſon de gloire.* Or quel eſt ce Deſir de toutes nations, nous le ſçauons, à ſçauoir le Chriſt, duquel il eſt dit aillieurs, Qu'il eſt l'attente des Nations, Qu'elles ſeront benites & bien heurées en luy. & le Chaldeen a traduict icy, *le Chriſt*. & R. Akiba au Thalmud l'entend de ſa venuë, encor qu'il s'abuſe en la perſonne. & Malachie, qui prophetiſoit en meſme temps, l'ex-

Geneſ.49.

Malachie 3.

Au Thalm. Tract. Sanhed.ch.Helec.

l'explicque en ces mots: *Incontinent entrera en son temple le Seigneur, que vous cerchez, & l'Ambassadeur de l'alliance que vous desirez.* C'est en somme, que l'Eglise d'Israël soubs ce second temple aura cest heur, de voir le Christ du Seigneur qu'elle attendoit de si lōg temps. Or au mesme temps que le Royaume d'Israël defaillit, à sçauoir soubs Herode, & quarāte ans ou enuiron auant la destruction du temple, cessa ce peu de splēdeur qu'il y auoit en iceluy. Car l'esprit de la grand Synagogue, dient les Hebrieux, qui suppleoit aucunement le defaut de Prophetie, defaillit en Simeon surnommé le Iuste (duquel il est parlé en S.Luc, chapitre premier:) cesserent aussi toutes les speciales Benedictions de ce second temple, denombrées au Thalmud: Mesmes Dieu monstra visiblemēt qu'il les abhorroit, en ce, dient ils, que l'apparition aussi ordonnaire d'vn ange à l'entrée du Sanctuaire, fut chāgée en vn Fantosme hydeux & noir. Et le temple s'ouuroit souuent de luy mesmes, au lieu que trente hommes auoyent péne à l'ouurir: dont R. Iohanan Ben Zaccai, l'vn des disciples de Hillel, estoit tout estonné; & en fin fut tellement destruict le Temple, qu'il n'y demeura pierre sur pierre: & quelque permission qu'ils ayét eu de le rebastir, comme soubs l'Empereur Iulian, capital ennemy des Chrestiens, qui mesmes y contribuoit, iamais n'en ont peu venir à bout. Ains, cōme tesmoignēt les Payens mesmes de ce temps là, les feux sortans de terre, & les foudres expresses du Ciel, consumerent les ouuriers, & dissiperent les ouurages, qu'ils auoyent commencez, auec vn orgueil

Luc.ch.1.

Thalm. au Traicté Pirkei Auoth, & au Traicté Iomach. Tereph. Becalpi.

Amian Marcellin liu. 23.

orgueil & vne defpence extreme. Certes, difons donq, & à péne pourront ils contefter le contraire. Le temple fecond eft ruiné, long temps a, & fans efpoir, & auant fa ruine, le Chrift eftoit promis. Le Chrift donq doibt eftre piecça venu au Monde. Or que l'efperance d'Ifraël fuft telle, il appert encor. Car en Efaie chapitre dernier, où il eft dit: *deuãt que fa deftreffe fuft venue elle a enfanté vn mafle*. R. Mofes Hadarfan dit: *Deuant que celuy naiffe qui reduira Ifraël en extreme feruitude, le Redempteur naiftra.* & Ionathan le grand difciple de Hillel, là mefmes: *Elle fera fauuée deuant que fon extremité vienne; & le Chrift fera reuelé deuant les douleurs de l'enfantement*. & R. Mofes Tyrolenfis & Bioces, l'attendent felon ce paffage, & par leur calcul fur Daniel vers la fin du fecond Téple. Auffi le liure, qu'ils appellent Berefchith rabba, faict ce conte, Qu'vn Iuif menant fa charrüe vn Arabe paffant par là ouyt meugler vn de fes bœufs, & luy dit, Qu'il defliaft fes bœufs, & que la ruine du Temple f'approchoit: puis oyant derechef l'autre, Qu'il defliaft viftement, & que le Meffie eftoit venu. & R. Abon, qui repete ailleurs ce conte, *Qu'eft il befoing*, dit il, *que nous apprenions celà des Arabes, veu que le texte eft expres?* Or ie ne m'arrefte point à leurs contes, qui font d'affez mauuaife grace; & monftrent bien fouuent que l'Efprit à bon efciét leur a failly: mais c'eft pour en retirer, quec'eftoit vne opinion commune entr'eux, que le Chrift ou Meffie viendroit au Monde, peu auant la deftruction du temple.

Efaie ch. dernier, v 7.

R. Mofes Hadarfan.

Berefchith Rabba.

Au traicté Berachoth Au Thalm. de Hierufalem.

En l'Eca Rabethi fur les Lament. ch. 1. ver. 16.

Oyons ce que dit l'Ange Gabriel à Daniel; car il

Sepmaines de Daniel. Daniel ch.9. est encor plus preciz: *Il y a*, dit il, *septante sepmaines determinées sur ton peuple, & sur ta sainƈte cité, pour finir la desloyauté, &c. & pour oindre le Sainƈt des sainƈts. Tu cognoistras donq & entendras depuis l'issue de la Parole que Ierusalem soit restaurée, iusques au Christ le Prince, sept sepmaines, & soixante & deux sepmaines; & derechef sera reedifiée la ruë & la bresche au destroiƈt des temps; & apres soixante & deux sepmaines le Christ sera desfait, & ne luy restera rien; & le peuple du Prince à venir destruira la cité & le sanƈtuaire; & sa fin sera en destruƈtion, & iusques à la fin de la guerre desolations sont ordonnées. Mais il confermera l'alliance à plusieurs par vne sepmaine; & en la moitié de ceste sepmaine il fera cesser le sacrifice & l'offerte, &c.* Or suffit ceste seule prophetie pour conuaincre les Iuifs; & pourtant la nous faut il examiner de poinƈt en poinƈt. Et premierement, que ce passage soit du Messie, il est si clair, & si preciz, que c'est impudence d'en cõtester: & ainsi l'expliquent R.Saadias sur Daniel, R.Nahman Gerundensis, & R. Hadarsan, qui sont bien notables entr'eux. Car quãt à R.Selomoh qui l'entẽd de Cyrus, Aben-ezra de Nehemie, R.Leui Ben Gerson du Sacrificateur Iosue, outre ce qu'il faut entendre vn Oingt spirituel, veu que soubs le second temple l'onƈtion n'estoit plus; il n'y a mot en tout ce texte, qui ne les conuainque d'absurdité. *Il y a donq septante sepmaines.* Voyons quelles. L'Escriture nous parle de sepmaines de iours, & de sepmaines d'années; & les exemples en sont au Leuitique, & aillieurs: mais les vnes ont lieu és choses ordinaires; les autres és grandes, & de durée; & Daniel

Au Traiƈté Sanhedrin au Thalm. de Hierusalem.

Leuitiq.23, & 25.

niel,peut eſtre, ſon expoſiteur luy meſmes: car au Chapitre ſuyuãt,il parle nomméemẽt de ſes pleurs de trois ſepmaines de iours;au lieu qu'icy en la matiere d'vn eſtat, qui a ſes pas plus tardifs, & ſes meſures plus grandes, il parle de ſepmaines ſimplement:comme de faict, Hieruſalem ne pouuoit pas eſtre rebaſtie en ſept ſepmaines de iours,qui fut rebaſtie en pluſieurs ſepmaines d'années. Or R. Saadias,R.Moſes,R.Selomoh l'expoſent auſſi ainſi; & les meilleurs y conſentent, & nul que ie ſçache,de ſepmaines de iours. Mais bien les nouueaux,quãd on les preſſe,dient que ce ſont,ou dixaines d'ans,ou iubilez,ou meſmes centaines; choſe, & ſans raiſon en ce paſſage, & ſans exemple en toute l'Eſcriture. S'enſuit, *Depuis l'iſſue de la parole, que Hieruſalem ſoit reſtaurée iuſques au Chriſt le Prince, ſept ſepmaines & ſoixante & deux ſepmaines*; à ſçauoir,comme le Prophete ſ'explique luy meſmes, ſept ſepmaines pour reedifier Ieruſalem & le Temple,qui ſont quarante & neuf ans, & ſoixante & deux ſepmaines depuis la reſtauration de Ieruſalem iuſques au Chriſt; qui ſont quatre cens trente quatre ans, à ſçauoir 4 8 3. ans en tout.Et de faict,ſi nous commençons,comme enſeigne le Prophete, à cõter ces ſepmaines depuis le iour que la parole fut prononcée,que Ieruſalẽ fuſt reſtaurée; c'eſt à dire depuis la ſeptãtieſme année de la captiuité, ou depuis la premiere année de Cyrus que Ieremie eſcriuit aux captifs de Babylone, les aſſeurant de leur deliurance; & que Cyrus leur commanda de reedifier le Temple, iuſques au temps d'Herode Roy des Iuifs,ou de Tybere, nous

Daniel 10.

Ieremie 29.
1 Eſdr. ch. 1.

trouuerons qu'en ce tẽps proprement sont accomplis les 483.ans,& mesmes la septantiesme sepmaine que le Christ deuoit confermer l'alliance de Dieu auec les hommes: Et semble que Daniel, ou plustost l'Ange, en ces septãte sepmaines ait voulu faire allusion aux septante années, pronõcées par Hieremie le Prophete; cõme s'il disoit, Lors q̃ vous fustes menez captifs en Babylone, Hieremie vous asseura que vous seriez deliurez de ceste captiuité temporelle dedans septãte ans,& vous le voyez: & maintenãt,ie vous di, q̃ dans 70. sepmaines d'ans, vous serez deliurez de la captiuité spirituëlle, par l'alliance de Dieu auec vous; de laquelle le Christ sera Moyenneur. Or n'ignore ie pas que les vns cõmencent à les conter du premier an de Cyrus; les autres du second d'Artaxerxes; & quelques vns du vingtiesme, par ce que lors sortit vn autre Edict en
a Esdras 2. faueur de Nehemie, d'autant que le bastiment du Temple auoit esté interrompu. Mais quoy qu'il en soit, la fin de ces sepmaines reuient tousiours au tẽps des Herodes & de Tybere, pour se rencontrer auec les Propheties precedentes: & ne se peut nier qu'elles ne soyent finies selon les circonstances icy descrites par le Prophete. Car le Prince du peuple auenir a destruit la cité; c'est à dire, l'Empereur Romain a ruyné Hierusalem, & destruit le Sanctuaire, & aboly les sacrifices par toute la terre; & sont auenuës les desolations extremes qu'il promet icy. Et pourtant quelques Rabbins ne pouuans euiter ce passage, ont osé dire que Daniel auoit bien dit au reste; mais qu'il se seroit abusé en ce calcul.

Les Traditions des Iuifs mesmes nous conduisent à ce temps; pour le moins, n'y en a aucune qui ne soit de long temps escheüe. Au Thalmud est ceste-cy de l'Eschole d'Elie tant celebrée entr'eux, *Le monde durera six mille ans; deux mille ans de vuide, c'est à dire sans Loy; deux mille ans de Loy, & deux mille ans de Christ.* Et R. Iacob dit là dessus, que les premiers deux mille ans finissent au temps d'Abraham; les seconds enuiron la destruction du temple (& le prouue par le calcul) au bout desquels deuoit venir le Christ, & deliurer Israël de captiuité. Iusques là, s'accorde il auec nous. Mais adiouste il: *pour nos iniquitez sa venuë est differée.* C'est vne glosse qui gaste le texte. Car aillieurs il est dit simplement, Que le temps de la venuë du Messie est passé de sept cens quatorze ans, dont ils se lamẽtent en tous les deux Thalmuds. Et sur ce verset d'Esaie: *Ie me hasteray de faire cecy en son temps:* où il est clairement parlé du Christ & de son regne, R. Iosua fils de Leui, oppose ces mots, *ie me hasteray*, à ces autres, *en son temps; Ie me hasteray*, dit il, *c'est s'ils meritent; en son temps, c'est quand mesmes ils ne le vaudroyent pas.* Ce que certes il pouuoit plus proprement dire ainsi, Que la grace de Dieu s'efforce contre nos pechez; tellement que toutes nos iniquitez n'en peuuent, ny retarder, ny arrester le cours. Nous auõs vne autre Traditiõ sur Esaie ch. 9. où est cõtenuë ceste excellẽte Prophetie du Christ: *Le petit enfant nous est né, &c.* Là sõt escrits ces mots למרבה המשרה de l'augmentation de son empire auec vn Mem ם cloz au milieu du mot; cõme ainsi soit que ceste lettre qui vaut autant que

Traditions. Moses Gerundensis. Au Thalm. traicté Sanhedr. ch. Helec. & passim.

Au Thalm. Traicté Auoda Zara

Esaie 60. v. dern. Au Thalm. Tra. Sanhed. ch. Helec.

Esaie 9.

nostre M. ne s'escriue iamais ainsi qu'à la fin du mot. Icy donq, selon leur coustume, ils se mettent à philosopher sur les lettres; & par ce que ceste M. ם est close icy au lieu, que communement elle se doibt escrire ouuerte מ, dient qu'il y doibt auoir quelque grand secret caché & clos: & que R. Tanhuma en recerchant la raison, luy fut respondu par vne voix du Ciel; רזילירזילי, c'est à dire, *I'ay icy vn Secret*: à sçauoir comme chacun consent, touchant le Messie. Mais aucuns passent plus outre, Que ceste lettre en chiffre vaut six cens; à sçauoir, six cens ans, qui doiuent estre contez depuis ceste Prophetie, iusques au Messie: & de faict, depuis le quatriesme du regne d'Achaz, qu'elle fut donnée, si nous contõs six cens ans, nous trouuerõs qu'ils ne tombent pas loing du temps d'Herode. Vn autre se lit au Thalmud en ces mots: *Rab. Elias dit à R. Iehudas frere de R. Sala Essenien, Le Monde ne peut auoir moins de quatre vingts & cinq Iubilez, c'est à dire 4250. ans: & au dernier viendra le fils de Dauid sans doubte; mais ie ne sçay si ce sera au commencement ou à la fin d'iceluy.* & R. Asse en ce mesme endroit est de son opinion. Bref, R. Mose Ben Maimon en son epistre aux Iuifs Africains dit qu'il a vne ancienne Tradition que le Christ naistroit l'an du Monde 4474. qui selon leur propre calcul seroit passé de plus de 900. ans. Et R. Moses Gerundésis, & Leui Ben Gerson, parlent d'vne autre qui le promettoit en l'an 5118. qui selon leur conte escheurent, y a plus de deux cens ans: & apres auoir bié differé, & pour neant attendu la conclusion des plus grands Rabbi, reuient à

Au Thalm. au Liu. Sabbath. & au traicté Sanhed.

Traicté Sanhed. ch. Helec.

Rambam en l'Epistre aux Iuifs Africains.

R. Moses Gerundésis sur le Pentateu.

Ch. Helec au Traict. Sanhedrin.

ce poinct, Qu'il n'est plus besoing de calculer quād doibt venir le Christ: Que tous les termes donnez par les Prophetes sont pieça passez; & qu'il ne reste plus que penitence & bonnes œuures. Outre le temps, ils nous donnent encor des signes de sa venuë en leurs Traditions: *Quand le Messie*, dient ils, *viendra, il y aura peu de sages en Israël, & plusieurs seducteurs, enchanteurs & Magiciens: la Sagesse des scribes s'empüantira, & les Escholes de Theologie seront des Bordeaux; les gens de bien en Israël seront en abomination, & les visages de ce siecle là pleins d'impudence*. Qu'est ce qu'vne naiue description des mœurs des Iuifs, mesmes des Pharisiens, au temps d'Herode & de la destruction du temple? Escoutons, comme Iosephe leur historien en parle: *La Iudée*, dit il, *estoit lors vne retraicte de larrons, & d'enchanteurs, & de seducteurs de peuple: & sans doute Dieu fut offensé de leur extreme impieté, & eut en abomination, & Ierusalem & le tēple; & y introduit les Romains, pour le purger cōme par le feu:* *voire*, dit il, *ie croy si les Romains eussent tardé tant soit peu de les venir destruire, qu'ils eussent esté ou engloutiz de la terre, ou noyez d'vn nouueau deluge, ou embrasez cōme Sodome; car ceste generation estoit beaucoup pire que Sodome ne fut iamais*. Ainsi donq se rapportent & les Escritures, & les plus celebres Traditions des anciens Iuifs à ce temps d'Herode: & de faict, Tacitus, Suëtone, & Iosephe mesmes tesmoings en celà, non suspects, racōtent, Qu'en ce siecle, la renommée estoit par tout, que de Iudée sortiroit le Roy de tout le Monde; & estoit cest oracle graué au Chasteau de Hierusalem en lieu tresinsigne; dont les Iuifs se ren-

R. Iohanan, R. Iuda & R. Nehorai ch. Helec.

Iosephe liu. 20. ch. 6. & 8. des Antiquitez. Et liu. 6. des guerres ch. 15. & liu. 7. ch. 9.

Tacitus & Suetone en Vespasian. Ioseph. li. 7. ch. 12. Hegesip. liu. 3.

rendoyent si prompts à rebeller, & si impatients à seruir aux Romains: Et paroist bien en toute l'histoire de ce siecle là, que tout le peuple, & Herodes mesmes auoit l'oreille, & le cœur aux escoutes pour le voir; l'vn pour l'embrasser, & l'autre pour l'esteindre. Car comme ainsi soit qu'en tous les precedens, nous ne lisons point qu'aucun se soit porté pour le Messie; tant s'en faut qu'il ait esté receu pour tel, en ce siecle il ne se passoit presque année, qu'il ne s'en esleuast quelqu'vn; à sçauoir, par ce qu'ils auoyét, ce leur sembloit, la disposition du peuple, & la saison pour eux. Herode donq, qui se voyoit fraischement declaré Roy par les Romains, craignant d'estre troublé en sa possession, esteint le sang de Iuda, tant qu'il peut, & efface les Genealogies anciennes, & n'espargne pas son fils propre. Mesmes se leuent certains Rabbins courtizans qui veulent faire croire, qu'Herode estoit le Christ promis; dont aucuns veulét que soyent procedez ceux qui sont appellez les Herodiens en l'Euangile. Et ceux là estoyent aidez de l'opinion des plus charnels, qui par le Messie attendoyent la restauration de l'estat; c'est à dire, des vignes, des bastimens, des pierres, de tout autre chose plustost que d'eux mesmes. Enuiron ce mesme temps aussi s'esleuerét Iudas Gaulonites, qui appelloit le peuple à liberté, & maintenoit auec quelque suite de Pharisiens, qu'il ne failloit point payer le tribut à Auguste: Et vn autre Iudas fils d'vn Ezechias conducteur de Brigans, & vn certain berger nommé Athronges, qui ne pretendoyét pas moins que d'estre Rois, ny le peu-

Faux Christs en ce siecle là.

Ioseph li. 18. ch. 1 & 2. des Antiq. li. 17. ch. 8. liu. 20. ch. 2. & 6.

le peuple qui les suiuoit, q̃ d'estre deliurez du ioug par eux. Pareillement soubs le gouuernement de Felix, & le regne d'Agrippa, vn certain Egyptien, qui se disoit prophete, mena le peuple sur la montaigne d'Oliuet, d'où ils deuoyét voir les murailles de Hierusalem tomber deuant eux, & entrer dedans. Et soubs Cuspius Fadus vn Theudas entreprit le semblable: qui sont tous signes, qu'ils vsoyét de la saison, & abusoyent de l'esperance du peuple, pour leurs ambitiõs. Mais, qui plus est, nous lisons au Thalmud, qu'vn certain Barcozba (ce nom signifie fils de mensonge) s'esleua au temps d'Agrippa au milieu de ce peuple, se dit estre le Christ, & fut pour tel recognu par les Rabbins, & regna trente ans & demy. Mesmes comme recite Ramban aux Sentences des Roys, qu'ils ne luy demanderent point de signe; & que ce grand Rabbi Akiba, le plus sage des Thalmudistes, estoit son conseiller, & exposoit de luy le secõd chapitre du prophete Aggée cy dessus exposé; tant que ne les pouuant deliurer du ioug des Romains, il fut apres vn long & pernicieux abus assommé finalement par eux. Depuis encor, Qu'vn autre de mesme nom quelque quarante ans apres la destruction du tẽple, recueillit en la ville de Bitter tous les Iuifs circonuoisins, & de cestuy cy ils content merueilles, Qu'il auoit deux cens mil hommes pres de luy, qui par confiance de leur force s'estoyent coupé vn doigt; qu'allant au combat, il disoit, Seigneur du monde ne nous ayde point, puis que tu nous as reiettez, &c. Que les Rabbins qui auoyent esté trompez par les pre-

Thalm. Tra. Sanhed. ch. Helec.

R. Mos. Ben Maimon aux Sentences.

Berescith Rabba. R. Iohanan.

precedens(tant ils estoyent persuadez du temps) le reccurent & firent receuoir; & exposoyent de luy ce passage des Nõbres, *Il sortira vne estoille de Iacob.* par ce que כוכב signifie vne Estoille; disant qu'au lieu de כוכב Gocab, il falloit lire כזב Cozab, ou Cozba, qui est son nom. Et ceey est escrit par leurs histoires, & confirmé à peu pres par les nostres, & par les Payés mesmes, qui ont escrit la vie de l'Empereur Adrian. Cependant ils furent ruinez encores plus, transportez en Espaigne; Ierusalem peuplée d'autres gens; toute la terre profanée: & tous ceux qui depuis ont voulu abuser le peuple soubs mesme pretexte, comme n'agueres vn en Italie, ont esté esteints incontinẽt, & presques sans memoire. Adioustõs encor, que depuis ce temps là, qui passe 1500. ans, ils n'ont plus de Prophetes; plus de consolations de Dieu: plus de dons extraordinaires, plus mesmes de cognoissance de leurs lignées. Signe tresevident, que les propheties qui tendoyent principalement au Christ, sont accomplies; qu'en luy l'Eglise est consolée, & douée des dons qu'elle esperoit: bref, que celuy pour qui les Genealogies deuoyẽt estre certaines, n'est pas à naistre. Et pourtant nous en voyons quelques vns d'eux, qui dient auec R. Hillel, Que les iours d'Ezechias ont deuoré le Messie; c'est à dire qu'il n'en faut point attendre, & que le peuple s'en est rendu indigne, & quelques autres aussi, qui par extreme obstination prononcent, Malheur sur ceux qui determinent vn certain temps à la venuë du Messie.

Au Thalm. au Traict. Col Israël

Or voyons nous donq que l'Escriture saincte, & l'inter-

l'interprétation ancienne se rencontrent au temps d'Herode pour nous y monstrer le Messie; & de là voyons nous aussi en l'Euangile le peuple si prompt à courir apres Iean Baptiste, & apres Iesus; & ces questions ordinaires, *Es tu celuy qui deuois venir?* &, *Quand restitueras tu le Royaume d'Israël?* &, *En attēdons nous encor vn autre &c?* Mais voyōs quels eschappatoires l'obstination à inuenté contre celà: Les nouueaux dōq diēt, Le Messie est né, & en ce tēps là, & le propre iour que le secōd Temple a esté destruit, afin que soit accomplie ceste parole d'Isaie, *Deuant que sa destresse fust venuë, elle a enfanté vn masle.* Mais il se tient caché pour vn temps. Et ainsi lisons nous sur Genese chap. 30. & au Thalmud R. Iosue fils de Leui, dit que c'est vne reuelation d'Elie. Ie leur demande donq, quel passage ils ont en toute l'Escriture qui tende à cela? Ils adioustent, qu'il sera caché quatre cens ans en la grande mer, huict cens chez les enfans de Kore, quatre vingts à la porte de Rome. & au Thalmud R. Iosue fils de Leui, dit qu'il l'a veu là enueloppant ses vlceres auec les pauures. Que sont cela, ie n'en veux autres tesmoings qu'eux, que contes pour abuser le peuple, faicts à plaisir? Quelques vns dient qu'il sera esleué aupres du Pape en grands hōneurs; mais qu'en fin il luy viendra dire cōme Moyse à Pharao, *Laisse aller mon peuple à fin qu'il me serue, &c.* S'il est né de si long temps, &, si comme ils dient au Thalmud, il se tient tout prest quand il sera appellé pour les deliurer; veu qu'ils l'appellent tant & à si haut cry, & depuis tant de siecles; veu mesmes que le temps est escheu, & le seroit

Vaines responces des Iuifs.

Esaie dern. v. 8.

Bereschith Rabba sur Genes. ch. 30
Au Thalm. Tr. Sanhed. Cha. Helec.

Les Enfans de Koré estoyent trois freres Prophetes du temps que le peuple estoit au Desert.

seroit vne autre fois depuis; mais encor, veu qu'il est dit, selon leur propre exposition, *Ie le hasteray en son temps*, quelle cause le leur peut encores retenir? Ils dient, Ne reste qu'vne bonne penitence; & miserables certes serions nous si Dieu ne preuenoit nos penitences par sa grace: car la penitence mesmes des plus gens de bien, c'est de ne pouuoir estre assez penitens. Mais oyons vn petit dialogue de deux

Traicté Sanhed. ch. Helec. Rabbins disputans au Thalmud à ce propos: *Il est escrit, dit Rabbi Eliezer: Conuertissez vous enfans rebel-*

Ieremie 4. *les, & ie vous guariray de vos rebellions. Mais dit Rabbi*

Esaie 24. *Iosue, Aussi est il dit, Vous auez esté venduz pour neant, & sans argent vous serez rachetez; c'est à dire, vous auez esté venduz pour vos idolatries (qui sont neant) & serez rachetez sans vostre penitence, & vos bonnes œuures.*

Malach. 4. *Voire mais, dit Rabbi Eliezer, il est dit, Conuertissez vous à moy, & ie me conuertiray à vous. Ains aussi lisons nous, dit Rabbi Iosue, Ie vous ay pris en mariage comme vne femme, & vous prendray vn d'vne ville, & deux d'vne famille; & vous donneray entrée en Sion. Replique Rabbi*

Esaie 49. *Eliezer, Il est dit, Vous serez sauuez en tranquillité & en repos, &c. Ains, dit Rabbi Iosue, il est escrit en Isaie, Ainsi dit le Sainct Redempteur d'Israël à l'ame contemptible, & à la gent abominable, &c. c'est à dire que nos abominations n'empescheront point le cours du decret de Dieu. En fin, dit Eliezer, Que veut donq dire Ieremie, Si tu te conuertis Israël, &c. veu que c'est vne façon de parler cō-*

Daniel 12. *ditionelle? Ains dit Rabbi Iosue, Que voudroit donq Daniel en ce passage, I'ouy l'homme vestu de linge qui se tenoit sur les eaux du fleuue, & esleua sa dextre & sa senestre au ciel, & iura par celuy qui vit eternellement, que ce sera*

iusques à vn temps, & des temps, & la moitié? Et sur ce passage, dit le Thalmud, Rabbi Eliezer se teut tout court; à sçauoir acquiesçant au dire de Rabbi Iosue; que les offenses d'Israël n'empescheroyēt point la venuë du Christ, ains que Dieu preuiendroit Israël par sa saincte grace. Derechef, si vne conuersion generale retarde sa venuë; veu que la péne est vniuerselle sur ceste natiō, vn exil si long, & si lointain; le temple, la ville, le païs destruits, qu'il ne leur est pas loisible de voir seulement de bien loing, quel est ce crime & si enorme, & si vniuersel, & si perpetuel entr'eux: i'entens peculier à leur nation, & non commun à toutes autres? Le Temple premier, dient ils, fut destruit pour l'idolatrie, pour la superfluité, & pour l'effusion du sang innocent; noméement de Zacharie, & d'Esaie. Cependant ils n'eurent point faute de Prophetes soubs leur captiuité; ains iamais n'en eurent plus, Dieu leur mesurant misericordieusement ses consolations selon leur affliction. Que veut donq dire qu'en tant de siecles ils ne soyent point consolez? Auiourd'huy mesmes qu'ils sont, & moins idolatres & plus constans, ce semble, en leur loy, & moins superfluz & sanguinaires, en effect qu'ils ne furent onq? Mais encor, veu que soubs le secōd tēple ils monstroyēt vn tel zele contre les Romains, qu'ils n'ont point receu d'idolatrie entr'eux; ains enduré plustost mille morts, que d'y receuoir ou la statue de l'Empereur, ou l'Aigle Romaine seulement; mesmes, qu'ils abandonnoyent la bréche plustost que de violer le Sabbath; Qu'elle peut auoir esté la cause, & d'a-

uoir retardé la manifestation du Messie, qu'ils dict estre né déslors, & d'auoir multiplié leur misere si extremement? Les vns dient, pour cause du veau d'or adoré au desert; c'est à dire, il y a deux ou trois mille ans, comme ainsi soit, que le peuple en fut puny sur l'heure, & qu'il soit entreuenu maintes ruïnes & restaurations depuis. Les autres pour la vendition de Ioseph par ses freres; & là dessus ramenent aucuns d'eux la transmigration des Ames attribuée à Pythagore. Qu'ils recognoissent icy eux mesmes leurs froides absurditez. Ains dit vn de leurs liures; c'est pour vne faute qu'ils ne cognoissent point, & pourtant ne leur est il point predit, quand ils seront deliurez, comme il fut aux captifs de Babylone. Et s'ils ne cognoissent point la faute, ils ne la peuuent recognoistre: & s'ils ne la peuuent recognoistre, en vain sont toutes leurs penitences: & de faict, ils ont fait de temps en temps, & n'agueres encor des penitences publiques plus exactes, en apparence, que iamais, pour haster leur Messie; qui toutes fois selon leur Thalmud est si pres, & si prest qu'il viendra, dient ils, *dés auiourd'huy*, s'ils se conuertissent; suyuant ce qui est dit au Psalme, *Auiourd'huy si vous escoutez ma voix*. Mais nous disons; veu que la péne est si vniuerselle, si longue, si extreme, que tel doibt estre leur crime; veu que l'idolatrie & l'iniustice ont esté expiées, comme ils dient, par la ruyne du premier Temple, Qu'il y doibt auoir quelque chose de bien plus grand, qui continue celle cy aprés tant de desolations. Et c'est pour conclurre ce propos, Que le Christ est venu, & en son temps prefix,

Le liure Mechilta.

Thalm. liu. Sanhed. ch. Helec.

Psalme 95.

prefix, & ils l'ont reietté : Que le ſalut, di-ie, leur a eſté enuoyé de Dieu, & en la propre façon qu'il l'auoit promis par ſes Prophetes, & iceux l'ont foullé aux pieds.

CHAP. XXX.

Que Ieſus fils de Marie vint au temps promis par les Eſcritures : & qu'iceluy eſt le Chriſt.

AV temps donq d'Herode premier, auquel ſe rencontrent & les Propheties des Eſcritures ſainctes & les Traditions anciennes des Iuifs ; examinons qui auroit eſté ce Meſſie : & certes pluſieurs, cõme nous auons dit, ſe ſont portez enuiron ce temps pour tels ; deſquels, & la vie, & la doctrine, & preſques la memoire eſt eſteinte ; encor qu'ils fuſſent appuyez d'vn grand peuple, & authoriſez des principaux Docteurs d'entr'eux. Mais en ce meſme temps, & propremẽt en l'an qu'Herode fut accepté Roy du peuple, eſt né Ieſus fils de Marie ; duquel toute la vie ne fut qu'vne leçon de ſalut au peuple ; & fut en fin crucifié par la Synagogue : & neantmoins ſa doctrine vit, & ſon nom eſt perpetué en l'vniuers. C'eſt ceſtuy là que nous diſons eſtre le Chriſt ; & premierement voyons comme en luy ſont effectuées toutes les Propheties, & comme il en a entierement accomply l'office. *Philo de Temporibus.*

Icy ramenteuons nous les circonſtances que nous auons cy deuant remarquées. Les Prophetes

Esaie 9. Ierem 34. Les Propheties accomplies en Iesus.

nous ont dit qu'il deuoit naistre d'vne Vierge. L'Euãgile nous afferme q̃ telle estoit Marie sa mere: & les Iuifs qui sõt venuz depuis, ont escrit qu'elle fut trouuée en adultere. Veu qu'ils monstrent en toutes leurs actions vne si grande rage contre le Fils, veu qu'il n'est question que d'vne pauure femme sans appuy; veu que la loy est si expresse contre les adulteres; que donq ne luy faisoyent ils son procez, qui eust esteinct la reputation du fils auec elle?

Né d'vne vierge.

Et que ne dient ils plustost, qu'il estoit fils de Ioseph; sinon que Ioseph sçauoit & disoit le contraire, & s'il ne l'auoüoit point pour fils, l'auoyent ils pas pour partie de l'adultere? Mais elle vit parmy eux, & apres la mort de son fils, & sans estre recerchée de sa vie. Quelle plus grãde approbation voulons nous de sa pudicité, que de voir tant de Pharisiens, tant de Iuges enragez cõtre vne pauure femme, qui toutesfois n'osent luy intẽter procez? Mais le discours d'vn certain Theodose Iuif à vn marchant Chrestien nommé Philippe, au temps de Iustinian l'Empereur, est icy à remarquer. *Au Temple de Ierusalem, dit il, y auoit vingt & deux Sacrificateurs ordinaires; & dés que l'vn d'eux estoit mort, les autres en elisoyent vn en sa place. Auint donq que Iesus pour sa singuliere pieté & doctrine, fut esleu par eux; & pour sçauoir & enregistrer le nom de ses pere & mere selon la coustume, ils les manderent: mais Marie y vint seule, par ce que Ioseph estoit ià mort. Là enquise du nom du pere de Iesus, elle deposa qu'elle l'auoit conceu du Sainct Esprit; & raconta les paroles de l'Ange, &c. leur nomma les femmes qui*

Suidas en la diction Ἰησοῦς.

mes qui à l'impourueu auoyent assisté à sa couche, & le tout deuëment enquis, & verifié, fut son nom escrit au Registre des Sacrificateurs en ces mots, IESVS FILS DV DIEV VIVANT, ET DE LA VIERGE MARIE. *Or fut, disoit Theodose, ce Registre sauué du sac de Ierusalem & depuis gardé en Tyberiade, où il est tenu secret; & ie l'ay veu comme l'vn des Principaux entre les Iuifs, & auquel pour le degré que i'y tiens, rien n'est celé. Et croy par là, que ce n'est point ignorance, qui me retient au Iudaïsme; mais l'honneur que i'ay là entre les miens, que ie n'auroy pas aillieurs.* Or y a il bien apparence en cecy; veu que nous voyons que Iesus preschoit au Temple, & montoit quelques fois en chaire; ce que le sourcil des Pharisiens n'eust aiseémét enduré. Mais encor le S. Rabbi dit nomméemét, que la mere du Messie seroit vne vierge, qui s'appelleroit Marie; & le tire Cabalistiquement de ces mots d'Esaie, chap. 9. לם רבה המשרה. & Rabbi Hacanas fils de Nehumia, Que ceste Marie estoit de Bethlehẽ fille de Ichoiakim Eli de la race de Zorobabel, de la lignée de Iuda, de laquelle deuoit sortir le Messie. Et de faict, nous ne lisons point en l'Euangile, qu'on ait reproché à Iesus; qu'il ne fust point de la race de Iuda, ou de Dauid; mais bien qu'il estoit fils d'vn Charpentier: comme les longues trauerses de la maison de Dauid en auoyét reduit aucuns en bas estat. & R. Vla dit nomméement que Iesus de Nazareth, prochain du Royaume, c'est à dire, fils de Dauid, fut crucifié le soir precedent de Pasques: & veu que si precisement le Messie estoit promis à ceste race, ne

R. Hacadosch en la 3. Question.

Isaie 9.

Au Thalm. Traict. Sanhed. ch. Nigmar Hadin.

 doub-

doubtons que les Scribes eussent volontiers verifié le contraire s'ils eussent peu; qui leur eust esté cause gaignée. Bref, pour reuenir à la virginité de Marie;ce n'estoit pas vne femme appuyée de parentage,ou de biẽs,pour oser esperer que celà fust creu à sa parole sans autre enqueste: & le peuple,auquel elle disoit cela, n'estoit pas imbu des opinions des Payens,qui forgent tels cõtes de leurs Dieux, pour le luy faire legerement croire.Mais la chose estoit si vraye, que la verité seule l'enhardissoit: & de faict, c'est de là que Simon Magus, pour ne sembler en rien inferieur à Iesus, ne nie pas cest article; ains le presuppose, & veut faire croire à ses disciples,qu'il estoit aussi fils d'vne Vierge. Michée dit, *Et toy Bethlehem Ephrata, petite pour estre tenuë entre les familles de Iuda, de toy me sortira celuy qui sera Dominateur en Israël; & ses yssuës sont dés le commencement; dés les iours eternels*. Là où encor nous auons deux naissances du Christ: l'vne en temps, & l'autre eternelle. Et de là sont ces differens propos du peuple en l'Euangile: Tantost, *Quand le Christ viendra,nous ne sçaurons d'où il viendra*. & tantost, *Est il pas escrit,que le Christ viendra de la semence de Dauid, & de la Bourgade de Bethlehem où il demeuroit?* Or qu'il fust ainsi entendu des anciens,la Paraphrase Chaldaique en faict foy, qui traduit: *De toy sortira le Christ, qui exercera l'empire sur Israël, &c.* & Ionathan qui en est autheur, principal disciple de Hillel,viuoit encor,lors que Iesus nasquit: & le S. Rabbi, & Rabbi Selomoh mesmes y consentent. Et que Iesus y soit né, & d'vne façon inopinée, ie n'en voy

Clemens in Recognitionib.

Michée. 5, v. 2.

Ioan. 7,v.42

En Bethlehem.

Ionathan Ben Vziel.

voy point qui le nie: mesmes en Bethlehem se mõstroit l'estable, où Iesus nasquit entaillée en vne cauerne: & dit Origene, que ce lieu estoit singulierement remarqué par les infideles de son temps. Origene cõtre Celsus. Iustin en l'Apologie.

Quelques iours apres sa naissance, l'Euãgile nous dit que Iesus fut porté en Ierusalem, pour le presenter au Seigneur, suiuant la Loy; & q̃ là vn hõme nõmé Simeon, iuste & craignant Dieu, auerty diuinement par le S. Esprit, qu'il ne verroit point la mort, que premierement il n'eust veu le Christ du Seigneur, le prit entre ses bras, & loüa Dieu, disant; *Auiourdhuy mes yeux ont veu ton Salut, &c.* Icy i'adiure les Iuifs de se resouuenir de ce qu'ils escriuent & lisent de ce Simeon, Que les disciples de Hillel ne defaudroyẽt point, iusques à ce que le Christ vinst: Que ce Simeon, surnommé le Iuste, & Ionathan, fils d'Vziel, estoyent les deux principaux; Qu'en ce Simeon defaillit & cessa l'Esprit de la grande Synagogue: Que Dieu mesmes monstra, lors en tous signes, qu'il abhorroit la Synagogue, & le Sainctuaire; & que tout y alloit à gauche, & s'y voyoit plein de tenebres. D'où ceste mutation qu'ils remarquẽt si soigneusement eux mesmes, que du mespris du Christ? Et ce qu'ils dient encor que le Temple s'ouuroit de soy mesmes: & que Rabbi Iohanan Ben Zaccai cõdisciple de Simeon en estoit tout estõné; & lors se souuint du mot de Zacharie, ch. 11. *O toy Liban ouure tes portes, & le feu consumera tes cedres.* Qu'est ce, sinon ce que predit Simeon à Marie: *Voicy cestuy cy est mis pour la ruine, & pour la resurrection de plusieurs, & pour vn signe auquel on contredira?* C'est

S. Luc. 2. Simeon.

Thalm. au Traict. Pirkei Auoth. au Traicté Ioma ch. Tereph becalpi. Zacharie 11, v. 1.

enfant est nommé Iesus, c'est à dire, Sauueur: & l'Euangile adiouste la cause, *Car il sauuera son peuple de leurs pechez*. Qui regissoit sa naïssance, d'vne Vierge, en Bethlehem, inopineement, pour la faire rencontrer auec les Propheties, & accorder maintenant son nom, & auec les circőstances precedentes, & auec tout le discours de sa vie? Car de tant de Iesus qu'il y a eu, & soubs le premier, & soubs le second Temple, auquel trouuons nous ces rencontres icy? Or n'est aussi ce nom en vain: car comme Abraham, ne Moyse n'introduirent point le peuple en la terre, mais Iesus fils de Nun; ainsi ne la loy de nature, ny la loy de Moyse ne nous pouuoyent introduire en la vraye Chanaan, en nostre heritage spirituel; mais la grace seule par le vray Iesus. Et pourtant dit le S. Rabbi, *Parce que le Christ sauuera le peuple il s'appellera Iesus; & par ce qu'il sera Dieu & hő-me, Emmanuel.* & en vn autre lieu, *Les Gentils*, dit il, *l'appelleront Iesus*. Et il tire ce nom du Genese chapitre 49. par vne certaine voye de la Cabale; qu'ils appellent Notariaque, prenant les premieres lettres des mots, יבא שילה ולו, qui sont Iesu, ישו: & du Psalme 71. ינון שמו ויתברכו, & du 95. יעלז שדי וכל. qui sont tous passages clairemét entéduz du Messie. Or i'allegue cecy contr'eux; encor que ie n'en face nul estat, par ce que c'est leur coustume de Cabalizer; & de ceste façon mesmes les Machabées ont leur nom, à sçauoir des premieres lettres des mots de leur deuise. Mais, que ce nom Iesus leur fust reuelé, ne doibt sembler estrange; veu qu'és troisiesme & quatriesme liures d'Esdras, Iesus Christ fils de Dieu est nőmé ex-

Iesus. R. Hacadosch. Isai. 9. Genese 49. Psalm. 71. & 95. מי כמוך באלים יהוה? Esdras 4. ch. 7.

mé expressement, & plusieurs fois, & le temps de son auenemẽt precisement designé; qui accorde auec les sepmaines de Daniel. Car encor que les Iuifs tiennent ces liures pour Apocryphes, & que l'ancienne Eglise ne les ait pas tenuz en telle authorité que ceux du Canon; si est il clair, qu'ils sont escrits deuant la venuë de Iesus, duquel toutesfois ils parlent nomméement.

Or auant qu'il se manifestast, l'Escriture nous promettoit vn precurseur. Car Malachie dit, *Voicy i'enuoye mon Ambassade, afin qu'il balie le chemin deuant moy; & incontinent entrera en son Temple le Seigneur que vous cerchez.* & au chapitre suyuant, il est appellé, Elie, pour la similitude de son ministere: & est ce passage, comme nous auos monstré cy deuant, par eux entendu du Messie. Et de faict, nous en voyons les traces en l'Euangile en ces mots, *Les Scribes dient qu'il faut qu'Elie vienne premierement.* Et en vn autre lieu, *Es tu le Christ, ou Elie, ou l'vn des Prophetes?* Or peu auant que Iesus se manifestast, se leue Iean Baptiste au milieu d'Israël, qui fut suiuy d'vne telle multitude de peuple, que tous les grands luy portoyent enuie; & c'est celuy, que la Chronique des Iuifs appelle Rabbi Iohanan le grand Prestre par excellence. De ce Iean Baptiste, s'ils ont nostre Euãgile pour suspect, qu'ils croyent leur historien mesmes: *C'estoit*, dit il, *vn tres-homme de bien, qui exhortoit les Iuifs à la vertu, & sur tout à pieté & iustice, & les conuioit à vne pureté de corps, & d'esprit par le Baptesme. Mais comme Herode vit qu'il estoit suiuy d'vn grand peuple, & qui dependoit, ce sembloit, de son conseil;*

Malach. 3. v. 1 & 4. v. 5.

Precurseur. R. Mos. Ben Maimon és Sentences.

Marc. 9. v. 11

La Chronique des Princes d'Israël soubs le second Tẽple.

Iosephe liu. 18. ch. 7.

il le mit en prison, pour preuenir vne reuolte, là où peu apres il luy fit trancher la teste: & fut l'opinion d'vn chacun, quand son armée fut desfaicte à platte cousture; que c'estoit vn iuste iugement de Dieu, pour l'iniuste mort de Iean Baptiste. Par ce tesmoignage de Iosephe, nous voyõs quel estoit son office; à sçauoir, comme nous lisons en l'Euangile, de prescher penitence, & de baptiser; ou, comme dit Malachie, de conuertir les cœurs des peres aux enfans; & des enfans aux peres. Mais cecy deuons nous principalement remarquer, Qu'ayant la vogue du peuple, quand Iesus vient il cede, & s'humilie, & luy donne gloire; ce qu'vn homme conduit de l'homme n'eust pas fait: Et de faict, de ce grand maistre; dés que Iesus paroist, il ne paroist plus de disciples; à sçauoir par ce qu'il ne les enseignoit pas pour soy, mais pour Iesus. Et quant à cest acte particulier de baptiser, il semble que les Leuites en eussent entendu aussi quelque chose, quand ils demandent à Iean, *Comment baptizes tu, si tu n'és, ny le Christ, ny Elie, ny le Prophete?*

Mais venons maintenant au discours de la vie de Iesus, non selon nos Euangiles, mais selon les histoires, que ne peuuẽt nier les Iuifs mesmes; Qu'est ce sinon le corps des ombres du vieil Testament, & l'effect & substance des paroles predites du Messie? Ramenteuons nous le but de sa venuë: C'est le salut du genre humain. La nature de son Royaume: c'est vn Royaume saint & spirituel. Que sont toutes ses predications, sinon de la remission des pechez, & du Royaume des cieux? Les disciples l'importu-

Le Royaume de Iesus spirituel.

portunent tousiours, *Seigneur quand restabliras tu le Royaume d'Israël?* Au lieu de contenter leurs fantasies; il respond du Royaume des cieux. Ils s'imaginoyent vn Empire de Cyrus ou d'Alexandre. De se faire adorer par tous les autres peuples de la terre. L'vn veut sa dextre, & l'autre sa senestre. A cela que respond il? Ains, dit il, qui voudra estre le plus grãd, soit le moindre; &; si moy, qui suis le maistre, suis comme seruiteur au milieu de vous; vous autres quels deuez vous estre? Vous serez menez deuant les Magistrats: C'est bien loing de dominer. Vous serez persecutez, liez, gehẽnez, crucifiez: C'est bien loing de triompher. Ie vous feray cognoistre combien il faut patir pour mon nom: C'est bien loing de partir les conquestes. Cependant bien heureux serez vous, quand vous souffrirez toutes ces choses: &, qui perseuerera iusques à la fin sera sauué. Qui peut rien imaginer de temporel en ce royaume; dont la premiere & derniere leçon, c'est, qu'il faut perdre ceste vie pour la sauuer? espouser vne haire de malheur pour estre heureux? Le peuple le suit pour les miracles qu'il fait: & les Iuifs ne nient pas qu'il n'en ait fait de tresgrands. mais voyons, où ils tendent, Il nourrit vn grand peuple de peu de pains au desert. Il auoit dequoy l'entretenir de ce miracle: mais il luy presche le pain celeste qui nourrit en vie eternelle. Il guarit aussi les malades qui se presentent: mais pour monstrer que ce n'est qu'vn accessoire de sa venuë, *Tes pechez*, dit il, *te sont remis*. Bref, du Puis d'Abraham il conduit la Samaritaine à la fontaine de vie; & si on luy monstre les beaux edifices

edifices de Ierusalem, & du Temple, il en predit la ruyne: & si on luy demande sa dextre, ou senestre, il parle du calice qu'il a à boire: & quand on le veut faire Roy, il se desrobbe: & quand on le veut prendre, il se presente: & lors que ses Apostres s'attendét à quelque grand triomphe, c'est selon qu'il est dit en Zacharie, sur vne asnesse & sur vn asnon. Et neantmoins Herode en tremble en son throne, le cõseil est perplex, le peuple l'admire. Et en ses actions il fait assez paroistre, qu'il a les cœurs de tous en sa main; qu'il ne tiét qu'à luy qu'il ne soit obey, & des plus grands & és plus grandes choses. Certes, disons donq, que le but de Iesus, est le but du Messie; à sçauoir d'arracher les hommes de la terre, pour leur faire planter toute leur esperance de par luy és cieux.

S'ensuit qu'à cest office, qu'euidemment il entreprend, il ait apporté les qualitez requises; à sçauoir qu'il ait esté Dieu & homme; Dieu, di-ie, fils de Dieu, & homme né de femme, sans peché, tel, qu'il nous estoit promis. Et de ceste attente nous auons des traces en l'Euangile: car dient quelques vns, *Nous auons ouy dire que le Christ demeure eternellement*. Et Nathanael mesmes, *Maistre*, dit il, *es tu le fils de Dieu, & le Roy d'Israël?* c'est à dire le fils de Dieu que nous attendons pour Roy d'Israël? Et à ce propos nous pouuons opposer ainsi ces deux natures. Il a eu faim; mais il a repeu beaucoup de milliers de peu de pains. Il a eu soif; mais il a donné les eaux viues qui desalterent. Il a esté las; mais, venez à moy vous qui estes trauaillez. Il a payé peage; mais il a

Dieu & Hõme.

Ioan. 1. v. 50

Ioan 12. v. 34.

fait payer le didrachme au poiſſon. Il a eſté muet cõme vn agneau; mais auſſi eſtoit il la Parole meſmes. Il a rendu l'eſprit; mais i'ay, dit il, puiſſance de le reprendre. Bref, il a eſté condemné; mais il iuſtifie; occis, mais il ſauue; en priere, mais il prie pour nous & nous exauce. Car ces oppoſitions & ſemblables liſons nous en nos Euangeliſtes, eſquelles nous auons les actions des deux natures diſtinctes; conioinctes toutesfois en vne meſme perſonne. Mais s'ils veulent du tout nier nos Euangiles, en ce poinct ſerõs nous plus equitables qu'eux: car nous ne nierons pas tous leurs eſcrits. Or ſont ils d'accord auec nous, qu'il eſtoit homme; meſmes, en ſa vie particuliere ils ne l'accuſent point de quelque vice, combien qu'ils eſcument contre luy en leurs liures: & pourtant auons nous principalement à inſiſter ſur la diuinité.

IESVS donq, dit noſtre Euangile, a fait des miracles. Il a guary les malades, rendu les iambes aux boiteux, les yeux aux aueugles, la vie aux morts; non point en vn lieu, mais en pluſieurs; non point en vne caue, mais en plein marché: & y a des hommes par milliers qui meurent ſur la géenne, plus toſt que de le nier; voire pluſtoſt que de ne le preſcher. Ie leur demande en leur conſcience s'ils veulent nier qu'il ait fait miracles. S'ils le nient, Quel eſt donq ce miracle, que tant de peuples ſuyuent vn hõme pauure & abiect ſans miracles; & que quand il eſt mort, on meurt pour luy? Et ſi ces miracles ne ſont treſgrands, & ne ſurpaſſent toute la nature, comme d'auoir rendu & la veuë & la vie, qui voudra per-

Miracles de Ieſus.

dra perdre la sienne que pour mieux; & comment donnera mieux cil, qui ne la pourroit donner? Et si nous estimons miracle, d'operer sur vn homme par le toucher, mais plus sans le toucher; & plus encor sans le voir: quel sera cestuy-cy d'operer és cœurs des nations loingtaines sans les voir; les toucher sans les approcher; les conuertir à soy sans les toucher? Et si les oz d'Elie sont magnifiez pour auoir prophetisé au tombeau: quel sera donq ce Iesus, qui ait vaincu tant de peuples; conquis tant de natiõs, depuis sa mort; mais qui plus est, par la mort des siens, qui ne preschoyent que sa mort? Or ont bien veu les Rabbins, que les miracles de Iesus ne se pouuoyẽt nier. Et de faict, R. Iohanan dit au Thalmud, Que le nepueu de R. Iosue fils de Leui auoit pris du poison; & qu'estant adiuré au nom de Iesus il fut soudain guary. C'est suyuãt ce qu'il auoit dit, *Et s'ils boiuent quelque chose de mortel, il ne leur nuira point*. Et R. Iose, Qu'vn Serpent mordit Eleazar fils de Duma, & que Iaques disciple de Iesus le vouloit guarir en son nom; mais que R. Samuel ne voulut point. Et Iosephe leur historien parlant des miracles de Iesus, les trouue si admirables, qu'il ne sçait s'il le doibt dire, Dieu ou homme: & qu'il en ait fait, ils ne le doibuent trouuer estrange, veu qu'ils croyent les miracles de Moyse, d'Elie, d'Elisée, &c. Mais les vns les ont attribuez à Magie; les autres à la vertu du nom de Dieu dont il auroit vsé: & ie les prie d'examiner auec moy sans passion l'vn & l'autre poinct.

Thalm. Hierosol. au Traict. Auoda zara. Midrasch Coheleth.

Marc. ch. dernier.

Iosephe liu. 18. des Antiq. c. 4.

Quant à la Magie; ils dient que leurs septante Sena-

Senateurs, qu'ils appelloyent Sanhedrin, y estoyent tres-experts: & ce dit R. Selomoh, pour conuaincre tant mieux les Enchanteurs. & nous lisons en Iosephe, que la Magie ne fut iamais plus hantée en Iudée, qu'elle estoit en ce temps là entre les Docteurs. Si c'estoit pour les conuaincre, Que ne luy faisoyēt ils honte? & que n'exerçoyent ils la rigueur de la Loy sur luy? & d'où vient qu'en son procez ne s'en lit pas vn mot? Si pour les vaincre, que quelqu'vn d'eux ne faisoit il telles, ou plus grandes choses; & que leurs miracles ne deuoroyent ils les siens? Et d'où vient au contraire, que Iosephe appelle Iesus Faiseur de merueilles, & les autres Magiciēs & Imposteurs? & que ses miracles operent apres sa mort; des autres, s'esuanoüissent deuant leur vie? Ains comme Dieu permit au temps de Moyse, qu'il y eust de grands Magiciens en Egypte, pour rendre sa vertu en Moyse plus euidente; ainsi en ce temps, la Iudée en estoit pleine, pour mettre difference entre ce que peut l'homme abusé du diable, & ce que peut en l'homme le doigt de Dieu. Et de faict, i'ose dire, qu'il n'y a science quelconque, qui verifie plus clairement les miracles de Iesus que la Magie: car iamais, dit Pline, n'y eut tant de Magiciens, que du temps de Neron; c'est à dire, du temps que les disciples de Iesus espandoyent sa doctrine: & iamais, dit il, n'en fut plus cognuë la vanité, qu'alors. Et entre les Iuifs d'auiourd'huy ceste science est plus commune qu'entre autres; car en Leuant specialement ils en font liures. Mais, Que sōt ce que tours de passepasse & ieux d'enfans? Et les Magiciens que les Princes

Au Thalm. Tr. Sanhed. chap. Dinei Māmonoth.
Ioseph. liu. 20. ch. 6.
Non procedans de Magie.

Princes maintiennent à nostre grand honte, & à leur confusion en leurs Courts, que font ils, à leur dire propre, que des illusions qui passent aussi tost? En vn ieu de cartes, ou de dez, en choses legeres & vaines; & qui est celuy, nõ qui vueille mourir pour eux, mais qui n'ait honte de viure auec eux? De Iesus, voyons toute autre chose. Il a fait de grands miracles en ce monde: mais ores qu'il soit crucifié, ses disciples, dit Iosephe, ne l'abandonnent point; & apres mesmes qu'il les a laissez, ils en font. Mais encores quels? Tels qu'en l'espace de vingt ans ou enuiron nous voyons tout le monde plein de Chrestiens, & ce miracle dure encor: les Empires, qui n'auoyent pas ouy parler du Christ, sont conuertiz à l'empire de Iesus, & le croyent en ses effects, premier que d'entẽdre son nom. Les Empereurs, soubs qui il auoit esté crucifié, & les siens persecutez diuersement, sont en péne de luy faire honneur, & de luy bastir des Temples. Respondent les Iuifs, de quel Magicien ils ont iamais ouy dire, qu'il ait fait tels miracles apres sa mort? Et s'ils dient que les Apostres, & disciples de Christ estoyent aussi Magiciens; respondent donq, veu que nul homme aduisé ne fait rien sans but; quel acquest ils pouuoyent auoir à exercer ceste Magie, qui ne leur apportoit qu'ennuy, que prison, que géennes, que mort cruelle? Et veu que les Magiciens poursuiuiz se cachẽt, & pallient leur science; quelle est ceste espece de Magie, qui veut estre cognue, & exercée, en despit, & des Princes, & du Monde, & de la mort; c'est à dire, en despit, s'il faut ainsi dire, de l'homme mes-

mes

mes qui l'exerce? Mais encor,si c'est quelque extremité de vaine gloire, qui les mene; comment chacun d'eux ne s'est il fait adorer à part? & comment ne font ils plustost leurs œuures en leur nom; ains rapportent tout,& à la vertu, & à l'hõneur & gloire de Iesus? Que s'ils dient,& ils en sont cõtraincts, que c'est que la vertu de cest homme crucifié agissoit encor en eux,& par eux: Qu'ils adioustẽt donq, que cest homme viuoit encor apres la croix,& d'vne autre vie que tous les hommes; veu qu'il fait apres ceste vie, les hommes plus que hommes: c'est à dire, d'vne vie non seulement immortelle, mais eternelle,& vrayement diuine; tant s'en faut que selon la péne decernée aux Magiciens par la loy, il soit en la Geolle, & soubs la Geenne; ou, comme eux mesmes dient,en l'eternelle mort. Mais, comme ils se voyent forcloz de ce costé, ils taschent d'eschapper par vn autre. Iesus donq, dient ils, a fait ses miracles par la vertu du nom ineffable de Dieu, laquelle il entendoit: & là dessus ils font vn conte,qui monstre, comme plusieurs autres en leur Thalmud,que non seulement l'esprit de Dieu, mais l'esprit de l'hõme mesmes, és choses qui sont de Dieu,leur a failly;&,Dieu le sçait, i'auroy honte de le reciter,si ce n'estoit leur bien propre. Ils dient dõq, Qu'au temple de Salomon y auoit vne certaine pierre, fort rare, en laquelle Salomon selon sa singuliere sagesse auoit graué le vray nom de Dieu, lequel il estoit bien permis à chacun de lire,mais non d'apprẽdre ou de transcrire. Qu'aux portes du temple y auoit deux lions attachez à deux chénes,

Ny de Cabale.

יהוה

Aa qui

qui rugiſſoyent ſi fort, que ſi quelqu'vn l'auoit appris, il l'oublioit de peur;ou ſ'il l'auoit trãſcrit, creuoit par le milieu. Mais que Ieſus fils de Marie, ne tenant conte ny de la malediction adioincte à la defenſe, ny du rugiſſement des lions, l'ayant eſcrit en vn billet,paſſa d'vne grãde aſſeurance à trauers; & pour n'en eſtre trouué ſaiſy, le cacha en vne petite ouuerture,qu'il ſe fit au gras de la iambe,& depuis par la vertu de ce nom fit tant de merueilles. Icy,ſi i'ay eu honte de le referer, encores plus de le refuter. Ie les prie d'où eſt venu ce beau conte; veu que la magnificence du temple de Salomon nous eſt ſi ſoigneuſemẽt deſcrite; & qu'il n'y eſt fait mẽtion, ny de ceſte pierre ſi rare, ny de ces lions tant zelateurs du nom de Dieu. Et comment Ioſephe a il ignoré cela,qui auoit ſi bien fueilleté tous leurs Memoires? & comment l'ont ils ſceu les premiers tant de ſiecles apres? Que deuinrent auſſi ces lions quand les Egyptiens & Babyloniens rauagerent Hieruſalem, & profanerent le Temple? Et cõment ſe retrouuerẽt ils apres au ſecond? ou ſ'ils eſtoyent immortels, que ſont ils deuenuz depuis? Mais encor, comment ce grand Roy Salomon, qui auoit conſacré & graué ceſte pierre,n'a il fait ſemblables miracles; veu que nous ne liſons point qu'il en ait fait aucun? Et quelle pieté à luy de cacher la vertu de ce nom,qui euſt apporté guariſon aux maladies du corps,& fermeté aux infirmitez de l'eſprit? qui, di-ie,euſt deſtourné le peuple de l'idolatrie, & acquis tout l'vniuers à la Loy? Mais ſ'il faut plus outre reſpõdre aux fols ſelon leur folie;Si Ieſus eſt ſeruiteur

uiteur du Dieu viuant, & s'il sert à la gloire de son nom; que ne le croyent ils? Ou s'il n'y sert point, cõment luy sert le nom de Dieu d'instrument contre sa gloire? Et quel blaspheme que la vertu de Dieu soit tellemét attachée à son nom, que ses ennemis, vueille ou non, se seruent & de son nom, & de sa puissance, pour ruiner son empire, & establir le leur? Ains, disons plustost par leur propre doctrine, Iesus a faict de grands miracles, & au nom de Dieu, & par la vertu de Dieu; & Dieu donne puissance à son nom, & non le nom à Dieu. Certes Iesus donq estoit seruiteur de Dieu, accompagné d'vne telle puissance de par Dieu. Et quant à ce qu'aucuns dient, que le Christ ne deuoit pas faire de miracles; comme ainsi soit toutesfois que l'Escriture soit au contraire, & qu'ils ne pressent Iesus en l'Euangile que de signes & miracles; & que leur Thalmud die, que le Christ iugera du bon & du meschant par la seule odeur, que Barcozba fut descouuert par là, n'estre pas le Messie; que les bestes sauuages despouilleront leur fureur; que Hierusalem sera esleuée trois lieux en haut, &c. Certes ie dis bien que le but de la venue du Christ ne seroit pas de faire des miracles; comme aussi nous voyõs que Iesus ne les faisoit que par rencontre, & par accessoire; & estime plus ceux qui oyent, & gardent sa parole, que ceux qui transportẽt les montagnes. Mais R. Hadarsan dit auoir appris de R. Natronai, Que le Christ viẽdroit auec signes & miracles tresgrands; & que les Pharisiens les attribueroyent à Magie, & au nom des esprits immondes; comme

Thalm. Tr. Sa-hed. ch. Helec.

R. Hadarsan sur le Psalm. 74.

Midrasch Coheleth, ch. 1.

nous lisons en l'Euãgile: *Au nom de Beelzebub il chasse les diables.* Et le Cõmmẽtaire sur l'Ecclesiaste, Que tous les miracles precedens ne sont rien, au regard de ceux du Messie: & le Thalmud en quelque endroit, que les miracles qui se feroyent lors és Royaumes des Gentils, en comparaison de ceux d'Egypte, seroyent cõme la Substance au regard de l'Accident. Aux miracles on conioint la Prophetie; & aussi est ce bien vn des principaux miracles: & que le Christ deust estre Prophete, ils ne le nieront point; car ils entendẽt du Christ le passage de Deuteronome, où vn Prophete leur est promis; & de là est ceste commune demande en l'Euangile: *Es tu le Prophete?* & en leur Thalmud; ce qu'ils dient, que le Messie iugera des affaires au seul sentiment, ne se peut entendre sainement que d'vn excellent don de Prophetie. Or, laissons mille propheties particulieres, mille passages, par lesquels nous apperceuõs, que Iesus lisoit au cœur hypocrite des Pharisiens, & voyoit és siens ce qu'ils n'y voyoyẽt ny sçauoyẽt encores pas. Qui n'admirera celles cy que nous voyons accomplies si precisement: Vous serez menez deuant tous les Princes & Magistrats de la terre; & pensera on faire sacrifice à Dieu, quand on vous meurtrira pour mon nom? Item, Que l'Euangile de son Royaume, nonobstant toutes oppositions, seroit presché & annoncé par l'vniuers: Que Hierusalem seroit destruicte: Que toutes choses y seroyent rauagées & profanées: Que mesmes il ne seroit laissé pierre sur pierre, à ce temple qu'ils reueroyẽt tant, & de si pres: Que ceux mesmes, qui le condui-

Au Thalm. Tr. Beracoth ch. Meemathai Korin.

Propheties de Iesus.

Deuter. 8. & 18.

conduisoyent à la mort, auoyent à pleurer sur eux, & sur leurs enfans? Car, ie vous prie, que pouuoyét penser ces pauures pescheurs, quand il leur parloit d'estre menez deuant les Roys? qui plus est, de mener les natiõs au son de l'Euangile, comme troupeaux deuant eux? Et quelle apparence y en auoit il, ny en sa personne, ny ès leurs? ny en l'humilité de sa vie, ny en l'ignominie de sa mort? Et quant à la destructiõ de Hierusalem, qui auint quelque quarante ans apres; quand nous lisons en leurs histoires propres, que l'Empereur Titus leur offroit la paix, la conseruation du temple, la liberté de leur religion, Que l'assiegeant fait la court aux assiegez pour les garentir & sauuer. Cependant, comme dit Iosephe, que malgré qu'on en ait, ils veulent perir: & en ces mesmes extremitez, que Iesus leur auoit annõcées, Qui niera que ce decret immuable de Dieu ne luy fust cognu; contingent toutesfois en apparence humaine, si chose le fut onq; veu que les ennemis mesmes; desquels il sembloit depédre; taschent par tous moyens de le detourner?

Or, & de la Prophetie & des miracles la doctrine est la touche, encores certes qu'en l'vne & en l'autre il y ait des marques incõmunicables de l'esprit, & du doigt de Dieu pour les discerner. Car, dit la Loy, *S'il se leue vn Prophete qui te donne signe ou miracle, & qu'il auienne; & que là dessus il te vueille destourner aux Dieux estranges, tu ne l'escouteras point.* Voyõs donq quelle doctrine Iesus a conioint à ses signes & miracles. Or lisons l'Euãgile depuis vn bout iusques en l'autre; nous n'y voyons autre chose qu'ai-

La doctrine de Iesus.

Deuter. 13.

mer Dieu de tout ſon cœur, & ſon prochain comme ſoy meſmes. Auſſi n'eſt il point venu pour abolir la Loy, mais pour l'accomplir; pour deſtruire le Temple, mais pour le purger. Le Phariſien auoit eſpãdu la Loy ſur l'exterieur: Il condẽne leur hypocriſie, & la ramene à l'interieur. Ils diſoyent, Hayez vos ennemis: mais luy, Si vous n'aymez que vos amis; qu'eſtes vous plus que les Publicains? Ils diſoyẽt, Tu ne feras point adultere: tu ne tueras point; Mais luy, Si tu as regardé femme pour la cõuoiter, tu es coulpable de la loy: &, ſi tu as dit à tõ frere Racha, tu l'as ià occis. Le prochain en ſomme, ſelon leurs interpretations, n'eſtoit qu'en Iericho, ou és enuirons: mais il le leur monſtre, & en Samarie & en Idumée, & en tous les coings du monde. S'il eſt queſtion auſſi de Dieu, il apprend à abandonner tout pour ſon ſeruice, biens, dignitez, pere, mere, enfans, &c. Si du ſalut; de theſaurizer au ciel, de deſpouiller le monde de ceſte vie, pour eſtre veſtus de gloire en l'autre: Qu'y a il en tout cela qui deſtourne, ains qui ne radreſſe? qui ne tende en ſomme à la gloire du vray Dieu, au deuoir enuers le prochain, au ſalut d'vn chacun? Et n'eſt cependant ceſte doctrine vne declamation, ou vn exercice de Philoſophes; qui, comme dit Seneque, promettent des medecines aux eſcriteaux, & ſont pleins de venin & de poiſon. Ains ceſte doctrine eſt exprimée par ſa vie; & ſe lit en ſes diſciples que ny Iuifs ny Payens n'ont iamais accuſé, que de ſimplicité, & d'innocence; iuſques là, que Philo Iuif par admiration en a fait vn liure expres. Car quant à ce que l'Epicu-

Philo De la vie contemplatiue.

l'Epicurien Celſus obiecte; que Ieſus auoit choiſy pour diſciples des Publicains, & gens de mauuaiſe vie: Ains en ce proprement a il mõſtré quelle eſtoit l'efficace de ſa doctrine pour la guariſon des ames; comme le Medecin en la cure des plus malades, & des plus deſeſperez de toute vne ville. Bref, à ſa parole les Nations qui adoroyent les diables, les hõmes, les Planetes, les ſtatuës, ſe conuertiſſent à vn ſeul vray Dieu. Les diables qui les abuſoyẽt, comme cy apres ſera dit, ſe cachent; & les oracles perdẽt la parole. La Loy de Dieu, les Eſcritures ſainctes; ie dis celles, ô Iuifs, que vous croyez & reuerez; viennent à eſtre leuës, embraſſées, expoſées par tout le monde, & en toutes langues. Si ceſte doctrine eſt du diable, à quelle marque donq recognoiſtrons nous celle de Dieu? Et ſi donner authorité à la Bible par tout le monde, eſt la deſtruire; qu'appellerons nous l'eſtablir? Et ſi Ieſus par ſa doctrine a eſtably le ſeruice du vray Dieu, authoriſé la Loy de Moyſe, ruyné de fonds en comble le ſeruice du diable; comment le diable l'aura il, ou inſpiré ou aſſiſté en ſes ſignes & Propheties, & pour le Royaume de Dieu, & contre ſa tyrannie propre?

Voire mais, dictes vous, il ſ'eſt dit fils de Dieu. Et tant pluſtoſt le deuez vous embraſſer; veu que tel, ſelon vos anciens, deuoit eſtre le Meſſie. Et quand il ſe dit tel; liſez bien vos Docteurs, il ne vous deſtourne point à diuers Dieux ny à Dieux eſtranges; car ces trois, le Pere, le Fils, le S. Eſprit, ſelon vos Eſcritures & Traditions, ne ſont qu'vn Dieu. Mais celà veux-ie ſçauoir ſeulement de vous, ſi vous le *Obiection.* *Voyez au 6. Chap.*

tenez pour vray ou faux Prophete; pour seruiteur de Dieu, ou pour seruiteur du diable? Si du diable; ià auez vous dit qu'il vsoit de la vertu du nom de Dieu en ses miracles. C'est beaucoup confessé; & desia aussi auõs nous prouué que ces Propheties si speciales ne peuuét proceder que de Dieu mesmes: mais encor, qui sera ce seruiteur du diable qui ruïne son maistre; ce destructeur, qui nous sauue; ce calõniateur, qui nous iustifie; cest ennemy mortel, qui nous remet en vie? Car qu'a fait la doctrine de Iesus autre chose par l'vniuers que cela? Destruire les autels des diables? razer les temples? briser les images? abolir ses ieux, ses festes, ses sacrifices; retirer au reste les hommes, & des meurtres, paillardises, abominations, esquelles ils se plongeoyent; & des vains seruices, esquels ils amusoyent & abusoyent leurs consciences? Si vous dites de Dieu, & tel les Turcs mesmes le confessent: certes, passez donq encor ce poinct, comme Prophete de Dieu il le faut croire; car Dieu le Createur, tout bon, & tout sage ne luy presteroit pas son esprit pour nous seduire. Et s'il le faut croire, il le faut ouïr; & si nous l'oyõs, il nous dit qu'il est le Christ, qu'il est la verité, qu'il est la vie, qu'il est venu de Dieu son pere; que le pere & luy ne sont qu'vn: & de faict, tantost pour monstrer qu'il est enuoyé du Pere, il le prie; & tantost pour monstrer qu'il luy est egal, il commande absoluëment, & de par soy mesmes. Certes disons donq, Que ce Prophete Iesus assisté de l'Esprit de Dieu en Propheties, & en miracles, & en doctrine, né d'vne Vierge, en Bethlehem, au temps designé

par

par les Prophetes, est le Christ du Seigneur, Dieu & homme, tel qu'és sainctes Escritures, comme cy deuant auons dit, il nous estoit declaré & promis.

Mais voicy le scandale des Pharisiés, & des Iuifs, Que nostre Christ par lequel nous attendons la splendeur d'Israël, soit si vil & si abiect, Quelle apparence? Mais encor, S'il est Dieu & homme comme vous dites; Qu'il soit buffeté, fouetté, crucifié, reputé entre les larrons; en fin qu'il meure ignominieusemét comme vostre Iesus: Que se peut il imaginer de plus absurde? Et certes, à gens qui se sont imaginez vne Monarchie de tout le monde, & qui s'y promettét siege entre les premiers; il fasche bien de desmordre ceste esperáce. Que s'ils eussent bien masché ce texte de Zacharie, *Voicy ton Roy qui viendra à toy, iuste, Sauueur & humble, & monté sur vne asne & sur vn asnon, &c.* que leurs Rabbins exposent du Messie; & que nous lisons accomply en Iesus en son entrée de Ierusalem; ils ne trouueroyent pas si estrange qu'en iceluy mesmes se soit accomply ce que dit le mesme Prophete aillieurs, *Ie respandray sur la maison de Dauid, & sur les habitans de Ierusalem l'esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Ce qui par eux mesmes est exposé du Messie. Or auons nous monstré cy deuant, que le Messie par la satisfaction qu'il rendroit à Dieu, nous reconcilieroit à luy; &, combien ceste satisfaction est conuenable, & à la iustice, & misericorde de Dieu; qui ne se peuuent contrarier, & à l'instruction des hommes. En somme, l'hôme par son orgueil s'estoit voulu esleuer au rang de Dieu,

Le scandale des Iuifs.

Zachar. 9. & 12.

& par sa desobeissance pretẽdoit à la diuinité. Conuenoit donq, que son Garend fust humilié au dessoubs de l'homme mesmes, & rẽdist vne obeissance parfaicte; c'est à dire, iusques à la plus ignominieuse mort. Et derechef, pour destourner, & abstenir les hommes de peché, n'y pouuoit rien auoir de plus pressant, que de cognoistre l'enormité du peché par la grandeur de la péne & de la satisfaction; ny pour les conuier à aymer Dieu, & leur prochain, que de se voir rachetez de Dieu, eux miserables esclaues, par la mort de son propre fils, Dieu & homme; & ce propre fils mort & crucifié pour la rançon, non de ses freres, mais de ses ennemis, qu'il a daigné associer pour freres. Mais puisqu'ils croyent les Escritures, ils ne les voudront pas reiecter en ce poinct: & pourtant examinons les icy ensemble.

Quant à l'humilité du Christ, nous en auons ià traicté cy deuant, & toute l'Escriture nous l'enseigne assez. En vn mot il est dit: *Le sceptre ne sera point osté de Iuda, &c.* puis il est adjousté: *Liant à la vigne son asnon, & au cep le petit de son asnesse.* Et sur ce passage R. Hasardan dit: *Quand le Christ viendra en Hierusalem, il sanglera son asne, & fera son entrée en toute paureté & humilité, cõme il est dit en Zacharie 9.* Mais ramenteuons nous, pour ne rien repeter, ce qui est dit deuant; à fin que ce nous soit vn degré, pour nous conduire plus doucement, à la passion du Christ; qui est nostre vnique salut, & leur extreme scandale. En la Loy donq, nous auõs plusieurs Sacremens, & Sacrifices, tant solemnels qu'assiduels; mais

Genes. 49.

R. Moses Hadarsan sur Gene. 49.

Passion de Iesus predite en l'Escriture.

mais entre tous, l'Agneau du passage, le sacrifice de la Genisse rouge, l'enuoy du Bouc au desert, &c. & de tous ceux cy, il est dit, Que leur sãg laue, & abolit le peché de la cõgregation; & que leur aspersion destourne l'ange destructeur de leurs familles. Celà se fait auec vne si grãde solemnité; il est si expressement commandé, & recommandé d'aage en aage, & de pere en fils. Ie demande en leur conscience, Si ce sont signes d'vn sacrifice auenir qui doibt nettoyer le peché; ou si ces sacrifices mesmes ont ceste vertu. Que ce soyẽt les sacrifices; Quelle vertu y a il au sang d'vn agneau, ou d'vne genisse contre le peché? Et pourquoy est ce, que tant de fois Dieu nous dit: *Ie ne veux point de vos sacrifices, ny du sang de vos Boucs, & de vos Taureaux; tout cela n'est que vapeur, & abomination deuant moy*. Et lors qu'ils estoyent captifs en Babylone, ou espanduz çà & là par le monde, où selon leur Loy, ils ne pouuoyent sacrifier; y auoit il point de remission de pechez pour eux? Certes, c'estoyent donq signes du Christ auenir, qui deuoit mourir pour nos pechez, & qui cessent maintenant, & par tant de siecles en tout l'vniuers, depuis que celuy qu'ils designoyent, est venu, à sçauoir l'Agneau, duquel dit Esaie en ce Chapitre, qu'ils interpretent du Messie: *Il est mené* Esaie 53. *à l'occision comme vn agneau, & a esté muët cõme la brebis deuant celuy qui la tond, n'ouurant point sa bouche*. Et quant à la Genisse rousse, les Cabalistes font vne question, pourquoy au liure des Nõbres, la mort Nombres de Marie est conioincte auec la Loy de la Vache ch. 19. rousse; & en veulent tirer la mort future du Christ.

Et de

Et de fait, Iesus qui estoit la vraye Pasque est crucifié le iour de Pasques, comme tesmoigne R. Vla au Thalmud. Et comme Isaie auoit dit du Christ l'Agneau: *Il est occis pour le peché du peuple.* Iean Baptiste dit de Iesus: *Voicy l'Agneau qui porte les pechez du monde.* & comme il estoit defendu de briser les os de l'Agneau; ainsi les iambes de Iesus ne sont point brisées, encor que celles des larrons crucifiez auec luy, le soyent: bref, comme la Vache rousse estoit menée hors du camp accōpagnée de tout le peuple pour y estre bruslée, aussi est conduict & crucifié Iesus hors de la ville. Mais lisons en Esaie l'histoire de Iesus & de sa mort toute entiere: *Il n'y a,* dit il, *en luy, ny façon ny beauté; & l'auons veu qu'il n'y auoit point de forme pour estre desiré. Il est mesprisé & debouté des hommes; homme langoureux & accoustumé à douleurs, dont auons caché nostre face de luy, tant estoit mesprisé, & ne l'auons rien estimé. Vrayement il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs; toutesfois, nous l'auons estimé estre nauré de Dieu, & affligé. Or est il nauré pour nos forfaicts: il a esté blessé pour nos iniquitez; le chastiment de nostre paix est sur luy, & par sa playe nous auons guarison. Nous tous auons esté comme brebis: Nous nous sommes tournez vn chacun en sa propre voye. Et le Seigneur a ietté sur luy l'iniquité de nous tous. Il est outragé & affligé; toutesfois il n'ouure point sa bouche. Il est mené à l'occision comme vn agneau, & a esté muët comme la brebis deuant celuy qui la tond. Il est esleué de destresse & de condemnation. Qui est celuy qui recitera son aage? car il est arraché hors de la terre des viuans, & couuert de playes pour le peché de mon peuple. Et as permis son sepulchre*

Au Thalm. Tr. Sanhed. ch. Nigmar Hadin.

Esaie 53.

aux

aux meschans, & son monument au riche. Et combien qu'il n'ait point fait d'iniquité, & qu'il ne s'est point trouué fraude en sa bouche; le Seigneur l'a voulu desbriser par douleur, &c. Mais, dit le Seigneur, mon iuste Seruiteur rendra plusieurs iustes par sa science, & luy mesme chargera leurs iniquitez; & ie luy donneray portion auec les grands, & diuisera les despoüilles auec les puissans; par ce qu'il a baillé son ame à la mort, & a esté mis au rang des transgresseurs, & luy mesmes a porté les pechez de plusieurs, & a prié pour les transgresseurs. Or qui ne lit en ce passage & la prison, & les douleurs, & les playes, & la mort de Iesus? Et sa douceur, & son humilité & son innocence; sa prison, di-ie, qui nous tourne en deliurãce, ses douleurs en ioye, ses playes en guarison, sa mort en vie, sa iustice en iustification, & son supplice en grace? Et quãd nous lisons, *Il est debouté des hommes, & ne l'auons en rien estimé:* luy voyons nous pas cracher au visage? & quand ces mots, *Nous l'auons estimé estre nauré de Dieu*: les oyons nous pas dire, *Si tu es le Christ esleu de Dieu, sauue toy mesmes.* Et quand derechef il est outragé & n'ouure point sa bouche, remarquõs nous pas son innocent silence? Et en fin: *Il a esté mis au rang des transgresseurs, & a prié pour eux*; comme ainsi soit qu'il portoit les pechez des autres: Qu'est ce sinon Iesus crucifié entre deux larrons; voire la voix de ce larron penitent, qui dit: *Quant à nous, nous receuons choses dignes de nos faicts; mais cestuy cy, qu'a il fait de mal?* & qu'est ce mesmes, sinon ceste priere de Iesus: *Seigneur, pardonne leur, car ils ne sçauent qu'ils font?* Or que ce passage par les anciẽs soit entẽdu du Christ, ils

R. Hadarsan Gen. 24. ils ne le peuuēt nier : car Ionathan Ben Vziel Paraphraste Chaldeen, qui viuoit enuirō ce temps, l'expose nommééemēt du Christ : & où il est dit, *Vrayement il a porté nos langueurs, &c.* il traduit : *Il sera exaucé de Dieu pour nos fautes, & pour l'amour de luy, nos pechez nous seront pardonnez.* & sur ces mots ; *Nous auons caché nostre face de luy : comme si*, dit il, *la face de la diuinité eust esté esloignée de luy, souz ombre que nous le voyōs tel, & n'y prenions point garde.* & de là dit Rab-

Thalmud Tra. Sanhed. ch. Helec. Midrasch Ruth. R. Ioses au liu. Siphrei. bi Vla au Thalmud, *Qu'il vienne, mais que ie ne le voye point.* pour les extremes douleurs qu'il a à endurer : & pourtant le faignent ils desliant ses playes à la porte de Rome. & en vn certain lieu, où ils s'enquierent du nom du Christ, ils dient, Qu'il sera appellé Blanc, comme couuert d'ulceres, & de lepre.

R. Iacob & R. Hanina ch. Helec. suiuant adioustēt ils, ce qui est dit par Esaie : *Vrayement il a porté nos langueurs, & chargé nos douleurs ; & nous l'auons reputé comme lepreux, & nauré & humilié de Dieu.* Mais que non obstant l'euidence de ceste prophetie, les Iuifs ne croiroyent point, le Prophete l'a mesmes prophetisé, en ce mesme Chapitre : car voyci la preface, qu'il faict premier qu'entrer en ce propos de la passion, & de la mort du Christ : *Qui est celuy qui croit à nostre publication ; & à qui est ce, que le bras du Seigneur est reuelé ?* comme au contraire, il

Esaie. 52. & 53. dit des Gentils : *Plusieurs gens s'esmerueilleront pour l'amour de luy, & les Roys fermeront la bouche sur luy. Ceux ausquels on ne l'aura point raconté le verront, & le considererōt ceux qui n'en ont rien ouy.* Sur ce passage si clair, oyons les inuentions de personnes bandées contre leur propre Salut. R. Selomoh & Dauid Kimhi,

Kimhi, (& ceste opiniastreté est encor deuant eux) pour destourner ce passage de Iesus, se destournent de l'antiquité, qu'ils confessent l'auoir entendu du Christ; & ne leur chaut qu'ils dient, pourueu qu'ils nient: *Ce passage donq*, dient ils, *ne s'entẽd pas du Christ, mais du peuple Iudaique affligé par les Chaldeës, & par les Romains*. Et cecy nous serue à iuger; combien different en opinions la raison, & la passion; car ie tiẽs tant de leur esprit, que s'ils fussent néz au temps de Ionathan Ben Vziel, ou pour le moins deuãt Iesus, il leur eust semblé tout autrement. Ie les prie donq, s'il parle du peuple d'Israël affligé, quand il dit, *Il est mesprisé des hommes, & auons caché nostre face de luy*: à qui se rapporte ce qui ensuit, sans changer de personne, *Vrayement il a porté nos langueurs, & l'auons estimé estre nauré de Dieu*? Il est mesprisé; c'est, diét ils, le peuple d'Israël. Il a porté nos lãgueurs: c'est donq de ce peuple d'Israël mesmes. Qui a il de plus absurde, que de dire: Le peuple d'Israël a porté les langueurs d'Israël? veu mesme qu'il est dit apres: *& par sa playe nous auons guarison*. qui met euidemment difference entre le Medecin, & le malade; entre celuy qui souffre, & qui est soulagé par sa souffrance? Et puis, qui est le peuple, quel qu'il soit, qui ait tiré proffit des souffrances d'Israël? & à quel propos ceste admiration, Qui est ce qui a creu à nostre parole? S'il n'y a autre sens que cestuy cy, qu'Israël a porté ses douleurs propres? *Nous auons*, dit il, *consequemment tous erré comme brebis*. qui, sinon Israël, & le Prophete mesmes qui se met du nombre? *Et le Seigneur a ietté sur luy l'iniquité de nous tous*. si c'est sur Israël,

Vains subterfuges des Iuifs.

Israël, quel est ce miracle, qu'on ne peut point croire; car qui doubte que chacun ne soit coulpable de son crime? Mais qui contestera puis apres sur l'exposition du Prophete mesmes: *Il est arraché de la terre des viuans, & couuert de playes pour le peché de mon peuple*: car qui ne voit vne opposition manifeste entre le peuple guari, & celuy qui patit pour sa guarison; entre Israël cicatrisé, & celuy qui porte ses playes? Il adiouste: *Il n'a point fait d'iniquité, & ne s'est trouué fraude en sa bouche.* Certes, il y a de l'orgueil és hommes, & en ces hommes; mais à péne puis ie croire, qu'aucun n'ait honte de s'attribuer cecy. Et de fait, s'il est question du peuple d'Israël, affligé par les Chaldeens; ils dient, que l'Idolatrie, la superfluité, le sang innocent, ont ruiné le premier Temple; & si du second ruiné par les Romains, que l'auarice, la haine du prochain, sans cause, & la vendition du iuste, en ont esté cause. Et quant à leur replique, Que le peuple d'Israël a tant paty en vne saison, qu'il a acquité de péne, ceux qui ont vescu puis apres en vne autre; certes, outre ce q̃ celà contrarie & à la iustice, & à la misericorde de Dieu; ceste glosse ne peut conuenir à ligne aucune de ce texte; mais encor par l'experience, le peuple affligé par les Chaldeens ne les a point acquitez d'Antiochus; & le peuple affligé par Antiochus, n'a point guaranty l'eglise Iudaique contre les Romains: & les rauages extremes des Romains ont si peu expié les pechez de ce peuple, que iamais ne fut, ny plus escarté, ny plus asseruy, ny soubs tant de sortes & de maistres, & de seruitudes, qu'il est auiourdhuy.

Et

Et voila comment d'vne propofition fauffe & abfurde, fourdent folutions encores plus abfurdes. Mais oyons encor, comme ce paffage eft expliqué par les autres Prophetes. Daniel dit: *Il y a feptãte fepmaines determinées pour finir la defloyauté, & figner le peché, & purger l'iniquité, & amener la iuftice des fiecles.* & comment? *Car iufques au Chrift le Prince,* dit il, *fept fepmaines, & foixãte & deux fepmaines, & apres le Chrift fera desfait, & ne luy reftera rien; & le Prince du peuple auenir deftruira la Cité, &c.* Voila que le Chrift deuoit mourir, & nommeement pour le peché; fuiuant ce que difoit Ifaie: *Il a mis fon ame pour le peché.* Et Iefus, comme auons monftré, fut mis à mort proprement en ce temps. Et quant aux circõftances de la mort: *Ils ont percé,* dit Dauid, *mes pieds & mes mains; ils ont party mes veftemens, & ietté le fort fur ma robbe.* Celà ne lifons nous point auenu à Dauid, mais bien à Iefus, qui fut crucifié, (encor que ce fupplice ne fuft vfité entre les Iuifs, mais entre les Romains) & fa robbe iettée au fort: & les Euãgeliftes alleguent ce paffage à ce propos, comme ainfi entendu de leur temps. Et quant à ce qu'ils veulent lire, כארי, *comme vn lion,* au lieu de כרו, *ils ont percé;* les Mafforeths qui ont fait regiftre de toutes les lettres des Efcritures, tefmoignent qu'és bõs exemplaires il eft efcrit כרו: & les feptante Interpretes Iuifs ont traduit, *ὤρυξαν χεῖράς μου, &c. ils ont percé en fichant.* & le Chaldéen a conioinct les deux leçõs en ces mots, *Ils ont percé & fiché mes pieds & mes mains comme vn lion,* &c. Et ceux qui entendent les traductions des Indes & Æthiopiens tefmoignent le fembla-

Daniel 9.v. 14.& 16.

Pfal.22.v.17

ble: comme aussi selon leur lecture, ils sçauent & sont admonestez par leur Massoreth, q̃ le sens n'est pas entier. Car, quãt à la Paraphrase Chaldaïque de R. Ioseph l'Aueugle, nous ne la tenons pour Iuge; qui viuoit enuiron l'an 340. apres Iesus; & estoit doublemẽt aueugle d'vne passion qu'il descouure

Zach. 12.

par tout cõtre nous. Zacharie dit aussi, *Ie respãdray sur la maison de Dauid, & sur les habitans de Hierusalem l'esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Celuy qui respãd cest esprit, c'est Dieu; celuy qui est percé, c'est l'hõme; l'vn & l'autre ensemble, c'est le Christ, Dieu & hõme. Et ils interpretent ce passage du Messie en mesme sens q̃ nos Euangelistes l'alleguent de Iesus qui fut percé de la lance; qui, certes, eussent esté ridicules, veu qu'ils alleguent si peu de passages, si ceux-là n'eussent esté communement entẽduz du Messie. Or c'est ce que dient quelques Rabbins au Thalmud, Que le Christ seroit angoissé, cõme celle qui enfante; suiuant ce qui est dit en Ieremie, qu'il auroit de grandes douleurs à souffrir; mais qu'il les porteroit volontiers, pour deliurer les hommes de peché. Et R. Hadarsan, Que Sathan luy seroit aduersaire & à ses disciples, &c. & pourtant il interprete de luy partie du troisiesme chapitre des Lamentations de Ieremie: & au liure de Ruth, où il est dit, *Mange du pain & le trempe au vinaigre: c'est*, dit le Commentaire, *le pain du Roy Messie, qui sera rompu pour les pechez, & endurera grands tourmens selon qu'il est escrit en Isaie.* Et le S. Rabbi, Que le Christ deliureroit les ames d'Enfer par sa mort. Mais encor ce qui est dit en

Beresch. Rabba sur Genes. c. 49. Le liure Succa. ch. Hahebil.

Iean 19. v. 37

Thalmudistes. Thal. Tra. Sanhed. ch. Helec.

Ieremie 30.

R. Hadarsan sur Genes. ch. 1.

Echa rabeth. ch. 3. Midrasch Ruth. ch. 2. v. 14.

Isaie, *Nous sommes guaris en sa meurtrissure*. Les Cabalistes anciens l'entendent du Christ; & dient que les Anges, qui estoyent precepteurs de nos premiers Peres, cõme d'Adam Raziel, de Moyse Metattron, &c. leur auoyent enseigné, Que l'expiation du peché se feroit au bois. Et Rabbi Simeon Ben Iohai, le premier d'entr'eux, s'escrie, Mal'heur sur les homicides d'Israël: car ils tueront le Christ. Dieu enuoyera son fils vestu de chair humaine pour les lauer, & ils l'occirõt: & R. Iuda, Qu'apres vne lõgue meditatiõ Dieu bailla par escrit à Ieremie son nom de douze lettres en ceste sorte יהוה אלהים אמת, c'est à dire, le Dieu Eternel est Verité; mais qu'il en effaça la derniere lettre, dont restoit יהוה אלהים מת, le Dieu eternel est mort. Et c'est, peut estre, de là, que R. Iosué fils de Leui disoit, Qu'Israël n'estoit point exaucé en ce monde, faute de cognoistre ce nom; c'est à dire, faute de prier Dieu, par le Christ Mediateur, qui est mort pour nous. Bref, Philo Iuif autheur tres-celebre traictãt ceste question, Quand retourneroyent les Exilez; dit que ce seroit par la mort d'vn grand Sacrificateur. Mais se trouuant aheurté sur ce, que les vns viuent plus, les autres moins; *Certes*, dit il, *ie croy que ce souuerain Sacrificateur ne sera point vn hõme, mais le Verbe ou Parole de Dieu (qu'il celebre en infinis lieux) exempt de tout peché tant volontaire que non volontaire, lequel a Dieu pour Pere, & pour mere sa Sagesse eternelle*. Dont appert qu'il auoit ouy parler d'vn Christ Sacrificateur; qui certes pour sanctifier, deuoit estre Dieu fils de Dieu; & pour mourir, homme. Et quant à l'eschappatoire des nou-

Isaie 53.
Cabalistes.

R. Simeon Ben Iohai.
Mirandulanus en ses Conclusiõs.

R. Iuda au li. De l'esperance.

Midrasch Thehilim.

Philo Iuif au liu. des Exilez.

Voyez ch. 6.

Obiection. nouueaux, qui au lieu d'vn Christ, Dieu & homme, font deux Christs, contre toute la suite, & des Anciens & de l'Escriture; l'vn fils de Dauid, & l'autre fils de Ioseph; & que ce dernier auquel ils attribuent tous les passages susdits, sera tué en bataille, puis resuscité par les prieres de l'autre: certes disons

R. Moses sur les Iuges.

leur auec R. Moses, que non autre que le fils de Dauid viendra en authorité de Christ; mais bien qu'il y a deux auenemens du Christ; l'vn en humilité

Zachar. 9. & 4. Daniel 7.

comme en Zacharie 9. *pauure, humble & Sauueur*: l'autre en maiesté, comme en Daniel, *des nuës du ciel*. l'vn pour racheter, & l'autre pour iuger; cõme eux mesmes dient; à sçauoir, celuy duquel ils dient sur

Midrasch Coheleth. c. 1. v. 9. Au Thalm. Tra. Sanhed. ch. Helec.

ces mots de l'Ecclesiaste, *Qu'estce qui a esté? ce qui sera. Le dernier Redempteur a esté reuelé; & celuy qui s'est caché, retournera encor vne fois*. Bref, voicy en fin le scandale conuerty en gloire: car comme le Christ est mort innocemment, aussi resuscitera & regnera il eternellement. Il resuscitera, di ie; car il est dit au

Psalm. 16. Osée. 6. Psalm. 110.

Psalme, *Tu ne permettras point que ton Sainct voye la corruption*. & cecy ne se peut entendre de Dauid qui est pourry au sepulchre. Et dedãs le troisiesme iour; car il est dit, *Il nous viuifiera apres deux iours, & au troisiesme iour il nous suscitera*. Et mõtera au ciel pour

Liber Mechiltah. R. Hadarsan sur Genes. c. 22. & 40. R. Isaac sur Genes. Le liu. des Collections. Iosephe liu. 18. des antiq. ch. 4.

estre assis à la dextre de Dieu: car il est dit, *Le Seigneur a dit à monseigneur, Sieds toy à ma dextre*. Et sont tous ces passages ainsi exposez par R. Moses Hadarsan, R. Hacadosch, Ionathan Ben Vziel & autres. Or est tout cecy accõply en Iesus: Car, dit leur Iosephe mesmes, *Au temps de Tybere estoit Iesus homme sage, si homme il doibt estre nommé. Il faisoit de grãds merueilles*,

ueilles, & enseignoit ceux qui ayment la verité; & eut vne grand suite tant de Iuifs que de Gentils: mais estant accusé par les principaux des Iuifs enuers Pilate; il fut crucifié: & ce nonobstant ceux qui dés le commencement l'auoyent aymé, ne laisserent point de continuer: car il leur apparut vif trois iours apres, comme les Prophetes auoyent predit de luy, & cela, & autres choses; & iusques à maintenāt durent encor ceux qui de son nom sont appellez Chrestiens. Certes, concluons donq, comme ce Iuif, en ce mesme endroit & en mesmes mots, *Ce Iesus veritablement estoit le Christ.* Car quant à ce beau conte, Que les disciples de Christ auroyent desrobé son corps du sepulchre, & de frayeur l'auroyent ietté en vn iardin, où depuis il auroit esté trouué: *Ains par ce qu'il auoit dit, ie destruiray ce Temple, & en trois iours le reedifieray.* &, *Autre signe ne vous sera donné, que le signe de Ionas, &c.* les Iuifs admonnesterent Pilate d'y mettre garde: qui en vne sienne epistre rend tesmoignage à l'Empereur Claude de sa resurrection; & plus de gardes il y mit, & plus de tesmoings de ce mensonge. Les Sacrificateurs aussi, qui estoyent si enragez, n'auoyent qu'à pendre ce corps en plein marché pour abolir en vn instant toute la reputation de Iesus: & les Apostres, d'autre part estoyent si intimidez par sa mort, gens infirmes, foibles de foy, & de nul credit, qu'il n'y a aucune apparence, qu'ils l'eussent osé entreprēdre. Mais qui plus est, quelle resource eussent ils euë en vn mort? & quel gaing d'abandonner enfans, femmes, eux mesmes pour luy? & n'eussent ils pas esté les plus offensez de ses impostures; les plus prōpts,

di ie, & à condemner sa memoire, & à destourner vn chacun de luy? Au contraire, ils ne preschēt que sa resurrection, & pour icelle meurent, & pour icelle enseignent de mourir, & par icelle seule pensent heureusement & mourir & viure; & de tant ne s'en trouue vn seul qui depose autrement, qui mesmes s'en vueille taire, quelque repos qu'on luy laisse; & quelque promesse ou menace que les plus grands luy facent. Certes, si dōq iamais histoire fut vraye, nous sommes contraints de dire, que c'est celle là.

Daniel 9. Matth. 24. v. 15. Destruction de Hierusalem.

Pour la fin, Daniel dit: *Apres que le Christ sera desfait, le Prince du peuple auenir*, c'est à dire, l'Empereur Romain, *destruira la Cité, & le sanctuaire, & sa fin sera en destruction, & iusques à la fin de la guerre desolations sont ordonnées. Mais il confermera l'Alliance à plusieurs, par vne sepmaine, & en la moitié de la sepmaine fera cesser le Sacrifice & l'Offerte.* Et Iesus à mesme propos: *Pleurez sur vous & sur vos enfans; que ceux qui sont en Iudée fuyēt aux montaignes. L'abominatiō sera au lieu sainct, & au temple ne sera laissée vne pierre sur l'autre: & cependant, cest Euangile*, dit il, *sera presché en l'vniuers, en tesmoignage à toutes nations.* Qui peut nier, que cecy n'ait esté accompli, peu apres la mort de Iesus? Et qui ne voit encor les restes de ces desolations sur Hierusalē, & sur tout ce peuple? mais qui plus est, que ceste ruïne extreme ne se peut attribuër, qu'à la mort de Iesus? Il est pris en la montaigne d'Oliuet; & Hierusalem est assiegée par là: crucifié le iour de Pasques, & la ville inuestie ce iour là: fouetté au pretoire par Pilate, & les Iuifs de gayeté de cœur par les Romains: liuré és mains des Gentils, & eux espan-

Ioseph. liu. 20. des antiq. ch. 6. 8. Liu. 5. des guerres ch. 8. & liure 6. ch. 25. 27. 28. 47

espandus par l'vniuers en opprobre à toute la terre. De telles choses, & plusieurs autres se plaignent les Rabbins en leurs histoires; & plus ils en content, & plus confessent ils le iugement de Dieu sur eux. Qu'est ce tout cela, que l'execution de leur propre sentence: *Son sang soit sur nous & sur nos enfans?* Et de faict, dit Iosephe, Titus voyant ces extremitez s'escrioit les yeux leuez au Ciel: *Seigneur tu sçais que i'ay les mains nettes de tout ce sang espandu.* & voyant vne telle place forcée: *Vrayement Dieu a combatu auec nous en la prise de ceste ville; autrement quelle force en fust iamais venuë à bout?* Aussi le Temple fut bruslé encor qu'on le voulust sauuer, *par ce,* dit Iosephe, *que le iour ineuitable de sa ruine estoit escheu.* & la ville rasée, comblée & egalée, comme si iamais n'y eust eu habitation d'hommes; & fut massacré là dedans vn million d'hommes: ce que certes nous ne lisons point d'aucune autre ville prise par les Romains. Bref, les signes precedens, & les voix du Ciel les aduertissoyent; & le Temple qui s'ouuroit de soy mesmes sembloit sentir l'ire de Dieu sur luy; & la Fontaine de Siloë, qui estoit tarie, se renfla pour abbreuuer l'armee Romaine: & est contraint leur historien, voyant tant de tesmoignages de l'ire de Dieu, d'approcher aucunement de la cause: c'est que le souuerain sacrificateur Ananus auoit fait lapider iniustement, & à la haste Iaques frere de Iesus, & quelques autres auec luy, soubs pretexte d'impieté, au grand regret des gens de bien, & de ceux qui aimoyent la Loy: à quoy aussi se peut rapporter, le dire des plus notables Rabbins, Que le secōd temple

Philo contre Flaccus.
Thalmud de la ruyne de Hierusal.

בת-קול
Iosephe liu. 7. des guerres ch. 9. 12. 14. 16.

fut ruïné pour auoir vendu le Iuste, & pour haine sans cause; suyuant ce que leur disoit Iesus: *Ils m'ont eu en haine sans cause*. Et quant à ce, que dient ceux d'auiourdhuy, qu'ils sont puniz, par ce qu'aucuns d'eux ont receu Iesus pour le Christ: Ains plustost, veu que Dieu sauue toute vne ville, pour dix gens de bien s'ils y sont; pour tant de gens, & les principaux, & ceux qui representoyēt l'estat Iudaïque qui signerēt son proces; & pour tant de peuple qui cria, *Tolle, Tolle*, &c. il eust cōserué son peuple. Et si pour le zele que Phinées auoit monstré en la punition d'vn simple Israëlite, Dieu luy conferme la sacrificature, Que penseriez vous selon vostre arrogance meriter, pour auoir crucifié vn ennemy de Dieu; vn qui se dit le Christ du Seigneur; vn qui se dit Dieu mesmes? Cependant, au milieu de toutes ces calamitez, la cité & le temple de Iesus s'edifient, en Iudée premierement, & puis par tout le monde; & se conferme en outre, selon Daniel, par la predication de ses Apostres, l'Alliance de salut, par toutes Nations; & cessent les sacrifices des Iuifs, qui depuis n'ont esté remis sus; & peu apres, cōme nous verrons, les Idolatries mesmes des Gentils, qui auoyent possedé tout le monde. Et c'est à peu pres, ce que disoit R. Hadarsan: *La moitié de la sepmaine, c'est à dire, les trois ans & demy feront cesser le sacrifice.* Et R. Iohanan: *Trois ans & demy la presence de Dieu a crié sur la montagne d'Oliuet, Cerchez Dieu pendant qu'il se trouue, inuoquez le tandis qu'il est prest.* Et sur les Psalmes il est dit, Que par trois ans & demy, Dieu enseigneroit son Eglise en personne. Or est ce chose

Iean 16.

R. Hadarsan sur Daniel.

Midrasch Thehilim.

toute

toute claire, Que Iesus prescha és enuirons de Hierusalem, de trois à quatre ans; & sa predication fut puis apres poursuiuie par ses Apostres.

Ainsi donq, nous auons és Prophetes vn Christ fils de Dieu, qui deuoit naistre d'vne Vierge, au bout des septante sepmaines de Daniel, en Bethlehé de Iuda; en outre estre precedé d'vn Elie, prescher le Royaume de Dieu, mourir ignominieusement pour le salut des hommes, resusciter en gloire, & estre suiuy de la prochaine ruine & de Hierusalé & du Temple. Et precisémét en ce temps, nous auons en nos Euangiles, & és Histoires mesmes des Iuifs, vn Iesus fils de Dieu, né de la vierge Marie, en Bethlehem; annoncé & precedé par Iehan Baptiste, preschant le Royaume des Cieux, de fait & de parole; crucifié en Hierusalem; creu des Gentils; & vengé par la ruine & destruction du Temple. Et sont toutes ces marques & circonstances si peculieres à luy, qu'elles ne peuuent conuenir en sorte que ce soit, à quelconque autre. Certes concluons donq, que ce Iesus vrayement est le Christ promis de tout temps és Escritures, & exhibé en son temps selon nostre Euangile. Et c'est ce qu'il nous falloit prouuer en ces deux Chapitres.

CHAP. XXXI.

Solution des Obiections, que les Iuifs alleguent contre Iesus, pour ne le receuoir pour Christ ou Messie.

MAINTENANT examinons les obiections des Iuifs; & voyõs ce qu'ils peuuent dire contre ce fil de toutes les Propheties; qui conuient, & ne peut conuenir qu'à Iesus. Et premieremẽt, dient ils, Si Iesus eust esté le Christ; qui l'eust receu, & qui l'eust cognu plustost que la grand' Synagogue d'alors? Et ceste obiectiõ est anciẽne; car les Pharisiẽs dient en l'Euangile: *Aucun des Pharisiẽs ou des Gouuerneurs a il creu en luy? mais ce populaire icy qui ne sçait que c'est de la Loy, est execrable.* Or pourrions nous icy alleguer Simeõ le Iuste fils ou disciple de Hillel, qui auoit serui quarante ans au Sãctuaire; lequel, cõme nous lisons en l'Euãgile, recognut Iesus pour le salut d'Israël, & la lumiere des Gẽtils; & auquel ils cõfessent que defaillit l'Esprit de Dieu, qui souloit inspirer la grand' Synagogue, & qui l'inspira toute sa vie. Et Iean Baptiste, qu'ils appellent le grand Rabbi Iohanan, qui le recognut fils de Dieu, & luy enuoya ses disciples; & Gamaliel, duquel nous lisons aux Actes, Si ceste doctrine est de Dieu, elle passera outre; sinon, elle perira: & en Clement, qu'il estoit disciple des Apostres, & en leurs liures, qu'il estoit disciple de Simeon: Et sainct Paul mesmes disciple de Gamaliel si grand personnage, & si bien venu entr'-

Obiection, qu'ils l'eussent cognu. Ieh. 7. v. 48.

Luc. 2.

Thalmud au traicté Pirkei Aucth.

entr'eux, lequel ils ne peuuent mettre en doubte. Bref, Iosephe dit; qu'il fut suiuy entre les Iuifs de ceux qui aimoyent la verité; & que ceux qui aimoyent la Loy, cōdemnoyent fort Ananus le grād sacrificateur qui faisoit lapider les disciples de Iesus. & R.Nehumia fils de Hacana, apres auoir raconté les merueilles de Iesus, duquel il n'estoit pas loing, dit expres: *Ie suis vn de ceux qui ont creu en luy, & ay esté baptisé, & cheminé és voyes droictes.* comme aussi le S. Rabbi semble auoir tenu Iesus pour le Christ, sinon, est encores plus admirable, que s'il l'eust cognu; veu qu'il semble descrire Iesus, par toutes les circonstances en descriuant le Christ. Mais sans insister sur ce poinct; ie leur dis plus, que ce que la Synagogue n'a point receu Iesus, est signe qu'il est le Christ: Que ce qu'elle receut Barcozba, estoit vn vray signe qu'il ne l'estoit point; à sçauoir par ce qu'il estoit expressement dit par les Prophetes, Que quād le Christ viendroit à eux, ils seroyēt si aueugles que de le mescognoistre; & si ingrats, que de le mespriser. Dauid dit: *La pierre que les bastisseurs auoyent reiectée a esté mise au chef de l'anglet; & ceste chose est merueilleuse deuant nos yeux.* Et cecy interpretoit Iesus du Royaume de Dieu, qui seroit osté aux Iuifs, puisqu'ils le refusoyent. Or ce passage est interpreté du Messie par Ionathan, & mesmes par R.Selomoh, quelque ennemy qu'il soit, escriuant sur Michée, nōméement où il dit, Que ce Christ sortiroit de Bethlehem: & de quelque costé qu'ils le tournent, ils n'en peuuent tirer autre sens. Et de là crient les enfans en l'Euangile, *Hosanna*, celuy

R.Nehumia

Il y a deux S. Rabbi, ou surnommez Hacadosch, sainct; l'vn qu'ils dient auoir vescu soubs Antiochus, l'autre soubs Antonin.

Psalm. 118. v. 22.

Isaie 28. v. 16

Matth. 21. v. 42.

Michée 5. v. 2.

luy qui vient au nom du Seigneur : qui est le verset
Esaie 6.& 53 qui suit immediatement cestuy cy. Esaie dit: *Va, & di à ce peuple, Oyez & n'entendez point; voyez & ne cognoissez point. Engraisse le cœur de ce peuple, & bousche ses aureilles, & ferme ses yeux, &c. & qu'il ne se conuertisse pour estre guari.* Et iusques à quand ? *Iusques à ce,* dit le Seigneur, *que les citez soyent desolées sans habitans, & les maisons sans hommes, & que la terre soit deserte: mais encor y en aura il vne dixiesme partie qui se retournera & sera desnuée, cõme le til & le chesne, & toutesfois sa substance demeurera dedans.* Et si nous luy en demandons l'interpretation, là voicy chez luy mesmes; car ayant à descrire en quelle humilité & simplicité vient le Christ pour souffrir; que ces Messieurs attendoyent en triomphe chacun pour contéter son ambition : *Qui est celuy,* dit il, *qui croit à nostre publication, & à qui est ce que le bras du Seigneur est reuelé?* c'est à dire, de tant de Iuifs, qui attendent le Christ, combien peu y en aura il qui le croyeront; le voyant en la façon qu'il a à venir, & que ie leur descriray? mais dit il : *Ceux ausquels on ne l'aura point raconté, le verront; & ceux qui ne l'ont pas ouy, le considererõt.* & ce passage, cõme plusieurs fois auons dit, est par eux exposé de la venue du Messie. Aussi dit Zacharie : *Ie respandray sur la maison de Dauid, & sur les habitans de Hierusalem l'Esprit de grace, & de misericorde; & regarderont vers moy qu'ils ont percé.* Ceste mesme Ierusalem, di-ie, & ceste maison de Dauid, en laquelle Dieu veut desployer ses misericordes, sera celle qui percera son Christ, & qui le crucifiera; comme aussi icelle mesmes a martyré Esaie,
Ieremie,

Ieremie, Zacharie, & tourmenté tous les Prophetes du Seigneur: & à ce propos leur disoit Iesus, *Il ne cõuient pas qu'vn Prophete meure hors de Hierusalem.* Or doiuent ils accorder, que s'ils le deuoyent tuer, ils ne le deuoyent pas cognoistre: car qui eust esté si outrecuidé de mettre la main sur l'Oinct du Seigneur? Et ce passage exposent ils aussi du Messie. Deuter.ch. 28.
Bref, Moyse dit: *l'Estranger qui sera au milieu de toy, te sera en chef, & tu seras en queuë, & il sera haut esleué au dessus de toy.* Et Esaie: *Pour le peché de Iuda, ie me feray cercher de ceux qui ne s'enqueroyent point de moy; & me feray trouuer par ceux qui ne me cerchoyent pas. Ie donneray aux ennuques, & aux estrangers meilleur lieu en mon temple, qu'aux fils & filles d'Israël.* Et ces voix sont ordinaires entre les Prophetes: *Celuy qui estoit mon peuple, ne sera plus appellé mon peuple; & celuy qui ne l'estoit point, le sera,* &c. Et à péne dient ils vn mot Ieremie 3.v. 14.
de la vocation des Gentils, qu'ils n'adioustent tout sur l'heure la reiectiõ des Iuifs, pour auoir reiecté le Messie; cõme il est mal aisé de faire mentiõ d'enter sur vn arbre, vne greffe estrange, sans parler du retranchement qui se faict pour luy donner place. A ce propos dient R. Samai, & R. Selomoh, Il est dit en Ieremie: *Ie vous prendray vn d'vne ville & deux d'vne lignée, & vous feray entrer en Sion.* par ce adioustent ils, que comme de six cens mille Israëlites, il n'en entra que deux en Canaã, Iosue & Caleb; ainsi sera il és iours du Messie. Et les fils de R. Hija prononcent, Que le Messie sera en pierre de scandale, aux deux maisons d'Israël, & aux habitãs de Hierusalem en laqs; & le baillent pour vn grand secret. Thalm. au Tra. Sanhed. ch. Helec. Thalm. au Tra. Sanhed. ch. Dinei Mammonoth.

Et

R. Iohanan & R. Iacob ch. Helec. Et R. Iohanan & R. Iacob, Que les Gétils serōt mis en la place des Iuifs, qui ont reiecté le Seigneur, cōme le Cheual en la place du Bœuf qui cloche. Et quant à ce qu'auons dit, Que pour leurs iniquitez l'Esprit de Dieu se retireroit de leur Synagogue; *Quand le fils de Dauid viendra, dit R. Iudas, il y aura peu de Sages en Israël, & la sagesse des Scribes empuantira; & les assemblées de Theologie seront conuerties en Bordeaux*. C'est ce que leur disoit Iesus, *De la maison d'Oraison vous en auez fait vne cauerne de brigands*. & R.

Thalm. au Tra. Sanhed. ch. Helec. Nehorai, *Les visages de ce temps là seront effrontez, comme de chiens*. & R. Nehemie, *La meschanceté sera infinimēt multipliée, & n'y aura plus que peruersité & heresie*. mesmes dit R. Natronai, *Le Christ fera des miracles, & on dira que ce sera par Magie, & de par les Esprits immondes*. Bref, Ieremie dit, *Les Pasteurs sont abbrutiz, & n'ont point cerché le Seigneur*. & aillieurs, *Ils ont fait errer mes brebis, & les ont destournées aux montagnes*. Et les Rabbins, *Si nos predecesseurs estoyent enfans d'hommes, nous le sommes d'asnes; voire, dit R. Menahem, l'asnesse de R. Pinehas est plus sage que nous*. Certes, pour reuenir à la Prophetie d'Isaie, *Le bœuf a cognu son possesseur, & l'asne la créche de son maistre; mais Israël ne m'a point cognu, mon peuple n'a point entendu*. Et de fait, qui doubte encor, quel esprit a gouuerné depuis ce temps là les Docteurs des Iuifs; lise seulement leur Thalmud: Dieu, dient ils, estudie toutes les quatre premieres heures du iour en ce liure. Quand Ierusalem fut destruicte, il ne luy resta que trois coudées à s'asseoir pour y venir lire, (lequel toutesfois n'estoit encores fait.) Cependant ils le font làdedās

R. Moses Hadarsan sur le Psalm. 74.

Ieremie 10. v. 21. & ch. 50. v. 6.

Isai. 1.

pleurer

pleurer les maux d'Israël, se courroucer de la creste d'vn coq, mentir, pecher, &c. Qui verroit en leur conscience, ie ne sçay s'ils l'ont en pareille estime qu'eux. De cent passages il n'y en a pas vn exposé à propos; à péne mesmes sans blaspheme, sinon entant qu'ils suyuent ou alleguent les plus anciens. Au reste, inepties, cõtes de vieilles; blasphemes enormes, choses ou trop absurdes pour des enfans, ou trop meschantes pour des hommes; & dont le Diable mesmes auroit honte. Bref, ie ne sçay comme en escriuant ce liure, ils pouuoyent estre Iuifs; ou comme en le lisant, chacun d'eux ne deuient Chrestien.

Ils repliquent, Quelle apparence y auoit il que Iesus fust le Christ, venant en tel equippage; & serions nous pas grandement à excuser, quand venant ainsi desguisé, nous ne l'aurions point cognu? Ains ie demãde, en quelle autre façon pouuoit venir, celuy qui venoit s'humilier; celuy qui venoit estre crucifié pour nous? Vous l'attendiez, magnifique, & il vous est dit, pauure; combatant, & on vous auoit dit battu & nauré; auec vn grand train, & il vous estoit parlé d'vn asne; auec vn serrail de femmes, & il ne vous est parlé que de son vnique; en triomphes & festins, & son pain est trempé au vinaigre, & sõ calice plein d'amertume. Vous imaginiez soubs luy, ou la paix de Salomon, ou les victoires d'Alexandre; la paix, pour cultiuer la Iudée à vostre aise; la guerre, pour moissonner les Gentils. Et il venoit pour appaiser l'ire de Dieu, & pour vaincre le diable, pour egaler au reste les Iuifs & les Gentils,

Obiection sur l'humilité de Iesus.

Gentils;de ces deux auenemẽs quel eſt le plus conuenable, & pour la gloire de Dieu, & pour la ſienne? Donnõs luy l'Empire d'vn Cyrus,ou d'vn Alexandre; donnons luy tout ce qu'ont poſſedé tous les Empires du monde, & de forces & de moyens enſemble: qu'eſt ce tout celà, ſinon teſmoigner ſa neceſſité, & rabattre de ſa gloire? Pour exemple, Moyſe conduiſoit ſix cens mille combatans hors d'Egypte. Au toucher de ſa verge il paſſe la mer,& les Egyptiens ſe noyent dedans. Auquel euſt plus paru la gloire de Dieu, & auquel la vocation de Moyſe,ſ'il euſt gaigné vne bataille ſur les Egyptiẽs auec ce grand nombre d'hommes; ou quand il les ruïne d'vn coup de verge? quand il euſt rengé vn Roy à la raiſon par vne grande & remarquable force; ou quand par vne armée de poux il luy fait crier miſericorde? Venons au Chriſt. Il a à ſubiuguer le mõde à ſon obeiſſance; Quel ſera le plus glorieux; quel le plus approchant de la diuinité, qu'il doibt auoir,ſ'il le fait veſtu d'vn Empire,ou deſpouillé de tous moyẽs exterieurs? à force de coups,ou au ſon de ſa Parole? S'il conquiert les hommes,di-ie,en ſa ſplendeur, ou en ſon ignominie? viuant & triomphant;ou crucifié, & apres ſa mort? tuant ſes propres ennemis, ou enuoyant les ſiens au ſupplice? Car qui ne voit qu'és victoires des Princes les hõmes partiſſent à la gloire; & qu'és cõbats des hommes le cheual & la lance ont leur part; & bien ſouuent la lueur des harnois, & l'ombre, par maniere de dire,des pennaches? Certes Ieſus donq ne pouuoit mieux manifeſter ſa diuinité, qu'en venant comme

comme hôme abiect,& mesprisable;sa force qu'en foiblesse,sa puissãce qu'en infirmité,sa gloire qu'en mespris, son eternité qu'en mort, sa resurrection qu'au sepulchre,sa toute presence qu'en absence;& en somme, sa vie viuifiante, qu'en conquerant le monde par la mort de ses disciples. Et s'il fust venu autrement,l'homme en eust la gloire:& plus fort il fust venu, moindre eust esté la victoire; & plus il eust paru en dehors, moins tousiours sa diuine essence; & plus eussent esté & les Iuifs & les Gentils, excusables à ne le receuoir. Bref, voulez vous voir que c'est le Fils de Dieu, qui assistoit à la creation du monde? Sans matiere, & sans ayde, à sa seule parole Dieu auoit fait le monde: & Iesus priué de tous moyens, par vne mort qui semble estre la priuation mesmes,à sa parole seule a conquis le monde. Quelle plus grande grandeur sçaurions nous imaginer que celle là?

Voire mais, dient ils, où sont les signes promis par les Prophetes? & premierement ceste paix perdurable que le Christ deuoit apporter au monde? Les espées, di-ie, tournées en hoyaux, & les lances en faux? Et là dessus pourrions nous dire que Iesus nasquit soubs Auguste, lors, comme les histoires nous dient,que le temple de Ianus fut clos, & tout le monde reduit soubs vne paix; comme si par ce moyen Dieu eust voulu rendre les chemins libres, & ouuerts à la predication de son Euangile. Mais qu'ils remarquent donq icy premierement leur cõtradiction; veu qu'ils nous demandẽt icy vne paix generale;& ailliers ne parlent que de batailles cõ-

Obiections, Que les signes predits par les Prophetes n'ont esté veus.

tre Gog & Magog, & de se baigner au sang des Gentils; & dient mesmes que leur second Messias fils de Ioseph sera tué en bataille. Mais comme c'est vn Roy spirituël, aussi sont & ses guerres & sa paix.

Esaie 2. Il est appellé par Esaie, homme de bataille; mais de ses guerres il dit: *Ils forgeront les espées en coutres, &c.*

Esaie 9. & 53 & pareillement, Prince de paix: mais de ceste paix, certes, de laquelle il est dit; *la correction de nostre paix est sur luy, & par sa playe nous auons guarison.* à sçauoir entant qu'ils est nauré pour nos forfaicts, & blessé

Michée 5. v. 5. pour nos iniquitez. Bref, dit Michée: *Il sera luy mesmes la paix.* mais à fin que ne pensiez qu'elle s'entende de vostre labour, & de vos vignes, l'Assyrien ne lairra pas pourtant de venir en nostre terre, & de

Ieremie 30. & 35. marcher en nos palais: & pourtāt dit bien Ieremie, *Il brisera le ioug de ton col, & rompra tes liens.* Mais comme il s'explique au mesme verset: *tellement que ne seruirez plus aux dieux estranges*: c'est à dire, qu'il fera & sera nostre victoire cōtre le diable, & nostre paix auec Dieu; suiuant ce qu'il dit aillieurs: *l'Eter-*

Au Thalm. au Tra. Sabbath. *nel nostre Iustice:* & de faict, au liure du Sabbath, où ces passages sont examinez, R. Eliezer dit clairemēt, Que les guerres ne cesserōt pas à la premiere venüe du Messie, ains seulement à la seconde; à sçauoir, quand il viendra en gloire pour iuger le mōde. De

Zachar. 14. v. 4. mesme nature sont les obiections qui ensuiuent: *Il est dit, La montagne des oliues sera tranchée par le milieu, vers Orient et vers Occident.* & cela ne voyons nous point encor. Ains, ils ne peuuent nier que ce passage ne parle clairement de la destruction de Hierusalem; & s'ils veulent suiure la lettre, ils verront en

leurs

leurs propres histoires, que les Romains l'assiegeãs, firent leurs tranchées de ce costé là. Item, *la montaigne du Seigneur sera esleuée sur toutes les autres.* & là dessus ils songẽt que Hierusalem sera esleuée trois lieües en l'air, &c. Mais gens qui se plaisent tant ailleurs en allegories, deuoyent entendre celles cy, pour le moins par le texte mesmes: *Car*, dit il, *les peuples diront, Montons en Sion, & Dieu nous y enseignera ses voyes: la Loy sortira de Sion, & la parole du Seigneur de Hierusalẽ.* Et ie vous prie, quand en est elle mieux sortie que lors que les Apostres de Iesus l'ont espãduë de Hierusalem par tout le monde? Et pourtant R. Selomoh dit sur ces passages, Que le Seigneur seroit lors magnifié en Hierusalẽ, par vn plus grãd signe, qu'il n'auoit esté en Sinai, Carmel, & Thabor: & R. Abr. Ben Ezra, Que ceste montagne esleuée est le Christ; mesmes qui sera haut esleué, au milieu des Gentils. Item, il est dit en Esaie: *Le loup paistra auec l'agneau*, &c. & en Malachie: *L'ange du Seigneur applanira les chemins.* Et cela ne voyons nous encor accompli, ny plusieurs predictions semblables. Mais, dit R. Mose Ben Maimon leur docteur de iustice: N*e te mets point en l'esprit, qu'au tẽps du Christ le cours du mõde soit en rien changé. ains quãd tu lis en Esaie:* L E L O V P *habitera auec l'agneau: resouuien toy de ce que dit Ieremie:* L E L O V P *du desert les aguastez, & le Leopard veille sur les Citez, pour rauir ceux qui en sortent. Mais c'est, que les Iuifs & Gentils seront conuertiz à la vraye doctrine; & ne s'entre-nuiront point, mais mangeront en vne mesme créche; suiuant ce qui est dit en Isaie, au mesme lieu, Le loup mangera la paille auec le*

R. Iohanan au Tra. Baua Bathra. Midrasch Psal. 86.

Zacharie 4. Esaie 2. & Michée 4.

R. Selom. & R. Abr. ben Ezra sur Esaie 2. & Michée 4.

Esaie 11.

Malachie 3.

R. Mose ben Maimon sur le Deuter. és Loix des Roys & des batailles.

Ieremie 5.

bœuf, &c. Et ainsi,dit il, *deuons nous exposer toutes telles façons de parler,qui appartiēnent au temps du Christ: car elles sont paraboliques & figurées.* Or telle est aussi l'exposition de R. Dauid Kimhi;encor qu'il suit ordinairement la lettre & la version de Ionathā mesmes. Et quant au passage de Malachie, de l'Ange, ou Ambassadeur,qui égalera les chemins,&c. *c'est,* dit Ramban, *qu'vn Prince sera enuoyé deuant que le Christ vienne, pour preparer le cœur d'Israël à la bataille.* Mais Malachie s'explique encor plus proprement, en ces mots:*Il conuertira les cœurs des peres aux enfans* &c. c'est à dire,il exhortera Israël à repentance.Les

Obiectiõque l'idolatrie deuoit cesser. obiectiõs qui ensuiuent,ont vn peu plus de poix.Il

Esai.2. est dit:*Ie destruiray tous les Idoles de la terre.* itē, *I'amai-*

Zachar.13. *griray tous les dieux des Gentils: &,Tous me seruiront*

Soph.3. *d'vne mesme espaule.* & pleust à Dieu que les abuz qui sont entrez en l'eglise Chrestienne,contre l'institution de Christ, ne leur fussent point tant en scandale: mais qu'ils se souuiennent de tant de dieux celebrez par les Assyriens, Perses, Grecs & Romains, lors que chaque pays,chaque ville, chaque famille, chaque personne presques auoit son Dieu, & ses Idoles à part. Peu de temps apres, que les Apostres eurent presché la doctrine de Iesus par le Monde,où les trouuerõt ils plus? & où mesmes en seroit la memoire,si en publiāt la gloire de Dieu, nous n'en eussions publié la ruine? Qu'ils lisent les histoires des Payens,& s'enquierēt d'eux, que sont deuenuz leurs Oracles;ces diables,di-ie,qui les entretenoyent de mensonges, & de songes; qui s'appaisoyent des sacrifices humains,& de leurs enfans propres.

propres. De ces impietez qui auoyét pris pied, par toutes les nations de la terre, en sçauroyent ils plus monstrer vn vestige? Mais encor, c'est au temps de Tybere que sont nées ces questions, Pourquoy les Oracles ne parlent ils plus? Et pourquoy les Dæmons n'operent ils pas comme deuant? Et pourquoy leurs Prestres ne gaignent ils plus rien? Et les Payens sont contraints de respondre; que depuis que Iesus est mort, & que ses disciples preschent; la Magie, & les diables ont perdu leur puissance. Tát fut en son temps ceste mutation, & soudaine, & vniuerselle, & à nos ennemis admirable; & tant pouuoit le seul nom de Iesus en la bouche de ces pauures gens, contre les Roys & les Empereurs, les Royaumes & les Empires, supposts & adorateurs & des diables, & de leurs Idoles. Ie laisse, pour abbreger ces obiections; Tous les peuples n'ont pas suiuy Iesus: car les Prophetes ont dit, que le residu seroit sauué; & Iesus, *plusieurs appellés, mais peu d'esleus.* & suffit, que la voix de l'Euangile a esté ouye par tout le monde, & que la porte de l'Eglise a esté ouuerte à toutes nations: & en somme, ils sçauét que la diction כל ne signifie pas que tous hommes le suiuront; mais que tous peuples sans prerogatiue seront son peuple. Item, la semence du Christ deuoit estre eternelle, & de Iesus nous n'en voyons point. Car ils dient tres bien, que la semence signifie les disciples; & en leur langue ils les appellent fils: & graces au Seigneur, qu'il a encor des disciples par tout. Mais reste la principale obiection; Si Iesus est fils de Dieu, pourquoy change il la Loy de Dieu

Cc 3 son

Obiection contre le changement en la Religion fait par Iesus Christ.

son Pere, baillée par Moyse, sacrée, comme il a esté dit, & inuiolable; & qui donq l'eust peu receuoir pour Messie? Or sommes nous en ce point contraires, qu'ils dient, que Iesus l'a changée & abolie en ce qu'il a peu; nous, clairement expliquée & parfaictement accomplie. Ils dient donq: La circoncisiõ estoit expressement commandée de Dieu à Abraham, & depuis à Moyse; pourquoy donq Iesus l'a il abolie? Et c'est tousiours ce qu'il les trõpe; qu'ils prennent le signe pour la chose, & l'ombre pour la verité des promesses. Ains disons nous, que ce fut vn signe de l'Alliance, & non l'Alliance mesmes, les meilleurs ne le nient pas. Mais encor, dit Moyse:

Deuter. 30. & 10. Ierem. 4.

Quãd le Seigneur t'aura ietté au bout de la terre, si te ramenera il en celle que tes peres ont possedée, & te circõcira ton cœur, & le cœur de tes successeurs, pour aymer le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur & de toute ton ame, à fin que tu viues. & aillieurs il dit, *Circoncisez le prepuce de vos cœurs, & n'endurcissez plus vos cols.* & les Prophetes quand ils nous reprennent, ne vous appellent pas simplement incirconcis, mais incirconcis de cœur ou de leures: qui vous doit mõstrer que le signe est charnel, mais la chose, à sçauoir l'alliance, spirituelle, & qu'il faut entrer en la mouëlle de la loy, & non se tenir à l'escorce. Bref, la Cabale mesmes pretend que le Christ remediera au venin du Serpent; fera vne nouuelle alliance; & ostera la necessité de la circoncision. Des sacrifices nous auons dit cy deuant que c'estoyent signes. Il est dit, qu'ils nettoyent le peché de la congregation. Comment? si nous ne passons plus outre que le sang d'vn agneau,

La Cabale selon Picus Conte de la Murand.

neau, ou l'aspersion des cendres d'vne vache? Et pourtant dit Dauid, *Tu ne veux point de sacrifice pour le peché, aussi ne t'en dõneray-ie point.* Et Dieu mesmes, *Ie ne te reprendray point pour ne m'auoir donné des holocaustes.* Et en Esaie, *Qui a requis ces choses de vous? Ces sacrifices, ces nouuelles lunes, ces festes, ces solemnitez, elles me sont à contre-cœur, & en charge; & i'ay péne mesmes à les supporter.* Et Michée, *Quand tu donneras des moutons par milliers, & des torrens d'huile; voire ton fils aisné, le fils de ton ventre, pour le peché; tout cela n'est rien deuant le Seigneur.* Ains, dit Esaie, *Qui immole vn bœuf, c'est comme s'il tuoit vn homme; & qui vne brebis, comme s'il decoloit vn chien; & qui perfume d'encens, comme s'il benissoit vn Idole, &c.* C'est que ces sacrifices n'estoyent pas les choses mesmes, mais seulement des signes; partie de l'affection que nous sentions en nostre cœur, & partie du salut que nous attendions par le Messie; autrement inutiles, si nous ne passions plus outre. Mais, dit Dauid, *Le sacrifice du Seigneur c'est vn cœur contrit & humilié.* Et Esaie, *Lauez vous, ostez la malice de vostre cœur; faictes droit à l'orphelin & à la vefue.* Et Michée, *Faictes iustice & aymez misericorde.* C'est le sacrifice que Dieu requeroit d'vn chacun de nous, lequel és sacrifices particuliers estoit designé par les entrailles, les reins, & le foye, &c. qu'on faisoit fumer sur l'autel. Et quant aux sacrifices generaux & plus solemnels, ils designoyẽt ce sacrifice vniuersel pour le peché du genre humain, que Dieu auoit ordonné eternellemẽt; à sçauoir la mort du Messie. Car, que ces sacrifices deussent finir, à sçauoir le signe par la presence de la

Psalm. 49. & 50.

Esaie c. 1. & c. 58. & 66.

Mich. 6.

chose, & la figure par le corps, nous le voyons en
Daniel 12. v. 11. ces mots de Daniel, *Depuis le temps que le sacrifice continuel sera osté, il y a mil deux cens nonante iours, &c.* Et que ce deust estre par la mort du Christ, en ce qu'il
Daniel 9. a dit deuant, *Apres soixante & deux sepmaines le Christ sera desfait, &c. & en la moitié de la sepmaine il fera cesser le sacrifice & l'offerte; & pour l'estendue des abominations, il y aura desolation iusques à la cōsommation, &c.*
Malach. 1. Et ce que dit Malachie, apres auoir repris les sacrifices bien asprement, *Depuis le Soleil leuant iusqu'au couchant, mon nom sera grand entre les gens; & en tout lieu s'offrira encensement en mon nom, & offerte nette.* ne peut estre entendu des sacrifices ordōnez en la Loy Iudaïque; ains de l'abolition d'iceux, & de tous signes soubs le Messie. Car, si les Gentils luy sacrifient selon la Loy, il faut qu'ils viennent en Ierusalem & au Temple. Or quel paruis suffiroit à ces sacrifices, & quels Sacrificateurs à les receuoir? Et que seroit Ierusalem qu'vn charnier? mais aussi dit il, *en tout lieu*; qui monstre vne mutation manifeste: & *offerte nette*, pour la distinguer des sacrifices sanglás, esquels il n'a point de plaisir: & apres qu'il a dit, *mon nom sera grand entre les Gens*; il adiouste, *mais vous l'auez pollu.* c'est à dire, que les Gentils mesmes chacun en son lieu seront ces Sacrificateurs là, sans qu'ils ayent besoing de passer par les Iuifs. Bref, des sacrifices quelques Rabbins dient, *Tous cesseront; excepté le sacrifice de louange & de confession*: & du Sabbath, *Celuy qui annonce vn commandement de par Dieu,*
Midrasch Nomb. 13. *peut rompre le Sabbath.* Suyuant ce que Iesus disoit,
Marc. ch. 2. *Le fils de l'homme est Seigneur du Sabbath.* & de la distinction

ſtinction des animaux purs ou impurs, *Toute beſte reputée impure en ce ſiecle, ſera pure par la vertu de Dieu au ſiecle auenir: c'eſt à dire, ſoubs le Meſſie, comme elle eſtoit aux enfans de Noë.* Et ils adiouſtent ceſte raiſon; Que Dieu vouloit ſeulement eſprouuer qui receuroit ſa parole. Meſmes dit R. Hadarſan, *Il n'y a pas plus expreſſe Loy que du flux de la femme, & icelle ceſſera au regne d'iceluy.* Et ne faut icy qu'ils alleguent, qu'il eſt dit de la Circõciſion, du Sabbath, de la feſte de Paſques, &c. qu'ils ſeront לעולם, qu'ils interpretent, à iamais. Car c'eſt d'eux que nous apprenons que le mot עולם ſignifie Vn lõg temps, & non Vn iamais; & pluſtoſt Vne durée non entre-couppée, qu'Vne durée ſans fin. Et ainſi liſons nous de Samuel, *Il demeurera deuant la face du Seigneur perpetuellement* לעולם. où le Commentaire dit, *C'eſt le ſiecle des Leuites, qui dure cinquante ans*: & du ſeruiteur, auquel le maiſtre perçoit l'aureille, *Il te ſera ſeruiteur* לעולם. où le Commentaire dit, *Iuſques à vn Iubilé.* Et pourtant dit leur grãd Grammairien Kimhi עולם ſignifie Vn long temps; ſuyuant ce qui eſt dit aux Prouerbes, *vne borne ancienne*: où il vſe du mot, עולם. mais ces mots סלה, & עד נצח, ou לעולם ועד, ſont les dictions deſquelles les Hebrieux vſent communemẽt pour ſignifier vne choſe ſans fin. Mais que Dieu par l'enuoy de ſon Chriſt vouluſt faire vne alliance nouuelle auec ſon peuple autant differente de la premiere que la choſe de la figure; oyons Ieremie chapitre 31. *Voicy les iours viendront, dit le Seigneur, que ie traicteray vne nouuelle Alliance auec la maiſon d'Iſraël & auec la maiſon de Iuda, non pas ſelon l'Alliance que i'ay*

R. Hadarſan ſur Geneſ. c. 41. & 49.

Leuitiq. 8. & 15. Deuter. 15. vbi Midraſch

R. Dauid Kimhi au liure des Racines.

Prouerb. 22.

Ieremie 31. v. 31.

Ierem. 31. v. 22. & 27.

faicte auec vos Peres au iour que ie pris leur main pour les faire sortir hors de la terre d'Egypte; laquelle Alliance ils ont enfrainćte, combien que ie leur fusses mary, dit le Seigneur. *Car voicy l'Alliance que ie feray auec la maison d'Israël, Aprez ces iours cy*, dit le Seigneur, *ie mettray ma loy dedans eux, & l'escriray en leur cœur; & seray leur Dieu, & ils seront mon peuple. Vn chacun n'enseignera plus son prochain, ne l'hõme son frere, disant, Cognoissez le Seigneur Dieu: Car ie pardõneray à leur iniquité, & n'auray plus memoire de leur peché*. Or que cela s'entende de la venuë du Messie il appert: Car c'est apres auoir dit, *Le Seigneur a creé vne chose nouuelle sur la terre, La femme enuironnera l'homme*. Et que par la maison d'Israël il entende tous ceux qui seront entez en icelle, par la venuë du Christ, appert aussi, en ce qu'il a dit
Mechilta sur Exode 12. deuant, parlant de repeupler Ierusalem: *Ie semeray la maison d'Israël, & la maison de Iuda de semence d'homme.*
Esaie 12. & ainsi l'expliquẽt ils eux mesmes. Et pourtant, dit Ionathan sur Esaie, *Vous puiserez des eaux en ioye des fontaines de salut; c'est à dire, vous receurez vne nouuelle doctrine en ioye par les esleus du Iuste, c'est à dire, du Christ.* duquel le Prophete disoit au verset precedent, *Dieu*
Midrasch Coheleth, ch. 11. & 1. *est mon salut, i'auray confiance, & ne craindray point*. Et sur l'Ecclesiaste le Commentaire dit, *La loy qu'apprend l'homme en ce siecle, n'est rien au regard de celle du Messie; ny les miracles passez, au prix des siẽs*. & au liure
Au Tra. Beracoth, Thal. Hierosol. ch. Meemathai Korin. des Benedictiõs, *Ce qui a esté fait en Egypte, n'est qu'vn accident* טפילה*: mais ce qui se fera au temps du Messie, en sera* עיקר*; c'est à dire la substance*. Mesmes R. Iohanan prononce au Thalmud, *En tout ce que le Prophete te*
Au Thal. Tr. Sanhedrin. *dira, Transgresse la Loy, obey, excepté l'idolatrie; car ce sont choses,*

choses, qui se peuuent changer par vn Prophete, selon l'occasion, & selon l'heure.

Ils repliquent, Quelle mutation donq en Dieu, d'auoir donné vne Loy, qui se deust changer en telle sorte? Ains, disons nous, quelle mutation voirement, de promettre & de donner, de dire & de faire, de representer & de presenter, de commencer & de parfaire? Au contraire, quelle plus grande cõstance, que d'effectuër en leur temps, & selon toutes leurs circonstances, les choses promises à son peuple? Il a dit: *Circoncisez moy tout masle*: c'est le signe. mais il a dit aussi: *Il circoncira vos cœurs, & les cœurs de vos successeurs*: c'est la vraye signification du signe. Or Iesus a esté circonciz; c'est qu'il estoit né soubs la Loy: Mais il a circoncy nos cœurs, en les regenerant: c'est qu'il venoit parfaire la Loy. Et que la Circoncision ne soit retenue, mesmes en la vocation des Gentils, qui le trouuera estrange? Car il n'y a plus de peuple special; ny par consequent de marque affectée à vn certain peuple, ou lignée de l'alliance de Dieu. Dieu a dit aussi: *Prenez vne Vache pour le peché, &c.* Itẽ, *prenez chacun de vous vn Agneau, &c.* mais aussi a il dit: *Le sacrifice que ie requiers, c'est vn cœur contrit. Le sacrifice que ie vous prepare, c'est mon Christ, qui sera mené à l'occisiõ cõme vn Agneau, & chargera sur soy tous vos pechez.* Or la mere de Iesus a porté son sacrifice au temple, pour la purgation; elle y a porté aussi son fils propre; suiuant ce qu'il estoit dit: *Tout masle ourant la matrice, &c.* C'est qu'il estoit né soubs la Loy. Mais il a esté occis pour nos pechez; il a accompli le sacrifice vnique, designé par tant de Sacri-

Repliques des Iuifs.

Sacrifices en la Loy; & pourtant a fini l'oblation & le Sacrifice; c'est qu'il venoit pour accóplir la Loy en ses ceremonies, & nous en absoudre. Au contraire des Loix, qui n'estoyent point signes, mais les choses mesmes, comment a il fait? Il est dit: *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu*. il a dit: *Tu l'aymeras de tout ton cœur*. & nous en a monstré l'exemple: *Tu ne te feras image taillée, &c.* il a fait tomber tous les idoles des Payens. *Tu ne prendras point le nom du Seigneur en vain*. Ains, dit il, *Tu ne iureras par chose quelconque, ne par ta teste mesmes. Tu sanctifieras le septiesme iour*. mais non pour ne faire que deux mil de chemin ce iour là, comme les Pharisiens; ains pour mediter tout ce iour la Loy de ton Dieu, & secourir ton prochain en son besoing. De la secóde table aussi: *Tu honoreras ton pere & ta mere*. mais de cœur, & non par acquit; & le mesmes enuers tous superieurs. *Tu ne tueras point*. ains si tu haïs, tu as desia tué, & non ton prochain; mais ton ennemy mesmes. *Tu ne desroberas point*. mais à qui voudra ta robbe, tu luy lascheras aussi le manteau. *Tu ne diras faux tesmoignage*. ains non parole fausse seulement, ou dommageable à autruy, mais non pas oiseuse. *Tu ne commettras point aussi adultere*. mais tu l'as desia commis, si par conuoitise tu en as regardé aucune: & au reste, tant s'en faut que tu doiues conuoiter l'autruy, que pour le secours d'autruy tu doibs posseder, & vendre tout ce que tu as. En somme, ton Dieu est vn seul Dieu, & non autre; mais ton prochain, c'est tout homme quel que tu rencótres, d'où que tu sois, & d'où qu'il soit. Bref, adores tu? que ce soit du genouil du

cœur,

cœur.& ieuſnes tu ? que ce ſoit en oignãt ta face.& fais tu aumoſne? que ta main gauche l'ignore; que ce ſoit de ta neceſſité; & non de ton abondance. Ie demande maintenant, ſi c'eſt abolir ou effacer la Loy, quand au lieu du pourtraict, on en exhibe le corps ? & quand au lieu de la chair, on requiert le cœur? Si c'eſt l'abroger, que de luy donner authorité ? l'eſteindre, que l'eſclarcir? la rompre, que l'accomplir en ſoy, & l'eſtendre ſur toutes les nations de la terre? Mais qui plus eſt, la Loy, comme dient les Cabaliſtes, eſtoit dõnée à l'homme pour le venin du Serpent; c'eſt à dire, comme nous diſons, non pour l'accomplir; car nous n'y ſçauriõs atteindre; ains pour nous monſtrer, combien par la contagion de ce venin, nous ſommes loing de ce deuoir, que Dieu & la Nature meſmes requierent de nous. Et ceſte fin nous eſt de beaucoup accreuë & eſclarcie par la venuë de Ieſus; quand il nous enſeigne, Que la Loy n'eſt point ſatisfaite, par vne obeïſſance exterieure, & Phariſaïque; c'eſt à dire, à proprement parler, par vne hypocriſie; ains par vne ſincere obeïſſance de cœur: voyre plus par vne cõfeſſion de deſobeiſſance, ſi ſatisfaction pouuoit auoir lieu; que par la plus grande profeſſion d'obeiſſance que l'homme puiſſe monſtrer.

Que ſ'ils dient encor, Pourquoy donq ceſte leçon ne nous a elle eſté donnée dés le commencement ? ains diſons nous : Dés le commencement, Moyſe & les Prophetes la vous ont donnée, de circoncir voſtre cœur; de ſacrifier loüange, & obeïſſance; de ne ſouiller point le Sabbath d'iniuſtice, Deuter. 30. & 10. Iſaie 56. & 58.

&c.

&c. Et en vous parlant de Chanaã, ils vous ont dit assez haut, par toutes leurs actiõs, qu'il falloit penser plus outre; à sçauoir à ce qu'œil n'a veu, dit Esaie, ny aureille ouy, & qui n'est monté au cœur de l'homme. C'estoit donq, & vn seruice spirituël, qu'il requeroit de vous; & vn loyer spirituel, auquel deuiez pretẽdre. Mais, enfans que vous estiez; vous ne pensiez (comme auiourd'huy encor la plus part) qu'à ce corps & à ce monde; au lieu que Dieu vous parloit de vos ames, & de leur felicité, qui gist en luy. Ainsi, le precepteur promet de la dragée à l'enfant pour le faire apprendre. Ce n'est pas que la vertu, quand il l'aura apprise, ne luy apporte trop mieux, & ne soit loyer à soy mesmes. Mais s'il luy parle de vertu, il ne sçait que c'est. Si d'hõneur, aussi peu. Il s'en rendra negligent à sa leçon, & incapable d'vne plus grande. Et de faict, vous disiez à Moyse: *Que Dieu ne nous parle pas, mais toy*. & encor luy fallut il voiler sa face, par ce que ne la pouuiez porter. Et Esaie dit à mesme propos, Qu'il vous falloit ligne apres ligne, & precepte apres precepte, & des Prophetes beguayans auec vous, comme enfans nouuellement seurez, pour vous faire entendre. Et S. Paul à ce mesme sens; Que comme enfans vous estiez nourris soubs la discipline, & pedagogie de la Loy. C'est en somme, que le gẽre humain, comme vn seul homme, a sa naissance, son enfance, & sa ieunesse, sa nourriture spirituelle proportionnée à chaque aage, ne plus ne moins, que quelque homme de nous. La Nature nous deuoit estre Loy. Dieu nous a faict toucher combien elle estoit cor-

corrompuë en nous, quand en ces premiers siecles nous l'auons violée & enfrainĉte en tant de sortes; comme vn enfant, à propremẽt parler, qui ne peut faire vn bon traiĉt sans exemple. Là dessus donq, il nous a donné la Loy. La cõscience au moins nous restoit encore; telle à tous, que nul ne pouuoit dire qu'elle ne fust tresiuste: mais, vn certain temps, il a voulu que nous en ayons faiĉt l'essay; & auons en fin cognu que nous n'y pouuions atteindre; comme l'enfant qui tasche à suiure l'exemple d'vn bon maistre, qui ne peut former lettre qui en approche, sinon entãt qu'il luy cõduit la main. En fin, est venue la grace de Dieu, apportée par Iesus Christ, nostre procez; ie dis du genre humain; & specialement de l'Eglise, estãt fait & parfaiĉt, & par la Nature, & par la Loy interprete d'icelle: & certes si clairement, que nul ne peut nier, qu'il ne merite chastiment bien grand; nul dire, qu'il merite quelque loyer de l'Eternel, qui selon la proportion; s'il faut ainsi dire; du dõneur ne peut estre qu'eternel. Ainsi dõq la Nature a preparé l'homme à receuoir la Loy; la Loy à embrasser la grace: & c'est pourquoy en cest aage, selon qu'il estoit conuenable à sa sage Prouidence, nous estans ià comme sur l'eschafaut, Dieu nous a fait lire & apporter sa grace; c'est à dire, son Euangile: àfin que ceux qui perissent recognoissent sa iustice; & ceux qui sont sauuez, sa seule grace, en Iesus, Dieu & homme, seul sauueur & redempteur du genre humain. Amen.

Chap. XXXII.

Que Iesus Christ estoit, & est Dieu, fils de Dieu; contre les Gentils.

OR auons nous maintenant vn Iesus Christ, tel qui nous estoit promis és Escritures, Dieu, & Homme, Mediateur du Salut humain; manifesté, comme dit S. Paul, en chair; crucifié par les Iuifs; presché aux Gentils; creu au monde, & esleué en gloire. Et veu que nous auons prouué la verité & diuinité des Escritures, & que selon icelles le Mediateur deuoit estre tel que Iesus a esté; icy pourrions nous mettre fin à cest œuure. Car la conclusion suit d'elle mesmes, Les Escritures sont de Dieu: en icelles nous auons trouué Iesus estre le Christ, le Mediateur, & Redempteur du genre humain. Reste dōq, que pour tel nous le receuions, & embrassions de tout nostre cœur sa doctrine. Mais pour leuer tout scrupule aux Gentils; monstrons leur encor, Que Iesus est Dieu, fils de Dieu, sans le tesmoignage des Escritures: & s'ils n'ont voulu croire Iesus estre vray Dieu, par nos Escritures; peut estre croiront ils que nos Escritures sont vrayement diuines, quand ils auront veu que Iesus est Dieu, duquel la venuë & incarnation nous est si clairement & de si long temps promise en ces Escritures. Mais ramenteuons nous aussi pour le commencement, ce que dit Porphyre, Que la prouidence de Dieu n'a point

1. Timoth. ch. 3.

point laiſſé le genre humain, ſans vne purgation vniuerſelle; & qu'icelle ne ſe peut faire, que par les Principes; à ſçauoir, par l'vne des trois perſones, & ſubſiſtences de l'Eſſence diuine. Et pareillement, ce que nous auons prouué, Que l'homme eſt creé pour la vie eternelle, Que par ſa corruption, il eſt deſcheu de la grace de Dieu, & tombé en ſon ire; & par conſequent forclos de ceſte beatitude: Que pour le remettre en grace, faut, qu'vn Mediateur entreuienne; homme pour porter la mort, que le genre humain a merité; & Dieu, pour triompher d'icelle & nous emparer de ſon merite. Et ceſtuy cy diſons nous, c'eſt Ieſus crucifié par les Iuifs, & creu des anciens Gentils; & Dieu daigne par ſa grace illuminer en noſtre temps tous ceux auſquels il n'a encor donné de le croire.

Certes, comme ce Mediateur venoit pour les Gentils, non moins que pour les Iuifs; c'eſt à dire, pour tout le genre humain: auſſi ſemble il que les Gentils en euſſent eu quelque reuelation ancienne pour le preparer. Nous liſons en l'Eſcriture, d'vn Prophete Balaam, qui prophetiſe aſſez clairement du Chriſt: & quelques anciens dient, qu'és parties d'Orient ſe gardoit ſa Prophetie; & meſmes vn autre ſous le nom de Seth. Et Iob qui eſtoit Iduméen, dit ces mots: *Ie ſçay bien que mon redempteur vit, & qu'il ſe tiendra debout le dernier ſur la terre.* les Sibylles auſſi, & ſpecialement l'Erythrée tant celebrée par les anciens (ſi les liures que nous auõs ſont d'elles) nous dient, Qu'il ſera fils de Dieu, naiſtra d'vne Vierge, ſera nõmé Ieſus, ſera miracles, ſera crucifié

Prophetie entre les Gẽtils.

Nomb. 22. & 23.

Orig. Homel. 13. ſur Geneſ.

Chryſoſt. Homel. 2. ſur S. Matth.

Iob 19. 25.

par les Iuifs, resuscitera en gloire, viendra en fin iuger les vifs & les morts, &c. &, qui plus est, en tels termes, & auec telles particularitez, qu'il semble que ce soit l'Euangile traduit en vers; comme si Dieu par icelles auoit voulu plus clairement annoncer ses mysteres aux Gentils, qu'aux Iuifs; par ce qu'ils n'auroyent esté de longue main imbuz de la doctrine celeste, & nomméement de l'esperance d'vn Redempteur. Et quant à ceux qui pensent que ces liures ayent esté supposez, il est certes plus aisé à dire qu'à prouuer; encor que ie ne veux pas beaucoup m'arrester là dessus. Car Auguste, comme dit Suetone, les auoit fait serrer en deux layettes dorées sous la base d'Apollo Palatin, où elles estoyét difficiles à falsifier, & dés le téps d'Origene, de Clement Alexandrin, & de Iustin Martyr; c'est à dire, non fort long temps apres la predication des Apostres, ces mesmes liures estoyent en lumiere, comme il se voit par la dispute de Celsus l'Epicurien; qui dit bien, qu'ils sont supposez, mais sans preuue: & Constantin l'Empereur tesmoigne en vne sienne harengue les auoir veus, & leuz, & y renuoye les Gentils de son temps. Et qu'il y eust pour le moins quelque chose semblable, ne se peut nier. Car Ciceron en ses liures De la diuination dit ces mots, *Obseruons les vers de la Sibylle. Il nous faut appeller quelqu'vn Roy, si nous voulons estre sauuez.* Et chacun sçait toutesfois, combien ce nom de Roy estoit odieux, & à tous les Romains, & à Ciceron mesmes. Il fait aussi mention de l'Acrostiche de la Sibylle; c'est à dire, de certains vers, dont les lettres capitales faisoyent

Lactāce liu. 4. ch. 6.

Suetone en Auguste, ch. 31.

Cicer. liu. 2. De la diuin.

ſoyent le nom de ce Roy là, tels que ceux que nous auons au 8. liure des Sibylles; & cõclut de là qu'elles auoyent l'eſprit ſain & raſſis. & Cõſtantin l'Empereur, teſmoigne que Ciceron auoit tourné le liure de l'Erythrée; & qu'Antonius l'auoit voulu abolir. En ces meſmes liures eſtoit dit, Que ſi toſt que les Romains auroyent remis en ſon entier le Roy d'Egypte, le Monarque de l'Vniuers naiſtroit: & pourtant Ciceron eſcriuant à Lentulus, qui briguoit ceſte charge, luy touche ceſt oracle: & les Romains faiſoyent doubte de le reſtituer à cauſe de celà: & de ce touchent les Sibylles au 2. liure quelque mot. Et de faict, apres que le Senat en eut bien conteſté, Gabinius remit Ptolomée, & en ce meſme tẽps naſquit Ieſus. Virgile qui par la faueur d'Auguſte auoit eu accez à ces liures, a fait vne Eclogue, qui n'eſt que traduction, de l'heur ſingulier que promettoit la Sibylle par le Chriſt, fils de Dieu; ſauf que ne penetrant point plus auant, il l'attribue à Saloninus en faueur d'Auguſte, qu'il vouloit flatter: comme les Romains interpretoyent de Veſpaſian l'Empereur, ceſt oracle fameux de Syrie, Que de Iudée deuoit lors ſortir le Monarque du monde. Mais nous liſons, que Secundian, homme notable, ſoubs le regne de Decian, Verian Peintre, & Marcellin Orateur, ſe firent Chreſtiens ſeulement, par auoir leu & conferé ces oracles. Et pourtant les premiers Eſcriuains entre les Chreſtiens, Iuſtin, Origene, Clement, &c. adiournent les Gentils deuant les liures des Sibylles; parce qu'ils n'euſſent volontiers creu les noſtres; & deuant vne Pro-

Cicer. en l'Epiſtre à Lentul. 1. liu. 1. Liu. 2. des Oracles.

Eclogue 4. *Chara Deûm ſoboles magnũ Iouis incremẽtum.*

Vincent. liu. 11. ch. 50.

Origen. contre Celſus. Iuſtin en l'Apolog. Clement en ſes Strom.

 phetie

phetie celebre de Hystaspes, qui parloit clairement de la venuë du fils de Dieu au monde, & de la coniuration de tous les Empires contre luy & les siens. Et pourtant furent tous ces liures defenduz par les Empereurs Payés sur péne de la vie. Mais sur tout, Dieu auoit pourueu au salut des Gétils par sa Prouidence admirable, ayant espandu la nation Iudaïque auec ses liures & Propheties par tous les coings du monde; comme ainsi soit que nous ne lisions point, qu'aucune autre race ou nation ait esté ainsi espandue, sans perdre ses titres, ses liures, son nom, & la cognoissãce mesmes de son origine, à fin qu'ils fussent prescheurs de la venuë du Mediateur, & Tesmoins de l'ancienneté, verité, & sincerité des Propheties; à l'effect desquelles ils s'opposoyent de tout leur pouuoir. Car quel plus ample tesmoignage, ie vous prie, pouuoyẽt auoir les Gentils, que des Iuifs? à sçauoir, en ce que ceux qui auoyẽt fait mourir Iesus & ses Apostres, estoyent prests à mourir pour la verité & integrité des liures, esquels on le leur monstroit predit, & annoncé de tout temps?

Lactan. liu. 6. c. 8.

Mais encor que ce Roy promis par les Prophetes, & par les Sibylles, deust donner vne loy de bien viure à tout le monde; il semble que Ciceron, d'où qu'il luy fust venu, en eust entendu quelque chose: autrement, ie ne sçay à quoy attribuer ce beau passage du troisiesme liure de sa Republique: *Il y a*, dit il, *vne vraye loy, vne droicte raison, cõuenable à la nature, espandue entre tous, constante, eternelle, qui par ses commandemens nous appelle à nostre debuoir; par ses defenses nous retire de la fraude; & qui cependant ne commande*

Cicer. liu. 3. de la Repub.

& ne

& ne defend point aux gens de bien en vain; comme aussi, elle n'esmeut point les meschans. A ceste Loy on ne peut ny déroger, ny subroger; & aussi peu se peut elle abroger en aucune partie. Et n'y a Senat ne peuple qui nous en puissent absoudre; & n'y faut ny Interprete ne Commentaire pour la faire entendre. Lors, dit il, *il n'y aura point autre loy à Rome, qu'à Athenes; autre maintenant que cy apres: mais & en toutes nations, & en tout temps vne mesme loy, & eternelle, & immuable, & vn commun maistre & Empereur de tous, à sçauoir Dieu: Dieu, di-ie, l'inuēteur, l'interprete, le Docteur, le porteur de ceste loy: & qui ne luy obeira point, se fuira soy-mesmes, comme s'il mesprisoit sa nature propre; mais en ce seulement qu'il n'obeira point, il sera griefuement puny, quand mesmes il eschapperoit tout autre supplice*. Qui ne voit icy que ce Payen cognoissoit que toutes ses loix n'estoyent que vanité? Et qu'il attendoit que Dieu luy-mesmes, pour donner vne bonne loy au Genre humain, se manifestast au monde? Or Iesus a manifestement donné ceste loy, & l'a fait publier par ses Apostres & disciples; & a leur voix penetré iusques aux fins du mōde. Et qu'ainsi soit, Qu'y a il plus conuenable au iugemēt de la cōscience, que d'aimer Dieu de tout son cœur & de toute son ame, & son prochain comme soymesmes? plus esloigné ce neantmoins de nos propres forces, & qui plus conuainque nostre corruption, & condemne ce qui est de nous en nous; que ceste loy mesmes; ie dis, vniuersellement en tout le Genre humain? Et que trouuons nous au contraire en tous les escrits des Payens; qu'vne vertu mercenaire? vn enseignement de cacher son vice, c'est à

dire, vne hypocrisie? Mais cõme ceste loy, est vrayement de Dieu; voyons si c'est vn Dieu qui l'apporte: & ie prie tous les Sages de ce monde, non d'escouter à demy, ny de regarder en passant; car ie ne viens pas pour les esbloüir; mais de tendre l'aureille, d'arrester leur veüe, de bander tout leur esprit: car plus ils regarderont & considereront de pres, & plustost se rendront ils à nostre doctrine, comme certes, à la verité, voire à la nature mesmes.

Procedure du Royaume de Iesus, outre & contre nature.

Iesus donq, naist en vn petit païs de Iudée, subiugué par les Romains; de pauures parents, d'vn pauure village, sans amy qui le pousse, desnué de tout appuy humain; cependant pour estre Empereur de l'Vniuers, pour donner la Loy à tout le mõde. Voyons la procedure de cest Empereur, & de cest Empire: *Amendez vous*, dit il, *& croyez à l'Euangile; car le Royaume des Cieux approche*. Imaginõs nous en ce temps là, la splendeur de l'Empire Romain, l'eloquence & la doctrine d'alors, l'orgueil des Sophistes, des Orateurs, des Philosophes: qu'y pouuoit il auoir de plus absurde que cela? & qui n'eust pensé folie ceste predication, & de Christ & de ses Apostres? Mais qu'adiouste il? *Qui veut auoir entrée en ce Royaume, qu'il abandonne biens, pere, mere, freres, femme, enfans, &c. qu'il charge sa croix sur luy, & me suiue; qu'il s'estime biẽ heureux, de patir mille maux, & mourir en fin pour mõ nom*. Quels priuileges, ie vous prie, pour attirer le peuple en ce Royaume? quelle espérãce à ceux qui le seruẽt? Et que sont ces promesses que menaces; ses suasiõs, q̃ dissuasiõs? Et que disons nous à vn amy, que nous voulons destourner de quel-

quelqu'vn : ſinon, Deportez vous de ceſt homme; car vous n'y aurez que des trauerſes, & du mal? & que pouuoyent pis dire les ennemis de ſa doctrine, que ce qu'il diſoit? quelle eſt auſſi ceſte harẽgue à S. Paul, homme de reputation entre les Phariſiés, & employé deſia bien auant en la ſuite du Monde: *Ie t'apprendray, combien il faut endurer pour mon nom?* & quel toutesfois ce ſubit changemẽt; au lieu qu'il prenoit, d'eſtre pris? au lieu qu'il iugeoit, d'eſtre foüetté? au lieu qu'il lapidoit les autres, de ſe faire aſſommer de ville en ville, pour le nom de Ieſus? Oyons au contraire la voix d'vn Conquereur: *Qui me ſuiura*, dit Cyrus aux Lacedemoniẽs, *ſ'il eſt à pied, ie le monteray à cheual; ſ'il eſt à cheual, ie luy bailleray des chariots. S'il a des metairies, ie luy bailleray des villages: ſi des villages, des villes; ſi des villes, des pays: & quant à l'or, il le faudra peſer & non conter.* Combien different ces deux harengues? mais combien plus leurs conqueſtes? Et pourtant quelle comparaiſon entre les Conquereurs? Cyrus, grand Empereur, par ſes grãdes promeſſes ne peut auoir les Lacedemoniens à ſon ſeruice. Et Ieſus pauure, abiect, & contemptible, par ſes rigoureuſes menaces, meſmes apres vne ignominieuſe mort, qui les menaçoit d'vne ſemblable, attire tous peuples & natiõs à luy; & nõ des ſoldats, mais des Empereurs; & non des villes, mais des Empires. Cyrus meurt en conquerant, & Ieſus conquiert en mourant. La mort de Cyrus diſſipe ſon Royaume propre, comme vn corps ſans ame; & la mort de Ieſus eſpãd ſon Royaume ſur les Empires. comment? ſinon que ſa mort en eſtoit la vie?

Plutarq. és Dits des anciens Rois.

Qui ne voit dõq en la puissance de l'vn, l'infirmité humaine; en l'infirmité de l'autre, vne puissance diuine? Nous admirons les conquestes d'Alexandre. Pourquoy? Par ce, disons nous, qu'estant simple Roy de Macedone, il passa en Asie, & la conquit, auec quarãte mil hommes & non plus. S'il y en eust mené cent mil, nous l'estimerions moins. Mais si auec la moitié il l'eust fait, combien plus? & si auec la disme, où serions nous rauis; & si lors nous le deifions, quelle diuinité nous eust semblé assez digne de luy? pour le moins; qui ne l'eust estimé, sinon Dieu, au moins assisté de la vertu & puissance de Dieu? Mais, si ces hommes mesmes eussent vaincu en se laissant battre, eussent cõquis en se faisant tuër, eussent dõné la Loy aux Empires, en se soubsmettant à leurs gibbets; quel crime & quelle impieté de n'adorer ses soldats mesmes? Car si de l'hõme habile au malhabile, nous faisons ceste difference; que le malhabile ne fait rien qu'à graisse de matiere, & de moyens; & l'autre de peu de chose, fait beaucoup, & surmonte par son industrie les difficultez de la matiere: quelle sera la differẽce du plus habile d'entre les hõmes à Dieu; sinõ certes, q̃ cestuy là fera de peu quelq̃ chose; mais Dieu de riẽ, & sans rien les plus grandes choses, & vn contraire mesmes par l'autre & de l'autre? c'est à dire, aura vne puissance infinie, pour remplir ceste distance qui est infinie, entre vn contraire & l'autre? entre le rien aussi, & quelque chose? Voyons ce qu'a fait Iesus; & apportons y les mesmes yeux & la mesme raison, qu'à l'histoire & au iugement d'Alexandre.

Il naist.

Il naiſt premierement ſans aucuns moyens; de dix on paruient à dix mille, & de dix mille à millions: mais qui peut paruenir de rien à telle choſe? Il eſt ſuiuy de quelques peſcheurs ignorants, & lourds d'eſprit. Ce n'eſt peu encor de leur faire quitter leur meſtier, & de les auoir acquis : mais quels inſtruments, pour eſtre preſcheurs, tout cõtraires, di ie, à ce qu'il propoſe? Il leur dit, Bien heureux eſtes vous, quand vous patirez pour mon nom: C'eſtoit pour les chaſſer, & toutesfois ils ſuiuent. Il les enuoye en fin en ambaſſade, parmy les nations: Et quelle? *Qui ne prend ſa croix & vient apres moy, n'eſt pas digne de moy.* quel eſt le negociateur de ce temps qui priſt ceſte charge? & pour loyer, *Ils vous fouëtteront és Synagogues.* qui entrepriſt de ſ'en acquiter? Et par ceſte perſuaſion, *qui aura gardé ſa vie, il la perdra?* Au bout de celà il meurt: & comment? crucifié entre deux larrons. Ce peu, en ſomme, qui l'auoit ſuiuy ſ'eſtonne. Il ne laiſſe ny enfans ny parens pour ſouſtenir ce miſerable Empire. Ce Royaume des Cieux ſemble enſeuely en terre. Quel eſt le Royaume, qui en ceſt eſtat ne periſt; & combien gouuerna la Chaire d'Alexãdre? ſouſtenuë, & par quelques enfans? & par de grands Capitaines? & par des armées victorieuſes, & par la ſeule terreur de ſa memoire? Cependant ces pauures brebis eſparſes ſe raſſemblent; vont preſcher à Ieruſalem, & puis par tout le monde: mais quoy? Que Ieſus auoit eſté crucifié; qu'il falloit croire en luy. Si c'eſt vn homme; qu'y a il plus vain? Si c'eſt vn Dieu; qu'y a il de plus abſurde? Et ſ'ils ſont eſcoutez, ils enſeignent à

endurer pour luy; & s'ils sont deboutez, ils meurét volontiers plustost que se taire; & s'ils sont accusez, ils preschét deuant les Iuges leur ptopre crime. Les malfaicteurs sont geennez pour le dire; & ceux cy pour le taire. Ceux là se taisent, pour ne mourir point; & ceux cy meurent pour le dire. Les persecuteurs s'escriét, Quelle extreme calamité de ne pouuoir vaincre vn vieillard, ou vne femme? Quelle hōte d'estre plus lassez en tourmétant, que les tourmentez? Cependant en moins de quarante ans, le monde est plein de ceste doctrine; le pays conquis à Iesus, pat ce peu de disciples, par l'effusion de leur propre sang, depuis Hierusalem iusques aux Indes; depuis Hierusalem iusques en Espaigne. Et par tels arts qu'estoit fondé cest Empire, il se parfait & accroist de temps en temps par les siens. Qui est l'hōme, s'il sçait iusqu'où l'homme s'estend, qui puisse attribuer cecy à l'homme? Celuy est Dieu, disoit ce sage, qui fait ce que creature ne peut faire: qui fit iamais telles choses, ny deuant ny apres? Aristote aussi, De riē ne se fait rien: C'est vne regle de nature. Qu'est ce tout ceci, sinon de rien, non de quelque chose, mais tresgrādes choses? Et qui peut ou violer, ou vaincre des Loix de Nature, que qui a fait la Nature? Mais encor; Dieu a dit, & il a esté fait: Celà surpasse la nature. Mais quand Iesus dit: Qui ne prend sa croix, &c. il dit selon nostre sens charnel, Fuyez moy, & neātmoins on le suit; laissez moy, & on le cerche. Ceste parole, di-ie, qui nous deuoit repousser, nous attire: Il suade en dissuadant; il conuertit en diuertissant; il establit en ruinant,

ruinãt;il eternize en mourãt. Qui peut tirer vn cõtraire de l'autre; du feu, les effects de l'eau?de l'eau, les effects du feu; que qui a fait & l'eau & le feu? Et qui peut du dissuader, tirer le suader; du diuertir, le conuertir; que qui a fait & le cœur de l'homme qui escoute,& la parole de cil qui parle?Et qu'estce vaincre les viuans par la mort de soy & des siens; que d'vne priuatiõ,par maniere de dire,operer vne generation? Et qu'est ce pour subiuguer le monde desarmer,lier,& liurer soy mesmes, que prendre le contrepied de son desseing, & choisir les plus contraires instruments à son action? Et qui par instrumens contraires fait vne chose; par instruments, di-ie,qui nuisent directement,& ne peuuent auancer; monstre il pas, qu'il la pourroit faire à sa seule voix,& sans autre chose? Mais voyons icy encores plus: C'est contre Nature de faire de rien quelque chose:Icy ont les Philosophes à ployer.C'est contre Nature de le faire par parole contraire: Icy ont les Orateurs à se taire. Que sera ce donq, si outre tout celà,il y a vne resistence extreme en la chose; si tu es Medecin en la complexion, si Capitaine en la conqueste,si Orateur en la volonté des hommes? Alexandre auec peu d'hommes a fait grandes choses. Ainsi soit. Mais si on luy eust fait teste, comme on pouuoit, où en eust il esté? Voyons au contraire, quelle resistence ont fait les hommes,& en general & en particulier pour exclurre Iesus. S'il est questiõ de la force,à péne a il presché que le voila mort.Ses Apostres ne peuuent ouurir la bouche, qu'ils ne soyent incontinent fouettez, lapidez, tourmentez,

cruci-

crucifiez, bruslez. Les plus cruels Empereurs, Caligule, Neron, Domitian, &c. font sur eux le chef d'œuure de leurs cruautez. Si aucuns y en a eu de plus doux, quelle iustice! *S'ils ne sont point seditieux*, dient ils, *qu'on ne les recerche point. S'ils sont de quelque façon que ce soit, vne fois amenez en iugement, qu'il n'en eschappe point*. Ie demande quelle Secte de Philosophes y a eu en Grece, qui au moindre commandement du Magistrat n'eust cessé? Et de quelle verité nous voyons les Trophées par tout le Monde, que de celle de Iesus? S'il est question d'artifice; ceux qui la suiuoyent estoyent excluz de toutes dignitez & offices: Quelle est ceste géenne à l'homme naturellement ambitieux? Les enfans estoyent exclus des Escholes: Qu'est-ce sinon coupper l'arbre par le pied, s'il n'eust creu de la grace des cieux? On faisoit mesme lire aux Escholes, & apprendre par cœur aux enfans certains Dialogues forgez à poste de Pilate & de Christ, pleins d'impietés & de blasphemes pour charger la memoire de Iesus, & la rendre puante, dés le berceau à tout le siecle. Que peut imaginer le diable de plus pernicieux?

Les Iuifs pires que tous, ausquels toutesfois il estoit promis, en estoyent les trahistres; qui le deuoyent prescher, l'accusoyent plus aspremét: tellement qu'à péne en estoit il arriué vn en vne ville, qu'ils crioyent contre luy au meurtre. Mais, qui plus est, en chaque homme y auoit vn combat & vne resistence extreme contre ceste parole: Croire en Iesus, vn homme abiect, vn Dieu crucifié.

Croire

Croire à ses Disciples, les balieures du monde, le rebut mesmes des Iuifs. Et y croire pour mourir à trois iours de là; pour laisser vne femme miserable, vne memoire contemptible, vne reputation de fol à sa race. Si les Empereurs & par leurs glaiues, & par leurs loix faisoyent vne cruelle guerre à ceste doctrine; pensons quelle estoit celle que demenoit chacun en soy: & si nous auons sceu que c'est de persecution, ramenteuons nous icy les combats de la chair contre l'esprit; & les vifs & poignans argumens de l'homme contre soy mesmes. Cependant, les peuples se rendent en fin à la parole de ces hommes: Les Empires adorent vn Iesus crucifié. Si c'est infirmité, que ne vainquoit la force? Si c'est folie, que ne triomphoit la sagesse? Si c'est humanité, que ne l'emportoit la multitude? Mais c'estoit certes Iesus fils de Dieu qui restauroit le monde par son esprit, comme Dieu l'auoit premierement creé par sa parole. Ciceron ne peut assez admirer Romulus; qui en vn temps, dit il, qui n'estoit pas grossier, ait gaigné ce poinct d'estre appellé Dieu. Et certes i'admire Ciceron, qui se soit monstré si grossier en cest endroit. Car s'il a esté appellé Dieu, qui l'a iamais creu estre tel? Et qu'estoit Rome en ce siecle là, & long temps apres, qu'vn amas d'ignorans, & de pauures bergers? Mais par là iugeons nous quel iugement il eust fait de Iesus. Romulus fut appellé Dieu; mais le Senat n'en creut rien. Le Senat intimidoit le peuple pour le dire: Tout l'Empire Romain n'a peu intimider vn disciple de Iesus pour s'en desdire. Qu'y a il donq en cecy de semblable?

Le mes-

Le mesme est il d'Alexandre, tout grand Empereur qu'il estoit, quand il se fit adorer. Car ce fut lors que son armée se mutina, & qu'il perdit son credit; & deshonora toutes ses victoires; & ses domestiques se faisoyent battre plustost que de se prosterner. Et quant à Caligule, Domitian, Heliogabale, & autres, tant qu'ils ont vescu on s'est moqué d'eux; & à péne ont ils esté morts, qu'on a tiré leur diuinité aux voiries, comme de chiens, ne les estimans pas dignes du tombeau. Or qu'est ce donq de Iesus vilipendé en toute sa vie, & adoré apres sa mort? duquel les disciples preschent la diuinité sur la géenne; que les Empereurs mesmes, Tibere, Antonin, Alexandre honorent en leurs cœurs, & adorent en leurs cabinets? & en quel temps? Au plus docte siecle, certes, qui fut onq, & en la pleine vigueur des lettres, des arts, des sciences; au plus espais de l'eloquence, de la Dialectique, de la Philosophie; en la plus grande vogue de la curiosité mesmes, & de la Magie. Si on adore pour sagesse, cõbien de graues Senateurs alors? Si pour doctrine, combien de doctes? Si pour richesses ou pour parentage, comment ces plus grands vn si abiect? Si pour l'innocente mort, comment non aussi tost tant de gens, qui l'ont ou presché ou suiuy? Et pourquoy mesmes Gabinius n'est il adoré, citoyen Romain, personnage d'honneur, crucifié à tort, pour qui Cicerõ a desployé tout son beau parler? Mais ils voioyét certes vn changement au monde si subit, si grand, si vniuersel, qu'ils ne le pouuoyent à rien attribuer, qu'à la vertu & operation de celuy mesmes qui regitle

git le monde, duquel ils apperceuoyent la vertu en Iesus.

Que ceste cõuersion si subite des peuples à adorer vn homme, des Empereurs à reuerer vne ignominie, des sages à admirer, comme dit S. Paul, vne folie, soit tres-vraye, nous n'en voulons autres tesmoins qu'eux-mesmes. En Suetone & Tacitus nous voyons qu'à Rome, & par toute l'Italie, le nom de Christ estoit cognu; car desia on les persecutoit viuement, contre la coustume des Romains; & mesmes Neron les faisoit massacrer, comme autheurs de l'embrasement de Rome, qu'il auoit fait pour son plaisir. Et de ce mesme temps, nous lisons ces arrests du Senat, par lesquels quelques milliers de Chrestiens infectez de la superstition Iudaique, (ainsi les appelloyent ils, par ce qu'ils estoyent premierement sortis d'entre les Iuifs) estoyẽt releguez en diuerses Isles. Ce que le Senat n'eust pas fait (veu ses procedures ordinaires au faict de la Religion,) si le subit accroissement de ceste Monarchie spirituelle, ne luy eust fait peur. Et peu de temps apres, nous voyons tous les Empereurs estonnez de cest accours de peuples, consultans des moyens d'estouffer ceste doctrine: Les feux allumez de toutes parts contr'eux; & neantmoins, les nations esbranlées à la voix des Apostres; & les Courts des Princes, & les legions mesmes enclinez vers luy. Et de ce nous soyent pour tesmoins, les Loix de ce temps là: QVE le Baudrier militaire soit osté aux Chrestiẽs: QV'ILS soyẽt cassez des Offices, & charges de la Court, &c. Et Vlpian le Iuriscõsulte mesmes

Tesmoignages du progrez admirable du regne de Iesus.

Suetone en Neron.

Tacit. liu. 5.

mes escriuit quatre liures contre les Chrestiens. Et de fait, nous lisons de plusieurs qui quittoyēt leurs charges plustost que de quitter la Foy Chrestiéne: & soubs Marc Aurele, la legion de Malthe estoit composée de Chrestiens; & il luy rend ce tesmoignage en vne sienne Epistre, Que se trouuāt en Allemaigne reduict à extremité par les Marcomans, elle impetra par ses prieres la foudre du Ciel contre l'ennemy, & la pluye pour rafreschir son armée, dont depuis elle fut tousiours appellée la Foudroyante. Et pourtant dit Tertullian en son Apologie: *Si ce que nous sommes de Chrestiens, nous retirions en quelque coing du mõde; vous seriez esbahiz du peu de gẽs qui vous resteroit, & vous faudroit cercher d'autres villes pour commander; voire fuir incontinent pour vous cacher: car il vous resteroit plus d'ennemis que de Citoyens. Nous auons empli les villes, les Isles, & les Chasteaux, les Cõseils, les Palais, & les Courts, les Tribus, les legions, & les armées. Pour quelle guerre n'estions nous assez, si nous eussions voulu? Et dequoy ne fussions nous venus à bout mourans & si hardiment & si voluntiers? Mais nostre discipline militaire enseigne de mourir, & non de mettre à mort.* Or quel Empire eust iamais tel progrez en si peu de temps? Mais, qui plus est, qu'est ce de vaincre en cedant, d'auancer en reculant, de desfaire en mourant? De l'empereur Tybere, nous lisons que sur vne lettre de Pilate, rendant tesmoignage des miracles de Iesus, de son innocēte mort, & de sa resurrection, il proposa au Senat de declarer Iesus Dieu, auec preiugé de sa voix: Que le Senat ne l'approuua point, par ce qu'il n'en estoit autheur;

Xiphilin en la vie de Marc Aurele.
Epistre de M. Aurele en l'Apol. de Iustin.
Tertull. en l'Apol.
Hegesippe en son Anacæphaleosis. Euseb.

theur: mais que Tibere demoura en ſon opinion. Et de ce dit Tertullian: *Allez voir vos regiſtres, & les Actes de voſtre Senat*. Et Veſpaſian le fleau des Iuifs, s'abſtint des Chreſtiens: & Traian ſur le teſmoignage de Pline modera la perſecutiõ: & Marc Aurele, qui auoit ſenti l'aſſiſtence de leurs prieres, pareillement; comme auſſi fit Antonin, mais à autre fin: *par ce*, dit il en ſon Epiſtre, *que la perſecution eſtablit leur Egliſe*. Bref, Alexandre fils de Mammea adoroit en ſa Chapelle Ieſus, ſurnommé le Chriſt, duquel il auoit emprunté ſa deuiſe; & pourtant les Antiochiens l'appelloyent l'Archipreſtre de Syrie: & on dit que pour Chriſt l'Empereur Adrian auoit fait baſtir pluſieurs Temples ſans ſtatuës. En ſomme, les bõs Empereurs de Rome, Veſpaſians, Traians, Adrians, Antonins, Pies, &c. admiroyent Ieſus & approuuoyent les Chreſtiens. Mais iuſques à quel poinct? De cognoiſtre en leur cœur, qu'ils eſtoyent gens de bien; & que Ieſus tenoit plus que de l'homme. Mais, *s'ils ſont accuſez*, dient ils, *puniſſez-les; ſinon, ne les recerchez point*. C'eſt vne belle approbation d'innocence; mais certes vn pauure ſupport pour eux. Au contraire les meſchans Empereurs Neron, Domitian, Valeriã, Commode, Maximin, Decie, &c. en ce qu'ils les ont condemnez, les ont approuuez. Car qu'ont ils iamais approuué que mal? mais quelle cõdemnation? Tuëz tout, bruſlez tout, les villes entieres, tout ſexe, tout aage, toute qualité; & à péne ont ils eu quelque reſpit, qu'on recommence; & à péne ſont ils hors de la geenne, qu'on les y remet: Dieu moderant tellement

Tertul. en ſon Apol.

Pline en ſes Epiſtres.

Iulius Capitolinus in Adriano & Alex.

Antonin l'Empereur en vne ſienne Epiſtre aux villes d'Aſie.

Dion in Alex.

La deuiſe eſtoit, *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris.*

le tout par sa prouidence, à fin que luy seul fust glorifié en ce mystere, que la benignité des bons Empereurs approuuoit, mais n'osoit auancer la verité; au lieu que la malice des autres la condemnoit, la poursuiuoit tout outre, & ne la pouuoit destruire. Bref, en peu d'années dix persecutiõs horribles passent sur ceste pauure Eglise; & en fin les Empereurs se submettent à la Croix de Christ, & les Empires y cerchent leur salut. Reuenons donq tousiours là; que celuy seul, sans rien, par instrumens cõtraires, tout le monde contrariant, pouuoit conquerir & racheter le monde; qui sans rien, & rien ne luy contrariant, auoit creé le monde.

Abolitiõ des faux Dieux & de leurs oracles.

Que sera ce, s'il ne subiugue pas les hommes, mais leurs Dieux mesmes? non le monde seulement, mais les principautez du Monde? ie di les diables qui tyrannisoyent tout le Monde alors? Lisons les Histoires Greques & Romaines, qui ont precedé la venuë de Iesus; qu'y trouuons nous, que miracles & Oracles des diables? Que sont autre chose, Varro, Ciceron, Tite Liue, entre les Romains; Herodote, Diodore, Pausanias, &c. entre les Grecs? Voyons au contraire, comme le monde change de style depuis que Iesus est né & annoncé. Soubs Auguste nasquit Iesus; & voicy, qu'Apollo luy respond:

Suidas en Auguste. Niceph. liu. 1. ch. 17.

Vn ieune enfant Hebrieu, Dieu Roy des bien-heureux,
Me fait taire tout court: Plus ne vien curieux
Cercher conseil en moy &c. Et Ciceron dit de ce temps; que les Oracles qu'il a si soigneusement enregistrez en ses liures, estoyét cessez par tout; & Iu-

uenal

uenal nommément à Delphes, encor qu'il se face à croire que les Roys les faisoyent taire, qui communement ont esté curieux de les faire parler. Et Strabo pareillement; que les Prebstres de Delphes en estoyent au bissac: mais Lucain en general de tous les Dieux des Romains: Iuuen. Sat. 3.

Ces Dieux, soubs qui si grand cest Empire a esté,
Ont laissé leurs Autels, & les Temples quitté.

Excessere omnes adytis sacrisque relictis, Dij, quibus imperium hoc steterat.

CelsusEpicurien dit aussi que l'Oracle de Claire, de Delphes, de Dodone, &c. estoyent muëts: & Iuliã l'Apostat escriuant contre les Chrestiens, le confesse, & tesmoigne le mesmes de ceux d'Egypte: & Porphyre mesmes; ie n'allegue icy que les capitaux ennemis des Chrestiens; recite ceux-cy d'Apollo:

Porphyre, περὶ ἐκλογίων φιλοσοφ.

Pleurez Tripier, pleurez, Apollon se retire,
Vn celeste flambeau le contrainct & martyre.
Dieu fut, est, & sera, le grand Dieu de là haut;
Mais helas la clarté de mes oracles faut.

Οἴ ὄι μοι τρίποδες στοναχήσατε, οἴχετ᾽ Ἀπόλλων
Οἴχεται ἐπεὶ φλογόεν με βιάζεται οὐράνιον φῶς.
Ην ζεύς ἐστι τε καὶ ἔσσεται ὦ μεγάλε ζεῦ,
Οἴ οἱ μοι χρηστηρίων ὑπολείπεται ὀργίτων.

Et à vn Prebstre qui l'enquit le dernier, il respond en sept vers,

Que ne m'eusses tu point ô Prebstre miserable
Enquis moy le dernier de ce Pere admirable,
Du Roy son tres-cher-fils en tous lieux renommé,
Et de l'Esprit qui tient tout ce monde animé,
Monts, Terre, Fleuues, Mer, l'Enfer, le feu, le Vuide:
Car bien tost malgré moy, las 'il faut que ie vuide,
Et que ce Sueil deuin en frische soit laissé.

μὴ ὄφελες πύματόν με καὶ ὕστατον αὐτὸς ἐρέσθαι.
&c. Voyez ch. 6.

Et comme par charmes & coniurations on l'importunoit, il dit derechef comme pour vn A-Dieu solemnel,

Eufeb. de la Prepar.

Pieça n'a plus de voix la Pucelle Pythique,
Et ne la peut r'auoir; pieça le Dieu Delphique
Est clos dessoubs la clef; amy si tu me crois,
Va chez toy sans seiour; car ie n'ay plus de voix.

Bref, Plutarque a fait vn Traicté exprez, Pourquoy

Plutarq. du Defaut des oracles.

les oracles ont cessé, & se tourne de tous sens pour en trouuer la raison; tantost accusant l'abus qui y estoit; & tantost alleguãt la multitude des sages de son temps, qui suppleoit le defaut des oracles. Mais il en reuient là, Que les dæmons qui presidẽt à ces oracles, sont mortels; & que par leur mort leurs oracles defaillent; au lieu qu'il tient ordinairemẽt, que tous esprits sont immortels, & qu'il deuoit dire qu'ils estoyent renfermez en la geole. Et là dessus il recite au lõg ceste histoire memorable d'vn Epitherses; lequel nauigant prez des Echinades ouit (& tous ceux qui estoyent au nauire) vne voix venant d'vne certaine Isle, Qu'on eust à annõcer que le grãd Pan estoit mort, & qu'icelle fut suyuie d'vn gemissement inenarrable, & d'infinies lamentations. Et ceste histoire, dit il, fut racontée à Tibere lors Empereur, qui la voulut verifier; & s'enquit fort de tous ses Philosophes, Qui pouuoit estre ce grand Pan. Mais, remarquons que c'estoit soubs Tibere soubs lequel fut crucifié Iesus; & que ce Pan estoit vn des principaux dæmons des Gentils: comme il se voit par son oracle,

Ren tes vœuz, ô mortel, à Pan le Dieu cornu
Sauuage, cheurepied, &c. Et de faict, à Diocletian Apollo respond; que les Iustes le rendẽt muet: & le Prestre luy dit; que par les Iustes il entendoit les Chrestiens; dont il se mit à les persecuter: & à Iulian qui le veut resueiller par coniurations, Qu'il oste les oz de Babylas, martyr de Christ, qui luy nuysent; comme s'ils n'eussent eu la bouche ouuerte, que pour prononcer eux mesmes leur arrest. Et

pour-

pourtant dit Porphyre; *ne faut s'esmerueiller si les villes sont affligées de peste, veu qu'Esculapius & les autres Dieux en sont si loing: car*, dit il, *depuis que Iesus est adoré, nous ne tirons plus de commodité de tous les Dieux.* Responde donq ce grand Philosophe, si Iesus est vn homme, & ceux là Dieux. Quels dieux sont ceux-là qui se cachent deuant vn homme; ou quel homme cestuy-cy qui fait cacher les dieux? Mais, qui plus est encor, quel peut estre cest homme duquel les disciples commandét à leurs maistres; duquel les seruiteurs commandent à leurs dieux? De faict, voulez vous voir, que c'est au nom de Iesus qu'ils tremblent, & qu'ils fuyent? Voicy la preuue à laquelle se submettent les Chrestiens deuant les Gentils: *Qu'on amene*, dit Tertullian, *deuant vostre Tribunal, quelqu'vn vrayement possedé du Diable; au commandement du moindre Chrestien l'esprit parlera, & se confessera esprit immonde. Qu'on amene de ces gens que vous pensez inspirez de Dieu: Ce Dieu mesmes qui vous promet les pluyes: C'est Æsculapius qui fait le medecin entre vous. Si deuant le Chrestien il ne s'aduoue diable, s'il ose mentir deuant luy: Tenez le Chrestien pour vn outrecuidé, & à l'heure mesmes faictes le mourir. Or nul ne parle à sa honte, ains chacun à son honneur. Mais, encor, ils ne vous diront pas que Iesus soit imposteur, d'vne condition commune; desrobé, comme on vous dit, du sepulchre: Mais la vertu, la sagesse, la Parole de Dieu, qui sied au ciel, qui viendra nous iuger: au contraire qu'ils sont diables, damnez pour leur malice, attendans son iugement horrible: A sçauoir par ce qu'en Dieu ils redoubtent Christ, & Christ en Dieu, & Christ & Dieu és seruiteurs de Christ & de*

Porphy. contre les Chrestiens.

Tertull. en l'Apologie.

Dieu. Si Tertullian dit vray, Qu'est-ce, sinon que Iesus leur commande, comme à des esclaues, & de par ses seruiteurs mesmes? Si faux; combien estoit il aisé à conuaincre, & que ne les mettoyent ils à l'essay? Et que ne leur faisoyét ils receuoir vne honte deuant le peuple? Ains, dit Lactance, Quand ils immoloyent à leurs Dieux, la presence d'vn Chrestien empeschoit leurs mysteres, & de là estoit introduicte ceste voix que nous lisons en Lucian, *S'il y a icy des Chrestiens, qu'ils sortent*. Et quand ils interrogeoyent leurs Dieux, la parole leur failloit, & le Chrestien chassoit aussi aiséement Apollo de son Prestre, que le diable, d'vn demoniaque: & Iulian mesmes, comme Zosimus ne l'a osé nier, esprouua en ses operatiōs Magiques la foiblesse de ses Dieux, & la force de Christ. Mesmes, quelques Princes curieux par leurs Magiciens faisoyent bien comparoir, Iuppiter, Neptune, Vulcain, Mercure, Apollo, Saturne mesmes; à sçauoir les diables qui s'estoyét emparez de leur nom: ce que iamais par toutes leurs coniurations ils ne peurent faire de Christ; à sçauoir d'autant que tous ces dieux estoyent diables, sur lesquels ont puissance les bons en les commandant au nom de Dieu, les meschans en leur complaisant: mais Iesus vray Dieu fils de Dieu, seruy des Anges & des gens de bien, cōme de seruiteurs, redouté des meschans & des diables, comme d'esclaues. En ce mesme temps aussi que Iesus vint, à péne y auoit il pays au monde, où ces diables n'eussent des sacrifices ordinaires d'hommes; comme nous apprenons de Porphyre mesmes; & nous l'auons

Lucian en son Alexandre.
Exeant Christiani.

uons

uons deduit cy deuant. Or ſoubs Tibere, ils ſont defenduz en Affrique, & les Sacrificateurs penduz à leurs bois ſacrez : & ſoubs l'Empereur Adrian ils ceſſent preſques par tout; & non long temps apres tous ſacrifices & tous idoles. Et pourtant, dit S. Auguſtin à ceux de Madaure, *Voyez comme vos Temples ſont partie ruynez, faute de reparer; partie fermez, & partie changez en autre vſage. Pour adorer, on faiſoit mourir les Chreſtiens; & en mourant ils les ont mis par terre.* Et aillieurs il crie, *Où ſont vos Dieux, vos Prophetes, & vos Oracles? vos Augures & vos Sacrifices?* Et nul ne liſons nous qui le demente; mais bien quelques vns, comme vn Zoſimus, qui lamētent leur ruyne. nul, qui ſ'auance, di-ie, pour luy en monſtrer quelque reſte. Et quant à ce que dit Iulian, *Si nos Oracles ont failly, auſſi ont vos Prophetes.* Ains pourquoy les ſiens ont failly, qu'il die la cauſe; pluſieurs la cerchent, & ils ne la trouuent point. Mais les noſtres tendoyent au Chriſt, & l'auoyent pour but; & il eſt venu, & par la preſence du maiſtre a ceſſé l'office des meſſagers; par la preſentation du ſalut, la repreſentation que les ſacrifices en faiſoyent.

S. Auguſt. en vne Epiſtre ad Madaurenſes.

Ieſus donq a ſurmonté & le monde & le Prince du monde, & d'vne force contraire en apparence à toute victoire, & par vne voye contraire à ſon But: à ſçauoir par vne Parole, qui eſtoit folie & foibleſſe deuant le monde. Voyons encor, comme en ſes œuures il a paſſé la meſure de toutes creatures; ſuiuant ce qu'il diſoit, *Les œuures que ie fay, rendent teſmoignage de moy.* Et certes c'eſt miracle que tant de peuples ayent creu à la predication des Apoſtres; mais pro-

Miracles qui ne peuuent proceder que de Dieu.

dige estrange de nostre siecle, que si peu de gens y prennét garde, quand iamais Iesus, ny ses Apostres, n'auroyét fait, comme souuent i'ay dit, autre miracle que celuy là. Or qu'ils ayent fait de tresgrands miracles, ie voy peu de Gentils qui l'osent nier; & contre les Iuifs nous auons ià deduit ceste matiere. Nous auons vne Epistre de Pilate qui tesmoigne que Iesus auoit illuminé des aueugles, nettoyé les lepreux, guary les paralytiques, deliuré les demoniaques, commandé aux ondes, resuscité les morts, & en fin estoit resuscité luy-mesmes trois iours apres sa mort. Nos anciens Theologiens aussi dient aux Gentils: *Lisez vos Commentaires, fueilletez vos Registres, vous y lirez les merueilles de Iesus, &c.* Et Iulian l'Empereur parlant de luy en desdaing; *Ce Iesus*, dit il, *qu'a il fait digne de memoire en toute sa vie; si ce n'est, certes, que guarir les aueugles & les boiteux, & deliurer les demoniaques en ces villages de Bethsaida & Bethanie, soit chose dont on face cas?* Bref, & les Iuifs & les Turcs confessent & exaltent ses miracles; & les Empereurs ne l'eussent eu en admiration sans miracles. Et Apollo mesmes en ses Oracles l'appelle σοφὸν τερατώδεσιν ἔργοις, le Sage aux œuures miraculeuses. Mais prenons Iulian au mot; & sa confession nous suffit.. Posons qu'il n'eust guary que des aueugles: Posons qu'il n'en eust guary qu'vn. En ceste guarison d'aueugle, qui sera l'aueugle, qui ne voye le doigt de Dieu? Qu'est ce de la veüe, sinon vne des plus excellentes substances qui soit au monde? Qu'est ce, rendre la veüe, que rendre vne substance; & la rendre, que la créer

de

de rien : & qui crée de rien vne ſubſtance, quelle qu'elle ſoit, qu'vne puiſſance infinie ; & qui la peut auoir ſinon vn ſeul Dieu, ou en eſtre inſtrument, & diſpenſateur que qui il plaiſt à Dieu ? Bref, qui peut créer vne ſubſtance, eſt il pas hors des bornes de nature? Et de par qui, ie vous prie, que de par cil qui a faict la nature, ſ'il n'eſt ceſtuy là meſmes? Mais, il en a faict infiniz, comme les Iuifs qui le voyoyent, ont teſmoigné & teſmoignent, & nō luy ſeulement, mais ſes apoſtres ; & non ſes Apoſtres ſeuls, mais leurs diſciples. Et de faict, ils ont controuué des liures de Ieſus dediez à Pierre & à Paul, contenans vn art de faire miracles, les ayant veus, comme il eſt vray ſemblable, peints enſemble ; cōme ainſi ſoit que Paul n'ait iamais ſuiuy Ieſus en chair, ains pourſuiuy ſes diſciples long tēps depuis. Et S. Paul dit expres ; Qu'il eſt venu en ſignes & en miracles. S'il mētoit, eſtoit il pas aiſé à cōuaincre? Et auſſi en a il fait de tels, que Iulian ne pouuant nier ſes œuures, a recours à les calomnier, comme du plus grand Magicien qui fut onq au monde. Et de S. Pierre ils dient, Que par Magie il auoit rendu la religion Chreſtiēne durable, pour trois cens ſoixante & cinq ans, & ce toutesfois au deſceu & ſans le conſentement de Ieſus. D'où viennent ces grandes calomnies, ſinon de la grandeur des œuures: & ſ'ils n'euſſent fait de grands & manifeſtes miracles, n'eſtoit il pas plus court de les nier ? Mais encor obſeruons, de quel Eſprit ſont ces contrarietez. Ieſus leur en a dedié vn liure : Et Paul eſtoit encor perſecuteur long temps apres. Et Pierre a

Auguſt. de la vraye Religion.

eſtably la religion,&c.au deſceu de Ieſus: Cõment donq l'auoit il appris de luy? Bref,ſi ces liures ſont; quone les monſtrent ils? Si bons; pourquoy les cachent ils ? Si meſchans;pourquoy l'eſtiment ils ſage? Si pleins d'efficace; que ne les eſſayent ils ? Or auons nous reſpondu contre les Iuifs ſur ceſt article. Mais repetons encor: La magie ne florit iamais plus és Courts qu'au temps des Apoſtres: Que ne ſ'en trouuoit il, ou pour les conuaincre, ou pour les vaincre? Denis & Origene eſtoyẽt ſi grands Philoſophes, Origene diſciple d'Ammonius, condiſciple de Plotin, tant loüé & admiré d'eux: Eſtoyent ce gens pour ſe laiſſer tromper par illuſions? ou attribuër à la vertu ſpeciale de Dieu, ce qui euſt dépẽdu de la nature? Ie dis Origene, qui auoit eſté inſtitué en la Philoſophie Platonique, qui lors faiſoit profeſſion & de la Magie naturelle, par la Sympathie des choſes; & de la diabolique qu'ils appelloyent Theurgie, par la communication des Dæmons? Iulian auſſi qui reſueilla la Magie auec Iamblichus & Maximus, tant qu'il peut, pour confondre les merueilles de Chriſt; guarit il iamais vn aueugle, ou fit-il cheminer vn boiteux? Et qu'en acquit il, que frayeurs ordõnaires; non pour guarir les autres, mais pour en deuenir forcené luy meſmes? Et quant à ceux qui attribuent à la forte imagination des Chreſtiens les miracles qu'ils faiſoyent; à ſçauoir, dient ils, entant qu'elle eſt ſi fichée, & ſi vehemẽte en ceſte creance que Ieſus eſt Dieu, qu'elle en fait des choſes que noſtre mortalité admire; en ce veulent ils ſuiure l'opinion d'Auicenne, qui attribuẽ

buë à la fantasie ou imagination les operations qui semblent exceder la nature. Mais, respondét donq ces bons Philosophes, de tant de phãtastiques Arabes, qui ont bandé leur imagination toute leur vie; quel ils nous peuuent nommer, qui ait fait miracle? Et qui plustost en eust deu faire que l'Autheur de ceste phantasie? Nous dient aussi, quelle a plus d'efficace, ou vne faculté née en nous, ou vne qualité seulement suruenuë? ou le feu en son essence, ou en la chose qu'il aura eschauffée? Or, operent ces Philosophes par l'imaginatiue, & icelle appliquée à la nature mesmes, c'est vne faculté née en l'homme? Les Chrestiens, dient ils, par vne fantasie ou persuasion qu'ils ont de Christ, non naturelle, mais suruenue. Que ne faisoyent donq ces Philosophes des miracles és choses naturelles, & plus euidens que ceux des Chrestiens? Et quant à la Prophetie, qui tient vn lieu bien eminent entre les miracles, & beaucoup moins subiect aux cauillations des Sophistes, Phlegon Libertin d'Adrian confesse liure treiziesme & quatorziesme de ses Annales, que les choses futures estoyent cognuës à Iesus (confondãt toutesfois S. Pierre auec Christ) & tesmoigne, encores qu'à regret, que tout ce qu'il auoit predit, estoit auenu de poinct en poinct. Et ce miracle ne peut on nier; mesmes auiourdhuy: car nous lisons en nos Euangiles ses predictions, & és histoires des Payens l'accomplissement d'icelles. Or, que resultera il donq de tout cecy? Iesus par la simple predication de ses Apostres, à sa simple parole a couerty le monde: c'est sans rien faire grandes choses. Et

Liu. 6. Des choses de nature.

Propheties de Iesus.

Phlegon liu. 13. & 14. allegué par Euseb. Lactan. Origen.

ceste

cefte parole prife en foy ne pouuoit que diuertir vn chacun de luy : C'eft tirer d'vn contraire les effects de l'autre . Et les diables fe font cachez à la voix de fes feruiteurs: C'eft vne puiffãce plus qu'humaine, & plus qu'angelique. Et les Creatures n'ont pas feulemẽt obey à fon figne; mais mefmes il a creé nouuelle fubftance, & en plufieurs & en plufieurs manieres. Ceci ne peut eftre q̃ par vne puiffãce vrayemẽt diuine. Mais laiffons que telles chofes depẽdet de Dieu feul; f'il operoit de par le Prince des diables, auroit il prefché innocence & fainċteté de vie? pieté enuers Dieu ? charité enuers le prochain ? prefché , di ie , & de parole & de faiċt ; car qui iamais a blafonné fa vie ? Et fi leurs Dieux , comme nous auons prouué, eftoyent diables , auroit il renuerfé leurs idoles , ruiné leurs autels , aboly leurs facrifices, cloz leurs Temples, embaillonné leurs langues propres? Et fi, comme ils veulent dire, ils eftoyent dieux ; quels dieux qui fuyent deuant le diable ; & quels trahiftres au Dieu fouuerain , qui quittent leurs places & leurs armes fi lafchement? Ou fi, cõme les plus rufez veulent dire , le diable fe tenoit plus adoré en luy , & plus feruy des fiens feuls contre la gloire de Dieu, que de tous les feruices precedens (i'appelle leurs confciences en tefmoing, f'ils le croyẽt ainfi:) Dieu dõq auroit il prefté & fon efprit & fa vertu au diable , ou à vn inftrument du diable, pour faire obeïr & feruir le diable ? Veu, di ie, qu'il a fait chofes qui furpaffent la nature , vertu & mefure de toutes creatures, & qui ne peuuent eftre faiċtes , que par , ou de par le createur ? Et veu que Dieu

Dieu eſt tout bon, quel blaſpheme? Et veu qu'il eſt tout ſage, quelle abſurdité? Et veu qu'il eſt noſtre pere, quelle cõtrarieté? Et veu qu'il fait tout pour ſa gloire, comment pour ſon ennemy, celuy, di-ie, qui rauit en tant qu'il peut ſa gloire meſmes? Certes, Ieſus donq operoit de par Dieu, & pour la gloire de Dieu: & de fait, iamais ne luy ne ſes diſciples ne nous ont parlé d'autre choſe; & Dieu meſmes a végé ſa mort, & ſur Herode, qui l'auoit perſecuté, & ſur les Iuifs qui l'auoyent liuré (ſelon qu'il l'auoit predit) & ſur Pilate qui l'auoit condemné, & ſur les Nerons, Domitians, Valerians, Maximins, Dioclétians, qui ont perſecuté les ſiens; deſquels tous, la fin ne crie & publie autre choſe, que ce vers, *Diſcite iuſtitiam moniti, &c.* Apprenez par voſtre miſerable mort à craindre Dieu. Mais de plus, ce Ieſus operãt manifeſtemét par la vertu de Dieu, nous a dit clairement, qu'il eſtoit fils de Dieu; que le pere eſtoit en luy, & luy au pere; & tous deux vn. Et a commandé pluſieurs fois abſoluement à la nature, comme le maiſtre meſmes; & ſ'eſt fait adorer, comme Dieu; meſmes entre les Iuifs, qui n'auoyét rien plus abominable qu'vn Dieu eſtrange. Au lieu certes, que les Prophetes anciens qui le prediſoyent, faiſoyent miracles, mais touſiours en inuoquant Dieu: & les Apoſtres auſſi, qui l'ont preſché, mais en ſon nom; & refuſoyent les honneurs qu'on leur preſentoit, & deſchiroyent leurs veſtemens, ſi on les honoroit, ſe recognoiſſans en tout ſimples ſeruiteurs & inſtruments de ſa gloire. Que ſ'il n'euſt point eſté fils de Dieu, ſe diſant tel, il n'euſt pas meſmes eſté ſeruiteur,

teur, ains ennemy, rebelle, trahystre, & si rien se peut dire pis; & par consequent en l'ire extreme du createur: Veu, di ie, que c'est par ce seul orgueil, & que l'homme est descheu de soy mesmes, & le diable condemné de Dieu. Certes, disons donq, Iesus est Dieu fils de Dieu, comme il nous a dit, & tous le deuons oüir, escouter, suyure & adorer comme Dieu; Dieu, di-ie, & homme, Mediateur vnique du genre humain, mort pour nos pechez, & resuscité pour nostre iustification, & à luy soit gloire eternellement. Amen.

Chap. XXXIII.

Solution des obiections des Gentils contre Iesus fils de Dieu, &c.

CERTES, en ce peu que les Anciens Payens ont ou voulu, ou osé dire de Iesus, mesmes en ces temps que c'estoit crime non d'en bien parler, mais plus tost de n'en mal dire; nous voyons bien qu'il auoit party la ceruelle de tous les Philosophes, & qu'ils ne sçauoyent tous où ils en estoyent. De sa vie ils n'en pouuoyent mesdire; de sa doctrine ils n'en sçauoyent que dire; de sa vertu ils auoyent honte de la nier. Tout leur recours c'estoit que Iesus estoit vn grand personnage, plein de Pieté & de Vertu, admirable à vn chacun; mais que ses Disciples luy faisoyent tort de l'appeller Dieu; veu que ne luy ny ses Apostres ne l'auoyent pas dit tel. Lisent là dessus S.

Tesmoignages des Infideles.

Iean ceux qui en ſeront en doute; & ils trouueront en infinis paſſages, que nul ne nous a plus clairement dit, que Ieſus eſtoit Dieu, que Ieſus meſmes; Dieu,di-ie, fils eternel de Dieu, venu du Ciel, égal au Pere,& vn auec le Pere. Et c'eſtoit pour euiter la force de ceſt argument; Il ne peut auoir fait telles choſes que de par Dieu: Il n'eſtoit pas donq ennemy de Dieu. Or il le ſeroit euidemment ſ'il ſe transferoit ſa gloire, & ſ'il ſe diſoit Dieu ne l'eſtant pas. S'enſuit donq, puiſqu'il l'a dit; qu'il le ſoit, & qu'il ſoit de nous adoré comme vray Dieu. De là eſt ce que dit le Philoſophe Longinian en vne ſienne epiſtre à S.Auguſtin, Qu'il ne ſçauoit bonnement ce qu'il deuoit iuger de Ieſus:& Plotin n'attaque point les Chreſtiens,mais les Gnoſtiques & Manichéens: & Porphyre, qui ſ'eſtoit reuolté de Chriſt, pour auoir eſté repris en l'Egliſe, *C'eſt*, dit il, *grand cas que les dieux meſmes rendent teſmoignage à Ieſus d'vne ſinguliere pieté; & que pour icelle il eſt doüé de l'immortalité bienheureuſe: mais ces Chreſtiens ſont abuſez de l'appeller Dieu.* Et Apollo interrogué par quelqu'vn comment il pourroit retirer ſa femme du Chriſtianiſme, *Pluſtoſt*, dit il, *tu volerois en l'air, ou eſcriroy en l'eau que de la retirer de là.* Tant eſtoit,& Ieſus fort à cõuertir les hommes pour n'auoir en ceſte vie que mal; & les diables foibles, à les diuertir, ne leur promettant que tout bien. Et ne faut oublier auſſi vne ruſe du diable remarquable en pluſieurs oracles alleguez par Porphyre. Car ſur la fin d'iceux il recommandoit couſtumierement les Iuifs; par ce qu'ils adoroyent vn ſeul Dieu,& eſtoyent capitaux ennemis

S. Auguſt. en ſes Epiſtres.

Ez Epiſtres de S.Auguſt.

Porphyre en ſes liures περὶ ἐκ λογίων φιλοσοφίας.

mis de Iesus; à la diuinité duquel, mais en vain, ils faisoyent telle resistence qu'ils pouuoyent. Quant aux Turcs Mahomed dit, Que l'esprit de Dieu a esté en ayde & en tesmoignage au Christ fils de Marie; Qu'vne ame de Dieu luy a esté donnée; Qu'il est le messager, l'esprit, la parole de Dieu; Que sa doctrine est parfaicte; Qu'elle esclarcit le vieux Testament; Qu'il est venu pour la confirmer: mais, qu'il soit Dieu, il le nie, & sur tout Fils de Dieu; cōme ainsi soit qu'il ne peut estre, l'esprit ny la parole de Dieu, qu'il ne soit Dieu; veu qu'en Dieu ne se peut rien imaginer qui ne soit Dieu mesmes; & qu'en ceste doctrine que Mahomed approuue tát, il se die Dieu luy mesmes, & fils de Dieu. Mais oyons consequemment les obiections que font les Infideles, pour ne receuoir point Iesus pour Dieu.

Alcoran A-zoar 1. 4. 11. 13.

Iulian donq nous dit, Qu'a fait de si grand vostre Iesus pour estre comparé à vn Socrates, à vn Lycurgue, à vn Alexandre? Et certes disons, & auec meilleur fondement, Qu'ont fait tous ces trois ensemble, comparable aux faicts d'vn Apostre de Iesus? Socrates, dit il, estoit innocent: Ains idolatre. Docteur & exemple de vertu morale: Ains, dit son Porphyre, lascif & subiect aux femmes; & si outré en ses choleres, qu'il n'y auoit iniure qu'il ne dist. Mais il est mort pour la verité d'vn Dieu: Ains, il auoit toute sa vie seruy les faux, & en sa mort il leur fait encor des vœus. Et ne triomphe point icy Iuliā, que sa doctrine ait suruescu sa vie. Car tost apres les Atheniens le iustifient & l'honorēt; au lieu que la guerre est trois cens ans ouuerte contre les Apostres,

Obiections de Iulian. Socrates. Porphyre alleguant Aristoxene.

ſtres; & encor à péne oſe Platon parler contre les Dieux. Or tels ſont leurs exéples de bõnes mœurs: vn Cimon, homme de bien, mais inceſtueux; vn Ariſtide plein d'integrité, mais larron publiq, & ambitieux; des Catons cẽſeurs de la ieuneſſe, mais adulteres ou homicides d'eux meſmes. De Ieſus ou de ſes Apoſtres, qui a iamais eſté l'ennemy ſi impudent que de taxer la vie? Et ſi ceux là ſont bien loing de l'honneſteté humaine au teſmoignage meſmes de leurs admirateurs, combien plus ou d'eſtre ou de ſembler dieux? Lycurgue luy ſemble quelque choſe: Il perdit vn œil par la rudeſſe du peuple en publiant ſes loix; & toutesfois elles ont regné plusieurs ſiecles en Lacedemone. Mais ſe ſouuienne donq Iulian, que les Phtaſiens, ſes voiſins, ſes confederez, ſes compagnons d'armes, n'en voulurent point; que les Lacedemoniens meſmes, de ſon viuant les corrigerent: ce que luy eſtant rapporté, il en mourut aux champs d'orgueil, de regret & de deſpit. Or quelle comparaiſon entre Sparte & tout le monde? entre mourir de deſpit pour voir ſes loix corrigées, & mourant volontiers corriger les loix de tout le monde? D'Alexandre que nous dira il? Il a eu vne grande puiſſance; mais tant plus de foibleſſe. Ieſus, meſpris & infirmité, mais tant plus de puiſſance & d'honneur. Alexandre deſfit les Perſes en bataille: S'il n'euſt fait que ſouffler deſſus, combien plus? S'il euſt veſcu, il euſt ſubiugué tout le mõde. Combien plus? Si par mourir, il euſt triomphé du monde? L'vn auançoit par preſſer, & l'autre par ceder; l'vn par tuer, & l'autre par mourir: mais

Lycurgue.

Alexandre.

par la mort d'Alexandre perit son Empire; & par la mort de Iesus, & des siens, se fonde & bastit le sien. Certes telle difference donq, y a il entr'eux; qu'entre qui meurt, & qui viuifie; qui de tout fait vn ie ne sçay quoy, & qui d'vn rien fait toutes choses. Bref, s'il est question de la vertu, iadis vn homme vertueux estoit vn miracle. Les Philosophes mesmes, disoit Cornelius Nepos, se faisoyent leurs procez en leurs leçons. Combien par les villes, par les deserts, d'hommes, de femmes, d'enfans, lors que Iesus fut presché, qui en faisoyent leçon par leur exemple? Si de la iustice; qu'estoyent ces premiers Chrestiens que docteurs d'equité, d'integrité, de droicture? Et quelle accusation trouuons nous en la bouche de leurs ennemis contr'eux? Si du mespris de la mort; quel cas font ils d'vn Zeno Eleate, qui crache sa langue contre le Tyran pour ne confesser: d'vne Léene d'Attique, qui endure toutes géennes sans rien dire. Et qu'est ce donq qu'en vn siecle, il s'en trouue par millions, de tout sexe, de tout aage, de toute qualité, qui vont gayement à la mort, iusques là qu'Arrianus en fait regle generale; Que tous les Chrestiens en somme n'en faisoyent cas? Et non encor, comme ceux là pour celer leur crime, car ils en fussent morts; mais bien pour en faire profession deuant tout le peuple, par ce qu'en le celant ils s'estiment indignes de viure? Bref; quels disciples, quels subiects, quels soldats eurét en toute leur vie, Socrates, Lycurgue, Alexandre, qui aprochent de ceux-cy? ceux-cy, di-ie, enseignez, reglez, disciplinez par Iesus, depuis mesmes qu'il fut

party

party d'icy, & par ses Apostres, rudes, ignorans, infirmes, tant qu'il conuersa auec eux, & mesmes lors de sa mort?

Outre ceste insigne mutation, les dieux, disions nous, & leurs seruices cessent en ce temps tout à coup. Seront ils si despourueuz de sens, de dire que c'est par cas en tant de lieux, en si notables façons, en tant de repugnances? Et quels seroyét ces dieux, sinon faits à la haste, qui periroyent ainsi à l'auenture? Mais c'estoit, dient ils, par la constitution du ciel & des astres. Examinons donq en bref ceste Astrologie. Ils supposent (& c'est l'opinion commune,) Que selon les diuerses images du ciel, il y a diuerses religions, & diuers Dieux en diuers peuples, & pourtant partissent le monde en sept climats, à chacun desquels vn Planete domine. Que respondront ils à Bardesanes Syrien le plus sage (& ils ne le nient pas) de tous les Chaldéens? *Vous partissez*, dit il, *le monde en sept climats, dominez par chaque Planete; soubs chacun climat combien de nations? Soubs chaque nation combien de Prouinces? Soubs chaque Prouince combien de villes? differentes toutesfois, & en loix, & en dieux, & en religions? & non selon le nombre des douze signes, ou des trente & six faces seulement, mais en infinies sortes? Aux Indes soubs vn mesme climat, les vns mangent les hommes; les autres s'abstiennent de toute chair; les vns adorent des idoles, les autres n'en admettent du tout point. Les Magusiens d'autre part, qui sont yssus de Perse, en quelque lieu qu'on les transporte, sont incestueux selon leur coustume; & les Iuifs espandus par tout le monde, soubs quelque climat qu'on les loge, ne changent*

Obiection des Astrologues.

Bardesanes Syrus. Eusebe. liu. 6. ch. 18. de la Prepar.

ny de religion, ny de façon de viure. Bref, vn peuple part d'vn climat, & va donner nouueaux dieux, & nouuelles loix à l'autre, & le climat ne luy apporte ny destourbier ny empeschement. Quelle est la vertu de ces climats, ou de ces signes sur les loix & religions, que les forests, les riuieres, & les montagnes, les bornes mesmes des iurisdictions rendét differétes. plustost qu'eux? que les hommes aussi, les coustumes, & les victoires reduisent en vne en despit d'eux? Et de faict, d'où vient qu'és Prouinces, où iadis Venus, Mercure, Saturne estoyent adorez, les signes soyent en mesme lieu, les dieux aboliz & cassez? Et comment la loy Iudaïque dure elle encor soubs tous climats, bannie & exterminée du sien propre? Et comment la Mahumetique, où fut iadis la Chrestienne? La Chrestienne, où furent les sanglans autels de Saturne, & de Mars, & en quelques lieux plusieurs, & contraires ensemble? En ceste absurdité, ils ont recours à vne autre: C'est que les climats proprement ne font pas les Religions, mais les grandes Cõionctions des Planetes; & en ce sont ils encor fort differens entre eux. Albumazar. Car les vns dient, que les grandes Cõionctions de Iuppiter & de Saturne, & non autres, disposent des religions. Rogerius Baccon. Les autres, que Iuppiter proprement signifie religion; & que selon qu'il est diuersement accompagné, il les produit diuerses, auec Saturne la Iudaïque, auec Mars la Chaldaïque, auec le Soleil l'Egyptienne, auec Venus la Mahumetaine, auec Mercure la Chrestienne, & auec la Lune celle de l'Antechrist; & qu'il n'y en peut auoir que six. A tous deux si ie demandoy raison

ou

ou experience de leur dire, ie ne sçay quels seroyent les plus empeschez. Mais pour me rédre plus equitable; ie demande premierement qu'ils s'accordent ensemble, que c'est, d'vne grande, d'vne moyenne & d'vne petite Cöionction; car ils en disputent encor: & pareillement, Quelle est la maison de religió ou la neufiesme, ou la septiesme: En apres qu'ils nous designent les commencemens des grandes Conionctions, pour les accorder auec les origines des Religions, & de leurs changemens; ce qu'ils n'ont encores fait. Tiercement, si les Religions dependent de la Conionction des Planetes, icelle vertu cessante, respondent; si ces Religions cesseront pas, pour le moins peu apres, comme la clarté par l'absence du Soleil. Et d'où vient donq, que la Religion, Chrestienne, Iudaïque, Payenne; ait duré tant de siecles; veu que iamais Astrologue n'a songé que grande Cöionction deust tant durer? Quartemét, soubs quelle gráde Conionction est née la doctrine de Iesus; veu que iamais mutatió en la Religion ne fut si grande, ne si vniuerselle, ne si soudaine, ne si durable; comme ainsi soit que selon eux mesmes, n'y en ce temps là, ny enuiron, il ne se remarque aucune Conionction moyenne ou gráde. Bref, si Iuppiter & Saturne seuls sont autheurs de la mutatió, qui fait la difference és religions? Et si Iuppiter, selon qu'il est accompagné, les rend diuerses; comment y en a il & tant, & de tant de sortes, au lieu qu'il n'y en pouuoit auoir que six? Et quelle grande Conionction y auoit il au changement fait par Mahumed? & quel depuis, par les Arabes en Afrique?

que ? & quand de deux païs, voire de deux villes, qui n'ont qu'vn ruiſſeau entre deux; l'vne ſe tient opiniaſtrement à l'ancienne; l'autre embraſſe la nouuelle;quelle cõionction fera ceſte diſionction? Mais, pour venir au particulier; ie leur demande, s'ils iugent de la mutation introduicte en la religion du temps de Ieſus; ou par la naiſſance & origine de l'idolatrie qui deuoit faillir alors, comme au bout de ſa fuſée; ou par l'origine de la Chreſtiéne, qui deuoit ſucceder, & eſtouffer l'autre, par la force & vigueur de quelque grande conionction toute fraiſche, qui la pouſſoit auant. Et l'origine derechef, ſoit de celle qui ſe leue, ou de celle qui ſe couche, d'où ils la prennent;ou de la premiere publication d'icelles; comme ils iugent d'vne ville par l'aſſiette de la premiere pierre; ou de la natiuité du Legiſlateur ou Inſtituteur; comme qui iugeroit de la proſperité d'vne ville par la geneſe ou natiuité ou du maiſtre Maſſon, ou du maiſtre qui la fait baſtir. Si c'eſt par ce que l'idolatrie deuoit faillir, la force de ſa conionction eſtant ia paſſée, tant de ſortes d'idolatries auoyent elles meſme conionction; & pourtant falloyent elles en meſme temps? Et qui ſçaura quand doibt eſuanouir la force de la conionction, que qui ſçait quand elle eſt née; & où ont ils iamais remarqué ny à poinct nommé, ny à peu pres de la naiſſance de l'idolatrie bigarrée en tant de ſortes, & pourtant ſelon leur opinion depédante de diuerſes grandes Cõionctions, ne celle de l'inſtituteur, qui ne peut auoir eſté vn ſeul ? Ou ſi c'eſt par la naiſſance de la Chreſtienne, ſoit qu'elle dépende

pende d'vne grande Conionction; qu'ils la nous monstrent en ce temps: soit qu'elle procede de la naïssance du Legislateur; qu'ils nous dient, où ils la peuuent auoir leüe? Et ils ne nieront pas que celle de Iesus sur laquelle tant d'Astrologues monstrent leur folie, est incertaine & sans fondement. Bref, ou elle naist, par ce qu'il y a vne grande Conionction, & lors ils n'en remarquent point; ou en sa naissance procedante de la predication de Iesus se rencontre ceste Cõionction pour luy dõner force; & aussi peu s'en trouue il enuiron ce temps: ou certes de la naïssance de Iesus depend & la naissance & la force d'icelle, & elle nous est encor moins cognuë & plus incertaine. Mais, encor que la genese d'vn homme assubiectisse tant de natures, & tant de nations; quelle Astrologie le permettra, veu qu'en chaque païs, pouuoit naistre quelqu'vn auec semblable? Et non les nations seulement, mais leurs dieux ou leurs diables; quelle ou Theologie, ou mesmes Astrologie l'accordera; veu que, selon les meilleurs Astrologues, les Astres ne forcent point l'entendement humain; moins donq les intelligences, qu'ils appellent separées, c'est à dire, les esprits: & que par leur Theologie les hommes doiuent honneur & obeïssãce aux dieux? Et en somme, quel ordre estce icy, que les Astres dominent sur vn homme, & par cest homme triomphent de tous les Dieux? Or la vanité de ces contemplations s'est verifiée par l'effect. Car par leurs supposées Cõionctions ils iugeoyent que la religion Chrestienne ne dureroit que trois cens soixante ans, ou enuiron; & lors se

manifesta elle d'auantage à la ruïne de toutes les impietez & superstitions d'alors. Et Albumazar l'estendit depuis iusques en l'an mil quatre cens soixante; &, graces à Dieu, elle se releue & esclarcit de plus en plus: & Abraham Iuif se promettoit au rebours, en l'an mil quatre cens soixante & quatre, la victoire de la Iudaique, qui ne fut iamais plus opprimée. C'est pour nous mõstrer que leur Astrologie est si vaine, & si ridicule en ses iugemens, qu'ores qu'on leur accorde toutes leurs suppositions, qu'ils ne sçauroyent prouuer; elle se confute assez, & par le cours du tẽps & par elle mesmes. Ne pense toutesfois icy quelqu'vn, que ie die cecy, par ce, peut estre, que nous n'ayons rien dequoy nous preualoir en leur Astrologie. Ains pourroy-ie alleguer, que Iesus, comme ils dient, auoit pour Ascendent la Vierge en sa premiere face; & là dit Albumazar Arabe, les Indois, & Egyptiens ont remarqué au Ciel vne Vierge portant en sa main deux espics & allaictant vn enfant; lequel, dit il, vne certaine nation de gens appelle Iesus. Et l'Estoille que les Grecs & Latins appellent l'Espy, est appellée par les Arabes, *Le signe de la viande qui soustient*; comme qui diroit, *le Pain substãtiel*: & sur l'Estoille des Sages, qui fut veuë du tẽps d'Auguste, les Astrologues nous baillent assez de matiere. Mais ie n'allegue pas volontiers en ces choses serieuses, rien qui ne soit solide, ou que ie n'estime tel.

Obiections des Magiciens.

Apres l'Astrologie, la Magie nous fait la guerre. Iesus, disions nous, a surmonté en ses miracles la mesure de toutes creatures. Là dessus ils nous opposent

posent Simon le Magicien, Apollonius de Thyane, Apulée de Madaure,&c.& ceux cy certes nous rendent tant plus ample tesmoignage des miracles de Iesus, entāt q̄ pour en diminuër l'admiration, ils ont eu recours aux faux, & ont mis en credit ceux qui en faisoyent. Simon dōq se dit estre Dieu; auoir dōné la Loy à Moyse, sur la montagne de Sinaï; depuis estre apparu en la personne de Christ; & en fin en la personne du S.Esprit auoir espādu le don des lāgues sur les Apostres; en ce desia cōfessant la puissance du nō de Christ, quād il veut faire croire, qu'il est cestuy là, & s'emparer de ses œuures. A ceste fin dōq, il employe le fonds de la Magie, & se fait admirer au peuple. Iesus auoit esté crucifié: A cestuy cy, les Romains dressent vne Statuë sur le pont du Tybre; *A Simon le Dieu sainct*. Les disciples de Iesus souffroyent & exhortoyent à souffrir, estoyent par tous Iuges poursuiuiz à extremité: Simon au contraire & les siens sont cheris des grands. Mais il fait plus; car il enseigne à ses disciples, qu'Idolatrie est chose indifferēte, & que pour sa doctrine, il ne faut point souffrir: qui auoit il de plus plausible, de plus attirant que celà? Cepēdant il est en fin reietté de tous auec sa dame Selene, & ne peut prēdre pied au mōde auec toutes les pratiques du monde; & sa memoire ne dure & n'a duré icy, que pour la gloire de Iesus, & pour sa honte. Qu'est ce sinō que les Princes ont beau fumer vne mauuaise herbe, si le ciel luy est cōtraire? Et que pour neant ils arrachēt celle qu'il veut benir? Ils vantent Apollonius de Thyane; combien de gens, de doctes mesmes entre nous

Simon Magus.

Ioseph. liu. 5. ch. 1. Des guerres.

Apollonius Thyanæus.

n'en ouirent onq parler? Il fit venir l'ombre d'Achilles, c'est à dire le diable: Combien de sorciers le feront comme luy? Il l'enquiert si elle n'a point eu de sepulchre: Si Polyxene fut meurtrie à cause de luy: Si ce que les Poëtes en ont dit, est vray. Quel bien en reuient il au monde? Quel au sorcier mesmes? Il prend augure d'vne Lyonne. quelle superstition! Il porte des anneaux faits selon les Planetes. quelle vanité! Mais quand la peste commence, il la predit; & quand elle se renforce, il s'en va; & remet vne fille en vie. Mais Philostrate sõ Euãgeliste contrefait, n'ose asseurer qu'elle fust morte. Qu'y a il encor ny de bõ ny de grãd en tout celà? Mais voicy le poinct: Iesus meurt volontairemẽt pour le salut du mõde; & Apollonius pour chasser le mal d'vne ville, fait assommer en plein Theatre vn pauure passant estranger. Les disciples de Iesus sont massacrez par toutes les villes: & Apollonius a des statuës & est adoré en tous les Tẽples. Les disciples en fin ruinent & les Tẽples & les Idoles, & ses statuës propres: Apollonius au cõtraire, suruit ses honneurs & ses statuës, s'esuanoüit en fumée, & ne s'en parle trois iours apres; & son liure mesmes Des consultatiõs qu'il auoit faites en l'Antre de Trophonius, perit & pourrit auec les Ceremonies de cest Antre mesmes. Que sõt les miracles de cest Apollonius q̃ preuues de la diuinité de Iesus? Car puis qu'ayãt atteint ce que peut l'homme & la nature, il s'esuauoüit si legerement & de soy mesmes, Cil qui en despit des hommes du mõde, & de la nature vient au dessus: Comment? S'il n'opere d'aillieurs, que du monde, de

Philostrate De la vie d'Apollonius.

Dion en Aurelian.

de l'homme, & de la nature? Apulée de Madaure mõstre assez en ses liuresqu'il sçauoit tous les tours de Magie:mais que luy a elle serui?Il estoit d'honeste lieu.Iamais paruint il à la moindre dignité?On dira,qu'il n'en faisoit cas: Que dirõs nous donq de ce plaidoyer, contre ceux de Choä(où toutesfois il auoit pris femme)par ce qu'ils ne vouloyent accepter sa statuë? Mais Vespasian l'Empereur guarit bien en Alexãdrie vn aueugle:&, dit Tacitus,ceux le tesmoignent qui n'ont point de gaing à le dire: ains que ne croit il donq les Miracles de Iesus,tesmoignez par tant de gens; qui perdent tout, & la vie mesmes;pour les dire? Et si ainsi estoit, qui ne cognoist l'ambition Romaine? Et combien fust venu cela à propos auec cest Oracle exposé de luy, *Qui de Iudée viẽdroit le Monarque?* & cest autre, *Que pour estre sauué il falloit auoir vn Roy?* Et pour petit qu'eust esté ce miracle; quel auantage d'estre appuyé de tant de Legions, de tant de doctes flateurs; en somme, d'vn Empire,& de sa suite? Car quant à Antinoüs, ce mignon d'Adrian, auquel il donna des Temples,& des Sacrifices; qu'a il serui, que de monstrer, qu'il n'est pas au plus grand Empereur du monde,de faire croire qu'vn homme soit Dieu, quelque péne & despense qu'il y mette? Mais pour croire ceux de Iesus, nous voudriõs voir des miracles. Les siecles les ont veus, les siecles les ont creus, les siecles en ont changé de voye: Combien croyons nous de choses que nous ne voyõs pas? & quelle, que nous ayons ou tant de raison, ou tant d'interest de croire? Mais nous en serions plus asseurez,

Apuleius.

Vespasian. Tacitus liu. 20.

Obiection.

ſeurez, ains autant en euſſent dit les ſiecles precedens : autant les ſuiuans ; & par ainſi à tous, & à touſiours, nous faudroit des miracles, Ains, di-ie, ſi celà eſtoit ; ces miracles ne ſeroyent plus miracles : qui ne ſont certes miracles, qu'autant qu'ils ne ſe voyent que peu ſouuent. Vn Soleil eſclaire chaque iour tout le monde : Il fait le iour, l'an, & les ſaiſons. Les arbres fleuriſſent, fructifient, fleſtriſſent, puis rebourjonnent, refleuriſſent, &c. La vigne conuertit l'humeur de la terre en vin, le grain en eſpics, le pepin en bois. Tant d'hommes ſe forment & naiſſent à toute heure. Ce ſont tous miracles treſgrands, & Dieu les fait, & non autre ; & la nature te l'enſeigne, & tu ne le peux nier. Mais par ce que tu les vois touſiours, tu n'y prens point garde ; & le moindre ſ'il eſtoit nouueau, te feroit admirer. Pour ſubuenir à ton infirmité, le Soleil faut, le baſton ſec florit, l'eau eſt conuertie en vin, le mort reſuſcite : c'eſt pour te monſtrer que celle vertu, qui beſoigna dés le commencement, beſoigne encor quand il luy plaiſt ; & ſi les effects viuent, que la cauſe n'eſt pas morte. Mais que tous les iours au Soleil, és plãtes, és hommes tu voyes quelque miracle en moins de cent ans, le miracle ſe changera en nature, les appuis de ton infirmité en incredulité ; & pour faire croire le monde, faudra faire vn nouueau monde au monde. Et de ce nous ſoit le peuple d'Iſraël pour exemple, nourry, abbreuué, eſleué & conduict par miracles, qui en moins de quarante ans les conuertit en nature, ne plus ne moins, que ceux qui ſ'accouſtu-

ment

ment à medecines les tournent en nourriture, abusant des appuys de sa foy, en desfiance & incredulité. Or Dieu a creé la nature, & luy a imposé vne loy: Il veut qu'elle la suyue. Quelquesfois pour nostre infirmité il l'interrompt: C'est qu'il veut que nous le cognoissions maistre de nature. Mais s'il le faisoit à nostre gré, nous en serions les maistres; & si à tous propos, nous en ferions regle, & ne plus ne moins que des Eclipses, ou, pour mieux dire, de l'esbranlement de la huictiéme Sphere, nous en feriōs liures & calcul, & attribuerions toutes ces interruptions & changemens à la nature de la nature. Pourtant est il, & plus conuenable à sa gloire, & plus vtile à nostre salut, que la nature suyue sa nature, & que les miracles demeurent miracles: c'est à dire, rares & pour le besoing seulement de nostre infirme nature, non, di-ie, d'vn homme ou d'vn siecle, mais de tout le genre humain, ou de toute l'Eglise ensemble; qui n'est qu'vne republique, & comme vn homme.

Reste Mahumed, & cestuy-cy semble biē quelque chose; car il s'en est fait croire en vne partie du monde. C'estoit vn Arabe, à la solde de l'Empereur Heraclius sur le defaut de l'Empire; & par vne mutinerie entre les soldats Arabes, il fut esleu d'eux pour commander; comme il s'est veu souuent és bandes Espagnoles. S'il estoit homme de bien, iugent ceux de la Meche, qui auiourd'huy l'adorent; qui le condemnerent à mort pour ses larrecins & brigandages: & luy mesmes en son Alcoran se confesse pecheur, idolatre, adultere, lascif, subiect aux Mahumed.
femmes,

femmes, & auec paroles que i'ay honte de dire. Mais il a amplifié son Empire par ses Successeurs; & donné sa loy à beaucoup de peuples. Quelle merueille? Vengez vous de tout vostre cœur, ayez tant de femmes qu'en pourrez nourrir, N'espargnez pas mesmes la nature. Qui est le larron en la corruption du genre humain, qui ne leue des gens à ce prix là? Adioustons donq, qu'il a dominé, mais par moyens humains; & mesmes indignes d'vn homme. S'il est questiõ de sa doctrine; elle est saincte, conforme au vieux & nouueau Testament, receüe de Dieu: Mais c'est crime capital de l'examiner, ou d'en disputer. Qui est l'homme de iugemẽt, qui n'entrast en doubte; mesmes d'vn homme de bien, qui luy diroit, Vous voila payé, & en bonne monnoye, mais ne la regardez pas au iour? Si de ses miracles, Dieu a enuoyé Moyse & Christ auec miracles; mais Mahumed les armes en main, sans autre miracle pour les faire croire. Et là dessus tout son Alcoran, c'est, Tuez les infideles, vengez vous; qui plus en tuera, plus aura de part en Paradis; qui combatra laschement, sera damné en enfer. Combien loing, & d'endurer, & en endurant de durer & de vaincre? Et quelle impieté ne s'establiroit par ceste voye là? Mais encor pour attirer les Iuifs, il exalte Moyse, & retient la Circoncision. Pour n'estrãger les Chrestiens, Christ est l'Esprit, la Parole, la Vertu de Dieu: Mahumed enuoyé pour le seruir, & predit de par luy. D'autre part, pour contenter les Nestoriens heretiques; il n'est pas toutesfois vray Dieu, ny fils de Dieu; mais bien il a vne ame de

Alcoran Azoar 2.3.6. &c.

de Dieu : & la force & l'ignorance se meslent à trauers; l'vne pour estouffer la verité, & l'autre pour la contraindre. Quelles pratiques, quelles fraudes, quelles contradictions? quels efforts, quelles armées, quelles cruautez pour persuader? Et auec tout cela qu'a il gaigné; sinon d'estre vn Prophete sans prophetie, vn Legislateur sans miracles, & entre ses Pontifes mesmes vn homme sans Dieu & religion? Et qui est l'homme de iugement qui voulust lire seulement son Alcoran deux fois, sinon ou pour vn grand gaing, ou par vne manifeste force; pour les absurditez, inepties, contrarietez, songes & phrenesies (ie laisse les impietez) qui y sont? Tant s'en faut, qu'il peust fournir d'vn Martyr, ou pour l'auoir presché, ou pour ne s'en vouloir desdire? Bref, le miracle de Mahumed, c'est d'auoir rauagé le monde en guerroyãt: le miracle de Christ, de l'auoir rengé en endurãt: cestuy là assisté de plusieurs brigandans auec luy; cestuy-cy, d'infiniz mourans & souffrans pour luy. L'vn, œuure que l'homme peut faire, & fait tous les iours; l'autre qu'homme ne fit onq, & n'osa entreprendre que Iesus. Certes disons donq, & n'ennuyons plus longuement le lecteur sur ceste vanité: Mahumed estoit vn homme, & besoignoit de par l'homme; lisons & examinons le comme vn homme. Iesus besoignoit de par Dieu, & estoit comme il nous a dit, Fils de Dieu: escoutons le, & croyons le comme Dieu.

A ceste parole, voicy derechef nouuelle Objection: Vn homme, Dieu, dient ils, quelle absurdité? & comment est il possible? Ains plustost, puisqu'il est con- *Obiection contre l'incarnation.*

eſt conuenable, comme nous auons prouué, & à la gloire de Dieu & au ſalut humain, pourquoy impoſſible? Dieu a creé l'homme par ſa ſageſſe, & icelle eſt ſon fils: Qu'y a il plus conuenable que le reparer par iceluy? L'homme auſſi a peché, & en iceluy & par iceluy toute ſa race: Qu'y a il plus iuſte que de le reparer en l'homme? L'homme ſ'eſt reuolté contre ſon pere: Qui peut appaiſer ceſte offenſe que Dieu meſmes; & qui mieux le pere, que le fils bien aimé? reuolté, di-ie, par vn orgueil extreme, par ſe vouloir egaler à Dieu. Or qu'y a il qui tant le doiue humilier que de voir ſon createur ſe demettre pour ſa faute, au deſſoubs de l'homme? Qui tant luy doiue faire ſentir ſon peché & ſe deſplaire en ſoy meſmes, que ſ'il conſidere en la grandeur infinie de ſa rançon, la grandeur de ſon peché & de ſa péne? Que ſi tu preſſes encor, comme il eſt poſſible? Il eſt poſſible, par ce que Dieu le veut; & en l'entendement humain, ce dire n'encloſt point de contradiction. Il eſt poſſible auſſi; car il ſe voit, & tant d'argumens ne ſe ſoluẽt pas par vne queſtion. Il te ſemble poſſible, ô Iulian, quand il te plaiſt, qui dis qu'Eſculape fils de Iuppiter prit chair humaine pour deſcendre en terre; & Amelius ton Philoſophe tacitement approuue, Que la parole eternelle de Dieu a pris chair, & veſtu nature d'hõme, alleguant les propres paroles de S. Iean. Bref; vn eſprit eſt vny à ton corps. Tu ne le peus nier, & tu ne le vois point; & ſi tu eſtois moins qu'homme, tu le nierois en l'homme. Toutesfois quelle accointance entre vn corps & vn eſprit? Et qui ſemble plus

plus abſurde,qu'vn eſprit qui ne tient point de place; non ſeulement logé, mais emprisonné en vne place? Mais qui a fait l'vn & l'autre de rien,fait de l'vn & de l'autre tout ce que bon luy ſemble:& qui pour glorifier l'homme,le daigne vnir là haut & conioindre à ſoy (& quand Plotin parle ainſi, tu l'ois & l'approuues volontiers)pour ſ'humilier icy bas; pourquoy moins pourra il,ſ'il luy plaiſt,ſ'vnir & ſe conioindre à l'homme? Or,pourquoy Dieu a enuoyé ſon cher fils au mõde pluſtoſt en ce temps là qu'en vn autre; & pourquoy non pluſtoſt ou plus tard: ce ſont queſtions du maiſtre aux ſeruiteur, & non de pauures creatures à Dieu, qui nous a fait naiſtre par ſa ſeule puiſſance, & par ſa ſeule grace nous fait renaiſtre. Mais, comme nous auons dit contre les Iuifs, l'homme a veſcu vn temps ſans la loy,pour apprẽdre qu'il n'eſtoit plus loy à ſoy meſmes: vn temps ſoubs la loy, pour eſprouuer qu'il ne la pouuoit parfaire; & puis luy eſt preſentée la grace, comme ſur l'eſchafaut, où il ne voyoit que mort: Ainſi donq la cognoiſſance de la nature corrompuë rendoit l'homme plus capable de receuoir la loy; la loy plus ardent à embraſſer la grace. D'auantage, ce nous eſt vne merueilleuſe confirmation, quand nous conſiderons, que depuis le commencement du monde iuſques à ſa venuë,nous auons des Prophetes de temps en temps,accordans vnanimement leurs voix enſemble;comme ſi c'eſtoyent autant de Heraults & de Trompettes publians la grandeur de ce Roy, qui deuoit faire ſon entrée au monde. Que ſi peu apres la creation du

Pourquoy Ieſus venu en ce tẽps là.

monde il fust venu, ceste confirmation nous estoit à tous diminuée, les premiers estans surpris par sa venuë, & les suyuans en danger de l'oublier, ou d'en tenir moins de conte; comme si sa venue ne leur appartenoit point, au lieu certes que tous participent à la ioye, & aux admonitions de Dieu: auant la Loy; car il leur est promis: & soubs la loy; car ils oyent les trompettes: & en son temps; car il parle luy mesmes: & au nostre, car son retour approche. Mais encor il a voulu venir, & en la fleur des lettres & en la vigueur du plus grand Empire, à fin que toute sagesse humaine confessast sa folie, & toute force recognust son infirmité deuant luy.

Or concluons donq, Que Iesus est le Christ, fils eternel de Dieu, Redempteur & Mediateur du genre humain: Et nulle obiection, ny questiō ne nous retienne. Les Iuifs; car il est tel qu'il leur estoit promis, né en Bethlehé, d'vne Vierge de Iuda, au defaut du regne, humilié iusqu'à tout, exalté par dessus tout; & en somme, mort ignominieusement pour noz pechez, & resuscité en gloire pour nostre iustification. Les Gentils; car il a fait œuures qui ne peuuent proceder que de Dieu, creé de rien, tiré d'vn contraire l'autre, surpassé la nature humaine, vaincu l'angelique; & ne pouuant telles choses que de par Dieu, s'est declaré luy mesmes estre Dieu. Les vns & les autres ensemble; car tous desirons vne vie eternelle, tous cognoissons la corruption de nostre nature, tous le droit de la iustice diuine, tous le besoing de sa misericorde, tous qu'entre sa iustice & sa misericorde ne peut raisonnablement

entre-

entreuenir pour Mediateur que Dieu, & pour satisfacteur que l'homme; à sçauoir Iesus né de Vierge, & fils de Dieu. Mais, puisqu'il a pleu au Pere nous donner le fils, embrassons le; & puis qu'il l'a enuoyé pour euangelizer nos ames, escoutons le: & oyons pour la fin, la regle & doctrine qu'il nous a laissée; à fin que nous taschions en toute pieté de viure à luy, puisqu'il luy a pleu d'vne charité ineffable souffrir icy bas & mourir pour nous. Amen.

CHAP. XXXIIII.

Que l'Euangile contient à la verité l'histoire & la doctrine de Iesus, Fils de Dieu.

OR IESVS Christ nostre Seigneur (ainsi pensons nous maintenant le pouuoir appeller sans scandale des Iuifs, & sans derision des Gentils) ne nous a rié laissé par escrit, ny de sa vie, ny de sa doctrine. Et certes, s'il en eust luy mesmes escrit, on l'eust tenue pour suspecte; & les gens du monde, s'il eust parlé hautemét des choses hautes, ne l'eussent pas entendu; & si simplement, entant qu'ils l'eussent entendu, eussent conclu que c'eust esté la parole d'vn homme, & non de Dieu mesmes: comme nous voyons ceste ineptie assez commune au monde, de plus estimer les liures, qui pour sembler bien haut, se rédent bien obscurs, que ceux qui pour enseigner s'accommodent entant qu'ils peuuent à la capacité de tous lecteurs. Mais sa vie, & sa doctrine est enregistrée par ses Apostres & disciples, assistez par Sincerité des Autheurs du nouueau Testament.

 son

ſon eſprit; deſquels nous auons les Euangiles, Actes & Epiſtres, que nous appellons tout enſemble la nouuelle Alliance, ou le nouueau Teſtamẽt. Et ſi ce Teſtamẽt nous doibt eſtre authẽtique, ie le laiſſe à iuger à tout le monde. Car, & ceux qui l'ont eſcrit, viuoyent du temps que ces choſes ont eſté faictes, & les ont veües, & en diuers lieux ſe rencõtrent en vne meſme hiſtoire, & doctrine; & apres l'auoir eſcrit l'ont preſché & publié haut & clair, pendant la vie de ceux qui en pouuoyent teſtifier; & de leurs ennemis meſmes, qui euſſent bien pris plaiſir à les conuaincre; & en fin l'ont ſigné de leur ſang, & ſeellé par leur mort & paſſiõ en tous les endroits de la terre. Ce que iamais nous ne liſons auoir eſté fait d'Eſcriture ny Teſtament quelcõque, encor qu'il y allaſt d'vn grand Empire, quelque authentique, qu'on ait taſché de les rendre. Si nous regardõs les Autheurs, ils n'eſcriuent pas, comme aucuns, pour flatter vn Prince. Si Ieſus n'eſtoit qu'homme, quel gaing à flatter vn pauure crucifié? Ce ne ſont pas auſſi gens, qui n'ayent point proffit à eſcrire. A ceux là Tacitus veut qu'on adiouſte foy. Mais bien plus ils abandonnent & le Monde, & leur vie pour ce qu'ils ont eſcrit. S'il eſt queſtion du ſtyle, naif, ſimple, nud, preſchãt la diuinité; ſans celer l'infirmité; confeſſant l'infirmité, ſans ceder la diuinité. Les foibleſſes, les curioſitez, les ambitions des Apoſtres de Ieſus, c'eſt à dire d'eux meſmes, y ſont ſoigneuſement enregiſtrez: de vanterie, de vanité, de loüanges de Ieſus meſmes pas vn ſeul mot. Pierre a fleſchy, il a renoncé ſon maiſtre par trois

fois.

fois. Marc ſon diſciple, qui a eſcrit l'Euangile ſoubs luy, pourquoy l'a il eſcrit? Les enfans de Zebedée Iean & Iaques demandent la droicte & la ſeneſtre de Ieſus en ſon regne: qui les preſſoit de dire ces choſes, ſecretes entr'eux, & qui ſembloyét rabattre de leur authorité? Ieſus meſmes ſe trouue las, il a ſoif, il pleure: ce ſont infirmitez humaines. Ils preſchent toutesfois, qu'il eſt Dieu; meurent là deſſus. Pouuoyent ils pas celer ces choſes ſans preiudice: voire ce ſemble auec auancement de la verité, s'ils n'euſſent eſcrit de par la verité meſmes; & ſi, di-ie, auſſi ils n'euſſent eſté certains, que ſa vertu ſe declaroit en infirmité? Bref, ils racontent les particularitez, le temps, le iour, le lieu, le village, la maiſon, les perſonnes. Plus ils particulariſent, plus eſtoyent ils aiſez, & à dementir & à conuaincre: Et ne parlent point en Iudée des choſes faictes aux Indes; mais aux portes de Hieruſalé; en Bethanie, en Bethſaida; en Hieruſalé, à telle rue, à telle porte; en telle piſcine, &c. les teſmoins viuoyét, les aueugles voyoyét, les morts cheminoyent: Quelle facilité, s'ils euſſent menty, à les conuaincre? Et quelles armes bailloyent ils à leurs ennemis pour les vaincre? Et toutesfois de tant de Phariſiens enragez contr'eux, qui faiſoyent information ſi ſoigneuſe, ſur vn homme guary au Sabbath, ſur vn mot mal entédu, *En trois iours ie deſtruiray ce temple, &c.* de tant de gens ſi prompts, & à mal faire, & à mal dire; que ne s'en leuoit il quelqu'vn pour contredire? Et où eſtoit ce zele de la maiſon de Dieu en ce temps, qu'onq ne ſe vit tant de zelateurs? pour le moins en ce gros

Ramas du Thalmud, de neuf ou dix volumes que n'auons nous leurs contredits, leurs causes d'opposition; quelque Contr'Euangile? Veu donq, que la haine trouue des preuues & des tesmoings, où il n'y en a point; quand l'extreme haine, au lieu & au temps que les choses se sont faictes, au milieu mesmes & au plus fort de son authorité n'en trouue point; qu'en pouuons nous conclurre; sinon la verité infallible de l'histoire de l'Euangile?

Mais satisfaisons encor à l'incredulité, & prouuons leur les choses qu'ils estiment moins croyables en l'histoire de nostre Seigneur Iesus. Vne estoille, dit l'Euãgile, quand Iesus fut né en Bethlehem, fut remarquée par les sages en Orient; laquelle ils suiuirent, & elle les cõduit iusques au lieu où estoit Iesus. Quelques vns nieront ceste Estoille tout à plat: Et ie laisse à penser, qu'eust faict l'Euangeliste pour authoriser Iesus; de commencer par vn mensonge, que tous peuples eussent peu démentir: mesmes veu qu'il en appelle les scribes, & Sacrificateurs à tesmoing. Mais nous lisons, qu'en ce temps Auguste president aux ieux de Venus Genitrice à Rome, fut veu vn Comete (ainsi appellent ils toutes estoilles extraordinaires) duquel le College des Pontifes iugea, pour les singulieres marques qu'il auoit, qu'il ne designoit point comme les communs, guerre, peste, ou famine; mais le prochain salut du genre humain: & à ce Comete pour sa rareté fut dressée vne statuë: Et de là est ce vers de Virgile en sa quatriesme Eclogue: *Ecce Dionæi processit Cæsaris Astrum*. Voicy l'Estoille de

L'Estoille des Sages.

Pline.

Virg. Ecl. 4.

de Cæsar qui marche; destournãt celà sur Auguste, par flatterie: comme aussi tout l'heur que promettoit la Sibylle par la naissance du redempteur. Et Cheremon Philosophe Stoique, iugea que c'estoit vne Estoille salutaire; & voyãt ses dieux s'affoiblir, passa en Iudée auec quelques Astrologues, pour s'enquerir du vray Dieu. Et Chalcidius Platonique, dit expres; que les Chaldéens obseruerent, quelle annonçoit la venerable venuë de Dieu icy bas, pour la Grace des mortels. Icy auroyent les Astrologues à exercer leurs contemplations. Car ceste nouuelle Estoille apparut en Decembre, lors que le Soleil estoit en Sagittaire; & qu'en ce signe, dient ils, Iuppiter, le Soleil & Venus se trouuoyent ensemble. Tous trois, selon leurs Maximes, designans vn Roy tres-iuste, tresgrand, tresclemẽt; mais ce nonobstant pauure, à cause du Soleil qui y entreuenoit. Comment donq grand? Fecond, à cause de Iuppiter en l'Angle de l'ascendent: toutesfois pour la Lune qui estoit en la face de la Vierge, sterile & sans enfans. Et de ces contrarietez nous pourrions, selon leur art, faire proffit: mais laissons les curiositez à ceux qui s'y plaisent. Tant y a que ce n'estoit point vn Comete ordinaire, en Decembre, sans cheueux, salutaire, &c. mais vne vraye estoille. Et telle en vismes nous vne en la mesme saison l'an 1572. qui a rauy tout le monde en admiration: de laquelle Dieu nous reuelera la signification en son temps. Que si elle estoit des ordinaires, qui sont fichées si fermement; quel miracle, qu'elle laisse son office, non certes pour dominer; ains pour seruir à Iesus?

Orig. contre Celsus.

Marsilius Ficinus au Tra. de l'Estoille des Sages.

Iesus? Et si nouuellemét creé, de par qui que de par le createur? & pour qui que pour iceluy mesmes? Et quant à Iulian, qui ne pouuant nier la verité de l'histoire, & la venuë des Sages par sa conduicte, veut faire croire que c'estoit l'Estoille nommée Asaph, remarquée par les Egyptiens, qui se voye de quatre en quatre cens ans; outre ce qu'en tous les siecles anciens nous ne lisons rien de semblable; en quinze cens ans entiers, qui ont passé depuis, on ne l'a veüe non plus. Or de ceste enqueste des Sages, Herode fut esmeu à tuer les enfans des enuirons de Bethlehem au dessoubs de deux ans; pensant tuer entr'eux celuy que l'estoille designoit; & n'espargna pas le sien propre, dont nous lisons en Macrobe ce mot d'Auguste, Qu'il eust mieux aymé estre le pourceau d'Herode que son fils. Qu'il soit né d'vne Vierge, ils le trouuent estrange. Là auons nous vuidé ce poinct contre les Iuifs. Dieu l'auoit predit; qui l'eust empesché de le faire? Et qui doubte de la puissance, quand on est certain de la volonté? Mais celà estoit si verifié; que Simon le Magicien pour ne sembler en rien inferieur à Iesus, presche à ses disciples, qu'il est fils de Vierge; ce que Iesus ne preschoit pas de luy mesmes: & nous lisons que le Téple de Paix tomba ce iour là à Rome, duquel Apollo dés sa fondation auoit respondu aux Romains, Qu'il dureroit tant qu'vne Vierge eust enfanté; dont ils le pensoyent perpetuel. Et quant à Simeon qui recognut le Sauueur du monde entre ses bras, nous auons dit ce qu'en recitent les Iuifs: & de Iean Baptiste qui preceda nostre Seigneur, de sa vie, de sa pie-

Macrob. en les Saturnales.

Né d'vne vierge.

Clemens en ses Recognitions.
Petrus Comestor.

Ioseph. liu. 18. ch. 7.

ſa pieté, de ſa doctrine, de ſa mort meſmes, l'hiſtoire en eſt telle en Ioſephe qu'en nos Euangeliſtes. Tout le diſcours de ſa vie; ſi nous regardons ſes œuures; ce ſont miracles que nous auons verifiez au long cy deſſus: & ce ſeul poinct, qu'ils ſont deſcrits, & publiez auec tant de circonſtances, ſans que perſonne ait entrepris de les refuter, en fait aſſez de foy; & pourtant paſſons à ſa mort: *Depuis ſix heures*, dit l'Euangeliſte, *il y eut tenebres en tout le pays iuſques à neuf heures*. c'eſt à dire en plein midy, & au plus fort du iour. S'ils en doutent, Phlegon Trallian, affranchy d'Adrian, le plus diligent de tous les Chroniqueurs, annote que le quatrieſme an de la deux cẽs dixieſme Olympiade, y eut vne Eclipſe de Soleil la plus grande qui fut iamais veüe, & auec icelle vn tremblement de terre eſtrange: c'eſt le dixhuictieſme an de Tibere proprement, auquel Ieſus ſouffrit. Et Euſebe dit auoir leu le meſmes és Commẽtaires des Gentils: & Lucian prebſtre d'Antioche crie à ceux qui le tourmentoyent, *Recerchez vos Annales; vous trouuerez, comme au temps de Pilate la clarté ceſſa en plein iour, & le Soleil fut chaſſé pendant que Chriſt ſouffroit*. Et Tertullian les adiourne en ſon Apologie deuant ces liures meſmes. Or qu'elle ne fuſt point naturelle, il appert; car tant ſ'en faut que le Soleil fuſt en Cõionction, qu'il eſtoit en Oppoſitiõ; à ſçauoir ſelon la loy de la Paſque qui ſe faiſoit le quatorzieſme iour de la Lune. Et ſ'ils tiennent les Epiſtres de Denys d'Areopage pour ſuſpectes, eſquelles il deſcrit le ſpectacle de ceſte merueille tout au long, Æſculus Aſtrologue peu religieux dit, qu'-

Eclypſe. Matth. 27. v. 45. Mar. 15. v. 33.

Phlegon Trallian, liu. 13. de ſa Chronique. Origene cõtre Celſus. Suidas.

Tertullian en ſon Apologie.

alors le Soleil estoit au premier degré d'Aries, & la Lune au commencement de Libra: les autres, la Lune en la Vierge, & le Soleil aux Poissons; qui reuient à vn; & pourtant qu'en ceste opposition l'Eclipse naturellement ne pouuoit estre. Bref, les vns dient qu'elle fut vniuerselle: C'est donq vn faict de Dieu; car la loy de nature ne la peut faire telle au monde. Les autres, particuliere à la Iudée: Il est encor plus manifeste; car c'est designer la cause de l'Eclipse au doigt; à sçauoir la passion du Salut du mõde. Et aussi peu est il selon nature; car qui peut autre que Dieu fermer l'œil du Soleil en telle sorte, que sans Conionction, il esclaire par tout fors qu'en Iudée, c'est à dire, separer la Iudée de tout le monde?

Tremblemẽt de terre. Et quant au tremblement de terre, qui s'ensuiuit; le mesme Phlegon en parle, & le conioinct auec l'Eclipse, comme nos Euangelistes. Et ces cas sont si rares, non en vn siecle, mais en tout le cours du monde; qu'estans recitez en vne mesme année, & tout ensemble, ils ne peuuent estre entenduz d'autres, que de ceux, dont nos Autheurs ont parlé. Bref, le voile du Temple fut fendu. Il ne falloit qu'aller voir sur le lieu, ou pour les croire, ou pour les conuaincre: & Iosephe parlant des presages de

Resurrectiõ de Iesus. la ruyne des Iuifs, dit chose semblable. Le voila mort: au troisiesme iour il resuscite; & ainsi l'auoit il predit. S'il eust dit comme Mahumed, dans huict cens ans ie vous reuiendray voir: Il prenoit terme pour mentir. Mais au bout de trois iours ie reuiendray: L'imposture eust esté tost descouuerte. Icy ils s'escrient, & ne peuuent admettre ceste histoire. Et

toutes-

toutesfois quand ils lisent, qu'vn Erus Armenius resuscita; vn Aristæus, ou vn Thespesius; ils n'en veulent pas mal, à Platon, à Herodote, ny à Plutarque. Quelle iniquité en ces gens, qui veulent croire, & estre creuz de tout, sans tesmoins, & sans enqueste; & ausquels pour croire leur salut nul tesmoignage ne peut suffire? Les femmes l'ont veu, les hommes l'ont touché, les incredules l'ont tasté; il a beu, mangé, conuersé, à diuerses fois, plusieurs iours, auec eux: Tout cela nieront ils fermement. Mais Pilate l'a tesmoigné: les Apostres parauant tout esperduz, l'ont presché, l'ont publié, l'ont signé de leur sang. Celuy que la chambriere auoit estonné, qui viuant l'auoit nié trois fois en vne heure, le presche, le publie, en Hierusalem; deuant le Magistrat, deuant les Sacrificateurs, & n'y a menace qui le face taire. S'il est pourry, quelle resource? S'il ne vit en luy, qui le pousse? Mais, si mesmes il ne parle par luy, qui le voudra croire? Croire, di-ie, pour le prescher, publier, signer & seeller de son sang, soubs son tesmoignage & apres luy? Et de faict, les calomnies mesmes nous esclaircirõt ceste verité. Car c'est de là que les Iuifs ont feint, qu'on auoit desrobé le corps: car ils ne l'auoyent plus trouué: Et Pilate les demẽt expres. Et quelques Gentils, Qu'on auoit crucifié vn phantosme pour luy: ce que les Iuifs maintiẽnent tresfaux, qui prennent leur scandale de sa mort, qui leur estoit prou verifiée; & l'appellẽt tousiours le Crucifié. Or il viuoit & vit eternellemẽt: & pourtant dit S. Luc; cõme il leur auoit promis auãt sa mort, il leur enuoye

le S.

Descente du S. Esprit. le S. Esprit en langues de feu, certains iours apres, & par iceluy ils receurent le don des langues; voire tellement, qu'ils imposoyent les mains; & le mesme don descendoit sur plusieurs. C'est vne des choses qu'ils ne veulent croire, cõme s'il n'estoit pas aussi aisé à Dieu de donner l'intelligence de plusieurs langues à vn homme, qu'il luy fut en son ire, de faire d'vne langue plusieurs. Mais si c'est vanterie, à quelle fin? & qu'y auoit il plus aisé à refuter? Le magistrat les tenoit en ses mains: Que ne les interrogeoit il deuant le peuple? Hierusalem estoit cõme l'abbregé de l'Orient: Où mieux se pouuoyent ils desmentir & desdire? mais l'effect qui s'en est ensuiuy, l'a monstré: car ces mesmes Apostres, pescheurs, publicains, ignorans du commencemẽt, gens di-ie, qui ordinairement ne sçauent que leur langue maternelle, & encores grossierement; ont escrit liures, ont tracassé le monde, ont presché en tous lieux. Pensez quel plaisir eussent pris, ou les Iuifs, ou les Gentils, à leur seruir de Truchement enuers le peuple: & en telle efficace, qu'en moins de quarante ans tout le monde habitable estoit plein du nom & de la doctrine de Iesus. Comment? S'ils n'eussent sceu extraordinairement les langues? Et estoit l'histoire si verifiée, & si commune, que Simon le Magicien, pour se vanter, se dit estre celuy qui est descendu sur les Apostres en langues de feu; soubs ombre que par l'assistence du diable, il contrefaisoit en quelque sorte le don des langues. Et ne faut icy que quelques esplucheurs de dictions nous remarquent les Hebraismes des Euangelistes, qui en vn

en vn Horace, ou en vn Virgile tiennent les Grecanismes pour elegance. Car à fin qu'ils sçachent que c'est pour l'energie, & pour representer au plus prés les propos de Christ, qu'ils lisent S. Paul, ils y trouueront vn langage Grec, si beau; des mots si signifians, des façons de parler si exquises, & si particulieres à la langue, que les plus doctes cōfessent qu'il en auoit le fonds, & l'alleguent pour exemple d'elegance. Venons à son Histoire. Ce S. Paul disciple de Gamaliel est enuoyé auec charge de persecuter. En chemin, dit il, vne lumiere resplendit autour de luy, & estant tombé en terre, il oüit vne voix, *Saul Saul, pourquoy me persecutes tu?* En somme, de Iuif il deuient Chrestiē; de persecuteur Martyr: & si tu ne crois, S. Luc és Actes, S. Paul mesmes en plusieurs lieux touche ceste histoire. Qu'a icy l'incredulité à produire au contraire, sinon, peut estre, comme le plus souuent, vne simple negation? Si Pierre a veu; c'est vn pescheur. Si Paul a oüy; c'est vn prescheur. Si Dieu te presente sa grace en vn vaisseau de terre, il te desgouste: si en vn vaisseau de prix, il t'est suspect: Ou l'vn est trompé ou l'autre te trompe. Que veux-tu que Dieu face pour te faire croire? Mais examine ce poinct. Paul est en chemin d'estre grād; biē voulu du Magistrat & des Sacrificateurs. Tout à coup il change de vie, & d'vn extreme en l'autre, pour estre vilipendé, foüetté, assommé, lapidé, mené à la mort. Pose que S. Luc ny S. Paul ne t'en dict point la cause: Que la peux-tu imaginer sinon grāde & forte, pour changer & si tost & si estrangemēt le cœur d'vn hōme? Tu diras, Voit-on pas des hōmes,

Actes 9. & 22.

1 Cor. 15, 8. 2 Cor. 12, 2.

Conuersion de S. Paul.

mes,tost changez, & à peu de cause? Oüy,des fols. Mais il discourt à propos,il presse ses argumens, il enfile ses conclusions. Les plus doctes de ses ennemis plaignent son sçauoir, mal employé, comme ils dient,&admirent ses escrits.Mesmes,il cognoist que sa predication t'est folie;mais que ceste folie est la vraye Sagesse;qu'à la suyure il n'aura que mal, & neantmoins ne la quitte pas.Qui l'estime fol,comment sera-il sage? & qui des sages n'est rauy & de ses dits & de ses faits?Que s'il est sage, docte,entendu, cõme tu le vois;que s'ensuit il,sinon, que son changement procede de cause? Et puis qu'il est grand; d'vne grande cause? Et puis qu'il est extreme & cõtre la nature; d'vne cause, certes, & supernaturelle, & supreme?Or la raison qui t'a amené à ceste Conclusiõ generale,te doit faire passer à la speciale.C'est qu'vne grande & supernaturelle cause l'a meu, & celle nommeement que S. Luc recite,&luymesmes conferme en diuers lieux; pour laquelle il s'estime bien-heureux de souffrir le mal qu'il faisoit & procuroit aux autres; & en fin apres mille maux, & mille morts, a exposé si volontairement sa vie. La mort aussi d'Herodes frappé de l'Ange pour n'auoir point donné gloire à Dieu,nous est referée par Iosephe,plus amplement encor,que par S.Luc.*Il celebroit*, dit il, *des ieux en Cæsarée, & le second iour de la solemnité,vint en plein Theatre,couuert d'vne robbe d'argent traict, qui aux rais du Soleil la rendoyent venerable. Et lors quelques flatteurs commencerent à l'appeller Dieu, le prians de leur estre propice. Mais comme il ne repoussa point ceste adulation; il vit sur sa teste vn Hibou, & fut saisi*

La mort d'Herodes Agrippa, Act. 12. Ioseph. liu. 19. des Anti. ch. 7.

ſaiſi de tranchées eſtranges; dont il mourut, recognoiſſant le iugement de Dieu ſur luy, & le preſchant meſmes à ſes flatteurs. Or eſt ceſte Hiſtoire plus au long deduicte par Ioſephe; qui en ſomme ſe rapporte à ce que dit S. Luc, Que le peuple ſ'eſcria, *Voix de Dieu, & non point d'homme*: Et que lors l'Ange de Dieu le frappa, dont il fut rongé de vermine, & rendit l'eſprit. Ce ſont les choſes qu'ils trouuent moins croyables en l'hiſtoire de nos Euangeliſtes, confermées toutesfois par les Hiſtoriens des Iuifs & des Gentils; qui referent auec paroles pleines d'admiration, ce que les noſtres à leur façon dient tout ſimplement. Et quand en ces choſes qui excedent la nature, ils ſont trouuez veritables; quelle apparence y a il, qu'ils ne nous dient la doctrine de Ieſus en toute verité; meſmes, comme nous auons monſtré, aſſiſtez miraculeuſement de la vertu de ſon eſprit ſelon ſes promeſſes, & teſtifians, au reſte, la ſincerité de leurs eſcrits, par tant de tourmens, & par la mort? Et que reſte-il donq, puiſque ce nouueau Teſtament contient à la verité la doctrine de Ieſus, & eſt procedé de ſon eſprit; de Ieſus, di-ie, que nous auons monſtré eſtre Dieu fils de Dieu; ſinon, que nous embraſſions ces Eſcritures, comme parole de vie & de ſalut, comme la volonté du pere declarée par le fils; & que ſelon icelle nous viuiõs, pour icelle nous mourions, par icelle nous reſuſcitions vn iour en gloire, & regnions eternellement auec luy?

Mais nous auõs parlé de reſuſciter, & c'eſt encor vn ſcrupule qui leur reſte. Comment, dient ils, nos corps ſe pourriſſent, les vers les mangent, ils ſe cõuertiſ- Obiection contre la reſurrection des morts.

uertissent mesmes, en vers, & tant de changemens s'y passent: Quelle apparence y a il en celà? Ains, c'est tousiours chopper à vne mesme pierre, de regarder à ce que Dieu peut; qui peut toutes choses; au lieu de s'arrester à ce qu'il veut. Il le veut; car il a mis le corps & l'ame ensẽble, les a mis en cõmuniõ de biens & de maux, a donné Loix cõmunes à tous deux; ils souffrent, en somme, l'vn pour l'autre; & l'vn par l'autre en ceste vie: Quelle iustice de les separer en l'autre? Il le veut; car il a fait l'hõme entier: & s'il n'estoit qu'ame, il ne seroit plus homme. Il le veut; car pour sauuer l'homme, le fils a pris chair d'homme. Pour sauuer l'ame, suffisoit de prendre l'ame. Mais qui a fait l'homme entier, l'a voulu sauuer entier. Bref, il le veut; car il l'a dit: il le veut aussi, car il l'a fait. Il l'a dit par le fils, il l'a fait aussi au fils: & le fils nous empare de sa victoire: Certes il nous emparera aussi de sa gloire. Voy le grain qui est mis en terre; s'il ne pourrit, il ne germe point: s'il ne germe, il ne foisonne point: & d'vn grain viennent plusieurs espicz; d'vn pepin, vn bel arbre; d'vn rien, par maniere de dire, vn animal parfait. Qu'y a il en tout cela, qui represente, ny en matiere, ny en forme, ny en quãtité, ny en qualité la chose qui en sort? Bref, qu'y a il en ceci de si estrange? Dieu te fit d'vne poignée de terre, & toute la terre de rien, & d'vne poignée il te refera. Ce corps qui vn temps n'estoit pas, a esté fait: Ce corps qui vn iour ne sera plus, vn iour sera refait. Or estoit ceste doctrine cõmune entre les vrais Iuifs, & entre les docteurs de la Loy, qui l'auoyent puisée au vieux Testament:
comme

comme nous liſons en Ioſephe, & és Actes des
Apoſtres; car ils ſ'accordẽt meſmes auec S. Paul en
ce poinct: & au Thalmud y en a infinis paſſages.
Et l'Alcoran qui eſt emprunté de leurs Rabbins,
eſt plein de ceſte doctrine. Et quant aux anciens
Gentils, Zoroaſtre diſoit, Qu'vn iour ſe feroit vne
reſurrectiõ vniuerſelle de tous les morts. Et Theo-
pompus diſciple d'Ariſtote, de meſmes; & à iceux,
dit Aeneas Gazæus, nul des Anciens n'a contredit.
Bref, les Stoïques tenoyent, qu'apres vn certain
temps y auroit vn embraſement vniuerſel du mõ-
de (que nous appellons la cõſommation) qui ſeroit
peu apres ſuiuy d'vne reſtauration de toutes cho-
ſes en meſme eſtat que parauãt: & c'eſtoit l'opinion
de Chryſippe en ſon liure de la Prouidence expri-
mee par Lucain Stoïque, que Varro appelle παλιγγε-
νεσίαν, c'eſt à dire renaiſſance. Et Platon dit clairemẽt
que les ames retourneront au corps: & les Aſtrolo-
gues, ſelon Albumazar, que quand tous les Aſtres
retourneront à leur poſition, toutes choſes ſeront
remiſes à leur eſtre; arbres, animaux, hommes, &c.
ce que l'Arithmetique ſeule monſtre abſurde en
l'Aſtrologie, & les plus doctes le reiectent. Mais
c'eſt pour monſtrer noſtre beſtialité, qui attribuõs
vne telle puiſſance aux Aſtres, pour la denier à ce-
luy qui les a faicts. Et quant au iugement que doit
faire le fils de Dieu apres ceſte reſurrection, predit
par les Prophetes anciens, par tant de vers des Si-
bylles, & depuis declaré par la bouche de Ieſus, &
de ſes Apoſtres: Certes ſans autre preuue la loy dõ-
née de Dieu non à l'exterieur, mais à l'interieur;

Thalm. ch. Helee au Tra. Sanhe.

Aeneas Gazæus De l'immortalité.

Senec. epiſt. 75. liu. 3. des queſt. ch. 26. 27. 28. &c.

Ouide en la Meta. liu. 1.

Lucain Nepueu de Seneque liu. 1.

Lucr. liu. 5.

Lactan. ex Chryſip. liu. 7. ch. 22.

Auguſt. de la Cité de Dieu, liu. 22. ch. 27.

Haly ſur le premier des Apoteleſ. de Ptolom.

Nicolaus Orenius des proportions.

Acroſtique de la Sibylle.

Lactance li. 7. en pluſieurs lieux allegués des Sibylles.

non aux faits seulement, mais aux pensées; monstre clairement, qu'il y a autre iuge à nous iuger; & autre iugement à attendre que des Magistrats d'icy bas; qui ne iugét des actions, que sur preuues d'autruy; ie dis des exterieures: tant s'en faut, que pour iuger du dedans, ils puissent penetrer iusques au cœur: & nostre conscience aussi ne nous adiourneroit pas si souuent qu'elle fait, si nous n'auions à comparoir, que deuant les hommes. Et puis, veu que c'est l'ame, qui principalement reçoit le commandement, & l'enfrainct, c'est elle qui doibt estre examinée; ce qui ne peut estre en ce monde, qui n'a qu'vn ombre de iustice; comme ses loix aussi, & ses

Midrasch Psal. 118. Esa. 45. Psalm. 149. &c.

iuges ne sont qu'en superfice. Et pourtant voyons nous que les anciens Rabbins parlent à tous propos de ce iugement; & qui plus est, l'attribuent au Messie, quand ils dient, Ne craignez point Dieu pour Iuge; car c'est vostre combourgeois, vostre parent, vostre frere: & tous les anciens Gentils ont parlé de ce iugement, qui se faisoit en l'autre vie au champ de verité; dont s'ensuiuoyent; comme ailleurs auons monstré; ou vie, ou mort eternelle. Mesmes il semble, que par les Oracles anciens, c'est à dire, par vne espece de Cabale, ils eussent passé plus outre. Car ils appelloyent leur grand & souuerain Dieu, Iuppiter, & donnoyent le iugement des ames à Minos son fils, Roy & Legislateur; non, di ie, à Apollo, ou à Mercure, &c. comme s'ils eussent entendu que le Iuge du monde seroit le fils de Dieu, & toutesfois, vn homme iuste; c'est à dire, le Mediateur Dieu & homme.

Or

OR PENSONS nous maintenant auoir monstré la verité & solidité de la religion Chrestienne, & l'impieté & vanité de toutes autres; & d'icelle, pour marque & soulagement des Chrestiens, l'Eglise ancienne a fait vn Sommaire, que nous appellons le Symbole des Apostres. Nous croyons en Dieu, le Pere tout-puissant, createur du ciel & de la terre. Et croire en luy, c'est se fier en luy; & se fier en luy, c'est esperer tout bien de luy: & en vain espererions nous, si icy bas se bornoit toute nostre esperance. Or auons nous deduict, Qu'il y a vn seul Dieu: Qu'il a creé le monde pour l'homme; l'homme pour sa gloire; l'vn & l'autre sans matiere: Qu'il les conduit par sa Prouidence; l'vn selon la nature; c'est, vne loy stable & ferme qu'il a prescrite au monde: l'autre selon entendement & volonté, qu'il luy a donnez; qu'il radresse tousiours quelque destour qu'il prenne, à son but, à sa volonté saincte. Consequemment aussi, Que cest homme est immortel, & creé pour vne immortelle vie: Qu'en icelle est le Bien souuerain, qui seul peut contenter sa volonté, & emplir son esprit; & partant, que là doibt il tendre, & aspirer de tout son cœur, là bander tous les nerfs de son entendement. Bref, Que le moyen d'y paruenir, estoit de seruir le vray Dieu, de tout son cœur, de toute son ame, de toute sa force; c'est à dire, vouer à sa gloire, tout ce qu'il a mis en nous d'action, de parole, de pensée. Mais auons nous dit, Cest hõme est descheu de son origine par l'orgueil & rebellion du premier; dont s'est ensuiuy, peruersité

Conclusion de tout le liure.

Ch. 1. 2. 3. 4. Ch. 7. 8. 9. 10 11. 12. 13.

Ch. 14. & 15. Ch. 18. & 19.

Ch. 20.

sité en sa volonté, & ignorance en son entendement. Ignorance, qui le rend incapable de cognoistre son bien: Peruersité, qui l'en destourne; ores
Ch.16.& 17 & 20. mesmes qu'on luy monstre; & le rend indigne d'y atteindre: bref, qui luy fait abuser de ses facultez à tout mal, c'est à dire, le plonge par consequent, & selon la iustice de Dieu, & selon son merite, en vn abysme de mal. Certes, l'homme est dōq perdu en soy, si Dieu ne le recouure en sa misericorde; aueugle, si derechef il ne l'esclaire; estropié de tout poinct à tout bien faire, & à tout bien auoir, si sa grace ne
Ch.20. supplée. Et pourtant auons nous dit, Qu'il nous a laissé vne Religion pour adresse: vne religion, di-ie, qui nous destourne de toutes creatures, qui ne sont
Ch.21.22. 23. que vanité, & nous conuertit à luy seul createur du ciel & de la terre. C'est celle d'Israël, & aillieurs n'y a eu que seruice de diables & idolatrie. Qui a en garde sa parole, ses reuelations, ses promesses; nous baille sa loy pour regle de nostre vie, par icelle nous conuainct de nostre malice, & nous conuie à im-
Ch.24.25. 26. plorer sa grace. C'est l'ancien Testament, la Loy de Moyse, & les Prophetes, que nous auons prouué procedez de Dieu, & iceux inspirez de par luy: Qui en fin en nous condemnant nous presente sa grace; apres nostre iugement nous lit nostre remission,
Ch.27.28. nous fournit de garend, soluable pour nos debtes. C'est le Messie promis aux Iuifs pour le salut de tout le mōde, le Mediateur du genre humain Dieu & homme, exhibé en son temps au monde, en sa-
Ch.29.30. 31.32.33. lut aux Iuifs, & en lumiere aux Gentils; à sçauoir IESVS CHRIST FILS DE DIEV, auquel nous

croyons,

croyons ; & duquel dit noſtre Symbole, *Et en Ieſus Christ ſon fils noſtre Seigneur, conceu du S. Eſprit, nay de la Vierge Marie; crucifie, mort, & reſuſcité, &c.* Et tous ces poincts auons nous prouuez contre les Iuifs, & contre les Gentils ; aux vns par les Eſcritures, aux autres par la raiſon, qu'ils prennent, diſent ils, pour conduicte, & par leurs teſmoignages propres. Adiouſte noſtre Symbole, *Ie croy au S. Eſprit* : & nous ſçauons que nous ne croyons qu'en Dieu. Or auõs Ch. 5. & 6. nous auſſi declaré les trois ſubſiſtences en vne eſſence, recognuës par les Iuifs, & auouées par les Gentils, Pere, Fils, S. Eſprit; l'Vn, la Parole, & la Dilection, au nom deſquels nous ſommes baptiſez. Et pour la fin nous croyons, Que le Pere par le merite du Fils, en la vertu de ſon Eſprit, entretient ſon Egliſe eſpanduë par tout le monde; nous vnit en Ch. 34. communion enſemble; nous pardõne nos pechez, nous fera vn iour reſuſciter, pour nous faire iouiſſans de la vie eternelle. C'eſt pour ceſte fin que le Pere nous a creez, que le fils nous a rachetez, que le S. Eſprit nous a inſpirez. Et pourtant ſouſpirons icy bas, & aſpirõs là haut, à ce royaume duquel le Roy eſt Trinité ; duquel la Loy eſt Charité ; duquel la meſure eſt Eternité : & à celuy qui nous a dõné de commencer, & d'acheuer ceſt œuure, (ie le prie de tout mon cœur qu'il le beniſſe à ſa gloire, & au ſalut des ſiens) ſoit honneur, gloire, louange eternellement. Amen.

FIN.

Sommaire du Priuilege de l'Empire.

La Majesté Imperiale a donné Priuilege à Christofle Plantin, bourgeois & Imprimeur d'Anuers, de pouuoir imprimer tous & quelconques liures approuuez; & de les vendre & distribuer par tous les Pays, terres & Seigneuries de l'Empire: Defendant bien expressement à tous, de quelque condition ou qualité qu'ils soyēt ou puissent estre, d'imprimer ou faire imprimer aucun liure, en quelque langue que ce soit, nouueau, ny autre depuis corrigé, annoté, explicqué, augmenté, que ledit Plantin aura premierement imprimé; ny ailleurs imprimé, le vendre ou distribuer, publiquement ny secretement en aucun desdits Pays subiects à l'Empire deuãt six ans accōplis apres la premiere impression de chacun desdits liures; sur peine de confiscation desdits liures, & de dix marcs de pur or; applicable la moitié à nostre fisc, & l'autre moitié au profit dudit Plantin, &c. Comme plus amplement il est specifié aux Lettres données à Vienne en Austriche:

Soussignées

Haller.









